

BRACHET ET DUSSOUCHE

**GRAMMAIRE
FRANÇAISE**

cours supérieur

HACHETTE & C^{ie}

Ex Libris



PROFESSOR J. S. WILL

Librairie HACHETTE, Paris.

*Majoration temporaire de 40 0/0
du prix marqué*

REDUITE A 25 %

Décision du Syndicat des Editeurs
du 1^{er} avril 1921



Grammaire Française

COURS SUPÉRIEUR

DES MÊMES AUTEURS

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

(Division A)

Nouveau cours de Grammaire française, rédigé conformément aux programmes officiels et à l'arrêté ministériel du 25 juillet 1910 relatif à la nouvelle nomenclature grammaticale, par les mêmes auteurs. Douze volumes in-16, cartonnés.

Cours préparatoire. Grammaire et exercices. Un vol. . . 1 fr. »
Livre du maître. Un vol. 2 fr. »

Cours élémentaire.. Grammaire et exercices. Un vol. . . 1 fr. 20
Livre du maître. Un vol. 2 fr. 50
Exercices complémentaires. Un vol. . 1 fr. »
Livre du maître. Un vol. 2 fr. »

Cours moyen. . . . Grammaire. Un vol. 1 fr. 20
Exercices. Un vol. 1 fr. »
Livre du maître. Un vol. 2 fr. 75

Cours supérieur. . . Grammaire. Un vol. 2 fr. 50
Exercices. Un vol. 1 fr. 50
Livre du maître. Un vol. 2 fr. 75

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

(Division B)

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE SUPÉRIEUR

Cours de Grammaire française, rédigé conformément aux programmes officiels et à l'arrêté ministériel du 25 juillet 1910 relatif à la nouvelle nomenclature grammaticale, par MM. A. Brachet et J. Dussouchet, ancien professeur agrégé au Lycée Henri IV. Cinq volumes in-16, cartonnés.

Grammaire française abrégée avec exercices. Un vol. . 1 fr. 80
Livre du maître. Un vol. 3 fr.

Grammaire française complète. Un vol. 2 fr. »
Exercices sur la grammaire française complète. Un vol. . 1 fr. 80
Livre du maître. Un vol. 3 fr. »

BRACHET & DUSSOUCHET

Grammaire Française

Rédigée conformément aux

PROGRAMMES OFFICIELS DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

(Division A)

ET A L'ARRÊTÉ MINISTÉRIEL DU 25 JUILLET 1910

RELATIF A LA NOUVELLE NOMENCLATURE GRAMMATICALE

COURS SUPERIEUR

PC

2111

B73

1919

VINGTIÈME ÉDITION

REFONDUE CONFORMÉMENT A LA

NOUVELLE NOMENCLATURE GRAMMATICALE



779965

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1919

NOMENCLATURE GRAMMATICALE

PREMIÈRE PARTIE : LES FORMES

LE NOM. — *Divisions des Noms* : Noms propres. Noms communs (simples ou composés). — *Nombres des Noms* : Singulier. Pluriel. — *Genres des Noms* : Masculin. Féminin.

L'ARTICLE. — *Divisions des Articles* : 1° Article défini. 2° Article indéfini. 3° Article partitif.

LE PRONOM. — *Divisions des Pronoms* : 1° Personnels et réfléchis. 2° Possessifs. 3° Démonstratifs. 4° Relatifs. 5° Interrogatifs. 6° Indéfinis. — *Personnes et Nombres des Pronoms* : Singulier. Pluriel. — *Genres des Pronoms* : Masculin. Féminin. Neutre. — *Cas des Pronoms* : Cas sujet. Cas complément.

N. B. — On entend par *Cas* les formes que prennent certains pronoms selon qu'ils sont sujets ou compléments.

L'ADJECTIF. — *Nombres* : Singulier. Pluriel. — *Genres* : Masculin. Féminin. Neutre.

DIVISION DES ADJECTIFS. — 1° *Adjectifs qualificatifs* (simples ou composés) : Comparatif d'égalité. Comparatif de supériorité. Comparatif d'infériorité. Superlatif relatif. Superlatif absolu. — 2° *Adjectifs numéraux* : Ordinaux. Cardinaux. — 3° *Adjectifs possessifs*. — 4° *Adjectifs démonstratifs*. — 5° *Adjectifs interrogatifs*. — 6° *Adjectifs indéfinis*.

LE VERBE (Verbes et locutions verbales). — *Personnes. Nombres.* — *Eléments du verbe* : 1° Radical. 2° Terminaison. — *Verbes auxiliaires* : Avoir. Être. — *Formes du verbe* : 1° Active. 2° Passive. 3° Pronominale.

MODES DU VERBE. — *Modes personnels* : 1° Indicatif. 2° Conditionnel. 3° Imperatif. 4° Subjonctif. — *Modes impersonnels* : 1° Infinitif. 2° Participe.

TEMPS DU VERBE. — *Le Présent.* — *Le Passé* : L'Imparfait. Le Passé simple. Le Passé composé. Le Passé antérieur. Le Plus-que-parfait. — *Le Futur* : Le Futur simple. Le Futur antérieur.

Verbes impersonnels.

LA CONJUGAISON. — Les verbes à la forme active sont rangés en trois groupes : 1° *Verbes du type aimer* : Présent en E. — 2° *Verbes du type finir* : Présent en IS. Participe en ISSANT. — 3° *Tous les autres verbes.*

MOTS INVARIABLES. — 1° *Adverbes et locutions adverbiales.* — 2° *Prépositions et locutions prépositives.* — 3° *Conjonctions et locutions conjonctives.* — Conjonctions de coordination. Conjonctions de subordination. — 4° *Interjections.*

DEUXIÈME PARTIE : LA SYNTAXE

LA PROPOSITION. — *Termes de la proposition* : Sujet. Verbe. Attribut. Complément. — *Emplois du nom* : Sujet. Apposition. Attribut. Complément. — *Emplois de l'adjectif* : Epithète. Attribut.

LES COMPLÉMENTS. — Presque tous les mots peuvent avoir des compléments. Il y a :

1° *Des compléments du nom.* — 2° *Des compléments de l'adjectif.* — 3° *Des compléments du verbe* : 1° Complément direct (sans préposition). 2° Complément indirect (avec préposition).

DIVISION DES PROPOSITIONS. — 1° *Propositions indépendantes.* — 2° *Propositions principales.* — 3° *Propositions subordonnées.*

N.B. — Les propositions principales ou subordonnées peuvent être coordonnées.

Les propositions peuvent avoir des fonctions analogues aux fonctions des noms. Elles peuvent être : *Proposition sujet. Proposition apposition. Proposition attribut. Proposition complément.*

INTRODUCTION

HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE

1. **Géographie.** — La langue française comprend tout le domaine de la France actuelle, à l'exception de la partie occidentale de la Bretagne, où plus de 1 300 000 habitants parlent des dialectes d'origine celtique connus sous le nom de **bas-breton**. A cette exception importante on peut ajouter quatre groupes : 1° dans le département du Nord, 175 000 habitants qui parlent la langue **flamande**, d'origine allemande; — 2° dans le département des Basses-Pyrénées, 140 000 habitants qui parlent le **basque**, idiome fort ancien, dont l'origine est inconnue; — 3° dans le département des Pyrénées-Orientales (ancienne province du Roussillon), plus de 200 000 habitants qui parlent la langue **catalane**, dérivée du latin; — 4° enfin, dans l'île de Corse, plus de 270 000 habitants qui parlent un dialecte italien.

Si le domaine de la langue française ne s'étend pas sur tout le territoire actuel de la France, en revanche il comprend à l'étranger plusieurs territoires importants : une partie de la Belgique, l'Alsace-Lorraine dans l'empire d'Allemagne, la Suisse romande, les vallées d'Aoste et de Suse au nord de l'Italie, enfin les îles Normandes, qui appartiennent à l'Angleterre. Il faut y ajouter, hors d'Europe, les colonies anglaises du Canada et de l'île Maurice et la république d'Haïti, qui ont conservé l'usage du français; sans parler de nos propres colonies (Antilles françaises, Algérie, Tunisie, Guyane, Sénégal, Cochinchine, Madagascar, Congo, etc.). En résumé, la langue française est parlée par plus de 60 000 000 d'hommes.

Dans toute l'étendue de notre territoire, tous les gens cultivés parlent le français; tous les paysans comprennent le français, mais parlent des patois assez différents les uns des autres et même du français. Tous ces patois sont les restes des anciens *dialectes* (voy. § 6 et 7).

A ce point de vue on peut diviser la France en deux grandes régions, à peu près limitées par une ligne qui irait de l'embouchure de la Gironde au cours de l'Ain. Au nord de cette ligne six groupes de patois : le **normand**, le **poitevin**, le **picard**, le **wallon**, le **lorrain**, le **bourguignon-champenois**. Ce sont les *patois français*.

Au *sud* de cette ligne, les patois sont plus vivants et plus répandus; ce sont : le **gascon**, le **limousin**, l'**auvergnat**, le **languedocien** et le **provençal**. On a donné à ces patois le nom commun de *patois provençaux*.

Entre ces deux régions se trouvent aussi quelques patois intermédiaires *franco-provençaux*. Du reste, ces groupements sont un peu factices : on ne peut fixer de limites précises aux patois qui varient souvent de village à village.

2. Introduction du latin en Gaule. — Chacun sait que les premiers habitants de la Gaule, à notre connaissance, furent les Gaulois, qui parlaient une langue de la famille *celtique*, c'est-à-dire parente des idiomes que nous entendons aujourd'hui en France, dans la bouche des Bas-Bretons, — et, en Angleterre, dans l'Écosse, l'Irlande et le pays de Galles.

Dans le premier siècle avant l'ère chrétienne, les Romains, sous la conduite de César, conquièrent la Gaule et la réduisirent en province romaine. Bien supérieurs aux Gaulois par la science et la civilisation, les Romains, quoique moins nombreux, apprirent aux vaincus la langue latine de même que nous nous efforçons d'apprendre peu à peu le français aux Arabes d'Algérie.

3. Latin vulgaire et latin classique. — Mais cette langue latine que les soldats et les colons romains apportèrent en Gaule ressemblait aussi peu à la langue latine classique de Cicéron et de Virgile que le français enseigné aux Arabes par nos soldats et nos colons algériens ressemble à la langue de Racine ou de Bossuet. A Rome, comme en France aujourd'hui, il y avait deux langues en présence : celle du peuple et des paysans, le **latin vulgaire**, en

un mot ; et celle des savants, des écrivains et des lettrés, que l'on désigne sous le nom de **latin classique** ou **latin littéraire** ; la première plus libre, la seconde plus raffinée, mais contenue dans son développement par l'influence des grammairiens et des littérateurs. Toutes deux employaient souvent des mots différents pour exprimer la même idée : tandis que le latin *classique*, par exemple, disait *equus*, *hebdomas*, *duplicare*, *pugna*, *ovis*, *mutare*, le latin *vulgaire* disait *caballus*, *septimana*, *duplare*, *battalia*, *berbex*, *cambiare*, etc., d'où nous avons fait le français *cheval*, *semaine*, *doubler*, *bataille*, *brebis*, *changer*, etc.

On pourrait encore signaler dans la langue vulgaire une sorte de reformation de certains mots : *conquærire* pour *conquiere*, *retenere* pour *retinere*, *contenire* pour *continere*, *defacere* pour *deficere*, etc. ; la chute de *h* initial et de *m* final ; etc. De plus les cinq déclinaisons étaient réduites à trois ; les pluriels neutres étaient traités comme des féminins ; les formes analytiques remplaçaient les formes synthétiques dans les comparatifs et les superlatifs, et dans la conjugaison des verbes ; la préposition remplaçait les formes casuelles, etc.

C'est naturellement le latin vulgaire que les soldats romains apportèrent aux Gaulois ; et dans les premiers siècles de notre ère, ce latin avait supplanté le celtique par toute la Gaule, à l'exception de l'Armorique et de quelques points isolés. Cent ans après la conquête, les femmes et les enfants de la Gaule chantaient des chansons latines, et l'usage du latin devint assez exclusif pour qu'au temps de Strabon on ne regardât déjà plus les Gaulois comme des Barbares. D'ailleurs le grand nombre des fonctionnaires, des marchands, des colons et des soldats romains, la nécessité pour les gens du peuple de plaider devant les tribunaux romains, plus tard la conversion des Gaulois au christianisme, tout contribuait à leur faire apprendre la langue latine.

En même temps que, forcé par la nécessité, le peuple oubliait le celtique pour le latin vulgaire, les hautes classes gauloises, poussées par l'ambition, adoptaient le latin littéraire et s'exerçaient à l'éloquence romaine, afin d'arriver aux fonctions politiques. Dès le temps d'Auguste, la Gaule était pour Rome une pépinière de rhéteurs et de grammairiens ; les écoles d'Autun, de Bordeaux et de Lyon étaient célèbres dans tout l'empire. Pline se vante dans une de ses lettres que ses œuvres sont connues dans toute la Gaule, et Juvénal

l'appelle « la nourrice des avocats » (*nutricula causidicorum*). César ouvrit le sénat aux Gaulois; Claude leur permit de prétendre à toutes les charges de l'État, sous la seule condition d'apprendre le latin; on voit sans peine pourquoi la noblesse gauloise oublia si vite le celtique.

Celui-ci disparut donc de la Gaule en laissant cependant quelques faibles traces de son passage. On peut citer comme probablement empruntés au celtique :

<i>alouette,</i>	<i>bouleau,</i>	<i>dartre,</i>	<i>lande,</i>
<i>arpent,</i>	<i>braie,</i>	<i>dru,</i>	<i>lieue,</i>
<i>banne,</i>	<i>charme,</i>	<i>dune,</i>	<i>quai,</i>
<i>bec,</i>	<i>cervoise,</i>	<i>grève,</i>	<i>trogne,</i>
<i>bouc,</i>	<i>claie,</i>	<i>jarret,</i>	<i>truand, etc.</i>

C'est un total d'un peu plus de cinquante mots.

Nous devons aussi au celtique notre ancien mode de numération par 20 (six-vingts, quinze-vingts, quatre-vingts, etc.), et l'emploi de à pour marquer la possession : *la barque à Caron*.

4. Langue romane. — Le latin vulgaire et le latin littéraire poursuivirent donc leur marche parallèle, l'un dans la classe moyenne et le peuple des villes et des campagnes, l'autre dans l'aristocratie. — Mais, dès le 5^e siècle, la scène a bien changé : le latin littéraire se meurt; le latin vulgaire gagne rapidement du terrain. Modifié par la prononciation gauloise, renforcé par une foule de mots germaniques, le latin vulgaire commence à apparaître comme une langue distincte que les savants du temps appellent dédaigneusement *lingua romana rustica* (c'est-à-dire le latin rustique, celui des paysans), d'où nous avons fait la *langue romane* pour désigner ce nouvel idiome. A ce moment d'ailleurs, l'invasion des Barbares renversait l'empire romain : dans cette tourmente, l'administration, les écoles, la justice, l'aristocratie, les lettres romaines, disparurent, et avec elles périt le latin littéraire, qui en était l'organe et avait été créé par elles. — Le latin littéraire ou classique, incompréhensible pour le peuple, reste désormais dans le domaine des savants pour lesquels il a été jusqu'au 16^e siècle une véritable langue vivante¹.

1. Nous passons le grec sous silence dans cette étude, parce que cette langue n'a rien fourni, ou presque rien, au français, lors de sa formation populaire; il ne pouvait en être autrement : les Gallo-Romains et les Grecs ne furent jamais en

Quant aux Barbares germains ils abandonnèrent le germanique pour adopter la langue des Gallo-Romains qu'ils avaient vaincus. Bien des motifs expliquent pourquoi les Franks abandonnèrent le francique pour le latin : le petit nombre des vainqueurs, la supériorité intellectuelle des vaincus ; enfin la conversion des Franks au christianisme. Moins d'un siècle après l'invasion, l'évêque de Poitiers, Fortunat, félicitait Charibert de ses succès dans la pratique du latin, tandis que Grégoire de Tours raillait les méchants vers latins de Chilpéric. A Strasbourg, en 842, Louis le Germanique prête serment en français devant l'armée de Charles le Chauve, preuve certaine que les soldats de ce dernier ne comprenaient plus le germanique. Lorsqu'au siècle suivant (912) Rollon, duc des Normands, jura fidélité à Charles le Simple, il avait à peine commencé la formule sacramentelle : *By Got* (Au nom de Dieu), dans son idiome germanique, que toute l'assemblée des seigneurs éclata de rire ; il fallait que le germanique fût bien profondément oublié pour paraître aussi ridicule et aussi barbare.

Mais si le germanique ne parvint pas à supplanter la langue romane, il la força à adopter un grand nombre de mots. Ces mots représentent les catégories d'idées les plus diverses ; la guerre, la navigation, la chasse y prennent la part la plus considérable, comme le prouvent les exemples suivants :

Termes militaires : bannière, baudrier, beffroi, brandir, brèche, butin, cotte, crampon, dard, épieu, gant, guerre, guet, hache, haubert, heaume, héraut, etc.

Titres, institutions politiques et judiciaires : alleu, ban, bedeau, chambellan, échanson, échevin, fief, franc, gage, marche, maréchal, sénéchal, etc.

Termes de marine : bief, coche, écume, falaise, flot, haler, havre, marais, mât, mousse, etc.

Noms des points cardinaux : nord, ouest, sud.

contact. La seule ville qui aurait pu nous mettre en rapport avec l'idiome grec, Marseille, colonie phocéenne, fut de bonne heure absorbée par les Romains, et le grec originaire y céda vite la place au latin. On cite les mots suivants comme venus du grec et le plus souvent par l'intermédiaire du latin : *adragant, bocal, bourse, bouteille, boutique, chaland, chimie, chômer, église, émeri, golfe, gouffre, migraine, osier, parole, plat, poêle, somme, serin*, etc. Il est bien entendu que nous parlons ici des mots venus par le peuple, et non des termes scientifiques forgés de nos jours par les savants et qui sont étudiés au § 148 de notre grammaire.

Règne animal : bar, caille, écrevisse, épervier, esturgeon, freux, hareng, héron, marsouin, martre, etc.

Corps humain : échine, hanche, etc.

Règne végétal : alise, cresson, gazon, groseille, if, roseau, etc.

Habillemeut : aigrette, coiffe, écharpe, feutre, guimpe, etc.

Habitation : bourg, crèche, hameau, loge, etc.

Sentiments : effrayer, flatter, haïr, honnir, orgueil, etc.

Qualités : bleu, brun, gris, laid, morne, riche, sale, etc.

Mais c'est surtout dans les noms propres de personnes que le germanique a laissé le plus de traces : Adalbert, Adhémar, Adolphe, Bertrand, etc. On en compte plusieurs milliers.

Nous avons déjà vu qu'à partir du 6^e siècle le latin des paysans (la *lingua romana rustica*, la langue romane), fortifié par les nouvelles recrues faites dans le vocabulaire des Barbares, s'était imposé aux lettrés eux-mêmes et restait maître de la Gaule. Dès lors cette langue ne fera que grandir et s'étendre jusqu'à ce qu'elle devienne le français. En 659 nous voyons que saint Mummolin fut élu évêque de Noyon parce qu'il était familier non seulement avec l'allemand, mais aussi avec la langue romane. Saint Adalhard, abbé de Corbie (mort en 826), prêchait dans les trois langues, c'est-à-dire en roman, en allemand et en latin, avec une abondance pleine de douceur. Charlemagne, dans ses Capitulaires, ordonne aux prêtres de prêcher en *roman*. Les conciles de Tours (813), de Mayence (847), d'Arles (851) recommandent aux évêques d'expliquer les saintes Écritures en langue romane rustique.

5. Premiers monuments de la langue française. — Les premières traces de cette vieille langue se trouvent dans un glossaire latin-roman contenu dans un manuscrit de l'abbaye de Reichenau, et qui remonte au 8^e siècle. On y voit le latin *minas* (menaces) traduit dans le français d'alors par *manatces*; *cæmentarii* (maçons) par *maciones*; *manipuli* (gerbes) par *gartæ*; *laterum* (tuiles) par *teularum*; *caseum* (fromage) par *formaticum*; *singulariter* (seulement) par *solamente*, etc.

Le glossaire de Cassel, du 8^e siècle ou du début du 9^e, donne en roman quelques noms de parties du corps, d'animaux, de vêtements, etc. : *mantum* (menton), *talum* (talon), *uncla* (ongle), *aucâ* (oie), *cuppa* (coupe), etc.

Mais le premier texte officiel en langue romane est celui des fameux serments de Strasbourg que prêtèrent Louis le Germanique

à son frère Charles le Chauve, et l'armée de Charles le Chauve à Louis le Germanique, au mois de mars de l'année 842. Les voici l'un et l'autre tels qu'ils nous ont été transmis :

I. SERMENT DE LOUIS LE GERMANIQUE.

Pro Deo amur et pro christian poblo et nostro commun salvament, d'ist di en avant, in quant Deus savir et podir mē dunat, si salvarai eo eist meon fradre Karlo et in adjudha et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradra salvar dift, in o quid il mi altresi fazet, et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai, qui, meon vol. eist meon fradre Karle in damno sit¹.

II. SERMENT DES SOLDATS DE CHARLES LE CHAUVÉ.

Si Lodhuwigs sacrament, que son fradre Karlo jurat, conservat, et Karlus meos seindra de sue part lo suon franit, si io returnar non l'int pois, ne io, ne neüls, cui eo returnar int pois, in nulla adjudha contra Lodhuwig nun li iv er².

Au 10^e siècle, avec la *Cantilène de sainte Eulalie*, court poème de trente vers, apparaît le premier usage du français comme langue poétique. Une homélie de la même époque sur la prophétie de Jonas, connue sous le nom de *Fragment de Valenciennes*; deux poèmes assez courts sur la *Passion de Jésus-Christ* en franco-provençal et sur la *Vie de saint Léger* en bourguignon, nous montrent la langue et la poésie grandissant dans l'ombre, pendant qu'achevait de mourir la royauté décrépite des Carlovingiens.

Au 11^e siècle la langue française est désormais hors de page. Nous avons de cette époque la *Vie de saint Alexis*, petit poème en vers de dix syllabes, quelques débris des *Lois de Guillaume le Conquérant*, la chanson du *Pèlerinage de Charlemagne*. Puis du 11^e au

1. TRADUCTION : Pour l'amour de Dieu et pour le salut du peuple chrétien et le nôtre, de ce jour en avant, autant que Dieu me donne savoir et pouvoir, je sauverai mon frère Charles et en aide et en chaque chose (ainsi qu'on doit, selon la justice, sauver son frère), à condition qu'il en fasse autant pour moi, et je ne ferai avec Lothaire aucun accord qui, par ma volonté, porte préjudice à mon frère Charles ici présent.

2. TRADUCTION : Si Louis garde le serment qu'il a juré à son frère Charles, et que Charles mon seigneur, de son côté, rompe le sien, si je ne l'en puis détourner, ni moi, ni nul que j'en puis détourner, ne lui serai en aide contre Louis.

13^e siècle se développe une littérature originale, une poésie lyrique, gracieuse et brillante, une poésie épique grandiose et dont la *Chanson de Roland* reste l'expression la plus parfaite.

6. **Langue d'oc et langue d'oïl.** — Le latin ne s'était pas répandu seulement en Gaule, mais aussi en Italie, en Espagne, en Portugal, sur les bords du Danube et dans le sud-ouest de la Suisse. Il avait ainsi donné naissance au **français**, au **provençal**, à l'**italien**, à l'**espagnol**, au **portugais**, au **roumain** et au **rhéto-roman**, langues dont l'ensemble forme les *langues romanes*. Mais dans l'intérieur même de ces pays que d'idiomes différents ! En France, le roman parlé au bord de la Somme était loin de ressembler au roman parlé sur les bords de l'Aude et différait même sensiblement de celui qu'on parlait sur les bords de la Seine. Du nord au midi, le fond de la langue était le même ; mais la forme variait presque à l'infini. Cependant, en s'appuyant sur un certain nombre de caractères identiques dans chaque région, on a pu diviser artificiellement le français en *dialectes*. On distingue d'abord deux grands groupes séparés par une ligne imaginaire qui irait de la Gironde à Lyon et à Genève. Au nord de cette ligne règne la *langue d'oïl* ou français ; au sud la *langue d'oc* ou provençal. Ces noms de langue d'oïl et de langue d'oc viennent de ce que *oui* était *oïl* (lat. *hoc + illi*) au nord, *oc* (lat. *hoc*) au midi. Dante écrivait vers la fin du 13^e siècle : « Les uns affirment en disant *oc* ; les autres (les Italiens), *si* ; d'autres, *oïl* » (*De Vulgari Eloquentia*).

7. **Dialectes de la langue d'oc.** — La langue du sud, la *langue d'oc*, comprenait : à l'ouest le **gascon**, qui se rapproche de l'espagnol ; dans les Pyrénées-Orientales, le **catalan** ; dans l'Aude et l'Hérault, le **languedocien** ; au nord, le **limousin**, l'**auvergnat** et le **rouergat**, assez proches du français ; à l'est, le **provençal** et le **dauphinois** ; enfin le **savoyard** qui se rattache aussi aux dialectes du sud de la *langue d'oïl*, avec lesquels il forme un groupe intermédiaire que l'on a appelé *franco-provençal*.

Tous ces dialectes ont été parlés et écrits jusqu'au 14^e siècle et ont donné naissance à une brillante littérature ; mais la sanglante guerre des Albigeois ruina la civilisation méridionale. En 1272, le Languedoc passe à la France, et l'introduction du français suit de près cette annexion. On cesse d'écrire la *langue d'oc* ; ses dialectes tombent du rang de langues littéraires à celui de patois. Ils persistent encore dans les campagnes du Midi, et de nos jours

quelques poètes : Jasmin, Aubanel, Roumanille et Mistral ont essayé, non sans succès, de leur rendre une vie nouvelle.

Ces dialectes ont d'ailleurs laissé dans le français moderne des termes divers dus aux relations commerciales et politiques fréquentes dès le début du moyen âge. On peut citer :

<i>abeille,</i>	<i>cadeau,</i>	<i>dot,</i>	<i>madrier,</i>
<i>aubade,</i>	<i>cadenas,</i>	<i>embrun,</i>	<i>mante,</i>
<i>badaud,</i>	<i>calanque,</i>	<i>escalier,</i>	<i>mistral,</i>
<i>badin,</i>	<i>camail,</i>	<i>gabelle,</i>	<i>ortolan,</i>
<i>ballade,</i>	<i>carguer,</i>	<i>gabarit,</i>	<i>panade,</i>
<i>barrique,</i>	<i>carnassier,</i>	<i>galoubet,</i>	<i>remous,</i>
<i>béret,</i>	<i>charade,</i>	<i>jarre,</i>	<i>sarrasin,</i>
<i>cabri,</i>	<i>cigale,</i>	<i>luzerne,</i>	<i>velours, etc.</i>

8. Dialectes de la langue d'oïl. — La langue du nord, la *langue d'oïl*, était à son tour partagée en plusieurs dialectes : à l'est, le groupe **champenois-bourguignon** et le **lorrain** ; au nord, le **wallon** ; au nord-ouest, le **picard** et, plus au sud, le **normand**, dont s'est détaché l'**anglo-normand** (Angleterre) ; au sud-ouest, le **poitevin** et le **saintongeais** assez proches du *provençal* ; au centre, le **francien** ou dialecte de l'Ile-de-France¹.

Ces divers dialectes eurent, comme ceux du Midi, un certain développement littéraire au moyen âge. Mais dès le 12^e siècle le dialecte de l'Ile-de-France commence à prendre une importance prépondérante.

Comment ce dialecte de l'Ile-de-France, le *français*, a-t-il plus tard été adopté comme langue commune plutôt que le normand ou le bourguignon ? Tant que les rois capétiens, humbles seigneurs de l'Ile-de-France et de l'Orléanais, restent dépourvus de toute influence hors de leur domaine royal (c'est-à-dire depuis le 10^e siècle jusqu'au 12^e), le dialecte français n'a, hors de ces deux provinces, aucune notoriété. Mais dès le 12^e siècle les petits rois de France commencent à s'agrandir aux dépens de leurs voisins : ils s'annexent successivement le Berry (1101), la Touraine (1203), la Normandie (1204), la Champagne (1284), la Picardie (1465), et apportent avec eux, dans ces nouvelles provinces, le dialecte de l'Ile-de-France, le *français*, qui remplace alors dans chacune d'elles les dialectes indigènes, et ne tarde point, étant la *langue du roi*, à

1. Nous indiquerons dans notre chapitre II sur la *Formation du vocabulaire* (Section I, *Phonétique*) les principaux caractères de ces dialectes.

être adopté comme un modèle de *bon ton*. Rebelle à cette invasion, le peuple seul, dans chaque province, garde son ancien dialecte et refuse d'accepter le *français*. Cessant alors de s'écrire, les idiomes **picard, champenois-bourguignon, normand**, etc., tombent rapidement du rang de *dialecte* (c'est-à-dire de langue *littéraire* écrite et parlée) à l'humble état de *patois* (c'est-à-dire d'idiome non écrit et seulement parlé). A cette date (le 14^e siècle) où les dialectes des provinces tombent à l'état de patois, tandis que le dialecte de l'Île-de-France devient la langue commune du royaume, la *langue d'oïl* est morte, et la *langue française* naît à l'histoire. Elle envahira par la suite même les pays de *langue d'oc*.

Les patois que nous trouvons aujourd'hui dans les campagnes et dont nous avons parlé au début ne sont donc point, comme on le croit communément, du *français littéraire corrompu dans la bouche des paysans* ; ce sont les débris des anciens dialectes provinciaux que les événements politiques ont fait déchoir du rang de langues écrites à celui de patois.

Ces dialectes de la *langue d'oïl*, surtout le *normand* et le *picard*, ont laissé de nombreuses traces en français : Benêt, bercail, bocage, bouquet, broc, caboche, caillou, calumet, camus, canevas, copeau, crevette, écaille, équiper, escarille, estaminet, étriquer, fabliau, faille, flaque, fourgon, freluquet, girofle, grisou, houille, pouliche, quai, trique, troquer, vergue, etc.

9. **Résumé de l'histoire du français populaire.** — En somme, on voit que le français n'est nullement formé des débris du celtique, et l'on peut ainsi résumer son histoire : le latin *vulgaire*, transporté en Gaule par les soldats de César, étouffe promptement la langue indigène, le *celtique*, et donne naissance par de lentes transformations à un idiome nouveau, la langue *romane*, auquel les envahisseurs ajoutent un certain nombre de mots germaniques relatifs au régime féodal, à la guerre, à la chasse, etc. De cette langue romane, assez diverse suivant les régions, un dialecte, celui de l'Île-de-France, supprime peu à peu tous les autres et devient au 14^e siècle la *langue française*.

10. **Mots d'origine étrangère et d'origine savante.** — A ce fonds ancien de la langue, qu'on appelle le français **populaire**, sont venues s'adjoindre deux catégories de mots nouveaux : mots *d'origine étrangère*, mots *d'origine savante*.

I. **Mots ÉTRANGERS.** — Les mots étrangers ont été importés par diverses circonstances politiques, dont les principales sont :

1° Au 13^e siècle, les croisades et le commerce avec l'Orient, qui ont introduit chez nous un petit nombre de mots arabes ou orientaux :

<i>alcali,</i>	<i>caramel,</i>	<i>haras,</i>	<i>nadir,</i>
<i>alcool,</i>	<i>chiffre,</i>	<i>housse;</i>	<i>orange,</i>
<i>algèbre,</i>	<i>cimelerre,</i>	<i>lilas,</i>	<i>safran,</i>
<i>ambre,</i>	<i>cramoisi,</i>	<i>magasin,</i>	<i>sultan,</i>
<i>amiral,</i>	<i>divan,</i>	<i>matelas,</i>	<i>tabouret,</i>
<i>arack,</i>	<i>élixir,</i>	<i>mesquin,</i>	<i>tamarin,</i>
<i>azur,</i>	<i>gazelle,</i>	<i>moire,</i>	<i>turban,</i>
<i>café,</i>	<i>girafe,</i>	<i>mosquée,</i>	<i>zéro, etc.</i>

2° Au 16^e, nos guerres d'Italie et l'influence de la Renaissance, qui nous ont apporté plus de cinq cents termes d'origine italienne, surtout de guerre et d'art :

<i>accort,</i>	<i>balcon,</i>	<i>bourrasque,</i>	<i>cartouche,</i>
<i>affidé,</i>	<i>baldaquin,</i>	<i>boussole,</i>	<i>charlatan,</i>
<i>affront,</i>	<i>balustre,</i>	<i>bravache,</i>	<i>ci'adelle,</i>
<i>agio,</i>	<i>bandil,</i>	<i>bravade,</i>	<i>colonel,</i>
<i>alerte,</i>	<i>banque,</i>	<i>bravoure,</i>	<i>courtisan,</i>
<i>aquarelle,</i>	<i>barricade,</i>	<i>brigand,</i>	<i>faquin,</i>
<i>arlequin,</i>	<i>bastion,</i>	<i>cabinet,</i>	<i>fantassin,</i>
<i>arquebuse,</i>	<i>belvédère,</i>	<i>caporal,</i>	<i>fresque,</i>
<i>arsenal,</i>	<i>bilan,</i>	<i>carafe,</i>	<i>lagune,</i>
<i>bagatelle.</i>	<i>bombe,</i>	<i>caricature,</i>	<i>lazzi, etc.</i>

3° Au 17^e, l'influence de l'Espagne sur la cour de Louis XIII, qui nous donna quelques mots espagnols :

<i>alcôve,</i>	<i>caparaçon,</i>	<i>embarcadère,</i>	<i>laquais,</i>
<i>alezan,</i>	<i>cape,</i>	<i>épagnéul,</i>	<i>mantille,</i>
<i>algarade,</i>	<i>casque,</i>	<i>flottille,</i>	<i>marmelade,</i>
<i>anchois,</i>	<i>chocolat,</i>	<i>guitare,</i>	<i>mérinos,</i>
<i>caban,</i>	<i>cigare,</i>	<i>indigo,</i>	<i>parade,</i>
<i>camarade,</i>	<i>créole,</i>	<i>jonquille,</i>	<i>patache, etc.</i>

4° Nos guerres avec l'Allemagne à différentes époques, qui ont importé :

<i>balle,</i>	<i>blocus,</i>	<i>burin,</i>	<i>cauchemar,</i>
<i>bière,</i>	<i>boulevard,</i>	<i>cateche,</i>	<i>cible,</i>

<i>dalle,</i>	<i>hâlte,</i>	<i>képi,</i>	<i>sabre,</i>
<i>fibre,</i>	<i>havresac,</i>	<i>obus,</i>	<i>rosse,</i>
<i>gangue,</i>	<i>hutte,</i>	<i>quartz,</i>	<i>zinc, etc.</i>

5° Enfin, dans notre siècle, les relations d'industrie, de commerce, de société, qui furent la cause première d'une invasion de mots anglais, tels que :

<i>bol,</i>	<i>c'ub,</i>	<i>fashionable,</i>	<i>rail,</i>
<i>boxer,</i>	<i>coke,</i>	<i>grog,</i>	<i>redingote,</i>
<i>break,</i>	<i>confort,</i>	<i>jury,</i>	<i>tunnel.</i>
<i>budget,</i>	<i>cottage,</i>	<i>pamphlet,</i>	<i>verdict,</i>
<i>cabine,</i>	<i>dock,</i>	<i>paquet,</i>	<i>wagon,</i>
<i>clown,</i>	<i>drainer,</i>	<i>péniche,</i>	<i>whist, etc.</i>

Ajoutons encore que nous devons à l'Asie les mots :

<i>bambou,</i>	<i>casoar,</i>	<i>jonque,</i>	<i>palanquin,</i>
<i>brahmane,</i>	<i>cornac,</i>	<i>jungle,</i>	<i>paria,</i>
<i>cangue,</i>	<i>datura,</i>	<i>orang-outang,</i>	<i>thé, etc.</i>

Et à l'Amérique :

<i>ananas,</i>	<i>caoutchouc,</i>	<i>jaguar,</i>	<i>sapajou,</i>
<i>cacao,</i>	<i>colibri,</i>	<i>ouragan,</i>	<i>sarigue,</i>
<i>canot,</i>	<i>condor,</i>	<i>piroque,</i>	<i>tapioca, etc.</i>

II. MOTS SAVANTS. — A côté du français populaire, qui est l'œuvre du peuple, — et des mots étrangers importés en France par les circonstances politiques, — il faut distinguer une troisième couche de mots, ceux qui ont été créés par les savants et dont le nombre augmente tous les jours. Ce français des savants se compose de mots empruntés directement par eux soit au grec (comme *autopsie*, *anthropologie*, *microscope*, *cosmographie*), soit au latin (comme *relation*, *proportion*, *préméditation*, *précession*, *coordination*, etc.). Cette importation de mots grecs et latins, presque aussi ancienne que la langue, et très considérable du 13^e au 15^e siècle grâce à l'influence des clercs et au développement de la connaissance du latin, a été surtout excessive au 16^e siècle, où les érudits de la Renaissance forgèrent ainsi plusieurs milliers de mots nouveaux, parfois mal formés, et dont un grand nombre fut proscrit par Malherbe et les grands écrivains du 17^e siècle.

11. Mots d'origine historique, onomatopées. — En dehors de l'influence du latin et des langues étrangères, le français a créé quelques mots empruntés à des souvenirs historiques, ou formés par imitation de sons. De là deux classes de mots, peu nombreux du reste : les *mots d'origine historique* et les *onomatopées*.

1° Les mots d'origine historique désignent presque toujours des importations nouvelles ; par exemple, des *étoffes* : *madras*, indienne, *nankin*, mousseline, *cachemire*, *calicot*, *perse*, *damas*, *andrinople*, *rouennerie*, *gaze*, etc., de *Madras*, *Inde*, *Nankin*, *Mossoul*, *Cachemire*, *Calicut*, *Perse*, *Damas*, *Andrinople*, *Rouen*, *Gaza*, lieux où ces tissus furent fabriqués pour la première fois ; — des *végétaux* : *dahlia*, fleur dédiée au botaniste *Dahl* par Cavanilles, en 1789 ; *cantaloup*, melon récolté à *Cantaluppo*, villa des papes, aux environs de Rome ; *fuchsia*, plante ainsi appelée à cause de *Léonard Fuchs*, botaniste bavarois du 16^e siècle ; *magnolier*, arbre importé en France par Pierre Magnol (1715) ; *camélia*, plante importée du Japon en Europe par le P. Camelli ; *nicotine*, suc vénéneux du tabac qu'on appela d'abord *nicotiane*, à cause de J. Nicot (1530-1600) qui introduisit le tabac en France, etc. ; — des inventions : *guillotine*, *macadam*, *mansarde*, *stras*, ainsi nommées d'après leurs inventeurs, le docteur *Guillot*, l'ingénieur anglais *Mac Adam*, l'architecte *Mansart*, le joaillier *Stras*.

On peut encore citer : *jérémiade*, allusion aux lamentations du prophète Jérémie ; — *cognac*, *curaçao*, *guinée*, qui indiquent la provenance ; — *cordonnier* (pour *cordouanier*), proprement « qui travaille le cuir de *Cordoue* » ; etc. Un *tartufe*, un *amphitryon* rappellent deux pièces de Molière bien connues ; les *riflards* nous viennent d'une pièce de Picard, *la Petite Ville* (1801), où le personnage *Riflard* était armé d'un énorme parapluie, etc., etc.

2° Les onomatopées (du grec *onomatopoiia*, action de former un nom) sont des mots forgés pour imiter un son ; par exemple : les cris des animaux, *croasser*, *miauler*, *japper* ; — la parole humaine, *babiller*, *caqueter*, *chuchoter*, *marmotter* ; — divers bruits naturels, *clapoter*, *croquer*, *crac*, *drelin*, *clic-clac*, *frou-frou*, *pouffer*, *cliquetis*, *fanfare*, *glouglou*, *flic flac*, *pan pan*, etc. ; — quelques interjections, *bah*, qui donne *ébahir* ; *hue*, qui donne *huer*, etc. ; — le langage des enfants, qui redoublent volontiers la syllabe principale d'un mot : *fanfan* (d'enfant), *papa*, *maman*, etc.¹.

1. Voyez *Dictionnaire étymologique de la langue française*, par A. Brachet.

12. **Statistique de la langue française.** — En terminant ces notions sur l'histoire de notre langue, montrons par quelques chiffres dans quelles proportions ces trois éléments — français *populaire*, — mots d'origine *étrangère*, — mots d'origine *savante* ou *artificielle* — se sont réunis pour former la langue française. Nous prendrons pour base de ce calcul la dernière édition (1878) du *Dictionnaire de l'Académie française*, qui contient environ 32 000 mots; sur ces 32 000 mots, 20 000 sont d'origine *savante* ou d'origine *étrangère*; 12 000 seulement composent ce que nous appelons le français d'origine *populaire*. Sur ces 12 000 mots, 8 000 environ, tels que *pauvre* etc, *faiblir*, *maigrir*, sont créés directement par le français à l'aide des mots simples *pauvre*, *faible*, *maigre*, etc. Les mots simples qui sont le vrai noyau de la langue se réduisent à 4200 environ, dont 3800 sont d'origine *latine*, et 400 sont des mots allemands apportés par les Germains avec l'invasion barbare.

GRAMMAIRE FRANÇAISE

BUT ET DÉFINITION DE LA GRAMMAIRE

13. Nous parlons à l'aide de **propositions**, qui sont composées de **mots**, et les mots à leur tour sont composés de **sons** et d'**articulations** que l'on représente par des **lettres**.

14. La **grammaire française** est la réunion des règles suivies par la langue française pour former les *mots*, modifier leur *forme* et les réunir en *propositions*. De là trois parties dans la grammaire :

- I. La **Lexicologie**, ou étude des *mots*, du *vocabulaire*;
- II. La **Morphologie**, ou étude des *formes*;
- III. La **Syntaxe**, ou étude des *propositions*.

On fait remonter l'origine du mot *grammaire* au grec *gramma*, qui veut dire *lettre*. La grammaire, d'après l'étymologie, serait donc seulement la connaissance des lettres de l'alphabet ou l'art de lire et d'écrire. Mais cette science des lettres est bien vite devenue la science des mots et des lois qui les régissent, soit dans la langue parlée, soit dans la langue écrite.

Lexicologie remonte au grec *lexicos-logos*, science des mots ; de même *vocabulaire*, au latin *vocabulum*, mot, nom.

Morphologie, au grec *morphé-logos*, science des formes.

Syntaxe, au grec *sun-taxis*, arrangement, groupement.



LIVRE I

LEXICOLOGIE OU ÉTUDE DES MOTS

CHAPITRE I

DÈS SONS ET DE L'ALPHABET

15. Nous parlons à l'aide de *mots* qui servent à exprimer nos pensées. Ces *mots* sont formés d'un ou de plusieurs *sons*, qu'on représente dans l'écriture par des signes appelés *lettres*.

La réunion de toutes les lettres d'une même langue s'appelle *alphabet*.

De même que nous disons en français l'ABC pour dire l'alphabet (« *Il ne sait pas lire, il faut le mettre à l'ABC* »), les Grecs disaient l'AB pour l'alphabet, c'est-à-dire l'*alpha* et le *bêta*, qui désignent en grec les deux premières lettres, d'où les Romains ont tiré le mot *alphabetum*, devenu en français *alphabet*. — *Lettre* vient du latin *littera*.

16. L'alphabet français est composé de vingt-six lettres, rangées dans cet ordre : *a, b, c, d, e, f, g, h, i, j, k, l, m, n, o, p, q, r, s, t, u, v, w, x, y, z*.

Ces vingt-six lettres n'expriment pas tous les sons de la langue française. Il y a encore en français d'autres sons simples que nous exprimons en réunissant ensemble deux lettres de

l'alphabet; ainsi, par exemple, *au*, *ou*, *ch* sont des sons simples rendus par deux lettres.

Pourquoi notre alphabet suit-il cet ordre bizarre où les consonnes et les voyelles sont jetées pêle-mêle? Parce que notre alphabet nous vient de celui des Latins, qui était déjà disposé dans le même ordre. Les Latins tenaient leur alphabet des Grecs (sans doute par l'intermédiaire des colonies grecques du sud de l'Italie); les Grecs avaient reçu le leur des Phéniciens; quant à l'alphabet phénicien, il venait d'Égypte. Cet alphabet ne contenait que les consonnes, et ce furent les Grecs qui les premiers y insérèrent les voyelles, en transformant pour cet usage certaines consonnes aspirées du phénicien, dont les Grecs ne se servaient pas. Ainsi s'explique le mélange actuel, dans notre alphabet français, des voyelles et des consonnes.

A l'époque romaine il n'y avait que 23 lettres : le *j* et le *v* (c'est-à-dire *i* et *u* consonnes) manquaient. Aussi jusqu'au 16^e siècle le français confondait dans l'écriture *i* et *j*, *u* et *v*, bien qu'il les distinguât dans la prononciation; ainsi l'on écrivait *uiurai*, *avec*, *ioinct*, pour *vivrai*, *avec*, *joint*, et *jl*, *jnutile*, *avra*, *institvion*, pour *il*, *inutile*, *aura*, *institution*. C'est le grammairien Jacques Sylvius (Jacques Dubois) qui le premier distingua le *j* de l'*i* et le *v* de l'*u* (1531). Cette distinction, réclamée aussi plus tard par P. Corneille en 1664, ne fut admise que dans la quatrième édition du dictionnaire de l'Académie (1762).

Le *w* est une lettre d'importation étrangère et moderne.

17. Syllabes. — On appelle *syllabe* une ou plusieurs lettres qui se prononcent d'un seul coup. Ainsi *bon-té* a deux syllabes : *bon* et *té*; *a-pô-tre* en a trois; *ré-si-den-ce* en a quatre.

Syllabe est tiré du grec *sullabé*, réunion « de lettres ».

On appelle *monosyllabe* un mot d'une syllabe; *dissyllabe*, un mot de deux; *trissyllabe*, un mot de trois; *polysyllabe*, en général, un mot de plusieurs syllabes.

Tous ces mots sont tirés du grec : *monosullabos* (une seule syllabe); *dissullabos* (deux syllabes); *trissullabos* (trois syllabes); *polusullabos* (plusieurs syllabes).

18. On appelle *syllabe muette* celle qui est terminée par un *e muet*, comme *me* dans *j'aime*.

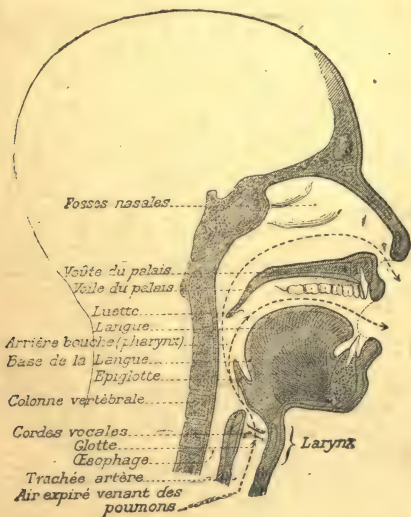
Il faut remarquer qu'en poésie l'*e muet* s'élide devant une *voyelle* ou une *h muette* dans le corps du vers, et ne compte pas à la fin. Ainsi le vers :

La cigogne au long bec n'en put attraper miette.

n'a que douze syllabes. (Voy. § 1073.)

19. Tous les sons de la langue française peuvent se répartir en deux classes : les *voyelles* et les *consonnes*.

L'ensemble de l'appareil vocal chez l'homme peut assez bien être comparé à un jeu d'orgue avec sa soufflerie, son anche et ses tuyaux. La souf-



fierie est représentée par les poumons qui emmagasinent de l'air, puis le chassent avec plus ou moins de force.

Le reste de l'appareil vocal est contenu dans le cou et la partie inférieure de la tête. Il se compose : 1° d'un tube vertical ou *trachée-artère*, terminé par une partie plus compliquée, le *larynx*; 2° d'une série de cavités : *arrière-bouche* ou *pharynx*, *bouche*, *fosses nasales*. Ces cavités communiquent entre elles et peuvent modifier leur forme et leurs rapports sous l'action de la volonté.

Quand l'air envoyé par les poumons pénètre dans la trachée-artère, il

doit, pour arriver dans l'arrière-bouche, passer par le larynx. La partie supérieure du larynx présente un rétrécissement appelé *glotte*, limité par deux membranes horizontales qui peuvent se tendre à volonté et augmenter ou diminuer l'orifice glottique : ce sont les *cordes vocales*. Quand ces cordes sont tendues et qu'un courant d'air les frôle, elles entrent en vibration comme l'anche d'un tuyau d'orgue et produisent un son. Plus le courant d'air est fort, plus le son est intense; plus les cordes sont tendues, c'est-à-dire raccourcies, plus le son est élevé dans la gamme.

Après avoir traversé la glotte le courant d'air arrive dans la cavité buccale et fait entrer en vibration l'air qui y est contenu.

Cette cavité buccale augmentée ou non de la cavité nasale, suivant que le *voile du palais* est abaissé ou relevé, joue le rôle d'un simple résonateur, le rôle de la caisse d'un violon ou d'une guitare : elle sert à renforcer le son glottique et à lui donner un timbre particulier. De même que la même corde placée sur une caisse de violon ou sur une caisse de guitare ne rend pas le même son, de même les cavités supérieures, modifiées par les déplacements des lèvres, de la langue, du voile du palais, peuvent donner au même son glottique des timbres différents.

D'autre part, les diverses parties mobiles de la cavité buccale peuvent se rapprocher de façon à constituer comme une seconde glotte que le courant d'air expiré fait vibrer. Les vibrations se produisent sur trois points principaux : 1° entre le voile du palais et la base de la langue; 2° au point de contact de la pointe de la langue avec l'arcade dentaire supérieure; 3° à l'orifice labial.

En résumé, il y a donc dans l'ensemble des organes phonateurs deux centres de production de sons : la glotte et la cavité buccale; plus un ensemble de résonateurs : les cavités supérieures.

Ceci posé, on appelle *voyelle* le son glottique modifié par les diverses résonances des cavités supérieures.

On appelle *consonnes* les bruits produits avec ou sans vibration des cordes vocales, par l'action des diverses parties de la cavité buccale. Les consonnes peuvent donc être *palatales*, *dentales* ou *labiales*.

Le langage articulé est la réunion des sons voyelles et des sons consonnes, dont l'association, la juxtaposition constitue les mots variables à l'infini.

SECTION I

VOYELLES

20. On appelle **voyelle** un son qui peut se prononcer sans le secours d'aucun autre. Il y a six voyelles en français : *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, *y*.

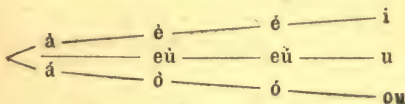
Voyelle vient du latin *vocalis*, « qui émet une voix ou un son ».

Si l'on voulait tenir compte de toutes les nuances de la prononciation, le nombre des voyelles serait presque illimité; mais on peut, en ne s'arrêtant qu'aux différences essentielles, distinguer dans le français moderne :

1^e Quatre voyelles ouvertes : à, è, ô, èù, comme dans *pâte, mer, encore, heure*.

2^e Sept voyelles fermées : á, é, í, ó, eù, ou, ú, comme dans *patte, thé, nid, lot, peu, bijou, lu*.

Au total 11 voyelles différentes, que l'on peut grouper ainsi, en allant dans chaque ordre de la plus ouverte à la plus fermée.



Nous avons vu que l'alphabet français ne possède que 6 lettres représentant des voyelles *a, e, i, o, u, y*; encore *y* ayant le même son que *i*, le nombre se réduit à 5. L'on a suppléé à cette insuffisance : 1^o au moyen d'accents : *é, è*; 2^o au moyen de signes doubles : *eu, ou*.

NOTA. — On compte dans le Dictionnaire de l'Académie (1878) : environ 2400 mots commençant par A; — 2240 par E, EU, É et È; — 1450 par I; — 700 par O et OU; — 123 par U.

21. Toutes les voyelles peuvent être *brèves* ou *longues*, selon qu'on les prononce *vite* ou *lentement*; ainsi *a* est **bref** dans *patte*, et il est **long** dans *pâte*; *e* est **bref** dans *jette*, et **long** dans *fête*, etc.

Il est assez difficile de dire dans quels cas en français une voyelle est brève ou longue. Il y a cependant une règle pour toutes les avant-dernières syllabes : les voyelles y sont ordinairement brèves quand elles sont suivies d'une consonne double : *patte, butte, trompette, belle*, etc.; sauf lorsque cette consonne double est *rr* : *terre, serre, verre*, où le premier *e* est long.

Dans l'écriture la longueur des voyelles est souvent indiquée par l'accent circonflexe; mais il n'en est pas toujours ainsi; par exemple : *passer, arroser, grossir*. Parfois même l'accent circonflexe est sur une brève : *hôpital*.

22. La lettre **e** sert à marquer en français *trois sons* tout à fait différents :

1^o Un son sourd d'une nature particulière, que l'on appelle **e muet**, parce qu'il est le plus faible de tous nos sons français. C'est cet *e* que l'on entend à peine dans *venir*, *tenir*, et qui devient tout à fait nul dans *appeler*, *élever*, *pèlerin*, *charretier*, que nous prononçons en réalité *ap'ler*, *él' ver*, *pèl' rin*, *char' tier*. — L'*e* muet ne porte jamais d'accent.

2^o Un son *aigu*, que l'on appelle **e fermé**, comme dans : *aimé*, *bonté*. Cet *e* est ordinairement marqué par un *accent aigu* (´).

L'*e* est encore fermé dans tous les mots terminés en *r*, lorsque *r* y est muet : *verger*, *rocher*, *aimer* et dans les mots : *assez*, *et*, *nez*, *pied*, etc.

3^o Un son très ouvert, que l'on entend dans *terre*, *mer*, *enfer*, *procès*, *succès*. On appelle cet *e* l'**e ouvert**; on le distingue ordinairement par un *accent grave* (`).

On ne met pas d'accent quand l'*e* ouvert est suivi de deux consonnes (comme dans *peste*, *reste*) ou qu'il précède l'*r* sonore qui termine un mot, comme dans *fèr*, *ver*, *amer*.

Ce son de *e* ouvert est aussi rendu tantôt par *ai*, comme dans *clair*, *éclair*, qui se prononcent réellement *clère*, *éclère*, — tantôt par *ei*, comme dans *peine*, *Seine*, que l'on prononce *pène*, *Sène*.

C'est P. Corneille qui demanda le premier, dans la préface de ses ouvrages, qu'on distinguât les trois sortes d'*e* par l'accent aigu et l'accent grave.

En résumé, notre écriture représente *e ouvert* de quatre manières différentes : par *e* dans *fer*; — par *è* dans *mère*; — par *ai* dans *faire*; — par *ei* dans *Seine*.

Du reste, il s'en faut de beaucoup que la représentation des sons par l'écriture corresponde toujours à la véritable prononciation. Ainsi le son de *a nasal* (voy. § 25) s'écrit *an* dans *ancien*; *en* dans *sentier*; *aon* dans *taon*. — *Oua* se retrouve dans *Souabe* et dans *roi*. Etc.

D'autre part les mêmes signes peuvent représenter des sons différents : *Ai* correspond à *e* dans *satisfaisant* ; — à *è* dans *maison*.

En correspond à *a nasal* dans *pente* ; à *e nasal* dans *païen* ; etc. (Voy. § 25).

23. **Y** dans le corps d'un mot et précédé d'une voyelle se prononce comme deux *i* : *pa***y***s*, *mo***y***en*, *jo***y***eux*, qui se prononcent *pai-is*, *moi-ien*, *joi-ieux*, c'est-à-dire que le premier des deux *i* va se joindre à la voyelle qui précède. — Dans tous les autres cas, il se prononce comme *i* : *y***eux, *analy****se*, *jur***y**.

Dans les mots *Bayard*, *Bayonne*, *bruyère*, *Cayenne*, *La Fayette*, *Mayence*, *Mayenne*, *mayonnaise*, l'*y*, quoique précédé d'une voyelle, se prononce comme *ï* dans *aïeul*. (*Ba-ïard*, *Ba-ïonne*, *bru-ïère*, etc.)

Il y a dans le Dictionnaire de l'Académie (1878) environ 940 mots en français qui ont un *y* ; cette voyelle vaut deux *i* dans près de 250 mots et un *i* dans 710.

24. **Diphtongues**. — On appelle *diphtongue* la réunion de deux ou trois voyelles qui se prononcent par une seule émission de voix, comme *ui* dans *huileux*. *Ui*, composé des deux voyelles *u* et *i*, est une diphtongue.

Diphtongue est emprunté au latin *diphtongus*, traduction du grec *dis-phthoggos*, qui signifie « deux sons ». On prononce bien en effet ces groupes de voyelles par une seule émission de voix, mais en gardant leur valeur aux divers éléments du groupe.

Les principales diphtongues sont *ia*, *ié*, *io*, *iou*, *ieu* ; *ué*, *ui*, *ueu* ; *oua*, *oué*, *oui*. Ex. : *piano*, *pied*, *pioche*, *piou-piou*, *pieuvre*, *ruer*, *suie*, *lueur* ; *douane*, *fouet*, *oui*, etc.

Malgré les apparences, les groupes *æ*, *ai*, *au* ; *ei*, *eu* ; *œ*, *ou*, ne sont pas des diphtongues et correspondent à des sons simples. (Voy. § 20.)

Pour l'histoire de la diphtongue *oi*, voyez § 178.

25. **Voyelles nasales**. — Toute voyelle suivie de deux consonnes dont la première est *m* ou *n* (comme *o* dans *tomber* ou *conter*) est prononcée en partie par le nez, et est appelée pour cette raison **voyelle nasale** (Voy. § 36).

Il en est de même quand *n* ou *m* terminent le mot, comme dans *an*, *en*, *vin*, *ton*, *un*, *daim*, *nom*, etc.

Les principales voyelles nasales sont *an*, *en*; — *in*, *ain*, *en*, *ein*; — *on*; — *un*, *un*, *eun*, que nous retrouvons dans *pan*, *entrer*; — *vin*, *terrain*, *examen*, *frein*; — *mouton*; — *parfum*, *importun*, (*à*) *jeun*.

Ces diverses représentations du son nasal par l'écriture n'offrent en réalité à l'oreille que quatre sons différents, *an*, *èn*, *on*, *eun*, qui sont formés par les sons *a*, *è*, *o*, *e*. On retrouve la figuration exacte de ces quatre sons dans *enfant*, *Européen*, *menton*, *à jeun*. L'expérience démontre en effet que *i*, *ou*, *u* ne peuvent être nasalisés, c'est-à-dire prononcés en partie par le nez, parce que quand on les prononce, le voile du palais se relève et ferme complètement les fosses nasales. Cette vérité a été reconnue par l'abbé de Dangeau dès 1694.

26. De même que les voyelles, les diphtongues peuvent aussi devenir nasales; ainsi *ia* donne *ian* (*vian*de), *ie* donne *ien* (*chrétien*), etc.

Mais si *n* ou *m* sont suivis d'un second *n* ou d'un second *m*, le son nasal est fortement atténué; c'est ainsi que *an* s'atténue dans *annuel*; *en* dans *ennemi*, *on* dans *tonner*, etc.

SECTION II

CONSONNES

27. On appelle **consonne** une articulation du son qui varie suivant les mouvements de la langue, des lèvres, etc. (voy. § 19).

Nous avons en français vingt signes pour les **consonnes** : **b, c, d, f, g, h, j, k, l, m, n, p, q, r, s, t, v, w, x, z.**

Pas plus que pour les voyelles, il n'est possible de noter l'infinie variété des consonnes prononcées.

On appelle ces lettres *consonnes*, du mot latin *consona* : qui se prononce avec, à l'aide de; parce que ces articulations ont besoin pour se faire entendre de l'appui d'une voyelle avant ou après elles. Cependant *l*, *r*, *s*, *ch*, *f* peuvent se prononcer seules.

28. Il faut ajouter à ces vingt lettres les consonnes composés **ch, ph, th** que l'on entend dans **chanvre, philosophe, thème.**

29. Le **w** n'est pas une lettre française, mais il se rencontre souvent aujourd'hui, par suite de l'invasion des mots étrangers dans notre langue. Dans les mots anglais il se prononce *ou* : **whist**, **whig**, **tram way** (prononcez *ou iste*, *ou ig*, *tram ou ai*). Dans les mots allemands il se prononce *v* : **Westphalie**, **Weimar** (prononcez *Vestphalie*, *Veimar*).

30. Nous avons vu (§ 19) que les consonnes peuvent se produire en arrière dans le *palais* ou l'*arrière-bouche*, contre les *dents*, entre les *lèvres*, sur les *bords* ou à l'*extrémité* de la langue. De là quatre sortes de consonnes : les **palatales**, les **dentales**, les **labiales**, les **marginales**.

Il y a : 3 palatales : **k** (c), **g**, **h**.

7 dentales : **t**, **d**, **s**, **z**, **n**, **l**, **r**.

6 labiales : **p**, **b**, **f**, **v**, **m**, **w** (*ou*).

5 marginales : **ch**, **j**, **y** (*i*).

31. Parmi les consonnes les unes sont des bruits explosifs, instantanés, les autres peuvent être continuées à volonté, d'autres sont sonnantes, c'est-à-dire accompagnées d'une sorte de murmure laryngien, etc. En tenant compte de ces diverses nuances nous trouvons :

6 explosives ou instantanées : **p**, **b**, **t**, **d**, **k**, **g**.

6 continues : **f**, **v**, **s**, **z**, **ch**, **j**.

4 sonnantes : **m**, **n**, **l**, **r**.

2 semi-consonnes : **y** (*i*) (en hiatus devant une autre voyelle), **w** (*ou*).

1 aspirée : **h**.

32. Enfin dans chaque ordre de consonnes, explosives-labiales, explosives-dentales, etc., on peut distinguer une consonne *sonore* et une consonne *sourde*, c'est-à-dire une consonne accompagnée ou non d'une vibration des cordes vocales.

Par exemple **k** est produit par un courant d'air passant dans la glotte sans rencontrer aucun obstacle ; pour **g** au contraire, la glotte se rétrécit et les cordes vocales sont mises en vibration par le courant d'air : **k** est une consonne sourde, **g** une consonne sonore.

33. Nous avons essayé de résumer ces indications dans le tableau suivant :

CONSONNES	LABIALES		DENTALES		MARGINALES		PALATALES	
	sourdes	sonores	sourdes	sonores	sourdes	sonores	sourdes	sonores
Explosives.	P	B	T	D			K	G
Continues	F	V	S	Z	CH	J		
Semi-consonnes. . .	W (ou)				Y (i)			
Sonnantes	M		N					
Aspirée.			L R ¹				H	

34. A cette liste il faut ajouter le son **N** mouillé, c'est-à-dire prononcé avec l'adjonction d'un *i* semi-consonne, par exemple dans *campagne*.

35. Le signe **X** ne représente pas un son particulier, mais la réunion d'une palatale et de la dentale *s*; de sorte qu'il se prononce tantôt comme *cs* (luxueux), tantôt comme *gz* (examen).

Il peut avoir aussi : le son du **c** simple : *excellent*, *exception*; — le son de l'*s* : *six*, *di x*, *Bru xelles*, *Auxerre*; — du **k**, *Xérès*; — enfin du **z** : *di x-huit*, *di xième*, etc.

NOTA. — D'après l'Académie, *x* se trouve dans 1100 mots environ, et 11 seulement commencent par cette lettre.

36. La consonne **h** est **muette** ou **aspirée** : 1^o Elle est **muette** lorsqu'elle ne se fait pas sentir dans la prononciation; exemple : l'*homme*, l'*habitude*, qu'on prononce comme s'il y avait l'*ome*, l'*abitude*.

1. On pourrait trouver jusqu'à trois sortes de *r* si l'on voulait tenir compte de toutes les nuances de la prononciation : 1^o **R palatal**, le *r* de ceux qui grasseient en parlant; le *r* des Parisiens : un *rasoir*; — 2^o **R dental**, le véritable *r*, la *littera canina* des Latins, *r* roulé; — 3^o **R labial**, le *r* qu'on fait entendre avec les lèvres seules; par exemple à la chasse pour faire lever les oiseaux.

2^o Elle est aspirée lorsqu'elle empêche l'élosion, comme dans *la haine* (ne prononcez pas l'*haine*), ou la liaison, comme dans *les héros* (ne prononcez pas les *zhéros*).

Il y a dans le Dictionnaire de l'Académie environ 750 mots commençant par *h*; 450 ont l'*h* muette, 280 l'*h* aspirée. L'orthographe a ajouté cette lettre aux mots *hache*, *hausser*, *haut*, *heur*, *hérissier*, *hérisson*, *hermine*, *hièble*, *houlette*, *huile*, *huis*, *huit*, *huitième*, *huitre*, *huppe*, *hurler*, qui ne l'avaient pas en latin, et ne l'a pas rétablie dans les mots *avoir*, *encore*, *étique*, *on*, *or*, *orge*, *ôter*, *oui*, qui l'avaient originellement (voy. § 71). Des mots de la même famille ont tantôt l'*h* muette et tantôt l'*h* aspirée, ainsi : *héros* a l'*h* aspirée; *héroïque*, *héroïne*, *héroïsme*, l'*h* muette, *héraut*, *hanse*, ont l'*h* aspirée; *héraldique*, *hanséatique*, l'*h* muette. Du reste les mots commençant par l'*h* aspirée ne sont pas les seuls qui repoussent la liaison et l'élosion; certains mots, comme *onze*, *oui*, *ouate* ont la même propriété. On prononce ordinairement le *onze*, le *oui*, la *ouate*. On dit de même le *un* pour désigner le chiffre *un* dans un nombre.

REMARQUE. — 1^o **L** et **R** ont été appelés aussi *liquides*¹, parce que ces deux lettres se joignent facilement aux autres consonnes, telles que *p*, *b*, *c*, *g*, comme dans *plaine*, *blanche*, *clameur*, *gloire*, *premier*, *bruit*, *croire*, *grandir*.

(Pour **L** mouillé voy. § 225.)

2^o **M** et **N**, qui donnent en certains cas un son nasal à la voyelle qui précède, sont souvent appelés pour cette raison consonnes *nasales*.

Comme pour les voyelles, il y a pour les consonnes une grande différence entre la prononciation réelle et l'orthographe. Seulement ici il n'y a plus de manque, mais au contraire excès de signes. Ainsi le son :

T s'écrit *t* dans *porter*, *th* dans *thèse*.

J s'écrit *j* dans *jeu*, *g* dans *page*.

F s'écrit *f* dans *feu*, *ph* dans *physique*.

S s'écrit *s* dans *seau*, *t* dans *nation*, *c* dans *face*, *ç* dans *façon*.

Z s'écrit *z* dans *horizon*, *s* dans *maison*.

K s'écrit *k* dans *moka*, *c* dans *cabaret*, *qu* dans *laque*. Etc.

En revanche, le signe **T** a le son de *t* dans *table*, de *s* dans *ablution*. Le signe **C** a le son de *k* dans *café*, de *s* dans *race*, etc. (voy. § 220).

REMARQUE. — C'est une règle observée en français comme en grec, que

1. *Liquide* a ici le sens étymologique du latin *liquidus* (coulant).

deux consonnes qui se suivent doivent avoir le même degré d'intensité ; ainsi une explosive sourde doit être suivie d'une explosive ou d'une continue sourde, une explosive sonore d'une explosive ou d'une continue sonore, et réciproquement. Ex. : *accepter*, *captif*, *septembre* ; *capsule*, *souçon* ; — *abdiquer*, *objet*, *adverbe*. De même pour les nasales : *exempt*, *dent*. Quand, par une erreur d'orthographe, deux consonnes qui se suivent sont d'intensité différente, la prononciation se charge de tout remettre en ordre : ainsi *obtenir*, où *b*, une sonore, est placé à côté du *t*, une sourde, se prononcera *optenir*. De même pour les mots comme *absurde*, *abside*, *observer*, *dissjonction*, *eczéma*, *subsister*, etc., qui se prononcent *apsurde*, *apside*, *opserver*, *dizjonction*, *egzéma*, *subzister*. Dangeau, en 1694, avait déjà fait cette remarque, répétée par Régnier, en 1705.

CHAPITRE II

FORMATION DU VOCABULAIRE

57. L'histoire de la langue française nous a montré que notre vocabulaire ne provenait pas d'une source unique. Nous y distinguons, en effet : 1° des mots apportés en Gaule par les Romains et déformés par le peuple ; — 2° des mots empruntés par les savants aux langues anciennes et aux langues étrangères ; — 3° des mots créés par le français lui-même et tirés de son propre fonds. De là, trois grandes classes que nous allons étudier :

- 1° *Mots d'origine populaire ;*
- 2° *Mots d'origine savante ;*
- 3° *Mots de formation française.*

SECTION I

MOTS D'ORIGINE POPULAIRE — PHONÉTIQUE

58. Les règles qui président au passage des mots latins dans le français font l'objet de la phonétique.

Phonétique est emprunté au grec *phônêtikê* (sous-entendu *technê*, science), de *phônê*, voix, son.

En effet, en passant par des changements successifs du latin au français les mots du latin vulgaire (voy. § 3) n'ont pas subi de transformations arbitraires. Si par exemple nous examinons ce qu'ont donné en français les mots latins *manu(m)*¹ main,

1. Les mots français viennent pour la plupart de l'accusatif latin. Or cet accusatif avait déjà perdu la finale *m* en latin vulgaire ; on disait *manu* (pour *mannm*), *cane* (pour *canem*), etc. Nous mettrons donc cette finale entre parenthèses pour indiquer qu'elle était déjà supprimée avant le passage du mot en français.

granu(m) grain, *vanu(m)* vain, nous voyons que dans tous le groupe *anu* a donné *ain*. C'est que la transformation des mots latins en français est soumise à une règle fondamentale de la phonétique des mots populaires : *le même son dans les mêmes conditions subit dans tous les mots la même transformation*.

39. En général, les infractions à cette règle ne sont qu'apparentes et s'expliquent par des différences de conditions : soit que les mots qui diffèrent aient été empruntés à des époques différentes ou dans des régions différentes de la France ; soit qu'ils jouent ordinairement des rôles différents dans la phrase ; soit qu'un mot, par suite d'un rapport quelconque avec un autre mot, ait été modelé sur ce dernier ; soit enfin que les différences n'existent que dans l'écriture, non dans la prononciation, et s'expliquent par des transcriptions inexactes.

40. Ainsi : *causa(m)* a donné *chose* et *cause* ; le premier étant de formation populaire, le second de formation savante et introduit postérieurement dans la langue.

Alanda(m) a donné dans notre vieille langue *aloe*, *aloue* (d'où *alouette*) et *alose* ; mais le premier seul est français ; le second n'est qu'une transcription du provençal *alauza*.

Le pronom *meum* a donné les deux formes *mien* et *mon* ; mais dans le premier cas il était employé comme pronom et était fortement accentué dans la prononciation, dans le second cas, il était adjectif et, s'appuyant sur un nom, n'avait qu'un faible accent.

Nave(m) ayant donné *nef*, *grave(m)* aurait dû donner *gref* ; mais *gravem* (lourd) s'opposait naturellement à *levem* (léger) et s'est modelé sur lui : de là *grief* (de *greve(m)* pour *grave(m)* comme *lief* (de *leve(m)*).

Enfin si *a* semble avoir donné *e* dans *tale(m)*, *tel*, et au contraire *ai* dans *ala(m)*, *aile*, c'est que *e* et *ai* ne sont au fond que deux transcriptions équivalentes de *e* ouvert, véritable dérivé de *a* latin (voy. § 50).

41. Nous avons dit que *le même son dans les mêmes condi-*

tions subit dans tous les mots la même transformation; dès que les conditions ne sont plus les mêmes, il va sans dire que les transformations diffèrent. Ainsi a latin aboutit à e dans tel, de tale(m), à ai dans pain, de pane(m), à ie dans chien, de cane(m), sans qu'il y ait là aucune irrégularité. C'est que, pour expliquer les transformations phonétiques, il ne faut pas considérer chaque son isolément, mais dans ses rapports avec l'ensemble du mot auquel il appartient et avec les sons qui l'avoisinent.

42. De plus la transformation du latin en français est influencée, comme il est naturel, par une certaine tendance à réduire les mots, à les rendre moins difficiles à prononcer.

Ceci posé, examinons comment et sous quelles influences se sont transformés les divers éléments des mots latins.

I. VOYELLES

43. Dans la phonétique des voyelles il faut considérer : la *qualité*, l'*accentuation*, l'*entourage*.

QUALITÉ. — Nous avons vu (§ 3) que le latin vulgaire, source des mots populaires, différait en plusieurs points du latin classique. Il avait, en particulier, renoncé pour les voyelles aux différences de quantité (longues et brèves) et les avait remplacées par des différences de qualité fermées et ouvertes : les voyelles longues étaient devenues fermées¹, les voyelles brèves étaient devenues ouvertes ou avaient remonté d'un degré dans l'échelle des sons. Ainsi Ī n'était pas devenu I ouvert, mais E fermé².

Voici la liste des voyelles classiques avec leurs correspondantes en latin vulgaire :

Latin classique : ī, ĭ ē, ě, ā ä, ö, ō ŭ, ū.

Latin vulgaire : i, é, è, a, ò, ó, u (ou)³.

1. Nous marquerons les voyelles fermées avec l'accent aigu (é), les voyelles ouvertes avec l'accent grave (è).

2. Voyez le tableau du § 20.

3. L'y des mots grecs était devenu en latin vulgaire u ou i, suivant les époques.

44. Outre ces sept voyelles le latin vulgaire avait conservé la diphtongue *au* ; — à *æ* correspondait *è*, — à *œ* correspondait *é*.

45. ACCENTUATION. — En latin, comme dans toutes les langues, on ne prononçait pas toutes les syllabes d'un mot avec la même intensité. La voix s'élevait et prenait plus de force sur une syllabe déterminée. On dit de cette syllabe qu'elle est *accentuée* ou *tonique*.

La place de l'*accent tonique* est déterminée en latin par les règles suivantes :

1° Dans les mots de deux syllabes l'accent est sur la première : *pórta*.

2° Dans les mots de plus de deux syllabes l'accent est sur l'avant-dernière, quand elle est longue : *amícus*; sur la syllabe qui précède l'avant-dernière, quand l'avant-dernière est brève : *fráxínus*.

46. Indépendamment de l'accent tonique, il existe sur la syllabe *initiale* de chaque mot un accent secondaire.

Les voyelles qui ne sont ni dans la syllabe initiale, ni dans la syllabe tonique sont appelées *atones*. Ainsi le mot *sánitá-te(m)* a l'accent tonique sur le second *a*, et un accent secondaire sur le premier *a*; les deux autres voyelles sont atones. En passant au français *santé* ce mot a perdu les deux atones; mais les deux voyelles accentuées restent représentées. De là la règle :

Toute voyelle accentuée (tonique ou initiale) se maintient dans le passage du latin au français, sous une forme ou sous une autre. — Toute voyelle atone disparaît.

REMARQUES. — 1° Quand cette voyelle atone est un *a*, elle persiste représentée par un *e* muet. Ex. : *pórta(m)* = porte, mais *póru(m)* = port.

2° Quand la disparition de la voyelle atone laisse subsister un groupe de consonnes trop difficile à prononcer, le

français met à la place de cette voyelle atone un *e* muet, qui sert d'appui. Ainsi *nostru(m)* a donné *notre* avec un *e* muet, parce que *nostr'* eût été impossible à prononcer.

Sauf ces deux exceptions, toutes les atones disparaissent dans les mots populaires¹. Ceux où elles persistent sont presque toujours des mots savants.

47. ENTOURAGE. — Les voyelles sont traitées différemment suivant qu'elles sont suivies d'une ou de plusieurs consonnes dans la même syllabe. On les appelle, suivant ces deux cas, *libres* ou *entravées*; ainsi *e* est *libre* dans *pede(m)* et a donné *ie* (*pied*); il est *entravé* dans *perdere* et a donné *è* (*perdre*).

48. Les voyelles sont encore traitées différemment suivant qu'elles sont ou non suivies d'une *nasale*; ainsi *faba(m)* a donné *fève*; mais *fame(m)* a donné *faim*.

49. Il faut encore noter qu'en latin vulgaire, tout *i* ou *e* atone en hiatus, c'est-à-dire placé immédiatement devant une voyelle, était devenu une demi-consonne, analogue à *y* dans *yeux*, et que l'on nomme *jod*².

D'autre part, en passant au français, les consonnes palatales *c*, *g* du latin ont souvent dégagé un *jod*, soit en persistant, soit en disparaissant elles-mêmes. Ce *jod* a agi sur la voyelle précédente ou sur la voyelle suivante, parfois sur les deux. Ainsi à côté de *faba(m)*, *fève*, nous avons *braca(m)*, *braie*; *cane(m)*, *chien*; *variu(m)*, *vair*; *adjutare*, ancien français *aidier* (moderne *aider*).

En tenant compte de ces diverses conditions, nous allons étudier les transformations des *toniques*, puis des *initiales*, suivant leur qualité et les influences auxquelles elles sont soumises.

1. Comme toutes les voyelles qui suivent la tonique disparaissent en français ou sont remplacées par un *e* muet, il s'ensuit que les mots français sont toujours accentués sur la dernière voyelle sonore : *marche*, *marchons*.

2. Ce nom de *jod* est celui du *j* allemand, que l'on entend dans *Jagd*. Nous noterons dans la suite ce son par *y*.

1^o Voyelles toniques

A

OU. **A** TONIQUE LIBRE¹ devient **Ê** : *amare*, aimer; *mare*, anc. franç. *mér* (moderne *mer*²).

A TONIQUE LIBRE après une palatale ou un jod devient **IE** : *negare*, nier (anc. *neïier*).

— — après une palatale et devant une nasale devient **IE** : *cane*(m), chien.

— — devant une nasale et non précédé d'une palatale, **AI** : *pane*(m), pain³.

— — devant un jod, **AI** : *plaga*(m), plaie; *badiu*(m), bai.

— — devant *u*, **AU**, puis **O** : *ha*(b)uit, anc. franç. *ot* (moderne *eut*). Voy. § 162.

A TONIQUE ENTRAVÉ reste **A** : *passu*(m), pas; même devant une nasale : *annu*(m), an; même devant ou après une palatale : *vacca*(m), vache, *caru*(m), char.

REMARQUES. — 1^o Les dentales ou labiales explosives jointes à un *r* ne font pas entrave; de là *capra*(m), chèvre (moderne *chèvre*) où *a* est traité comme libre.

2^o Après les consonnes *b*, *p*, *t*, *m*, *n*, *c*, le jod se confond avec la consonne précédente pour former avec elle une consonne double qui fait entrave; de là *rabia*(m) (en latin classique *rabies*), rage, *apiu*(m), ache, *facia*(m), fasse (anc. franç. *face*), à côté de *radiu*(m), rai.

51. DIALECTES. — Le traitement de l'**A** tonique libre est un des grands principes de division des dialectes. En effet, dans cette position, **A** reste toujours *a* en provençal; — reste ordinairement *a*, mais devient *ie* après une palatale, en franco-provençal; — et en français devient, comme nous l'avons vu plus haut, *e*, et après une palatale *ie*. Ainsi : *portare* devient *portar* en provençal et en franco-provençal, et *porter* en français; mais *taliare* devient *tallar* en provençal, et *tailler* en franco-provençal et en français.

Ê

52. **Ê** TONIQUE LIBRE (c'est-à-dire, **Ê** ou **Æ** du lat. class.) devient **IE** :

1. Il s'agit ici bien entendu non des voyelles classiques, mais des voyelles du latin vulgaire (voy. § 43).

2. Pour bien faire saisir ces diverses transformations phonétiques, nous serons souvent obligés de considérer les mots français sous leur forme ancienne et non sous leur forme moderne. L'évolution du français ancien au français moderne sera étudiée au Chapitre III.

3. Il ne faut pas oublier qu'autrefois une voyelle suivie d'une nasale se prononçait séparément; ainsi *pain* se prononçait *pai-n* et non *pin*. La nasalisation de la finale est relativement récente.

pede(m), pied; de même devant une nasale : *bene*, bien, ou après une palatale : *cælu*(m), ciel. Mais devant une palatale on a IE + I : lat. *precat*, anc. fr. *prieiet*. Cette triphongue, très difficile à prononcer, s'est réduite à I : *prieiet*, prie; de même dans *lego* : *liei*, *li* (moderne *lis*).

Ê TONIQUE ENTRAVÉ ne se diphtongue pas et donne Ê : *septe*(m), sept; de même devant une nasale : *ventu*(m), vent; ou après une palatale : *cervu*(m), cerf.

Mais sous l'influence d'un jod suivant Ê tonique, devient IE, malgré l'entrave : *tertiu*(m), tiers; *neptiam*, nièce.

REMARQUES. — 1° Ê suivi de LL a d'abord donné régulièrement E : *bellu*(m), bel; mais, de très bonne heure, vers la fin du 11^e siècle, un a s'est développé devant L : *beals*, beau.

2° A l'époque où s'est faite la diphtongaison de Ê non entravé, le c, dans un mot comme *lectu*(m) *lit* par exemple, s'était déjà réduit à un jod; on avait donc *leit*. Dès lors l'Ê, n'étant plus entravé, a pu se diphtonguer comme e libre, de là *lieit*, puis régulièrement *lit*.

55. DIALECTES. — En wallon, dans la Lorraine et la Flandre française, Ê se diphtongue en IE même devant une entrave : *feſta*, *ſieſte* (franç. fête).

Ê

54. Ê TONIQUE LIBRE (c'est-à-dire Ê, Ë ou Œ du lat. class.) devient EI qui est passé plus tard à OI : se donne *sei*, puis *soi*; *pilu*(m), *peil*, poil; — de même devant une palatale : *lege*(m), *lei*, puis *loi*.

Devant une nasale Ê tonique libre donne EI, qui n'est pas passé à oi : *plenu*(m), plein; *pæna*(m), peine.

Après une palatale Ê tonique libre devient I + EI qui passe à I : *racemu*(m), raisiein (moderne *raisin*); *cera*(m), cieire (moderne *cire*).

Ê TONIQUE ENTRAVÉ devient Ê, qui à partir du 13^e siècle se confond avec Ê venant de Ê tonique entravé : *creſta*(m), crête, puis crête (moderne *crête*); *vir(i)de*(m), vert.

Devant une nasale Ê tonique entravé devient E : *vendere*, vendre; *vindemia*(m), vendange.

REMARQUE. — T accompagné d'un jod a fait régulièrement entrave dans le suffixe *itia* qui est devenu *esse* : *mollitia*(m), mollesse.

55. DIALECTES. — Le traitement de Ê tonique est aussi un élément important de distinction dans les dialectes français. Ê est resté e en provençal; il est devenu ei en français et franco-provençal; — enfin, dans le français même, tous les pays situés à l'est d'une ligne allant d'Abbeville à Orléans ont transformé ei en oi, sauf devant une nasale.

I

56. **I TONIQUE** (c'est-à-dire \bar{I} du lat. class.) est la plus résistante de toutes les voyelles latines : libre ou entravé, même devant une nasale, il reste toujours I : *filu*(m), fil, *scriptu*(m), écrit, *spina*(m), épine, *crine*(m), crin. Enfin le jod est sans influence et ne fait que se confondre avec I : *mica*(m), mie; *rideat*, rie.

O

57. **Ô TONIQUE LIBRE** (c'est-à-dire \ddot{O} du lat. class.) se diphtongue en EU, en passant par *uo*, *ue*, *oe*, *oeu*, *eu* : *bove*(m) a donné *buef*, puis *bœuf*; *ovu*(m) a donné *uef*, puis *œuf*. — Même traitement devant une nasale : *comes*, anc. franç. *cuens*; le franç. mod. *comte* vient de *com(i)te*(m) où l'*o* est entravé.

Ô TONIQUE ENTRAVÉ même devant une nasale donne O : *mortuu*(m), mort; *molle*(m), mol; *hom(i)ne*(m), homme; *contra*, contre; — devant un jod aboutit à UI par l'intermédiaire de UE + I : *troja*(m), truie; *coctu*(m), cuit¹.

O

58. **Ô TONIQUE LIBRE** (c'est-à-dire \bar{O} , \ddot{U} du lat. class.) donne EU en passant par OU : *hōra*(m), heure; *solu*(m), seul; *gula*(m), gueule.

Ô TONIQUE ENTRAVÉ est resté au degré OU : *musca*(m), mouche; *turre*(m), tour.

Ô TONIQUE LIBRE ou ENTRAVÉ devant une nasale n'a pu se diphtonguer et est resté à O : *Roma*(m), Rome; *leone*(m), lion; *umbra*(m), ombre; *longu*(m), long; — devant une palatale a donné O + I : *voce*(m), voix, *angustia*(m), angoisse; *frustiat*, froisse; *cuneu*(m), coin.

U

59. **U TONIQUE LIBRE ou ENTRAVÉ** (c'est-à-dire \bar{U} du lat. class.) reste U en français, même devant une nasale : *nudu*(m), nu; *nullu*(m), nul; *pruna*(m), prune.

REMARQUE. — L'U semble se rapprocher de I pour la résistance; mais, tandis que le son de l'*i* français est identique à celui de l'*i* latin, l'identité pour l'*u* est purement graphique. L'U latin = OU; l'U français = \ddot{U} . Cette transformation du son U, très ancienne en français, est peut-être due à une influence celtique; mais la question n'est pas encore résolue.

Devant une palatale U tonique libre ou entravé donne U + I : *juniu*(m), juin; *fructu*(m), fruit; *buxu*(m), buis; *conducere*, conduire,

1. Comparez § 52 la réduction de **IEI** à **II**, puis à **I**.

AU

60. **AU** TONIQUE (la seule diphtongue classique conservée en latin vulgaire), LIBRE ou ENTRAVÉ, a abouti en français à O : *causa*(m), chose ; *claud*(e)*re*, clore. — AU devient OI devant un jod : *gaudia*(m), joie ; *audio*, j'oi (anc. franç. oïr, ouir).

2° Vowelles en syllabe initiale.

61. La phonétique de ces voyelles est bien plus simple que celle des toniques, la présence d'une entrave ou d'une nasale étant le plus souvent sans influence sur les changements de la voyelle.

La voyelle initiale se maintient au même titre que la tonique, sauf de très rares exceptions, qui s'expliquent le plus souvent par la tendance à former des groupes de consonnes très usuels. Dans un mot comme *directiat* par exemple, malgré l'accent secondaire que porte l'*i* de la syllabe initiale, *i* est tombé pour permettre la formation du groupe *dr* : *dresse*.

A

62. **A** A L'INITIALE, LIBRE ou ENTRAVÉ, reste A, même devant une nasale : *aprile*, avril, *farina*(m), farine ; *argentu*(m), argent ; *san*(i)*tate*(m) santé.

DEVANT UN JOD devient AI : *ratione*(m), raison ; *axilla*(m), aisselle.

A s'affaiblit en E quand il est libre et précédé d'un C qui passe en français à CH (voy. § 81, 1°) : *caballu*(m), cheval ; *canale*(m), chenal.

Ē et Ē

63. **Ē** et **Ē** (c'est-à-dire Ē, Æ, Ÿ, Ē, Œ, du lat. class.) A L'INITIALE restent E dans tous les cas : *debere*, devoir ; *lep*(o)*rariu*(m), lévrier ; *denariu*(m), denier ; *sem'lare* (lat. classique, *simulare*), sembler.

Devant un jod donnent EI qui passe ultérieurement à OI : *piscione*(m), poisson, poisson ; *vectura*(m), voiture.

I

64. **I** (Ī du latin classique) A L'INITIALE reste I : *hibernu*(m), hiver ; *liberare*, livrer ; *finire*, finir.

Ō

65. **Ō** (c'est-à-dire Ō du lat. class.) LIBRE A L'INITIALE donne OU : *moiere*, mouvoir ; *colore*(m), couleur.

Ō ENTRAVÉ A L'INITIALE reste O : *fortuna*(m), fortune. — La nasale a la même influence que l'entrave : *sonare*, sonner. — La palatale amène la formation de la diphtongue OI : *locariu*(m), loier (moderne *loyer*) *locariu*(m), foier (moderne *foyer*) ; *jocale*, joyau.

Ó

66. **Ó** (c'est-à-dire \bar{O} , \ddot{U} du lat. class.) LIBRE OU ENTRAVÉ A L'INITIALE donne OU : *nodare*, nouer ; *nutrire*, nourrir. — Devant une nasale **Ó** est traité comme **Ô** et donne O : *donare*, donner ; *cum(u)lare*, combler.

DEVANT UN JOD donne OI : *potione(m)*, poison ; *frustiare*, froisser.

U

67. **U** A L'INITIALE passe, comme U tonique, à U (\ddot{u}) : *durare*, durer ; — et à UI, devant une palatale : *lucente(m)*, luisant.

AU

68. **AU** devient O, comme à la tonique ; *ausare*, oser ; — et OI devant une palatale : *gaudiosu(m)*, joieux (moderne, *joyeux*).

II. CONSONNES

69. Comme il avait réduit le nombre des voyelles du latin classique, le latin vulgaire réduisit le nombre des consonnes. De la série B, C, D, F, G, H, I (j), K, L, M, N, P, Q, R, S, T, V, X, Z, il n'a conservé que :

5 Labiales : P, B, F, V, M.

6 Dentales : T, D, S, N, L, R.

3 Palatales : C, G, I (semi-consonne marginale).

70. Ces consonnes se groupent de la façon suivante :

CONSONNES LATINES	LABIALES		DENTALES		PALATALES	
	SOURDES	SONORES	SOURDES	SONORES	SOURDES	SONORES
Explosives.	P	B	T	D	C	G
Continues	F	V	S		I	
Sonnantes	M		N L R			

71. **H** du latin classique avait disparu en latin vulgaire. Dans les mots français où il se trouve, il vient : soit d'un **H** germanique qui s'est toujours maintenu : *helm*, heaume; — soit d'un souci d'orthographe étymologique : *herba*, en latin populaire *erba*, anc. français *erbe* (moderne *herbe*); — soit d'une fausse étymologie, souvent par analogie avec un autre mot : *augurium*, anc. français *eür*, devenu *heur*, d'après *heure*, de *hora*(m).

K et **Q** s'étaient confondus avec **C** dur (*Ké*).

X équivalait dans la prononciation à **C** + **S**.

Z, d'ailleurs inconnu au latin et qui n'apparaissait que dans les mots grecs, s'était confondu avec *Dy*, c'est-à-dire avec jod (voy. § 77).

72. Nous allons étudier le traitement des diverses consonnes du latin vulgaire dans leur passage au français. Ce traitement est aussi régulier pour les consonnes que pour les voyelles, et il est soumis à des influences analogues. La même consonne peut être traitée différemment, suivant qu'elle est : initiale ou finale du mot; — placée entre deux voyelles, entre une voyelle et une consonne, entre une consonne et une voyelle, entre deux consonnes; — en contact avec un jod (*e* ou *i* en hiatus). Enfin dans certains cas la nature de la voyelle suivante influe sur la consonne. Ainsi :

73. **P** *initial* persiste dans *porta*(m), porte; — *intervocalique* passe à **V** dans *ripa*(m), rive; — *final* passe à **F** dans *cap*(ut), chef; — devant un jod passe à *ch* : *sapia*(m), sache.

B *intervocalique* passe à **V** : *faba*(m), fève; — *précédé d'une consonne* reste **B** : *herba*(m), herbe. Etc.

74. Nous considérerons donc les consonnes :

1° *A l'initiale* où elles persistent presque toujours sous leur forme latine.

2° *A l'intérieur des mots* : entre deux voyelles; — après une consonne; — avant une consonne; — entre deux consonnes.

3° *A la finale*.

4° *En contact avec un jod*.

75, REMARQUE. — Comme pour les voyelles, le traitement des consonnes tend à éliminer toutes les articulations difficiles. Les changements de consonnes sont donc surtout des *affaiblissements* (passages de la forte à la douce, de la sourde à la sonore); *acre*(m) deviendra *aigre* en remplaçant la sourde *c* par la sonore *g*; — ou des *accommodations* : *debita*(m) devient *debte*, puis *dette*; — ou enfin des *réductions* : *cornu* donne *corn*, puis *cor*.

D'autre part la chute de certains sons peut amener un groupement de consonnes trop difficile à prononcer; on remédie alors à ce défaut par l'introduction d'une consonne intermédiaire : *pulvere*(m), réduit à *polre* par la chute de l'*e* atone et du *v*, reçoit un *d* intercalaire et devient *poldre* qui est notre français moderne *poudre*.

1° Labiales

B, P, F, V

76. 1° A L'INITIALE, les labiales persistent sous leur forme latine : *barone*(m), baron; *ponte*(m), pont; *filia*(m), fille; *virtute*(m), vertu.

2° A L'INTÉRIEUR DU MOT, entre deux voyelles **P** devient **V** : *ripa*(m), rive; *piper*, poivre; — **B** devient **V** : *faba*(m), fève; *hibernu*(m), hiver; — **V** persiste : *levame*(n), levain; *avena*(m), avoine.

B et **V**¹ tombent cependant devant *o* et *u* : *tabone*(m) (en lat. class. *tabanu*(m), taon; *pavone*(m), paon; *viburnu*(m), viorne.

F se trouvait rarement en latin entre deux voyelles dans des mots non composés². Il est tombé dans *biface*(m), biais.

Après une consonne, les labiales persistent sans changement : *talpa*(m), taupe; *herba*(m), herbe; *infernu*(m), enfer; *conservare*, conserver.

Devant une consonne : la labiale double (*bb*, *pp*) se maintient comme simple : *abbreviare*, abréger.

1. L'identité de traitement de **B** et **V** vient de ce qu'en latin vulgaire déjà **B** et **V** entre deux voyelles s'étaient confondus; on trouve, par exemple dans les inscriptions, *curabit* (forme du futur) pour *curavit* (forme du parfait), et réciproquement.

2. Les mots composés du latin classique avaient subi dans le latin vulgaire une décomposition qui avait rendu leur individualité aux éléments composants. Ainsi dans *capri-folium*, chèvrefeuille, **F** est traité comme initial.

P et **B** devant **R** deviennent **V** : *aprile(m)*, avril; *op(e)rariu(m)*, ouvrier; *libra(m)*, livre; *lib(e)rare*, livrer. — **V** se maintient : *viv(e)re*, vivre.

P devant **L** devient **B** : *duplu(m)*, double; — **B** se maintient : *mob(i)le(m)*, meuble, *affib(u)lare*, affubler.

Devant les autres consonnes la labiale s'assimile et souvent disparaît : *scriptu(m)*, écrit (moderne, *écrit*); *capsa(m)*, chasse; *subtus*, sous; *nav(i)cella(m)*, nacelle, etc.

Entre deux consonnes, **P**, **B** et **F** se maintiennent devant **R** ou **L** : *rump(e)re*, rompre; *umbra(m)*, ombre; *arb(o)re(m)*, arbre; *amplu(m)*, ample; *inflare*, enfler — et tombent partout ailleurs : *hosp(i)te(m)*, hôte; *presb(y)teru(m)*, prêtre.

V tombe presque toujours : *pulv(e)re(m)*, polre, poldre, poudre; *absolv(e)re*, absoudre.

3° A LA FINALE **P**, **B**, **V**, précédés d'une voyelle, donnent **F** : *cap(ut)*, chief (moderne, *chef*); *seb(um)*, suif; *nav(em)*, nef; *ov(um)*, œuf.

Précédés d'une consonne **B** et **P** persistent : *plumb(um)*, plomb; *camp(um)*, champ.

4° DEVANT UN JOD, la sourde **P** aboutit à la continue sourde **CH** : *appropiare*, approcher; — les sonores **B** et **V** aboutissent à la sonore **J** (ou **GE**), *gobione(m)*, goujon; *abbreviare*, abréger.

2° Dentales

T, D, S

77. 1° A L'INITIALE, les dentales se maintiennent intactes : *tale(m)*, tel; *donu(m)*, don; *sanu(m)*, sain.

Quand **S** initial était suivi de **C**, **P** ou **T**, pour faciliter la prononciation, le latin vulgaire faisait précéder ces groupes d'un **I** qu'on trouve dans les inscriptions : on disait *ispo(n)sa*, pour *sponsa*. Cet **I** entravé a donné régulièrement en français **E**, c'est-à-dire que tous les mots latins commençant par **SC**, **SP**, **ST**, ont d'abord commencé en français par **ESC**, **ESP**, **EST** : *schola(m)*, escole (école); *sponsa(m)*, espouse (épouse); *statu(m)*, estat (état).

2° A L'INTÉRIEUR DU MOT, entre deux voyelles, **T** et **D**¹ tombent : *fata*, fée; *videre*, veoir (voir); — **S** se maintient, mais avec le son de **Z** : *causa(m)*, chose; *mensura(m)*, mesure.

Après une consonne, **T**, **D**, **S** se maintiennent : *cultellu(m)*, couteau (couteau), *tardare*, tarder; *versare*, verser.

1. **T** et **D** étaient restés jusqu'au 11^e s. avec les sons du *th* anglais.

Cependant quand la disparition d'une voyelle en français a ramené la sourde **T** en contact avec une sonore, **T** passe à la sonore **D** : *placitare*, *plactare*, plaider.

Devant une consonne : la dentale double se maintient comme simple : *nīl(i)du(m)*, net.

Devant **R** et **L** les dentales **T** et **D** s'assimilent et souvent disparaissent : *latrone(m)*, larron ; *patre(m)*, père ; *cathedra(m)*, chaire (chaire) ; *rot(u)lu(m)*, rôle ; *Rodlandu(m)*, Rolland (Roland).

REMARQUE. — Le groupe **TL**, dans certains mots où il s'était déjà formé en latin classique, était devenu **CL** en latin vulgaire et a été traité comme tel en français : *vet(u)la(m)*, *vetla(m)*, *vecla(m)*, en français *vieille* (voy. § 82).

Devant toute autre consonne **T** et **D** disparaissent : *ret(i)na(m)*, rène ; *Rhod(a)nu(m)*, Rhône ; *format(i)cu(m)*, fromage. — Cependant avec **S** ils forment une composée : **Z** (= *ts*) : *amat(i)s*, aimez.

S se maintient d'abord devant toutes les consonnes, puis il commence à tomber dès le 11^e siècle, et la voyelle précédente est en général allongée à la suite de cette chute : *as(i)nu(m)*, asne, âne ; *fest(a)m*, feste, fête ; *spina(m)*, espine, épine, sans allongement.

REMARQUE. — **S** se maintient d'abord devant **R** en intercalant un **D** ou un **T** pour faciliter la prononciation ; puis il tombe : *co(n)s(ue)re*, cosdre, coudre, coudre ; *cresc(e)re*, croistre, croître.

Entre deux consonnes, **T** et **D** persistent devant **R** : *fenestra(m)*, fenestre (fenêtre) ; *tund(e)re*, tondre ; — et tombent partout ailleurs : *pect(i)ne(m)*, peigne ; *vend(i)ta(m)*, vente.

S ne se trouve entre deux consonnes que dans des groupes tels que **SS** + **R**, dans *ess(e)re*, forme du latin vulgaire pour *esse* (être). Alors les deux **S** se réduisent à un seul et le cas se ramène à celui de **S** entre une voyelle et une consonne.

3^o **A LA FINALE**, **T** et **D**, précédés d'une voyelle, tombent : *nud(um)*, nu ; *amat(um)*, aimé ; — précédés d'une consonne, se maintiennent comme sourdes : *front(em)*, front ; *vir(i)d(em)*, vert.

S persiste dans tous les cas : *plus*, plus ; *urs(um)*, ours.

4^o **DEVANT UN JOD** : **Ty** avait en latin vulgaire pris la prononciation de *tsy*, puis de *sy*, qui, comme **S** simple après une voyelle, a persisté sous forme de **S** mais avec le son **Z**. Le jod est alors venu se joindre à la voyelle précédente : *potione(m)*, *potsione(m)*, *posione(m)*, poison ; *pala-tiu(m)*, palais.

Après une consonne il a gardé le son sourd de S (noté par SS ou CE); mais le jod n'a pas subsisté : *fortia(m)*, force, *infantia(m)*, enfance.

Le groupe **STy** était passé à **SSy** (voy. plus bas).

Dy en latin vulgaire passa à jod et fut traité comme tel : *diurnu(m)*, *yurnu(m)*, jour.

Sy persiste comme S avec le son du Z; — **SSy** persiste avec le son de S. Dans ces deux cas le jod se transpose et vient se combiner avec la voyelle précédente : *cer(e)visia(m)*, cerveise (moderne *cervoise*); *messione(m)*, moisson; *angustia(m)*, *angussya(m)*, angoisse.

78. DIALECTES. — Le wallon a conservé **S** devant les explosives sourdes : *festa(m)*, fieste (franç. *fête*).

3° Palatales.

79. De toutes les consonnes, les palatales sont celles dont le traitement est le plus compliqué. Cette complication tient à ce que ces consonnes donnent des résultats différents selon la nature des voyelles qui les suivent, et à ce qu'elles ont la propriété de dégager un jod devant ou derrière elles ou de se transformer elles-mêmes en jod.

80. Nous allons donc considérer l'une après l'autre dans ces diverses situations les trois palatales : **C** (prononcé K), **G** (prononcé GUE), et **I** (J).

C

81. **C** DEVANT UNE VOYELLE éprouve trois traitements différents selon qu'il est devant O, U, devant A, devant E, I. En effet, dans le premier cas il ne peut pas dégager de jod; dans le second cas il en dégage, tout en persistant comme palatale; dans le troisième, il passe par l'intermédiaire de Cy à Ty, à Tch, à Ts, enfin à la continue dentale S ou Z.

1° A L'INITIALE, **C** reste intact devant O et U : *collu(m)*, col; *cura(m)*, cure; — devient CH devant A : *campu(m)*, champ; *cane(m)*, chien; — passe à S (noté par C) devant E, I : *centu(m)*, cent; *civitate(m)*, cité.

2° A L'INTÉRIEUR DU MOT, après une voyelle, **C** tombe devant O, U : *Saconna(m)*, Saône; *securu(m)*, seür, sûr; — devant A devient jod après A, E, I : *braca(m)*, braie; *precat*, prieiet, prie; *mica(m)*, mie; mais tombe après O et U : *advocare*, avouer; *lactuca(m)*, laitue; — devant E, I dégage un jod qui se combine avec la voyelle précédente, et persiste lui-même sous forme de S avec le son de Z : *vicinu(m)*, voisin.

Après une consonne, **C** devant O, U persiste, quand le groupe de consonnes existait déjà en latin : *falcone*(m), faucon ; — il passe à **G** quand le groupement de consonnes est dû à la chute d'une voyelle : *ver(e)cundia*(m), vergogne.

C devant A donne CH, quand le groupe existait déjà en latin : *mercatoru*(m), marché ; — donne J (noté G), en général, quand le groupe s'est formé en roman : *berb(e)caru*(m), berger ; — devant E ou I passe au son de S (noté par C devant E, I), sans dégager de jod : *porcellu*(m), pourceau (moderne *pourceau*).

REMARQUE. — Après S, le **C** devant E ou I est traité comme s'il était précédé d'une voyelle : *crescit*, creist, croist, croît.

3° A LA FINALE, le traitement de **C** devant O et U, E et I est à peu près le même qu'à l'intérieur du mot, c'est-à-dire que :

Après une voyelle ou après S, le **C** tombe devant O et U ; mais il dégage alors un jod qui se combine avec la voyelle précédente : *pasco*, pais ; — devient Z (remplacé par X dans l'écriture) devant E, I et dégage un jod auprès de la voyelle précédente : *nuce*(m), noiz, noix ; *pice*(m), peiz, poix.

Après une consonne, **C** devant O et U se maintient quand le groupe existait déjà en latin : *arcu*(m), arc ; — et passe à **G** quand le groupe s'est formé en roman : *format(i)cu*(m), fromaige (fromage).

C devant E et I passe au son de S (noté par C) et, pour permettre l'articulation de ce son, l'E ou l'I atone se maintient sous forme d'*e* muet : *pum(i)ce*(m), ponce, *run(i)ce*(m), ronce.

Quant à **C** devant A il ne peut jamais être final, puisque l'A même atone est toujours maintenu en français, au moins sous la forme de *e* muet.

4° DEVANT UN JOD, **C** aboutit dans tous les cas au son de S (noté par S, C, SS) sans dégager de jod : *facia* (pour *facies*), face ; *facia*(m), fasse ; *piscione*(m), peisson (poisson).

82. II. **C** DEVANT UNE CONSONNE. 1° A L'INITIALE, reste intact : *crine*(m), crin ; *claru*(m), clair.

2° A L'INTÉRIEUR DU MOT, après une voyelle, **C**, devant une consonne, se réduit à un jod qui se combine avec la voyelle précédente : *nocte*(m), nuit ; *lactuca*(m), laitue ; *auric(u)la*(m), oreille ; — après une consonne (c'est-à-dire entre deux consonnes) **C** tombe toujours, sauf dans le groupe NCL et RCL : *misc(u)lare*, mêler, *circ(i)nu*(m), cerne ; mais *avunc(u)lu*(m), oncle ; *cooperc(u)lu*(m), couvercle.

REMARQUE. — Dans les groupes autres que NCL et RCL, mais commençant par N ou S, le **C** a dégagé, en tombant, un jod qui s'est combiné avec la voyelle précédente : *punctu*(m), point ; *pascit*, paist (paît).

Nous avons vu que dans les mots où il existait déjà en latin vulgaire, le groupe TL était devenu CL. Ce groupe a été traité dans ce cas comme dans tous les autres et est devenu IL (L mouillée) : *vet(u)lu(m)*, *veclu(m)*, a donné *vieil*.

83. D'autre part, **X** égalant CS a été traité de même : S s'est maintenu et C s'est transformé en jod : *axe(m)*, ais; *laxat*, laisse.

84. Enfin le groupe **QU** aboutit à C simple (noté parfois QU par fantaisie étymologique) à l'initiale et dans l'intérieur du mot, après une consonne : *quietu(m)*, coi; *quare*, car; *unquam*, onques.

A l'intérieur du mot après une voyelle **U** se consonnifie en V et le Q ou le C placé alors entre une voyelle et une consonne se réduit régulièrement à jod : *aqua*, aive, ève (d'ou le dérivé *évier*); *antiqua*, antive (antique).

85. DIALECTES. — **C** devant A devient CH en francien, en champenois, en lorrain; mais reste C en picard et en normand : *camera(m)*, francien, etc., *chambre*; picard, etc., *cambre*. — Inversement **G** devant E et I devient CH en picard et en normand, mais reste C (au moins dans l'écriture) en francien; par exemple *cælu(m)*, francien, etc., *ciel*; picard, etc., *chiel*.

G

86. 1° A L'INITIALE, **G** se conserve devant O, U et les consonnes (qui ne peuvent être que L ou R); *gula(m)*, goule; *granu(m)*, grain; — passe à la continue J (notée J ou G), devant A, E, I : *gaudia(m)*, joie; *gen(e)ru(m)*, gendre.

2° A L'INTÉRIEUR DU MOT, entre deux voyelles, **G** passe à jod, s'il n'est pas en contact, soit en avant, soit en arrière, avec un O ou un U : *paganu(m)*, païen; *plaga(m)*, plaie. Sinon il tombe : *ruga(m)*, rue; *aguriu(m)* (pour *augurium*), eür, heur.

Après une consonne, il est traité comme à l'initiale : reste G devant O et U : *Burgundia(m)*, Bourgogne; — devient J (noté G) devant A, E, I : *virga(m)*, verge; *longa(m)*, longe.

REMARQUE. — Les cas où **G** devant A, E, I, à l'initiale, ou après une consonne dans l'intérieur du mot, a gardé le son de *gue*, s'expliquent le plus souvent par une étymologie germanique : *guardare* (allemand *warten*), garder.

Devant une consonne **G** passe à jod : *fragraré*, flairer; *coag(u)lare*, cailler; *frig(i)da(m)*, freide (froide); *plantag(i)ne(m)*, plantain.

Entre deux consonnes, il tombe, sauf dans le groupe NGL : *surgit*, sourd; mais *ang(u)lu(m)*, angle.

REMARQUE. — Dans les groupes autres que NGL, mais commençant par N ou S, le G, comme le C, dégage en tombant un jod auprès de la voyelle précédente : *plang(e)re*, plaindre; *jung(e)re*, joindre.

3° A LA FINALE, G devient jod après une voyelle : *lege(m)*, lei, loi; — devient C après une consonne : *longu(m)*, lonc (moderne *long*, par retour à l'orthographe étymologique).

4° DEVANT UN JOD, Gy était déjà passé à jod en latin vulgaire et fut traité comme tel.

I (J)¹

87. I placé devant une voyelle constitue ce que nous avons appelé *jod*, c'est-à-dire une semi-consonne marginale. De plus nous avons vu que Dy et par suite le ζ grec s'étaient en latin vulgaire réduits à jod; de même pour Gy.

1° A L'INITIALE, ce jod a donné J : *ja(m)*, ja (qu'on retrouve dans *déjà*); *juvene(m)*, jeune; *diurnu(m)*, jour; *zelosu(m)* (en grec ζῆλος), jaloux.

2° A L'INTÉRIEUR DU MOT : après une voyelle, le jod se combine avec la voyelle précédente : *troja(m)*, truie; *gaudia(m)*, joie; *medianu(m)*, moyen. — Après une consonne il subit les divers traitements que nous avons indiqués pour chaque consonne en contact avec un jod.

4° Liquides.

L, R

88. Le traitement des liquides L et R serait assez simple, s'il n'était très souvent traversé par deux phénomènes que nous n'avons pas encore rencontrés : la *métathèse* et la *dissimilation*.

89. La *métathèse*² consiste dans la transposition d'un son d'une place à une autre dans le corps d'un mot, transposition destinée à faciliter la prononciation. Ainsi du latin populaire *bêrbice(m)*, altération du latin classique *vervecem*, on a tiré *berbis*, qui est devenu *brebis* par métathèse. La métathèse est surtout fréquente avec R : *turbulare*, troubler (pour *tourbler*), *biberaticu(m)*, breuvage (pour *beuvrage*). Mais elle se rencontre aussi avec L : *singultu(m)*, sanglot (pour *sangolt*), *scandalu(m)*, esclandre (pour *escandle*).

90. Lorsque dans un même mot la même articulation se trouve répétée deux fois, l'une des deux est généralement modifiée : c'est ce que l'on appelle *dissimilation*. La dissimilation est surtout fréquente pour L.

1. Les Latins ne distinguaient pas I de J dans l'écriture, ni dans la prononciation quand I était atone et en hiatus.

2. *Métathèse* vient du grec *metathesis*, déplacement.

Lorsque deux L se trouvent dans le même mot, le premier devient R ou N : *umbiliculu(m)*, (n)ombril, pour *omblil*¹; *colucula(m)*, quenouille, pour *quelouille*.

91. R se maintient dans tous les cas. 1° A L'INITIALE : *ratione(m)*, raison.

2° A L'INTÉRIEUR DU MOT, entre deux voyelles : *durare*, durer; — après une consonne, *terra(m)*, terre; *libru(m)*, livre; — devant une consonne : *arma(m)*, arme.

3° A LA FINALE : *pare(m)*, pair.

92. L se maintient de même partout : 1° A L'INITIALE : *latrone(m)*, larron.

2° A L'INTÉRIEUR DU MOT; entre deux voyelles : *ala(m)*, aile; — devant une consonne : *alnu(m)*, alne, aune; — après une consonne : *duplu(m)*, double.

3° A LA FINALE : *tal(em)*, tel.

Mais dès le 12^e s. L devant une consonne se vocalise en U : *alba(m)* aube; *cal(i)du(m)*, chalt, chaud; *palma(m)*, paume.

REMARQUE. — Un certain nombre de mots français commençant par L n'avaient en latin qu'une voyelle à l'initiale. Ce L représente alors l'article qui s'est soudé au mot : *aureolu(m)*, oriot (pour *oriot*), puis *l'oriot*, enfin *loriot*; (*h*)*edera(m)*, ierre, puis l'ierre et enfin *lierre*.

4° DEVANT UN JOD, les liquides persistent et le jod, se transposant, vient se combiner avec la voyelle précédente. Avec R il n'y a pas d'autre modification; *coriu(m)*, cuir; *paria(m)*, paire; mais L se mouille en français et est en général noté par LL ou ILL : *battalia(m)*, bataille, *filia(m)*, fille.

Cependant après R, le jod, provenant de *Dy* latin, persiste sous forme de J (noté par G ou GE) sans influencer la voyelle précédente : *vir(i)-diariu(m)*, verger.

93. DIALECTES. — Les dialectes de l'est, lorrain et bourguignon, ne vocalisent pas L entre voyelle et consonne; ils se contentent d'allonger la voyelle précédente : *muelx*, de *melius* n'y devient pas *mieux*, mais *miez*. C'est par cette raison qu'on prononce *Béfort* et non *Belfort*.

1. *Nombril* offre encore un autre exemple de dissimilation. Ce mot est formé de l'article *l* soudé au nom : *l'ombril*, puis *le lombril*. Comme il y avait encore deux L dans le mot, le premier est devenu N : *le nombril*.

5° Nasales.

M, N

94. 1° A L'INITIALE, les nasales subsistent : *manu(m)*, main ; *nudu(m)*, nu

2° A L'INTÉRIEUR DU MOT, *entre deux voyelles*, **M** et **N** subsistent ; *clamare*, clamer, *una(m)*, une ; — avant les labiales P et B, la nasale labiale **M** subsiste, mais la dentale **N** passe à **M** : *amplu(m)*, ample ; *in(de)portare*, emporter

Au contraire, devant les dentales et les palatales **N** subsiste et **M** passe à **N** : *ventu(m)*, vent ; *juncu(m)*, jonc ; *sem(i)ta(m)*, sente ; *pum(i)ce(m)* ponce.

REMARQUE. — Devant S la nasale **N** était tombée en latin vulgaire : *sponsa(m)*, *isposa(m)*, épouse (épouse). On ne trouve donc NS correspondant en français à NS latin que dans des mots composés ou savants.

Devant les liquides L et R, les nasales **M** et **N** se maintiennent, mais pour faciliter la prononciation, la première intercale un B, la seconde un D : *in-simul*, ensemble ; *cam(e)ra(m)*, chambre, *sim(u)lare*, sembler, *ten(e)ru(m)*, tendre.

Après une consonne, **M** et **N** restent intacts : *lacr(i)ma(m)*, larme, *alnu(m)*, aune ; — sauf dans le groupe MN qui s'assimile en **M** ou **MM** : *term(i)nu(m)*, terme ; *hom(i)ne(m)*, homme.

Entre deux consonnes **M** se change en B devant R : *marm(o)re*, marbre ; — et tombe partout ailleurs : *dorm(i)t*, dort.

3° A LA FINALE, **M** était tombé en latin vulgaire : *mur*, pour *murum* : mur ; excepté dans quelques monosyllabes ou il est représenté par **N** : *rem*, rien ; *meum*, mon.

M, devenu final par la chute d'une voyelle, persiste, *après une voyelle*, avec la valeur de **N** ; *nom(en)*, nom. — De même **N** persiste après une voyelle : *plen(um)*, plein.

Après une consonne, **M** et **N** persistent d'abord, puis tombent : *vern(em)*, verm, ver ; *furn(um)*, fourn, four.

4° DEVANT UN JOD, **M** se combine avec jod et aboutit au son **N + J** (ou GE) : *vindemia(m)*, vendange. — **N** se mouille (noté par N ou NG) et le jod, se transposant, va se combiner avec la voyelle précédente : *testimoniare*, tesmoignier (témoigner), *testimoniu(m)*, tesmoin (témoin).

REMARQUE. — Lorsque les nasales **M** ou **N**, à l'intérieur du mot ou à la finale, terminaient une syllabe, elles ont bientôt cessé de se prononcer seules ; elles se sont combinées avec la voyelle précédente, qu'elles on nasalisée (voy. § 36 et 164).

SECTION II

MOTS D'ORIGINE SAVANTE — DOUBLETS

95. Si l'on compare deux mots français tels que *sembler* et *simuler*, l'on constate entre eux d'importantes différences, bien qu'ils soient dérivés du même mot latin *simulare*. Le premier, suivant les lois phonétiques que nous venons d'exposer, a subi d'importantes modifications : chute de l'*u* atone, changement de *i* en *e*, insertion d'un *b*. Le second, au contraire, si l'on néglige la transformation du suffixe *are* en *er*, est le calque exact du mot latin. Le premier est un mot d'origine populaire, recueilli de la bouche des Romains, par nos ancêtres gallo-romains, avec les particularités de prononciation qu'il présentait déjà, et déformé par eux de génération en génération ; l'autre est un mot d'origine savante, c'est-à-dire un mot lu et prononcé tel qu'il était écrit.

Le mot *simuler* n'a été introduit dans la langue qu'au 16^e siècle, mais ce procédé d'emprunt savant était déjà ancien à cette époque. On peut dire qu'il remonte à l'origine même de la langue ; car, tandis que le peuple répétait ce qu'il entendait, les lettrés lisaient les œuvres latines et tentaient de faire passer dans la langue les mots qu'ils avaient lus.

96. Les mots savants, ainsi formés dès l'origine, subirent eux aussi quelques modifications, en passant dans le langage courant. Le mot latin *miraculu(m)*, par exemple, a perdu l'atone *u* en passant au français *miracle* qui est un mot mi-savant, mi-populaire. L'adjectif dérivé *miraculeux* a été tiré du latin *miraculosus*, et est au contraire complètement savant.

Les emprunts savants ont été de plus en plus nombreux à mesure que la littérature latine était plus connue ; mais c'est surtout à partir du 14^e siècle que l'élément savant prend une importance considérable dans le vocabulaire.

97. Par le fait même que les *mots savants* tendent à reproduire le type latin, il n'est guère possible de donner des règles de leur passage en français.

Ils diffèrent des *mots populaires* surtout par le maintien des voyelles atones. Mais ils joignent souvent à un radical latin une terminaison française : nous en avons vu un exemple dans *miraculeux*, où le suffixe latin *osus* est modifié suivant les règles de la phonétique populaire. Dans *primaire*, mot savant, calqué sur le latin *primarium*, le suffixe *arium* a subi un traitement différent (voy. § 153) ; le mot populaire est *premier*.

98. Nous voyons par ce dernier exemple que le même mot latin a pu donner en français deux mots différents, l'un populaire, l'autre savant.

On appelle **doublets** deux ou plusieurs mots français dérivés du même mot latin.

99. Voici des doublets d'origine savante :

1^o Où l'atone placée après la tonique a été conservée :

LATIN	MOTS POPULAIRES	MOTS SAVANTS
Blásp(h)mu(m)	<i>blâme</i>	<i>blasphème</i>
Cánc(e)re(m)	<i>chancre</i>	<i>cancer</i>
Cómp(u)tu(m)	<i>compte</i>	<i>comput</i>
Déc(i)ma(m)	<i>dîme</i>	<i>décime</i>
Exám(e)n	<i>essaim</i>	<i>examen</i>
Mób(i)le(m)	<i>meuble</i>	<i>mobile</i>
Org(a)nu(m)	<i>orgue</i>	<i>organe</i>
Pól(y)pu(m)	<i>poulpe</i>	<i>polype</i>
Pórt(i)cu(m).	<i>porche</i>	<i>portique</i> , etc.

2^o Où l'atone placée avant la tonique a été maintenue :

LATIN	MOTS POPULAIRES	MOTS SAVANTS
Ang(u)látu(m)	<i>anglé</i>	<i>angulé</i>
Blásp(h)máre	<i>blâmer</i> (v. fr. <i>blasmer</i>)	<i>blasphémer</i>
Cap(i)tále(m)	<i>cheptel</i>	<i>capital</i>
Car(i)táte(m)	<i>cherté</i>	<i>charité</i>

LATIN	MOTS POPULAIRES	MOTS SAVANTS
circ(u)lâre	<i>cercler</i>	<i>circuler</i>
Com(i)tâtu(m)	<i>comté</i>	<i>comité</i>
Cum(u)lâre	<i>combler</i>	<i>cumuler</i>
Cart(u)lâriu(m)	<i>chartrier</i>	<i>cartulaire</i>
Hosp(i)tâle(m)	<i>hôtel</i>	<i>hôpital</i>
Lib(e)râre	<i>livrer</i>	<i>libérer</i>
Mast(i)câre	<i>mâcher</i>	<i>mastiquer</i>
Nav(i)gâre	<i>nager</i>	<i>naviguer</i>
Op(e)râre	<i>ouvrer</i>	<i>opérer</i>
Pect(o)râle(m)	<i>poitrail</i>	<i>pectoral</i>
Recup(e)râre	<i>recouvrer</i>	<i>recupérer</i>
Sim(u)lâre	<i>sembler</i>	<i>simuler</i>
Revind(i)câre	<i>revenger</i>	<i>revendiquer, etc.</i>

3° Où les consonnes tombées dans les mots populaires ont été maintenues :

LATIN	MOTS POPULAIRES	MOTS SAVANTS
Au(g)ustu(m)	<i>août</i>	<i>auguste</i>
Advo(c)atu(m)	<i>avoué</i>	<i>avocat</i>
Conf(i)dentia(m)	<i>confiance</i>	<i>confidence</i>
Credentia(m)	<i>créance</i>	<i>crédence</i>
Denu(d)atu(m)	<i>dénué</i>	<i>dénudé</i>
Do(t)are	<i>douer</i>	<i>doter</i>
Impli(c)are	<i>employer</i>	<i>impliquer</i>
Re(g)ale(m)	<i>royal</i>	<i>régal</i>
Rene(g)atu(m)	<i>renié</i>	<i>renégat</i>
Repli(c)are	<i>replier</i>	<i>répliquer, etc.</i>

4° Où des sons qui auraient persisté même dans les mots populaires ont été traités de différentes manières :

LATIN	MOTS POPULAIRES	MOTS SAVANTS
Acre(m)	<i>aigre</i>	<i>âcre</i>
Assignare	<i>assener</i>	<i>assigner</i>
Auscultare	<i>écouter</i>	<i>ausculter</i>
Bulla(m)	<i>boule</i>	<i>bulle</i>
Cæmentum	<i>ciment</i>	<i>cément</i>
Canale(m)	<i>chenal</i>	<i>canal</i>
Causa(m)	<i>chose</i>	<i>cause</i>
Charta(m)	<i>carte</i>	<i>charte</i>
Cippu(m)	<i>cep</i>	<i>cippe</i>
Clausa(m)	<i>close</i>	<i>clause</i>

LATIN	MOTS POPULAIRES	MOTS SAVANTS
Collecta(m)	<i>cueillette</i>	<i>collecte</i>
Concha(m)	<i>coque</i>	<i>conque</i>
Constante(m)	<i>coûtant</i>	<i>constant</i>
Crispare	<i>créper</i>	<i>crisper</i>
Crypta(m)	<i>grotte</i>	<i>crypte</i>
Depretiare	<i>dépriser</i>	<i>déprécier</i>
Designare	<i>dessiner</i>	<i>désigner</i>
Directu(m)	<i>droit</i>	<i>direct</i>
Discu(m)	<i>dais</i>	<i>disque</i>
Districtu(m)	<i>détroit</i>	<i>district</i>
Diurnu(m)	<i>jour</i>	<i>diurne</i>
Divinu(m)	<i>devin</i>	<i>divin</i>
Divisare	<i>deviser</i>	<i>diviser</i>
Grave(m)	<i>grief</i>	<i>grave</i>
Hyacinthu(m)	<i>jacinthe</i>	<i>hyacinthe</i>
Incrustare	<i>encrouler</i>	<i>incruster</i>
Integru(m)	<i>entier</i>	<i>intègre</i>
Intendente(m)	<i>entendant</i>	<i>intendant</i>
Inversu(m)	<i>envers</i>	<i>inverse</i>
Laicu(m)	<i>lai</i>	<i>laïque</i>
Minuta(m)	<i>menue</i>	<i>minute</i>
Palma(m)	<i>paume</i>	<i>palme</i>
Pausa(m)	<i>pose</i>	<i>pause</i>
Pensare	<i>peser</i>	<i>penser</i>
Pietate(m)	<i>pitié</i>	<i>piété</i>
Pigmentu(m)	<i>piment</i>	<i>pigment</i>
Planu(m)	<i>plain</i>	<i>plan</i>
Relaxare	<i>relâcher</i>	<i>relaxer</i>
Respectu(m)	<i>répit</i>	<i>respect</i>
Rhythmu(m)	<i>rime</i>	<i>rythme</i>
Ruptura(m)	<i>roture</i>	<i>rupture</i>

5° Où les suffixes ont subi des traitements différents :

1. Les suffixes *atu(m)* (français populaire *é*), *ata(m)* (français populaire *ée*) :

LATIN	MOTS POPULAIRES	MOTS SAVANTS
Agreg <i>atu(m)</i>	<i>agréé</i>	<i>agrégat</i>
Ann <i>ata(m)</i>	<i>annéc</i>	<i>annate</i>
Leg <i>atu(m)</i>	<i>légué</i>	<i>légat</i>
Mand <i>atu(m)</i>	<i>mandé</i>	<i>mandat</i>
Ros <i>atu(m)</i>	<i>rosé</i>	<i>rosat</i>

2. Les suffixes en *are(m)*, *ariu(m)*, *a(m)*, *u(m)* (français populaire *ier*, *ière*) :

LATIN	MOTS POPULAIRES	MOTS SAVANTS
Apothecariu(m)	<i>boutiquier</i>	<i>apothicaire</i>
Centenariu(m)	<i>centenier</i>	<i>centenaire</i>
Epistolariu(m)	<i>épistolier</i>	<i>épistolaire</i>
Hereditariu(m)	<i>héritier</i>	<i>héréditaire</i>
Precaria(m)	<i>prière</i>	<i>précaire</i>
Primariu(m)	<i>premier</i>	<i>primaire</i>
Rosariu(m)	<i>rosier</i>	<i>rosaire</i>
Scholare(m)	<i>écolier</i>	<i>scolaire</i>
Singulare(m)	<i>sanglier</i>	<i>singulier</i>

3. Les suffixes en *ione(m)* (français populaire *on*) :

LATIN	MOTS POPULAIRES	MOTS SAVANTS
Coctione(m)	<i>cuisson</i>	<i>coction</i>
Factione(m)	<i>façon</i>	<i>faction</i>
Frictione(m)	<i>frisson</i>	<i>friction</i>
Fusione(m)	<i>foison</i>	<i>fusion</i>
Inclinatione(m)	<i>inclinaison</i>	<i>inclination</i>
Nutritione(m)	<i>nourrisson</i>	<i>nutrition</i>
Punctione(m)	<i>poinçon</i>	<i>ponction</i>
Potione(m)	<i>poison</i>	<i>potion</i>
Prehensione(m)	<i>prison</i>	<i>préhension</i>
Ratione(m)	<i>raison</i>	<i>ration</i>

100. Le français a aussi emprunté soit aux autres dialectes gallo-romans, soit aux autres langues romanes, des mots issus de mots latins qui avaient déjà donné des mots français. De là de nouveaux doublets : ainsi les mots provençaux *abelha* (lat. *apicula*), *caïssa* (lat. *capsa*) ont donné les mots français *abeille*, *caisse*, qui existaient déjà sous les formes de *aveille* (anc. franç.) et *châsse*.

Les mots italiens *attitudine* (du latin *aptitudinem*), *bilancio* (du latin *bilancem*), *dilettante* (du latin *delectantem*), ont donné les mots français *attitude*, *bilan*, *dilettante*, que notre langue possédait déjà sous les formes *aptitude*, *balance*, *délectant*.

De même pour l'espagnol : *negro* (du latin *nigrum*), *dueña*

(du latin *domina*), *hombre* (du latin *hominem*), ont donné au français *nègre*, *duègne*, *hombre*, tandis que des mêmes mots latins notre langue avait déjà formé *noir*, *dame*, *homme*.

101. Enfin des mots de l'ancien français qui étaient passés dans des langues étrangères ont été repris par le français, surtout à l'anglais : *jurée-jury*, *cabane-cabine*, *tonneau-tunnel*, etc.

SECTION III

MOTS DE FORMATION FRANÇAISE — COMPOSITION — DÉRIVATION

102. Les divers éléments qui composent les mots sont : la **racine** et les **affixes**.

1^o On appelle **racine** l'élément primitif d'un mot, la syllabe qui représente l'idée originelle. Ainsi, dans *mortel*, *mort* est la racine.

On appelle **radical** le mot simple auquel on ajoute des *affixes* pour en tirer des *dérivés* ou des *composés*.

Il faut soigneusement distinguer le **radical** de la **racine**. Le **radical** est le mot dépourvu de ses désinences temporelles, modales, casuelles, etc. Ainsi, dans *finir*, *fin* est à la fois la racine et le radical ; mais, dans *définiss* ons, *fin* est la racine, et *définiss* le radical, auquel on ajoute la désinence verbale *ons* pour marquer la première personne du pluriel.

Racine vient de *radicina* (dérivé latin de *radix*, « racine ») : — *radical* est un mot savant tiré de l'adjectif latin *radicalis*.

2^o Les **affixes** sont les éléments qui s'ajoutent au **radical**, pour en modifier le sens et former des mots nouveaux.

103. On les divise en deux classes : les **préfixes** et les **suffixes** :

Les **préfixes** sont les particules qui précèdent le **radical**, comme *dé* dans *définir*.

Les **suffixes** sont les particules qui suivent le **radical**, comme *ir* dans *définir*.

Affixe est un mot savant tiré du latin *affixus* (fixé à) ; — *préfixe* est tiré de *præfixus* (fixé devant) ; — *suffixe*, de *suffixus* (fixé au-dessous, c'est-à-dire après).

104. En s'ajoutant au *radical*, les **préfixes** forment des **mots composés**; les **suffixes** forment des **mots dérivés**.

De là deux procédés de formation dans la langue française : la **composition** et la **dérivation**.

105. Nous allons étudier successivement ces deux modes de formation, qui ont donné naissance à un grand nombre de mots français; mais nous ne considérerons d'abord que les mots de *formation populaire*.

I. — FORMATION POPULAIRE

1^o Composition.

106. Les **mots composés** peuvent être formés non seulement par l'addition d'un *préfixe* à un *mot simple*, comme *délier*, *renier*, mais encore par la réunion de plusieurs mots simples, comme *loup-cervier*, *contre-coup*.

107. **Composition par les mots simples.** — Le latin possédait déjà des mots composés et des mots dérivés. Les dérivés n'ont pas été traités autrement que les simples. Il n'en a pas été de même des composés. Partout en effet où un mot composé du latin classique a été reconnu pour tel, en passant au roman, il a été décomposé en ses éléments. Le latin *reparare* par exemple aurait dû donner (voy. § 50) *reverer*; l'a tonique ou atone passant à *e*, le *p* entre voyelles à *v* : il a cependant donné *réparer*. C'est que l'on connaissait le simple *parare* qui avait donné régulièrement *parer*; *reparare* a donc été décomposé en deux mots distincts *re+parare* qui ont abouti à *re+parer*.

108. D'autre part, en se composant, les mots simples latins subissaient souvent des changements, qui ont été effacés dans leur passage au roman : *retinet* redevient *re+tenet* (retient); *inimicus* redevient *in+amicus* (ennemi), etc.

Ce procédé de recomposition romane rend compte d'un très grand nombre d'apparentes exceptions phonétiques.

109. Mais en dehors de ces recompositions, le français a emprunté au latin beaucoup de mots composés qu'il n'a pas reconnus pour tels et qu'il a traités comme des mots simples. Les mots sont composés :

1° De deux noms. Ex :

FRANÇAIS	LATIN
<i>ar balète,</i>	(<i>arcu-ballista(m), baliste à arc</i>);
<i>au truche,</i>	(<i>ave(m) struthione(m), devenu austrucio, oiseau-au-truche</i>);
<i>conn étable,</i>	(<i>conestabulu(m), corruption de cōmes stabuli, comte chargé de l'étable</i>);
<i>Dam martin,</i>	(<i>Dominu(m) Martinu(m), seigneur Martin</i>);
<i>Dam pierre,</i>	(<i>Dominu(m) Petru(m), seigneur Pierre</i>);
<i>jeu di</i>	(<i>Jovis die(m), jour de Jupiter</i>);
<i>jou barbe,</i>	(<i>Jovis barba(m), barbe de Jupiter, plante</i>);
<i>lun di,</i>	(<i>lunæ die(m), jour de la lune</i>);
<i>mar di,</i>	(<i>Martis die(m), jour de Mars</i>);
<i>mercree di,</i>	(<i>Mercurii die(m), jour de Mercure</i>);
<i>or fèvre,</i>	(<i>auri-fabru(m), ouvrier en or</i>);
<i>ori flamme,</i>	(<i>auri-flamma(m), flamme d'or</i>);
<i>ori peau,</i>	(<i>auri-pelle(m), mot à mot : peau d'or</i>);
<i>sang sue,</i>	(<i>sanguis-suga(m), qui suce le sang</i>);
<i>seize,</i>	(<i>se(x)deci(m), six + dix</i>);
<i>sou ci,</i>	(<i>sol-sequi(m), fleur qui suit le soleil</i>);
<i>vendre di.</i>	(<i>Veneris die(m), jour de Vénus</i>), etc

2° D'un nom et d'un adjectif. Ex. :

FRANÇAIS	LATIN
<i>aub épine,</i>	(<i>albi spina(m), blanche épine</i>);
<i>Chau mont,</i>	(<i>calvu(m) monte(m), mont chauve</i>);
<i>di manche,</i>	(<i>diaminica(m), abréviation de dia Dominica, jour du Seigneur</i>);
<i>ou tarde,</i>	(<i>ave(m) tarda(m), oiseau lent</i>);
<i>prin temps,</i>	(<i>primu(m) tempus, premier temps de l'année</i>);
<i>ro marin,</i>	(<i>ros-marinu(m), rosée marine</i>);
<i>sain doux,</i>	(<i>sagimen dulce, graisse douce</i>);
<i>Vau cluse,</i>	(<i>valle(m) clusa(m), vallée fermée</i>), etc

110. Nous avons beaucoup ajouté à l'héritage latin et largement développé les procédés de composition.

111. **Noms.** — Le français crée des noms nouveaux à l'aide de mots déjà existants, en juxtaposant :

1^o Soit **deux noms** sans préposition : *borne-fontaine*, *fourmi-lion*, *oiseau-mouche*, *timbre-poste*, etc. ; ou avec préposition : *gendarme*, *pot-au-feu*, *croc-en-jambes*, etc.

2^o Soit un **nom** et un **adjectif** ou un **participe** : *bas-relief*, *clair-obscur*, *libre-échange*, *morte-saison*, etc.

3^o Soit un **verbe** et son **complément** : *abat-jour*, *cache-nez*, *cure-dent*, *garde-manger*, *laissez-passer*, *oui-dire*, etc. ;

4^o Soit un **nom** et un **mot invariable** : *sous-préfet*, *avant-coureur*, *après-midi*, etc.

5^o Soit un **verbe** et un **adverbe** ou un **adjectif** employé adverbialement : *réveille-matin*, *passe-partout*, *gagne-petit*, etc. ;

112. Adjectifs. — Le français crée des adjectifs nouveaux en réunissant :

1^o Soit **deux adjectifs** : *sourd-muet*, *aigre-doux*.

2^o Soit un **adjectif** et un **adverbe** ou un **adjectif** pris adverbialement : *bien-aimé*, *maladroit*, *clairvoyant*.

3^o Soit un **verbe** et son **complément** : *tout-puissant*, *fainéant*, *vermoulu*.

113. Pronoms. — Le français crée des pronoms nouveaux en juxtaposant : un article et un relatif interrogatif : *lequel*, *laquelle* ; — un pronom démonstratif et un adverbe : *celui-ci*, *celle-là* ; — un pronom personnel et un adverbe : *moi-même* ; etc.

114. Verbes. — Le français crée des verbes nouveaux en réunissant :

1^o Un **verbe** et son **complément** ;

<i>boule verser</i> ,	(<i>verser en boule</i>) ;
<i>bour soufler</i> ,	(radical <i>boud</i> , idée de gonflement, et <i>souffler</i>) ;
<i>col porter</i> ,	(<i>porter au cou</i>) ;
<i>main tenir</i> ,	(<i>tenir avec la main</i>) ;
<i>man œuvrer</i> ,	(faire œuvre de la <i>main</i>) ;
<i>sau poudrer</i> ,	(<i>poudrer de sel</i> , latin <i>sal</i>) ;

2^o Un **verbe** et un **adjectif** attribut : *sauvegarder*.

(1). Pour le *trait d'union* dans tous ces mots composés, voyez § 247.

115. Composition par les préfixes. — Le français connaît deux sortes de composés populaires avec préfixes :

1^o Des composés déjà existant en latin et que nous avons étudiés : *consuere*, *coudre*, *vice-domini*, *vidame*, *suspiriu(m)*, *soupir*, *superficie (m)*, *superficie*, etc.

2^o Des composés formés avec des préfixes français : *avenir*, *contrevient*, *déranger*, *enfermer*, etc.

C'est de cette dernière sorte de composés que nous allons nous occuper.

116. Il faut diviser les préfixes en deux classes : 1^o Les particules ou préfixes proprement dits, qui sont ordinairement inséparables des mots auxquels ils sont joints, comme *é*, *dis*, *re* dans *éteindre*, *distraindre*, *refaire* ;

2^o Les adverbes ou prépositions, qui peuvent être employés isolément ou comme préfixes ; par exemple *a*, *contre*, *entre*, qui sont préfixes dans *acompte*, *contredire*, *entremets*, et prépositions dans : *il donne à un pauvre* ; *il parle contre moi* ; *il passe entre deux feux*.

REMARQUE. — Les prépositions, employées dans un mot composé, ont tantôt une valeur d'adverbe, tantôt une valeur de préposition ; par exemple, *contre* dans *contredire* et *contrepoison*.

117. Les principaux préfixes français populaires sont : *a*, *après*, *arrière*, *avant*, *bien*, *contre*, *dé* (dès), *é* (ès), *en* (em), *en*, *entre*, *for*, *mal* (mau), *mé* (mès), *mi*, *non*, *outré*, *par*, *plus*, *pour*, *re* (ré), *sans*, *sous*, *sur*, *très* (tré).

Quelques-uns de ces préfixes sont unis au mot suivant par un trait d'union ; ce trait d'union est maintenant facultatif. On écrira donc : *après-midi* ou *après .midi*, *arrière-garde* ou *arrière garde*, etc.

118. **A** (du latin *ad*) marque le rapprochement, la tendance : *amener*, *abaisser*, *acheminer*, *aborder*, *adosser*,

acompte, averse, etc. ; — quelquefois avec redoublement de la consonne initiale : *allonger, apprendre, assiéger, etc.*

Après (composé de *à* et *près*) : *après-midi, après-dîner, etc.*

Arrière (du lat. *ad+retro*) : *arrière-garde, arrière-neveu, etc.*

Avant (du lat. *ab+ante*¹) : *avant-garde, avant-coureur, etc.*

Bien (du lat. *bene*) : *bienfait, bienheureux, etc.*

Contre (du lat. *contra*), marque opposition : *contredire, contresens* ; — ou juxtaposition *contre-signer*², *contre-appel, contrôle* (pour *contrerôle*).

Dé, Des devant les voyelles (du lat. *dis*), particule inséparable qui marque le contraire du mot simple : *débarquer, décolorer, dépayser, déraison, désaveu, désemparer, déshonneur* ; — ou augmentation de l'action : *dessécher*.

Ê et Es (du lat. *ex*), particule inséparable qui marque extraction : *ébarber, édenter, essouffler* ; — ou augmentation : *éclairer, éclaircir*.

En et Em (du lat. *in*) signifie *dans* : *enfermer, embarquer, enrôler* ; *emplacement, encolure* ; — marque aussi la tendance : *enjoliver, enlaidir, enrichir*.

En (du lat. *inde*) marque l'éloignement : *s'envoler, s'enfuir*.

Entre (du lat. *inter*) marque réciprocité : *s'entre-déchirer, s'entr'aider*² ; signifie aussi à demi : *entrevoir, entre-bâiller*², — par le milieu : *entre-croiser*², *entrelacer, entretemps, entrecôte*.

1. L'ancien français avait tiré de *antius*, comparatif vulgaire de *ante*, le mot *ains*, qui pouvait servir de préfixe ; ex. : *ains + né, aisé, aîné*.

2. On peut aussi supprimer l'apostrophe et le trait d'union dans les verbes composés. On écrira donc : *contre-signer* ou *contresigner* (en un seul mot), *s'entr'aider* ou *s'entraider*, *entre-bâiller* ou *entrebâiller*, *entre-croiser* ou *entrecroiser*, etc.

Fors ou **For**, quelquefois **Hors**, ou **Hor** (du lat. *foris*), signifie *hors de* : *forbannir*, *forfaire*, *forcené* (anc. *forsené* hors du sens), *faubourg* (anc. franç. *fors bourg*), *faufiler* (anc. franç. *forfiler*, coudre, fixer provisoirement avec un fil qui ne doit pas rester); — *hormis*, etc.

Mal, **mau** (du lat. *male*) outre le sens de mauvais a aussi le sens négatif : *malgré*, *malhonnête*, *maussade*, etc.

Male avec *e* muet se retrouve dans quelques mots : *malebête*, *malebouche*, *malemort*, *malepêste*, etc., mais il représente alors le féminin du vieil adjectif *mal* (du latin *malu(m)*, *mala(m)*).

Més, **mé**, a un sens diminutif ou péjoratif. On le trouve dans les mots : *mésintelligence*, *mésuser*, *mésallier*, *mécompte*, *mécontent*, *mécréant* (vieux participe de *mécroire*), *méfait*, etc.

Més... est le latin *minus* (qui signifie *moins*, et aussi *pas*, *point*). *Minus* fut employé comme préfixe avec le sens dépréciatif dans la basse latinité. On trouve par exemple *minusfacere* (pour signifier *méfaire*, *malfaire*); *minusdicere* se réduisait régulièrement à *misdicere*, que l'on trouve dans les actes de l'époque carlovingienne : *misdicere* devint dans l'ancien français *mesdire*, puis *médire*. *Més* se maintint devant les voyelles : *mésallier*, *mésestimer*, etc., mais se réduisit à *mé* devant les consonnes : *méfier*, *méconnaître*, *méprendre*, etc.

Mi (du lat. *mediu(m)*, à moitié, demi) a formé les mots : *minuit*, *milieu*, *midi*.

Non a formé les mots : *nonchalant* (de *chaloir*, être chaud, ardent), *non obstant*, *non pareil*, *nonsens*, etc.

Outre (du lat. *ultra*) signifie au delà : *outrecuidance*, *outremer*.

Par (du lat. *per*) marque le superlatif et exprime aussi souvent l'idée du latin *per* (au milieu de). On le trouve dans les mots : *parachever*, *parjurer*, *parfaire*, *parsemer*, *parcourir*, *partout*, etc.

Plus (du lat. *plus*) se trouve dans *plupart*, *plus-value*.

Pour (du lat. *pro*) a formé *pourchasser*, *pourparler*, *poursuivre*, *pourvoir*, etc.

Re, r devant une voyelle (du lat. *re*, *red*), particule inséparable qui signifie de nouveau, en arrière : *reprendre*, *repartir*, *remonter*; — *rabattre*, *ravoir*, *raccorder*, etc.

Sans (du lat. *sine*) : *sans-gêne*, *sans-culotte*.

Sous ou **sou** (du lat. *subtus*) : *soustraire*, *soussigné*, *sous-marin*; — *soulever*, *souligner*, *soumettre*, *souterrain*, *souvenir*, etc.

Sur (du lat. *super* ou *supra*) a le sens de au-dessus : *surveiller*, *sursaut*, *surnom*; — ou marque l'excès : *surabondant*, *suraigu*, *surcharge*.

Très, tré (du lat. *trans*), signifie au delà, trop : *trébucher*, *trépasser*.

119. Nous avons dit, pour abrégé, qu'un mot tel que *enrichir* était composé à l'aide du préfixe *en*. Mais le mot *richir* n'existe pas en français : il a donc fallu prendre l'adjectif *riche* et y ajouter le préfixe *en* marquant la tendance et le suffixe verbal *ir* indiquant l'action. *Enrichir* signifie donc *agir pour rendre riche* (voyez plus loin § 142).

2° Dérivation.

120. Le français forme des **mots dérivés** en ajoutant des suffixes aux mots déjà existants. Ainsi de *colonne* on forme *colonnade* avec le suffixe **ade**, de *laver*, *lavage* avec le suffixe **age**. C'est ce qu'on appelle *dérivation propre*.

121. Mais la dérivation peut aussi avoir lieu sans le secours des *suffixes*; ainsi de l'adjectif *beau* on peut faire un nom abstrait, *le beau*; du verbe *manger* on tire *le manger*; de

replier, repli; de *crier, cri*, etc. C'est ce qu'on appelle *dérivation impropre*.

122. Parmi les *suffixes*, les uns s'ajoutent plus particulièrement aux noms, d'autres aux adjectifs, d'autres aux verbes et aux participes, d'autres aux adverbes.

De là deux classes de suffixes : les *suffixes nominaux* pour les noms et les *adjectifs*, et les *suffixes verbaux*.

Nous allons étudier successivement la dérivation des noms, des adjectifs, des verbes et des adverbes.

123. Mais il importe de faire auparavant une remarque générale sur la dérivation en français :

Nous avons vu (§ 45) qu'il y a dans chaque mot une syllabe accentuée ou tonique. Les autres syllabes du mot sont dites **inaccentuées** ou **atones**. Ainsi, dans *aimable*, *ma* est la syllabe accentuée, *ai* et *ble* sont inaccentuées, sont *atones*; dans *charretier*, *tier* est accentué, *char* et *re* sont *atones*.

124. Quand un mot simple, tel que *chandelle* (qui est accentué sur *el*), donne un mot dérivé tel que *chandelier* (qui est accentué sur *ier*), la syllabe *el*, qui était accentuée dans le mot simple, devient naturellement inaccentuée dans le mot dérivé, et *e* perd alors dans *chandelier* le son plein qu'il avait dans *chandelle*.

Souvent cet affaïssement du son de la voyelle a amené le changement de la voyelle elle-même : ainsi *ai*, qui est accentué dans *faim*, est inaccentué dans les dérivés *famine*.

De même, pour rendre sonore au présent de l'indicatif l'*e* muet des infinitifs *app-e-ler*, *rej-e-ter*, *ach-e-ter*, *p-e-ler*, *m-e-ner*, tantôt le français double la consonne (j'appelle, je rejette) et donne ainsi à l'*e* plus de sonorité; tantôt il place un accent grave sur l'*e* : j'achète, je pèle, je mène (voyez § 418).

125. Nous avons vu que le français avait traité différemment les voyelles toniques et les voyelles atones. Or, quand à un mot simple on ajoutait un suffixe, la place de l'accent était changée. Ainsi *a* tonique dans *pane*(m) donne *ai* devant la nasale : *pain*. Dans *panariu*(m) dérivé de *panis*, la voyelle tonique n'est plus le premier mais le second *a*, qui en syllabe initiale restera *a* et non *ai* : *panier*. Cette règle influe sur les mots de formation purement française : voilà pourquoi la diphtongue *iè* de *lièvre* est devenue *e* dans *levraut*, et pourquoi l'on dit *levrette* et non *lièvrete*. Cette alternance de la voyelle accentuée et de la voyelle atone se retrouve dans un grand nombre de mots : ainsi *acquérir*, *tenir*, *venir*, à côté de *acquièrs*, *tiens*, *viens*; — *mourir*, *mouvoir*, *pouvoir*, *moulin*, *nouveau*, *bouvier*, à côté de *meurs*, *meus*, *peux*, *meule*, *neuf*, *bœuf*; — *vilenie*, *menotte*, *panier*, à côté de *vilain*, *main*, *pain*; etc.

126. Il faut encore noter un procédé intéressant de la dérivation française. Quand, par suite de la dérivation, deux voyelles se rencontrent, l'hiatus se comble ordinairement par un *t* : *abri*, *abriter*; *bijou*, *bijoutier*; *clou*, *cloutier*; *coco*, *cocotier*; *ergo*, *ergoter*; etc. Ce fait est facile à expliquer : de mots comme *potier*, *laitier*, dont le radical est terminé par un *t*, on a tiré le suffixe *tier*, que l'on a appliqué à des radicaux différents.

127. Quand le mot est terminé par une consonne qui ne se prononce pas, comme *c* dans *tabac*, *fer-blanc*, *caoutchouc*, cette consonne disparaît : *tabatière*, *ferblantier*, *caoutchouter*.

I. DÉRIVATION DES NOMS

128. 1^o DÉRIVATION PAR LES SUFFIXES. — Les principaux suffixes populaires qui servent à former des noms sont : *ade*, *age*, *aie*, *ail*, *ain* (*aine*), *aïson* (*ison*), *ance*, *ande* (*ende*), *ant* (*ent*), *ard*, *é*, *ée*, *er* (*ier*), *erie*, *esse*, *eur* (*isseur*), *euse* (*isseuse*), *ie*, *ien*, *is*, *ise*, *ment*, *oir* (*oire*), *on*, *té*, *ure*, auxquels il faut ajouter les suffixes diminutifs : *aille*, *as*, *asse*, *eau* (*el*), *et* (*ette*), *on* (*illon*, *eron*), *ot*.

129. Ces suffixes ajoutent des idées accessoires au sens primitif du mot; ainsi *ade* ajouté à *colonne* indique une *réunion de colonnes*, une *colonnade*; *oir* ajouté au radical de *promener* marque l'*endroit où l'on se promène*, le *promenoir*, etc. Ces

divers éléments expriment donc une foule d'idées qu'on ne pourrait faire entendre qu'à l'aide d'une périphrase; c'est pour la langue une ressource d'autant plus variée que le même suffixe peut prendre, selon les mots, des sens très différents : c'est ce qu'on a judicieusement appelé les *idées latentes du langage*¹.

« Tout le monde connaît, dit M. Bréal, ce procédé grammatical qu'on appelle la dérivation, et qui consiste à tirer d'un mot, à l'aide d'un suffixe, un mot nouveau qui soit avec le premier dans un certain rapport de signification. L'une des syllabes dérivatives les plus usitées dans notre langue est le suffixe *ier*, qui répond au latin *arius*, *arium*. Non seulement ce suffixe a passé en français, grâce à un grand nombre de mots latins qui en étaient revêtus, mais il est encore actuellement vivant, c'est-à-dire qu'il a servi et qu'il sert encore tous les jours à former des dérivés nouveaux, qui sont le bien propre de notre idiome. C'est ainsi que des mots *pomme*, *figue*, *amande*, nous avons fait *pommier*, *figuier*, *amandier*. D'après ces noms nous pourrions croire que le sens du suffixe *ier*, c'est de marquer que le mot dérivé produit l'objet exprimé par le mot primitif. Mais, d'un autre côté, nous avons des noms, comme *encrier*, *huilier*, *herbier*, *colombier*, où le suffixe *ier* marque, non point la production, mais le réceptacle.

On dira peut-être que l'idée de contenance a conduit à celle d'origine, et que ces deux sens, en réalité, n'en forment qu'un. Mais dans laquelle de ces deux catégories rangerons-nous, par exemple, le mot *prisonnier*, où la syllabe *ier* marque, non pas l'agent qui produit, ni le lieu qui contient, mais au contraire l'objet qui est contenu? D'un autre côté, si de *prison* nous avons fait *prisonnier*, c'est-à-dire l'homme enfermé en prison, de *geôle* notre langue a tiré, à l'aide du même suffixe, le mot *geôlier*, qui a un sens tout différent.

Ce n'est pas tout : le rapport de signification qui unit le mot *chevalier* à son primitif *cheval* n'est pas le même qui unit *bouvier* à *bœuf*, ni *lévrier* à *lièvre*.... Le mot *voiturier* désigne un homme qui conduit une voiture, tandis que le mot *carrossier* est donné à celui qui fabrique des carrosses; un *cuirassier* est un soldat armé d'une cuirasse; mais un *armurier* est celui qui forge ou qui vend des armures....

Il serait aisé de multiplier ces exemples; mais ils suffisent pour montrer que ces dérivés laissent toujours quelque chose à deviner à l'esprit. Un bon écrivain ne dit ni trop, ni trop peu : il laisse à son lecteur le plaisir de s'associer à son travail et d'achever sa pensée. Ainsi font nos langues à suffixes : elles s'adressent à bon entendeur, et elles omettent ce qui va sans dire. »

1. Les idées latentes du langage, *Mélanges de philologie et de linguistique*, par M. Bréal.

REMARQUE. — Il y a des dérivés dont les primitifs n'existent pas ou n'existent plus en français : ainsi *goupillon* vient de *goupil*, ancien nom du *renard*, qui n'est plus usité.

130. **Ade.** Ce suffixe exprime ordinairement une réunion d'objets de même espèce, comme *barricade*, *colonnade*, *balustrade* (réunion de *barriques*, de *colonnes*, de *balustres*) ; — ou l'action et le résultat de l'action, comme *bourrade*, *poivrade*, *passade*, *promenade*, etc.

Ce suffixe, qui ne date que du 16^e siècle, représente l'italien *ata* (qui est le participe latin *ata*) : ainsi des mots italiens *cavalcata* (chevauchée), *gambata* (saut), nous avons formé *cavalcade*, *gambade*. Quoique étranger et inconnu à la vieille langue française, ce suffixe s'est rapidement acclimaté chez nous, et est devenu aussi usuel que les autres suffixes populaires.

Le suffixe latin *ata* ayant déjà donné *ée* en français (*amata*, aimée), et nous étant revenu mille ans après sous la forme *ade* par l'intermédiaire du provençal, il en résulte que des formes telles que *tirade* et *tirée* représentent au fond le même mot et sont des doublets (voy. § 100).

Age marque ordinairement : soit une collection d'objets de même espèce : *herbage*, *feuillage*, *branchage*, *plumage* (collection d'*herbes*, de *feuilles*, de *branches*, de *plumes*), — soit un état : *veuvage*, *esclavage*, *apprentissage* (état de *veuve*, d'*esclave*, d'*apprenti*), soit enfin simplement l'action ou le résultat de l'action, *brigandage*, *pèlerinage* (résultat de l'action du brigand, du pèlerin).

Age vient du suffixe latin *aticu(m)*. C'est ainsi que *umbraticu(m)* (de *umbra*, ombre) a donné *ombrage*, et que *volaticu(m)* (qui vole) a donné *volage*. Ce suffixe est très fécond en français.

Aie indique ordinairement une collection de végétaux ou d'objets : *aunaie*, *châtaigneraie*, *chên aie*, *coudraie*, *cerisaie*, *houssaie*, *oseraie*, *tremblaie*, etc.

Du suffixe latin *etum*, au pluriel *eta*, même sens : *salicetu(m)*, *saussaie*, *ulmetu(m)*, *ormaise*. Ce suffixe n'a formé qu'un petit nombre de mots.

Ail marque le lieu, l'instrument : *soupirail*, *épouvantail*, *éventail*, *portail*, etc.

Le suffixe latin *culus*, qui avait un sens diminutif, se présentait d'ordinaire précédé d'une voyelle : *aculus*, *eculus*, *iculus*, *uculus*. De là *ail*, *eil*, *il*, *ouil* : *gubernaculu(m)*, gouvernail; *apicula(m)*, abeille; *periculu(m)*, péril, *veruculu(m)*, anc. français, verrouil.

Ain (*fém. aine*) désigne : soit des personnes : *chapelain* (qui dessert une chapelle), *châtelain* (qui habite un *châtel*, un *château*), — soit des noms de nombres collectifs : *quatrième* (quatre), *huitaine* (huit), *neuvaine* (neuf jours de prières), *douzaine*, *vingtaine*, *trentaine*, *centaine*, etc.

Ain, *aine* vient du latin *anu(m)*, *ana(m)* : comme dans *romain*, de *romanu(m)*; *humain*, de *humanu(m)*, *germain*, de *germanu(m)*.

Le pluriel neutre *ana* sert aujourd'hui de suffixe à des noms propres et leur donne un sens particulier : *Ménagiana*, *Voltaireana*, *Ciceroni ana*, les bons mots ou les belles pensées de *Ménage*, de *Voltaire*, de *Cicéron*. Séparé du radical, il est employé comme nom commun : un *ana*; un recueil d'*anas*, c'est-à-dire un recueil de *bons mots*.

Aison (*ison*). Ces suffixes marquent ordinairement l'action; mais il faut noter que *ison* s'ajoute surtout aux verbes en *ir* du type *finir*, et *aison* aux autres verbes : *comparaison*, *terminaison*, *liaison*, *pendaison*, — *garnison*, *guérison*, *trahison*, etc.

Le latin exprimait de même par le suffixe *tionem* l'action du verbe : *compara-tionem* (action de comparer, de *comparare*), *venationem* (action de chasser, de *venari*). Cette finale *a + tionem* devenant régulièrement *aison* en français : *venaison* (*venationem*), *comparaison* (*comparationem*), le suffixe *aison* fut à son tour employé au même usage.

Ance est le suffixe que le français ajoute au radical du participe présent pour en former un nom : de *naissant*, *vengeant*, *obéissant*, etc., il tire *naissance*, *vengeance*, *obéissance*. De même *croissance*, *surveillance*, *croyance*, *alliance*, viennent des participes *croissant*, *surveillant*, *croquant*, *alliant*.

Le latin tirait de *ignorante(m)*, participe du verbe *ignorare*, le nom *ignorantia*; de *constante(m)*, *constare*, le nom *constantia*. Le suffixe *antia* devenant régulièrement *ance* en français (*constance*, *ignorance*), notre langue a employé le procédé du latin, et forme des noms à l'aide du participe par le moyen de cette finale *ance*.

Ande et **ende** sont deux suffixes latins (*andu(m)*, *endu(m)*) qui ajoutent au mot l'idée de *devant être* : *multiplie**nde*** (qui doit être multiplié), *divid**ende*** (qui doit être divisé), *offr**ande*** (qui doit être offert), *lég**ende*** (qui doit être lu), etc.

Ant et **ent** sont deux suffixes du participe présent latin; on les retrouve dans : *fabric**ant***, *vac**ant***, *vigil**ant***, *adhér**ent***, *néglig**ent***, *pati**ent***, etc. (Voyez § 839.)

Ard se trouve dans *billard*, de *bille*; *brassard*, de *bras*; *cuisseard*, de *cuisse*; *canard*, de *cane*; *épinard*, d'*épine*, etc., et au féminin dans *moutarde*, de *moût* (la moutarde est faite de graine de sénévé délayée dans du moût ou du vinaigre), *poularde*, de *poule*, etc.

Ce suffixe, d'origine germanique (*hart*), a pénétré dans notre langue dès les premiers temps, avec des noms propres : *Bernard*, *Guichard*, etc. Il a passé de là à des noms communs, auxquels il a donné une signification généralement défavorable : *bavard*, *pillard*, *vantard*, etc.

É se trouve dans *comt**é***, *évêch**é***, *parent**é***, *doigt**é***, *duch**é***, etc.

C'est le suffixe latin *atu(m)* qui est devenu régulièrement *é* en français populaire, d'où *comt**é***, *duch**é***, etc., et qui a été introduit de nouveau en français, vers la fin du moyen âge, par les savants et les clercs, sous la forme moderne *at*.

ÉE (du lat. *ata(m)*) marque la quantité contenue dans le simple : *assiett**ée***, *gorg**ée***, *plat**ée***, *bouch**ée***, signifient proprement : plein l'*assiette*, la *gorge*, le *plat*, la *bouche*; — *ée* sert à marquer aussi diverses parties de la journée : *matin**ée*** (de *matin*), *soir**ée*** (de *soir*).

Ce suffixe *ée* a été joint aux noms par imitation du suffixe *ée* étudié § 136 et qui forme des noms à l'aide des participes, comme l'*arrivée*, de *arriver*, la *veillée*, de *veiller*, etc.

Er, ier sert à former : 1° soit les noms de végétaux : *poirier* (poire), *pommier* (pomme), *cerisier* (cerise), *citronnier* (citron); — 2° soit les noms de métiers : *potier* (qui fait des pots), *chamelier* (de *chamel*, ancienne forme de *chameau*), *huissier* (gardien de l'*huis*, terme de notre vieille langue, qui signifie *porte*, et qui est resté dans l'expression judiciaire *audience à huis clos*, audience à portes closes, fermées, où le public n'entre pas); — 3° soit les noms de réceptacles : *encrier*, *sablier* (où l'on place l'*encre*, le *sable*).

Il faut remarquer que dans la langue moderne cette forme **ier** se réduit toujours à **er** après une palatale : *rocher* (roc), *porcher* (porc), *vacher* (vache), *archer* (arc), et non pas *rochier*, *porchier*, etc. : — *étranger*, *oranger*, et non *étrangier*, *orangier*, etc.

La forme féminine de ce suffixe est **ère, ière**, qu'on trouve dans *lingère*, *rizière*, *ardoisière*, *canonnière*, etc.

Ier vient du suffixe latin *ariu(m)*, comme dans *premier* de *primariu(m)*, *grenier* de *granariu(m)*, *pommier* de *pomariu(m)*, etc. C'est peut-être le plus fécond des suffixes français.

Erie marque l'état, la situation, le local où s'exerce une industrie, souvent cette industrie même. C'est en réalité un suffixe composé de **er** (latin *ariu(m)*) et du suffixe **ie**. On peut donc rattacher la plupart des mots en *erie* à des radicaux de noms en *er* ou à des radicaux de verbes en *er*. Cependant le français a ajouté par analogie ce suffixe à des noms qui n'étaient pas terminés en *er*, comme *ébéniste*, *ébénisterie*, *lampiste*, *lampisterie*, *chinoiserie*, *espionnerie*, *fourberie*, *drôlerie*, *conciergerie*, *effronterie*, *loterie*, etc.

Esse marque la qualité. Mais cette forme unique a remplacé en français deux suffixes latins, dont l'un servait à former le féminin des noms : *tigre esse*, *ânesse*, *princesse*,

prêtresse, négresse, etc., et l'autre à créer des noms abstraits tirés des adjectifs : *faiblesse, noblesse, hardiesse, bassesse*, etc.

Le premier suffixe *esse* vient du suffixe *issa*, que le latin employait à former certains féminins. De *sacerdotem* (prêtre), *prophetam* (prophète), il tirait *sacerdotissa* (prêtresse), *prophetissa* (prophétesse). C'est ce suffixe *issa* qui est devenu *esse* en français par le changement de *ï* du latin classique (*é* du latin vulgaire) en *e*, comme dans *messe* de *missa*.

Le second suffixe *esse* vient du latin *itia*, qui formait des noms abstraits : *tristesse* (tristitia), *justesse* (justitia), *mollesse* (mollitia).

En français comme en latin, les noms abstraits tirés d'adjectifs sont toujours du genre féminin, témoin : *justitia* (la justice), de *justus* (juste); *veritas* (la vérité), de *verus* (vrai); *gratitudo* (la reconnaissance), de *gratus* (reconnaissant), etc.

Eur (isseur). Ce suffixe, très fécond en français, marque l'agent ou la qualité et s'ajoute surtout au radical du verbe pour former des mots nouveaux. Pour les verbe en *ir*, comme *finir*, *finissons*, on intercale *iss* entre le radical et la terminaison : *chasseur, danseur, changeur, diviseur; bâtisseur, blanchisseur, envahisseur*, etc. Il sert aussi à former des mots tirés des adjectifs ou des noms : *douceur, fraîcheur, grandeur, largeur, ampleur, sénateur*.

Le latin employait de même le suffixe *tor, sor*, pour désigner la personne qui agit : *piscator* (le pêcheur), de *piscare* (pêcher); *salvator* (le sauveur), de *salvare* (sauver), *defensor*, de *defendere* (défendre), etc. Ces suffixes ayant donné régulièrement *eur* en français (*pêcheur*, de *piscatore(m)*; *sauveur*, de *salvatore(m)*; *défenseur* de *defensore(m)*), notre langue employa à son tour ce suffixe *eur* au même usage.

Euse (isseuse). Ce suffixe est le féminin de *eur* et de *eux*. Il faut donc pour l'étude de *euse* se reporter à ces deux suffixes. Cependant nous citerons quelques mots usités seulement avec cette terminaison ou qui ont au féminin un sens différent de celui qu'ils avaient au masculin; tels sont : *berceuse, repasseuse, faucheuse, fumeuse, batteuse, moissonneuse, balayeuse, œuvreuse, veilleuse*, etc.

Ce suffixe *euse* est assez récent dans l'histoire de la langue et ne remonte guère qu'au 14^e siècle; à l'origine le véritable féminin des mots en *eur* était *eresse* : *pêcheur, pêcheresse; vengeur, vengeresse; chasseur,*

chasseresse; *devineresse*, *défenderesse*, *demanderesse*. Plus tard ce suffixe fut remplacé par la forme *euse*; mais il a persisté dans cinq ou six mots; et tandis qu'on dit *chanteur*, *chanteuse*, on a gardé la vieille forme dans : *enchanteur*, *enchanteresse*.

Le suffixe *er-esse* est composé de *eur*, auquel on a ajouté le suffixe féminin *esse*.

Quant à la forme *euse*, elle est calquée sur le latin féminin *osa*, qui en français devient régulièrement *euse*, comme *orem* devient *eur*; *épineuse* (*spinosa*), *odieuse* (*odiosa*), *glorieuse* (*gloriosa*).

Le latin avait en outre pour marquer le féminin une forme en *trix*, *tricem*, qui a donné *trice* en français dans les mots savants : *accusatrice* (*accusatrix*), *impératrice* (*imperatorix*); et sur ce modèle notre langue a créé *bienfaitrice* de *bienfaiteur*, *ambassadeur* de *ambassadrice*, etc.

Ie marque la qualité, le pays : *maladie*, *perfidie*, *barbarie*, *folie*, *Normandie*, *Arabie*, *Bulgarie*, etc.

Ce suffixe *ie* (que nous retrouvons dans *baronnie*, *félonie*, de *baron*, *félon*) est le latin *ia*, qui est inaccentué à l'époque classique (puisque ce suffixe disparaît dans les mots comme *cigogne*, de *ciconia*, etc.), mais qui a été accentué par le latin de la décadence, à l'imitation du suffixe grec *ia* dans *democratia*, démocratie.

Ien indique la profession, la secte. Il sert aussi à former des noms de peuples, de familles, de races : *milicien*, *musicien*, *pharmacien*, *grammairien*, *paroissien*, *Nubien*, *Autrichien*, *Norvégien*, *Italien*, *Parisien*, *Mérovingien*, etc.

Ien est une autre forme du suffixe *ain*; tous deux viennent du suffixe latin *anus* : *christianu(m)*, chrétien; *pa(g)anu(m)*, païen. Mais *ain* nous offre le traitement régulier de *a* tonique devant une nasale (*panem*, *pain*), et *ien* le traitement de *a* tonique après une palatale (*canem*, *chien*).

Is. Ce suffixe marque le résultat de l'action exprimée par le verbe : *hachis* est proprement *ce qu'on a haché*; de même *gâchis* de *gâcher*, *cliquetis* de *cliqueter*, *coulis* de *couler*, (pont-) *levis* de *lever*, *logis* de *loger*, *abat is* de *abattre*, *roulis* de *rouler*, etc.

Is, en vieux français *eïs*, *eïz*, plus anciennement *ediz*, vient du suffixe latin *aticiu(m)* : *levaticiu(m)* (*levediz*, *leveïz*, *leveis*), *levis*.

Ise est une forme du suffixe *esse*; il s'ajoute de même aux adjectifs pour marquer l'état ou la qualité : *franchise*, *frian-dise*, *gourmandise*, *marchandise*, *expertise*, *bêtise*, *sot-tise*, etc.

Ment. Ce suffixe, qu'il ne faut pas confondre avec celui des adverbes *bonnement*, *sagement*, etc., marque le résultat de l'action exprimée par le verbe et s'ajoute au radical du verbe en intercalant un *e* euphonique : ainsi, de *hurler* on tire *hurl-e-ment*; d'*abattre*, *abatt-e-ment*; de *vêtir*, *vêt-e-ment*; de *consentir*, *consent-e-ment*.

Il faut excepter les verbes en *ir* et en *re*, qui intercalent *iss* entre le radical et la terminaison. Ainsi *rugir* et *accroître*, qui font à l'imparfait *rug-iss-ais*, *accroi-ss-ais*, ont de même leurs dérivés en *iss* : *rug-iss-ement* *accroi-ss-ement*, tandis que *rendre* et *consentir* font *je rendais*, *consentais* et, par suite, *rendement*, *consentement*.

Ment vient du latin *mentu(m)*, qui a le même sens, comme dans *vestimentum* (vêtement), formé de l'infinitif *vestire* (vêtir), etc.

Oir (oire) indique l'endroit où se passe l'action exprimée par le verbe : *parloir*, *trottoir*, *comptoir* (l'endroit où l'on parle, trotte, compte), — ou l'instrument qui sert à accomplir l'action : *rasoir*, *battoir*, *nageoire*, *mâchoire*, *écumoire* (ce qui sert à raser, à battre, à nager, à mâcher, à écumer).

Pour les verbes en *ir* comme *finir*, il faut intercaler *iss* : *rôtir*, *polir*, font *rôt-iss-oire*, *pol-iss-oir*, non *rôt oire*, *pol oir*, parce que ces verbes font à l'imparfait *rôt-iss-ais*, *pol-iss-ais*.

Le latin employait de même le suffixe *orium*, *oria* : dort *oriu(m)* (l'endroit où l'on dort, dortoir), purgat *oriu(m)* (l'endroit où l'on purge ses péchés, le purgatoire). — *memoria(m)*, *mémoire*, *historia(m)*, *histoire*.

On forme des noms à l'aide des verbes en *er*, comme *brouillon*, de *brouiller*; *plongeon*, de *plonger*; *coupon*, de *couper*, etc.

Té. Ce suffixe marque la qualité et s'ajoute aux adjectifs : *âcreté*, *fermeté*, *légereté*, *netteté*, *fausseté*, *dareté*, *honnêteté*, etc.

Té vient du latin *tate(m)*, qui servait à former aussi en latin des noms à l'aide d'adjectifs : *vérité*, de *veritate(m)*; *volonté*, de *voluntate(m)*; *mortalité*, de *mortalitate(m)*.

Ure marque le résultat de l'action exprimée par le verbe : *blessure*, de *bless*er; *parure*, de *par*er; *serrure*, de *serr*er; *allure*, de *aller*. On ajoute *ure* au radical du verbe, sauf pour les verbes en *ir*, qui intercalent *iss*, ainsi : *moisir*, *meurtrir*, *brunir*, *bouffir*, font *mois-iss-ure*, *meurtr-iss-ure*, *brun-iss-ure*, *bouff-iss-ure*.

Ce suffixe s'ajoute aussi aux adjectifs : *froidure*, *droiture*, *doublure*, *courbure*, *verdure*, etc.

Le latin employait pour le même usage le suffixe *ura* : *cult-ura* (culture), *pict-ura* (peinture), de *cultum*, *pictum*, participes des verbes *colere* (cultiver), *pingere* (peindre).

131. SUFFIXES DIMINUTIFS. — Il nous reste à étudier une classe particulière de suffixes, ceux qui marquent ordinairement la *diminution* et que l'on appelle pour cette raison des *suffixes diminutifs*. Tels sont, par exemple, *illon* dans *négrillon* (*petit nègre*) ou *eau* dans *chevreau* (*petite chèvre*); *illon*, *eau*, qui diminuent le sens du nom simple, *nègre*, *chèvre*, sont des *diminutifs*.

Les *suffixes diminutifs*, ou simplement les *diminutifs*, sont au nombre de six : *aille*, *as*, *el* (*eau*, *elle*), *et* (*ette*, *elet*), *on* (*illon*, *eron*), *ot*.

132. Aille diminue le sens du nom simple en y ajoutant une idée de collectivité et de mépris : *valetaille*, de *valet*; *marmaille*, de *marmot*, etc.

Aille vient du latin *acula*(m) qui chez les Romains avait un sens diminutif. *Acula*, contracté régulièrement en *acla*, a donné *aille*; ainsi *macula*(m) donne *maille*, comme *gubernaculu*(m) donne *gouvernail*. — *Chiênaille*, réunion de chiens, et au figuré *vile multitude*, a été remplacé par l'italien *canaglia*, *canaille*, qui offre le même sens.

As, **asse** ajoutent au nom simple une idée de dépréciation : *plâtras*, de *plâtre*; *coutelas*, de *coutel*, forme ancienne de *couteau*; *paperasse*, de *papier*; *paillasse*, de *paille*, etc.

As vient de *aceu*(m), que l'on trouve avec le sens dépréciatif dans quelques mots latins.

Eau (au féminin **elle**) : *chevreau*, de chèvre; *dindonneau*, de dindon; *lionceau*, de lion; *baleineau*, de baleine, etc.; et au féminin *prunelle*, de prune; *rondelle*, de rond; *margelle*, de marge.

Ce diminutif *eau*, autrefois *el*, vient du latin *ellus*, qui avait aussi un sens diminutif chez les Latins. De *agnus* (agneau), *porcus* (porceau), *avis* (oiseau), les Latins formaient *agnellus* (petit agneau), porc *ellus* (petit porceau), *aucellus* (petit oiseau, etc.).

De même que *bel* est la forme ancienne de *beau*, de même à l'origine de la langue ce suffixe *eau* était *el*, d'où le féminin en *elle*. Cette vieille forme a persisté dans les mots dérivés : ainsi *châtelain*, *batelier*, *oiseleur*, ont gardé la forme du vieux français, *châtel*, *batel*, *oisel*. De même :

corbeau,	pommeau,	ruisseau,	marteau,
seau,	anneau,	ciseau,	veau,
monceau,	créneau,	musseau,	cervseau,
cordeau,	tonneau,	oiseau,	clavseau,
rondeau,	bandeau,	batteau,	écheveau,
agneau,	appeau,	château,	niveau,
chameau,	chapeau,	couteau,	nouveau
grumeau,	carreau,	manteau,	jumeau,

ont été dans l'ancien français :

corbel,	pommel,	ruissel,	martel,
scel,	annel,	cisel,	veil,
moncel,	crénel,	musel,	cervel,
cordel,	tonnel,	oisel,	clavel,
rondel,	bandel,	batel,	échevel,
agnel,	appel,	châtel,	nivel,
chamel,	chapel,	coutel,	nouvel,
grumel,	carrel,	mantel,	jumel,

vieilles formes qui subsistent encore dans les dérivés :

encorbellement,	pommelé,	ruisseler,	marteler,
sceller,	annelet,	ciseler,	vêler,
amoncelier,	créneler,	museler,	cerveler,
cordelier,	tonnelier,	oiseleur,	clavelée,
rondellet,	bandelotte	batelier,	écheveler,
agnellet,	appeler,	châtelain,	niveler,
chamelier,	chapelier,	coutelier,	renouveler,
grumeler,	carrelage,	mantellet,	jumelle.

Souvent même, le français intercale, entre le mot simple et la terminaison *eau*, un nouveau diminutif, le suffixe *et*, ce qui donne ainsi au nom une double diminution : par exemple, un jeune *loup* sera non pas un *louveau*, mais un *louv-et-eau*.

Et, ette, marquent la diminution, mais sans y ajouter aucune idée de dépréciation ou de mépris; ainsi : *jardin et* (petit jardin), *rou et* (petite roue), *livr et* (petit livre), *sach et* (petit sac), *coch et* (petit coq), *fleur et* (épée munie d'un bouton qui ressemble à une fleur); — de même avec le féminin **ette** : *chansonnette* (chanson), *maisonnette* (maison), *herbette* (herbe), *fleur ette* (fleur), etc.

Quand on veut marquer un degré encore plus faible que celui qui est exprimé par *et*, on fait précéder *et* du diminutif *el*, qui est le même que le français moderne *eau* : ainsi *tarte*, *goutte*, *bande*, ont donné, non pas *tart-ette*, *goutt-ette*, *band-ette*, mais *tart-el-ette*, *goutt-el-ette*, *band-el-ette*.

On, que nous avons vu plus haut, est souvent employé comme diminutif : *rat on* (petit rat), *chat on* (petit chat), *ân on* (petit âne), *ourson* (petit ours), *fleur on* (de fleur), *jamb on* (de jambe).

Mais d'ordinaire **on** se trouve renforcé par un autre diminutif, qui est tantôt **ill**, comme dans *carp-ill-on* (petite carpe), *barb-ill-on* (barbe), *négr-ill-on* (petit nègre), *crois-ill-on* (petite croix), *post-ill-on* (de poste); — tantôt **er**, comme dans *mouch-er-on* (de mouche), *puc-er-on* (de puce), *chap-er-on* (de chape), *forg-er-on* (de forge), *bûch-er-on* (de bûche), *vign-er-on* (de vigne), *quart-er-on* (de quart).

Le diminutif *on* vient du latin *one(m)*, qui chez les Latins n'avait point le sens diminutif qu'il a pris en français.

Quant à **ill** dans *ill-on*, il représente le diminutif latin *illus*, que nous voyons dans *codicillu(m)* (proprement petit cahier, de *codicem*, cahier), *anguilla(m)*, anguille (proprement petit serpent, de *anguis*, serpent). — Quant à **er-on**, il est composé des suffixes *on* et *er*, étudiés précédemment.

Ot se trouve dans : *îlot*, de *île* ; *angelot*, de *ange* ; *ballot*, de *balle* ; *goulot*, de *gueule* ; *menotte*, de *main*.

133. 2° DÉRIVATIONS SANS SUFFIXES. — La dérivation des **noms** peut aussi avoir lieu, sans le secours de *suffixes*, par les adjectifs, par les verbes, par les participes ou par les mots invariables.

134. Dérivation par les adjectifs. — Le français emploie comme noms quelques adjectifs en plaçant simplement l'article devant. Ces mots ainsi formés sont en général des noms abstraits masculins ; ainsi : *beau*, *faible*, *fort*, *haut*, *chaud*, *froid*, *riche*, *vrai*, *fin*, *juste*, etc., donnent : **le beau**, **le faible**, **le fort**, **le haut**, **le chaud**, **le froid**, etc.

Notre époque en voit créer tous les jours un nombre considérable. Ces noms désignent tantôt des personnes : un *conservateur*, un *allié*, un *déclassé* ; tantôt des choses : un *imperméable* (manteau), l'*impériale* (des omnibus), une *mitrailleuse*, une *faucheuse*, une *batteuse*, etc.

135. Dérivation par les verbes. — A l'aide des verbes le français forme de deux manières des noms dérivés :

1° En employant l'infinitif comme nom : ainsi *devoir*, *souvenir*, *rire*, *toucher*, *vouloir*, *être*, *avoir*, etc., deviennent **le devoir**, **le souvenir**, **le rire**, etc.

Souvent, même, le verbe a cessé d'être employé dans le français moderne, et ne persiste que par son infinitif devenu nom ; ainsi *le loisir*, *le plaisir*, *l'avenir*, sont les seuls restes de l'ancien français *loisir* (avoir le temps, *licere*), *plaisir* (plaire, *placere*), *avenir* (advenir, *advenire*).

2° En retranchant le suffixe verbal *er*, *ir* ou *re* : ainsi *oublier*, *aider*, *accorder*, *rôtir*, *rabattre*, etc., donnent **oubli**, **aide**, **accord**, **rôt**, **rabat**, etc.

Ces noms, dits *verbaux*, ont été tirés du verbe à l'imitation du latin de la décadence, qui tirait, par exemple, *proba* (preuve) de *probare* (prouver), ou *lucta* (lutte) de *luctari* (lutter). En français ce sont les verbes en *er* qui seuls fournissent ces noms ; les noms venus des autres

verbes sont tout à fait rares ; citons *ébat* de *ébattre*, *combat* de *combattre*, *accueil* de *accueillir*, *maintien* de *maintenir*, etc. — *Repaire* (lieu caché où les bêtes se retirent) est de même le nom verbal du vieux verbe *repaire* (se retirer) du lat. *repatriare*.

136. Dérivation par les participes. — Le français forme des noms en employant le **participe présent**. Ainsi *tranchant*, *servant*, *commençant*, *surveillant*, *aspirant*, *ignorant*, etc., donnent : le **tranchant**, le **servant**, le **commençant**, etc.

En cela le français a imité le latin, qui employait aussi comme nom les participes, par exemple *negligens* (un négligent) de *negligens* (négligeant), participe présent de *negligere*. — Le vieux verbe français *mécroire* (mal croire, croire des choses fausses, adorer des idoles) n'a persisté que par son participe présent *mécréant*, devenu nom (*un vil mécréant*).

Le français crée des noms nouveaux à l'aide du **participe passé** : de *reçu*, *dû*, *fait*, *réduit*, *sursis*, participes passés de *recevoir*, *devoir*, *faire*, *réduire*, *surseoir*, il tire *un reçu*, *un dû*, *un fait*, *un réduit*, *un sursis*.

Mais c'est surtout à former des **noms féminins** que sert cette dérivation. *Une tranchée*, *une volée*, *une entrée*, *une vue*, *une battue*, *une crue*, *une tenue*, *une revue*, etc., viennent du participe passé féminin de *trancher*, *voler*, *entrer*, *voir*, *battre*, *croître*, *tenir*, *revoir*, etc., et notre langue possède plusieurs centaines de noms formés sur ce modèle.

Ce procédé nous vient du latin, qui créait de même des noms à l'aide des participes passés : de *fossa* (creusée), participe de *fodere* (creuser), il tirait *fossa* (une fosse). — Souvent le verbe a disparu du français moderne, et le participe passé persiste sous la forme d'un nom : ainsi le vieux français *issir* (sortir, *exire*) est resté dans *issu*, d'où *l'issue*; *tistre*, inusité maintenant, nous a donné *tissu*.

Souvent aussi ces noms sont formés de participes passés aujourd'hui hors d'usage, et tirés directement du latin par notre vieille langue : tels sont : emplette (de *implicita*(m), employée), meute (de *mota*(m), mue), pointe (de *puncta*(m), pointe), au sens de *poindre*, de piquer ; ce mot est resté comme participe dans *courte-pointe*, vieux français *coulte-pointe*, (du latin *culcita-puncta*, couverture piquée), course (de *cursa*(m), courue), entorse (de *intorta*(m), tordue), route (de *rupta*(m), rompue), défense (de *defensa*(m), défendue), tente (de *tenta*(m), tendue), rente (de *red-dita*(m), rendue), pente (de *pendita*(m), pendue), vente (de *vendita*(m),

vendue), perte (de *perdita*(m), perdue), quête (de *quæsit*a(m), cherchée), recette (de *recepta*(m), reçue), dette (de *debita*(m), due), réponse (de *responsa*(m), répondu), élite (de *electa*(m), élue); etc.

137. Dérivation par les mots invariables. — Le français emploie aussi comme noms divers mots invariables en les faisant simplement précéder de l'article : le *pour*, le *contre*, le *plus*, le *moins*, le *bien*, le *mieux*, le *dessus*, le *dessous*, etc.

II. DÉRIVATION DES ADJECTIFS

138. 1^o DÉRIVATION PAR LES SUFFIXES. — Le français forme des adjectifs dérivés en ajoutant à un radical un des suffixes : *able*, *ain*, *ais* (*aise*), *al*(*el*), *ard* (*arde*), *âtre*, *aud*, *é*, *er*, *et*, *eux*, *ible*, *if*, *in*, *ique*, *ois*, *ot*, *u*.

139. Able. Ce suffixe marque la possibilité, la qualité : *applic*able, *agr*éable, *souhait*able, *remarqu*able, *servi*able, *périss*able, *épouvant*able.

Le suffixe *able* vient du latin *abile*(m), qui a le même sens et qui formait des adjectifs latins en s'ajoutant au radical du verbe : ainsi *comparabilis* (*comparable*), de *comparare* (*comparer*).

Ain. Ce suffixe, déjà étudié au § 130, sert à former quelques adjectifs, qui peuvent aussi être employés comme noms : *mondain*, *hautain*, *certain*, etc.

Ais (fém. *aise*) sert à former surtout des noms de peuples, d'habitants : *Français*, *Irlandais*, *Bourbonnais*, *Dijonnais*, *Marseillais*, *Milanaï*s, etc.

Le suffixe latin *ense*(m), devenu dans le latin populaire *ese*(m), a donné le français *ois*, puis *ais* : *Suédois*, *Anglais*, etc.

Al (ou *el*). Ce suffixe signifie *qui tient à la nature de* : *royal*, *loyal*, *colonial*, *oriental*, etc. — La seconde forme a le même sens : *additionnel*, *mortel*, *originel*, *personnel*, etc.

Du latin *ale*(m), le français a tiré régulièrement *el*; mais l'influence des mots savants en *al* (voy. § 152), qui sont très nombreux, a amené une hésitation entre les deux suffixes.

Ard (fém. *arde*) a un sens dépréciatif : *richard*, *criard*, *bavard*, *vantard*, etc. (Voyez § 130.)

Ce suffixe est d'origine germanique.

Atre marque dépréciation, diminution : *blanchâtre*, *rougeâtre*, *douceâtre*, *bleuâtre*, etc.

Le suffixe *âtre*, qui est *astre* au moyen âge, vient du latin de la décadence *aster*, qui se prend de même en mauvaise part : *poetaster* (un mauvais petit poète). L'ancien français *astre* est devenu *âtre*, comme *pastre* est devenu *pâtre*.

Aud marque exagération en mal de telle ou telle qualité et s'ajoute surtout aux adjectifs : *lourd aud*, *sourd aud*, *rouge aud*, *noir aud*, *court aud*, *fin aud*, etc.

Le suffixe *aud*, qui était primitivement *ald*, est d'origine germanique.

É marque la possession et sert à former une trentaine d'adjectifs, qu'il ne faut pas confondre avec les participes passés des verbes en *er* : *affair é*, *azur é*, *étoilé*, *perlé*, *ail é*, *âgé*, *titré*, etc.

Le suffixe *é* vient ici du latin *atu(m)* : *alatu(m)* (ailé), de *ala* (aile); *stellatu(m)* (étoilé), de *stella* (étoile); *crist atu(m)* (crêté), de *crista* (crête).

Er ou **ier** (fém. *ère*). Ce suffixé marque la qualité et s'ajoute aux noms et aux adjectifs : *gaucher*, *ménager*, *passager*, *mensonger*; *princier*, *journalier*, *hospitalier*; *fourrag ère*, *cochère*, *routière*, etc.

Et marque diminution et est souvent renforcé par *el* (*elet*) : *doucet*, *rouget*, *follet*, *propret*; — *aigrelet*, *maigrelet*, *rondelet*, etc.

Eux (fém. *euse*). Ce suffixe, un des plus usités de notre langue, marque la qualité, la possession : *bourbeux*, *hasardeux*, *courageux*, *honteux*, *pierreux*, *poudreux*, *marécaux*, etc. (Voyez § 130.)

Le suffixe *eux* vient du latin *osu(m)*, qui a le même sens et servait de même à créer des adjectifs à l'aide des noms latins : *glorio-*

su(m) (*glorieux*), de *gloria* (gloire); *studiosu(m)* (*studieux*), de *studium* (étude).

Ible. Ce suffixe a le même sens que le suffixe **able**, déjà étudié plus haut; il marque la possibilité, la qualité : *admissible*, *corrigible*, *lisible*, *exigible*, *faillible*, *paisible*, etc.

Il sert à former des adjectifs tirés des verbes et marquant l'action, la faculté d'agir : *adoptif*, *offensif*, *pensif*, *tardif*, *inventif*, *abusif*, etc.

Le suffixe *if* vient du latin *ivu(m)*, qui servait de même chez les Romains à former des adjectifs à l'aide des verbes : *laudativu(m)* (laudatif), de *laudare* (louer); *purgativu(m)* (purgatif), de *purgare* (purger), etc.

In marque l'origine, la qualité : *salin* (*sel*, en latin *sal*), *cristallin*, *enfantin*, *blondin*, etc

In est le latin *inu(m)* : *divinu(m)* divin, *latinu(m)* latin, etc.

Ique. Ce suffixe marque l'origine, la qualité, et s'ajoute surtout aux mots savants terminés en *ie*, comme *académie*, *chimie*, etc. On le trouve dans les mots : *arabique*, *algébrique*, *syllabique*, *périodique*, *monarchique*, *volcanique*, etc.

Ce suffixe latin *icu(m)*, *ica(m)*, qui se confond avec le grec *ikos*, suffixe très fécond dans la langue scientifique, a eu un très grand développement dans la formation savante (voy. § 153).

Ois marque le lieu d'habitation, d'origine, et sert à former surtout les noms de peuples : *Suédois*, *Gaulois*, *villageois*, *Chinois*, *bourgeois*, etc.

Ce suffixe vient du latin *ense(m)* qui servait à former des noms de peuples : *Atheniensis*, *Carthaginensis*.

Ot marque diminution : *bellot*, *pâlot*, *vieillot*.

U marque la possession : *barbu*, *bossu*, *chevelu*, *feuillu*, *pointu*, *touffu*, etc.

Le suffixe *u* vient du latin *utu(m)*, qui marquait de même la possession : *cornutu(m)* (cornu, qui a des cornes), dérivé de *cornu* (corne), de même *canutu(m)* (chenu, blanchi), etc

140. 2^o DÉRIVATION SANS SUFFIXES. — Le français crée des adjectifs nouveaux en employant des noms comme adjectifs : par exemple, *drôle*, *espiègle*, *fainéant*, *ladre*, *rose*, etc.

On sait que le nom peut, grâce à l'apposition, devenir le qualificatif d'un autre nom; ainsi on dira un ruban *lilas*, un ruban *rose*; *lilas* et *rose* étant des noms qui qualifient le nom *ruban*; puis, suivant l'emploi plus ou moins fréquent de cette construction, le nom apposé devient franchement adjectif, comme *rose*, ou reste à mi-chemin sur la voie de la transformation, comme *lilas*.

Quelques mots complètement adjectifs aujourd'hui ont commencé par désigner des objets; tels sont : *cramoisi* (dérivé de l'arabe *kermiz*, *kermès* ou cochenille), *pourpre* (coquillage d'où l'on tirait cette couleur), *violet* (couleur de *violette*), *vermeil* (teinture rouge tirée de la cochenille; latin *vermiculus*, petit ver), etc.; — ou des personnes comme *espiègle*, qui vient de *Eulenspiegel*, héros facétieux d'une légende allemande

141. Le français crée encore des adjectifs nouveaux avec le participe du verbe; nous employons de cette manière soit le **participe présent** : *charmant* (qui charme), *dévorant* (qui dévore), etc., soit le **participe passé** : *connu* (de connaître), *poli* (de polir), etc.

Ces mots, ainsi devenus de véritables adjectifs, suivent naturellement pour la formation — soit du féminin, soit du pluriel — les règles ordinaires des adjectifs : *charmant*, *charmante*, *charmants*, — *connu*, *connue*, *connus*.

Dans certains cas, le verbe a disparu de la langue moderne, et n'a persisté que par son participe présent, devenu adjectif : ainsi le vieux verbe *béer* (ouvrir la bouche) est resté dans l'adjectif *béant* et *bée* (dans *bouche bée*); l'ancien français *galer* (se réjouir) a persisté dans *galant*; de même le verbe *nonchaloir* (ne se soucier de rien) ne subsiste plus que dans *nonchalant*; *vermoulu* (moulu, piqué par les vers) n'a pas de verbe correspondant.

III. DÉRIVATION DES VERBES

142. Le français forme des verbes dérivés en ajoutant à des noms ou à des adjectifs déjà existants les terminaisons verbales *er* et *ir* ou les suffixes *iser*, *oyer*. Ainsi de *bombe* on forme *bomber*; de *jaune*, *jaunir*; de *poète*, *poétiser*; de *foudre*, *foudroyer*.

Ces terminaisons ne s'ajoutent pas seulement aux mots simples, mais aux mots dérivés ou composés; ainsi *bombe* donne *bombarde*, d'où l'on tire *bombarder*; *fou* (*fol*) donne *folâtre*, d'où l'on tire *folâtrer*. Le mot simple *content* donne le composé *mécontent*, qui avec la terminaison verbale fait *mécontenter*; de même, *chemin* donne le dérivé *cheminer* et le composé *acheminer*, etc.

Er forme des verbes en s'ajoutant surtout aux noms : *bomber*, *sabler*, *sabrer*, *meubler*, *ébarber*, *englober*, *ébrancher*, etc.

Cependant un certain nombre de verbes en *er* sont aussi tirés d'adjectifs; tels sont *vider*, *doubler*, *égaler*, *affoler*, *épurer*, *tripler*, *jalouser*, *captiver*, *patienter*, etc.

Ir (du lat. *īre*) en s'ajoutant surtout aux adjectifs forme des verbes nouveaux; par exemple, *gauche*, *mince*, *rond*, *laid*, *ferme*, etc., donnent : *gauchir*, *amincir*, *arrondir*, *enlaidir*, *affermir*, etc.

Cette terminaison est renforcée par un **c** dans les mots suivants : *durcir*, *noircir*, *obscurcir*, *éclaircir*, *raccourcir*.

Ce suffixe *cir* a été forgé par imitation des verbes en *ir*, tirés d'adjectifs dont le radical était en *c* : *douce*, adoucir; *mince*, amincir.

Iser s'ajoute aux noms et aux adjectifs et indique ordinairement que la qualité marquée par l'adjectif passe au complément : *civiliser*, *favoriser*, *centraliser*, *aromatiser*, *égaliser*, etc.

La terminaison *iser* est empruntée au latin *izare*, *issare*, qui lui-même a été emprunté au grec. Ce suffixe, qui chez les Latins exprimait d'abord l'imitation (*græcissare*, imiter les Grecs; *atticissare*, parler à la manière athénienne), en vint assez vite à marquer simplement l'action (*baptizare*, action de donner le baptême, etc.).

Oyer. Ce suffixe s'ajoute surtout aux noms et marque l'action du mot primitif; ainsi *coudoyer*, c'est pousser avec

le coude; guerroyer, c'est faire la guerre, etc. On le trouve dans : charr^oyer, fest^oyer, foudr^oyer, larm^oyer, rud^oyer, tourn^oyer, etc.

On trouve aussi la forme *ayer*, *eyer*, *éier*, dans *bégayer*, *grasseyer*, *planchéier*.

143. Les verbes, comme les noms et les adjectifs, peuvent aussi prendre un sens *diminutif* ou *péjoratif* en intercalant entre le radical et la terminaison verbale les suffixes *aille*, *asse*, *on*, *ot*.

Aille : *criailler*, *ferrailler*, *tirailler*, *tournailler*, *rimailler*, etc.

Asse : *crevasser*, *cuirasser*, *rêvasser*, *rimasser*, *terrasser*, *tracasser*, etc.

On : *chantonner*, *grisonner*, *mâchonner*, *tâtonner*, *pelotonner*, etc.

Ot : *frisotter*, *tapoter*, *picoter*, *trembloter*, *clignoter*, *vivoter*, etc.

IV. DÉRIVATION DES ADVERBES

144. On forme des adverbes dérivés en ajoutant aux adjectifs féminins le suffixe **ment**. Les adverbes ainsi formés marquent la manière. Tels sont : *adroite^{ment}*, *amère^{ment}*, *agile^{ment}*, *admirable^{ment}*, etc.

145. Quelques adjectifs terminés par une voyelle sonore, comme *u* dans *assidu*, *cru*, *dû*, etc., remplacent l'*e* du féminin par un accent circonflexe : *assidûment*, *crûment*, *dûment*.

Cependant on écrit sans accent circonflexe *hardiment*, *ingénument*, *résolument*.

Dans certains adjectifs, l'*e* muet du féminin devient *é* fermé : *aveuglément*, *commodément*, *conformément*, *énormément*, *communément*, *confusément*, *expressément*, *obscurément*, *opiniâtrément*, *précisément*, *profondément*, *uniformément*.
— *Impuni* fait *impunément*; *gentil*, *gentiment*.

Pour créer des adverbes, la langue française a adopté l'ablatif *mente* du mot latin *mens*, qui signifie *esprit*, mais qui chez les écrivains de la décadence avait pris le sens de *manière, façon*. Ce mot *mente*, joint à un adjectif au féminin, donna l'adverbe français en *ment* : bon *a-mente*, car *a-mente*, devot *a-mente* = bonn *e-ment*, chère *e-ment*, dévot *e-ment*.

146. Les adjectifs terminés en *ent, ant*, font leurs adverbes en *ement, amment* : prudent, prudemment; — savant, savamment; — excepté lent, présent, véhément, qui font : lentement, présente ment, véhémentement.

Les adjectifs qui chez les Latins avaient une terminaison pour le masculin et une pour le féminin (*bonus, bona*) en avaient aussi en français une pour chaque genre (*bon, bonne*); ceux qui avaient en latin une seule terminaison pour les deux genres n'en avaient aussi qu'une en français : ainsi *grandis, legalis, prudens, regalis, viridis, fortis, abundans*, etc., donnèrent en français les adjectifs *grand, loyal, prudent, royal, vert, fort, abondant*, etc., qui, dans notre ancienne langue, n'avaient qu'une forme pour les deux genres. Il en résulte, dans le cas particulier qui nous occupe, que les adverbes formés avec les adjectifs de la première catégorie (tels que *bon, bonne*) eurent toujours l'*e* féminin au radical : bonn *e-ment*, chère *e-ment*, dévot *e-ment*, et que les adverbes formés avec les adjectifs de la deuxième catégorie (tels que *grand, loyal, abondant*, etc.), n'eurent jamais d'*e* au radical : au 11^e siècle on disait, conformément à l'étymologie, *loyal-ment, grand-ment, fort-ment, abondant-ment*, etc. Le 15^e siècle, ne comprenant plus l'origine de cette distinction, et ne voyant plus pourquoi dans certains adverbes l'adjectif était au féminin, tandis qu'il restait (apparemment) au masculin dans d'autres, commença à écrire *loyalement, vilement, grandement*, etc. Les adverbes tels que *prudemment, obligeamment* (pour *prudentment, obligeamment* par assimilation de *ntm* en *mm*), sont un reste de l'ancien usage. — Quelques adverbes, tels que *nuitamment, sciëment, traitreusement*, sont formés d'adjectifs hors d'usage aujourd'hui.

147. Le français forme encore des adverbes de manière en employant dans certains cas :

1^o L'adjectif simple, comme dans : chanter juste, voir clair, parler bas, etc.

2^o Quelques noms, comme pas, point, goutte, force, etc.; il ne répond pas, il ne parle point, on n'y voit goutte, il débite force mensonges.

II. — FORMATION SAVANTE

148. Nous avons vu que les savants et les lettrés avaient, dès l'origine de la langue, emprunté au latin et plus tard au grec un grand nombre de mots qu'ils s'étaient contentés de reproduire sous leur forme écrite, sauf à en franciser la terminaison. Parmi ces mots, certains étaient déjà des composés ou des dérivés et furent comme les mots simples transportés directement en français.

149. Mais il existe une autre classe de mots savants : ce sont ceux qui ont été formés par le français lui-même avec des éléments étrangers. Pour les composés, par exemple, le latin connaît bien le mot *extraordinarius*, reproduit par le français *extraordinaire* ; mais au français *extrajudiciaire* ne correspond pas de mot latin *extrajudiciarius*. Sur le modèle de *extraordinaire* on a refait avec *extra* et *judiciaire* (lat. *judiciarius*) un mot nouveau, qui est ce que nous appelons un *composé savant*. De même pour le mot *anthropologie* formé du grec *anthrôpos* et *logos* (et non d'*anthropologia* qui n'existe pas) sur le modèle de *astrologia*, qui existait déjà en grec et qui a été reproduit par le français savant, *astrologie*.

Même remarque pour les dérivés : *primaire* est latin (*primarium*), mais *égalitaire* ne l'est pas et est formé d'*égalité* avec le suffixe *ariu(m)* (aire). De même pour *bronchite* qui n'existe pas en grec, mais qui en a été tiré sur le modèle de *arthrite* (grec *arthritis*).

C'est cette *composition* et cette *dérivation savantes* dont nous allons étudier les éléments *latins* et *grècs*.

1^o Composition savante avec éléments latins.

150. **Composition par les mots simples.** — Les lettrés ont beaucoup augmenté la liste des mots composés en empruntant directement au latin des mots tels que *cide*, *fuge*, *vore*,

fier, etc., qui servent à former des noms, des adjectifs ou des verbes et qui jouaient déjà en latin le même rôle. Voici les plus usités :

— **cide** (du latin *cida*, dérivé de *cædere*, tuer) a formé les mots : *homicide*, *régicide*, *insecticide*, etc.

— **cole** (latin *cola*, dérivé de *colere*, cultiver) a formé : *viticole*, *agricole*, *horticole*, *séricicole*, etc.

— **culteur et culture** (latin *cultor* et *cultura*) ont formé : *agriculteur*, *horticulteur*, *apiculteur*, *pisciculteur*, etc.; — *agriculture*, *horticulture*, *apiculture*, *pisciculture*, etc.

— **fère** (dérivé du latin *ferre*, porter) a formé : *mammifère*, *calorifère*, *somnifère*, etc.

— **fique** (du latin *ficus*, dérivé de *facere*, faire) a formé : *calorifique*, *frigorigique*, *honorifique*, *soporifique*, etc.

— **fuge** (du latin *fuga*, dérivé de *fugere*, fuir) a formé : *vermifuge*, *centrifuge*, *somnifuge*.

— **pare** (du latin *parere*, faire naître) a formé : *ovipare*, *vivipare*.

— **vore** (du latin *vorare*, manger) a formé : *carnivore*, *omnivore*, *insectivore*, *frugivore*, etc.

— **fier** (du latin *ficare*, dérivé de *facere*, faire) a le sens de *rendre* et sert à former des verbes tels que : *bonifier*, *momifier*, *pétrifier*, *falsifier*, etc.

151. Composition par les préfixes. — Un grand nombre de préfixes latins ont été repris sous leur forme latine par les savants :

Ab (abs) ne se trouve guère que dans des mots tirés de types déjà latins : *aberration*, *abstraction*.

Ad ne se trouve aussi que dans des mots tirés de types déjà latins : *adopter*, *adversaire*.

Ante (ou **anté**) signifie *avant* et ne se trouve que dans quelques mots nouveaux : *antédiluvien*, *anténuptial*.

Bis (et **bi**) signifie *deux fois* et a formé *bisaïeul*, *biscornu*, *bissac*; *bipède*, *bivalve*, etc.

Circum signifie *autour* et se trouve dans les mots savants : *circumnavigation*, *circompolaire*, etc.

Cis signifie *en deçà* et a formé *cisalpin*, *cisrhéna*, etc.

Com signifie *avec* et se trouve en composition sous les formes *com*, *con*, *col*, *cor* dans de nombreux mots empruntés au latin : *combattre*, *consentir*, *collègue*, *corrompre*. — Sous la forme *co*, il a formé en français plusieurs mots : *coaccusé*, *codébiteur*, *coreligionnaire*.

Contra ne se trouve que dans des mots tirés de types déjà latins : *contravention*, *contradictéur*. Pour exprimer la même idée les savants se servent, soit du français *contre*, soit du grec *anti*.

Dis ne se trouve aussi que dans des mots tirés de types déjà latins : *disconvenir*, *discrédit*.

Ex, au sens moderne de *jadis*, est d'un emploi fréquent : *ex-ministre*, *ex-professeur*, etc.

Extra, en dehors de, se trouve dans : *extra-fin*, *extrajudiciaire*, etc.

In a tantôt le sens de *dans* : *infiltrer*; — tantôt le sens négatif : *inaliénable*, *insuffisant*, *inoccupé*, etc. La forme populaire est *non* : *non-sens*, *non-valeur*, etc.

Inter, qui signifie *entre*, a formé : *intercostal*, *interfolier*, *interposer*, etc.

Post, *après*, se trouve dans *post communion*, *postdater*.

Præ (ou **pré**), au sens de *avant, en avant* : *préétabli, pré-historique*.

Pro, au sens de *en avant* : *projeter*.

Ré, de nouveau, en sens contraire : *réagir, réhabiliter*.

Rétro, *en arrière*, se trouve dans *rétroactif, rétrocéder, rétrograder, etc.*

Super, *au-dessus* : *superposition*.

Supra, *au-dessus* : *supra thoracique*.

Trans, *à travers* : *transsaharien*.

Ultra, *au delà*, s'emploie pour marquer l'exagération : *ultramontain, ultraroyaliste*.

Vice (du latin *vice*, à la place de) sert à former : *vice-roi, vice-amiral, vice-président, etc.*

2° Dérivation savante avec suffixes latins.

152. Les savants ont emprunté au latin ses suffixes comme ses préfixes; mais tandis que ceux-ci sont restés intacts, les suffixes ont été pour la plupart légèrement modifiés pour prendre une forme plus française. C'est ainsi que *atorium*, s'est transformé en *atoire* en français savant; il aurait donné *eoir, oir* en français populaire.

Les suffixes savants ont d'ailleurs souvent pénétré dans la langue populaire. C'est ainsi que le suffixe *savant al* a été de très bonne heure (voy. § 159) employé au même titre que le suffixe populaire *el*.

153. Les principaux suffixes savants sont :

Aire marque l'agent et sert à former des mots comme *mousquetaire, bibliothécaire, molaire, etc.*

Le suffixe *aire* est la forme savante du suffixe *ier*, venu du latin *ariu(m)*, ainsi *primarium* a donné *primaire* et *premier*.

Al (lat. *ale* (m) signifie *qui tient à la nature de* : *colossal, pyramidal, etc.*

At (lat. *atu*(m) marque la dignité, la profession : marquis *at*, cardinal *at*.

At est la forme savante du suffixe populaire *é*.

Ateur (lat. *atore*(m) a donné *eur* en français populaire) : libér *ateur*, commut *ateur*.

Ation ou **ition** (réduits souvent à *tion*, *ion*). Ce suffixe n'est que le suffixe *aison* (*ison*) sous une forme latine (*atione*(m), *itione*(m). Il marque comme lui l'action-exprimée par le verbe : fondation, abol *ition*, inclin *ation*, trad *ition*, etc.

Atoire (lat. *atoriu*(m) a donné *oir*, *oir* en français populaire) : attent *atoire*, conserv *atoire*.

Ature (lat. *atura*(m) a donné *ure* en français populaire) : tabl *ature*, courb *ature*.

Esque (de l'ital. *esco*, venu du lat. *iscus*) marque la qualité : romanesque, chevaler *esque*, soldat *esque*, moliér *esque*, etc.

Ique (lat. *icus*) : charivar *ique*, fèèr *ique*, orphéon *ique*, etc.

Ce suffixe très fécond dans la langue savante a pris aussi une grande extension dans la langue populaire (voy. § 139).

Isme marque une opinion politique, philosophique ou religieuse, une tournure propre à telle ou telle langue. On le trouve dans : catholicisme, royalisme, protestantisme, fatalisme, pédantisme, gallicisme, latinisme, journalisme, patriotisme, etc.

Iste. Ce suffixe, d'origine grecque comme le précédent, marque l'emploi, la conviction et s'ajoute au radical des noms ou des verbes en *iser* : algèbriste, capitaliste, monarchiste, journaliste, organiste, moraliste, etc.

Ité (du lat. *itate*(m), qui a donné *été* en français populaire) : mensualité, facil *ité*.

Tude marque la qualité, l'état : apti *tude*, certi *tude*, longi *tude*, pléniti *tude*, etc.

Ce suffixe, d'origine savante, vient du latin *tudo*, qu'on retrouve dans *ervi tudo*, *lati tudo*, etc., et qui a le même sens.

Ule se trouve dans des mots de formation savante : *ovule*, *globule*, *glandule*, etc. ; souvent il est précédé d'un *c* : *corpuscule*, *pellicule*, *animalcule*, etc.

Ce suffixe vient du latin *ulus*, *ula*, *ulum*, qui avait le sens diminutif : *servulus*, *regulus*, *litterula* (*petit* esclave, *petit* roi, *petite* lettre) ; il était également souvent accompagné d'un *c* : *flosculus*, *opusculum*, *matercula*, *osculum* (*petite* fleur, *petit* ouvrage, *petite* mère, *petite* bouche et par extension *baiser*).

3° Composition et dérivation savantes avec éléments grecs.

154. Le grec n'a presque rien fourni à la formation populaire de notre langue. Par contre, il a beaucoup fourni à la formation savante ; car c'est là que nous puisons la plupart des mots nouveaux que réclament les besoins scientifiques ou industriels de notre temps.

Parmi les mots empruntés au grec, souvent par l'intermédiaire du latin, on peut citer :

acoustique,	chlore,	hippique,	pléonasme,
agronome,	chrome,	larynx,	stère,
archaïsme,	derme,	pharmacie,	technique,
astrologie,	didactique,	pharynx,	thème,
astronomie,	gamme,	phénomène,	théorie,
botanique,	gastrique,	physique,	trapèze. etc.

155. Les mots empruntés au grec sont tantôt formés de deux mots simples, comme *migraine*, de *hémi-cranion* (mot à mot *demi-crâne*) ; tantôt d'un mot simple précédé d'un préfixe, ainsi *theatron* (théâtre), précédé de *amphi* (*autour*), nous a donné *amphithéâtre*.

Les mots grecs le plus souvent employés en composition sont :

aër (<i>air</i>),	archaios (<i>ancien</i>),
agros (<i>champ</i>),	archè (<i>pouvoir</i>),
algos (<i>douleur</i>),	aristos (<i>supérieur</i>),
anèmos (<i>vent</i>),	astron (<i>astre</i>),
anthròpos (<i>homme</i>),	autos (<i>soi-même</i>),

baros (<i>pesanteur</i>),	misos (<i>haine</i>),
biblion (<i>livre</i>),	monos (<i>seul</i>),
bios (<i>vie</i>),	morphè (<i>forme</i>),
cacos (<i>mauvais</i>),	nécros (<i>mort</i>),
céphalè (<i>tête</i>),	néos (<i>nouveau</i>),
chironos (<i>temps</i>),	nomos (<i>loi</i>),
cosmos (<i>monde</i>),	orthos (<i>droit</i>),
crateia (<i>force</i>),	palaïos (<i>ancien</i>),
cryptos (<i>caché</i>),	pan, pantos (<i>tout</i>),
dêmos (<i>peuple</i>),	pathos (<i>affection</i>),
électron (<i>ambre, électricité</i>),	phagein (<i>manger</i>),
gastèr (<i>estomac</i>),	philos (<i>ami</i>),
gê (<i>terre</i>),	phobos (<i>crainte</i>),
gônia (<i>angle</i>),	phônè (<i>voix</i>),
graphein (<i>décrire</i>),	phôs, photos (<i>lumière</i>),
héma, héματος (<i>sang</i>),	polys (<i>nombreux</i>),
hémi (<i>à moitié</i>),	prôtos (<i>premier</i>),
hétéros (<i>autre</i>),	pseudos (<i>faux</i>),
hippos (<i>cheval</i>),	scopia (<i>vision</i>),
hydôr (<i>eau</i>),	technè (<i>art</i>),
isos (<i>égal</i>),	télé (<i>loin</i>),
lithos (<i>pièce</i>),	théos (<i>dieu</i>),
logos (<i>science</i>),	thermos (<i>chaleur</i>),
métron (<i>mesure</i>),	thêsis (<i>action de poser</i>),
micros (<i>petit</i>),	zôon (<i>animal</i>), etc.

Ces mots ont donné des composés tels que :

aéro lithe,	cosmo graphie,	micro mètre,	philo technique,
anémomètre,	gastro nome,	monarchie,	photographie,
anthropologie,	géographie,	monolithe,	polysyllabe,
archéologie,	hétéroclite,	nécrologie,	prototype,
baromètre,	hippophage,	nécrophore,	télégraphe,
bibliophile,	hydrographie,	néologie,	téléphone,
biographie,	hydrophobe,	névralgie,	théologie,
cacographie,	ichthyophage,	orthographe,	thermomètre,
céphalalgie,	iso therme,	paléographie,	trigonométrie,
chronomètre,	lithographie,	pathologie,	zoologie, etc.

156. Mais, en grec comme en latin, la composition est bien plus abondante par les préfixes. Les principaux sont : *a*, *amphi*, *ana*, *anti*, *apo*, *archi*, *di*, *dia*, *dys*, *en*, *épi*, *eu*, *hyper*, *hypo*, *méta*, *para*, *péri*, *pro*, *syn*.

A (an) marque privation, négation : **acéphale** (sans tête), **apétale** (sans pétale), **azote**, **anesthésie**, etc.

Amphi a une double origine : *amphi* (autour) et *amphô* (deux); de là deux sens différents : 1° **amphiarthrose**; — 2° **amphibole**, etc.

Ana signifie *contre, différemment* : **anachronisme**, etc.

Anti (contre, à l'opposé) donne : **antichrétien**, **antifébrile**, etc.

Apo marque l'éloignement : **apogée**, **apologue**, **apocope**, etc.

Archi marque la supériorité, la suprématie : **archiduc**, **archichancelier**, etc.

Di marque le redoublement : **digramme**, **diptère**, **dimorphe**, etc.

Dia (à travers, complètement) donne : **diacoustique**, etc.

Dys (difficile, mal) a donné : **dysphagie**, **dyssymétrie**, etc.

En (en fr. *em* et *en*) a donné : **enostose**, etc.

Épi signifie *vers, sur*. Ex. : **épidiscal**, **épigénie**, **épizootie**, etc.

Eu signifie *bien, bon*. On le trouve dans : **eurhythmie**, etc.

Hyper (au-dessus de, à l'excès) a formé : **hypercritique**, etc.

Hypo (au-dessous de) a formé : **hypogène**, **hypoglosse**, etc.

Méta signifie *après, au delà, en changeant*. Ex.: **métagramme**, **métaphysique**, etc.

Para signifie *à côté, au delà*. Ex. : **paramètre**, etc.

Péri (autour de) se trouve dans : **périanthe**, **périchondre**, **périhélie**, etc.

Pro (vers, en avant) a donné : **progastrique**, etc.

Syn signifie *avec, ensemble* et a formé les mots : **synostose**, **synthèse** etc.

157. La langue scientifique doit encore au grec deux suffixes : *ose* et *ite*.

Ose (grec *osis*) indique l'ensemble des affections qui peuvent atteindre la partie du corps indiquée par le radical : *dermatose* (*maladie de la peau*), *gastr ose* (*maladie de l'estomac*), *névrose* (*maladie des nerfs*).

Ite (grec *itis*) indique une maladie inflammatoire : *bronchite*, *hépatite*, *laryngite*, *pharyngite*, *méningite*, etc.

Ite (grec *itès*) désigne des minéraux : *anthracite*, *alunite*.

On voit par ces exemples que la formation des mots grecs a pris et prend tous les jours en français un énorme développement. Savants, ingénieurs, inventeurs, commerçants demandent au grec les noms nécessaires à leurs nouvelles créations; mais ces emprunts ne sont pas toujours heureux. Par exemple les mots grecs appliqués vers la fin du dix-huitième siècle au nouveau système métrique sont presque tous irrégulièrement formés : *millimètre*, *centimètre*, *décimètre*, sont moitié latins et moitié grecs; *décamètre* est seul formé d'après les règles de la langue grecque. Au lieu d'*hectomètre* on devrait dire *hécatomètre*, comme on dit *hécatombe*; *myriamètre*, qu'on a jeté dans le même moule que *décamètre*, est un barbarisme pour *myriomètre*, comme nous disons *thermomètre*.

SECTION IV

FAMILLES DE MOTS

158. Nous savons maintenant que d'une même racine la dérivation et la composition peuvent faire sortir une foule de mots nouveaux.

On appelle **famille de mots** la réunion de tous les mots qui se rattachent à une même racine.

Ainsi *terre* est un mot primitif qui a donné naissance aux mots : *terrifier*, *terreau*, *terrasse*, *déterrifier*, *souterrain*, etc. Ces mots *dérivés* ou *composés* tirés d'une racine unique (*terre*) forment ce qu'on appelle une **famille de mots**.

Nous prenons comme exemple le mot **lever** et nous groupons tous les mots de la même famille dans le tableau suivant :

MOTS PRIMITIFS		DÉRIVÉS	COMPOSÉS
RACINE	RADICAL		
Lev (du latin <i>levare</i> , idée de porter de bas en haut).	LEV	lever, levé, levée, levier, levis, levain, levure, levant, levantin, leveur,	élever, élève, éleveur, élevage, élévation, élévateur. enlever, enlèvement, prélever, prélèvement, relever, relevé, relevée, relèvement, soulever, soulèvement, relief.
	LEG	léger, légèreté, légèremment,	allège, alléger, allégeance, allègement.
	LIEG	liège, liéger.	

159. Une autre sorte d'exercices sur les *familles de mots* consiste non seulement à énumérer les divers membres d'une famille, mais à expliquer les rapports de signification qui existent entre les mots de cette famille et la *racine*. Nous prenons comme exemple le mot *battre*¹.

Battre, c'est frapper à plusieurs reprises, donner des coups. Celui qui bat est un **batteur**, et celui qui reçoit des coups, un **battu**. Un morceau de bois plat servant à battre le linge est un **battoir**. L'action de battre les grains est le **battage**; une machine à battre est une **batteuse**. Le morceau de fer mobile placé à l'intérieur d'une cloche est un **battant**. Un morceau de bois servant à battre soit le plâtre, soit la terre, est une **batte**; c'est aussi le nom donné au sabre de bois que porte Arlequin. Une réunion de canons est une **batterie**. L'action de battre les taillis pour en faire sortir le gibier est une **battue**.

Jeter un objet de tout son long par terre, c'est l'**abattre**; il se dit des arbres, des animaux. L'action d'abattre est un **abatage**; une réunion d'arbres abattus forme un **abatis**; on appelle aussi **abatis** les pattes, la tête, le cou et les ailerons détachés d'une volaille; le lieu où

1. Cet exemple est emprunté à la *Lexicologie* de MM. Personneaux et Gautier, où 128 familles de mots sont ainsi étudiées et analysées.

l'on abat les animaux de boucherie est un **abattoir**. L'état de quelqu'un qui est abattu, au figuré, par une douleur physique ou morale, porte le nom d'**abattement**. Mettre tout à fait à bas, abaisser, c'est **rabattre** (*re* augmentatif). Celui qui met à bas, qui fait tomber la joie est un **rabat-joie**. Un col rabattu s'appelait autrefois un **rabat**; c'est le nom donné aujourd'hui à une pièce de toile fine, rabattue sur le devant de la poitrine, que portent les ecclésiastiques, les membres du barreau et de l'Université.

Se battre avec ou contre quelqu'un, c'est **combattre**; celui qui combat est un **combattant**, il livre un **combat**.

Lutter pour sortir de, s'est se **débattre**; par suite débattre a pris le sens de lutter pour, disputer; l'action s'exprime par le nom **débat**. S'agiter pour se distraire, c'est **s'ébattre** ou prendre ses **ébats**. **Rebattre**, c'est battre de nouveau, c'est aussi revenir constamment sur la même idée; un conte *rebattu* est un conte répété à satiété.

Un combat entre deux armées est une **bataille**; livrer bataille se rend par **batailler**, terme un peu vieilli dans cette acception, et qui s'emploie plutôt dans le sens de contester. Celui qui aime à se battre est un **batailleur**. **Bataille** désignait autrefois une subdivision de l'armée. Ex. : Du Guesclin partagea son armée en trois *batailles*. Il a pour diminutif **bataillon**.

SECTION V

VARIATIONS DE SENS¹

160. La longue étude qui précède nous a montré comment s'est constitué le vocabulaire français : par héritage, par emprunt direct, par formation nouvelle. Mais ce vocabulaire ainsi constitué a subi depuis son origine de nombreuses modifications non seulement dans sa forme, mais dans sa signification.

Ainsi le même mot peut avoir un grand nombre de significations plus ou moins éloignées de son sens primitif.

On distingue ordinairement le *sens propre* et le *sens figuré*.

Un mot est pris au *sens propre* quand il est employé dans sa signification primitive : *Cet homme a une maladie de cœur*

Un mot est pris au *sens figuré* quand on transporte la

1. Voyez *Dictionnaire étymologique* de A. Brachet, introduction ; — *La vie des mots*, A. Darmesteter ; — *Essai de sémantique*, M. Bréal.

signification des choses physiques aux choses morales, ou réciproquement : *Cet homme est plein de cœur.*

Ici le mot *cœur* n'a plus le sens physique qu'il avait dans l'exemple précédent.

Nous avons vu qu'on arrive au sens propre des mots en étudiant les éléments dont ils sont formés, c'est-à-dire la *racine* et les *affixes*. Mais il ne suffit pas toujours de décomposer un mot et d'en connaître les divers éléments pour en bien comprendre le sens : ce sens a varié, parfois même dès l'origine.

En empruntant la plus grande partie de son vocabulaire au latin, notre langue ne s'est pas contentée d'un calque servile, d'un simple mot à mot ; elle a aussi fait une part à l'imagination. Tantôt elle n'a pris que le sens figuré de l'expression latine : ainsi *villosum*, la chose *velue*, est devenu le *velours* ; *levium*, dérivé de *levis*, la chose *légère*, est devenu le *liège* ; *testa*, le fragment de pot cassé, le *tesson*, a donné la boîte crânienne, la *tête* ; *scrupulus*, le petit caillou qui, entré dans la chaussure, blesse le pied du marcheur, est devenu le *scrupule*, l'inquiétude d'une conscience timorée ; *stipulari*, qui signifiait rompre la paille (*stipula*), a donné *stipuler*, arrêter par un contrat, parce qu'on rompait une paille quand on faisait une convention.

Parfois le sens s'est tellement détourné de son origine, qu'on a peine à renouer la chaîne entre le mot primitif et le mot dérivé ; ainsi *saugrenu* (proprement *sel grenu*) signifia d'abord fin, piquant, spirituel : il n'a plus aujourd'hui que le sens d'absurde, grossier. *Bureau*, diminutif de *bure*, désignait autrefois une étoffe grossière ; cette étoffe, qui recouvrait d'ordinaire une table à écrire, a fini par donner son nom au meuble, à la pièce même où l'on écrit, enfin aux personnes qui s'y réunissent. *Cadran*, qui désignait jadis le plan toujours *carré* (*quadrantem*), du cadran solaire, continue à désigner le plan ordinairement *rond* de nos horloges. *Chapelet*, qui signifiait d'abord un petit chapeau (vx. fr. *chapel*), a désigné ensuite une couronne, puis la couronne de roses qu'on met sur la tête de la Vierge (*rosaire*), l'objet de dévotion qui a la forme d'une

couronne formée de grains enfilés, enfin la prière même qu'on récite sur cette couronne ; on dit par analogie un *chapelet* de marrons, un *chapelet* d'injures.

Le sens s'est aussi étendu : à l'origine, *buisson* ne désignait qu'un *fourré de buis* ; *cabriole*, le saut de la chèvre (*capriola*) ; *camelote*, une étoffe en poil de chameau ; *lange*, *lanière*, une étoffe ou une courroie de laine ; *linge*, *linceul*, une étoffe de lin ; *acharner*, c'était donner aux chiens ou aux faucons le goût de la chair, par suite les exciter ; *attraper*, prendre dans une *trappe* ; *brandir*, agiter une épée (ou *brand* dans notre ancienne langue). L'*huissier* était d'abord celui qui ouvre l'*huis* (la porte) ; le *déluré* (anc. *déleurré*) était le faucon qui ne se laissait plus prendre au *leurre* ; le *trompeur* désignait le charlatan qui appelle le public à son de *trompe* ; et la *toilette*, qui désigne aujourd'hui l'habillement, la parure, l'action de se nettoyer, de se vêtir, enfin le meuble garni de tout ce qui sert à la parure, à la propreté, n'offrait que l'idée d'une petite *toile*, d'une petite serviette de toile ; ce sens primitif se retrouve encore dans la *toilette* des tailleurs, morceau de toile qui sert à envelopper leur ouvrage.

Souvent aussi le sens s'est restreint, rétréci : *crin* s'appliquait également aux cheveux de l'homme et au poil des animaux ; *harnais*, qui désignait l'équipement du cheval et du cavalier, ne désigne plus que celui du cheval ; *maquignon* s'appliquait aux *marchands* en général, aujourd'hui il est réservé aux marchands de chevaux ; tout ce qu'on mangeait s'appelait *viande* (du latin *vivenda*, ce dont on peut vivre), maintenant ce mot est restreint au sens de *chair* ; *ramoner*, c'était nettoyer avec un balai fait de petites branches ou *ramons*, aujourd'hui c'est seulement nettoyer la cheminée.

On voit que la comparaison, la métaphore, ont joué un grand rôle dans ces variations de sens, et il ne faudrait pas croire que l'esprit en était toujours exclu. Ainsi : la *feuille d'arbre* donna son nom à la *feuille de papier*, grâce à la minceur qui les caractérise toutes deux ; le *bélier*, le *mouton*, qui frappent du front, devinrent la machine de guerre qui battait les tours, la masse de fer qui sert à enfoncer les pieux ; le *cap* est main-

tenant la *tête* (*caput*) qui s'avance dans la mer; le *goupillon*, qui lançait l'eau bénite, rappela la queue du *renard* (*goupil* en vieux fr.); le chasseur qui s'embarrassait dans les ronces, le raisonneur qui s'embrouillait dans son raisonnement, furent comparés au cheval qui s'embarrasse dans son licou ou *chevêtre*, et l'on dit qu'ils *s'enchevêtraient*; la limite, le commencement d'un pays fit penser au *front* et s'appela la *frontière*; la *targe*, bouclier des Gaulois, réduit à une petite plaque de métal munie d'un verrou, est devenue chez les Français modernes une petite targe, une *targette*; enfin, un assemblage de branches, de rameaux, s'appela d'abord un *ramage*; puis le nom s'étendit au chant des oiseaux perchés sur la ramée, et de là au babil des enfants; le sens primitif a subsisté dans : une étoffe à *ramages*¹.

1. L'existence de plusieurs sources d'origine et d'époques différentes pour le vocabulaire, les modifications de la valeur des mots depuis l'origine, ont amené parfois plusieurs mots à représenter le même objet et la même idée. Ces mots sont ce qu'on appelle des *synonymes*, nous les étudierons plus loin. Voyez Chapitre V.

CHAPITRE III

PRONONCIATION ET ORTHOGRAPHE

161. Le chapitre précédent nous a montré comment s'était formé notre vocabulaire et comment il s'enrichissait tous les jours. Nous avons vu aussi que le sens des mots n'était pas immuable, mais susceptible d'extension et de modification.

Nous montrerons maintenant que, comme le sens, le son et la forme des mots se modifient sans cesse. Soit, par exemple, le latin classique *regem* (roi), représenté en latin populaire par *rege*. Il se rencontre dans tous les anciens textes français sous la forme *rei*; ce qui confirme la règle énoncée § 54, que *é* tonique libre aboutissait à *ei* en français. Mais, des le milieu du 12^e siècle, *rei* a été remplacé par *roi*, prononcé *roï*; au 15^e siècle, on ne dit plus *roï*, mais *roé*, qui devient *roué* au 16^e siècle tout en étant toujours écrit *roi*. Enfin, dans le cours du 17^e siècle, s'établit la prononciation *roua* qui devait définitivement triompher.

En mesurant le chemin parcouru depuis le *rei* du 11^e siècle, on voit que le son représenté par l'*e* des Latins n'a cessé de se modifier d'une manière insensible mais constante. Le son moderne *oua* se modifiera lui-même et se modifie peut-être déjà sur nos lèvres, bien que ces phénomènes phonétiques soient à notre époque retardés dans leur évolution par la connaissance de plus en plus répandue de l'écriture et le désir de mettre le langage en harmonie avec l'orthographe usuelle. Nous avons vu en effet le latin *rege(m)* passer en français de l'orthographe *rei* à l'orthographe *roi* (*roï*); parce que pendant un certain temps l'orthographe a suivi l'évolution phonétique;

c'est-à-dire qu'on a écrit le mot comme on le prononçait. Mais ce développement parallèle n'a pas duré et les changements importants qu'a subis l'orthographe sont le plus souvent restés étrangers à la phonétique.

Nous allons étudier : 1^o les changements phonétiques survenus du 12^e siècle au 16^e siècle, et du 16^e au 19^e siècle.

2^o Les principales phases de l'histoire de l'orthographe.

SECTION I

DE LA PRONONCIATION

I. DU 12^e AU 16^e SIÈCLE

162. Voyelles. — Quelle que soit leur origine, les voyelles simples *a*, *i*, *u*, persistent sans changement : *pas* (lat. *passu*(m)), *fil* (lat. *filu*(m)), *nul* (lat. *nullu*(m)).

Au contraire : **Ē** provenant de *A* tonique libre devient *E* ouvert : *mère* (lat. *matre*(m)), *père* (lat. *patre*(m)).

Ē provenant de *E* tonique entravé devant *L* aboutit dans cette période à *EAL*, puis *EAU* par vocalisation de *L* : *bellu*(m), *bel*, *beal*, *beau*.

Ō provenant de *AU* latin ou de *O* entravé devient *Ó* devant *S* : *causa*(m), *chôse*, *chôse*; *hospite*(m), *hôte*, *hó*(s)te; — et reste *Ō* partout ailleurs : *mortuu*(m) *môrt*.

163. Les diphtongues tendant à se réduire à un son simple, **AI** devient **Ē** : *plaga*(m), *plaie* (prononcé *plée*).

Nous avons vu par quels intermédiaires **Ō** et **Ó** du latin aboutissent à *EU* (voy. § 57 et 58). C'est entre le 11^e et le 14^e s. que s'accomplissent ces phénomènes. A cette époque, la diphtongue *EU* (prononcée *é-ou*) se réduit au son simple qu'elle a aujourd'hui (allemand *ö*).

La diphtongue **EI** provenant de **Ē** latin passe à **ŌĪ** : *se*, *sei*, *soi*.

164. Les voyelles suivies d'une nasale subissent un important changement :

Nous avons vu (§ 50) qu'après une voyelle *N* du latin vulgaire s'était maintenu en français et se prononçait à part sans influencer sur la qualité de la voyelle précédente.

Entre le début du 11^e s. et la fin du 15^e s., les trois voyelles *A*, *E*, *O*, dans cette position, se nasalisèrent, c'est-à-dire s'accompagnèrent d'une résonance nasale, sans que d'ailleurs la nasale suivante cessât de se prononcer à part. On disait donc : *an-n'*, *on-n'*, *en-n'*.

Un peu plus tard, I et U se nasalisèrent de la même façon; mais comme les sons de *i* nasal et de *u* nasal n'existent pas (voy. § 25), ils aboutirent respectivement au son de E nasal (*in* = en-n') et de EU nasal (*un* = eun-n').

Notons encore que E, suivi d'une nasale et d'une autre consonne, ne se nasalise pas en EN, mais en AN (*vendre*, prononcez *van-n'dre*).

165. 2° Consonnes. — Dans la période que nous étudions s'accomplissent quatre changements importants :

1° Entre deux voyelles, les dentales et les palatales (celles-ci devant O et U) tombent, non sans subsister un certain temps sous leur forme forte. A la fin du 12° s., leur chute est un fait accompli : *videre*, *vedeir*, *veoir* (moderne *voir*).

2° La dentale finale non appuyée, restée elle aussi sous la forme forte D, tombe à cette époque : *nudu(m)*, *nud*, *nu*.

3° S entre une voyelle et une consonne cesse de se prononcer dès cette époque. Cette chute amène l'allongement de la voyelle précédente, quand elle est tonique : *asinu(m)*, *asne*, *âne*.

4° Après une voyelle et devant une consonne ou à la fin d'un mot, L se vocalise en U : *altu(m)*, *halt*, *haut*.

II. DU 16° AU 19° SIÈCLE

166. A partir de 1530, les grammairiens Palsgrave, Dubois, Meigret, Pellotier, Ramus, Vaugelas, Ménage, Dangeau, de Wailly, Dumarsais, etc.; les imprimeurs Tory et Dolet; les lexicographes Robert et Henri Estienne, Nicot, Tabourot, Lanoue, Cotgrave, Oudin, Monet, Richelet, l'Académie, etc.; les poètes Ronsard, Baïf, Malherbe, Corneille, Racine, etc.; enfin tous les grands écrivains du 16°, du 17° et du 18° siècle¹ nous fournissent des renseignements précis sur la manière dont le français était parlé à Paris et dans les provinces. C'est en puisant à ces sources multiples que nous allons signaler les changements les plus remarquables survenus dans la prononciation, du 16° siècle à nos jours.

1° Des voyelles

167. La voyelle A a éprouvé des fortunes diverses. Remplacée par *e* dans une foule de mots (*cherme*, *espergne*, *fener*, *camerade*, *condemnable*, etc.), elle était tombée en discrédit au temps de Vaugelas (1647), qui « avoue que l'*e* est plus doux »; aussi Ménage, tout en déplorant

1. Voyez aussi *Histoire de la prononciation française* par Ch. Thurot.

qu'on dise *cherette*, *cheriot*, *chertier* (pour *charrette*, *chariot*, etc.), recommande *finesser* (pour *finasser*), *Berthelemy*, *ermoire*, etc.; et Richelet écrit *erres* (p. *arrhes*), *caterre* (p. *catarrhe*), *tergette*, *terin*, parce que « c'est le plus doux ou le plus sûr ». Déjà en 1530 Tory se moquait des dames de Paris qui disaient avec affectation : « Mon mery est à la porte de Peris où il se fait peier. »

Par contre, surtout devant *r*, **A** sonnait souvent dans des mots où nous faisons entendre un *e*. Ainsi Robert Estienne (1549) affirme que le peuple de Paris dit *Piarre*, *guarre*, *jarbe*, place *Maubart* (pour *Pierre*, *guerre*, *gerbe*, etc.), et l'on connaît le mot du célèbre chirurgien Ambroise Paré : « Je le pansay, Dieu le guarist. » Plus tard on trouve encore *asparge* (p. *asperge*), *Catharine*, *damoiselle*, *sarge*, *sarpe*, *paroquet* (p. *per-roquet*), *gardian*, *chrestian*, *Européan*, etc. (p. *gardien*, *chrétien*, etc.). Ménage (1672) recommande même *amathyste* (p. *améthyste*); il assure qu'on « ne parle point autrement à la cour ».

168. **Ai** se faisait entendre dans plusieurs mots où nous ne mettons plus qu'un *a* simple, *saige*, *languaige*, *hérिताige*, *dommaige*, *montaigne*, *compaignon*, *Bretaigne*, *Champaigne*, *aigneau*, *gaigne* (pour *sage*, *langage*, *héritage*, etc.). Dans d'autres au contraire *ai* était représenté par un *a* simple : *fantasie*, *confrarie*, *vrament*, *coral* (p. *fantaisie*, *confrairie*, *vraiment*, *corail*). Vaugelas prétend que « toute la cour dit *je va* et ne peut souffrir *je vais*, qui passe pour un mot provincial ».

169. **Au** et **Eau**, qui prennent définitivement à la fin du 16^e siècle la valeur de *O* simple, étaient remplacés par *iau*. On écrivait et on prononçait : *oysiau*, *chapiau*, *moyniau*, *panniau*, *Biauvais*, etc. (p. *oiseau*, *chapeau*, *moineau*, *panneau*, *Beauvais*). Mais les érudits tels que Lancelot, Ménage, conseillent de prononcer *au* comme *af* dans *amafrose*, *aftomate*, *aftographe*, au lieu de *amau rose*, *automate*, *autographe*, qu'il faut laisser à ceux qui ignorent le grec.

170. **An**, **am** avaient toujours un son nasal; on disait *constanmant*, *puissanmant*, *granmaire*, et même *ardanmant*, *prudanmant*, etc. C'est ce qui explique le quiproquo de Martine gourmandée par Bélise :

BÉLISE. Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire?

MARTINE. Qui parle d'offenser grand'mère ni grand'père?

(Molière, *les Femmes savantes*, acte II, sc. vi.)

C'est assez récemment que la voyelle nasale a été remplacée dans cette position par une voyelle pure. Du reste l'orthographe qui double la nasale sans aucune raison aujourd'hui est un vestige de cette prononciation : *bonne*, prononcé aujourd'hui *bone*, représente un ancien *bon-ne*.

171. Enfin **A** redoublé dans les mots *Isaac*, *Aaron* et anciennement

Châlons, se prononçait comme un *a* long : Is^dc, Aron, Châlons ; ce dernier a fini par prendre l'orthographe de sa prononciation.

172. **E** a été souvent confondu avec l'*a*, comme nous l'avons vu plus haut. De plus il était remplacé par *i* dans *cerimonie*, *carine*, *cristien*, *épidimie*, *inclin*, *moriginer* (p. *cérémonie*, *carène*, *chrétien*, etc.). — En revanche il a régné un moment dans *amnestie*, *femenin*, *redicule*, *artemon*, *messel*, *herondelle*, *melieu* (p. *amnistie*, *fémnin*, *ridicule*, etc.). « La plupart des dames et des cavaliers, dit Ménage, prononcent présentement : pléez-moi ce papier, pléez-moi ce linge. »

Quant à la distinction de l'*é* fermé et de l'*è* ouvert, elle n'a jamais été bien faite, du moins dans l'orthographe, puisque l'accentuation des différentes sortes d'*e* n'est devenue générale qu'au 18^e siècle. L'Académie ne l'a adoptée que dans la troisième édition de son dictionnaire (1740).

173. **Er** à la fin des mots se prononçait tantôt ouvert, tantôt fermé. *Mer*, *enfer*, *Jupiter*, dans plusieurs provinces sonnaient comme *aimer*, *triompher*, *assister*. Mais en poésie, *er* devait toujours être ouvert, car les meilleurs poètes font rimer *toucher* avec *cher*, *se fier* et *fier*, *abismer* et *mer*, *trouver* et *hiver*, etc. L'Académie (1740) écrit par un *e* fermé *artère*, *atmosphère*, *austère*, *caractère*, *adhère*, *altère*, *espère*, etc., et par *e* ouvert *amère*, *chimère*, *colère*, *éphémère*, *fougère*, *opère*, *révère*, etc. : ce qui prouve l'incertitude de la prononciation.

174. **E** muet a encore au 16^e siècle un son distinct à la fin des mots. « Il sonne, dit Palsgrave, à peu près comme *o* prononcé à voix basse et fortement du nez. » C'est dans le cours du 17^e siècle que cet *e* devient réellement muet.

175. **I** permutait avec *e*, comme nous l'avons déjà dit, dans *cerimonie*, *carine*, etc. Quand il était combiné avec *e* (*ei*), c'est tantôt le son de l'*e*, tantôt le son de l'*i* qui a prévalu. Ainsi on ne dit plus, comme au 16^e siècle, *estreine*, *vieigne*, *cousteiller*, ni *javeleyne*, *veigne*, *desseigner*, *cabeillau*, *seillon*, mais *étrenne*, *viennne*, *coutelier*, et *javeline*, *vigne*, *désigner*, *cabillaud*, *sillon*.

I disparaissait aussi dans *bien*, *rien* : « Presque tous les Français qui se piquent de bien parler, dit Villecomte (1751), prononcent *ça va ben*, *ça ne vaut ren*. »

176. La voyelle *y* était confondue avec *i* ; on l'employait surtout à fin des mots, *moy*, *toy*, *loy*, *roy*, *vray*, *iray*, *ennuy*, etc., sous prétexte qu'elle « avait meilleure grâce » que l'*i* ; mais sa prononciation était la même.

177. **O** se prononçait *ou* dans *Noé, Moÿse, arroser* (*Noué, Mouÿse arroser*), et Ronsard faisait rimer *chose* avec *espouse*. Il disparaissait d'après Vaugelas, dans *commencer, commode, incommode*, que « les Parisiens prononcent à tort *que mencer, que mode, inquemode* ». Mais on l'entendait seul dans les mots *Te Deum, factotum, dictum, Aliborum, totum*, qui se prononçaient *Te Deon, factoton, etc.* Les trois derniers, *dicton, Aliboron* et *toton*, ont seuls conservé cette orthographe et cette prononciation.

O nasal sonnait comme *ou* dans *mon, ton, son, bon, etc.*, qu'on prononçait *moun, toun, soun, etc.*, comme on le fait dans le patois limousin.

O se faisait entendre seul dans *ambrosie, extraordinaire, porreau* (pour poireau).

178. **Oi** est la diphtongue la plus curieuse de notre langue, celle dont la prononciation a le plus varié. On sait que cette diphtongue a fini par être prononcée et remplacée par *ai* dans quelques noms, comme *François, Anglois*, et dans les finales des verbes, *j'aimois, j'aimerois*; d'autres mots ont, au contraire, gardé le son et la forme *oi*. Mais avant qu'on arrivât à distinguer nettement *oi* et *ai*, la diphtongue *oi* s'est prononcée de bien des manières, dont plusieurs se retrouvent naturellement dans les dialectes provinciaux :

Au 16^e siècle, **oi** = **oè**; on prononce *loèzir, poère, coèffure, poèvre* (poivre), *baètte* (boîte); — **oué** : *mouchouèr, mirouèr, tirouèr* (mouchoir, miroir, etc.); — **oa** : *foarre* (foire), *poale* (poêle), *moas* (mois), *foas* (fois), *troas* (trois), etc.

Au 17^e siècle, même vers la fin du 16^e, **oi** = **oua** : *noua* (noix), *boua* (bois), *voua* (voie); mais commence à être remplacé par le son *ai* ou *é* dans quelques mots : *endret, maladret, Nermoutier* (pour *endroit, maladroït, Noïrmoutier*), *veage* (p. voyage). D'après Richelet, « *néïer* est le mot d'usage, et il n'y a plus guère que les poètes qui se servent de *noïer*, y étant contraints par la rime ». Cependant le même auteur dit dans son dictionnaire : « *éfrai*, prononcez *éfroi* ». Vaugelas pense « qu'il faut dire *avoine* avec toute la cour et non pas *aveïne* avec tout Paris ». D'un autre côté, « une infinité de gens disent je *dais* (dois), tu *dais*, il *dait*, ce qui est insupportable ». Il admet cependant qu'on prononce *craire, accraire, drait* dans la conversation, mais *croire, accroire, droit* dans le discours soutenu. On voit que l'usage hésitait entre *oi* et *ai*.

Au 18^e siècle les grammairiens s'efforcent encore de trouver pour *oi* quatre prononciations différentes : **ôé** dans *foi, loi, moi, etc.*; — **é** dans *froid, roïde, adroit, etc.*; — **oa** dans *mois, pois, noix*; — **oua** dans *bois*. C'est **oé** qui domine dans le discours soutenu, dans la déclamation;

c'est *è* qui est réservé pour la conversation. Cette distinction finit par s'effacer, et aujourd'hui c'est la prononciation *oua* qui l'emporte.

Quant aux noms de peuples et aux temps des verbes qui ont changé *oi* en *ai*, tels que Écossais (Écossais), je venais (je venais), etc., dès le 16^e siècle ils se prononçaient par *oè* dans le peuple et par *è* à la cour. H. Estienne reproche vivement aux courtisans la prononciation de Français, Anglais, Milanais, qu'il estime trop « mignarde », trop efféminée. De son côté, Pelletier (1549) s'étonne que « le peuple prononce prièt, crièt, étudièt, et toutes foès nous écrivons prioît, criaît, étudioît ». Au 17^e siècle on dit aussi ordinairement je parlais, je croyais, je pensais, etc.; mais dans la chaire et au barreau le vieil usage persiste, et l'on continue de prononcer comme on écrit : je parlais, je croyais, etc. Les noms de peuples se prononcent tantôt en *ois*, tantôt en *ais*, et l'on s'efforce en vain de trouver des motifs plausibles à cette distinction. Selon Ménage, on dit bien « les Français, les Anglais, les Hollandais, les Irlandais,... et les Danois, les Chinois, les Gaulois, les Génois, les Suédois ou les Suédaï, les Polonois ou les Polonais; mais personne ne prononce les Albanais, les Finlandais, les Japonais ». On sait que le temps n'a pas ratifié la dernière partie de cet arrêt.

Malgré l'usage général de la prononciation en *ai*, ces mots, noms ou verbes, s'écrivaient par *oi* au 18^e siècle et au commencement du 19^e. Voltaire demanda en vain qu'on mit l'orthographe d'accord avec la prononciation; ce n'est qu'en 1835 que l'Académie a admis l'orthographe actuelle. Un siècle avant Voltaire, en 1675, un avocat du parlement de Rouen, Nicolas Bérain, avait déjà demandé cette réforme.

179. *Oi* nasal (*oin*) a été regardé comme l'équivalent de *ein* pendant tout le 16^e siècle. On faisait rimer *point* avec *plaint*, *besoin* avec *sein*, *moindre* avec *atteindre*, *joindre* avec *plaindre*, *moins* avec *humains*, etc. De là cette enseigne, citée par Tabourot, où étaient représentés **un poing doré et une main argentée**. Nos pères, friands d'ailleurs de pareils rébus, y trouvaient sans hésiter : *Au poing (point) d'or et main (moins) d'argent*.

180. *U* était remplacé par *o* dans *factotum*, *factum*, etc. (qu'on prononçait *factoton*, *facton*, voyez plus haut), mais sonnait seul dans *tumber*, *tumbeau*, *tumbereau*. Il disparaissait dans *bisson* (pour *buisson*), *Urselines* (pour *Ursulines*), etc.

181. *Eu* se réduisait à *u* dans *lieu*, *feu*, *jeu*, *Dieu*, *œuvre*, *cœur*, qu'on prononçait *liu*, *fu*, *ju*, *Diu*, *uvre*, *cur*. De même au commencement des mots, *Eustache*, *Eugène*, *Euphrate*, *Euripe*, etc., qu'on prononçait *Ustache*, *Ugène*, *Uphrate*, *Uripe*, etc., et dans les mots *valeureux*, *heureux* (prononcez *valoureux*, *hureux*). Cet usage existe encore dans plusieurs provinces.

182. **Ou** se réduisait à *o* dans *brossailles* (pour *broussailles*) et, par contre, sonnait dans *juin*, *buis*, *Suisse*, qu'on prononçait *jouin*, *bouis*, *Souisse*.

Our se prononçait comme *ou* simple dans *toujours*, *velours*, *pour*, etc., on disait *toujou*, *velou*, *pou*, etc.

2° Des consonnes

183. En étudiant les consonnes, on surprend encore plus facilement les tâtonnements de l'orthographe qui cherche à se plier aux exigences de la prononciation.

Labiales.

184. Les labiales (**P, B, F, V**) sont mises les unes pour les autres; on trouve *capriole*, *Jacopins*, *couble*, *rabe*, *Constantinoble*, *jube*, *grapir*, *suiwer*, etc., pour *cabriole*, *Jacobins*, *couple*, *rave*, *Constantinople*, *jupe*, *gravir*, *suißer*.

(Nous avons déjà parlé des nasales **m** et **n** à propos des voyelles.)

Dentales.

185. La confusion était la même pour les dentales (**t, d, s, z, l, r, ill**). Tantôt elles se supprimaient; ainsi on disait *pu*, *ajuger*, *tabe*, *sudit*, *regitre*, *cataplâme*, *doube*, *mecredy*, *aversaire*, *rétraindre*, *Saint-Miché*, *pampe*, *pourpe*, etc., pour *plus*, *adjuger*, *table*, *susdit*, *registre*, *cataplasme*, *double*, *mercredi*, *adversaire*, *restreindre*, *Saint-Michel*, *pampre*, *pourpre*, etc. Tantôt elles se remplacent l'une par l'autre : *suseau*, *mérancholie*, *plurier*, *coronel*, *herboliste*, *materas*, *parefrenier*, *Catheline*, *rhinocerot*, etc., pour *sureau*, *mélancolie*, *pluriel*, *colonel*, *herboriste*, *matelas*, *palefrenier*, *Catherine*, *rhinocéros*, etc. — G. Tory et H. Estienne se plaignent que les Parisiens disent *courin*, *sairon*, *rai ron*, pour *cousin*, *saison*, *raison*, et inversement *Mazie*, *Mazia*, *mazi*, *pèse*, *frèse*, *mèse*, pour *Marie*, *Maria*, *mari*, *père*, *frère*, *mère*.

Tantôt elles s'ajoutent ou se transposent : *truffles*, *glason*, *bouticle*, *flebesse*, *esplingue*, *calvacade*, *roller*, *temple*, *jardrin*, *muscart*, *equivocle*, etc., pour *truffes*, *gazon*, *boutique*, *faiblesse*, *épingle*, *cavalcade*, *rouler*, *tempe*, *jardin*, *muscat*, *équivoque*. Les exemples de transposition de l'*r* surtout abondent chez les auteurs du 16^e et du 17^e siècle; on trouve *berbis*, *Berton*, *bertelle*, *ferdonner*, *brelue*, *breline*, *burnir*, *border*, *garbuge*, *esprevier*, etc., pour *brebis*, *Breton*, *bretelle*, *fredonner*, *ber lue*, *ber line*, *brunir*, *broder*, *grabuge*, *épervier*, etc.

186. **L** mouillé s'est tantôt prononcé *le*, tantôt *ill* dans *anguille*, *apostille*, *camomille*, *Camille*, *torpille*, etc.

187. A la finale **R** se supprime souvent. D'après l'Académie, **ir** à la fin des mots et placés devant une consonne se faisaient entendre comme un *i* seul, repent *ir*, souven *ir*, plais *ir*, lois *ir*, part *ir*, etc. ; on disait donc *le repent* d'un enfant ; un *souven* pénible, etc.

188. **Eur** s'adoucissait en *eux* ou en *euz* ; on disait voyage *eux*, ramon *eux*, porteur *eux*, taill *eux*, tromp *eux*, leuz, etc. Tabourot rapporte qu'il a vu, sur une enseigne, des chats qui sciaient du bois, avec cette légende : « *Aux chats scieux* », ce qui signifiait clairement pour les contemporains *Au chas-sieux*. Cette prononciation est restée dans *Monsieur* et *Messieurs*.

Palatales et Marginales.

189. Nos pères ont encore plus hésité entre les palatales et les marginales (**C, K, Q, G, CH, J, GN**). Sous l'influence des dialectes du Nord et du Midi, le français a tour à tour prononcé *tabaqui*ère et *tabati*ère, *arqu*itecture, *arqu*itrave et *archit*ecture, *arch*itrave, *monarqui*e et *monarch*ie, *caték*isme et *catéch*isme, *interroguer* et *interroger*, etc.

190. Le **ch** a, un moment, remplacé le **g** et le **c** dur (= *c* et *q*) dans les mots *franch*ipane, *rubric*he, *sandarac*he, *ch*âble, *chauch*emar (pour *frang*ipane, *rubri*que, *sandara*que, *c*âble, *cauch*emar). Il remplaçait aussi l's où le **c** dans *chyl*indre, *capuch*ins, *chif*let, *ch*imagrée, *chy*comore (pour *cyl*indre, *capuc*ins, *sif*let, *s*imagrée, *sy*comore). Mais il était supplanté : par le **c** dans *casu*ble, *car*me, *catou*iller, *cer*cher, *cichor*ée, *cornice*, *cir*urgien (pour *chasu*ble, *char*me, *chatou*iller, *cher*cher, *chico*rée, *cornic*he, *chir*urgien) ; par l's dans *Sine*, *dessi*re (pour *Chi*ne, *déch*ire) ; par le **j** dans *jeval*, *jevali*er, *jev*ron (pour *che*val, *che*valier, *che*vron) ; enfin par le **q** dans *saquet*, *branque*, *cloque*, *broque*, *fourque* (pour *sach*et, *bran*che, *clo*che, *bro*che, *four*che). On hésita longtemps entre *Achéron* et *Akéron* ; Racine voulait qu'on prononçât *Achéron* « à la françoise » et Lulli, *Akéron*, comme les Grecs. Cette dernière prononciation resta à l'Opéra ; mais l'Opéra finit par avoir tort, et l'on prononce aujourd'hui *Achéron* comme Racine.

191. Le **g** et le **c** ont été employés l'un pour l'autre dans *glap*ier, *ganif*, *ganiv*et, *gabin*et, *grap*aud, *beg*ace, *seg*ret, *negrom*ancie, etc. (pour *clap*ier, *canif*, *caniv*et, *cabin*et, *crap*aud, *bé*casse, *sec*ret, *nécro*mancie, etc.), et dans *con*fle, *coul*ot, *cangr*ène, *cargou*sse, *crot*esque, *écl*ogue, *micr*aine, *vacab*ond, *intrigue*, *digue*, etc. (pour *gon*fle, *goul*ot, *gangr*ène, *gargou*sse, *gro*tesque, *ég*logue, *migr*aine, *vagab*ond, *intrigue*, *digue*, etc.). On prononce encore aujourd'hui *se*cond et *reine*-*glau*de, malgré l'orthographe *se*cond et *reine*-*Claude* ; par contre le brave *Crillon*, dans ses lettres à Henri IV écrivait son nom *Grillon*.

192. Dans *gn* le *g* était muet au 16^e siècle; on écrivait *regnard*, *cygne*, *digne*, *consigne*, *insigne*, *signe*, mais on prononçait *renard*, *cyne*, *dine*, *consine*, *insine* et *sine*, d'où est venu *sinet*, prononciation de *signet*. Ronsard faisait rimer *digne* avec *divine*. Au 17^e siècle, Mme de Sévigné parle encore de sa *résination*, et Racine explique à sa sœur, dans une lettre, que les armes parlantes de sa famille sont un *rat* et un *cygne* (prononcez *ra-cine*). Le poète avoue d'ailleurs que le *rat* lui déplait, et qu'il eût préféré un *sanglier*, animal plus noble.

193. Les abréviations populaires, les contractions violentes qui se produisent dans la rapidité de la conversation, se rencontrent aussi dans les siècles précédents. On disait, au grand scandale des Estienne : *sa* vostre honneur, *sa* vostre grace (*sauve* votre honneur¹, *sauve* votre grâce); qu'*a*-vous? (pour qu'*avez*-vous?); n'*a*-vous? (pour n'*avez*-vous?); *sca*-vous? (pour *savez*-vous?), et un siècle après on disait de même *a*-vous fait cela?, *dem'aune*, *i* disent (pour *avez*-vous fait cela?, *demi-aune*, *ils* disent), au grand scandale de l'Académie. Vaugelas déplorait les liaisons hasardeuses comme *on-z-a*, *on-z-ordonne*; Ménage déclarait qu'il faut dire les *quatre éléments*, *je lui ai mille obligations*, et non les *quatre éléments*, *milles obligations*, comme disent « la plupart des dames et les mieux chaussées ». Enfin Thomas Corneille regrette que le bas peuple de Paris prononce toujours *abre*, *mabre* et *arbe*, *marbe* pour *arbre*, *marbre*, *evu* pour *eu*, *il a éu* pour *il a eu*. De nos jours cela ne se dit plus; mais il y a encore des endroits où cela se chante.

194. Cependant ces incertitudes de la prononciation ont enrichi la langue de quelques mots, parce que les deux termes sont restés avec des significations différentes; tels sont *large* et *largue*, *verge* et *vergue*, *lambruche* et *lambrusque*, *conque* et *conche*, *imbu* et *embu*, *cloche* et *cloque*, *chaise* et *chaire*, *border* et *broder*, *dessiner* et *désigner*, etc.

En résumé, cette étude, fort succincte, montre que la prononciation de chaque lettre, de chaque syllabe a beaucoup varié dans l'espace de trois siècles. Ces variations continuent d'ailleurs sous nos yeux. *Consuetudo loquendi est in motu*, disait Varron, l'usage d'une langue ne cesse de changer.

SECTION II

DE L'ORTHOGRAPHE

195. L'orthographe² française a une réputation redoutable et en partie méritée. Il y a peu de gloire à la connaître, et beaucoup de honte à l'ignorer : la moindre faute discrédite son auteur, et ne pas savoir

1. *Honneur* était alors du féminin.

2. Voyez *Observations sur l'orthographe* par Ambroise Firmin Didot.

l'orthographe est une ignorance et un ridicule. Le temps n'est plus où l'orthographe était considérée comme une science mesquine, faite tout au plus pour les clercs et les petites gens, où le duc de Saint-Simon s'en remettait dédaigneusement à son secrétaire du soin de corriger ses écrits; où Louis XIV, Mme de Sévigné et la plupart des personnages fameux du grand siècle orthographiaient moins régulièrement que nos paysans d'aujourd'hui; où un savant historien, Lenain de Tillemont, disait dans sa préface : « *Comme l'orthographe est une chose qui n'a point encore de règle parmi nous, chacun a sa liberté de choisir ce qu'il lui plaît* »; où le maréchal de Saxe, le vainqueur de Fontenoy, écrivait : « *Ils veulent me faire de la Cadémie; cela m'irait comme une bague à un chas* ». De nos jours on n'orthographe plus en gentilhomme; tout le monde est ou veut paraître lettré, et nous ne conseillerions à personne d'orthographier aujourd'hui comme Lenain de Tillemont, même si l'on avait gagné la bataille de Fontenoy comme le maréchal de Saxe.

196. Orthographe vient du grec *orthographia*, qui veut dire « écriture correcte »; c'est l'art d'écrire correctement, c'est-à-dire sans faire de fautes, tous les mots employés dans une langue. On distingue ordinairement deux sortes d'orthographe : l'orthographe de règles et l'orthographe d'usage. La première consiste dans l'application de certains principes de grammaire, tels que la formation du pluriel dans les noms, du féminin dans les adjectifs, les règles d'accord des verbes, des participes, etc. Toutes ces lois sont du domaine de la grammaire proprement dite et, malgré la bonne volonté des grammairiens, sont encore pleines d'incohérences et de contradictions. Quant à l'orthographe d'usage, elle n'obéit à aucune règle générale et s'apprend par la lecture, par la syllabation minutieuse des mots, surtout par la pratique du dictionnaire.

197. Nous ne voulons pas d'ailleurs donner des règles sur ce sujet, mais seulement indiquer :

- 1° Les changements qu'a subis notre orthographe;
- 2° Les singularités qu'a laissées subsister de nos jours le désaccord de l'orthographe et de la prononciation;
- 3° Les réformes qu'on a tenté d'y introduire;
- 4° Les modifications qui nous paraissent les plus désirables et les plus acceptables aujourd'hui.

198. 1^o Changements subis par notre orthographe. — Nous savons que notre alphabet contient trop peu de signes pour pouvoir traduire exactement tous les sons du français; mais s'il est admis que l'orthographe ne peut être qu'une traduction approchée de la prononciation, on peut du moins essayer de la modeler du mieux possible sur cette prononciation. C'est ce que fit le moyen âge : le principe était alors d'écrire ce que l'on prononçait et de n'écrire que cela.

199. Mais deux causes vinrent bientôt troubler cette harmonie. En premier lieu, il se créa une orthographe traditionnelle qui fit maintenir par les lettrés l'ancienne forme des mots, même quand le son réel de ces mots avait changé. L'on avait écrit *vendre*, parce que l'on prononçait *ve-n'dre*; on continua d'écrire de même, alors que l'e s'était nasalisé et se prononçait *an*.

200. En second lieu la connaissance de plus en plus profonde du latin amena une orthographe étymologique : au 12^e siècle on écrivait comme aujourd'hui *neveu* (de *nepotem*), *recevoir* (*recipere*), *ensevelir* (*insepelire*); le 16^e siècle, pour rapprocher ces mots de leurs originaux latins, écrivit *nepveu*, *recepvoir*, *ensepvelir*, sans se douter que le *p* latin existait déjà dans tous ces mots sous la forme du *v*; c'était bien, selon le mot de Mézeray, « vouloir garder tout ensemble la pièce et la monnaie ». De même les formes du 12^e siècle *devoir* (*debere*), *fièvre* (*febrim*), *février* (*februarium*) sont devenues au 16^e siècle *debvoir*, *febvre*, *febvrier*. Le moyen âge, changeant le *ct* latin en *it*, écrivait *lait* (bas latin *lactem*), *fait* (*factum*), *trait* (*tractum*), *nuit* (*noctem*); le 16^e siècle refait ces mots en *laict*, *traict*, *faict*, *nuict*. *Pois*, venu de *pensum*, est rattaché à *pondus* et reçoit un *d*, *poids*; *savoir*, de *sapere*, prend un *c* qu'il n'avait jamais eu, et s'écrit *sçavoir*, à cause de *scire*. Cette recherche d'orthographe savante, qui avait commencé dès le 14^e siècle avec les clercs et les premiers traducteurs des livres de l'antiquité, s'accroît d'une manière démesurée sous la Renaissance, par l'influence que prennent alors les imprimeurs érudits : Robert et Henri Estienne surchargent les éditions sorties de leurs presses d'une foule de lettres parasites empruntées à l'orthographe des langues anciennes; et cette invasion de lettres muettes jette un tel trouble dans l'orthographe, qu'une réaction en sens inverse ne tarde pas à se produire. Mais les réformateurs échouent, comme nous le verrons plus loin, et l'orthographe savante persiste, en s'allégeant un peu, jusqu'à la fin du 17^e siècle.

201. 2^o Singularités de l'orthographe et de la prononciation. — De ces causes diverses viennent toutes les singularités de notre orthographe moderne, qui consistent, soit à représenter par le même signe des sons différents ou par des signes différents un son unique, soit à maintenir dans l'écriture des signes qui ne représentent aucun son réellement prononcé. Voici les principales :

202. 1^o **Voyelles.** — **A** ne se prononce pas dans *aô*t, *Saône*, *to*ast, *curaçao*. — Au contraire, il se fait entendre seul dans *fa*on, *pa*on, *ta*on, *La*on, *Ca*en.

« En *pa*on, *fa*on il y a une lettre superflue, car nous prononçons *pan*, *fan* », disait Sibilet dès 1548.

203. **Ai** se prononce ordinairement *e* dans nous *fai*sons, *satis*faisant, etc.; et *è* dans *maî*tre, *fai*tes, etc.

Aient se prononce *ai*, les lettres *nt* étant nulles dans la terminaison des verbes à la troisième personne du pluriel.

204. **E** est nul dans quelques mots, tels que : *dévoue*ment, *asse*oir, *rougeâ*tre, *beauté*, *eu*, *eusse*, etc. Il se prononce *a* dans *henn*ir, *rouen*nerie, *solenn*el, *fem*me, et dans les adverbes en *em*ment (*prud*emment, prononcez *prud*ament); — *an* dans *en*vie, *en*lever, *en*trer; — *ène* dans *am*en, *abdom*en, *spécim*en, etc.; — *in* dans *append*ice, *exam*en, *Ag*en, *hym*en, *Europé*en, etc.

205. **I** est nul dans *douai*rière, *encoign*ure, *oign*on; et devant un *l* mouillé il ne se prononce pas avec la voyelle précédente : *ba*-il, *trava*-il.

206. **O** ne se prononce pas dans *fa*on, *pa*on, etc., comme nous l'avons vu plus haut.

Le son de *ô* long est exprimé en français à la fois par *ô* (*le v*ôtre, *ap*ôtre) et par *au* ou *eau*, comme dans *vaut*rer, *aut*el, *beauté*.

207. **U** se prononce *ou* dans *quadragé*naire, *quadri*latère, *quadru*pède, *quadru*ple, *in-qu*arto, *lingu*ale, *équ*ateur, *squ*ale, etc.

208. La voyelle **Eu** est un son simple, représenté en français par quatre formes différentes, savoir : **eu** (comme dans *heu*re), — **œu** (comme dans *bœuf*, *sœu*r, *œuf*), — **œ** (comme dans *œil*), — et enfin **ue** (dans *accu*ille, *cue*ille, *orgue*il, etc., qui se prononcent comme s'ils étaient écrits : *accœu*ille, *cœu*ille, etc.).

Eu a le son de *e* dans *jeu*ne, et de *eu* dans *feu*, *lieu*; mais il se prononce comme un *u* simple dans *j'eu*s, *j'eusse* et tous les autres temps passés du verbe *avoir*.

C'est ainsi qu'au 16^e et au 17^e siècle on prononçait *vu*, *dû*, *reçu*, bien qu'on écrivit *veu*, *deu*, *roceu*. Grâce à cet usage, La Fontaine a pu faire rimer *émeute* avec *dispute* dans la fable *les Vautours et les Pigeons* :

Mars autrefois mit tout l'air en émute.
 Certain sujet fit naître la dispute
 Chez les oiseaux....

209. **Æ** se prononce *é* dans *æcuménique*, *ædème*, *Ædipe*, *æsophage*, etc.

On a vu au § 57 l'explication de ces diverses notations orthographiques.

210. **Y** s'emploie, comme nous l'avons déjà vu (§ 23), tantôt pour un *i* (*analyse*), tantôt pour deux *i* (*pays*).

211. Les voyelles nasales sont représentées tantôt par **an**, tantôt par **en**, **ent** : *an*, *en* fer, *souvent*. Ce son **an** se trouve même exprimé de vingt manières différentes :

aen	dans	Caen,	em	dans	empire,
an	—	an (année),	emp	—	exempte.
anc	—	franc,	emps	—	temps,
and	—	quand,	empt	—	exempt,
ang	—	rang,	en	—	ennui,
ans	—	dans,	end	—	rend,
ant	—	tant,	ens	—	bon sens,
ants	—	enfants,	ent	—	dent,
aon	—	Laon,	han	—	hanter,
ean	—	Jean,	hen	—	Henri.

On trouve le son *in* exprimé de vingt-deux manières :

en	dans	rien,	im	dans	limpide,
ens	—	biens,	in	—	vin,
ent	—	vient,	inct	—	instinct,
ein	—	sein,	ingt	—	vingt,
eing	—	seing,	ingts	—	vingts,
eint	—	feint,	inq	—	cinq,
aim	—	faim,	ins	—	vins,
aïnc	—	vainc,	int	—	prévint,
ain	—	vain,	ym	—	Olympe,
aint	—	saint,	yn	—	lynx,
ains	—	bains,	eim	—	Reims.

212. **Ent** équivaut à un *e* muet à la troisième personne du pluriel des verbes, mais il se prononce *an* dans les noms et les adjectifs.

Ainsi *ent* se prononce *an* dans les noms et adjectifs suivants :

<i>adhér ent,</i>	<i>équiv al ent,</i>	<i>diverg ent,</i>	<i>cont ent,</i>
<i>afflu ent,</i>	<i>néglig ent,</i>	<i>par ent,</i>	<i>excell ent,</i>
<i>résid ent,</i>	<i>présid ent,</i>	<i>coïncid ent,</i>	<i>cou vent,</i>
<i>expédi ent,</i>	<i>viol ent,</i>	<i>converg ent,</i>	<i>évid ent.</i>

et il se prononce *e* dans ils *adhèrent*, ils *affluent*, etc.

213. **En** (et **em**) sonne comme **an** dans les mots composés : **en** *orgueillir*, **en** *ivrer*, **en** *nuyer*, **em** *mener*, etc.

214. 2^e **Consonnes**. — Parmi les labiales : **F** est tantôt muet à la fin des mots : *clef*, *bœufs* (au pluriel), *œufs* (au pluriel) ; tantôt sonore : *ne f*, *bœuf* (au singulier), *œuf* (au singulier).

Dans les liaisons, *f* se prononce souvent *v* : *neuf ans* (*neuv ans*).

215. **P** est muet à la fin des mots après une syllabe nasale : *camp*, *champ*, et dans le corps des mots devant une dentale : *baptême*, *compte*, *sept*, *exempt*, *prompt*, *sculpter*, *dompter*.

Il ne se prononce que dans les liaisons de *trop* et *beaucoup* avec le mot suivant ; *j'ai trop attendu* ; *j'ai beaucoup hésité*.

Nous avons vu, § 28, que *p* forme avec *h* une consonne composée qui représente le *phi* grec et qui se prononce comme *f*. D'après le Dictionnaire de l'Académie, sur 3087 mots commençant par *p*, 134 commencent par *ph*.

216. Parmi les dentales : **T** devant *i* dans les mots en *ion* se prononce *s* : *imitation*, *nation*, *faction*, etc. ; excepté quand il est précédé de *s* ou de *x* : *gestion*, *bastion*, *mixture*, *combustion*, *question*.

T se prononce encore *s* dans quelques mots en *tie*. Ce sont :

<i>aristocratie</i> ,	<i>balbutie</i> ,	<i>impéritie</i> ,	<i>péripétie</i> ,
<i>autocratie</i> ,	<i>calvitie</i> ,	<i>ineptie</i> ,	<i>primatie</i> ,
<i>démocratie</i> ,	<i>diplomatie</i> ,	<i>inertie</i> ,	<i>prophétie</i> ,
<i>théocratie</i> ,	<i>facétie</i> ,	<i>minutie</i> ,	<i>suprématie</i> .

Mais les mots suivants se prononcent *tie* :

<i>amnistie</i> ,	<i>hostie</i> ,	<i>dynastie</i> ,	<i>rôtie</i> ,
<i>antipathie</i> ,	<i>modestie</i> ,	<i>épizootie</i> ,	<i>sacristie</i> ,
<i>apathie</i> ,	<i>ortie</i> ,	<i>eucharistie</i> ,	<i>sortie</i> ,
<i>apprentissage</i> ,	<i>partie</i> ,	<i>polymathie</i> ,	<i>châtie</i> ,
<i>garantie</i> ,	<i>repartie</i> ,	<i>Pythie</i> ,	<i>sympathie</i> .

Quelques mots en *tions* se prononcent tantôt *sions*, tantôt *tions*, selon qu'ils sont noms ou verbes. Ce sont :

<i>acceptions</i> ,	<i>désertions</i> ,	<i>inspections</i> ,	<i>objections</i> .
<i>adoptions</i> ,	<i>dictions</i> ,	<i>intentions</i> ,	<i>options</i> ,
<i>affections</i> ,	<i>éditions</i> ,	<i>interceptions</i> ,	<i>persécutions</i> ,
<i>attentions</i> ,	<i>exceptions</i> ,	<i>inventions</i> ,	<i>portions</i> ,
<i>contractions</i> ,	<i>exécutions</i> ,	<i>mentions</i> ,	<i>rations</i> ,
<i>dations</i> ,	<i>exemptions</i> ,	<i>notions</i> ,	<i>relations</i> .

En latin le groupe *tionem* se prononçait *sion*; nos noms en *tion* (prononcés *sion*) sont donc pour la plupart des mots latins passés en français sans changement de prononciation. Mais dans les verbes les deux personnes du pluriel *nous portions*, *vous portiez*, ont naturellement conservé au *t* du radical le même son que les autres personnes : je portais, nous portions, vous portiez, etc. De là cette prononciation bizarre de *nous portions des portions*¹.

217. **T** se lie d'ordinaire : *il dit un mot, huit hommes; vingt et un francs*. Cependant la liaison n'a jamais lieu après *quatre-vingts*, ni après la conjonction *et* : *quatre-vingt-un, un enfant sage et aimable*.

Précédé d'un *c* ou d'un *r*, le *t* devient nul, et la liaison se fait avec le *c* ou le *r* : *respect humain, rempart élevé* (prononcez *respec humain, rempar élevé*).

Nous avons vu, § 28, que *t* forme avec *h* une consonne composée représentant le *thêta* grec, qui se prononce comme un *t* isolé. Dans le dictionnaire de l'Académie, sur 1546 mots commençant par *t*, 73 seulement commencent par *th*.

218. **D** est nul à la fin des mots : *fond, grand, froid*, excepté quand ces mots sont suivis d'un autre mot commençant par une voyelle ou une *h* muette; il sonne alors comme un *t*. Ex. : *grand ami, grand homme, de fond en comble*.

Cependant, précédé d'un *r*, il devient nul, et la liaison se fait avec le *r* : *sourd et muet, bord escarpé* (prononcez *sour et muel, bor escarpé*).

219. **S** est une dentale *sifflante* qui ne se prononce à la fin des mots que dans quelques expressions d'origine étrangère : *blocus, choré^a, prospectus, typhus, lapis, gratis, atlas*, etc.

Cette consonne placée entre deux voyelles prend ordinairement le son de *z* : *raison, ruse*.

De même à la fin des mots, quand le mot suivant commence par une voyelle : *vous êtes, nous avons* (prononcez *vou-z-êtes, nou-z-avons*).

Cependant, précédé d'un *r*, il devient nul, comme le *d*. Ex. : *discours éloquent, secours inutile* (prononcez *discour éloquent, secour inutile*). Mais on dira au pluriel : *des discours-z-éloquents, des secours-z-inutiles*, etc.

On prononce cependant *s* comme *z* dans *transit, transition, Alsace, balsamique, transiger*, bien qu'il vienne après une consonne, — et comme *ç* dans *monosyllabe, désuétude, entresol, havresac, soubresaut, préséance, vraisemblable, parasol*, bien qu'il soit précédé d'une voyelle.

1. A l'Académie, vers 1834, M. Nodier lisait un jour des remarques sur la langue française. Il disait que le *t* entre deux *i* a, sauf quelques exceptions, le son de l'*s*. « Vous vous trompez, Nodier : la règle est sans exception, lui cria Emmanuel Dupaty. — Mon cher confrère, répliqua le malicieux grammairien, prenez pitié de mon ignorance et faites-moi l'amitié de me répéter seulement la moitié de ce que vous venez de dire. » L'Académie rit et Dupaty resta convaincu qu'il y avait des exceptions.

220. Parmi les palatales : **C** a le son de *k* devant *a*, *o*, *œu*, *ou*, *u* : *cadeau*, *code*, *cœur*, *coupe*, *cure*; excepté quand il est accompagné d'une cédille, comme dans *façade*, *façon*, *reçu*.

A la fin des mots il est tantôt sonore : *avec*, *bac*, *bec*, *bivouac*, *bloc*, *cognac*, *échec*, *frac*, *lac*, *choc*, *roc*, etc., — tantôt nul : *accroc*, *croc*, *clerc*, *blanc*, *franc*, *tronc*, *jonc*, *tabac*, etc.

On dit cependant en faisant sonner le *c* : un *croc-en-jambe*; un *franc étourdi*; du *tabac à fumer*.

Dans *second*, *seconde* et les composés, *c* a le son de *g* (voy. § 191).

221. **Q** est toujours suivi d'un *u* : *quarante*, *manque*; excepté à la fin de quelques mots : *coq*, *cinq*.

On dit en faisant la liaison : *cinq enfants*. Mais devant un mot commençant par une consonne, **q** est muet : *cinq mattres*, *cinq domestiques*.

222. **G** a le son doux du *j* devant *e* et *i* : *gerbe*, *gibet*. Il prend l'articulation dure, *gue*, devant *a*, *o*, *u*, *ou* : *gamelle*, *gomme*, *guttural*, *goulet*. Séparé de *a*, *o*, *u*, *ou* par la lettre *e*, il conserve le son du *j* : *geai*, *gedlier*, etc.

A la fin des mots il est ordinairement muet : *sang*, *long*, *bourg*; mais si le mot suivant commence par une voyelle, le *g* final sonne souvent comme un *k* : *sang échauffé*, *long espoir* (prononcez *sank échauffé*, *lonk espoir*).

223. **Ch** se prononce tantôt *che*, comme dans *chèvre*, *chirurgie*, *chose*, *chute*, *Chypre*, *chou*; — tantôt *k*, comme dans *Chaldéen*, *chaos*, *choléra*, *chrétien*, *chrysalide*, etc.

224. Parmi les sonnantes : **L** se prononce à la fin des mots : *bal*, *cheval*, *travail*, *ciel*, *vil*, *calcul*.

Il est muet dans *coutil*, *fusil*, *outil*, *sourcil*, *gentil*, etc.

225. La liquide **l** se mouille dans certains cas, c'est-à-dire qu'elle est alors suivie, dans la prononciation, d'un *i* très faible, que l'on entend, par exemple, dans *travaille*, *merveille*, etc.

Dans ce cas **l** est ordinairement redoublé (*ll*) : *fil*le, *sillon*, *quille*, *famille*.

Cependant ces lettres ne sont pas mouillées dans les mots *tranquille*, *ville*, *vaciller*, etc.

En fait, il y a deux prononciations : l'une traditionnelle : *papil-yon*, *traval-yeur*; c'est la bonne, mais elle tend à disparaître; l'autre, vicieuse, mais qui prévaut aujourd'hui : *papi-yon*, *trava-yeur*.

226. **R** se prononce toujours après toutes les voyelles. Ex. : *car*, *plaisir*, *clair*, *noir*, *trésor*, *pur*, *malheur*, *pour*.

Après un *e*, tantôt il se prononce, tantôt il reste muet. Dans le premier cas il donne à l'*e* un son ouvert : *fier*, *fer*, *mer*, etc. Dans le second il donne à l'*e* muet le son de *é* fermé : *aimer*, *flatter*, *berger*, *danger*, *pommier*, etc.

Enfin nous avons vu, § 35, que **X** peut avoir le son **CS**, **GZ**, **K**, **S**, **Z**, et que **H** est tantôt *muette* et tantôt *aspirée*.

227. 3^e Tentatives de réformes. — Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'on a remarqué ces bizarreries et essayé de mettre un peu d'ordre et de méthode dans notre vocabulaire. Au moment même où François I^{er}, par son édit de Villers-Cotterets (1539), rendait officielle la langue française en bannissant le latin de tout acte public, quelques grammairiens, comme on le verra plus loin, s'efforçaient déjà de régulariser notre orthographe.

En 1660, trente-quatre ans avant l'apparition du premier dictionnaire de l'Académie, la célèbre grammaire de Port-Royal essaya de poser les bases de l'accord de l'écriture et de la prononciation. Elle voulait que chaque figure ne marquât qu'un son ; qu'un même son ne fût pas marqué par des figures différentes. De son côté, le grand Corneille demandait qu'on distinguât *i* et *u* de *j* et de *v* : à cette époque on écrivait de la même manière *i* et *j*, *u* et *v*, et il reste encore des traces de cet usage dans les inscriptions. Bossuet voulait que les terminaisons des participes fussent en *ant*, mais celles des noms, des adjectifs et des adverbes toujours en *ent*. Cette mesure, si on l'eût adoptée, nous aurait épargné la trop fameuse distinction des participes présents et des adjectifs verbaux.

228. L'Académie elle-même a admis de nombreuses corrections dans les sept éditions successives de son dictionnaire :

Dans la première (1694) et la deuxième (1718) elle ne fit que le relevé officiel de tous les mots de notre langue.

Dans la troisième (1740) elle comprit l'inutilité du *c* dans *nuiet*, *faict*, *sçavoir*, etc. ; supprima *s* dans *feste*, *maistre*, etc. ; *e* dans *deu* (dù), *receu* (reçu) et enleva même le *t* au pluriel de *enfant*, *parent*. De nos jours, quelques publications conservent encore cette orthographe et écrivent au pluriel *enfants*, *parens*.

Dans la quatrième (1762) elle accomplit enfin le vœu de Corneille, après cent ans de réflexion, et distingua *i* et *u* de *j* et *v*.

La cinquième (1795) fut faite en dehors de l'Académie et ne fit que reproduire la quatrième.

La sixième (1835) rendit le *t* au pluriel de *enfants*, *parents*, et consacra enfin l'orthographe *ais* dans *Anglais*, *Français*, *j'aimais*, etc. Cette réforme avait été longtemps réclamée par Voltaire (voy. § 178).

La septième (1878) a encore corrigé quelques anomalies. Elle écrit avec un seul *n* *consonance* et *résonance*, comme *assonance* et *dissonance* ; elle ne met plus qu'un *t* à *emmailloter* pour le mettre d'accord avec *démailloter* ; elle substitue l'accent grave à l'accent aigu dans les mots

en *ège* : *piège*, *collège*; supprime le trait d'union après *très*; écrit en un seul mot *contrebasse*, *contrefort*, *contremaître*, *clairsemé*, *entrecôte*, etc.; remplace le tréma par un accent grave dans *poème*, *poète*, etc.

229. En dehors de l'Académie et même avant sa création, quelques esprits aventureux ont voulu d'un seul coup réformer notre orthographe, bien plus, notre alphabet.

Le premier fut Meygret (1542), qui voulait justement supprimer le *g* de *cognoistre*, un *g*, *besoing*, etc., le *d* de *advenir*, *adviser*, le *c* de *dict*, *faict*, etc., et qui proposait d'écrire *dixion*, *manifestacion* pour *diction*, *manifestation*.

Jacques Pelletier, du Mans (1559), supprimait les lettres étymologiques de provenance grecque et écrivait *téologie*, *tèze*, *filosofie*, *crétien*, etc.

Après lui, Ramus (1562) voulait supprimer dans les mots toutes les lettres inutiles. Il se passait d'accents et mêlait les lettres grecques aux lettres françaises.

Rimbaud (1578) changeait toutes les lettres de notre alphabet et en renouvelait la forme.

Robert Poisson (1609) fut un réformateur modéré, célèbre surtout par une grammaire en quatrains.

Claude Expilly (1618), Somaize, dans le *Dictionnaire des Précieuses* (1661), Gilles Ménage (1673) ont réclamé, mais en vain, quelques modifications et surtout la suppression des lettres doubles.

L'abbé de Dangeau (1694) voulait rapprocher l'orthographe de la prononciation et blâmait surtout l'emploi du *ph* pour *f*. Il raconte à ce sujet l'histoire d'une dame de B... qui « s'écria un jour en bonne compagnie : « O que ces empereurs romains étaient cruels ! ils faisaient prendre des *paysans* et leur faisaient arracher la langue pour s'en nourrir. » Elle venait de lire un livre qui disait que l'empereur Héliogabale mangeait des pâtés de langues de *phaisans*, qu'on écrivait alors par *ph*, et, s'imaginant qu'un *p* se prononçait toujours *p*, elle avait lu des « langues de « *paysans* » au lieu de « langues de *faisans* ».

L'abbé Girard (1716), l'abbé de Saint-Pierre (1730), Dumarsais (1730) ont aussi essayé de mettre en lumière toutes les anomalies de notre langue et d'y porter remède.

De Wailly (1773) a relevé toutes les bizarreries de l'orthographe et proposé d'utiles réformes. Il cite comme exemples de la difficulté de notre prononciation les phrases suivantes : *Un anachorète vint avec un catéchumène chercher M. l'archevêque ou son archidiacre au palais archiépiscopal. — Tranquille avec sa béquille, il entra dans la ville avec sa fille, qui perça une anguille avec son aiguille.*

Domergue (1806) inventa un alphabet nouveau composé de 19 voyelles et de 21 consonnes, en tout 40 caractères, d'un aspect bizarre, proches parents des hiéroglyphes égyptiens et que l'inventeur fut à peu près seul à connaître et à apprécier.

Marle (1827) fut un réformateur ardent. Il voulait supprimer toutes

les lettres qui ne se prononcent pas et remaniait complètement le rôle de nos caractères. Ainsi il écrivait *suqsè* (succès); *qolonel* (colonel); *gourié fransè* (courrier français), etc. En paladin du moyen âge, il envoyait des défis à ses détracteurs et proposait 300 francs à quiconque écrirait sans faute, sous sa dictée, vingt lignes de mots usuels. Ces 300 francs étaient même déposés, disait-il, chez M^e Bertinot, notaire, rue de Richelieu, n^o 28.

250. En résumé, ces hardis réformateurs, dont nous n'avons cité que les plus connus, voulaient, par des innovations générales et systématiques, amener violemment notre orthographe à une forme purement phonétique, c'est-à-dire à une reproduction exacte de la parole par l'écriture.

Rien de plus séduisant au premier aspect que cette règle unique : écrire comme on parle; rien de plus chimérique à un sérieux examen. En effet, si l'orthographe doit être absolument phonétique, si l'on doit écrire comme on prononce, comment le Picard et le Gascon, le Provençal et le Normand pourront-ils avoir une orthographe commune? Comment distinguera-t-on *saint*, *sain*, *sein*, *seing*, *cing*, *ceint*, qui représentent le même son et qui devront avoir les mêmes lettres? Une foule de mots qu'on ne distingue déjà plus par la prononciation seront confondus par l'écriture. Notre langue perdra sa marque originelle et ses titres de noblesse, et, dans cet amas de mots d'un aspect et d'un sens douteux, le français deviendra illisible, même pour ceux qui le parlent. « Il ne faut pas souffrir, dit judicieusement Bossuet, une fausse règle qu'on a voulu introduire, d'écrire comme on prononce, parce qu'en voulant instruire les étrangers et leur faciliter la prononciation de notre langue, on la fait méconnaître aux Français mêmes.... On ne lit pas lettre à lettre, mais la figure du mot fait impression sur l'œil; de sorte que, quand cette figure est changée considérablement tout à coup, les mots ont perdu les traits qui les rendent reconnaissables à la vue et les yeux ne sont pas contents. »

L'orthographe phonétique est, on le voit, condamnée depuis longtemps.

251. Il y a encore une autre orthographe, chère aux philologues et aux savants : c'est l'orthographe étymologique. Cette orthographe, fondée sur l'étymologie, reproduirait les principaux caractères des mots anciens ou étrangers dont notre langue est formée. Malheureusement, elle n'est pas plus praticable que l'orthographe phonétique. Le titre même de ce chapitre est un exemple des mauvais tours que l'étymologie a déjà joués à notre *orthographe*.

On devrait dire *orthographie*, comme disaient nos pères comme nous disons *géographie*, *cosmographie*, en réservant le nom de *géographe*, *cosmographe* à celui qui s'occupe de l'une de ces sciences; mais l'usage a prévalu contre la raison.

Nous avons vu que les étymologistes du 16^e siècle sont aussi tombés dans de fréquentes erreurs grammaticales. En admettant que nous soyons mieux inspirés, rendrons-nous aux mots les lettres qu'ils ont perdues? Remettrons-nous un *s* à étoile (*stella*), un *g* à connaître (*cognoscere*), un *p* à tisane (*ptisana*)? Une pareille recherche serait puérile. Les mots sont comme les pièces de monnaie : à force de passer de main en main, les reliefs s'effacent et les légendes disparaissent ; à la longue il devient bien difficile d'en saisir les principales lignes et d'en reconnaître l'effigie. Depuis tantôt dix siècles que le français est parlé entre la Manche et la Méditerranée, les mots se sont usés et s'usent encore tous les jours par le frottement ; il serait souvent difficile, sinon impossible, de leur rendre leur ancienne physionomie.

Du reste, l'usage, ce grand maître des langues, s'y oppose absolument. C'est que l'usage n'est plus, comme le définissait M. de Vaugelas : « *La façon de parler de la plus saine partie de la cour, conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des auteurs du temps* » ; non, c'est la façon de parler de tout le monde, y compris ceux qui ne savent ni grec ni latin, et qui n'entendent rien aux étymologies.

Tous les Français ne pourraient changer en un jour l'orthographe qu'ils ont péniblement apprise et pratiquée dès l'enfance.

252. 4^e. Modifications à introduire dans l'orthographe. — On ne peut pas souhaiter de réformes soudaines ; il faut refaire avec le temps ce que le temps a défait. Espérons seulement que l'Académie s'engagera résolument dans la voie qu'elle n'a fait que tenter jusqu'à présent.

Ainsi pourquoi *aggraver* a-t-il deux *g* et *agrandir* un seul *g*? Pourquoi *nation*, *septentrion* donnent-ils *national*, *septentrional*, tandis que tous les autres mots en *ion* doublent la consonne finale?

Pourquoi met-on un *x* au pluriel de *chou*, *joujou*, etc., quand on met un *s* au pluriel des autres mots en *ou*?

Pourquoi *archaïsme*, *archange*, *chaos*, ont-ils conservé le *ch*, quand *caractère*, *colère*, *mélancolie*, *mécanique*, etc., l'ont perdu?

Pourquoi écrire *phare*, *phaéton*, *phénomène*, etc., avec *ph* quand on lui a déjà substitué la lettre française *f* dans les mots *fantôme*, *frénésie*, *fantaisie*, *faisan*, etc.?

Pourquoi écrire *j'appelle*, *je jette*, quand on écrit *je pèle*, *j'achète*?

Parlerons-nous des noms composés, qui sont tantôt réunis en un seul mot, comme *portemanteau*, tantôt séparés par un trait d'union, comme *porte-montre*.

Nous passons sous silence leur pluriel, casse-tête de tous les grammairiens, et sur lequel tous les dictionnaires se donnent à l'envi des démentis.

Mais voici qui est plus grave : plusieurs mots ont tantôt des dérivés qui doublent la consonne finale du radical, et tantôt des dérivés qui ne la doublent pas.

Ainsi *abattre* donne *abattement*, *abattoir*, *abatteur*, avec deux *t*, et *abatage*, *abatis* avec un seul *t*.

Bon donne *bonace* et *débonnaire*.

Canton donne *cantonner*, *cantonnement*, *cantonnier*, avec deux *n* et *cantonade*, *cantonal* avec un *n*.

Char donne *chariot*, et *charrette*, *charretier*, *charroi*, *charron*, etc

Don fait *donateur*, *donation*, et *donner*, *donnée*.

Courir fait *coureur* et *courrier*.

Million fait *millionième* et *millionnaire*.

Patron fait *patronage*, *patronal* et *patronner*, *patronnessa*.

Tan fait *tanin* et *tanner*, *tanneur*.

Enfin, pourquoi met-on deux *n* à *honneur* et un seul *n* à *honorer*; deux *p* à *trappe* et un à *attraper*; un seul *l* à *imbécile* et deux *l* à *imbécillité*? etc., etc. Autant de questions que le grammairien se voit forcé de laisser sans réponse.

De nos jours, des esprits éclairés ont voulu introduire de la régularité dans notre orthographe d'usage; ils ont échoué devant l'Académie, qui persiste à maintenir le *statu quo*, et même devant l'opinion publique, qui ne paraît pas comprendre l'importance de la question.

Les réformateurs ont alors tourné leurs efforts vers la syntaxe et ont enfin obtenu quelques concessions de l'Académie et du Ministère de l'Instruction publique. Grâce à la circulaire du 26 février 1901, que nous nous sommes empressés d'appliquer dans notre Cours de Grammaire française, nous jouirons désormais d'une réelle indépendance vis-à-vis de certaines règles de la syntaxe. Libre à chacun, dans les cas désignés par la circulaire, d'appliquer ou de ne pas appliquer les minutieuses prescriptions d'autrefois.

CHAPITRE IV

HOMONYMES — PARONYMES — SYNONYMES

I. HOMONYMES

233. Les **homonymes** sont des mots qui se prononcent de la même manière, bien qu'ils n'aient pas la même signification, comme *abaisse* et *abbesse*, *amande* et *amende*.

Du grec *omonymos*, composé de *omos*, semblable, et de *onyma* ou *onoma*, nom.

Par suite des changements de prononciation que nous avons exposés et des réductions de plus en plus grandes qu'ont subies les mots français, certains mots tout différents à l'origine sont arrivés à avoir le même son. Soit par exemple les mots latins : *patre(m)*, père; *pare(m)*, égal; *paria*, choses égales, couple; *perdis*, tu perds; *perdas*, que tu perdes; *perdit*, il perd. D'après diverses lois que nous avons exposées (voy. Livre I, chap. II), ils ont abouti de nos jours à : *père*, *pair*, *paire*, *perds*, *perds*, *perd*, qui ont tous le même son. Ces mots sont des *homonymes*.

Bien différents des *synonymes*, qui n'ont entre eux qu'une ressemblance de *sens*, les *homonymes* ne se ressemblent que par le son.

Il faut distinguer dans les **homonymes** :

1° Les *homographes*, c'est-à-dire les mots qui s'écrivent et se prononcent de la même manière, comme *bière* (boisson) et *bière* (cercueil);

2° Les *homophones*, c'est-à-dire les mots qui se prononcent de la même manière, mais qui n'ont pas la même orthographe, comme *chêne* (arbre) et *chaîne* (suite d'anneaux).

Les *homographes* sont tantôt des mots dérivés de racines différentes et arrivés par une série de transformations à une forme identique, comme

somme (sommeil), qui vient de *somnus*, et *somme* (total), qui vient de *summa*; tantôt des mots de même racine, qui, par extension de sens, ont été appliqués à des objets différents, ce qui a fait croire à une différence d'origine, comme *bas*, qui est peu élevé, et *bas*, ce qui sert à couvrir le pied et la jambe; c'est le même mot, avec l'ellipse d'un complément dans le second cas : nos pères disaient un *bas-de-chausses*, c'est-à-dire la partie inférieure des *chausses*.

234. Voici quelques exemples d'**homonymes** :

1. *Abord*, n. m., accès, voisinage. — *Abhorre*, v. : il abhorre.

2. *Air*, n. m., fluide, vent. — *Air*, n. m., physionomie, manière. — *Aire*, n. f., surface. — *Aire*, n. f., nid de l'aigle. — *Ère*, n. f., époque. — *Erre*, v. : il erre. — *Haire*, n. f., chemise de crin. — *Hère*, n. m., pauvre diable. — *Erre*, n. f., train, allure : *aller grand'erre*.

3. *Amande*, n. f., fruit. — *Amende*, n. f., peine pécuniaire. — *Amende*, v. : il s'amende.

4. *Are*, n. m., mesure agraire. — *Aar*, n. f., rivière de Suisse. — *Art*, n. m., talent. — *Arrhes*, n. f. pl., gages. — *Hart*, n. f., lien, corde.

5. *Au*, *aux*, article. — *Aulx*, n. m., pluriel d'ail. — *Eau*, n. f., fluide. — *Haut*, adj., élevé. — *O*, *oh*, *ho*, interj. — *Os*, n. m. pl., partie dure et solide du corps des animaux.

6. *Vain*, adj., qui n'a pas de consistance. — *Vainc*, du verbe vaincre. — *Vin*, n. m., jus du raisin. — *Vingt*, adj. numéral. — *Vint*, du verbe venir.

7. *Van*, n. m., instrument d'osier pour vanner le grain. — *Vend*, du verbe vendre. — *Vent*, n. m., souffle d'air.

8. *Ver*, n. m., animal mou et rampant. — *Vair*, n. m., fourrure blanche et grise. — *Vert*, adj., de la couleur de l'herbe. — *Verre*, n. m., verre à boire, verre à vitre. — *Vers*, n. m., assemblage de mots mesurés et cadencés selon certaines règles. — *Vers*, préposition.

9. *Vice*, n. m., défaut. — *Vice*, préfixe : vice-roi. — *Vis*, n. f., qui sert à visser. — *Visse*, du verbe visser ou du verbe voir.

10. *Voie*, n. f., chemin, moyen. — *Voie*, n. f., ancienne mesure. — *Voix*, n. f., son qui sort de la bouche. — *Vois*, du verbe voir.

235. Parmi ces homonymes, quelques-uns, comme *vice* et *et visse*, *vain* et *vin*, ayant toujours le même son, paraissent difficiles à distinguer; cependant la suite de la phrase, l'adjonction des articles et des adjectifs diminuent cette difficulté. D'autres, tels que *van* et *vent*, *raie* et *rets*, sont faciles à reconnaître devant une voyelle.

Dans la liste précédente nous n'avons pas fait entrer les mots comme *tâche* et *tache*, *forêt* et *foret*, que quelques auteurs rangent parmi les homonymes, quoique ces mots ne puissent avoir le même son que pour ceux qui prononcent mal. La plupart des grammairiens, et avec eux l'Académie dans la septième édition de son Dictionnaire, placent ces mots dans une classe à part, celle des *paronymes*.

II. PARONYMES

236. On appelle **paronymes** les mots dont la prononciation, sans être identique, est assez voisine pour qu'on soit exposé à les confondre, tels que *goûte* et *goutte*, *mâtin* et *matin*, etc. On appelle aussi **paronymes** des mots qui ont une ressemblance de son encore plus éloignée, tels que *anoblir* et *ennoblir*, *consommer* et *consumer*.

Du grec *parónomos*, composé de *para*, à côté, et de *onoma* ou *onyma*, nom.

De là, deux classes de **paronymes** : les *paronymes prochains* et les *paronymes éloignés*.

237. Voici des exemples de *paronymes prochains* :

1. *Bailler*, donner à bail. — *Bâiller*, ouvrir la bouche.

2. *Bat*, du verbe battre. — *Bât*, n. m., selle de l'âne.

3. *Boite*, du verbe boiter. — *Boîte*, n. f., petit coffre.

4. *Faite*, du verbe faire. — *Faîte*, n. m., le sommet.
5. *Pomme*, n. f., fruit du pommier. — *Paume*, n. f., le dedans de la main.
6. *Tacher*, faire une tache. — *Tâcher*, s'efforcer de.

Comme on le voit par ces exemples, la différence entre deux paronymes consiste le plus souvent dans la nature de la première syllabe, qui est longue ou brève, ouverte ou fermée. Aussi plusieurs grammairiens les ajoutent aux homonymes, ne regardant comme paronymes que les paronymes éloignés :

238. Voici quelques exemples de *paronymes éloignés*.

1. *Abstraire*, faire abstraction. — *Distraire*, détourner l'esprit d'une application.
2. *Appareiller*, ordinairement mettre à la voile. — *Apparier*, assortir par couple.
3. *Consommer*, achever, détruire par l'usage. — *Consumer*, dépenser, réduire à rien.
4. *Denier*, n. m., ancienne pièce de monnaie. — *Dernier*, adj. qui vient après tous les autres.
5. *Infester*, répandre une mauvaise odeur. — *Infester*, piller, ravager.
6. *Plier*, mettre en double par plis. — *Ployer*, courber, etc.

Ces exemples suffisent pour montrer que tous les mots de notre langue pourraient entrer dans la liste des *paronymes éloignés*. Chaque nom, chaque verbe n'a-t-il pas un voisin qui lui ressemble, soit par le son, soit par le sens? Et quand il n'y a aucune analogie entre deux mots, comme entre *amnistie* et *armistice*, qui sont pourtant cités par la plupart des grammairiens, une prononciation vicieuse, des jeux de mots par à peu près, les ont vite rapprochés. On entend dire tous les jours : « Qu'allait-il faire dans cette *gabare*? » (barque), pour *bagarre* (querelle). — « Le *lièvre* (pour le *lierre*) meurt où il s'attache. » — « C'est un domaine *conséquent* » (pour *considérable*), etc. Ces confusions nées de l'ignorance ou de la fantaisie, nuisent à la pureté de la langue et doivent être soigneusement évitées.

III. SYNONYMES

239. On appelle **synonymes** des mots qui ont entre eux de grandes ressemblances de sens.

Synonyme vient de deux mots grecs, *syn*, avec, et *onyma*, nom, c'est-à-dire mot qui sert à *nommer avec d'autres*, qui a la même signification qu'un autre. Le français puisant son vocabulaire à des sources diverses et modifiant à son gré le sens des mots empruntés, il s'est produit dans ce vocabulaire un certain nombre de doubles emplois, c'est-à-dire que pour exprimer la même idée ou des idées très voisines, le français s'est trouvé avoir deux ou plusieurs mots. Ces mots sont des *synonymes*. D'après l'étymologie, il semblerait qu'on ne peut qualifier de synonymes que les mots qui ont absolument le même sens ; mais il n'y a de synonymes parfaits dans aucune langue, et les rapports de signification qui les unissent sont souvent plus apparents que réels.

Il ne faut pas confondre les *synonymes* avec les *homonymes*. Les homonymes, semblables pour le son, différent par le sens ; les synonymes diffèrent par la forme, mais ont une grande ressemblance de sens.

On divise ordinairement les synonymes en deux classes :

1^o *Ceux qui ont des racines identiques* ;

2^o *Ceux qui ont des racines différentes.*

240. 1^o Les *synonymes qui ont des racines identiques* ont nécessairement un fond commun de signification ; mais les préfixes et les suffixes, ou quelque autre accident grammatical, établissent entre eux des nuances qu'il est facile de distinguer. Ainsi *abuser* et *mésuser* sont synonymes ; mais l'un veut dire *user* d'une chose *avec excès*, l'autre *en faire un mauvais usage* ; différence marquée par les préfixes *ab* et *més*.

Délicieux et *délectable* sont synonymes ; mais l'un veut dire *plein de délices*, l'autre *qui en peut causer* ; différence marquée par les suffixes *eux* et *able*.

Souvent le même nom, en passant du singulier au pluriel,

prend un sens nouveau : la *dignité*, les *dignités*; la *bonté*, les *bontés*; l'*honneur*, les *honneurs*.

Souvent aussi la place de l'adjectif en modifie la signification : un homme *brave*, un *brave* homme; un homme *honnête*, un *honnête* homme; un *grand* homme, un homme *grand*, etc.

241. 2^o Les *synonymes* qui ont des racines différentes présentent naturellement les différences de sens les plus tranchées. *Haine*, *aversion*, *antipathie*, *répugnance*, sont quatre termes qui renferment l'idée d'un mouvement de l'âme contre ce qui l'affecte désagréablement. Mais la *haine* est le terme le plus fort; c'est un sentiment qui nous porte non seulement à repousser celui qui en est l'objet, mais encore à lui désirer ou à lui faire du mal; l'*aversion* fait qu'on évite les gens, qu'on s'en détourne (*avertere*, détourner); l'*antipathie* fait qu'on ne les trouve pas aimables; la *répugnance* empêche qu'on ne fasse les choses de bonne grâce.

Abattre, *démolir*, *renverser*, *ruiner*, *détruire*, sont synonymes; mais, en remontant à leur signification primitive, on voit que chacun de ces mots ajoute une idée particulière à l'idée générale de *faire tomber*. Ainsi *abattre*, c'est *jeter à bas*; *démolir*, c'est *jeter à bas une construction*; *renverser*, c'est *mettre à l'envers* ou *sur le côté*; *ruiner*, c'est *faire tomber par morceaux*; *détruire*, c'est *faire disparaître* ce qui avait été agencé, construit.

On voit par ces courtes remarques qu'il n'y a pas, à vrai dire, de *synonymes*, car il n'y a jamais identité de signification entre les mots réputés tels. Même quand il y a unité d'origine, l'usage a vite fait de mettre une différence dans la pratique.

CHAPITRE V

SIGNES ORTHOGRAPHIQUES

242. On appelle **signes orthographiques** certains signes employés dans l'écriture, pour marquer :

1^o Les changements de valeur d'une même lettre, comme *o* et *ô*, *ai* et *aï*, *c* et *ç*.

2^o La suppression d'une lettre, comme dans *l'épée* pour *la épée*.

3^o La réunion de deux ou plusieurs mots en un seul, comme dans *chef-lieu*, *arc-en-ciel*.

Il y a cinq espèces de *signes orthographiques* : les **accents**, le **tréma**, la **cédille**, l'**apostrophe** et le **trait d'union**.

(Il y a encore d'autres signes orthographiques : *les signes de ponctuation*. Nous les étudions à part dans le chapitre suivant.)

245. Les accents sont au nombre de trois : l'accent **aigu** (*´*), l'accent **grave** (*`*), l'accent **circonflexe** (*ˆ*).

1^o L'accent **aigu** ne se met que sur le signe *e* pour lui donner la valeur de *e* fermé : *bonté*, *santé*.

2^o L'accent **grave** se met sur le signe *e* pour lui donner la valeur de *e* ouvert : *procès*, *succès*.

On emploie encore par exception l'accent **grave** dans les mots *à*, *là*, *où*, *dès*, non pour marquer une valeur particulière

des lettres, mais pour empêcher une confusion avec *a*, *la*, *ou*, *des*, qui ont une autre signification.

Cet emploi de l'accent grave sur *à* et *là* remonte à l'imprimeur Étienne Dolet (1540).

3° L'accent **circonflexe** se met en général sur les voyelles longues : *côte*, *gîte*.

Cependant dans un mot comme *épître*, *i* est bref malgré l'accent.

L'accent circonflexe, formé de la réunion de l'accent aigu et de l'accent grave (^), indique ordinairement la suppression d'une lettre. Ainsi le latin *testa*, *bestia*, *festa*, donna à l'origine le vieux français *teste*, *beste*, *feste*; cet *s* fut prononcé jusqu'au 13^e siècle, puis il disparut, mais en allongeant la syllabe qui le précédait, et l'on eut alors la prononciation en *ê* : *tête*, *bête*, *fête*. P. Richelet, dans son *Dictionnaire françois*, écrivait ainsi ces mots dès 1680.

Cependant, bien qu'il ne se prononçât plus, cet *s* persista longtemps encore dans l'écriture; toutes les éditions du Dictionnaire de l'Académie française, jusqu'en 1740, écrivent encore *teste*, *beste*, *feste*, et Bossuet, Racine, Boileau, etc., n'écrivaient pas autrement.

L'accent circonflexe indique aussi la disparition d'une voyelle : *âge* (anciennement *aage*), *bâiller* (anc. *baailler*), *câble* (anc. *caable*), *sûr* (anc. *seur*), etc.

Ces accents, inconnus au vieux français, nous viennent du grec, auquel ils ont été empruntés par les grammairiens français du 16^e siècle. En grec ils servaient à marquer non une qualité particulière de la voyelle, mais la place de l'accent tonique.

244. Le **tréma** (¨) se place sur les voyelles, *i*, *u*, *e* lorsque, en contact immédiat avec une autre voyelle, elles doivent être prononcées séparément : *haïr*, *Saül*, *ciguë* (qui sans cela eût été prononcé *cigue*, comme *figue*, *ligue*).

Le tréma remonte au 16^e siècle, comme les accents orthographiques. Il a été employé pour la première fois par l'imprimeur Étienne Dolet (1540). Ce mot vient du grec *tréma* (*point*, proprement *trou*). Il n'y a dans le Dictionnaire de l'Académie que 170 mots marqués d'un tréma.

245. La **cédille** (¸) se place sous le *c* devant *a*, *o*, *u*, pour lui donner le son de *s* : *façade*, *leçon*, *reçu*.

La *cédille* a été empruntée par Geoffroy Tory, en 1520, aux imprimeurs italiens, qui désignaient par *zediglia* un petit crochet en forme de *z* que

l'on plaçait sous le *c* pour lui donner le son de *z* et l'empêcher de prendre celui du *k*. L'italien *zediglia* vient de *zeta* (*z*) et signifie proprement « petit *z* ». Une *centaine* de mots au plus ont une *cédille* dans le Dictionnaire de l'Académie (1878).

246. L'apostrophe (') marque l'élision des voyelles *a, e, i*, à la fin d'un mot et devant un autre mot qui commence par une voyelle ou une *h* muette : *l'épée, j'arrive, s'il vient, l'honneur, pour la épée, je arrive, si il, le honneur*.

Ce signe a été employé pour la première fois par l'imprimeur Geoffroy Tory (1529). Son nom a été emprunté au grec *apostrophè* (action de détourner), parce que l'élision de la voyelle détourne, empêche le choc de deux voyelles et la naissance d'un hiatus discordant.

Les mots qui prennent l'apostrophe en français sont :

1^o L'article *le, la*.

2^o Les pronoms *je, me, te, le, la, se, ce, que*.

3^o Les mots invariables *de, ne, si, que*, et les composés de *que* : *lorsque, quoique, puisque*.

Il faut y ajouter *entre* dans *s'entr'aider, s'entr'ouvrir, entr'acte*, etc. ; — *jusque* dans *jusqu'à* — *presque* dans *presqu'île* ; — *quelque* dans *quelqu'un, quelqu'autre*.

247. Le trait d'union (-) sert à réunir plusieurs mots en un seul. Mais il est aujourd'hui devenu facultatif dans la plupart des cas.

Ainsi l'on écrira avec ou sans trait d'union :

1^o Les différentes parties d'un mot composé : *arc-en-ciel, vis-à-vis, chef-lieu*, etc., ou *arc en ciel, vis à vis, chef lieu*.

2^o Le pronom personnel et le mot *même* : *moi-même, toi-même, nous-mêmes*, ou *moi même, toi même, nous mêmes*, etc.

3^o Le verbe et son sujet quand il en est suivi : *irai-je ? viendrez-vous ? sera-ce-lui ? dit-on ?*, etc., ou *irai je ? viendrez vous ? sera ce lui ? dit on ?* etc.

4° Le verbe et son complément direct ou indirect, quand ce complément est un pronom : *croyez-moi, dis-le, donnez-en, dites-le-moi, rendez-la-lui*, etc., ou *croyez moi, dis le, donnez en, dites le moi, rendez la lui*, etc.

REMARQUE. — Il paraît cependant difficile de le supprimer dans les locutions comme *aimé-je, puissé-je*, etc., qui sont en réalité des mots de trois syllabes avec l'accent tonique sur l'avant-dernière (*aimé-je*, voy. § 382).

Il serait aussi difficile de supprimer le trait d'union avec le *s* ou le *t*, dits euphoniques, dans *chantés-en, aime-t-il? a-t-il?* car ces deux lettres faisaient autrefois partie du verbe (voy. §§ 386, 392). On écrira donc : *Chantés-en, aime-t il? a-t il?* etc.

On peut également écrire avec ou sans trait d'union :

1° Le monosyllabe *ci* dans *ci-joint, ci-inclus*, etc., ou *ci joint, ci inclus*, etc.

2° Les adjectifs numéraux comme *dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt-deux, quatre-vingts, quatre-vingt-deux*, etc., ou *dix sept, dix huit, dix neuf, vingt deux, quatre vingts, quatre vingt deux*, etc.

Le trait d'union sert encore à indiquer, à la fin d'une ligne, que le mot n'est pas fini et qu'il continue à la ligne suivante.

C'est dans le Dictionnaire de Nicot, en 1573, que ce signe apparaît pour la première fois.

CHAPITRE VI

DE LA PONCTUATION

248. La **punctuation** sert : soit à distinguer, au moyen de différents signes, les propositions entre elles ou les parties d'une proposition; soit à noter la valeur particulière d'une proposition.

On attribue l'invention de la *punctuation* à Aristophane de Byzance, grammairien qui vivait à peu près deux cents ans avant J.-C. Mais l'usage était loin d'en être général, et la plupart des manuscrits anciens n'en portent aucune trace. Le sens seul divisait le discours.

Les **signes de punctuation** sont : la *virgule* (,), le *point-virgule* (;), les *deux-points* (:), le *point* (.), le *point d'interrogation* (?), le *point d'exclamation* (!), les *points de suspension* (...), les *parenthèses* (()), les *guillemets* (« ») et le *tiret* (—).

DE LA VIRGULE (,)

249. La **virgule** sert à séparer les sujets, les attributs, les compléments, les verbes, les propositions.

Ex. : *Le lion, le tigre, le cheval sont des quadrupèdes.*

Le chien est doux, caressant, fidèle.

Il aimait les bois, les prairies, les ruisseaux.

L'attelage suait, soufflait, était rendu.

L'air siffle, le ciel gronde, et l'onde au loin mugit.

Le mot *virgule* est emprunté au latin *virgula* (proprement *petite verge*), trait dont se servaient les Romains pour marquer les passages défec-tueux. Ce n'est que plus tard que ce signe a été employé pour marquer les repos dans les phrases.

La virgule sert encore à séparer les mots mis en apostrophe, les appositions, les propositions subordonnées, les intercalées.

Ex. : **Paul**, *soyez plus doux envers votre mère.*

Marie, **petite fille laborieuse**, *aura beaucoup de prix.*

Ces roses, **qu'on cultive à Provins**, *sont admirables.*

La vie, **disait Socrate**, *ne doit être que la méditation de la mort.*

250. On ne met pas de virgule entre deux mots ou deux propositions de très peu d'étendue, unis par les conjonctions *et*, *ni*, *ou*.

Ex. : *Le père et la mère sont contents.*

Marie est une petite fille laborieuse et attentive.

Je ne vois ni n'entends l'orateur.

Les géraniums sont roses ou rouges.

On ne met pas de virgule entre la proposition principale et une proposition subordonnée, introduite par un pronom relatif, quand cette proposition subordonnée est indispensable au sens de la proposition principale (voy. § 556).

Ex. : *Tous les objets qui avaient frappé ma vue ne me paraissaient que des points lumineux.*

REMARQUE. — On met une virgule pour remplacer un verbe sous-entendu. Ex. : *On a toujours raison; le destin, toujours tort* (c'est-à-dire : le destin a toujours tort).

DU POINT-VIRGULE (;)

251. Le point-virgule sert à séparer des propositions d'une certaine étendue, mais liées entre elles par le sens.

Ex. : *Aristide avait été juste, avant que Socrate eût dit ce que c'était que la justice; Léonidas était mort pour son pays, avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte était sobre, avant que Socrate eût loué la sobriété.*

DES DEUX POINTS (:)

252. Les **deux-points** annoncent : 1° Une citation. Ex. : *Pythagore disait : « Mon ami est un autre moi-même ».*

2° Une énumération. Ex. : *Voici les cinq parties du monde : l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie.*

3° Le développement de l'idée contenue dans la proposition précédente. Ex. :

*Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.*

(La Fontaine.)

DU POINT (.)

253. Le **point** se met à la fin d'une phrase. Ex. : *L'oisiveté est la mère de tous les vices.*

DU POINT D'INTERROGATION (?)

254. Le **point d'interrogation** se met à la fin d'une phrase qui renferme une demande, une question. Ex. :

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois? — Qu'il mourût.

On ne met pas ce signe après une interrogation indirecte.

Ex. : *Je demande quel est cet homme.*

DU POINT D'EXCLAMATION (!)

255. Le **point d'exclamation** se met à la fin d'une phrase qui marque la surprise, la terreur, la joie, l'admiration, etc. Ex. :

*Que le Seigneur est bon ! Que son joug est aimable !
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !*

(Racine.)

On met encore ce signe après les interjections : *hélas!*
eh bien! etc., excepté après *ô* : *O ma patrie!*

Tous les signes de ponctuation qui précèdent étaient connus, mais peu employés, chez les Latins, qui les avaient empruntés aux Grecs. Les Grecs mettaient un point en haut (·) à peu près là où nous mettons le point-virgule et les deux-points, et réservaient le point-virgule pour marquer l'interrogation (;). Les Latins employèrent le point-virgule comme nous l'employons aujourd'hui, et, en mettant la virgule au-dessus du point (:), créèrent un nouveau signe, pour marquer l'interrogation (?).

DES POINTS DE SUSPENSION (...)

256. Les **points de suspension** indiquent une réticence, une interruption. Ex. :

*Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie,
Te.... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.*
(Racine.)

Dans une citation ils indiquent qu'on passe quelques mots inutiles.

DES PARENTHÈSES (())

257. Les **parenthèses** servent à enfermer les mots qui forment au milieu de la phrase un sens distinct et isolé. Ex. :

*La peste (puisque'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.*
(La Fontaine.)

Il ne faut pas mettre de virgule après la seconde parenthèse, quand le mot qui précède la première est logiquement lié au reste de la phrase. Ex. : *Auguste (c'est le nom que la flatterie donna à Octave) rétablit l'ordre partout.*

Ce mot vient du grec *parenthesis*, intercalation; il désigne à la fois les mots intercalés et les signes (()) qui séparent ces mots du reste de la phrase.

On dit qu'on ouvre la parenthèse, quand on se sert du premier signe ((), et qu'on la ferme, quand on se sert du second ()).

DES GUILLEMETS (« »)

258. Les guillemets se mettent au commencement et à la fin d'une citation et souvent même au commencement de chaque ligne ou de chaque vers du texte cité. Ex. :

Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
« Partout en ce moment on me bénit, on m'aime,
« On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer;
« Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer! »
 (Racine.)

Ces signes furent d'abord deux virgules redoublées, dont les premières étaient retournées; ils doivent leur nom à un certain Gu'emet qui en fut, dit-on, l'inventeur.

DU TIRET (—)

259. Le tiret sert, dans un dialogue, à indiquer le changement d'interlocuteur, et à remplacer les mots : *dit-il, répondit-il*. Ex. :

. « Mon moulin est à moi,
 Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
 — Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde!
 — Faut-il vous parler clair? — Oui. — C'est que je le garde. »
 (Andrieux).

MAJUSCULES

260. On appelle lettres majuscules ou grandes lettres certaines lettres plus grandes que les autres, et qui ont une figure différente. Les autres lettres s'appellent par opposition minuscules. Ainsi A, B sont des majuscules; a, b sont des minuscules.

261. On met une majuscule :

1° Au commencement d'une phrase.

2° Après les points d'interrogation, d'exclamation ou de suspension, quand ces points terminent la phrase.

3° Au premier mot d'un alinéa (que celui-ci commence ou non une phrase).

4° Au premier mot d'un vers, d'une citation offrant un sens complet.

Travaillez, prenez de la peine :

C'est le fonds qui manque le moins. (La Fontaine.)

Gardez-vous de dire : A demain les affaires sérieuses !

5° Au titre d'un ouvrage, d'une fable, d'une ode, etc. : *le Misanthrope, le menteur, les Contemplations, le Loup et l'Agneau* ; ou d'une œuvre d'art : *la Descente de Croix* de Rubens ; *le Jour et la Nuit* de Michel-Ange ; etc.

262. On met encore une majuscule au commencement de tous les noms propres.

Sont considérés comme noms propres :

1° Le nom de *Dieu* et tous les noms qui ont le même sens, tels que : *le Créateur, la Providence, le Seigneur, le Tout-Puissant, le Très-Haut*, etc.

2° Les noms de divinités païennes : *Mars, Jupiter, Vulcain, les trois Grâces, les trois Parques*, etc.

3° Les noms de personnes : *Alexandre, Auguste, Pierre*, etc. ; ou de choses personnifiées : *La Vérité sort de son puits ; la Fortune est aveugle ; le vaisseau le Vengeur, la constellation du Bélier*, etc.

Là gît la sombre Envie, à l'œil timide et louche. (Voltaire.)

4° Les noms de peuples : *les Grecs, les Romains, les Français*.

Il faut remarquer que ces mêmes mots s'écrivent par une minuscule, lorsqu'ils sont employés comme adjectifs; ainsi l'on écrira : *un poète grec, un orateur romain, le peuple français.*

5° Les noms géographiques : *Europe, Paris, Russie, Loire, Alpes, etc.*

265. On ne met pas de grandes lettres aux noms des diverses religions : *catholicisme, bouddhisme, judaïsme, etc.*; des diverses écoles philosophiques : *stoïciens, péripatéticiens, pythagoriciens, etc.*; — aux noms des divinités païennes des eaux et des bois : *dryades, naïades, faunes, satyres, etc.*; — aux noms des mois et des jours : *janvier, février, dimanche, lundi, mardi, etc.*

LIVRE II

MORPHOLOGIE OU ÉTUDE DES FORMES

264. Il y a neuf espèces de mots dans la langue française : le **nom**, l'**article**, l'**adjectif**, le **pronom**, le **verbe**, l'**adverbe**, la **préposition**, la **conjonction**, l'**interjection**.

Ces neuf espèces de mots différents s'appellent les **parties du discours**, c'est-à-dire les *parties de la langue française*.

Sauf l'*article* que les Romains ne connaissaient pas (et que nous avons tiré de leur pronom démonstratif), le français a reçu du latin toutes les autres parties du discours.

Le **nom**, l'**article**, l'**adjectif**, le **pronom** et le **verbe** sont des mots **variables**, c'est-à-dire des mots dont la terminaison peut changer.

L'**adverbe**, la **préposition**, la **conjonction** et l'**interjection** sont des mots **invariables**, c'est-à-dire des mots dont la terminaison ne peut pas changer.

Fonctions des mots dans la proposition. — Le **nom** peut être *sujet*, *attribut*, *mis en apostrophe*, *mis en apposition*, *complément du nom*, *complément d'objet direct*, *complément d'objet indirect*, *complément de circonstance*.

Il en est de même pour le **pronom** qui remplace le nom, et pour l'**adjectif**, le **verbe** à l'*infinitif*, le **participe**, etc., quand ils sont employés comme noms.

L'**article** se rattache toujours au nom.

L'**adjectif qualificatif** peut être *épithète* ou *attribut*. Employé comme adverbe, il forme un *complément de circonstance*.

Le **pronom** a les mêmes fonctions que le nom et de plus il est parfois employé d'une manière *explétive*, c'est-à-dire surabondante.

Le **verbe** rattache au sujet l'attribut et le complément.

L'**adverbe** est le plus souvent *complément de circonstance*.

La **préposition** et la **conjonction** servent de trait d'union entre les mots ou les propositions.

L'**interjection** est un mot isolé, une exclamation

v. 290

CHAPITRE I

DU NOM

265. Le **nom** est un mot qui sert à désigner, à nommer les personnes, les animaux ou les choses. Ex. . *Paul, homme, cheval, papier.*

Le *nom* s'appelait chez les grammairiens latins *nom substantif* (nomen substantivum), c'est-à-dire nom qui désigne la nature; la matière, la substance d'un objet (par exemple, *bois, pierre*, etc.), par opposition au *nom adjectif* (nomen adjectivum, *nom qui s'ajoute à...*), mot qui ajoute en effet au nom substantif l'idée d'une *qualité* (blanc, noir, etc.).

En passant en français les cinq *déclinaisons* latines des noms se réduisirent à trois, et les six cas, qui marquaient des nuances trop délicates de la pensée pour le langage populaire, se réduisirent à deux dans le latin mérovingien : le nominatif pour indiquer le *sujet*; l'accusatif pour indiquer l'*objet*. Le français eut donc d'abord trois déclinaisons à deux cas :

SINGULIER

Nominatif :	<i>rosa-rose,</i>	<i>murus-murs,</i>	<i>pastor-pâtre,</i>
Accusatif :	<i>rosa(m)-rose,</i>	<i>muru(m)-mur,</i>	<i>pastore(m)-pasteur.</i>

PLURIEL

Nominatif :	<i>rosæ-rose,</i>	<i>muri-mur,</i>	<i>pastores-pasteurs,</i>
Accusatif :	<i>rosas-roses,</i>	<i>muros-murs,</i>	<i>pastores-pasteurs.</i>

Nos pères pouvaient dire au sujet : la *rose* est belle, le *murs* est haut, le *pastre* est venu; et au régime : j'ai vu la *rose*, le *mur*, le *pasteur*.

On voit immédiatement la conséquence de cette distinction des cas; du moment que c'est la forme du mot, comme en latin, et non plus sa position, comme en français moderne, qui donne le sens de la phrase, les inversions sont possibles. Aussi sont-elles fréquentes dans l'ancien français : on disait indifféremment *li rois conduit le cheval* ou *le cheval*

conduit li rois (*caballum illum conduit ille rex*). Grâce à l's final qui est la marque du sujet *rois* (*rex*), il n'y avait point d'ambiguïté possible.

Cette règle, qu'on a appelée la **règle de l's**, se trouve appliquée dans toute la littérature du moyen âge jusqu'au 14^e siècle. (Joinville.)

Mais ces trois déclinaisons formaient un système encore trop compliqué pour les esprits du 13^e siècle; elles furent bientôt réduites à un type unique : la deuxième déclinaison.

Or la caractéristique de cette déclinaison était un *s* au cas sujet du singulier : *mur* (*murs*); il en résulta que cet *s* devint au singulier le signe distinctif du sujet, même pour des mots qui n'avaient jamais eu d'*s* en latin, et que l'on dit *li pastres*, comme on disait *li murs*.

Rejetée par le peuple dès le 13^e siècle, constamment violée à la même époque par les lettrés, la déclinaison française achève de se décomposer au 14^e siècle. Elle disparaît, et la distinction d'un cas sujet et d'un cas complément est abandonnée. On se borne désormais à n'employer qu'un seul cas pour chaque nombre. Mais lequel des deux subsista? Ce fut le cas complément; il était ordinairement plus allongé et plus consistant que le cas sujet et revenait plus fréquemment dans le discours. Dès lors le cas sujet disparut : la forme moderne était créée.

Ainsi le nominatif *falco* avait donné en vieux français *fauc*, et l'accusatif *falconem* avait donné *faucon*. Ce fut cette dernière forme qui subsista seule.

On peut encore relever en français quelques traces de cette ancienne déclinaison à deux cas, par exemple : *on* (*homo*), *homme* (*homine(m)*), *maire* (*major*), *majeur* (*majore(m)*); *pâtre* (*pastor*), *pasteur* (*pastore(m)*); *chantre* (*cantor*), *chanteur* (*cantore(m)*); *sire* (*seior*), *sieur* (*seiore(m)*), *sendre* (v. fr.) (*senior*), *seigneur* (*seniore(m)*); *moindre* (*minor*), *mineur* (*minore(m)*). Nos pronoms personnels représentent une déclinaison presque complète (voyez § 336).

Quelques mots nous sont parvenus avec la forme du cas sujet : *fil* (*filius*), *peintre* (*pictor*), *trattre* (*traditor*), *sœur* (*soror*), *ancêtre* (*antecessor*), etc.

266. Il y a deux sortes de noms : le **nom commun** et le **nom propre**.

Le **nom commun** est celui qui convient, qui est commun à toutes les personnes, à tous les animaux ou à toutes les choses de la même espèce, comme *soldat*, *chien*, *maison*.

267. Le **nom propre** est celui qui ne convient, qui n'est propre qu'à une personne, à un animal ou à une chose prise en particulier, comme *Pierre*, *Médor*, *Paris*, *le Rhône*.

Ainsi *Pierre* peut être le nom de plusieurs hommes, mais il ne convient pas à tous les individus de l'espèce humaine ; *plusieurs* villes, *plusieurs* fleuves peuvent se nommer *Paris*, se nommer *Rhône*, mais les noms de *Rhône* et de *Paris* ne peuvent pas convenir à tous les fleuves, à toutes les villes ; *Pierre*, *Paris*, *Rhône* sont donc des noms propres. En résumé, le **nom propre** s'applique aux individus et jamais à l'espèce, tandis que le nom commun s'applique à l'espèce et jamais aux individus. Dans le *fermier Louis*, par exemple, *fermier* est un nom commun parce qu'il s'applique à toutes les personnes dans la même situation, et *Louis* un nom propre, parce qu'il désigne un *fermier* pris en particulier.

Les **noms propres** sont ou des noms de personnes, de familles ou de peuples, comme *Jean*, *Bourbon*, *Français* ; ou des appellations géographiques, comme *Bordeaux*, la *Loire*, les *Alpes*. — Ils commencent toujours par une grande lettre.

268. Les noms servent à désigner tous les êtres. Parmi ces êtres, les uns sont des êtres ou des objets qui tombent sous nos sens, c'est-à-dire que nous pouvons voir ou toucher ; les noms qu'ils désignent sont des **noms concrets** ; par exemple : *homme*, *Paul*, *fleuve* ; les autres sont des idées ou des sentiments et ne peuvent être ni vus ni touchés ; les noms qui les désignent sont des **noms abstraits** ; par exemple : *paresse*, *courage*, *lenteur*.

269. On appelle **noms collectifs** ceux qui expriment un assemblage, une collection de personnes, d'animaux ou de choses, comme *foule*, *troupe*, *multitude*.

Un **collectif** peut être **général** ou **partitif** :

1° **Général** quand il désigne la totalité ou une partie déterminée des personnes ou des choses dont on parle ; il est alors le plus souvent précédé de *le*, *la*, *ce*, *cette*, *mon*, *ton*, *son*, etc. Ex. : *La multitude des soldats se porta en avant*.

2° **Partitif** quand il ne désigne qu'une partie, qu'un nombre indéterminé des personnes ou des choses dont on parle ; il est alors le plus souvent précédé de : *un*, *une*, *de*, *des*, etc. Ex. : *Une multitude de soldats se portèrent en avant*.

Dans le premier cas, *la multitude des soldats* signifie la **totalité** des soldats ; dans le second cas, *une multitude de soldats*

signifie simplement un nombre considérable pris dans la totalité des soldats.

270. On appelle **noms composés** des noms formés de plusieurs mots unis par un trait d'union, mais qui ne désignent qu'une seule et même personne ou une seule et même chose, comme *sous-préfet, chef-d'œuvre, Château-Thierry*.

271. Enfin quelques grammairiens appellent avec raison *noms indéfinis* des mots que l'on place d'ordinaire parmi les pronoms indéfinis et qui ne désignent que des êtres vagues, indéterminés. Tels seraient toujours : *on, rien*; et accidentellement : *personne, chose, etc.*

272. Il est essentiel de distinguer dans les noms deux qualités : savoir, l'**étendue** et la **compréhension**. — Le mot *étendue* vient du verbe *étendre* et a le sens général de grandeur, d'espace, de développement. Le mot *compréhension* (du latin *comprehendere*, saisir) indique la faculté de comprendre, de concevoir. En grammairè, ces deux mots ont un sens plus restreint et servent à désigner dans les noms l'*étendue de la signification* et la *compréhension de l'idée*.

Par l'*étendue de la signification* des noms communs ou des noms propres, on entend l'ensemble des êtres auxquels ces noms peuvent convenir : le mot *animal*, par exemple, a plus d'étendue que le mot *homme*, puisque le premier peut s'appliquer à tous les êtres animés et que le second ne désigne qu'un genre du règne animal. Le mot *homme*, à son tour, a plus d'étendue que le nom de *Français*, qui désigne des hommes d'une nationalité particulière, et celui-ci en a plus que celui de *Pierre* et de *Paul*, qui sont des individus déterminés.

Par la *compréhension de l'idée* on entend la totalité des idées qu'un nom générique renferme : « Ainsi le mot *animal* a une compréhension plus grande que le mot *être*, car on appelle *être* tout ce qui existe ; or un animal est un être puisqu'il existe, et de plus il a un corps capable de se mouvoir et de sentir. Le nom *homme*, à son tour, a plus de compréhension que celui d'*animal*, puisque l'homme possède toutes les qualités qui font l'animal, et, de plus, celles qui n'appartiennent qu'à lui, comme une certaine forme extérieure, le langage, la raison, etc. Le nom *Français* a plus de compréhension que le mot *homme*, puisque aux idées que ce mot éveille déjà en nous, il joint celle d'être né ou naturalisé en France ; et *Pierre* ou *Paul* ont la plus grande compréhension possible, puisque aux idées génériques d'*être*, d'*animal*, d'*homme* et de *Français* ils joignent encore celles qui les caractérisent individuellement.

Ainsi l'étendue et la compréhension dans les noms marchent en sens inverse : les noms les plus généraux ont l'étendue la plus grande et

la plus petite compréhension; les noms propres d'individus ont l'étendue la plus petite possible, mais en même temps la plus grande compréhension. » (B. Jullien, *Cours supérieur de grammaire*.) Nous verrons plus loin, au chapitre de l'article, de l'adjectif, etc., l'utilité de cette distinction.

273. Dans les noms il faut considérer le genre et le nombre.

SECTION I

DU GENRE DANS LES NOMS

274. Le genre est la différence, la distinction que l'on fait entre les êtres mâles ou femelles.

Il y a en français deux genres : le masculin et le féminin.

275. RÈGLE GÉNÉRALE. — Les noms d'hommes et d'animaux mâles sont du genre masculin, comme *Louis, le père, le lion*. Les noms de femmes et d'animaux femelles sont du genre féminin, comme *Louise, la mère, la lionne*.

On a donné, par analogie, le genre masculin ou féminin à des noms de choses qui ne sont ni mâles ni femelles : ainsi *le château, le pays, le bois* sont du genre masculin, tandis que *la lune, la cour, la grille* sont du genre féminin.

Pour les êtres animés, le genre est facile à reconnaître; mais l'usage ou le dictionnaire peuvent seuls nous apprendre le genre des noms de choses. La terminaison même des noms n'est pas un guide sûr à cet égard : *orange, berge, douleur* sont du féminin; *lange, cierge, labeur* sont du masculin. On peut noter cependant que la plupart des noms terminés en *ance, ense, esse, eur, ion, té* sont du féminin, tandis que ceux en *age, aire, ège, ien, iste* sont presque tous du masculin.

Quelques noms même ont changé de genre avec le temps : *affaire, aise, comète, dent, énigme, épithète, erreur, étude, idole, insulte, offre, rencontre* ont été autrefois employés au masculin; *abîme, risque, âge, diocèse, doute, duché, emplâtre, échange, évangile, mensonge, opuscule, ouvrage, orage, poison, reproche, sphinx, sort* ont été employés au féminin.

Fourmi était un nom masculin dont le féminin était *fournie* (en latin *formicam*), nous avons conservé la forme masculine, mais avec le genre féminin, *une fourmi*. *Építaphe* a longtemps flotté entre les deux genres,

ainsi que *couple*, *automne*, *aigle*, etc. *Comté*, autrefois du féminin, comme dans *Franche-Comté*, est devenu du masculin : *le comté* d'Avignon. *Le poison* a remplacé *la poison* (latin *pozionem*) ; et par contre *navire* a été fait masculin, tandis que *nef* est resté féminin. Enfin quelques noms peuvent être du masculin ou du féminin suivant l'idée qu'on y attache ; d'autres sont encore des deux genres dans tous les sens (voyez *Syntaxe*, § 579).

276. Les noms de contrées sont ordinairement du masculin quand ils ne sont pas terminés par un *e* muet : *le Portugal*, *le Danemark*, *le Brésil*, etc. ; — et du féminin quand ils sont terminés par un *e* muet : *la France*, *la Prusse*, *la Russie*, etc.

Il faut excepter *le Mexique* qui est du masculin.

Les noms de villes, de fleuves, de montagnes sont les uns du masculin, les autres du féminin.

1^o Villes : *Bordeaux*, *Lyon*, *Paris*, *Trouville* sont du masculin ; — *Rome*, *Venise*, *La Rochelle*, *Jérusalem* sont du féminin.

2^o Fleuves : *Le Rhin*, *le Rhône*, *le Tibre* sont du masculin : — *la Seine*, *la Loire*, *la Plata* sont du féminin.

3^o Montagnes : *Les Apennins*, *les Balkans*, *le Caucase* sont du masculin ; — *les Alpes*, *les Pyrénées*, *les Cévennes* sont du féminin.

277. Il est impossible de donner une règle précise pour reconnaître le genre des noms de choses. Voici cependant quelques mots sur le genre desquels on se trompe souvent ; nous renvoyons pour les autres au dictionnaire :

GENRE MASCULIN

albâtre,	balustre,	hémisphère,	ongle,
alvéole,	centime,	hémistiche,	orifice,
ambre,	éclair,	hyménée,	organe,
antipode,	épiderme,	incendie,	parafe,
antre,	épilogue,	indice,	pétale,
armistice,	épisode,	intervalle,	platine,
astérisque,	esclandre,	isthme,	pleur,
auspice,	exemple,	obélisque,	ulcère,
autel,	exorde,	obus,	ustensile,
automne,	girofle,	omnibus,	vestige.

GENRE FÉMININ

alarme,	armoire,	atmosphère,	ébène,
amnistie,	arrhes,	avant-scène,	écritoire,
argile,	artère,	dinde,	épigramme,

épigraphe,	idole,	oasis,	paroi,
épitaphe,	image,	omoplate,	patère,
équivoque,	immondice,	once,	réglisse,
extase,	malachite,	orbite,	sandaraque,
horloge,	nacre,	oriflamme,	sentinelle.

Des trois genres que possédait la langue latine (le *masculin*, le *féminin* et le *neutre*), le français n'adopta que le masculin et le féminin pour les noms. Nous verrons plus loin quels sont les débris du genre neutre qui subsistent encore dans notre langue (voy. § 337). Disons en quelques mots comment le neutre latin disparut pour les noms en français, et d'où viennent nos masculins et nos féminins.

1° Les noms *latins masculins* sont ordinairement *restés masculins en français* ; ainsi *mundus*, *murus*, *filius* ont donné le monde, le mur, le fils. Il n'y a qu'une seule exception générale : ce sont les noms *abstrait*s en *or*, qui sont presque tous du masculin en latin¹ (*dolor*, *vapor*, *color*, *terror*) et qui sont tous devenus du féminin en français (*la douleur*, *la vapeur*, *la couleur*, *la terreur*) ; il n'y a en dehors de cette règle que *honneur* (*honor*), *amour* (*amor*), *labeur* (*labor*), qui sont du masculin². Encore *honneur* était-il du féminin au moyen âge, de même que *amour* (comme le montrent les locutions *de belles amours*, *d'éternelles amours*, etc.). Ces noms français féminins venant de noms masculins en latin chagrinerent les latinistes du seizième siècle, qui auraient bien voulu pouvoir restituer à nos mots français le genre du latin ; c'est ainsi que de *labor* ils tirèrent le *labeur*, et qu'ils essayèrent d'imposer à *amour* le masculin ; cette tentative échoua, mais c'est depuis lors qu'*amour* subit cette règle bizarre qui lui donne le genre masculin au singulier, et le genre féminin au pluriel.

2° Les noms *latins féminins* sont également *restés féminins en français* (*rosa*, *la rose* ; *luna*, *la lune* ; *filia*, *la fille*). Il n'y a qu'une seule exception générale : ce sont les noms d'arbres, comme *pinus*, *fraxinus*, *cupressus*, etc., qui, féminins en latin, sont devenus masculins en français, *le pin*, *le frêne*, *le cyprès*.

3° Les noms *neutres latins* se sont fondus, en français, tantôt dans les masculins, tantôt dans les féminins. — Le peuple romain perdit fort tôt le sentiment des raisons qui à l'origine avaient donné à tel objet plutôt le neutre que le masculin, et il commença de bonne heure à supprimer le neutre, en le transformant en masculin. Cette faute, que les grammairiens romains signalent comme usuelle sous l'Empire, se rencontre fréquemment dans les inscriptions, où les graveurs ignorants mettent *templus*, *membrus*, *brachius*, pour *templum*, *membrum*, *brachium*. De là les

1. Il y avait en latin sept noms en *or* qui n'étaient pas du masculin : 1° féminins : *arbor*, *soror*, *uxor*. — 2° neutres : *ador*, *aquor*, *cor*, *marmor*.

2. Les noms *concrets* ont naturellement conservé en français le genre qu'ils avaient en latin : *sororem*, *la sœur* ; *oratore*m, *l'orateur* ; *piscatore*m, *le pêcheur*, etc.

masculins français. *le membre, le bras*, etc. — Plus tard, à la chute de l'Empire, eut lieu, par la force d'analogie toujours croissante, une erreur plus grossière encore. On prit le pluriel neutre en *a* (*folia, cornua, pira, poma*) pour un nominatif singulier de noms féminins de la première déclinaison (comme *rosa*). Ces mots, ainsi traités comme *rosa*, apparaissent alors dans certains textes du latin mérovingien avec des formes monstrueuses, telles que des accusatifs pluriels en *as* (*pecoras, foli as*, etc.). De là viennent nos noms féminins, *la feuille, la poire, la pomme, la corne*, tirés des neutres *folium, pirum, pomum, cornu*. De là aussi, le mot *orgue* (du neutre latin *organum*), qui était féminin dans le vieux français (*une belle orgue, de grandes orgues*). Au seizième siècle, les latinistes lui enlèvent le genre féminin et disent, pour rapprocher le mot du latin, *un bel orgue, de beaux orgues*. Une lutte s'établit alors entre l'ancien usage du peuple, qui faisait *orgue* du féminin, et l'usage nouveau des savants, qui donnaient à *orgue* le genre masculin, lutte à laquelle les grammairiens mirent un terme en décrétant que *orgue* serait du masculin au singulier et du féminin au pluriel, comme on le verra à la syntaxe.

FORMATION DU FÉMININ DANS LES NOMS

278. Le français forme de trois manières le féminin des noms d'hommes et d'animaux :

- 1° Il modifie la terminaison du masculin : *lion, lionne* ;
- 2° Il se sert d'un mot spécial pour distinguer la femelle du mâle : *cheval, jument* ;
- 3° Il ajoute au nom un qualificatif qui en détermine le genre : *l'aigle mâle, l'aigle femelle*.

279. RÈGLE GÉNÉRALE. — On forme ordinairement le féminin en ajoutant un *e* muet au masculin : *marquis* fait *marquise* ; *ours*, *ourse* ; *époux*, *épouse*.

Le latin formait son féminin en *a* : du radical *lup* de *lupus* (loup) il tirait *lupa* (louve). Cet *a* est devenu *e* en français, comme dans *porte* de *porta*, *rose* de *rosa*, etc.

Les noms en *er* et en *ier* prennent en outre un accent grave sur l'*e* pénultième : *berger, bergère* ; *jardinier, jardinière*.

La plupart des noms terminés par *n* ou *t* redoublent cet *n* et ce *t* au féminin : *baron, baronne* ; *paysan, paysanne* ; *chat, chatte* ; *linot, linotte*.

Les noms en **ain**, **in** et quelques noms en **an** font exception à cette règle : *Romain* fait *Romaine*, *orphelin*, *orpheline*; *faisan*, *faisane*; *Persan*, *Persane*, etc., sans redoubler l'n.

280. Une vingtaine de noms forment leur féminin en ajoutant **esse** au masculin : *nègre*, *négresse*; *hôte*, *hôtesse*; *abbé*, *abbesse*.

281. Les noms terminés en **eur** forment leur féminin en **euse**, comme *chanteur*, *chanteuse*; *buveur*, *buveuse*; — ou en **ice**, comme *médiateur*, *médiatrice*; *ambassadeur*, *ambassadrice*; — ou en **esse**, comme : *chasseur*, *chasseresse*; *pêcheur*, *pêcheresse*.

Cette finale *esse* ne s'ajoute qu'à huit ou neuf mots en *eur* : *bailleur*, *chasseur*, *défendeur*, *demandeur*, *enchanteur*, *pêcheur*, *vendeur*, auxquels il faut ajouter *devin*, dont une forme peu usitée, *devineur*, a donné *devineresse*.

La syllabe *eur* cessant d'être accentuée (voyez § 125), s'affaiblit en *e*, et la voix se reporte avec force sur la finale *esse*, qui devient la syllabe accentuée du mot.

Quelques-uns de ces noms ont également un féminin en **euse** : *vendeur*, *vendeuse*; *chasseur*, *chasseuse*, etc.

Cantatrice, *impératrice*, qui servent aussi de féminins à *chanteur*, *empereur*, sont la reproduction des mots latins *cantatricem*, *imperatricem*, féminins de *cantatorem*, *imperatorem*. Pour les suffixes *esse*, *eur* et *euse*, voyez § 130, page 69.

Quant à *euse* servant de forme féminine à *eur* (*voleur*, *voleuse*; *trompeur*, *trompeuse*), elle est le résultat d'une confusion avec la forme *eux*, *euse* (*heureux*, *heureuse*). Nous avons vu § 188 que *r* final dans la prononciation populaire des noms en *eur* ne se faisait pas entendre au quinzième ni au seizième siècle. On disait donc *voleux*, *trompeux*, comme *heureux*, *généreux* : de là le féminin en *euse*.

282. Les noms tels que *auteur*, *écrivain*, *peintre*, *professeur*, etc., qui désignent des professions le plus souvent exercées par des hommes, manquent d'une forme distincte pour le féminin. On dit *une femme auteur*, *une femme peintre*, etc.

283. Enfin les noms suivants offrent cette particularité d'être plus courts au féminin qu'au masculin :

MASCULIN	FÉMININ	MASCULIN	FÉMININ
<i>canard,</i>	<i>cane,</i>	<i>manteau,</i>	<i>mante,</i>
<i>chiffon,</i>	<i>chiffe,</i>	<i>mulet,</i>	<i>mule,</i>
<i>dindon,</i>	<i>dinde,</i>	<i>taureau,</i>	<i>taure.</i>

Cette apparente irrégularité s'explique par l'histoire de la langue. Tous les féminins cités avaient, dans le vieux français, des masculins aujourd'hui perdus. Ainsi on disait au onzième siècle *un mul* (du latin *mulu(m)*, mulet) et *une mule* (du latin *mula(m)*, mule), et le diminutif *mulet* (dérivé de *mul*, comme *sachet* de *sac*) signifiait seulement un *petit mul*. Plus tard, *mul* (qui signifiait l'animal que nous appelons maintenant *mulet*) disparut, et le français fut obligé, pour retrouver à *mule* un masculin, de prendre le diminutif *mulet* en lui donnant toute l'énergie qu'il possède aujourd'hui et qu'il n'avait point à l'origine de la langue.

284. Le français emploie aussi parfois des mots complètement différents pour désigner les deux sexes.

MASCULIN	FÉMININ	MASCULIN	FÉMININ
homme,	femme.	cheval,	jument.
père,	mère.	coq,	poule.
frère,	sœur.	taureau,	vache.
oncle,	tante.	bélier,	brebis.
gendre,	bru.	bouc,	chèvre.
parrain,	marraine.	cerf,	biche.
sanglier,	laie.	jars,	oie.
lièvre,	hase.	veau,	génisse, etc.

285. La plupart des animaux n'ont qu'un seul nom, masculin ou féminin, pour désigner le mâle et la femelle. Ainsi l'on dit : *le rossignol, la grive, le geai, le renne, la girafe*, etc. — Pour préciser le genre on est obligé d'ajouter le mot *mâle* ou *femelle* et de dire : *le rossignol mâle, le rossignol femelle; la girafe mâle, la girafe femelle*, etc. (Voy. § 579.)

SECTION II

DU NOMBRE DANS LES NOMS

286. Le **nombre** est la différence, la distinction que l'on fait entre une chose seule et plusieurs choses réunies.

Il y a en français deux nombres : le **singulier**, qui désigne une seule personne, un seul animal ou une seule chose, comme *la femme, le livre*; — le **pluriel**, qui désigne plusieurs personnes, plusieurs animaux ou plusieurs choses, comme *les femmes, les livres*.

Quelques **noms** qui n'avaient point de singulier en latin, tels que *nuptiæ, arma*, ont pris en français les deux nombres : *la noce, l'arme*; *les noces, les armes*. Quelques autres, qui possédaient en latin les deux nombres, n'ont gardé, au contraire, en français que le pluriel : *mœurs*, de *mores*; *ancêtres*, de *antecessores* (cependant Chateaubriand dit encore : *un ancêtre*).

287. RÈGLE GÉNÉRALE. — Pour former le pluriel des noms, on ajoute **s** au singulier. Ex. : *l'homme, les hommes*; *le livre, les livres*.

L'adoption du cas complément comme type du nom latin eut une conséquence curieuse pour la formation des nombres. Dans le paradigme :

SINGULIER	PLURIEL
<i>mur</i> -murs,	<i>muri</i> -mur,
<i>mur</i> (m)-mur,	<i>muros</i> -murs,

le cas complément était pour le singulier *mur*, pour le pluriel *murs*. Au quatorzième siècle, la nouvelle déclinaison prenant le cas complément pour type, il en résulte que l'*s* du cas complément *murs* (muros) devenait pour la langue française la marque du pluriel et que l'absence d'*s* au cas complément *mur* (murum) était déclarée la marque du singulier.

Si l'on avait au contraire adopté comme type le cas sujet, et abandonné le cas complément, on aurait eu *murs* (murum) au singulier, au pluriel *mur* (muri), et l'*s*, qui est aujourd'hui la marque du pluriel, fût devenu dès lors la marque du singulier.

Quand les noms sont terminés au singulier par **s** ou par **ses**

équivalents **x**, **z**, ils ne changent pas au pluriel. Ex. : *le fils*, *les fils*; *la voi***x**, *les voi***x**; *le ne***z**, *les ne***z**.

288. EXCEPTION. — Les noms terminés au singulier par **au** ou par **eu** prennent **x** au pluriel. Ex. : *un bateau*, *des bateaux***x**; *un feu*, *des feux***x**.

Les sept noms suivants terminés en **ou** : *bijou*, *caillou*, *chou*, *genou*, *hibou*, *joujou*, *pou*, prennent aussi un **x** au pluriel : *des bijoux***x**, *des cailloux***x**, etc.

Les autres noms en **ou** prennent un **s** au pluriel : *un clou*, *des clous***s**; *un verrou*, *des verrous***s**.

289. La plupart des noms terminés en **al** font leur pluriel en **aux** : *le cheval*, *les chevaux*, *le mal*, *les maux*.

Bal, *carnaval*, *chacal*, *pal*, *régal* et quelques autres font au pluriel : *bals*, *carnavals*, etc.

Cette singularité a son origine dans une habitude graphique du moyen âge. Les mots terminés par **u** prenaient régulièrement **s** comme signe du pluriel. Mais on remplaçait souvent dans l'écriture le groupe **us** par le signe abrégatif **x**. Le pluriel de *cheval* fut donc *chevals*, puis par vocalisation de **l** en **u** *chevaus* ou *chevax*. Mais on cessa de comprendre ce que signifiait ce **x**; on le considéra comme un simple équivalent de **s** et l'on écrivit *chevaux*, où en réalité **l** de cheval est représenté deux fois : par **u** et par **x**. De même pour les noms en **eu** et en **ou**. Le 16^e siècle introduisit un **l** par souci étymologique, au pluriel des mots en **al**, pour les rapprocher du primitif latin. On eut alors *chevaux***x**, où **l** est trois fois représenté.

290. La plupart des noms terminés en **ail** forment généralement leur pluriel avec un **s** : *un gouvernail*, *des gouvernails***s**; *un portail*, *des portails***s**. Mais les sept noms suivants : *bail*, *corail*, *émail*, *soupirail*, *travail*, *vantail*, *vitrail*, font au pluriel : *baux*, *coraux*, *émaux*, *soupiraux*, *travaux*, *vantaux*, *vitraux*.

Bétail, qui est une ancienne forme de *bestial*, a pour pluriel *bestiaux*.

Le pluriel en **aux** des mots en **ail** s'explique comme celui des mots en **al**. En effet devant une consonne **l** cessait d'être mouillée : *aïls* = *als*, puis *aus*, *az*, *aux*. C'est ainsi que *genou*, *pou* font au pluriel *genoux*, *poux*.

poux. L'ancien français disait au singulier *genouil*, *pouil* (du latin *genu-culu* (m), *peduculu* (m)); de là les dérivés *agenouiller*, *pouilleux*. Les deux mots *genouil* et *pouil* sont devenus au pluriel *genouls*, *pouls*, puis *genoux*, *poux*.

Telle est l'origine de *x* au pluriel des noms en *l* et de quelques noms en *eu* et en *ou*. Mais bien des mots en *l* ne font pas le pluriel en *x* et d'autre part plusieurs mots en *eu* comme *jeu* (latin *jocu*(m)) n'ont jamais eu de *l* et ont cependant *x* au pluriel. Il y a donc là une erreur évidente que l'on devrait supprimer en rétablissant le pluriel en *s* dans tous les mots en *au*, en *eu* et en *ou*.

291. *Aïeul*, *ciel*, *œil* font au pluriel *aïeux*, *cieux*, *yeux* à côté de *aïeuls*, *ciels*, *œils*. — *Ail* fait *ails* ou *aulx*.

REMARQUE. — Le féminin *aïeule* suit la règle générale.

Ciel est successivement devenu au pluriel *ciels*, *cieus*, *cieux*, par un double changement que nous avons étudié au § 289. Pour la différence entre *ciels* et *cieux*, *œils* et *yeux*, voyez la Syntaxe (§ 597 et 598).

SECTION III

ORIGINE DES NOMS

I. NOMS COMMUNS

« Il n'est point d'objets simples dans la nature, dit M. A. Darmesteter dans son remarquable *Traité de la formation des noms composés*. Chaque chose se présente à nous avec un ensemble de qualités diverses dont l'une, plus saillante, est choisie pour dénommer la chose. Celle-ci est ainsi désignée par l'une de ses parties dont le nom éveille dans la pensée non pas seulement l'image de cette partie, mais l'image totale de l'objet. De nos jours, *fleuve*, *neige* font revivre à nos yeux, dans toute leur étendue, les images sensibles des objets désignés par ces noms. Primitivement *fleuve* était *ce qui coule* (*fluere*); *neige*, *la chose humide*. Le mot a donc d'abord désigné une qualité que l'esprit jugeait alors fondamentale, pour finir, le sens étymologique se perdant, par représenter l'objet dans sa totalité. Expriment une qualité, c'est un adjectif : désignant ensuite un ensemble de qualités, une substance, il est devenu nom. »

292. Ainsi les noms communs concrets ont commencé par être des adjectifs, et l'on peut citer plusieurs mots, qui sont des noms en français moderne, tels que *domestique*, *sanglier*, *boucher*, *grenade*, *lange*, *linge*, *coursier*, etc., qui étaient encore adjectifs

dans l'ancienne langue, conformément à leur origine latine. On disait en vieux français :

Un serviteur domestique, c'est-à-dire un homme attaché au service de la maison (*domus*) ;

Un porc sanglier (*porcus singularis*), c'est-à-dire un porc sauvage, qui vit solitairement ;

Un écu bouclier (*clypeus buccularius*), ce qui veut dire littéralement un écu bombé ;

Une pomme grenade (*pomum granatum*), c'est-à-dire une pomme remplie de pépins (*grana*) ;

Un vêtement lange ou *linge* (*vestimentum laneum, lineum*), c'est-à-dire un habit de laine ou de lin ;

Un cheval coursier, c'est-à-dire un cheval réservé à la course, etc.

Dans ces diverses expressions, l'épithète a fini par devenir le nom même de l'objet. C'est alors qu'on a dit : un *domestique*, un *sanglier*, un *lange*, un *linge*, un *coursier*, etc., comme nous disons aujourd'hui un *mort*, au lieu d'un homme mort ; un *mortel*, au lieu d'un être mortel ; un *pauvre*, un *riche*, un *grand*, un *petit*, etc.

II. NOMS PROPRES

293. Les noms propres sont, comme nous l'avons vu plus haut, ou des noms d'hommes ou des appellations géographiques.

Plusieurs ont une origine encore inconnue aujourd'hui ; mais la plupart ont un sens facile à saisir et qui prouve que tous ont dû d'abord être des noms communs.

294. Les noms appliqués aux individus sont empruntés :

1° A une qualité ou à un défaut de l'esprit ou du corps. Ex. : *Leblanc*, *Leroux*, *Lerouge*, *Legrand*, *Legros*, *Lebègue*, *Lebon*, *Benoît* (bèni, saint), *Ledoux*, etc.

2° A la profession, à la dignité. Ex. : *Ancelle* (servante), *Guyon* (conducteur, guide), *Vacher*, *Bergeron*, *Sergent*, *Taver*

nier, *Le Tellier* (le toilier), *Lecomte*, *Leverrier*, *Richard*, *Charpentier*, etc.

5° Au lieu d'habitation : *Dufour*, *Duval*, *Dumont*, *Rivière*, *Deschamps*, *Dupré*, *Dubois*, *Delisle*, *Defrance*.

4° A la nationalité : *Breton*, *Lenormand*, *Germain*, *Bourguignon*, *Picard*, etc.

5° Au règne animal : *Taurel* (taureau), *Lecat* (le chat), *Hérisson*, *Loiséau*, *Loisel*, etc.

6° Au règne végétal : *Buisson* (de buis), *Laforest*, *Laflleur*, *Delorme*, *Lechêne*, *Olivier*, etc.

Les noms géographiques ont également commencé par être noms communs. Ils indiquent ordinairement : .

1° La configuration ou la nature du sol. Ex. : *Rochefort*, *Champagne* (plaine), *Aigues-Mortes* (eaux-mortes), *Aumont* (altus mons); etc.

2° Les plantes qui y vivent. Ex. : *Saulzais*, *Aulnaye*, *Châtenay*, *Coudray*, etc.

3° La destination que ces lieux avaient reçue. Ex. : *Fargue* (fabrica), *Ozouer* (oratorium, oratoire), *Marmoutier* (majus monasterium, plus grand monastère).

4° Le nom d'un personnage important. Ex. : *Saint-Cloud* (sanctus Clodoaldus), *Saint-Hélier* (sanctus Hilarius), *Saint-Estèphe* (Stephanus), *Saint-Mémin* (Maximinus), *Dampierre* (dominus Petrus, seigneur Pierre), *Orléans* (Aurelianus), *Port-Vendres* (portus Veneris, port de Vénus), etc.

Fonctions du nom dans la proposition. — Le nom peut être :

1° Sujet : *L'abeille est laborieuse*;

2° Attribut : *L'abeille est un insecte laborieux*;

3° Mis en apostrophe : *Enfants, vous aimez le miel*;

4° Mis en apposition : *L'abeille, insecte laborieux, fait le miel*; la ville de *Narbonne* exporte beaucoup de miel;

5° Complément du nom et de l'adjectif : *La ruche de l'abeille est pleine de miel*;

6° Complément d'objet direct : *Nous admirons le travail de l'abeille*;

7° Complément d'objet indirect : *L'abeille fournit aussi la cire aux hommes*;

8° Complément de circonstance : *Chez les Romains, le miel servait de sucre*.

CHAPITRE II

DE L'ARTICLE

295. L'**article** est un mot que l'on met ordinairement devant le nom pour indiquer s'il est pris dans un sens déterminé ou indéterminé. Ex. : *Le bœuf est un animal utile ; j'ai trouvé le livre que je cherchais ; j'ai reçu une longue lettre.*

L'article prend le genre et le nombre du nom auquel il se rapporte.

Article vient du latin *articulus* (jointure, articulation). On verra plus loin que *le* (du latin *illu(m)*) est étymologiquement un adjectif démonstratif, et *un* (du latin *unus*) un adjectif numéral. L'*article* est donc en réalité un adjectif qui sert à modifier l'*étendue* des noms, en restreignant l'application de ces noms soit à tel ou tel individu, soit à telle ou telle catégorie d'individus déterminés, comme nous l'avons vu dans les exemples ci-dessus.

296. Il y a trois sortes d'articles :

1° L'article **défini**, qui se met devant les noms dont le sens est déjà déterminé, comme : *Le cheval de mon père est noir. De mon père*, qui accompagne le mot *cheval*, sert à le déterminer.

2° L'article **indéfini**, qui se met devant les noms dont le sens est encore indéterminé, c'est-à-dire vague, peu précis, comme *un cheval* dans cette phrase : *Un cheval s'est abattu.*

L'*article défini* sert à désigner des objets connus ou donnés pour tels ; l'*article indéfini* sert à désigner un objet dont il n'a pas encore été question ou un être considéré séparément parmi ceux de son espèce. Ainsi La Fontaine a dit : *Un paon muait : un geai prit son plumage.* S'il avait eu à reparler de ces animaux, il n'aurait plus dit : *un paon*,

un geai, mais *le* paon, *le* geai. On voit que *le* s'applique aux objets déjà indiqués ou définis, et *un* à ceux qui ne le sont pas encore.

3^o L'article partitif qui se met devant les noms qui désignent une partie d'un tout, une certaine quantité, un nombre indéterminé, comme *du* dans : *Je mange du pain*.

Le latin classique n'avait point d'article; vers la fin de l'empire romain, le peuple commença à joindre aux noms l'adjectif démonstratif *ille* (*ce, cet*), pour la clarté du discours, dans les cas où nous employons aujourd'hui *le, la, les*. Ainsi il disait *illa ecclesia* (proprement *cette* église); *ille rex* (*ce* roi), *illa corona* (*cette* couronne), pour dire simplement *l'église, le roi, la couronne*. Ainsi le patois picard ne dit pas *le curé, le maréchal*, mais *ch'curé, ch'marichau* (proprement *ce* curé, *ce* maréchal), employant ainsi, comme le latin vulgaire, le pronom démonstratif pour servir d'article.

Ille (m), lié intimement à un nom, était atone et dans ce cas il a donné le vieux français *lo*, qui vers le 11^e siècle s'est adouci en *le*; de même *illam* a donné *la*; et *illos* a donné à l'origine le vieux français *los*, qui au 10^e siècle s'est adouci en *les*, comme *lo* s'est assourdi en *le*, et *jo* en *je*.

297. REMARQUE. — Les noms propres de personnes sont les seuls qui en français, étant suffisamment déterminés par eux-mêmes, ne prennent pas ordinairement d'article : *Pierre, Paul, Louise*, etc. Excepté les noms propres comme *le Tasse, l'Arioste*, qui ont conservé en français l'article qu'ils avaient en italien.

298. L'article défini est : *le* pour le masculin : *le livre*; — *la* pour le féminin : *la rose*; — *les* pour le pluriel des deux genres : *les livres, les roses*.

299. Il y a deux remarques à faire sur l'article défini :

1^o Quand *le, la* précèdent un mot commençant par une voyelle ou une *h muette*, l'article perd sa voyelle, qui est remplacée par une apostrophe. Ex. : *L'enfant, l'envie, l'honneur, l'humeur*. On dit alors que l'article défini est *élidé*.

Elider vient du latin *elidere*, qui veut dire *écraser* : la voyelle *élidée* est en effet *écrasée* et remplacée par l'apostrophe.

Cette élision de l'article a amené une erreur curieuse dans la formation de notre langue. Au moyen âge, le mot *lierre*, par exemple, s'écrivait et se prononçait *ierre*, du latin *hedera*. Nos pères disaient correcte-

ment l'*ierre* et ce n'est que vers le 15^e siècle que l'article se souda au nom (*lierre*). Ce nom ainsi formé dut être précédé à son tour d'un nouvel article, *le lierre*. La même erreur se retrouve dans plusieurs autres mots : nous disons *le lendemain*, *le loriot*, *lors*, etc., tandis que nos ancêtres disaient *l'endemain* (*en* et *demain*, du latin *de mane*), *l'oriot* (en provençal *auriol*, du latin *aureolus*, doré, merle jaune), *l'ors* (dérivé de *or*, en latin *hora*). (Voy. § 92.)

2^o Devant un nom masculin singulier commençant par une consonne ou une *h aspirée* on met **au** pour **à le**; **du** pour **de le**. Ex. : **Au père, au héros; du père, du héros.**

Au pluriel, devant tous les noms, **de les** se change en **des**; **à les** se change en **aux**. Ex. : **Des pères, aux pères, des mères, aux mères.** On dit alors que l'article défini est *contracté*.

Contracté se rattache au latin *contractum*, resserré.

A le est d'abord devenu *al* dans le vieux français, de même que *de le* est devenu *del*. Vers le 12^e siècle, *l* se vocalise en *u* (comme dans *aube* de *alba*, *autre* de *alter*), *el*, de même que *étal*, *val* sont devenus *étau* et *vau* (dans *à vau-l'eau*, *Vaugirard*, etc.), l'article *al* est devenu *au*.

Del est devenu *deu*, comme la vieille forme *chevel* (restée dans *chevelure*) est devenu *cheveu*. Plus tard *deu* s'est contracté en *du*, par le changement de *eu* en *u* (comme dans les vieilles formes *m^{eu}*, *bleuet*, *beuvant*, aujourd'hui *m^û*, *bleu^{et}*, *bu^{vant}*).

De même que *à le* est devenu successivement *al*, puis *au*, le pluriel *à les* donna le vieux français *als*, puis *aus*. *Aus* devint ensuite *ax* et enfin *aux* par un changement expliqué au § 289.

De les, contracté en *dels* à l'origine, s'est réduit au 12^e siècle à *des*.

Nous avons encore un article, formé de *en* et de *ies*, qui s'étaient réduits à *els* et enfin à *es*. Ce mot n'est plus employé que dans quelques expressions consacrées, et toujours devant un nom pluriel : bachelier *ès* lettres, Saint-Pierre-*ès*-liens, etc., c'est-à-dire bachelier *dans les* lettres, Saint-Pierre *dans les* liens.

300. L'article indéfini est, au singulier, **un** pour le masculin, **une** pour le féminin; au pluriel, **des** pour les deux genres : **un** homme, **une** femme; **des** hommes, **des** femmes.

Notre article indéfini *un*, *une* n'est pas autre chose que le nom de nombre *un* (lat. *unu(m)*), qui chez les Romains avait déjà pris le sens de **un certain**.

D'après le grammairien Sylvius, au 15^e et au 16^e siècle on écrivait **un** avec un *g* (*ung*) pour empêcher qu'on ne le confondit dans les manuscrits avec le chiffre romain vii. On sait qu'au commencement des mots l'*u* était alors représenté par un *v*; ce mot s'écrivait donc *vn* et pouvait prêter à la confusion.

REMARQUE. — Il ne faut pas confondre **un** article indéfini avec **un** adjectif numéral. Le premier n'exprime qu'une indication vague, sans aucune idée d'unité ou de pluralité : *un maître doit être patient, c'est-à-dire tout maître doit être*, etc. Le second marque la quantité : *Il y en a un ou deux*.

301. L'article partitif est **du**, **de l'** pour le masculin : **du pain**, **de l'argent**; — **de la** pour le féminin : **de la viande**; — **des** pour le pluriel des deux genres : **des livres**, **des fruits**.

REMARQUE. — Il ne faut pas confondre *du*, *de l'*, *de la*, article partitif, avec *du*, *de l'*, *de la*, article défini. Ex. : *Le goût du vin, de l'alcool, de la bière* (article défini). — *Donnez-moi du vin, de l'alcool, de la bière* (article partitif).

Des peut être article défini, indéfini ou partitif. Ex. : *Le goût des fruits* (article défini); — *achetez des fruits* (article indéfini, pluriel de *un*); — *achetez des fruits de ma récolte* (article partitif; c'est-à-dire *de les fruits de ma récolte* ou *parmi ceux de ma récolte*). On voit que le sens partitif de **des** est caractérisé par le complément.

Quant à **de** qui remplace l'article devant les noms partitifs précédés d'un adjectif, comme dans : *Je mange de bon pain*, il faut l'analyser : **de**, préposition, mis pour **du**, article partitif se rapportant à *pain*, masculin singulier. (Voy. § 628.)

CHAPITRE III

DE L'ADJECTIF

302. L'**adjectif** est un mot qu'on ajoute au nom pour en *indiquer la qualité* ou pour en *préciser le sens*.

Ainsi, quand on dit *cheval noir*, **noir** fait connaître *comment est* le cheval : **noir** est un adjectif. Quand on dit *mon cheval*, **mon** précise le sens de *cheval* en indiquant spécialement l'animal qui m'appartient : **mon** est aussi un adjectif.

Les adjectifs sont destinés à être joints aux noms pour en modifier la signification. Or il n'y a que deux choses qui puissent être modifiées dans cette signification : l'*étendue* et la *compréhension* (voy. § 272). De là, deux grandes classes d'adjectifs : les uns destinés à modifier la *compréhension* des noms en ajoutant à cette compréhension une idée accessoire, comme *blanc, rouge, carré, doux*, etc. ; les autres destinés à modifier l'*étendue* des noms en restreignant l'application de ces noms à tels ou tels individus déterminés, comme *ce, mon, deux, trois*, etc.

Les premiers, qui modifient la compréhension des noms, s'appellent *adjectifs qualificatifs* ; les seconds, qui modifient l'étendue des noms, s'appellent *adjectifs numériques, démonstratifs, interrogatifs, possessifs* et *indéfinis*.

Adjectif est tiré du latin *adjectivus* et signifie « qui ajoute à ».

SECTION I

ADJECTIFS QUALIFICATIFS

303. Les adjectifs qualificatifs indiquent la *qualité*, c'est-à-dire la *manière d'être*. Ex. : *les grands hommes*; *les enfants sages*.

Ces adjectifs prennent les deux genres et les deux nombres. Ex. : *grand*, féminin *grande*; *loyal*, pluriel *loyaux*.

1° FORMATION DU FÉMININ DANS LES ADJECTIFS QUALIFICATIFS

304. RÈGLE GÉNÉRALE. — Pour former le féminin des adjectifs, on ajoute un **e muet** au masculin : *méchant*, *méchante*; *petit*, *petite*.

Quand le latin distinguait le féminin du masculin, il le formait ordinairement en *a* : *bonus* (bon), *bona* (bonne). *A* final donnant toujours *e* muet en français (*divina*, *divine*; *humana*, *humaine*, etc.), cet *e* devint pour notre langue le signe distinctif du féminin.

Quand le masculin est déjà terminé par *e*, comme dans *sage*, *maigre*, *large*, l'adjectif ne change pas au féminin : *sage*, *maigre*, *large*.

305. Les adjectifs en **el**, **eil**, **ol**, **ul**, **en**, **on**, **et**, **ot** et les adjectifs terminés par **s** doublent en général au féminin la consonne finale, **l**, **n**, **t**, **s**, avant de prendre l'*e* muet :

cru el ,	cru elle .	mu et ,	mu ette .
par eil ,	par eille .	s ot ,	s otte .
anci en ,	anci enne .	gr as ,	gr asse ,
bon ,	bon ne .	ép ais ,	ép aisse .
mol ,	mol le .	nul ,	nul le .

Cependant *dévo**t***, *ras*, *niais*, *falot*, *idiot*, *manchot* font au féminin *dévoté*, *rase*, *niaise*, *falote*, *idiote*, *manchote*, sans redoubler la consonne finale. Il en est de même de *Français*, *Anglais*, *Danois* et des autres noms de peuples en *ais* et en *ois* : *Française*, *Anglaise*, *Danoise*.

Hébreu, *fat* et *dispos* n'ont pas de féminin.

306. Les adjectifs en *ier*, *er* et les six adjectifs *complet*, *concret*, *discret*, *inquiet*, *replet*, *secret* ne redoublent pas la consonne finale, mais prennent un accent grave sur l'*e* qui précède l'*r* ou le *t* :

altier,	altière.	discret,	discrète.
étranger,	étrangère.	inquiet,	inquiète.
complet,	complète.	replet,	replète.
concret,	concrète.	secret,	secrète.

Le redoublement de la consonne (*cruel*, *cruelle*) ou l'emploi de l'accent grave (*altier*, *altière*) ont pour but de renforcer la syllabe tonique (voy. § 124).

Quant aux mots *complet*, *replet*, etc., du latin *completus*, *repletus*, etc., ce sont des mots introduits par les savants et qui, pour cette raison, ne se sont point pliés aux règles du redoublement qu'observe notre langue pour les mots d'origine populaire.

307. Les adjectifs *beau*, *jumeau*, *nouveau*, — *fou*, *mou* font au féminin *belle*, *jumelle*, *nouvelle*, — *folle*, *molle*.

On sait que les mots *beau*, *jumeau*, *nouveau*, *fou*, *mou* viennent du vieux français, *bel*, *jumel*, *nouvel*, *fol*, *mol*, par un adoucissement de *l* en *u*, que nous avons expliqué au § 289. Or ces mots *bel*, *nouvel*, *jumel*, etc., étant terminés en *l*, doivent former leur féminin en *elle* (*belle*, *nouvelle*, etc.), suivant la règle.

La même raison qui a fait conserver *belle* comme féminin de *beau* a maintenu aussi *vieille* comme féminin de *vieux*. *Vieux* était à l'origine *vieil*, dont le féminin est régulièrement *vieille*, comme *pareil* et *vermeil* font *pareille* et *vermeille*.

Quant aux masculins *bel*, *nouvel*, *fol*, *mol*, ils persistent encore dans un cas isolé et pour un usage spécial, lorsqu'ils précèdent une voyelle ou une *h* muette : on dit pour l'euphonie un *bel* homme, le *nouvel* an, le *fol* orgueil, le *mol* édreton.

308. Les adjectifs terminés par *x* changent *x* en *se* au féminin : *heureux*, *heureuse*, — *jaloux*, *jalouse*.

Quelques-uns redoublent même la consonne : *fau***x**, *rou***x**, font *fausse*, *rousse*.

Il faut excepter les deux mots *vieu***x** et *dou***x**, qui font *vieille* et *douce*.

*Dou***x**, *fau***x**, *rou***x** s'écrivaient au moyen âge *dous*, *faus*, *rous*, dont le féminin était *fausse*, *rousse*, comme celui de *gras*, *gros* est *grasse*,

grosse. Pour empêcher le *s* de *gras* de prendre au féminin le son du *z* (ce qui fût arrivé si l'on avait écrit *grase*), on conserva à *s* sa prononciation en le transcrivant soit par *ss* (*grasse*, *fausse*), soit par son équivalent *c* doux (de là le féminin *douce*, qui était d'ailleurs indiqué par le latin *dulcem*).

309. Les adjectifs terminés par *f*, comme *craintif*, *bref*, *neuf*, forment leur féminin en changeant *f* en *ve* : *craintive*, *brève*, *neuve*.

Ces adjectifs viennent en général de primitifs latins qui avaient un *v* au radical : *vivum*, *brevem*, *novum*; la finale sourde *um*, *em* étant tombée, *v* est devenu *f* en français, aucun mot de notre langue n'étant terminé par un *v*. Mais le *v* reparaît quand on ajoute une voyelle à l'adjectif : *neuf*, *neuve*; *bref*, *brève*. Il en est de même pour les substantifs : *nerf*, *nerveux*; *bœuf*, *bouvier*.

310. Quelques adjectifs terminés par un *c* sonore, comme *publi c*, *tur c*, *caduc*, *fran c* (français), forment leur féminin en changeant *c* en *que* : *publique*, *tur que*, *cadu que*, *fran que*. — Grec conserve le *c* final et fait *grec que*.

Si l'on n'avait ajouté que l'*e* à *caduc*, *public*, *tur c*, on aurait eu *cadu ce*, *publice*, etc., qui auraient perdu le son dur du *c*; pour le conserver, tout en donnant au mot la marque du féminin, il était nécessaire de remplacer *c* dur par son équivalent *qu*; c'est pour la même raison que *long* fait *longue* et non *longe*. *Turc*, *fran c* et *grec* ont suivi la même règle, mais *grec* a gardé le *c* pour conserver à l'*e* un son ouvert.

Mais le plus souvent les adjectifs terminés soit par un *c* muet (*blanc*, *fran c*, etc.), soit par un *c* sonore (comme *sec*), changent *c* en *che* au féminin : *blanc*, *blanche*, — *fran c*, *fran che*, — *sec*, *sèche*. — *Frai s* fait *fraîche*.

Comme nous l'avons vu au § 81, le latin *ca* a la fin d'un mot et précédé d'une consonne (*ca* dans *arca*, par exemple) devient toujours *che* en français (*arche* de *arca*, *perche* (poisson) de *perca*, *mouche* de *musca*, *fourche* de *furca*); l'adjectif masculin *siccus* donnant *sec*, le féminin *sicca* devint naturellement *sèche*.

Les adjectifs *blanc*, *fran c* et *frai s*, venus du haut-allemand, ont été latinisés au moyen âge et soumis à la même règle.

311. Les adjectifs terminés par un *g*, comme *lon g*, *oblon g*, ajoutent *ue* au féminin : *long ue*, *ovion gue*.

312. Les adjectifs en **eur** forment leur féminin de quatre manières :

1° Les uns suivent la règle générale et ajoutent un **e** au masculin : *majeur, majeure* ; *antérieur, antérieure* ;

2° D'autres, et ce sont les plus nombreux, changent **eur** en **euse** : *voleur, voleuse* ; *trompeur, trompeuse* ;

3° D'autres changent **eur** en **eresse** : *vengeur, vengeresse* ; *chasseur, chasseresse* ;

4° D'autres enfin changent **teur** en **trice** : *conducteur, conductrice*.

Les adjectifs en *eur* qui forment leur féminin par un *e* muet sont au nombre de onze : *antérieur, citérieur, extérieur, inférieur, intérieur, postérieur, supérieur, ultérieur, majeur, mineur, meilleur* ; ces mots viennent tous de comparatifs latins : *majeur* (*maorem*, plus grand), *mineur* (*minorem*, plus petit), *inférieur* (*inferiorem*, plus au-dessous), etc. Voyez au § 130 l'explication du changement de *eur* en *eresse* dans quelques mots, comme *vengeur, vengeresse*, ou de *teur* en *trice* dans *accusateur, accusatrice*.

Pour le changement de *eur* en *euse*, voyez § 281.

313. Les adjectifs terminés en *gu* forment leur féminin en *guë* : *aigu, aiguë* ; *ambigu, ambiguë*, c'est-à-dire qu'on place un tréma sur l'*e* muet.

Ce tréma sur l'*e* indique qu'il faut ici prononcer *uë*, et ne point confondre *aiguë, ambiguë*, etc., avec les mots tels que *bague, vague, bèque, aigue-marine*, etc., dans lesquels *ue* est tout à fait muet.

314. Les adjectifs *bénin, malin*, — *favori, coi*, font au féminin *bénigne, maligne*, — *favorite, coite*. — *Tiers* fait *tierce*.

Bénin et *malin* viennent du latin *benignu(m), malignu(m)*, et le *gn* latin, qui dans ces mots s'était réduit à la finale *n*, redevient *gn* en français dans *bénigne, maligne* (de *benigna, maligna*), parce qu'il est suivi dans ce cas d'une voyelle finale.

Favori vient de l'italien *favorito*, et *coi* du latin *quietu(m)* (tranquille) : de là le *t* du féminin dans ces deux adjectifs. On écrivait encore *favorit* au 17^e siècle.

Tiers vient de *tertius*, et *tierce* de *tertia* qui a donné *tierce*, comme *astutia, confidentia, infantia, gratia*, etc., ont donné *astuce, confiance, enfance, grâce*, etc.

315. EXCEPTIONS. — 1^o Les adjectifs français, comme on vient de le voir, ont tous un *e* muet au féminin. Il n'y a dans notre langue qu'un seul adjectif qui soit resté invariable : c'est *grand* dans les expressions telles que *grand' mère*, *grand' route*, *grand' messe*, *grand' peur*, *grand' peine*, *grand' chose* et *mère-grand*.

Les mots avec apostrophe peuvent d'ailleurs s'écrire aussi en un seul mot : *grandmère*, *grandroute*, *grandmesse*, *grandpeur*, *grandpeine*, *grandchose*.

Les adjectifs qui chez les Romains avaient une terminaison pour le masculin (*bonus*) et pour le féminin (*bona*) avaient aussi deux terminaisons dans notre ancienne langue (*bon*, *bonne*). Mais ceux qui n'en avaient qu'une pour ces deux genres, comme *grandis* : *homo grandis*, *femina grandis*, n'en eurent aussi qu'une en français à l'origine : on disait au onzième siècle une *grand* femme, une *mère grand*, une coutume *cruel* (*crudele(m)*), une plaine *vert* (*viride(m)*), employant ainsi la forme du masculin pour les deux genres, parce qu'en latin *grandis*, *crudelis*, *viridis*, etc., n'avaient qu'une terminaison pour les deux genres.

Sur l'erbe vert li quens (comte) *Rollanz se pasmet*. (*Ch. de Roland*.)

Au mont (monde) *n'a* (il n'y a) *voir si cruel traïson*. (*Couci*.)

En quel mesure en purrai estre fir (certain). (*Chanson de Roland*.)

Le treizième siècle, ne comprenant plus le motif de cette distinction, crut voir une irrégularité dans ce fait que *bon* et *grand* faisaient leur féminin l'un avec *e*, l'autre sans *e*; c'est alors qu'il commença à adjoindre à ces adjectifs l'*e* au féminin, et qu'il écrivit *grande*, *cruelle*, *verte*, comme il écrivait *bonne*, *longue*, *blanche*, etc. L'ancien usage persista cependant dans quelques expressions usuelles, telles que *grand route*, *grand mère*, etc. Les grammairiens du seizième siècle, croyant qu'ici *grand* était une abréviation de *grande*, introduisirent à tort une apostrophe (d'où l'orthographe *grand'mère*), pour marquer la suppression de cet *e*, qui, en réalité, n'avait jamais existé. On retrouve encore trace de cet usage dans les mots : *lettres royaux*, *fonts baptismaux* (*fonts*, pour *fontaines*, était autrefois féminin); dans la locution *je me fais fort*, où *fort* est invariable, et dans les noms de ville : *Roche-fort*, *Granville* (pour *Grande-ville*), *Grand-combe* (pour *grande combe* ou *vallée*), etc.

2^o Quelques adjectifs ne s'emploient qu'au féminin; tels sont *canine*, *crasse* (dans *ignorance crasse*). D'autres ne s'emploient qu'au masculin; *aquilin*, *dispos*, *fat*, *Hébreu*, etc. Pour le féminin de ce dernier on a recours à l'adjectif *hébraïque*; qui est des deux genres : *la langue hébraïque*.

2° FORMATION DU PLURIEL DANS LES ADJECTIFS QUALIFICATIFS

316. RÈGLE GÉNÉRALE. — On forme le pluriel des adjectifs comme celui des noms, c'est-à-dire en ajoutant un *s* au singulier : *grand, grands*; — *saint, saints*.

Quand l'adjectif est déjà terminé au singulier par un *s*, comme *gros, épais*, l'adjectif ne change pas au pluriel : *des homme gros, des murs épais*.

Quand l'adjectif est terminé au singulier par un *x*, comme *heureux, glorieux*, il ne change pas au pluriel : *des hommes heureux, des souvenirs glorieux*.

317. EXCEPTIONS. — 1° Les adjectifs terminés en *al* ont le pluriel en *aux* : *loyal, loyaux*; — *légal, légaux*; — *égal, égaux*.

D'après le Dictionnaire de l'Académie, les adjectifs *automnal, colossal, fatal, frugal, glacial, jovial, natal, naval, pascal*, n'ont pas de pluriel masculin. L'Académie garde le silence sur *astral, austral, boréal, central, dominical, ducal, facial, filial, final, idéal, initial, littéral, magistral, matinal, patriarcal, pénal, pluvial, virginal*, etc.

2° Les adjectifs terminés en *eau* prennent un *x* au pluriel : *beau, nouveau, font beaux, nouveaux*.

3° Les adjectifs en *eu* et en *ou* prennent *s* au pluriel : *bleu, bleus*; *fou, fous*; mais *hébreu* fait *hébreux*.

318. REMARQUE. L'adjectif *tout* perd le *t* au pluriel : *tous*.

3° COMPARATIF ET SUPERLATIF

319. L'adjectif est au **comparatif** quand il exprime la qualité avec une idée de *comparaison*.

Le **comparatif** se forme en ajoutant : *plus* à l'adjectif quand

on veut marquer la *supériorité* : *Mon cheval est plus noir que le vôtre*; moins, quand on veut marquer l'*infériorité* : *Mon cheval est moins noir que le vôtre*; — aussi, quand on veut marquer l'*égalité* : *Mon cheval est aussi noir que le vôtre*.

De là trois sortes de comparatifs : le comparatif de *supériorité*, le comparatif d'*infériorité* et le comparatif d'*égalité*.

Ces degrés de comparaison ont été introduits dans la langue française par imitation de la langue latine. Les Latins formaient le comparatif en ajoutant au radical de l'adjectif, *ior* pour le masculin et le féminin, *ius* pour le neutre : *doctus*, savant, *doctior*, *doctius*, plus savant; ou bien en mettant *magis* (plus) devant l'adjectif : *magis pius* plus pieux. C'est cette seconde manière que le français a adoptée.

Le latin mettait le complément du comparatif à l'ablatif ou bien le faisait précéder de *quam*. Ex. : *Paulus doctior est Petro* ou *quam Petrus*. Notre langue a conservé ces deux constructions jusqu'au *xvi^e* siècle; on disait indifféremment : *il est plus grand de moi* ou *plus grand que moi*. La première forme a disparu mais persiste encore avec les noms de nombre : *La guerre dura plus de trente ans* et non *plus que trente ans*.

Nous n'avons en réalité que trois comparatifs, qui nous sont venus tout formés du latin : *bon* a pour comparatif *meilleur* (du latin *melio*rem), *mauvais* a pour comparatif *pire* (du latin *pejor*; le neutre *pejus* a donné l'adverbe *pis*), *petit* a pour comparatif *moindre* (du latin *minor*; le neutre *minus* a donné l'adverbe *moins*). On dit aussi *plus mauvais*, *plus petit*, mais on ne dit pas *plus bon*. En outre, le comparatif latin *priorem* (plus en avant, premier) est resté en français comme nom dans *prieur*. Le cas sujet *major* (plus grand) a donné *maire*; le cas complément *majorem* a donné *majeur*. De même le cas sujet *senior* (plus vieux) a donné *sire* (composé *Messire*); le cas complément *seniorem* a donné *sieur* (composé *Monsieur*), et *seigneur* (composés *Monseigneur*, *Messeigneurs*, etc.).

Nous avons encore en français quelques comparatifs latins qui (voyez § 312) ont à peu près perdu chez nous le sens du comparatif, mais qui ne peuvent être précédés de *plus*; ce sont : *majeur*, *mineur*, *antérieur*, *intérieur*, *citier* (sic), *inférieur*, *postérieur*, *ultérieur*, *extérieur*, *supérieur*.

320. L'adjectif est au *superlatif* quand il exprime la qualité au plus haut degré : *Mon cheval est très noir*. — Voici : *plus noir de vos chevaux*.

Le premier superlatif (*très noir*) est dit superlatif *absolu*, parce qu'il n'y a pas comparaison avec d'autres *chevaux*. — Le second (*le plus noir*) est dit superlatif *relatif*, parce qu'il y a comparaison, *relation*, avec d'autres *chevaux*.

On forme le superlatif *absolu* en ajoutant à l'adjectif : *très, fort, bien, extrêmement*, etc. ; et le superlatif *relatif* en ajoutant : *le plus, le moins*.

321. REMARQUE. — Les comparatifs *meilleur, pire, moindre*, précédés de l'article défini ou d'un adjectif possessif, deviennent des superlatifs : *le meilleur homme du monde, mon pire ennemi, le moindre défaut*.

Les Latins formaient ordinairement le superlatif en ajoutant *issimus* au radical de l'adjectif : *doctus*, savant, *doctissimus*, très savant ou le plus savant.

Le moyen âge, continuant la tradition latine, disait : *pesme* (de *pessimum*, très mauvais), *grandisme* (de *grandissimum*, très grand), *seintisme* (de *sanctissimum*, très saint), etc.

La langue moderne a formé de même en *issime* quelques superlatifs : *sérénissime, richissime, rarissime, illustrissime*, etc. Telle est l'origine du mot *généralissime*.

Les superlatifs latins *supremus, extremus, infimus, intimus, minimus*, nous ont donné les superlatifs : *suprême, extrême, infime, intime, minime* ; mais, excepté le premier (*suprême*), le français les traite comme des adjectifs ordinaires et les fait précéder de *le plus, très*, etc.

SECTION II

ADJECTIFS NUMÉRAUX, DÉMONSTRATIFS, INTERROGATIFS, POSSESSIFS ET INDÉFINIS

322. Ces différents adjectifs *précisent* l'objet désigné par le nom auquel ils se rapportent. Ex : *Ce livre, mon cheval* (c'est-à-dire *le livre que voici, le cheval qui est à moi*).

I. ADJECTIFS NUMÉRAUX

323. Les **adjectifs numéraux** sont ceux qui marquent le *nombre*, l'*ordre* et le *rang*.

Il y a deux sortes d'adjectifs numéraux : les adjectifs numéraux **cardinaux** et les adjectifs numéraux **ordinaux**.

Les adjectifs que nous avons étudiés jusqu'à présent marquent seulement la qualité des objets, non leur quantité. Lorsque nous disons *trois chevaux noirs* ou le *deuxième livre*, les adjectifs **trois** et **deuxième** n'indiquent pas la qualité du cheval ou du livre, mais le *nombre* des chevaux ou le *rang* du livre.

Les grammairiens latins distinguaient ces deux espèces d'adjectifs numéraux par les termes de *numeri cardinales* (nombres fondamentaux, les nombres cardinaux étant en effet la base de toute numération), — et de *numeri ordinales* (nombres ordinaux, qui marquent l'ordre, le rang).

1. Adjectifs numéraux cardinaux.

324. Les adjectifs numéraux **cardinaux** sont ceux qui expriment le *nombre* ou la *quantité*. comme *un, deux, trois, quatre, cinq, zéro, dix, vingt, quarante, cent, mille*.

Ex. : **Deux** hommes; **trois** soldats; **dix** chevaux.

Jusqu'à 10 ils portent les noms suivants, qui sont formés d'un seul mot : *zéro, un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix*.

Nous avons pris la manière de compter des Romains et leurs termes de numération : *un* (unus), *deux* (duo), *trois* (tres), *quatre* (quatuor), *cinq* (quinque), *six* (sex), *sept* (septem), *huit* (octo), *neuf* (novem), *dix* (decem). Mais dès le moyen âge nous avons abandonné le système d'écriture des Romains, qui figurait les nombres par des lettres majuscules, pour adopter celui des Arabes, qui exprimait les nombres par des chiffres. Or les mathématiciens arabes se servaient d'un signe appelé *zéro* qui n'a nulle valeur par lui-même, mais qui, placé à la droite d'un chiffre, le multiplie par dix. C'est ce signe que nous avons adopté et avec lui son nom arabe *zéro*.

325. De 10 à 20, les adjectifs numéraux sont également

formés d'un **seul mot** (*onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize*), sauf les trois derniers (*dix-sept, dix-huit, dix-neuf*), ou sans trait d'union : *dix sept, dix huit, dix neuf*), qui sont composés avec *dix*.

Dix vient de *dece*(m), *onze* de *undeci*(m), *douze* de *duodeci*(m), *treize* de *tredeci*(m), *quatorze* de *quatuordecim*(m), *quinze* de *quindecim*(m), *seize* de *sexdecim*(m). — Le latin exprimait de deux manières 17, 18 et 19 : tantôt par un seul mot : *septemdecim* (17), *duodeviginti* (18), *undeviginti* (19); tantôt par trois mots distincts : *decem et septem* (17), *decem et octo* (18), *decem et novem* (19), — et le peuple romain, nous le savons par le grammairien Priscien, employait volontiers la seconde manière, qu'il trouvait plus claire. Le français hérita de cette tendance et exprima, à l'origine, 17, 18 et 19 par les vieilles formes *dix et sept, dix et huit, dix et neuf*, qui, vers le treizième siècle, s'abrégèrent en *dix-sept, dix-huit*, etc.

326. De 20 à 100, les dizaines s'expriment par un **seul mot** (*vingt, trente, quarante, cinquante, soixante*), sauf pour les trois dernières, qui forment un mot composé (*soixante-dix, quatre-vingts, quatre-vingts-dix* ou sans trait d'union : *soixante dix, quatre vingts, quatre vingts dix*).

Les cinq premières dizaines viennent directement du latin : *viginti* (vingt), *triginta* (trente), *quadraginta* (quarante), *quingenta* (cinquante), *sexaginta* (soixante). Pour les dizaines suivantes, nous avons remplacé *septuaginta* (70) par le composé français *soixante-dix*; *octoginta* (80), *nonaginta* (90), par *quatre-vingts* et *quatre-vingt-dix*.

On disait autrefois, et l'on dit encore dans la Suisse romande et dans quelques-unes de nos provinces du Midi, *septante* pour *soixante-dix*, *octante* pour *quatre-vingts*, *nonante* pour *quatre-vingt-dix*. *Quatre vingts* signifie *quatre fois vingt*, et nos pères disaient de même *sept vingts* pour 140, *six vingts* pour 120, etc. Cette manière de compter par *vingt* a laissé des traces dans quelques locutions, telles que : *l'hôpital des Quinze-Vingts* (c'est-à-dire 15 fois 20 ou 300), cette maison ayant été fondée par saint Louis pour recueillir 300 aveugles.

327. Depuis 100 et au-dessus on emploie les mots *mille, million, milliard*, etc.

Cent vient de *centum*. *Mille* ne vient pas du latin *mille*, qui a donné *mil* (comme *ille* a donné *il*), mais du pluriel *millia*. De même qu'en latin *mille* s'emploie pour un **seul** *millier* d'objets, et *millia* pour plusieurs milliers, le vieux français disait *mil* hommes et deux *mille* chevaux; en français cette distinction de *mil* comme singulier et de *mille*

comme pluriel s'est plus tard éteinte, et *mil* n'est plus employé que dans la numération des années : *mil* huit cent soixante, etc. — *Million*, *milliard*, sont des noms dérivés de *mille* à l'aide des suffixes *on* et *ard*.

2. Adjectifs numéraux ordinaux.

328. Les adjectifs numéraux **ordinaux** sont ceux qui marquent l'ordre, le rang, comme *premier*, *second* ou *deuxième*, *troisième*, *quatrième*, *cinquième*, *dixième*, *centième*, etc.

Ex. : *Le premier homme*; *le quatrième enfant*.

Ces adjectifs se forment en ajoutant **ième** aux adjectifs cardinaux : ainsi de *trois*, *troisième*, — *six*, *sixième*, — *sept*, *septième*, — *vingt*, *vingtième*, etc.

Ce suffixe *ième*, en vieux français *iesme*, vient du suffixe latin *esimus*, qui servait de même à former les nombres ordinaux (*vicesimus*, vingtième; *tricesimus*, trentième, etc.). *Centesimus*, *millesimus*, contractés suivant la règle de l'accent latin (voy. § 17), ont donné *centes'me*, *milles'me*, d'où *centiesme*, *milliesme*, puis *centième*, *millième* (et en français savant *millésime*). *Decimus* a donné la forme savante *décime*, qui nous a valu *centime* et *millime*, tirés par analogie de *centum* et de *mille*.

329. Quand l'adjectif cardinal est terminé par un *e* muet (*quatre*, *onze*, *douze*), on supprime, on élide cet *e* muet : *quatr-ième*, *onz-ième*, *douz-ième*, etc. — *Neuf* change *f* en *v* et fait *neuv-ième*. — *Cinq* prend un *u* avant *ième* : *cinqu-ième*.

Le français adopta à l'origine les adjectifs ordinaux latins. De *primu(m)* (le premier), *secundu(m)* (deuxième), *tertiu(m)* (troisième), *quartu(m)* (quatrième), *quintu(m)* (cinquième), etc., il tira *prime*, *second*, *tiers*, *quart*, *quint*, etc. Du bas-latin *primarius* il tira *premier*. On disait au onzième siècle : *le tiers homme*, *la quarte lieue*, pour le troisième homme, la quatrième lieue, etc. — Plus tard notre langue adopta un autre système : au lieu d'employer des adjectifs ordinaux empruntés au latin, elle en tira de son propre fonds en ajoutant *ième* aux adjectifs cardinaux ; d'où le système actuel (*deuxième*, *troisième*, *quatrième*, etc.), qui vers la fin du moyen âge supplanta l'ancien, sauf pour *premier* et pour *second* (qui persista parallèlement à *deuxième*). — Quant à *prime*, *tiers*, *quart*, *quint*, etc., ils ont disparu et ne subsistent aujourd'hui que dans quelques rares locutions : *le tiers état*, *le tiers parti*, *Charles-Quint*, *de prime abord*, *de prime saut*, c'est-à-dire le troisième état, le troisième

parti, Charles *Cinq*, du *premier* abord, du *premier* saut. La Fontaine a dit encore *quart* (Un *quart* voleur survint) pour un *quatrième*, et nous disons de même : l'indiscrétion d'un *tiers* (pour un *troisième*).

Les dérivés savants *sixte* (sextus), *septime* (septimus), *octave* (octavus), *none* (nonus), et le mot populaire *dime* (decimus), se retrouvent dans la *sixte* musicale, *Septime* (nom d'homme), *octave* (terme de musique), les prières de *none* (celles qu'on dit à la *neuvième* heure des Latins, c'est-à-dire à trois heures de l'après-midi), la *dime* de nos biens (la *dixième* partie de nos biens).

330. EXCEPTIONS. — 1^o Le premier nombre ordinal, qui devrait être *unième*, est remplacé par *premier*. Toutefois *unième* est employé en composition avec les dizaines : *vingt et unième*, *trente et unième*, etc.

2^o *Deuxième* est aussi remplacé par *second*, mais seulement dans le cas où il n'est question que de deux personnes ou de deux choses. Ex. : *L'ainé des deux frères est brun ; le second est blond.*

331. Noms de nombre collectifs et partitifs. — Aux adjectifs numéraux il faut rattacher :

1^o Les noms de nombre qui marquent une certaine quantité, tels que *dizaine*, *centaine*, *douzaine*, etc. ;

2^o Les adjectifs qui servent à multiplier, tels que : *double*, *triple*, *quadruple*, *quintuple*, *sextuple*, *décuple*, *centuple* ;

Pour tous les autres nombres on se sert du mot *fois* : *sept fois*, *huit fois*, *mille fois plus grand*, etc.

3^o Les mots qui marquent les parties d'un tout : le *quart*, le *tiers*, la *demie*, etc.

Les noms collectifs *dizaine*, *centaine*, etc., se forment en ajoutant *aine* aux adjectifs cardinaux : *huit*, *huitaine* ; *douze*, *douzaine*, etc.

Parmi les mots qui servent à multiplier, les premiers sont tirés directement des mots latins : *duplum* (double), *tripulum* (triple), *quadruplum* (quadruple), *centuplum* (centuple).

Les mots partitifs ont été empruntés directement au latin : *dimidium* (demi), *tertius* (tiers), *quartus* (quart). Nous avons créé les autres à l'aide des nombres ordinaux français et en suivant l'analogie du latin, qui tirait de même *quinta pars* (le cinquième), *sexta pars* (le sixième), etc., des nombres ordinaux *quintus* (cinquième), *sextus* (sixième), etc.

On peut ajouter à ces adjectifs le mot *quantième*, qui dérive du latin *quantum* (combien) et désigne le rang, l'ordre numérique : *Le quantième êtes-vous dans votre compagnie ?* Aujourd'hui ce mot ne s'emploie guère que dans l'expression : *le quantième du mois*.

Ménage voulait, avec raison, qu'on dit : *quantième du mois ?* et non ; *quel quantième du mois ?* vu que *quantième* signifie par lui-même *quel jour ?* mais l'usage a décidé contre lui.

II. ADJECTIFS DÉMONSTRATIFS

332. Les adjectifs démonstratifs sont ceux qui servent à montrer la personne ou la chose dont on parle : *ce château, ce héros*.

Les adjectifs démonstratifs sont :

Ce, cet pour le masculin : *ce livre, cet enfant ;*

Cette pour le féminin : *cette table ;*

Ces pour le pluriel des deux genres : *ces livres, ces tables*.

REMARQUE. — On met *cet* au lieu de *ce* devant les mots qui commencent par une voyelle ou une *h* muette : *cet enfant, cet homme*.

Le pronom latin *eccistum* (celui-là) donna au onzième siècle le vieux français *icest*, qui plus tard s'est abrégé en *cest* (comme nous disons *ci* pour *ici*), d'où *cet* (sur lequel on a formé le féminin *cette*, comme *net* de *net*).

Cet s'est affaibli en *ce* devant les mots commençant par une consonne, parce que le *t* était alors muet.

III. ADJECTIFS INTERROGATIFS

332 bis. — L'adjectif interrogatif sert à marquer une interrogation.

Ex : **Quel âge avez-vous ? Quelles sont-elles ?**

Cet adjectif est **quel**, qui varie en genre et en nombre :

Singulier masculin : *quel*. Pluriel masculin : *quels*.

Singulier féminin : *quelle*. Pluriel féminin : *quelles*.

Cet adjectif est parfois exclamatif : **Quel bonheur ! Quelle misère !**

IV. ADJECTIFS POSSESSIFS

333. Les adjectifs possessifs sont ceux que l'on met devant le nom pour indiquer à qui appartient l'objet désigné par ce nom. Ex. : **Mon cheval, ton livre** (c'est-à-dire le cheval qui est à moi, le livre qui est à toi).

Les adjectifs possessifs sont :

1^o Quand l'objet appartient à une seule personne :

Singulier	{	Masculin :	mon, ton, son.
		Féminin :	ma, ta, sa.

Pluriel (des deux genres) : **mes, tes, ses.**

2^o Quand l'objet appartient à plusieurs personnes en même temps :

Singulier (des deux genres) : **notre, votre, leur.**

Pluriel (des deux genres) : **nos, vos, leurs.**

Mon, ton, son, — ma, ta, sa, — mes, tes, ses viennent respectivement des accusatifs latins *meum* (le mien), *tuum* (le tien), *suum* (le sien), non accentués; tandis que les formes accentuées ont servi à former le *mien, le tien, le sien; la mienne, la tienne, la sienne; les miens, les tiens, les siens.*

De même : **notre** du latin *nostrum* (notre), — **votre** de *vostrum*, forme archaïque de *vestrum* (votre), que l'on trouve dans le poète Ennius. — **Nos, vos** viennent du latin *nostros, vestros* (pour *vestros*), par la réduction successive de *nostros* à *nostrs, nots, noz* et finalement *nos, etc.*

Leur, qui dans le vieux français est *lor*, vient du latin *illoru(m)* (d'eux) par la chute de *il* et par le changement de *o* en *eu*, qu'on retrouve dans honneur de honorem, labour de laborem, etc. *Leur cheval* signifie donc étymologiquement *le cheval d'eux*; aussi dans l'ancien français ce mot était-il invariable; on disait : *leur frères, leur amis.*

REMARQUE. — 1^o **Mon, ton, son** s'emploient au féminin, au lieu de *ma, ta, sa*, devant un mot qui commence par une voyelle ou une h muette : **mon âme, ton épée, son humeur.**

On emploie dans ce cas *mon, ton, son* pour éviter le choc que produirait la rencontre des deux voyelles si l'on disait *ma âme, ma épée*, etc. L'ancien français employait au contraire *mon* pour le masculin et *ma* pour le féminin, mais traitait *ma, ta, sa* comme nous traitons *la*, c'est-à-dire qu'il élidait l'a et disait *m'âme, l'épée, s'amie* (pour *ma âme, ta épée*, etc.), comme nous disons *l'âme, l'épée, l'amie* (pour *la âme, la épée, la amie*). C'est vers le quatorzième siècle que cet usage de l'élision fut remplacé par l'usage moderne qui substitua *mon, ton, son* à *ma, ta, sa*. — Mais une trace du vieux français persiste encore dans l'expression *m'amie* (pour *ma amie*), qui s'est plus tard corrompue en *ma mie*, d'où *ta mie, sa mie*, etc., qu'on retrouve dans nos vieilles chansons.

2^o **Votre, vos** s'emploient par respect au lieu de *ton, ta, tes*. Ainsi l'on dit en s'adressant à une seule personne : *votre cheval, votre chapeau; vos chevaux, vos chapeaux.*

V. ADJECTIFS INDÉFINIS

334. Les **adjectifs indéfinis** sont ceux qui marquent que le nom est employé d'une manière vague et générale. Ex. : **aucune** lettre n'est arrivée; **quelque** malheur nous menace.

Ces adjectifs sont : **aucun, autre, certain, chaque, maint, même, nul, plusieurs, quelconque, quelque, tel, tout.**

REMARQUE. — **Certain** est adjectif indéfini quand il signifie *un, quelque*, comme dans **certain** homme, **certain** renard gascon. — Lorsqu'il signifie *sûr, assuré*, il est adjectif qualificatif, comme dans *j'en suis certain*.

Aucun. Ce mot, qui s'écrivait *alcun* en ancien français, est un composé de *alque*, qui vient du latin *aliquis* (quelque). *Alque* est donc l'équivalent de *quelque*, et *alqun* (alqu'un) l'équivalent de *quelqu'un*. L'histoire et l'étymologie d'*aucun* montrent que ce mot a un sens essentiellement affirmatif : *Avez-vous entendu aucun discours qui vous fit croire...?* — Phèdre était si succinct qu'*aucuns* l'en ont blâmé. (La Fontaine, *Fables*, VI, 1.) — *Aucun* devient négatif quand il est accompagné de *ne* : J'en attendais trois, *aucun* ne vint. — Mais il ne faut pas perdre de vue qu'en lui-même et de sa nature *aucun* est affirmatif et signifie *quelqu'un*.

Autre, en vieux français *altre*, du latin *alter*. De même que *cel* avait pour cas complément *celui, nul, nullui*, et *cet, celtui*, — *autre* avait pour cas complément *autrui* (du latin *alteri huic*), qui veut dire proprement *de l'autre*, et qui par suite s'employait sans article dans notre ancienne langue : on disait le cheval *autrui* ou mieux *l'autrui* cheval (*alterius equus*), pour : le cheval d'un autre. Le Dictionnaire de l'Académie cite encore cette vieille formule de chancellerie : *Sauf notre droit et l'autrui* (c'est-à-dire celui d'autrui).

Certain est dérivé du latin *certus* (certain) à l'aide du suffixe *ain*.

Chaque a été tiré de *chacun* par analogie de *quelque* qui existait à côté de *quelqu'un*. *Chacun* vient du bas latin *cascunum*, altération de *quisque-unum*, sous l'influence de *cat-unum*, expression composée de la préposition grecque *cata*, passée en bas latin.

Maint a une origine inconnue. On le rattache à la même racine que l'allemand *manch* et l'anglais *many*.

Même, anciennement *mesme* et *meesme*, est au 11^e siècle *medesme* dans la *Chanson de Roland*, et *medisme* dans la *Vie de saint Alexis*, et vient comme l'italien *medesimo* (même), du latin *metipsimu* (m) contraction de *metipsissimu* (m) que l'on retrouve aussi sous la forme *ipsissimusmet* (dans Plaute), et qui signifie *tout à fait lui-même*.

Nul (du latin *nullus*) avait pour cas régime *nullui*, comme *cel*, *cet*, *autre* avait pour cas complément *cellui*; *cettui*, *autrui*.

Plusieurs vient du latin *plusioree*, comparatif barbare tiré de *plus*, *plures*.

Quelconque vient de *qualemcunque*.

Quelque est composé de *quel* *que*.

Tel est le latin *tale* (m).

Tout vient de *totu*. (m).

Fonctions de l'adjectif dans la proposition. — L'adjectif qualificatif s'appelle *épithète* quand il est joint au nom sans l'intermédiaire d'un verbe; dans le cas contraire il s'appelle *attribut*. Ainsi dans : *Le vrai mérite est modeste*, *vrai* est une épithète, *modeste* un attribut.

Mais l'adjectif qualificatif peut être employé comme nom et il remplit alors les mêmes fonctions que le nom dans la proposition.

Ex : *Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire* (*sot*, adjectif employé comme nom, joue d'abord le rôle de sujet, puis de complément d'objet direct).

La main du riche doit être secourable (*riche*, adjectif employé comme nom, est complément du nom).

L'adjectif qualificatif peut aussi être employé comme adverbe.

Ex. : *chanter juste, parler haut, voir clair*. Il est alors complément de circonstance.

Les adjectifs autres que les adjectifs qualificatifs peuvent, quand ils sont employés comme noms, remplir les mêmes fonctions que le nom, c'est-à-dire être *sujets, attributs, compléments*, etc.

CHAPITRE IV

DU PRONOM

335. Le **pronom** est un mot qui désigne, sans les nommer, une personne, un animal ou une chose. Dans cette phrase : *Paul est espiègle, mais il deviendra raisonnable, il*, qu'on met à la place de **Paul**, est un pronom.

Pronom vient du latin *pronomen* (qui se met à la place du nom).

Le pronom prend le genre et le nombre du nom dont il tient la place. Ex. : *Les hirondelles partent; elles vont dans les pays chauds.*

Elles est du féminin et du pluriel, parce que **hirondelles** est du féminin et du pluriel.

Votre maison est grande; la mienne est plus petite.

La mienne est du féminin et du singulier comme le mot remplacé : **maison**.

Il y a six sortes de pronoms : les pronoms *personnels*, *démonstratifs*, *possessifs*, *relatifs*, *interrogatifs* et *indéfinis*.

REMARQUE. — Quand le pronom ne tient la place ni d'un nom masculin, ni d'un nom féminin, il est du **neutre**.

SECTION I

PRONOMS PERSONNELS

336. Les **pronoms personnels** sont ceux qui désignent les personnes, en indiquant le rôle que ces personnes jouent dans le discours.

Dans cette phrase : « *Je devine que tu viens de chez lui* », on distingue trois personnages différents : *je*, *tu* et *lui*, qui sont les trois acteurs de ce petit drame. Ces acteurs ont des

rôles différents, que nous trouvons marqués ici par trois mots distincts : le premier rôle (*je*) est celui de l'acteur qui parle de lui-même; le second (*tu*), celui de l'acteur à qui l'on parle; le troisième (*lui*), celui de l'acteur dont on parle.

En termes de grammaire on appelle ces trois personnages, ou plutôt ces trois rôles, des **personnes** (du latin *personæ*, personnages du théâtre) : ces trois *personnes* grammaticales sont représentées par les **pronoms personnels**, qui désignent les êtres d'après le rôle qu'ils *jouent* dans cette courte pièce qu'on appelle une phrase.

Les pronoms personnels sont :

Singulier :

- 1^{re} personne : **Je, me, moi.**
 2^e — **Tu, te, toi.**
 3^e — **Il, elle, lui, le, la, soi.**

Pluriel :

- 1^{re} personne : **Nous.**
 2^e — **Vous.**
 3^e — **Ils, elles, eux, les, leur.**

Des deux nombres :

- 3^e personne : **Se, en, y.**

Tous ces pronoms viennent directement du latin; les deux premières personnes, des personnes correspondantes en latin; la troisième personne a été empruntée aux pronoms démonstratifs latins.

Je au 12^e siècle *jo*, au 10^e *io*, au 9^e *ieo* et aussi *eo* dans les fameux *Serments* de Strasbourg de 842 (voyez *Introduction*, § 6), vient du latin *ego* (*je*).

Moi, toi, soi viennent du latin *me* (*moi*), *te* (*toi*), *se* (*soi*), accentué.

Nous, vous viennent des pronoms latins *nos* (*nous*), *vos* (*vous*).

Notre langue a emprunté sa 3^e personne au pronom démonstratif latin accentué *ille* (celui-là), *illa* (celle-là) : *ille* passé à *illi* sous l'influence de *qui* a donné *il*; *illa* a donné *elle*; — le pluriel *illi* a donné le vieux français *il*, auquel la langue moderne a ajouté un *s*, d'où *ils*; — *elles* vient de *illas*.

Eux vient de *illos* accentué, comme *cheveux* de *capillos*.

Me, te, se, viennent du latin *me*, *te*, *se* atones.

Le, la, les viennent de *illu(m)*, *illa(m)*, *illos* ou *illas* atones.

Lui vient du datif *illi*, devenu *lui* sous l'influence des datifs en *ui*, *cui*, etc.

Leur vient de *il lorum* par la chute de la première syllabe non accentuée.

Il faut remarquer que les pronoms personnels ont conservé trois des cas latins.

Nominatif : je (*ego*), tu (*tu*), il (*ille*), elle (*illa*).

Accusatif : me, moi (*me*), te, toi (*te*), le (*illum*), la (*illam*).

Datif : me, moi (*mihi*), te, toi (*tibi*), lui (*illi*).

Pourquoi *me*, *moi*, *te*, *toi* représentent-ils également l'accusatif *me*, *te* et le datif *mihi*, *tibi*? C'est que, d'après les lois de la phonétique (voy. § 54), l'*ē* de *mē* et le premier *ī* de *mīhi* ont donné *mei*, puis *moi*, quand ils étaient accentués; mais quand ils étaient proclitiques, c'est-à-dire quand ils perdaient leur accent en s'appuyant sur le mot suivant, *ē* et *ī* ont donné *e* : *il me voit*. Il en est de même pour *te*, *toi*; *se*, *soi*. Ces pronoms représentent donc à la fois l'accusatif et le datif latin : *me*, *mihi*; *te*, *tibi*; *se*, *sibi*. De là leur double emploi comme complément direct et comme complément indirect, sans le secours d'aucune préposition : *il me regarde*; *elle me parle*; — *regarde-moi*, *parle-moi*.

337. REMARQUES. — 1° Les pronoms *il*, *ils*, *eux*, *le*, remplacent les noms masculins; *elle*, *elles*, *la*, remplacent les noms féminins; les autres servent pour les deux genres.

2° Nous avons vu (§ 277) que le genre neutre avait disparu dans les noms; nous en retrouvons quelques traces dans les pronoms. Ainsi :

Il et *le* signifiant *cela* viennent du neutre latin *illud* et ne peuvent être ni du masculin ni du féminin dans les phrases telles que : *il est vrai*; *il est beau de mourir pour sa patrie*; *la France triomphera, je le prévois*; *êtes-vous mère? je le suis*; etc. Dans tous ces cas *il* et *le* sont du neutre.

Il en est de même de *en* et *y* dont il sera question plus loin.

3° *Nous* s'emploie parfois au lieu de *je*, soit comme marque d'autorité : *Nous décrétons*; — soit dans le langage familier : *On l'a réprimandé souvent, mais nous sommes opiniâtre*. — Alors l'adjectif reste au singulier.

4° *Vous* s'emploie par politesse au lieu de *tu*, et l'adjectif reste au singulier : *Paul, vous êtes sage*.

L'emploi de *nous* et de *vous* au singulier est un usage qui a sans doute pris naissance chez les empereurs romains, lorsqu'ils faisaient semblant de prendre conseil du sénat et d'exprimer dans leurs édits

une volonté collective. De là en français les expressions : **Nous, président de la République.... Nous, empereur, avons décrété....** etc. Au contraire un auteur qui veut éviter le *moi, toujours odieux*, comme l'a dit Pascal, emploiera *nous* en parlant de lui-même, par modestie.

Vous, qu'on emploie par respect au lieu de *tu*, est au contraire souvent remplacé par *tu* en poésie :

Grand roi, cesse de vaincre ou je cesse d'écrire. (Boileau.)

L'usage du *vous* était autrefois bien plus répandu qu'aujourd'hui ; au dix-septième siècle on ne *tutoyait* guère que ses valets. C'est seulement depuis la révolution de 1789 que l'habitude de *tutoyer* ses familiers est devenue presque générale. En revanche, on ne tutoie plus ses domestiques.

5° Le, la, les pronoms ne doivent pas être confondus avec **le, la, les** articles.

Le, la, les pronoms sont toujours placés avant ou après un verbe : *Je te la donne, prends-la.*

Le, la, les articles accompagnent toujours un nom : *Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.*

6° Leur est pronom lorsqu'il signifie **à eux, à elles** ; il accompagne alors le verbe et ne prend jamais de *s*. Ex. : *Je leur ai donné un livre.*

Il est adjectif lorsqu'il signifie **d'eux, d'elles**, et peut alors prendre la marque du pluriel : *J'ai donné leurs livres à ces enfants.*

7° En est pronom lorsqu'il est mis pour **de lui, d'elle, d'eux, etc.** Ex. : *J'aime cet enfant et j'en suis aimé.*

Autrement il est adverbe : *J'en viens*, — ou préposition : *Je suis en France.*

8° Y est pronom quand il signifie **à cette chose, à ces choses, à cela**. Ex. : *L'affaire est importante, j'y donnerai tous mes soins.* — Autrement il est adverbe : *Tu y cours.*

On voit que *en, y* et *leur* sont de véritables cas des pronoms, puisque *en* remplace le génitif latin, et *leur, y*, le datif (voyez au § 335 l'origine de *leur*). Mais étymologiquement ils sont adverbes.

En, dans le vieux français *ent*, vient du latin *indè* (en, de là) comme souvent de *sub indè*. Il ne faut pas le confondre avec la préposition *en*, qui vient de *in*.

Y vient de l'adverbe latin *ibi* (là).

9° *En, y* peuvent être aussi considérés comme du neutre, quand ils signifient *de cela, à cela*. Ex. :

Il vient, j'en suis content; On me menace, j'y songerai.

10° *Se, soi* s'appelle aussi pronom réfléchi, parce qu'il rappelle toujours le sujet de la proposition. Ex. :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi. (La Fontaine.)

11° Pour donner plus de force à l'expression, on joint aux pronoms personnels l'adjectif **même**; on a alors les pronoms composés : **moi-même, toi-même, lui-même, nous-mêmes**, etc. Ex. : *Il a lu lui-même ma lettre; je viendr moi-même.*

Ces mots peuvent aussi s'écrire sans trait d'union : *moi même, toi même, lui même*, etc.

SECTION II

PRONOMS DÉMONSTRATIFS

338. Les pronoms démonstratifs remplacent le nom en montrant la personne ou la chose dont on parle. Ex. : *Mon cheval est moins beau que celui-ci.*

Les pronoms démonstratifs sont :

Singulier :

Ce, celui, celle.

Pluriel :

Ceux, celles.

En latin, de même que les adjectifs possessifs et les pronoms possessifs ne font qu'un, il n'y a point de distinction entre l'adjectif démonstratif et le pronom : *ille*, par exemple, signifie à la fois *cet* et *celui-là*.

Ce est du neutre et ne s'applique qu'aux choses : *Je ferai ce que vous demandez; j'irai voir ce qui est arrivé* (c'est-à-dire *la chose que vous demandez*, etc.).

Ce, dans notre vieille langue *co*, à l'origine *ico*, vient du latin *ecce hoc* (c'est cela). Il ne faut pas confondre ce mot avec l'adjectif démonstratif *ce* (*ce cheval*), qui a une autre origine, comme nous l'avons vu au § 332.

Celui peut s'appliquer aux personnes et aux choses : *Mon cheval est noir; celui de mon père est blanc.*

Celui fait au féminin *celle*; le pluriel est *ceux* pour le masculin, *celles* pour le féminin.

Le pronom latin du masculin *eccillu(m)* (celui-là) donna le vieux français *icel*; — le féminin *eccilla(m)* donna *icelle*; — le pluriel *eccillos* donna *iceux*. — *Icel*, qui avait pour régime *icelui* (de *eccillui* formé comme *illui* (voy. § 336), disparut au seizième siècle. De même que *il* se réduit à *ci*, *icelle*, *icelui*, *iceux* se réduisent à *celle*, *celui*, *ceux*. La forme *icelle* a persisté néanmoins dans quelques formules de procédure. « *De ma cause et des faits renfermés en icelle* », dit Racine dans *les Plaideurs*.

339. En ajoutant à ces pronoms les adverbes **ci** et **là**, on forme de nouveaux pronoms démonstratifs, qui sont :

Singulier :

Pluriel :

Masculin :	<i>Celui-ci, celui-là.</i>	<i>Ceux-ci, ceux-là.</i>
Féminin :	<i>Celle-ci, celle-là.</i>	<i>Celles-ci, celles-là.</i>
Neutre :	<i>Ceci, cela.</i>	

340. REMARQUE. — Il ne faut pas confondre *ce* pronom et *ce* adjectif démonstratif. *Ce* est pronom et du neutre :

1° Lorsqu'il est sujet d'un verbe. Ex. : *Ce doit être son frère. Est-ce lui?*

2° Lorsqu'il sert d'antécédent aux pronoms **qui**, **que**, **quoi**, **dont**. Ex. : *J'irai voir ce qui est arrivé; je ferai ce que vous demandez.*

Mais, quand il se rapporte à un nom, **ce** est adjectif : *ce livre, ce chapeau.*

On trouve un exemple des deux **ce** dans ce vers de La Fontaine :

Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.

SECTION III

PRONOMS POSSESSIFS

341. Les pronoms possessifs remplacent le nom en marquant la possession. Ex. : *Ce livre est plus beau que le vôtre; ton cheval est plus noir que le sien.*

Les pronoms possessifs sont :

1^o Quand on parle d'un objet possédé par une seule personne :

1^{re} pers. : le mien, la mienne, les miens, les miennes.

2^e — le tien, la tienne, les tiens, les tiennes.

3^e — le sien, la sienne, les siens, les siennes.

2^o Quand on parle d'un objet possédé par plusieurs personnes :

1^{re} pers. : le nôtre, la nôtre, les nôtres, les nôtres.

2^e — le vôtre, la vôtre, les vôtres, les vôtres.

3^e — le leur, la leur, les leurs, les leurs.

542. Le vôtre, la vôtre, les vôtres s'emploient par respect au lieu de *le tien, les tiens*. Ainsi l'on dit en s'adressant à une seule personne : *j'aime mon cheval, mais je préfère le vôtre; j'aime mes chevaux, mais je préfère les vôtres*.

Mien, tien, sien viennent du latin *meum, tuum, suum* accentué.

Au moyen âge, *mien, tien, sien* pouvaient être employés comme adjectifs : le vieux français disait indifféremment *mon frère, ton vassal, ou le mien frère, le tien vassal*. De cette règle, qui ne tarda point à disparaître, il est resté quelques traces dans : un **mien** cousin (*pour mon cousin*), *la maison est tienne, le sien propre*.

Pourquoi cette différence d'orthographe entre *notre* et *le nôtre, votre* et *le vôtre*? Pourquoi, dans le premier cas, *o* est-il bref, tandis que dans le second il est long et surmonté d'un accent circonflexe? Le latin *nostrum* donna le vieux français *nostre*, qui remplaça régulièrement *s* par un accent circonflexe marquant l'allongement de la voyelle, d'où *nôtre*, comme *teste, beste, tempeste, apostre*, sont devenus *tête, bête, tempête, apôtre*. (D'après Somaize, les précieuses demandaient déjà en 1659 qu'on écrivit *nôtre* au lieu de *nostre*.)

Mais quand *nostrum* était employé comme proclitique, l'*o* était atone et ne subissait pas d'allongement compensatoire de la chute de *s*. Le pronom fut donc long; *le nôtre*, et l'adjectif bref *notre père*. De même pour *vôtre* et *notre*.

SECTION IV

PRONOMS RELATIFS

343. Les **pronoms relatifs** sont ceux qui unissent le nom ou le pronom dont ils tiennent la place avec le membre de phrase qui les suit. Ex. : *Le chêne que j'ai vu l'an dernier est mort; l'homme qui vint hier était misérable.*

Quand nous disons : *Le chêne que j'ai vu l'an dernier est mort; l'homme qui vint hier était misérable*, les mots *qui*, *que* nous avertissent que ce qui va suivre *se rapporte* à la personne ou à la chose dont on vient de parler et sont appelés *pronoms relatifs*, parce qu'ils servent à marquer le rapport, la *relation* qui existe entre les deux membres de la phrase.

344. Le mot que le pronom relatif représente est appelé son **antécédent**. Dans les exemples qui précèdent, *chêne* est l'antécédent de *que*, *homme* est l'antécédent de *qui*.

Le pronom *relatif* s'appelle aussi *conjonctif*. *Relatif* vient de *relativum* (dérivé de *relatum*, supin de *referre*, rapporter); *conjonctif* vient de *conjunctivum* (dérivé de *conjungere*, *jungere cum*, joindre avec).

Le mot *antécédent* vient du latin *antecedentem* (qui marche avant), parce que ce mot se place avant le pronom relatif.

345. Les **pronoms relatifs** sont : **qui, que, quoi, dont** (invariables) — et **lequel**, qui varie en genre et en nombre :

Singulier		Pluriel	
Masculin :	Féminin :	Masculin :	Féminin :
lequel,	laquelle,	lesquels,	lesquelles.
duquel,	de laquelle,	desquels,	desquelles.
auquel,	à laquelle,	auxquels,	auxquelles.

On peut joindre à ces pronoms l'adverbe *où*, qui est considéré comme pronom relatif quand il est précédé d'un antécédent de lieu ou de temps.

Qui, que, quoi viennent respectivement du latin *qui, quem, quid*.

Dont vient du latin *de undè* (d'où) : *Undè donna ont*, qui signifiait où dans notre vieille langue : « Le chemin par *ont* (où) l'on va ». — *undè*, joint à la préposition *de*, devint *dont*, qui en vieux français signifiait d'où : « Il me demanda *dont* je venais ». Rabelais l'écrivait tantôt *dont*, tantôt *d'ond* : *D'ond es-tu ? Dont* fut encore employé avec le sens de d'où jusqu'à la fin du dix-huitième siècle :

Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir. (Racine, *Bajazet*.)

Ma vie est dans les camps dont vous m'avez tiré. (Voltaire.)

Où vient de *ubi*. Ainsi *dont* et *où*, étymologiquement, sont des adverbes.

Lequel est composé de *le* et de *quel*, qui est le latin *qualis*.

346. RÈGLE. — Le pronom relatif est toujours du même genre, du même nombre et de la même personne que son antécédent. Ex. : *C'est toi qui commandes, c'est nous qui obéissons*.

L'accord était plus marqué en latin, grâce aux différences de terminaisons. Ex. : le père qui, *pater qui*; la mère qui, *mater quæ*; le temple qui, *templum quod*.

347. REMARQUES. — 1° *Qui*, *que*, *dont* peuvent être employés aux trois genres; ainsi dans *ce qui me déplaît, c'est la paresse; je ne savais que dire; rappelez-vous ce dont il s'agit*; ces pronoms sont du neutre, comme leur antécédent *ce*. *Quoi* est toujours du neutre.,

2° Il ne faut pas confondre *que* pronom avec *que* adverbe ou conjonction.

Que est pronom lorsqu'il peut être remplacé par *lequel*, *laquelle*, *lesquelles*. Ex. : *Voici la rose que j'ai cueillie* (c'est-à-dire *laquelle* j'ai cueillie).

Il est adverbe lorsqu'il signifie *combien* : *Que de belles roses j'ai cueillies !*

Il est conjonction lorsqu'il ne signifie ni *lequel*, ni *combien* : *Je crois que tu lis. Je pense que vous êtes heureux*.

L'adverbe relatif *où* sert à marquer le lieu et le temps. Il ne se dit que des choses et peut être précédé des prépositions *par*, *de*, *jusque*.

SECTION V

PRONOMS INTERROGATIFS

348. Les pronoms *qui, que, quoi, lequel*, servent également à interroger ; on les appelle **pronoms interrogatifs**. *Que et quoi* sont alors du neutre. Ex. : **Qui êtes-vous ? — Que demandez-vous ? — A quoi êtes-vous bon ? — Voici deux accusés, lequel est coupable ?**

REMARQUE. — Les pronoms interrogatifs n'ont point d'*antécédent*.

349. Outre les pronoms interrogatifs proprement dits, qui s'emploient seuls et servent à remplacer le nom, il existe un *adjectif interrogatif*, **quel**, qui s'emploie avec un nom ou un pronom. Ex. : **Quel âge avez-vous ? — Quel est-il ? — Quelles sont-elles ?** (Voyez § 332 bis).

Quel varie en genre et en nombre :

Sing. masc. : **quel**.

Plur. masc. : **quels**.

Sing. fém. : **quelle**.

Plur. fém. : **quelles**.

Quel s'emploie aussi dans les exclamations : *quel bonheur ! quelle joie !*

SECTION VI

PRONOMS INDÉFINIS

350. Les **pronoms indéfinis** sont ceux qui désignent une personne ou une chose d'une manière vague, générale et indéfinie. Ex. : **Quelqu'un est venu. On nous l'a dit. Respectez le bien d'autrui.**

Ces pronoms sont : **on** (ou *l'on*), **chacun**, **autrui**, **personne**, **rien**, **quelqu'un**, **quiconque**, **l'un**, **l'autre**.

Quelques grammairiens appellent *on*, *personne*, *rien* noms indéfinis. Ces mots étaient en effet, à l'origine, de véritables **noms**.

On, qui était au douzième siècle *om*, n'est autre chose que le latin

homo, et veut dire proprement *un homme*. « On lui amène son cheval », c'est-à-dire *un homme* lui amène son cheval.

On était donc originairement *hom*, voilà pourquoi ce mot peut être précédé de l'article (*l'on*).

Pour l'origine de *chacun*, *autrui*, *quelqu'un*, *l'autre*, voyez § 334.

Personne vient du latin *persona* (rôle, personnage).

Rien, du latin *rem*, qui signifiait « chose », était autrefois du féminin.

Quiconque, du latin *quicumque*, qui signifiait « tous ceux qui ».

351. REMARQUES. — 1° Le mot **personne** est un pronom et du neutre lorsqu'il n'est accompagné ni de l'article ni d'aucun adjectif. Ex. : **Personne** n'est venu ; **personne** a-t-il jamais parlé comme vous ?

Le mot **personne** est un nom et du féminin lorsqu'il est accompagné de l'article ou d'un adjectif. Ex. : *Ces personnes sont obligeantes.*

2° Le mot **rien** est un pronom et du neutre lorsqu'il n'est accompagné ni de l'article ni d'aucun adjectif : *Je n'ai rien vu.*

Le mot **rien** est un nom et du masculin lorsqu'il est accompagné de l'article ou d'un adjectif. Ex. : *Un songe, un rien, tout lui fait peur.*

352. Quelques *adjectifs indéfinis* peuvent s'employer sans être suivis d'un nom et deviennent alors *pronoms indéfinis*. Ex. : *Nul* n'est irréprochable ; *plusieurs* ont pleuré ; *tout* est perdu, etc.

Ces adjectifs sont : **autre**, **nul**, **tel**, **tout**, **certain**, **plusieurs**, **aucun**, etc.

1° **Autre** est pronom lorsqu'il n'est accompagné ni d'un nom, ni de l'article *un*. Ex. : *Beaucoup d'autres l'ont fait.*

Dans le cas contraire, il est adjectif. Ex. : **Autres** temps, **autres** mœurs.

2° Les mots **l'un** et **l'autre** placés devant un nom sont adjectifs et s'accordent avec le nom. *J'ai parcouru l'une et l'autre région.* Employés seuls, ils sont pronoms. Ex. : *Ils sont tombés l'un et l'autre.*

3° **Nul** est pronom lorsqu'il n'est pas accompagné d'un

substantif. Alors il a la même signification que le mot *personne*, et n'est d'usage qu'au masculin singulier. Ex. : **Nul** *n'est content de son sort.*

Joint à un nom, il est adjectif et s'accorde avec ce nom. Ex. : *L'homme ne trouve* **nulle** *part son bonheur ici-bas.*

4° **Tel** employé comme pronom a le sens **de celui** et ne se dit pas au pluriel. Ex. :

Tel *qui rit vendredi, dimanche pleurera.* (Racine.)

5° **Tout** employé comme pronom est toujours du masculin ou du neutre, quand le genre n'est pas déterminé par un nom. Ex. : **Tout** *languit, tout s'altère.* — *Affable à* **tous** *avec dignité.* (Bossuet.)

6° **Certain** est pronom indéfini au pluriel quand il signifie *quelques-uns*. Ex. : **Certains** *l'affirment.*

Fonctions du pronom dans la proposition. — Le pronom a les mêmes fonctions que le nom, c'est-à-dire qu'il peut être : *sujet, attribut, complément*, etc. Il faut remarquer cependant que :

1° Les pronoms *je, tu, il, ils, on, nul*, s'emploient seulement comme sujets : ce sont les cas **sujets**.

2° Les pronoms *me, te, se, en, leur, y, dont, autrui*, s'emploient seulement comme compléments : ce sont les cas **compléments**.

Enfin les pronoms sont parfois *explétifs*, c'est-à-dire inutiles au sens. Ainsi *vous* est explétif dans : *Il* **vous** *prend sa cognée, il* **vous** *tranche la bête.* — *Y* est explétif dans : *Il* **n'y** *voit pas*, etc.

Pour les cas *sujets, compléments directs* et *compléments indirects* des pronoms personnels, voyez § 336, page 176.

CHAPITRE V

DU VERBE

353. Le **verbe** est un mot qui exprime que l'on est ou que l'on fait quelque chose : *Le cheval est utile; le loup mange l'agneau.*

Verbe est tiré du latin *verbum* (le mot); c'est en effet le mot par excellence, celui qui est le terme essentiel de la proposition.

Dans cette phrase : *Le cheval est utile*, le mot *est*, qui attribue au *cheval* la qualité d'*utile*, s'appelle **verbe**; — le mot *utile*, qui exprime la qualité attribuée au *cheval*, s'appelle **attribut**; enfin le *cheval*, qui possède la qualité marquée par l'attribut, est appelé **sujet**.

Dans cette phrase : *Le loup mange l'agneau*, le mot *mange*, qui indique l'action de *manger* accomplie par le *loup*, s'appelle **verbe**; le mot *loup*, qui indique celui qui fait l'action de *manger*, s'appelle **sujet** du verbe; le mot *agneau*, qui indique celui qui supporte cette action, s'appelle **complément** du verbe.

REMARQUE. — On considère comme *locutions verbales* les expressions comme *avoir faim, avoir soif, avoir peur, avoir soin, avoir droit, prendre part, chercher querelle, faire grâce, rendre compte, tenir tête, faire face, se faire fort*, etc.

On considère aussi comme locutions verbales les expressions formées de deux verbes dont le premier est employé comme auxiliaire de l'infinitif. Ex. : *Je dois partir, je vais écrire, il laisse tomber, il fait venir, il vient de sortir*, etc. (Voir § 365 bis).

354. Le **sujet** indique l'être qui est ou qui fait quelque chose.

Le sujet répond à la question : *qui est-ce qui?* pour les êtres animés, et *qu'est-ce qui?* pour les choses. Ex. : *Le loup mange l'agneau; le soleil éclaire la terre.*

Qui est-ce qui mange? le *loup*. — *Loup* est sujet.

Qu'est-ce qui éclaire? le *soleil*. — *Soleil* est sujet.

355. L'**attribut** du sujet indique la manière dont le sujet est ou fait quelque chose.

356. Le **complément** du verbe complète l'idée exprimée par le verbe.

Ainsi le mot *agneau* est dit **complément** du verbe parce qu'il *complète*, qu'il achève d'exprimer l'idée commencée par le verbe *mange*, en indiquant quel animal le *loup* a mangé.

357. Le complément du verbe, considéré au point de vue de la forme, est *direct* ou *indirect*.

Le complément *direct* est celui qui complète la signification du verbe *directement*, c'est-à-dire sans le secours d'un autre mot. Ex. : *Il aime son père. Certains oiseaux émigrent l'hiver.*

Le complément *indirect* est celui qui complète la signification du verbe par un moyen *indirect*, c'est-à-dire avec le secours d'une préposition. Ex. : *Il obéit à son père. Certains oiseaux émigrent en hiver.*

357 bis. Le complément du verbe, considéré au point de vue du sens, est **complément d'objet** ou **complément de circonstance**.

Le **complément d'objet** désigne la personne ou la chose sur laquelle s'exerce *nécessairement* l'action marquée par le verbe transitif. Ex. : *Il aime son père. Il obéit à son père.*

Le **complément de circonstance** complète la signification du verbe en y ajoutant quelque circonstance de *manière*, de *temps*, de *lieu*, etc. Ex. : *Il obéit à son père avec plaisir. Il passe ses vacances en Angleterre.*

Le complément du verbe peut être un nom, un pronom, un infinitif ou une autre proposition. Ex. : *Il aime les enfants : il les instruit; il veut leur plaire et désire que ses leçons soient agréables.*

358. Il faut considérer dans les verbes : le *nombre*, la *personne*, le *mode*, le *temps*, l'*auxiliaire* et la *conjugaison*.

1^o Nombre.

359. Les verbes, comme les noms, ont deux **nombre**s : le *singulier* quand il s'agit d'un seul : *je marche, tu lis, il mange*; le *pluriel* quand il s'agit de plusieurs : *nous lisons, vous marchez, ils finissent*.

2° Personnes.

360. L'action qu'exprime le verbe peut être faite soit par la personne qui parle : **je marche, nous marchons**; soit par la personne à qui l'on parle : **tu marches, vous marchez**; soit par la personne dont on parle : **il lit, ils marchent**.

On voit que ces changements de personnes sont marqués par des terminaisons différentes.

3° Modes.

361. Le **mode** est la *manière* dont le verbe présente l'état ou l'action qu'il exprime.

Mode est le mot latin *modus* (manière).

Il y a six modes en français : l'**indicatif**, le **conditionnel**, l'**impératif**, le **subjonctif**, l'**infinitif** et le **participe**.

1° Le mode **indicatif** *indique* simplement que l'action a, aura ou a eu lieu : **Je marche, tu liras, il rompit**.

2° Le mode **conditionnel** indique que l'action aurait lieu si une certaine *condition* était remplie : **Je sortirais s'il faisait beau**.

3° Le mode **impératif** s'emploie pour exprimer le *commandement* : **Marchez, lisons**.

4° Le mode **subjonctif** présente l'action d'une manière douteuse, parce qu'elle dépend toujours d'une autre action : **Je veux que tu viennes**. *Que tu viennes* dépend du verbe *je veux*.

5° Le mode **infinitif** présente simplement l'action d'une manière vague, *indéfinie*, sans distinction de nombres ni de personnes : **Lire, faire, remplir**.

6° Le mode **participe** tient à la fois du verbe et de l'adjectif : **aimant, aimé, lisant, lu**.

REMARQUE. — Le mode *infinitif* et le mode *participe*, qui n'indiquent point les *personnes* par des terminaisons, sont dits modes *impersonnels*; les autres modes, qui indiquent les *personnes*, sont dits modes *personnels*.

Nos différents modes nous viennent du latin, à l'exception du conditionnel, qui a été créé par le français. Ce mode était remplacé en latin par le présent ou l'imparfait du subjonctif. Les Romains confondaient à la fois, dans *amem*, que j'aime et j'aimerais, et, dans *amarem*, que j'aimasse et j'aimerais.

4^e Temps.

362. Le **temps** est la série des formes que prend le verbe pour marquer à quel moment se fait la chose dont on parle.

Les *modes*, les *nombres* et les *personnes* nous ont appris comment et par qui l'action est faite; il reste à savoir dans quel *temps*, à quel moment elle a lieu. Chacune des époques différentes à laquelle l'action a été faite est marquée en français par une forme particulière du verbe, que l'on nomme **temps**.

Il y a trois temps principaux : le *présent*, le *passé* et le *futur*.

Le **présent** marque que l'action se fait au moment où l'on parle, comme **je marche**; le **passé** marque que l'action a été faite, comme **j'ai marché**; le **futur**, que l'action se fera, comme **je marcherai**.

Il n'y a qu'un seul *présent*, mais il y a plusieurs *passés* et plusieurs *futurs*, parce que toute action peut se placer à différents moments dans le *passé* ou dans le *futur*.

363. On distingue cinq sortes de *passés* : l'imparfait, le passé simple, le passé composé, le passé antérieur et le plus-que-parfait.

1^o L'imparfait exprime une action actuellement passée, mais qui ne l'était pas encore quand une autre s'est faite : **Je lisais quand vous êtes entré**.

2^o Le passé simple exprime une action faite à une époque

déterminée, *définie*, complètement passée au moment où l'on parle : **Je lus hier toute la journée.**

3° Le **passé composé** exprime une action faite à une époque vague, *indéfinie* : **J'ai lu ce livre autrefois.**

L'**impératif passé** indique qu'une action doit être accomplie avant un temps déterminé : **ayez fini dans une heure; ayons tout réglé avant quatre heures.**

4° Le **passé antérieur** exprime une action faite *immédiatement avant* une autre également passée : **Quand j'eus lu ce livre, je sortis.**

5° Le **plus-que-parfait** exprime une action faite avant une autre également passée : **J'avais lu ce livre quand je sortis.**

Le latin n'avait que trois passés ou parfaits : l'imparfait, *legebam*; le parfait, *legi*; et le plus-que-parfait, *legeram*; *legi* voulait dire à la fois : *je lus, j'ai lu et j'eus lu.*

364. On distingue deux sortes de *futurs* : le futur simple et le futur antérieur.

1° Le **futur simple** marque simplement que l'action se fera : **Je lirai ce livre.**

2° Le **futur antérieur** marque que l'action se fera avant une autre qui est à faire : **J'aurai lu ce livre quand vous viendrez.**

5° Auxiliaires.

365. On appelle **auxiliaires** les verbes *être* et *avoir*, lorsqu'ils aident à conjuguer les autres verbes : **Je suis venu, j'ai dormi.**

On appelle **temps simples** les temps conjugués sans auxiliaire : **J'aime, j'aimais, que j'aime.**

On appelle **temps composés** les temps conjugués avec

l'auxiliaire *être* ou *avoir* : *J'ai aimé, j'aurais aimé, je serais aimé.*

Auxiliaire signifie proprement « celui qui aide ». Les verbes auxiliaires aident en effet les autres verbes à parfaire certains temps ou certains modes, qu'ils ne pourraient former à eux seuls par une simple modification du radical.

Être et *avoir* sont les deux verbes auxiliaires dont l'emploi est le plus fréquent en français.

Mais, en devenant auxiliaires, ces deux verbes perdent toute signification propre, toute valeur temporelle, et ne marquent plus que les circonstances de mode, de nombre et de personne. Ils ne jouent plus que le rôle des désinences dans les temps simples et font corps avec le participe.

Nous avons dit qu'ils ne conservaient rien de leur valeur temporelle ; il suffit en effet de comparer « *j'ai* » et « *j'ai aimé* », « *je suis* » et « *je suis tombé* », pour constater que *j'ai* et *je suis* ne désignent pas, comme auxiliaires, le même temps que lorsqu'ils sont employés d'une manière absolue. Dans ces exemples : « *j'ai aimé, je suis tombé* », l'idée de temps est représentée par le participe. Cette remarque ne s'applique pas à la forme passive, où le verbe *être* est conjugué en entier, accompagné seulement d'un participe passé qui joue le rôle d'un adjectif.

L'auxiliaire *avoir* est spécialement affecté en français à la conjugaison des temps composés de la forme active ; l'auxiliaire *être*, à celle des temps de la forme passive.

Les verbes à la forme pronominale, qui ont en quelque sorte un rôle *actif* et *passif*, puisque le même sujet y fait et y subit l'action, forment toujours leurs temps composés avec l'auxiliaire *être*, tout en gardant la signification active : *Je me suis promené.*

Certains verbes peuvent exprimer un *acte* ou un *état* ; s'ils expriment un acte, leurs temps composés se conjuguent avec l'auxiliaire *avoir* : *J'ai couru* ; — s'ils expriment un état, ils prennent *être* : *Je suis arrivé.*

365 bis. On peut considérer comme auxiliaires secondaires certains verbes tels que *devoir, aller, venir de, faire*, dans ces locutions verbales : *Il devait écrire ce matin ; je vais sortir ; il vient de parler ; je lui fais faire son devoir.*

C'est grâce aux deux premiers que nous avons un infinitif

et un participe futurs : *devoir sortir, allant sortir, etc. Venir* forme une sorte de passé récent : *Je viens d'arriver.*

6° Conjugaison.

366. La réunion de tous les temps d'un même verbe, à tous leurs nombres et à toutes leurs personnes, s'appelle **conjugaison**.

367. Au point de vue de la conjugaison on répartit les verbes de forme active en trois groupes.

Le *premier groupe* comprend les verbes qui ont l'indicatif présent terminé par *e* et l'infinitif présent par *er* (*aimer, chanter, etc.*).

Les verbes en *er* viennent de la conjugaison latine en *are* : *amare, cantare, portare*, sont devenus *aimer, chanter, porter*, par le changement régulier de *a* latin tonique en *e*, comme dans *morte l*, de *mortalis*; *ne z*, de *nasus*, etc. (Voyez § 50.) Depuis le quinzième siècle les savants y ont introduit des verbes en *ere*, qui auraient dû figurer dans les verbes en *oir* (comme on le verra ci-dessous), tels que *absorber, de absorbere; prohiber, de prohibere*, etc.

Le *deuxième groupe* comprend les verbes à l'infinitif en *ir* qui ont l'indicatif présent terminé par *is* et le participe présent en *issant* (*finir, grandir, etc.*).

Le *troisième groupe* comprend tous les autres verbes, c'est-à-dire :

1° Les verbes en *ir* avec le participe présent en *ant* comme *sentir, sentant*.

Nous renvoyons aux particularités des verbes, page 234, pour les verbes en *ir* qui forment le participe présent sans intercaler la particule *iss*.

La conjugaison en *ir* avec l'imparfait en *issais* a été forgée par le français à l'aide des verbes latins de la troisième conjugaison en *scere*, tels que *gemiscere, florescere* (qui marquent l'augmentation graduelle de l'action, comme *durescere, durcir de plus en plus*), et qui font au présent *gemi sco* (*je gémis*), *flore sco* (*je floris*). Le français a pris cette terminaison *sco* (qui nous a donné *is*), par suite de ce besoin de renforcer les formes trop courtes du latin classique et de cette tendance à l'allongement que nous avons souvent signalés et l'a appliquée à des verbes en *i*. De là cette forme *iss* que l'on retrouve aux temps simples de toute cette conjugaison (*fleuriss ons, fleuriss ais, fleuriss e, fleuriss ant*). Cette syllabe *iss* a été appelée *inchoative*, du latin *inchoare*, commencer; de là le nom d'*inchoatif* donné quelquefois aux verbes qui prennent cet allongement. Mais le français, qui avait pris à ces verbes la forme *esco*,

isco, rejeta d'autre part leur infinitif *escère* et lui préféra l'infinitif en *ire* de la 4^e conjugaison latine : ainsi s'est formée cette conjugaison hybride, dont l'infinitif est emprunté à la quatrième conjugaison latine et les autres temps simples à la troisième.

Les verbes en *ir*, avec participe présent en *ant*, reproduisent la conjugaison latine régulière en *ire* : *ven ire*, *venir* ; *vén io*, je *viens*, etc.

2° Les verbes en *oir*, comme *recevoir*.

Les verbes à infinitif en *oir* viennent de la deuxième conjugaison latine, en *ēre* : *deb ere*, *hab ere*, sont devenus *dev oir* et *avo ir* par le changement régulier de *ē* latin en *oi* ; comme dans *roi* de *rē gem*, *loi* de *lē gem*, *toi le* de *tē la*, etc. (Voyez § 54.)

3° Les verbes en *re*, comme *entendre*.

Les verbes à infinitif en *re* viennent de la troisième conjugaison latine, en *ēre* : suivant la règle de l'accent latin (voy. § 115), *dēfendēre* s'est contracté en *defēnd're*, d'où *défendre* ; et par suite *ēre* s'est réduit à *re* en français.

367 bis. Le français comprend (si l'on prend pour base le Dictionnaire de l'Académie) environ 4000 verbes simples (nous laissons de côté les composés), dont : 3600 se terminent en *er*, — 330 en *ir* (participe présent en *issant*), — 28 en *ir* (participe présent en *ant*), — 17 verbes en *oir*, — et 50 verbes en *re*. Les verbes en *er* comprennent donc, à eux seuls, les quatre cinquièmes des verbes français.

Comme on l'a vu (§ 142), notre langue crée des verbes nouveaux à l'aide des noms et des adjectifs, en ajoutant aux premiers la terminaison *ēr* : *fête*, *fêter*, — *gant*, *ganter*, — *lard*, *larder*, — *camp*, *camper* ; — en ajoutant aux seconds la terminaison *ir* : *maigre*, *maigrir*, — *cher*, *chérir*, — *bleu*, *bleuir*, — *pâle*, *pâlir*. Les verbes en *er* s'augmentent des verbes nouveaux formés avec les *noms* ; les verbes en *ir*, des verbes nouveaux formés avec les *adjectifs* ; les conjugaisons en *er* et en *ir* (type *finir*) sont donc des conjugaisons *vivantes*, puisqu'elles servent encore chaque jour à de nouvelles formations.

Les verbes à infinitif en *oir* et en *re* (et les verbes en *ir*, comme *sentir*) sont au contraire incapables de s'augmenter de verbes nouveaux, et, depuis l'origine de la langue, le fran-

çais n'a pas ajouté un *seul* verbe en *ir* (participe présent en *ant*), en *oir* ou en *re* au petit nombre de ceux que le latin lui avait légués. Ces conjugaisons, qui sont restées stériles, peuvent à bon droit être appelées des *conjugaisons mortes*.

Cette simple distinction des conjugaisons en *mortes* et en *vivantes* nous explique aussitôt pourquoi 3900 verbes français (sur 4000) sont en *er* et en *ir* (type *finir*), tandis qu'il n'y a guère qu'une centaine de verbes en *ir* (part. prés. en *ant*), en *oir* et en *re*.

SECTION I

VERBES AUXILIAIRES

368. **Avoir** et **être** ne sont auxiliaires que lorsqu'ils servent à conjuguer un autre verbe, c'est-à-dire quand ils sont suivis d'un participe passé ; on ne peut leur donner ce nom lorsqu'ils sont employés seuls, comme dans : *J'ai un cheval, je suis pauvre*. **Avoir** est alors un verbe *transitif*, et **être** est le verbe *intransitif*. (Voyez plus loin § 373-376.)

369. CONJUGAISON DU VERBE AUXILIAIRE **AVOIR**

INDICATIF.

PRÉSENT.

J'ai.
Tu as.
Il *ou* elle a.
Nous avons.
Vous avez.
Ils *ou* elles ont.

IMPARFAIT.

J'avais.
Tu avais.
Il *ou* elle avait.
Nous avions.
Vous aviez.
Ils *ou* elles avaient.

PASSÉ COMPOSÉ.

J'ai eu.
Tu as eu.
Il *ou* elle a eu.
Nous avons eu.
Vous avez eu.
Ils *ou* elles ont eu.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais eu.
Tu avais eu.
Il *ou* elle avait eu.
Nous avions eu.
Vous aviez eu.
Ils *ou* elles avaient eu.

PASSÉ SIMPLE.

J'eus.
Tu eus.
Il *ou* elle eut.
Nous eûmes.
Vous eûtes.
Ils *ou* elles eurent.

FUTUR.

J'aurai.
Tu auras.
Il *ou* elle aura.
Nous aurons.
Vous aurez.
Ils *ou* elles auront.

PRÉSENT.

J'aurais.
Tu aurais.
Il *ou* elle aurait.
Nous aurions.
Vous auriez.
Ils *ou* elles auraient.

PRÉSENT

.....
Aie.
.....
Ayons.
Ayez.
.....

PRÉSENT.

Que j'aie.
Que tu aies.
Qu'il *ou* qu'elle ait,
Que nous ayons.
Que vous ayez.
Qu'ils *ou* qu'elles aient.

IMPARFAIT.

Que j'eusse.
Que tu eusses.
Qu'il *ou* qu'elle eût.
Que nous eussions.
Que vous eussiez.
Qu'ils *ou* qu'elles eussent.

PASSÉ. ANTÉRIEUR.

J'eus eu.
Tu eus eu.
Il *ou* elle eut eu.
Nous eûmes eu.
Vous eûtes eu.
Ils *ou* elles eurent eu.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai eu.
Tu auras eu.
Il *ou* elle aura eu.
Nous aurons eu.
Vous aurez eu.
Ils *ou* elles auront eu.

CONDITIONNEL.

PASSÉ.

J'aurais eu *ou* j'eusse eu.
Tu aurais eu *ou* tu eusses eu.
Il *ou* elle aurait eu *ou* il *ou* elle eût eu.
Nous aurions eu *ou* nous eussions eu.
Vous auriez eu *ou* vous eussiez eu.
Ils *ou* elles auraient eu *ou* ils *ou* elles eussent eu.

IMPÉRATIF.

PASSÉ.

.....
Aie eu.
.....
Ayons eu.
Ayez eu.
.....

SUBJONCTIF.

PASSÉ.

Que j'aie eu.
Que tu aies eu.
Qu'il *ou* qu'elle ait eu.
Que nous ayons eu.
Que vous ayez eu.
Qu'ils *ou* qu'elles aient eu.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse eu.
Que tu eusses eu.
Qu'il *ou* qu'elle eût eu.
Que nous eussions eu.
Que vous eussiez eu.
Qu'ils *ou* qu'elles eussent eu.

INFINITIF.

PRÉSENT.

PASSÉ.

Avoir.

Avoir eu.

PARTICIPE.

PRÉSENT.

PASSÉ.

Ayant.

Ayant eu.

PARTICIPE PASSÉ PASSIF.

Eu; *fémin.*, eue.

370. Histoire et origine des différents temps du verbe AVOIR.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES. L'*h* initial d'*habere* (avoir) a disparu dans le verbe français, comme dans *orge* de *hordeum*, *on* de *homo*, *or* de *hora*, etc. Le *b* latin est devenu *v* : *habere* = avoir, *habebam* = avais, comme dans : prouver (*probare*), couvrir (*cubare*), fève (*faba*), cheval (*caballus*), etc.

I. INFINITIF PRÉSENT. *Avoir*, vieux français *aveir*, du latin *habere*.

II. PARTICIPE PRÉSENT. *Ayant*, forme refaite sur le subjonctif *que j'aie*.

III. PARTICIPE PASSÉ. *Eu*. Dans l'ancien français *eü*, *aü* ou *aüt*, et au 11^e siècle *avut*, du latin *habitu(m)* devenu *habutu(m)* dans la langue vulgaire.

IV. INDICATIF PRÉSENT. Du temps correspondant en latin : *ai* (*habeo*), — *as* (*hâbes*), — *a*, ancien français *at* (*hâbet* : le *t* de l'ancien français est étymologique), — *avons*¹, — *avez* (*habétis*), — *ont* (*hâbent*).

V. IMPARFAIT. Du temps correspondant en latin : *avais*, vieux français *avois*, plus anciennement *avoie* et primitivement *aveie* (*habebam* : l'ancienne langue, toujours fidèle à l'étymologie latine, n'avait point d'*s* à la première personne), — *avais* (*habêbas*), — *avait* (*habébat*), — *avions*, — *aviez* (*habebâtis*), — *avaient* (*habébant*).

VI. PASSÉ SIMPLE. Du temps correspondant en latin : *eus*, ancien français *eu* (*hâbui*), — *eus* (*habuisti*), — *eut* (*habuit*), — *eûmes* (*ha[b]uimus*), — *eûtes*, ancien français *eûstes* (*ha[b]uistis*), — *eurent* (*ha[b]uerunt*).

VII. FUTUR. *Aurai*, en vieux français *avrai*, au 12^e siècle *averai*, — qui est composé de l'infinitif *aver* et de l'auxiliaire *ai*, — reproduit *habere-habeo*. (Voyez § 390.)

VIII. SUBJONCTIF PRÉSENT. Du temps correspondant en latin : *aie* (*habeam*), — *aies* (*habeas*), — *ait* (*habeat*), — *ayons*, — *ayez* (*ha[b]eatis*), — *aient* (*habeant*).

IX. IMPARFAIT. Du plus-que-parfait latin : *eusse* (*ha[b]uïssem*), — *eusses* (*ha[b]uïsses*), — *eût*, ancien français *eust*, *aüst* (*ha[b]uïssset*), — *eussions* (*ha[b]uïssémus*), — *eussiez* (*habuïssétis*), — *eussent* (*ha[b]uïssent*).

1. Presque toutes les premières personnes du pluriel des verbes français sont terminées en *ons*, forme que l'on fait venir d'ordinaire de *umus*. Cette terminaison empruntée à *sumus* aurait été introduite presque partout au lieu de *amus*, *emus*, *imus*.

371. CONJUGAISON DU VERBE AUXILIAIRE **ETRE**

INDICATIF.

PRÉSENT.

PASSÉ COMPOSÉ.

Je suis.
 Tu es.
 Il *ou* elle est.
 Nous sommes.
 Vous êtes.
 Ils *ou* elles sont.

J'ai été.
 Tu as été.
 Il *ou* elle a été.
 Nous avons été.
 Vous avez été.
 Ils *ou* elles ont été.

IMPARFAIT.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'étais.
 Tu étais.
 Il *ou* elle était.
 Nous étions.
 Vous étiez.
 Ils *ou* elles étaient.

J'avais été.
 Tu avais été.
 Il *ou* elle avait été.
 Nous avions été.
 Vous aviez été.
 Ils *ou* elles avaient été.

PASSÉ SIMPLE.

PASSÉ ANTÉRIEUR

Je fus.
 Tu fus.
 Il *ou* elle fut.
 Nous fûmes.
 Vous fûtes.
 Ils *ou* elles furent.

J'eus été.
 Tu eus été.
 Il *ou* elle eut été.
 Nous eûmes été.
 Vous eûtes été.
 Ils *ou* elles eurent été.

FUTUR.

FUTUR ANTÉRIEUR.

Je serai.
 Tu seras.
 Il *ou* elle sera.
 Nous serons.
 Vous serez.
 Ils *ou* elles seront.

J'aurai été.
 Tu auras été.
 Il *ou* elle aura été.
 Nous aurons été.
 Vous aurez été.
 Ils *ou* elles auront été.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

PASSÉ.

Je serais.
 Tu serais.
 Il *ou* elle serait.
 Nous serions.
 Vous seriez.
 Ils *ou* elles seraient.

J'aurais été *ou* j'eusse été.
 Tu aurais été *ou* tu eusses été.
 Il *ou* elle aurait été *ou* il *ou* elle eût été.
 Nous aurions été *ou* nous eussions été.
 Vous auriez été *ou* vous eussiez été.
 Ils *ou* elles auraient été *ou* ils *ou* elles eussent été.

IMPÉRATIF.

PRÉSENT.

.....
Sois.
.....
Soyons.
Soyez.
.....

PASSÉ.

.....
Aie été.
.....
Ayons été.
Ayez été.
.....

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Que je sois.
Que tu sois.
Qu'il *ou* qu'elle soit.
Que nous soyons.
Que vous soyez.
Qu'ils *ou* qu'elles soient.

PASSÉ.

Que j'aie été.
Que tu aies été
Qu'il *ou* qu'elle ait été.
Que nous ayons été.
Que vous ayez été.
Qu'ils *ou* qu'elles aient été.

IMPARFAIT.

Que je fusse.
Que tu fusses.
Qu'il *ou* qu'elle fût.
Que nous fussions.
Que vous fussiez.
Qu'ils *ou* qu'elles fussent.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse été.
Que tu eusses été.
Qu'il *ou* qu'elle eût été.
Que nous eussions été.
Que vous eussiez été.
Qu'ils *ou* qu'elles eussent été

INFINITIF.

PRÉSENT.

Être.

PASSÉ.

Avoir été.

PARTICIPE.

PRÉSENT.

Étant

PASSÉ.

Ayant été.

PARTICIPE PASSÉ INVARIABLE.

Été.

372. Histoire et origine des différents temps du verbe ÊTRE.

I. INFINITIF. Le verbe *esse* était défectif en latin, et il empruntait six temps (*fui, fueram, fuero, fuerim, fuissem, forem*) à l'iusité *fuere*. En français, le verbe *être* est composé de trois verbes différents : 1° *fuo*, qui a donné le passé simple *fus* (*fui*), et le subjonctif *fusse* (*fuissem*) ; 2° *stare*,

qui a donné le participe présent *étant*, le participe passé *été*, vieux français *esté* (statu(m)) et l'imparfait *étais* (vieux français *estoie*, latin vulgaire *isteba(m)* pour *stabam*); 3^e *esse*, qui a fourni tous les autres temps, et en particulier l'infinitif présent *être*, en vieux français *estre*.

Aux verbes défectifs tels que *velle*, *posse*, *offerre*, *inferre*, *esse*, qui étaient trop courts pour donner des infinitifs français, le latin vulgaire ajouta la désinence *re* et les assimila faussement aux verbes de la deuxième conjugaison. C'est ainsi que dès le 6^e siècle on trouve dans les textes mérovingiens *volere* (pour *velle*), *potere* (pour *posse*), *offerire* (pour *offerre*), *essere* (pour *esse*). *Essere*, étant accentué *éssere*, se contracta, suivant la règle, en *ess're*: *sr* donnant *str*, *ess're* devint successivement *estre*, puis *être*. *Essere* a donné *être*, comme *pascere* a donné *paître*.

II. PARTICIPE PRÉSENT : *Étant*. Il est dérivé régulièrement de *stante(m)*, participe présent de *stare*.

III. PARTICIPE PASSÉ, *Été*, en ancien français *esté*, du latin *stétu(m)*. Il faut remarquer que *stare* avait produit le verbe français *ester*, qui s'est conservé jusqu'à nos jours dans la langue juridique : *La femme ne peut ester en jugement sans l'autorisation de son mari* (c'est-à-dire poursuivre une action en justice).

IV. INDICATIF PRÉSENT. Du temps correspondant en latin : *suis* (sum) avec une terminaison *i* amenée sans doute par l'analyse du parfait *fui*. Le vieux français disait *sui*, qui est plus correct, l'*s* final n'existant point en latin, — *es* (es), — *est* (est), — *sommes* (sūmus), — *êtes*, en ancien français *estes* (estis), — *sont* (sint).

V. IMPARFAIT. *Étais* vient du latin *stabam* dont la désinence *abam* a été, comme dans tous les imparfaits, remplacée par *ebam*.

VI. PASSÉ SIMPLE Du temps correspondant en latin : *fui*, en ancien français *fui* (fui), — *fus*, vieux français *fuis* (fuisti), — *fut* (fuit), — *fûmes* (fuimus) : l'accent circonflexe dans ce mot est une erreur du 16^e siècle et une faute contre l'étymologie, — *fûtes*, ancien français *fustes* (fuistis), — *furent* (fuerunt).

VII. FUTUR. *Serai*, ancien français *esseraï*. Notre futur étant une composition de l'infinitif du verbe et de l'auxiliaire *avoir*, comme nous le verrons plus loin, § 390, *esseraï* représente probablement *essere-habeo* (esseraï).

VIII. SUBJONCTIF PRÉSENT. *Sois*, ancien français *sêie*, *soie* (de la forme archaïque *siam*).

IX. IMPARFAIT. Du plus-que-parfait latin : *Fusse* (fuissem), — *fusses* (fuïsses), — *fût*, ancien français *fust* (fuisset), — *fussions* (fuissémus), — *fussiez* (fuissétis), — *fussent* (fuissent).

X. IMPÉRATIF. Ce temps ne se compose que de formes empruntées au subjonctif (*sois*, *qu'il soit*, *soyons*, *soyez*, *qu'ils soient*).

SECTION II

VERBES TRANSITIFS — VERBES INTRANSITIFS

373. On divise les verbes en deux grandes classes : les verbes **transitifs** et les verbes **intransitifs**.

On appelle **verbes transitifs** ceux qui font passer l'action du sujet sur un complément d'objet direct ou indirect.

Ex. : *Le cheval traîne la voiture* ; *L'enfant obéit à son père*. **Traîne**, **obéit** sont des verbes transitifs parce qu'ils font passer, ils transmettent l'action du cheval à la voiture, de l'enfant au père.

374. FORME ACTIVE. — Le verbe transitif est à la *forme active* quand le sujet fait l'action.

Ex. : *Pierre aime Paul*.

FORME PASSIVE. — En renversant la construction, on a : *Paul est aimé de Pierre*. Le verbe est alors à la *forme passive*, parce que le sujet Paul supporte l'action.

FORME PRONOMINALE. — Le verbe est à la *forme pronominale* quand il se conjugue avec deux pronoms de la même personne.

Ex. : *Il se flatte*.

Les verbes transitifs qui ont un complément d'objet direct peuvent prendre la *forme passive* ; tous les verbes transitifs peuvent prendre la *forme pronominale*.

375. On appelle **verbes intransitifs** ceux qui expriment un état ou bien une action qui ne sort pas du sujet, c'est-à-dire qui ne passe pas sur un objet.

Ex. : *Le cheval court*, *la terre tourne autour du soleil*.

Ces verbes ne peuvent avoir de complément d'objet. Quelques

uns peuvent être employés à la forme pronominale. Ex. : *il se meurt* ; aucun ne peut prendre la forme passive,

376. Aux verbes **intransitifs** se rattachent les verbes **impersonnels**, ainsi nommés parce qu'ils expriment une action qu'on ne peut attribuer à aucune personne déterminée. Ex. : *Il neige, il pleut.*

SECTION III

VERBE TRANSITIF — FORME ACTIVE

377. Le **verbe transitif** est celui qui exprime une action faite par le sujet, et qui a un complément d'objet direct ou indirect : *J'aime notre frère. Il obéit à son père.*

Nous donnons dans les tableaux suivants des modèles de la conjugaison complète des verbes transitifs à la forme active, en ayant soin de séparer le radical de la terminaison et de mettre les temps composés en face des temps simples.

378.

PREMIER GROUPE DES VERBES

Indicatif présent en **E**.

VERBE **AIMER**.

Radical aim | Terminaison er.

INDICATIF

PRÉSENT

J' aim e.
Tu aim es.
Il aim e.
Nous aim ons.
Vous aim ez.
Ils aim ent.

PASSÉ COMPOSÉ

J'ai aim é.
Tu as aim é.
Il a aim é.
Nous avons aim é.
Vous avez aim é.
Ils ont aim é.

IMPARFAIT.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J' aim ais.
 Tu aim ais.
 Il aim ait.
 Nous aim ions.
 Vous aim iez.
 Ils aim aient.

J'avais aim é.
 Tu avais aim é.
 Il avait aim é.
 Nous avions aim é.
 Vous aviez aim é.
 Ils avaient aim é.

PASSÉ SIMPLE.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

J' aim ai.
 Tu aim as.
 Il aim a.
 Nous aim âmes.
 Vous aim âtes.
 Ils aim èrent.

J'eus aim é.
 Tu eus aim é.
 Il eut aim é.
 Nous eûmes aim é.
 Vous eûtes aim é.
 Ils eurent aim é.

FUTUR.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J' aim er ai.
 Tu aim er as.
 Il aim er a.
 Nous aim er ons.
 Vous aim er ez.
 Ils aim er ont.

J'aurai aim é.
 Tu auras aim é.
 Il aura aim é.
 Nous aurons aim é.
 Vous aurez aim é.
 Ils auront aim é.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT

PASSÉ.

J' aim er ais.
 Tu aim er ais.
 Il aim er ait.
 Nous aim er ions.
 Vous aim er iez.
 Ils aim er aient.

J'aurais *ou* j'eusse aim é.
 Tu aurais *ou* tu eusses aim é.
 Il aurait *ou* il eût aim é.
 Nous aurions *ou* nous eussions aim é.
 Vous auriez *ou* vous eussiez aim é.
 Ils auraient *ou* ils eussent aim é.

IMPERATIF.

PRÉSENT

PASSÉ.

.....
 Aim é.

.....
 Aie aim é.

.....
 Aim ons.
 Aim ez.

.....
 Ayons aim é.
 Ayez aim é.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Que j'	aim e.
Que tu	aim es.
Qu'il	aim e.
Que nous	aim ions.
Que vous	aim iez.
Qu'ils	aim ent.

PASSÉ.

Que j'aie	aim é.
Que tu aies	aim é.
Qu'il ait	aim é.
Que nous ayons	aim é.
Que vous ayez	aim é.
Qu'ils aient	aim é.

IMPARFAIT.

Que j'	aim asse.
Que tu	aim asses.
Qu'il	aim ât.
Que nous	aim assions.
Que vous	aim assiez.
Qu'ils	aim assent.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse	aim é.
Que tu eusses	aim é.
Qu'il eût	aim é.
Que nous eussions	aim é.
Que vous eussiez	aim é.
Qu'ils eussent	aim é.

INFINITIF.

PRÉSENT.

Aim er.

PASSÉ.

Avoir aim é.

PARTICIPE.

PRÉSENT.

Aim ant.

PASSÉ.

Ayant aim é.

PARTICIPE PASSÉ PASSIF.

Aim é; *sém.* aim ée.

Aimer vient du latin *amāre*, *amāvī*, *amātūm*, etc., qui étaient accentués sur *mā*, et de *amō*, *amēm*, etc., qui étaient accentués sur *ā*. Ce verbe, qui est toujours cité comme le modèle de la conjugaison des verbes en *er* est très irrégulier au point de vue des règles de l'accent tonique (voy. § 50). En effet dans *aime* (de *āmo*) l'accent tonique est sur la première syllabe, et cette syllabe est renforcée par la diphtongue *ai*, rien de plus juste; mais dans nous *aimons* l'accent est sur *mons*, et la syllabe qui précède, n'étant plus accentuée, devrait être assourdie, *ai* devrait se réduire à un *a* simple. De sorte que la conjugaison régulière de ce verbe, suivant les lois de l'accentuation, serait : *j'aim*, *tu aimes*, *il aime*, *nous amons*, *vous amez*, *ils aiment*; en effet, dans les auteurs du 12^e et du 13^e siècle, c'est ainsi qu'il est conjugué. La force de l'analogie a amené ce verbe à avoir un radical unique et a fait triompher *ai* à tous les temps et à toutes les personnes. C'est encore l'analogie qui a donné un radical uniforme à quelques verbes en *er*, tels que *proûver*, *ouvrer*, *pleurer*, *demeûrer*, *trouver*, etc. Le radical de ces verbes prenait *eu* quand il était accentué : *je prœuve*, *j'œuvre*, *je pleûre*, etc., et *ou* quand l'accent passait sur la terminaison : nous *prœuons*, nous

ouvrons, etc. Le français a hésité longtemps avant d'adopter *eu* pour *pleurer*, *demeurer*, et *ou* pour *trouver*, *prouver*. Ainsi, jusqu'au dix-septième siècle, le verbe *trouver* s'est conjugué des deux manières. La Fontaine a dit : « ... Dans la citrouille je la *treuve* ». (Voyez § 466.)

379.

DEUXIÈME GROUPE DES VERBES

Indicatif présent en **IS**, participe présent en **ISSANT**.VERBE **FINIR***Radical fin | Terminaison ir.*

INDICATIF.

PRÉSENT.

Je fin **is**.
 Tu fin **is**.
 Il fin **it**.
 Nous fin **iss ons**.
 Vous fin **iss ez**.
 Ils fin **iss ent**.

PASSÉ COMPOSÉ.

J'ai fin **i**.
 Tu as fin **i**.
 Il a fin **i**.
 Nous avons fin **i**.
 Vous avez fin **i**.
 Ils ont fin **i**.

IMPARFAIT.

Je fin **iss ais**.
 Tu fin **iss ais**.
 Il fin **iss ait**.
 Nous fin **iss ions**.
 Vous fin **iss iez**.
 Ils fin **iss aient**.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais fin **i**.
 Tu avais fin **i**.
 Il avait fin **i**.
 Nous avions fin **i**.
 Vous aviez fin **i**.
 Ils avaient fin **i**.

PASSÉ SIMPLE.

Je fin **is**.
 Tu fin **is**.
 Il fin **it**.
 Nous fin **îmes**.
 Vous fin **îtes**.
 Ils fin **irent**.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

J'eus fin **i**.
 Tu eus fin **i**.
 Il eut fin **i**.
 Nous eûmes fin **i**.
 Vous eûtes fin **i**.
 Ils eurent fin **i**.

FUTUR.

Je fin **ir ai**.
 Tu fin **ir as**.
 Il fin **ir a**.
 Nous fin **ir ons**.
 Vous fin **ir ez**.
 Ils fin **ir ont**.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai fin **i**.
 Tu auras fin **i**.
 Il aura fin **i**.
 Nous aurons fin **i**.
 Vous aurez fin **i**.
 Ils auront fin **i**.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Je fin *ir* ais.
 Tu fin *ir* ais.
 Il fin *ir* ait.
 Nous fin *ir* ions.
 Vous fin *ir* iez.
 Ils fin *ir* aient.

PASSÉ.

J'aurais *ou* j'eusse fin *i*.
 Tu aurais *ou* tu eusses fin *i*.
 Il aurait *ou* il eût fin *i*.
 Nous aurions *ou* nous eussions fin *i*.
 Vous auriez *ou* vous eussiez fin *i*.
 Ils auraient *ou* ils eussent fin *i*.

IMPÉRATIF.

PRÉSENT.

.....
 Fin *is*.

 Fin *iss* ons.
 Fin *iss* ez.

PASSÉ.

.....
 Aie fin *i*.

 Ayons fin *i*.
 Ayez fin *i*.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Que je fin *iss* e.
 Que tu fin *iss* es.
 Qu'il fin *iss* e.
 Que nous fin *iss* ions.
 Que vous fin *iss* iez.
 Qu'ils fin *iss* ent

PASSÉ.

Que j'aie fin *i*.
 Que tu aies fin *i*.
 Qu'il ait fin *i*.
 Que nous ayons fin *i*.
 Que vous ayez fin *i*.
 Qu'ils aient fin *i*.

IMPARFAIT.

Que je fin *isse*.
 Que tu fin *isses*.
 Qu'il fin *it*.
 Que nous fin *issions*.
 Que vous fin *issiez*.
 Qu'ils fin *issent*.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse fin *i*.
 Que tu eusses fin *i*.
 Qu'il eût fin *i*.
 Que nous eussions fin *i*.
 Que vous eussiez fin *i*.
 Qu'ils eussent fin *i*.

INFINITIF.

PRÉSENT.

Fin *ir*.

PASSÉ.

Avoir fin *i*.

PARTICIPE.

PRÉSENT.

Fin *iss* ant.

PASSÉ.

Ayant fin *i*.

PARTICIPE PASSÉ PASSIF.

Fin *i*; *fém.* fin *ie*.

780.

TROISIÈME GROUPE DES VERBES

Indicatif présent en S.

VERBE RECEVOIR

Radical recev | Terminaison oir.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Je	reç	ois.
Tu	reç	ois.
Il	reç	oit.
Nous	recev	ons.
Vous	recev	ez.
Ils	reçoiv	ent.

PASSÉ COMPOSÉ.

J'ai	reç u.
Tu as	reç u.
Il a	reç u.
Nous avons	reç u.
Vous avez	reç u.
Ils ont	reç u.

IMPARFAIT.

Je	recev	ais.
Tu	recev	ais.
Il	recev	ait.
Nous	recev	ions.
Vous	recev	iez.
Ils	recev	aient.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais	reç u.
Tu avais	reç u.
Il avait	reç u.
Nous avions	reç u.
Vous aviez	reç u.
Ils avaient	reç u.

PASSÉ SIMPLE.

Je	reç us.
Tu	reç us.
Il	reç ut.
Nous	reç ûmes.
Vous	reç ûtes.
Ils	reç urent.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

J'eus	reç u.
Tu eus	reç u.
Il eut	reç u.
Nous eûmes	reç u.
Vous eûtes	reç u.
Ils eurent	reç u.

FUTUR.

Je	recev r	ai.
Tu	recev r	as.
Il	recev r	a.
Nous	recev r	ons.
Vous	recev r	ez.
Ils	recev r	ont.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai	reç u.
Tu auras	reç u.
Il aura	reç u.
Nous aurons	reç u.
Vous aurez	reç u.
Ils auront	reç u.

CONDITIONNEL

PRÉSENT.

Je	recev r	ais.
Tu	recev r	ais.
Il	recev r	ait.
Nous	recev r	ions.
Vous	recev r	iez.
Ils	recev r	aient.

PASSÉ.

J'aurais ou j'eusse	reç u.
Tu aurais ou tu eusses	reç u.
Il aurait ou il eût	reç u.
Nous aurions ou nous eussions	reç u.
Vous auriez ou vous eussiez	reç u.
Ils auraient ou ils eussent	reç u.

IMPÉRATIF.

PRÉSENT.

PASSÉ.

Reç ois

Aie reç u.

Recev ons,

Ayons reç u.

Recev ez.

Ayez reç u.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

PASSÉ.

Que je reçoiv e.
Que tu reçoiv es.
Qu'il reçoiv e.
Que nous recev ions.
Que vous recev iez
Qu'ils reçoiv ent.

Que j'aie reç u.
Que tu aies reç u.
Qu'il ait reç u.
Que nous ayons reç u.
Que vous ayez reç u.
Qu'ils aient reç u.

IMPARFAIT.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que je reç usse.
Que tu reç usses.
Qu'il reçût.
Que nous reçussions.
Que vous reçussiez.
Qu'ils reçussent.

Que j'eusse reç u.
Que tu eusses reç u.
Qu'il eût reç u.
Que nous eussions reç u.
Que vous eussiez reç u.
Qu'ils eussent reç u.

INFINITIF.

PRÉSENT.

PASSÉ.

Recev oir.

Avoir reç u.

PARTICIPE.

PRESENT.

PASSÉ.

Recev ant.

Ayant reç u.

PARTICIPE PASSÉ PASSIF.

Reç u; *fém.* reç ue.

Cette conjugaison est irrégulière si l'on considère les modifications subies par le radical. Les verbes qui se conjuguent sur ce modèle ne sont qu'au nombre de six : *devoir, recevoir, percevoir, apercevoir, concevoir, décevoir.*

Ces verbes, tous terminés en *voir*, suppriment la particule *ev* : 1° aux trois personnes du singulier et à la troisième personne du pluriel du présent de l'indicatif (*je reçois, tu reçois, il reçoit, ils reçoivent*) et du présent du subjonctif (*que je reçoive, que tu reçoives, qu'il reçoive, qu'ils reçoivent*); ainsi qu'à la seconde personne de l'impératif (*reçois*);

— 2° au passé simple (*je reç us, tu reç us, il reç ut, nous reç ûmes, vous reç ûtes, ils reç urent*) et à l'imparfait du subjonctif (*que je reç usse, que tu reç usses, qu'il reç ût, que nous reç ussions, que vous reç ussiez, qu'ils reç ussent*); — 3° au participe passé (*reçu*).

A tous les autres modes, temps et personnes ils gardent le groupe *ev*, et le radical *recev* est alors suivi des désinences des verbes en *re*. Indicatif présent : *nous recevons, vous recevez*; — Imparfait : *recevais, ais, ait, ions, iez, aient*; — Impératif : *recevons, recevez*; — Subjonctif : *que nous recevions, que vous receviez*; — Participe présent : *recevant*.

Le futur se forme irrégulièrement, c'est-à-dire qu'au lieu d'être formé, suivant la règle, par l'adjonction de *ai* à l'infinitif (*recevoir-ai, de recevoir, comme pourvoirai, de pourvoir*), on contracte l'infinitif et on donne au futur la forme *recevrai, recevras, recevra, etc.*, de même au conditionnel, *recevrais et non recevoirais*.

Toutes ces formes ont naturellement leur origine et leur explication dans les formes correspondantes du latin. L'indicatif présent est *reç ois* parce qu'il correspond au latin *recipio*; *i* latin bref, *lé* en latin vulgaire) devenant *oi* en français quand il est accentué (comme nous l'avons dit au § 54), *recipio* donne *reç ois*; et ce même *i* atone étant remplacé par *e* muet en français, *recipiebam* donne naturellement *recevais*, non *reç oi-vais*. De même la diphtongue *oi* de l'infinitif *recevoir* est devenue *e* muet dans la composition *recever-ai*, d'où plus tard *recevrai*.

381.

TROISIÈME GROUPE DES VERBES (*suite*)

Indicatif présent en S.

VERBE ROMPRE

Radical romp | Terminaison re.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Je romp s.
Tu romp s.
Il romp t.
Nous romp ons.
Vous romp ez.
Ils romp ent.

PASSÉ COMPOSÉ.

J'ai romp u.
Tu as romp u.
Il a romp u.
Nous avons romp u.
Vous avez romp u.
Ils ont romp u.

IMPARFAIT.

Je romp ais.
Tu romp ais.
Il romp ait.
Nous romp ions.
Vous romp iez.
Ils romp aient.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais romp u.
Tu avais romp u.
Il avait romp u.
Nous avions romp u.
Vous aviez romp u.
Ils avaient romp u.

PASSÉ SIMPLE.

Je romp is.
Tu romp is.
Il romp it.
Nous romp imes.
Vous romp ites.
Ils romp irent.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

J'eus romp u.
Tu eus romp u.
Il eut romp u.
Nous eûmes romp u.
Vous eûtes romp u.
Ils eurent romp u.

FUTUR.

Je romp r ai.
Tu romp r as.
Il romp r a.
Nous romp r ons.
Vous romp r ez.
Ils romp r ont.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai romp u.
Tu auras romp u.
Il aura romp u.
Nous aurons romp u.
Vous aurez romp u.
Ils auront romp u.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Je romp r ais.
Tu romp r ais.
Il romp r ait.
Nous romp r ions.
Vous romp r iez.
Ils romp r aient.

PASSÉ.

J'aurais *ou* j'eusse romp u.
Tu aurais *ou* tu eusses romp u.
Il aurait *ou* il eût romp u.
Nous aurions *ou* eussions romp u.
Vous auriez *ou* eussiez romp u.
Ils auraient *ou* eussent romp u.

IMPÉRATIF.

PRÉSENT.

.....
Romp s.
.....
Romp ons.
Romp ez.
.....

PASSÉ.

.....
Aie romp u.
.....
Ayons romp u.
Ayez romp u.
.....

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Que je romp e.
Que tu romp es.
Qu'il romp e.
Que nous romp ions.
Que vous romp iez.
Qu'ils romp ent.

PASSÉ.

Que j'aie romp u.
Que tu aies romp u.
Qu'il ait romp u.
Que nous ayons romp u.
Que vous ayez romp u.
Qu'ils aient romp u.

IMPARFAIT.

Que je	romp isse.
Que tu	romp isses.
Qu'il	rompût.
Que nous	romp issions.
Que vous	romp issiez.
Qu'ils	romp issent.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse	romp u.
Que tu eusses	romp u.
Qu'il eût	romp u.
Que nous eussions	romp u.
Que vous eussiez	romp u.
Qu'ils eussent	romp u.

INFINITIF.

PRÉSENT.

Rompe re.

PASSÉ.

Avoir rompu.

PARTICIPE.

PRÉSENT.

Rompe ant.

PASSÉ.

Ayant rompu.

PARTICIPE PASSÉ PASSIF.

Rompu; *fém.* rompu e.

SECTION IV

VERBES CONJUGUÉS INTERROGATIVEMENT

382. Pour conjuguer un verbe **interrogativement**, on met le pronom après le verbe dans les temps simples : *Aiment-ils ? Recevez-vous ?*

On met le pronom entre l'auxiliaire et le participe dans les temps composés : *Ai-je aimé ? Aurai-je reçu ?*

REMARQUE. — Les verbes ne peuvent se conjuguer interrogativement qu'au *mode indicatif* et au *mode conditionnel*.

Quand la première personne du singulier se termine par une syllabe muette (*j'aime*, *que je puisse*), cette syllabe devient *accentuée* quand le verbe est conjugué interrogativement (*aimé-je*, *puissé-je*), et pour marquer ce changement on remplace l'*e* muet par un *é* fermé.

Le Dictionnaire de l'Académie (1878), qui a changé l'*é* fermé de *assiège*, *siège*, *collège*, etc., en *ouvert* (*assiège*, *siège*, *collège*), a oublié cette forme interrogative, *aimé-je*, *puissé-je*, *parlé-je*, etc., qui est pourtant identique dans la prononciation et qui devrait s'écrire *aimé-je*, *puissè-je*, etc.

Quand, à la troisième personne du singulier, le verbe est terminé par une voyelle, on met un **t** entre le verbe et le pronom : *Aime-t-il ? A-t-il ? Aimera-t-il ?*

On peut aussi écrire ces mots sans trait d'union : *Aiment ils ? Recevez vous ? Ai je aimé, etc.*

Il paraît cependant difficile de supprimer le trait d'union dans la locution *aimé-je, puissé-je*, à cause de l'accent tonique, et dans *chantes-en, aime-t il, a-t il*, où le **s** et le **t** dits euphoniques, faisaient originairement partie du verbe (voy. § 247 et 386).

383. Pour conjuguer les verbes négativement (avec la négation *ne... pas, ne... point*), il suffit, pour les temps simples, d'intercaler *ne* entre le pronom et le verbe (*je ne veux pas, tu ne veux pas, etc.*), et, pour les temps composés, de compléter cette intercalation en plaçant le mot *pas* entre l'auxiliaire et le participe (*je n'ai pas voulu, je n'aurais pas voulu, etc.*).

Dans les verbes conjugués à la fois interrogativement et négativement, le pronom s'unit au verbe avec ou sans trait d'union. Ex. : **N'aimez-vous pas** votre mère ? **Ne savent-ils pas** leur leçon ? (ou **N'aimez vous pas... Ne savent ils pas...etc.**)

SECTION V

FORMATION DES TEMPS SIMPLES

384. On forme les **temps simples** en ajoutant simplement une terminaison au radical du verbe :

Ils sont au nombre de 11, savoir : 4 pour l'**indicatif** (le *présent*, l'*imparfait*, le *passé simple*, le *futur*), 1 pour le **conditionnel** (le *conditionnel présent*), 1 pour l'**impératif** (le *présent*), 2 pour le **subjonctif** (le *présent*, l'*imparfait*), 1 pour l'**infinitif** (le *présent*) et 2 pour le **participe** (le *présent* et le *passé*).

385. On divisait autrefois les temps des verbes en *temps primitifs* et en *temps dérivés*. L'infinitif présent, le participe présent, le participe passé, le présent de l'indicatif et le passé simple étaient les cinq temps primitifs d'où les autres temps étaient dérivés. Ce système de formation

était purement artificiel, les temps simples français venant directement des temps latins, sauf une ou deux exceptions. La seule remarque générale qu'on puisse faire à ce sujet, c'est que le participe présent, le subjonctif présent, l'imparfait de l'indicatif et les trois personnes du pluriel du présent de l'indicatif ont ordinairement le même radical. Ex. : *Rendant*, que je rend-*e*, je rend-*ais*, nous rend-*ons*; *écriv-ant*, que j'écriv-*e*, j'écriv-*ais*, nous écriv-*ons*.

REMARQUES SUR LES TEMPS SIMPLES

386. Présent de l'indicatif. — Il faut remarquer qu'à la première personne les verbes en *er* n'ont pas de *s* final (je *chante*), tandis que les autres verbes ont cet *s* (je *finis*, je *rends*).

Cette exception est un vestige de notre vieille langue; dans l'ancien français, la première personne n'avait jamais de *s* final; on disait : j'*aim*, je *voi*, je *rend*, parce que la première personne n'avait jamais de *s* en latin : *amo*, j'*ain*, *credo*, je *croi*, *reddo*, je *rend*. Vers la fin du moyen âge on ajouta un *s*, par analogie avec le *s* de la deuxième personne (*tu chantes*, *tu lis*, *tu vois*) ; mais les verbes en *er* échappèrent à cette assimilation, et même pour les autres verbes les formes sans *s* persistèrent longtemps après chez les poètes. On trouve encore au dix-septième siècle je *voi*, je *li*, je *croi*, dans La Fontaine, Molière, Racine et Corneille; au dix-huitième siècle, Voltaire dit encore dans *Alzire* : « *La mort a respecté les jours que je te doi* ».

A la troisième personne, tous les verbes, à l'exception des verbes en *er* (il *aime*), ont un *t* (il *fini t*, il *rompt*).

Les verbes en *re*, tels que *rendre*, *vendre*, etc., laissent tomber ce *t* à cause du *il* contenu dans le radical, et disent *il rend*, *il vend*.

A la troisième personne des verbes en *er*, l'ancien français avait un *t* et disait *il aimet*, comme nous disons *il fini t*, *il rompt*. Naturellement et dans *il aimet* était muet, comme *ent* dans *ils aiment*. Quand on prenait la tournure interrogative, *il aimet* devenait *aimet-il*?

Plus tard, le *t* de *il aimet* disparut (parce qu'il était muet) et la forme se réduisit à *il aime* : mais *t* persista dans la tournure interrogative, par analogie avec les autres verbes, qui ont un *t* à la troisième personne du présent. Seulement on ne tarda pas à oublier l'origine et la raison d'être de cette lettre; on la sépara par un tiret du corps du mot dont elle faisait partie, et au lieu de la vieille forme

aimet-il? on écrivit dès le xvi^e siècle *aime-t-il?* C'est cette confusion qui a donné naissance à l'idée d'un *t* euphonique.

En latin le *t* était la lettre caractéristique de la troisième personne : *videt*, il voit. — *legit*, il lit, et par conséquent *amat*, il aime*t*; on voit que ce *t* du vieux français était régulier et fondé sur l'étymologie.

387. Tous les verbes forment leur pluriel de même : **ons, ez, ent**. Il faut ajouter cette remarque, que les verbes en *ir* comme *finir* placent devant ces terminaisons la particule *iss* : *fin-iss-ons, fin-iss-ez, fin-iss-ent*.

Chantons, chantez, chantent viennent du latin *cantumus* (pour *cantamus*, voy. page 196, note 1), *cantatis, cantant*. Une fois ces trois finales créées pour les verbes en *er*, le français les a employées pour former le pluriel des autres verbes sans recourir pour ces dernières aux formes des conjugaisons latines correspondantes. Il n'y a d'exception que pour vous *dites, vous faites*, qui sont tirés du latin *dicitis, facitis*, voy. § 495.

Ent est toujours muet dans les terminaisons du pluriel des verbes, parce qu'en latin *ant* (*am-ant*) était de même inaccentué, et, comme nous l'avons vu au § 45, toute voyelle latine inaccentuée, à la fin du mot, devient muette ou disparaît.

388. Imparfait. — L'imparfait est le même pour tous les verbes (*ais, ais, ait, ions, iez, aient*), toujours avec cette remarque, que la plupart des verbes en *ir* intercalent la particule *iss* entre le radical et la terminaison : *je fin-iss-ais, tu fin-iss-ais, etc.*

La terminaison de l'imparfait latin de la première conjugaison, *abam* (*cant-abam*), devint — par le changement successif de *b* en *v*, puis en *u* — *aua(m)*, d'où le vieux français *oe* (*cantabam, chantoe*) par le changement de *au* en *o* et de *a(m)* en *e*. *Chantoe* continue à vivre dans les dialectes du nord-ouest, mais dans l'Île-de-France la terminaison *aba(m)* avait été remplacée par celle de la 2^e et de la 4^e conjugaison, *eba(m)*, qui donna *ie*, puis *aie*, d'où *chanteie, chantoie, chantois*.

On sait que *oi* est passé à *ai*. Mais ce changement de prononciation de *oi* en *ai* ne fut pas tout d'abord représenté dans l'orthographe, et c'est Voltaire qui, le premier, écrivit *chantait, trouvait*, etc. (voy. § 178).

Sur le *s* de la première personne de l'imparfait (que l'ancien français ne connaissait pas), voyez § 386

389. Passé simple. — Le passé simple a un *t* à la troisième personne, sauf dans les verbes en *er* : *il aimait*. Ce *t* réparait, comme au présent de l'indicatif, dans la tournure interrogative : *aimait-il ?* — Il y a toujours un accent circonflexe sur la première et la deuxième personne du pluriel : nous *aimâmes*, vous *aimâtes*.

Cette forme des verbes en *er* n'est qu'un adoucissement de l'ancien français, *il aimat*, qui a disparu vers le quinzième siècle, en persistant toutefois dans la forme interrogative *aimait-il ?* que nous avons écrit plus tard *aimait-il ?* et ce *t* est devenu, comme nous l'avons montré ci-dessus (§ 386), ce qu'on appelle aujourd'hui notre *t* euphonique.

Le passé simple français vient du passé latin : *cantavi*, *chantai*, — *cantāsti*, *chantas*, — *cantavit*, d'abord *chantat*, puis *chantā*, — *cantavimus*, *chantâmes*; — *cantāstis*, anciennement *chantastes*, puis *chantâtes* au seizième siècle, — *cantārun*t, *chantèrent*. — De même *finivi* a donné *je finis*, qui à l'origine s'écrivait sans *s* comme en latin; sur l'histoire de cet *s*, voyez § 386.

390. Futur. — Dans tous les verbes, on forme le futur de la même manière, c'est-à-dire en ajoutant à l'infinitif du verbe le présent de l'indicatif du verbe *avoir* (*ai*, *as*, *a*, etc.). *Je chanterai* équivaut donc littéralement à *j'ai à chanter* : d'où *aimerai*, *as*, *a*.

Mais au pluriel on retranche *av* : *aimer(av)ons*, *aimer(av)ez*, etc.

Les finales latines s'étant de bonne heure assourdies et éteintes, il devint très difficile aux illettrés de distinguer à un certain moment l'imparfait, *amabat* par exemple, du futur, *amabit* : le besoin de clarté fit donc chercher au peuple romain une forme nouvelle de futur : *habere* joint à l'infinitif du verbe marquait souvent le désir de faire quelque chose dans un temps futur (Cicéron a dit *habeo ad te scribere* pour *j'ai à t'écrire*); le peuple romain, développant cette tendance, composa avec *habeo* un futur, qui finit par supplanter la forme classique. On trouve dans saint Augustin *venire habet* (il a à venir) pour *il viendra*, et ces exemples de futur composé de l'infinitif du verbe avec le présent de *habere* se multiplient dans le latin de la décadence. — On voit que le futur n'est pas, à proprement parler, un temps *simple*, c'est-à-dire venant *directement* d'un temps latin correspondant, mais bien un temps *composé* d'un verbe et d'un auxiliaire.

Dans les verbes en *oir*, on retranche *oi* : *devoir*, je *devrai*; *recevoir*, je *recevrai*.

Les verbes *avoir* et *savoir* font *j'aurai*, je *saurai*, par le changement de *v* en *u*.

391. Conditionnel présent. — On forme le conditionnel (comme le futur) d'une manière identique pour tous les verbes, c'est-à-dire en ajoutant *ais*, *ais*, *ait*, *ions*, *iez*, *aient* à l'infinitif du verbe.

De même que le futur a été formé par l'adjonction du présent, *ai*, *as*, *a*, etc., à l'infinitif du verbe, de même le conditionnel résulte de l'adjonction de la terminaison de l'imparfait, *ais*, *ait*, etc., à l'infinitif.

392. Impératif. — Toutes les personnes de l'impératif ont la même forme que les personnes correspondantes du présent de l'indicatif.

Le vieux français tirait son impératif du latin et disait sans *s*, non seulement *chante* (de *canta*), mais *croi*, *pren*, *reçois*, *romp*, etc.; parce que la seconde personne de l'impératif latin n'a pas d'*s*. Plus tard, vers le *xiii^e* siècle, l'influence de l'indicatif a fait ajouter un *s* à quelques verbes.

Il y a une exception pour les verbes en *er*, où l'on écrit *chante* sans *s*, et pour quelques verbes comme *cueillir*, *offrir*, *ouvrir*, *tressaillir*, qui ne prennent pas d'*s* à l'impératif : *cueille*, *offre*, *ouvre*, *tressaille*.

Mais on met un *s*, même aux verbes en *er*, lorsque l'impératif est placé devant un mot commençant par une voyelle, tel que *y* ou *en* : *chantes-en* une partie; *vas-y voir*, etc.

Les verbes *avoir*, *être*, *savoir*, *vouloir*, tirent du subjonctif présent toutes les formes de l'impératif : *aie*, *ayons*, *ayez*; *sois*, *soyons*, *soyez*; *sache*, *sachons*, *sachez*; *veuille*, *veuillons*, *veuillez*.

393. Présent du subjonctif. — L'ancien français pouvait distinguer l'imparfait de l'indicatif, *chantions*, du subjonctif, *chantions*, parce que le premier comptait pour trois syllabes, tandis que le subjonctif ne comptait que pour deux.

Notre présent du subjonctif n'est autre que le présent du subjonctif atin : *chante* (*cantem*), *chantes* (*cantes*), *chantē* (*cantet*), *chantions* (*cantemus*), *chantiez* (*cantetis*), *chantent* (*cantent*).

394. Imparfait du subjonctif. — Ce temps s'écrivit d'abord *aimasse*, *aimasses*, *aimast*, et plus tard, par la chute de *s*, *aimât*.

Ce temps nous vient du plus-que-parfait du subjonctif des Latins (*amavissem*, *amavisses*, *amavisset*, etc.), mais par la forme contracte *amasse*m, *amasses*, *amasset* (d'où *amasse*, et plus tard *aimasse* d'après le radical unique *aim*). Ici le *t* est resté à la troisième personne du singulier parce qu'il était appuyé par une autre consonne (*s*).

395. Présent de l'infinitif. — Les terminaisons de l'infinitif sont, comme nous l'avons déjà vu, *er*, *ir*, *oir* et *re* (*chanter*, *finir*, *recevoir*, *rompre*).

396. Le participe présent pour tous les verbes est en *ant* (*chantant*, *rompant*), que la plupart des verbes en *ir* font précéder de *iss* (*finissant*).

Notre participe présent représente deux formes latines : le gérondif, *cantando*, et le participe, *cantante* (*m*). Le premier voulait dire *en chantant* et restait toujours invariable. (Voyez Syntaxe, § 840.)

397. Le participe passé est toujours en *é* pour les verbes en *er* (*chanté*) ; pour les autres, ses désinences varient.

Le participe présent vient du participe présent des Latins (*cantante(m)*, *chantant*). — Les participes passés en *é* et en *i* viennent respectivement des participes passés latins (*cantatu(m)*, *chanté*, et *finitu(m)*, *fini*, qui ont réguliers ; quant au participe en *u*, il vient d'un participe en *utu(m)*, que l'on trouve dans le latin de la décadence (certains textes latins des emps mérovingiens donnent *battutu(m)*, *battu*) et dans le latin classique : *minutu(m)* (*menu*), *cousutu(m)* (*cousu*), *resolutu(m)* (*résolu*).

SECTION VI

FORMATION DES TEMPS COMPOSÉS

398. Nous avons vu qu'on appelle *temps composés* les temps qui se forment à l'aide d'un verbe auxiliaire, comme : *j'ai lu, je suis tombé*.

Chaque temps *simple* a pour correspondant un temps *composé* :

Au *présent* (*je lis*) correspond le **passé composé** (*j'ai lu*).

A l'*imparfait* (*je lisais*) correspond le **plus-que-parfait** (*j'avais lu*), ainsi nommé parce qu'il exprime doublement le passé, en marquant que la chose s'est faite avant une autre qui a eu lieu dans un temps passé.

Au *passé simple* (*je lus*) correspond le **passé antérieur** (*j'eus lu*), qui marque que la chose s'est faite immédiatement avant une autre qui a eu lieu dans un temps passé (quand *j'eus lu* ce journal, *je sortis*).

Au *futur simple* (*je lirai*) correspond le **futur antérieur** (*j'aurai lu*), qui marque que la chose se fera avant une autre (quand *j'aurai lu* ce journal, *je sortirai*).

Au *conditionnel présent* (*je lirais*) correspond le **conditionnel passé** (*j'aurais lu, j'eusse lu*), qui marque que la chose se serait faite moyennant une certaine condition (*j'aurais lu si j'avais pu acheter des livres*).

De même, à l'*impératif*, au *subjonctif*, à l'*infinitif*, au *participe*, chaque temps simple a pour correspondant un temps composé.

399. Pour former les temps composés, le français emploie deux auxiliaires, qui sont les verbes **être** et **avoir**, qu'on ajoute au *participe passé* : *J'ai aimé; je suis venu*.

400. Parfois les auxiliaires se trouvent redoublés (*j'ai eu fini, j'avais eu fini, j'aurais eu fini*, etc.); ils forment ainsi ce qu'on appelle des *temps surcomposés*, qui sont d'ailleurs d'un usage peu fréquent : *Dès que j'ai eu changé de vêtement, je suis sorti; si j'avais eu fini, je serais sorti*.

La différence la plus profonde qui sépare la conjugaison latine de la conjugaison française consiste en ce que le passif et plusieurs temps passés de la forme active sont exprimés en latin par des désinences (*amaveram*, *amor*), tandis qu'en français ils le sont par le participe du verbe, précédé d'*avoir* pour la forme active et d'*être* pour la forme passive (*j'avais aimé*, *je suis aimé*).

Cette création des auxiliaires pour le service de la conjugaison existait en germe dans l'idiome des Romains; Cicéron disait : *De Cæsare satis dictum habebō* (pour *dixero*) ; — *Habebas scriptum.... nomen* (pour *scripseras*) ; — *Quæ habes instituta* perpolies (pour *instituisi*) ; — et on trouve dans César : *Vectigalia parvo pretio redempta habet* (pour *redemit*) ; — *Copias quas habebat paratas* (pour *paraverat*). Cette seconde forme grandit à mesure que se développent les tendances analytiques de la langue, et, à partir du sixième siècle, les textes latins en offrent de nombreux exemples. Il en est de même pour les flexions du passif : le latin vulgaire les remplace par le verbe *sum* joint au participe passé (*sum amatus*, au lieu d'*amor*). Dans les recueils de diplômes mérovingiens on trouve à chaque page ces formes nouvelles : *Omnia quæ ibi sunt aspecta* (pour *aspectantur*), — *Hoc volo esse donatum* (pour *donari*).

De même qu'elle avait abandonné dans la déclinaison les désinences des cas pour les remplacer par des prépositions (*caball-i*, *du cheval*), la nouvelle langue abandonna dans la conjugaison les formes verbales des temps composés pour les remplacer par des auxiliaires, conséquence naturelle du besoin qui poussait la langue latine à passer de l'état synthétique à l'état analytique.

SECTION VII.

FORME PASSIVE

401. La **forme passive** exprime une action soufferte, supportée par le sujet : *L'agneau a été mangé par le loup*.

Tout verbe transitif, qui a un complément d'objet direct, peut devenir passif, c'est-à-dire qu'il peut être employé à la forme passive. *Manger* est à la forme active dans : *Le chat mange la souris* ; il est à la forme passive dans : *La souris est mangée par le chat*.

Il en était de même en latin. Tout verbe transitif pouvait devenir passif, et l'on disait également bien *amo* (*j'aime*), *amor* (*je suis aimé*), *moneo* (*j'avertis*), *moneor* (*je suis averti*). Bien plus, tout verbe intransitif pouvait aussi s'employer au passif, mais dans un seul cas : à la troisième personne du singulier et dans un sens impersonnel, comme : *itur* (on va) ; *ventum est* (on est venu).

402. Il n'y a qu'une conjugaison pour la forme passive; elle se compose de l'auxiliaire *être* suivi, à tous ses modes, temps et personnes, du *participe passé* du verbe que l'on veut conjuguer : *Je suis aimé, j'ai été aimé, je serai aimé, etc.*

REMARQUE. — Il faut avoir soin de faire *toujours* accorder le participe avec le sujet du verbe : *Il est aimé, elle est aimée, ils sont aimés, etc.*

403. CONJUGAISON DE LA FORME PASSIVE ÊTRE AIMÉ.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Je suis	aim é.
Tu es	aim é.
Il est	aim é.
Nous sommes	aim és.
Vous êtes	aim és.
Ils sont	aim és

PASSÉ COMPOSÉ.

J'ai été	aim é.
Tu as été	aim é.
Il a été	aim é.
Nous avons été	aim és.
Vous avez été	aim és.
Ils ont été	aim és.

IMPARFAIT.

J'étais	aim é.
Tu étais	aim é.
Il était	aim é.
Nous étions	aim és.
Vous étiez	aim és.
Ils étaient	aim és.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais été	aim é.
Tu avais été	aim é.
Il avait été	aim é.
Nous avions été	aim és.
Vous aviez été	aim és.
Ils avaient été	aim és.

PASSÉ SIMPLE.

Je fus	aim é.
Tu fus	aim é.
Il fut	aim é.
Nous fûmes	aim és.
Vous fûtes	aim és.
Ils furent	aim és.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

J'eus été	aim é.
Tu eus été	aim é.
Il eut été	aim é.
Nous eûmes été	aim és.
Vous eûtes été	aim és.
Ils eurent été	aim és.

FUTUR.

Je serai	aim é.
Tu seras	aim é.
Il sera	aim é.
Nous serons	aim és.
Vous serez	aim és.
Ils seront	aim és.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai été	aim é.
Tu auras été	aim é.
Il aura été	aim é.
Nous aurons été	aim és.
Vous aurez été	aim és.
Ils auront été	aim és.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

PASSÉ.

Je serais	aim é.
Tu serais	aim é.
Il serait	aim é.
Nous serions	aim és.
Vous seriez	aim és.
Ils seraient	aim és.

J'aurais été	aim é.
Tu aurais été	aim é.
Il aurait été	aim é.
Nous aurions été	aim és.
Vous auriez été	aim és.
Ils auraient été	aim és.

IMPÉRATIF.

PRÉSENT.

PASSÉ.

.....
Sois aim é.

.....
Aie été aim é.

.....
Soyons aim és.

.....
Ayons été aim és.

.....
Soyez aim és.

.....
Ayez été aim és.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

PASSÉ.

Que je sois	aim é.
Que tu sois	aim é.
Qu'il soit	aim é.
Que nous soyons	aim és.
Que vous soyez	aim és.
Qu'ils soient	aim és.

Que j'aie été	aim é.
Que tu aies été	aim é.
Qu'il ait été	aim é.
Que nous ayons été	aim és.
Que vous ayez été	aim és.
Qu'ils aient été	aim és.

IMPARFAIT.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que je fusse	aim é.
Que tu fusses	aim é.
Qu'il fût	aim é.
Que nous fussions	aim és.
Que vous fussiez	aim és.
Qu'ils fussent	aim és.

Que j'eusse été	aim é.
Que tu eusses été	aim é.
Qu'il eût été	aim é.
Que nous eussions été	aim és.
Que vous eussiez été	aim és.
Qu'ils eussent été	aim és.

INFINITIF.

PRÉSENT.

PASSÉ.

Être aim é.

Avoir été aim é.

PARTICIPE.

PRÉSENT.

PASSÉ.

Étant aim é.

Ayant été aim é.

PARTICIPE PASSÉ

Aim é, *fém.* aim ée.

SECTION VIII

VERBES INTRANSITIFS (Suite de la forme active).

404. Le **verbe intransitif** est celui qui exprime un état ou une action qui ne sort pas du sujet, c'est-à-dire qui ne passe pas sur un objet : Je *tombe*, nous *languissons*.

405. Les temps simples des verbes intransitifs se conjuguent comme les temps simples des verbes transitifs à la forme active. Les temps composés sont formés tantôt avec l'auxiliaire *être*, tantôt avec l'auxiliaire *avoir*. Ex. : Je **suis** *arrivé*, **j'ai** *dormi*.

Il n'y a que huit verbes intransitifs conjugués toujours avec l'auxiliaire *être*. Ce sont les suivants : *aller*, *arriver*, *décéder*, *éclore*, *mourir*, *naitre*, *venir*, *partir*, et leurs composés.

Il y avait en latin un grand nombre de verbes intransitifs à forme passive, comme : *profectus sum*, je suis parti; *natus sum*, je suis né; *reversus sum*, je suis revenu, etc.; le français a aussi employé cette forme pour les verbes *venir*, *partir*, *arriver*, *tomber*, *naitre*, etc.

Dans notre ancienne langue, beaucoup de verbes aujourd'hui intransitifs étaient employés transitivement. Ainsi l'on trouve :

Il les mena, tant qu'al (au) rocher les arriva. (Grégoire le Grand.)

Il mesloit dans sa mangeaille des pierres pour en croistre la mesure. (Montaigne.)

Abattans les nois, croullans tous les fruicts des arbres. (Rabelais.)

Ce levrier n'eschappoyt ni lievre, ni regnard. (Id.)

L'occasion est-elle juste de escrier son nom et sa puissance? (Montaigne), etc., etc.

REMARQUE. — Dans les verbes intransitifs conjugués avec l'auxiliaire *être*, le participe s'accorde toujours avec le

sujet du verbe ; *Il est arrivé, elle est arrivée, ils sont arrivés, etc.*

406. CONJUGAISON DU VERBE INTRANSITIF **TOMBER.**

Radical tomb | Terminaison er.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Je tomb **e**.
Tu tomb **es**.
Il tomb **e**.
Nous tomb **ons**.
Vous tomb **ez**.
Ils tomb **ent**.

PASSÉ COMPOSÉ.

Je suis tomb **é**.
Tu es tomb **é**.
Il est tomb **é**.
Nous sommes tomb **és**.
Vous êtes tomb **és**.
Ils sont tomb **és**.

IMPARFAIT.

Je tomb **ais**.
Tu tomb **ais**.
Il tomb **ait**.
Nous tomb **ions**.
Vous tomb **iez**.
Ils tomb **aient**.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'étais tomb **é**.
Tu étais tomb **é**.
Il était tomb **é**.
Nous étions tomb **és**.
Vous étiez tomb **és**.
Ils étaient tomb **és**.

PASSÉ SIMPLE.

Je tomb **ai**.
Tu tomb **as**.
Il tomb **a**.
Nous tomb **âmes**.
Vous tomb **âtes**.
Ils tomb **èrent**.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

Je fus tomb **é**.
Tu fus tomb **é**.
Il fut tomb **é**.
Nous fûmes tomb **és**.
Vous fûtes tomb **és**.
Ils furent tomb **és**.

FUTUR.

Je tomb **er ai**.
Tu tomb **er as**.
Il tomb **er a**.
Nous tomb **er ons**.
Vous tomb **er ez**.
Ils tomb **er ont**.

FUTUR ANTÉRIEUR.

Je serai tomb **é**.
Tu seras tomb **é**.
Il sera tomb **é**.
Nous serons tomb **és**.
Vous serez tomb **és**.
Ils seront tomb **és**.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Je tomb *er* ais.
 Tu tomb *er* ais.
 Il tomb *er* ait.
 Nous tomb *er* ions.
 Vous tomb *er* iez.
 Ils tomb *er* aient.

PASSÉ.

Je serais tomb *é*.
 Tu serais tomb *é*.
 Il serait tomb *é*.
 Nous serions tomb *és*.
 Vous seriez tomb *és*.
 Ils seraient tomb *és*.

IMPÉRATIF.

PRÉSENT.

.....
 Tomb *e*.

 Tomb *ons*.
 Tomb *ez*.

PASSÉ.

.....
 Sois tomb *é*.

 Soyons tomb *és*.
 Soyez tomb *és*.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Que je tomb *e*.
 Que tu tomb *es*.
 Qu'il tomb *e*.
 Que nous tomb *ions*.
 Que vous tomb *iez*.
 Qu'ils tomb *ent*.

PASSÉ.

Que je sois tomb *é*.
 Que tu sois tomb *é*.
 Qu'il soit tomb *é*.
 Que nous soyons tomb *és*.
 Que vous soyez tomb *és*.
 Qu'ils soient tomb *és*.

IMPARFAIT.

Que je tomb *asse*.
 Que tu tomb *asses*.
 Qu'il tomb *ât*.
 Que nous tomb *assions*.
 Que vous tomb *assiez*.
 Qu'ils tomb *assent*.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que je fusse tomb *é*.
 Que tu fusses tomb *é*.
 Qu'il fût tomb *é*.
 Que nous fussions tomb *és*.
 Que vous fussiez tomb *és*.
 Qu'ils fussent tomb *és*.

INFINITIF.

PRÉSENT.

Tomb *er*.

PASSÉ.

Être tomb *é*.

PARTICIPE.

PRÉSENT.

Tomb *ant*.

PASSÉ.

Étant tomb *é*.

PARTICIPE PASSÉ.

Tomb *é*; *fém.* tomb *ée*.

SECTION IX

FORME PRONOMINALE

407. Un verbe transitif ou parfois intransitif est à la forme pronominale quand il se conjugue avec deux pronoms de la même personne. Ex. : **Il se frappe**; — **nous nous repen-**
tons; — **elle se meurt**.

C'est la forme que la grammaire grecque appelle *voix moyenne*; elle tient en effet le *milieu* entre l'*actif* et le *passif*.

Le latin exprimait de deux manières l'idée réfléchie; il mettait le verbe au passif : *Minis non movetur tuis* (il ne s'émeut pas de vos menaces), ou employait la forme active en faisant accompagner le verbe d'un pronom complément : *Superbus se laudat* (l'orgueilleux se loue). C'est cette dernière forme que le français, avec ses tendances analytiques, a naturellement préférée. Mais, une fois cette forme créée, le français l'appliqua même à des verbes qui n'avaient pas le sens réfléchi, comme s'écrier, s'évanouir, s'en aller, s'enfuir, etc. Cet emploi était encore plus fréquent dans l'ancienne langue; on disait : *se dormir, se demeurer, se descendre, se dîner, se tarder, se délibérer, se partir*, etc. On trouve encore dans La Fontaine : *Le premier qui les vit de rire s'éclata*.

408. Au point de vue du sens, il faut ranger les verbes pronominaux en deux classes : le verbe pronominal *réfléchi*, qui exprime une action qui se reporte, se réfléchit sur le sujet qui la fait (*je me blesse, je me bats*), et le verbe *réci-proque*, qui exprime que deux sujets accomplissent mutuellement l'un sur l'autre l'action marquée par le verbe (*Jean et Louis s'égratignent; le chien et le loup se battent*).

409. Au point de vue de la forme, il faut distinguer deux sortes de verbes pronominaux :

1° Les verbes pronominaux par nature ou essentiellement pronominaux, comme *s'écrouler, se cabrer, s'évanouir*, qui ne peuvent se conjuguer qu'avec deux pronoms de la même personne.

2° Les verbes accidentellement pronominaux, qui sont des verbes transitifs ou intransitifs accidentellement conjugués avec deux pronoms de la même personne : *je me suis levé; elle s'est nuï; elle se meurt.*

Voici la liste des principaux verbes pronominaux par nature :

s'abstenir,	se défier,	s'évader,	s'opiniâtrer,
s'accouder,	se démener,	s'évanouir,	se parjurer,
s'accroupir,	se désister,	s'évertuer,	se ratatiner,
s'adonner,	s'ébahir,	s'extasier,	se raviser,
s'agenouiller,	s'écrier,	se gargariser,	se rebeller,
s'agripper,	s'écrouler,	se gendарmer,	se récrier,
s'aheurter,	s'emparer,	s'ingénier,	se réfugier,
s'arroger,	s'empresser,	s'ingérer,	se remparer,
se blottir,	s'en aller,	se méfier,	se rengorger,
se cabrer,	s'enquérir,	se méprendre,	se repentir,
se dédire,	s'enquêter,	se moquer,	se souvenir, etc.

410. Les verbes à forme pronominale se conjuguent avec deux pronoms, l'un qui est le *sujet* (*je*, etc.), l'autre, le *complément* (*me*, etc.); ces pronoms doivent toujours être de la même personne, puisque c'est le sujet qui supporte lui-même l'action qu'il accomplit (*je me lève, tu te nuis*, etc.).

Cependant il n'y a qu'un seul pronom à l'impératif, à l'infinitif et au participe : *repens-toi, se repentir, se repentant, s'étant repenti.*

Dans leurs temps simples, les verbes pronominaux se conjuguent comme les verbes à la forme active, mais ils forment leurs temps composés avec l'auxiliaire *être*.

Nous avons vu (§ 407) que les Romains exprimaient l'idée réfléchie tantôt par le passif, tantôt par un pronom complément. De plus il y avait en latin beaucoup de formes passives à sens actif : *ultus sum, imitatus sum, pollicitus sum*, etc. Or, dans les verbes pronominaux le sens est à la fois actif et passif, puisque le sujet est en même temps l'auteur et l'objet de l'action. Le français, qui, pour marquer l'idée réfléchie, avait eu recours au redoublement du pronom dans les temps simples (*il se réjouit, il s'émeut*), employa en outre, dans les temps composés, à l'imitation du latin, la forme passive, c'est-à-dire l'auxiliaire *être*.

411. Le participe des verbes pronominaux s'accorde quand

le verbe est pronominal par nature : *ils se sont repentis*. Lorsque le verbe n'est pas pronominal par nature, mais seulement employé d'une manière pronominale, il s'accorde ordinairement si le verbe est transitif direct : *ils se sont aimés*; il reste invariable s'il est transitif indirect : *elles se sont plu*.

REMARQUE. — Dans les verbes pronominaux conjugués *interrogativement*, le pronom sujet se met après le verbe, mais le pronom objet reste placé avant. Ex. : *Se frappe-t-il ? vous repentez-vous ?*

412.

FORME PRONOMINALE SE REPENTIR

Radical repent | Terminaison ir.

INDICATIF

PRÉSENT.

Je me	repen	s.
Tu te	repen	s.
Il se	repen	t.
Nous nous	repent	ons.
Vous vous	repent	ez.
Ils se	repent	ent.

PASSÉ COMPOSÉ.

Je me suis	repent	i.
Tu t'es	repent	i.
Il s'est	repent	i.
Nous nous sommes	repent	is.
Vous vous êtes	repent	is.
Ils se sont	repent	is.

IMPARFAIT.

Je me	repent	ais.
Tu te	repent	ais.
Il se	repent	ait.
Nous nous	repent	ions.
Vous vous	repent	iez.
Ils se	repent	aient.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Je m'étais	repent	i.
Tu t'étais	repent	i.
Il s'était	repent	i.
Nous nous étions	repent	is.
Vous vous étiez	repent	is.
Ils s'étaient	repent	is.

PASSÉ SIMPLE.

Je me	repent	is.
Tu te	repent	is.
Il se	repent	it.
Nous nous	repent	îmes.
Vous vous	repent	îtes.
Ils se	repent	irent.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

Je me fus	repent	i.
Tu te fus	repent	i.
Il se fut	repent	i.
Nous nous fûmes	repent	is.
Vous vous fûtes	repent	is.
Ils se furent	repent	is.

FUTUR.

Je me	repent <i>ir ai.</i>
Tu te	repent <i>ir as.</i>
Il se	repent <i>ir a.</i>
Nous nous	repent <i>ir ons.</i>
Vous vous	repent <i>ir ez.</i>
Ils se	repent <i>ir ont.</i>

FUTUR ANTÉRIEUR.

Je me serai	repent <i>i.</i>
Tu te seras	repent <i>i.</i>
Il se sera	repent <i>i.</i>
Nous nous serons	repent <i>is.</i>
Vous vous serez	repent <i>is.</i>
Ils se seront	repent <i>is.</i>

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Je me	repent <i>ir ais.</i>
Tu te	repent <i>ir ais.</i>
Il se	repent <i>ir ait.</i>
Nous nous	repent <i>ir ions.</i>
Vous vous	repent <i>ir iez.</i>
Ils se	repent <i>ir aient.</i>

PASSÉ.

Je me serais	repent <i>i.</i>
Tu te serais	repent <i>i.</i>
Il se serait	repent <i>i.</i>
Nous nous serions	repent <i>is.</i>
Vous vous seriez	repent <i>is.</i>
Ils se seraient	repent <i>is.</i>

IMPÉRATIF.

PRÉSENT.

Repen **s**-toi.

Repent **ons**-nous
Repent **ez**-vous.

PASSÉ.

(Inusité.)

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Que je me	repent e.
Que tu te	repent es.
Qu'il se	repent e.
Que nous nous	repent ions.
Que vous vous	repent iez.
Qu'ils se	repent ent.

PASSÉ.

Que je me sois	repent i.
Que tu te sois	repent i.
Qu'il se soit	repent i.
Que nous nous soyons	repent is.
Que vous vous soyez	repent is.
Qu'ils se soient	repent is.

IMPARFAIT.

Que je me	repent isse.
Que tu te	repent isses.
Qu'il se	repent it.
Que nous nous	repent issions.
Que vous vous	repent issiez.
Qu'ils se	repent issent.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que je me fusse	repent i.
Que tu te fusses	repent i.
Qu'il se fût	repent i.
Que nous nous fussions	repent is.
Que vous vous fussiez	repent is.
Qu'ils se fussent	repent is.

INFINITIF.

PRÉSENT.

Se repent **ir.**

PASSÉ.

S'être repent **i.**

PARTICIPE.

PRÉSENT.

PASSÉ.

Se repent **ant.**S'étant repen**ti**.

PARTICIPE PASSÉ.

Repent **i**; *fém.* repent **ie**.

SECTION X

VERBES IMPERSONNELS

413. Les verbes **impersonnels** sont ceux qui expriment une action qu'on ne peut attribuer à aucun sujet, à aucune *personne* déterminée. Ex. : **il neige**, — **il pleut**.

Nous avons vu que les verbes sont *personnels*, c'est-à-dire que l'action qu'ils expriment est toujours attribuée à une *personne* déterminée, que l'on appelle *sujet*. Il y a cependant un petit nombre de verbes qui expriment une action que l'on ne peut attribuer à aucun sujet, à aucune *personne* déterminée : tels sont, par exemple, les verbes *neiger* et *pleuvoir*, qui expriment certains phénomènes de la nature. Ces verbes exprimant une action que l'on ne peut rapporter à aucune *personne*, à aucun sujet, sont dits pour cette raison *impersonnels*.

Comme ce genre de verbe ne possède qu'une *seule personne*, la troisième du singulier (*il neige*, *il pleut*), on l'a aussi désigné par le nom de verbe à *une personne* ou *verbe uni personnel*.

Les verbes impersonnels ne s'emploient qu'à la troisième personne du singulier, et sont précédés du pronom neutre *il*, qui ne se rapporte à aucun sujet, et ne possède qu'un sens vague et indéterminé.

Cette forme du verbe impersonnel nous vient du latin, qui n'accordait également à ces verbes que la troisième personne du singulier. Le pronom *il* des verbes impersonnels n'est pas autre chose que le pronom *il* des verbes à la forme active ajouté au 12^e siècle devant les verbes impersonnels comme dans les verbes à la forme active.

414. Cette troisième personne du singulier se conjugue régulièrement, comme la troisième personne correspondante des verbes à la forme active.

REMARQUE. — Outre les verbes impersonnels par nature, comme *il pleut, il neige*, on peut employer impersonnellement les verbes transitifs ou intransitifs, comme *il tombe* de la grêle, *il fait beau, il convient* d'obéir, etc.

445. VERBE IMPERSONNEL TONNER

Radical tonn | Terminaison er.

INDICATIF.

PRÉSENT.

PASSÉ COMPOSÉ.

Il tonn e.

Il a tonn é.

IMPARFAIT.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Il tonn ait.

Il avait tonn é.

PASSÉ SIMPLE.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

Il tonn a.

Il eut tonn é.

FUTUR.

FUTUR ANTÉRIEUR.

Il tonn er a.

Il aura tonn é.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

PASSÉ.

Il tonn er ait.

Il aurait tonn é.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

PASSÉ.

Qu'il tonn e.

Qu'il ait tonn é.

IMPARFAIT.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Qu'il tonn ât.

Qu'il eût tonn é.

INFINITIF.

PRÉSENT.

PASSÉ.

Tonn er.

Avoir tonn é

PARTICIPE.

PRÉSENT.

PASSÉ.

Tonn ant.

Tonn é.

SECTION XI

PARTICULARITÉS DES VERBES

416. Certains verbes diffèrent des modèles donnés ci-dessus (pages 201-210) de deux manières :

417. 1^o Le verbe manque d'un ou plusieurs modes, temps ou personnes, et dans ce cas c'est un verbe défectif.

Défectif est tiré du latin *defectivus*, défectueux, incomplet.

La qualité de défectif n'est pas un élément véritable de classification, puisque les verbes qui sont aujourd'hui défectifs avaient à l'origine tous leurs temps et toutes leurs personnes; d'ailleurs un verbe peut être défectif et se conjuguer d'après les règles ordinaires.

2^o Le verbe possède tous ces modes, temps ou personnes, mais en s'écartant, pour leur formation, des règles ordinaires.

En effet, tandis que dans la plupart des verbes le *radical* reste presque toujours invariable et que *seules* les terminaisons changent avec les temps, les modes et les personnes (*chanter, chantons, chanterai*), dans ceux dont il va être question le radical n'est pas identique à tous les temps de la conjugaison (*tenir, je tiens, — vouloir, veuillez, je veux, — savoir, sus, sache, etc.*).

CONJUGAISONS VIVANTES

1. — VERBES A INFINITIF EN *er*.

418. Les verbes comme *mener, lever, acheter, modeler, appeler, jeter*, qui ont un *e* muet à l'avant-dernière syllabe de l'infinitif, prennent un *è* ouvert au présent de l'indicatif.

Pour marquer que cet *e* est devenu sonore et transformer l'*e* muet en *è* ouvert, ces verbes emploient deux procédés : les uns marquent la voyelle d'un **accent grave**, comme *je mène, lève, achète*,

modèle; les autres **redoublent la consonne**, comme *j'appelle*, *je jette*.

Cet *e* conserve alors son orthographe devant toute autre syllabe muette : *j'achèterai*, *lèverai*; *j'appellerai*, *j'etterai*.

1° Accent grave. — Les verbes suivants, qui ont un *e* muet à l'avant-dernière syllabe de l'infinitif, changent cet *e* muet en *è* ouvert lorsqu'il est suivi d'une syllabe muette et font *j'achète*, *je lève*, *j'achève*, etc. :

acheter,	celer,	harceler,	peler,
achever,	crever,	lever,	peser,
amener,	écarteler,	marteler,	promener,
becqueter,	enlever,	mener,	semer,
bourreler,	geler,	modeler,	soulever.

Les verbes suivants, qui ont un *é* fermé à l'avant-dernière syllabe de l'infinitif, changent de même cet *e* fermé en *e* ouvert lorsqu'il est suivi d'une syllabe muette et font *j'accélère*, *j'altère*, etc.

accélérer,	ébrécher,	libérer,	réitérer.
allécher	empiéter,	modérer,	répéter,
altérer,	espérer,	obséder,	révéler,
céder,	exagérer,	opérer,	sécher,
célébrer,	inquiéter,	posséder,	tempérer,
compléter,	interpréter,	préférer,	tolérer,
considérer,	lacérer,	procéder,	végéter,
différer,	lécher,	régner,	vénérer.

Mais l'*é* fermé reparait au futur et au conditionnel : *j'accélé rerai*, *j'altérerais*, etc., parce qu'ils sont formés directement de l'infinitif.

Les verbes en *éger*, qui faisaient exception, suivent cette règle depuis la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie (1878). Ex. : *j'abrège*, *j'abrég erai*; *j'allège*, *j'allégerai*.

2° Redoublement. — Les verbes suivants en *eler*, *eter* redoublent la consonne *l* et *t* devant un *e* muet et font *j'amoncelle*, *je cache*, etc. :

amonceler,	cacheter,	coqueter,	dételer,
appeler,	canneler,	cordeler,	empaqueter,
atteler,	caqueter,	craqueter	ensorceler,
banqueter,	carreler,	créneler,	épeler,
bosseler,	chanceler,	déchi queter	étinceler,
botteler,	ciseler,	déjeter,	feuilleter,
briqueter,	colleter,	denteler,	ficeler,

fureter,	marqueter,	rappeler,	ruisseler,
grommeler,	morceleur,	râtelier,	souffleter,
haleter,	museler,	rejeter,	surjeter,
javeler,	niveler,	renouveler,	tacheter,
jeter,	projeter,	ressemeler,	voleter.

419. Les verbes en *cer*, comme **percer**, **effacer**, **tracer**, etc., prennent une *cé lille* sous le *c* toutes les fois que cette lettre est devant un *a* ou un *o* : je *perç*ais, nous *effaç*ons. Tels sont :

agencer,	devancer,	glacer,	percer,
avancer,	enfoncer,	grincer,	pincer,
balancer,	enlacer,	influencer,	prononcer,
bercer,	ensemencer,	lancer,	renoncer,
commencer,	forcer,	menacer,	rincer,
déplacer,	gercer,	nuancer,	tracer, etc.

420. Les verbes en *ger*, comme **venger**, **manger**, **loger**, etc., prennent un *e* muet après le *g* toutes les fois que cette lettre est devant un *a* ou un *o* : je *ven*geais, nous *man*geons. Tels sont :

abrégér,	changer,	juger,	ranger,
abroger,	charger,	ménager,	ravager,
alléger,	corriger,	nager,	rouger,
allonger,	dédommager,	partager,	saccager,
arranger,	éponger,	plonger,	songer,
avantager,	interroger,	protéger,	venger, etc.

Dans ces verbes, on place *ç* ou *ge* devant *a* et *o* pour conserver au *c* et au *g* le son doux qu'ils possèdent dans *percer*, *venger*.

421. Dans les verbes en *éer*, *ier*, comme **créer**, **prier**, les voyelles *é*, *i* font partie du radical. Ces verbes font donc je *cré*e, je *cré*erai, je *prie*rai; — que nous *cré*ions, que nous *prie*ions, etc. Tels sont :

agréer,	procréer,	allier,	étudier,
dégréer,	ragréer,	apprécier,	initier,
gréer,	récréer,	associer,	lier,
maugréer,	suppléer, etc.	colorier,	vérifier, etc.

422. Il n'y a proprement que deux verbes en *er* offrant des difficultés de conjugaison : **aller** et **envoyer**.*

423. **Aller**. — *Ind. prés.* je vais, tu vas, il va, nous allons, vous allez, ils vont; *Imparf.* j'allais, nous allions; *Pas. simp.* j'allai, nous allâmes; *Pas. comp.* je suis allé (*on dit aussi*, en employant le verbe *être*, j'ai été); *Fut.* j'irai, nous irons, vous irez, ils iront. — *Cond. prés.* j'irais, nous irions, vous iriez, ils iraient. — *Impér.* va, allons,

allez. — *Subj. prés.* que j'aïlle, que nous allions, que vous alliez, qu'ils aillent; *Imparf.* que j'allasse, que nous allassions, qu'ils allassent. — *Part.* Allant, allé, allée.

Aller a emprunté ses temps à différents verbes latins : I. Les trois premières personnes de l'indicatif présent ont été empruntées au verbe *vadere* : je *vais* (*vado*), tu *vas* (*radis*), il *va* [ancien français il *vat*] (*radit*). — II. Le futur et le conditionnel (*j'ir-ai*, *j'ir-ais*) proviennent du latin *ire* par la formation ordinaire du futur. — III. Tous les autres temps (*allais*, *allai*, *allasse*, *aïlle*, *allant*, *allé*) se rapportent à l'infinitif *aller*, dont l'origine est inconnue.

Il y avait encore au dix-septième siècle une autre forme de subjonctif présent, tiré directement du présent de l'indicatif je *vois* (pour je *vais*), c'était : que je *voise*. « Le peuple dit encore *que je voise là, je l'y trouveray* », écrit l'avocat grammairien Alemand en 1638.

424. Envoyer. — *Ind. prés.* j'envoie, il envoie, nous envoyons, ils envoient; *Imparf.* j'envoyais, nous envoyions; *Pas. simp.* j'envoyai, tu envoyas, nous envoyâmes; *Fut.* j'enverrai, nous enverrons. — *Cond. prés.* j'enverrais, nous enverrions. — *Impér.* envoie, envoyons, envoyez. — *Subj. prés.* que j'envoie, que nous envoyions, qu'ils envoient; *Imparf.* que j'envoyasse, que nous envoyassions, qu'ils envoyassent. — *Part.* envoyant, envoyé, envoyée.

Envoyer est un composé français de *en* (lat. *in*) et *veie*, *voie* (lat. *via*(m)). Ce verbe faisait au futur *enveierai*, d'où est venu par une contraction postérieure *enverrai*.

Mais la forme recomposée sur l'infinitif *envoyer* était encore en usage au 18^e siècle : « Il est faux de vouloir écrire et prononcer *j'enverrai*, *j'enverrois*; l'opinion la plus commune parmi les savants est d'écrire et prononcer *j'envoyerais*, *j'envoyerois*. » (Villecomte, 1751.)

425. Ecloper (rendre boiteux). — Ce verbe défectif n'est guère employé qu'à l'*infinitif présent* et au *participe passé* : *éclopé*, *éclopée*.

426. REMARQUES. — 1^o Les verbes en *oyer*, *uyer* (comme *envoyer*, *essuyer*) changent l'*y* en *i* devant un *e* muet : *j'emploie*, *j'essuie*. Tels sont :

aboyer,	côtoyer,	guerroyer,	ployer,
apitoyer,	coudoyer,	louvoyer,	rudoyer,
charroyer,	déployer,	nettoyer,	tutoyer, etc.
chatoyer,	employer,	noyer,	appuyer,
choyer,	foudroyer,	ondoyer,	essuyer, etc.

2° Les verbes en *ayer*, *eyer* (comme *payer*, *grasseyer*) gardent ordinairement partout l'*y*. Ex. : *je paye*, *je payerai*, *je grasseye*, *je grasseyerai*. Cependant l'Académie autorise *je paierai*, *j'essaierai*, etc. Tels sont :

balayer,	délayer,	essayer,	rayer,
bégayer,	effrayer,	étayer,	relayer,
déblayer,	égayer,	frayer,	remblayer, etc.
défrayer,	enrayer,	monnayer,	grasseyer, etc.

2. — INFINITIF EN *ir*, PARTICIPE PRÉSENT EN *issant*.

427. **Bénir** a deux participes, *béni*, *bénie*, et *bénit*, *bénite* : ce dernier, qui n'est plus aujourd'hui qu'un simple adjectif, est usité seulement quand il s'agit des objets qui ont reçu une bénédiction liturgique : pain *bénit*, eau *bénite*.

De même que *dictus*, *dicta* ont donné *dil*, *dite*, *benedictus*, *benedicta* donnèrent à l'origine *bénit*, *bénite*. Puis, le verbe *bénir* s'étant postérieurement assimilé à la conjugaison de *finir*, on créa un participe passé en *i* (*béni*) par analogie avec *fini*, et la vieille forme *bénit*, *bénite*, ne persista plus que dans un sens spécial.

428. **Fleurir** a deux formes : *fleurissais*, *fleurissant*; *florissait*, *florissant*.

Florissant, qui signifie spécialement *prosperer*, est un débris du vieux verbe *florir*, qui représente le latin *florere*. Quant à *fleurir*, il a été tiré directement du mot *fleur*.

429. **Haïr** ne s'écrit sans tréma qu'au singulier de l'*ind. prés.*, je *hais*, tu *hais*, il *hait*, et à la deuxième personne du singulier de l'impératif, *hais*.

CONJUGAISONS MORTES

1. — INFINITIF EN *ir*, PARTICIPE PRÉSENT EN *ant*.

430. Nous avons vu § 367 qu'il y a en réalité deux sortes de verbes en *ir* : les uns (au nombre de plus de trois cents verbes) intercalent *iss* entre le radical et la terminaison (*finissais*); les autres (à peine une trentaine de verbes) se bornent à ajouter directement au radical la terminaison simple (je *sentais*). Nous avons laissé ceux-ci de côté dans l'étude antérieure de la conjugaison; nous étudierons ici en détail chacun de ces derniers verbes.

L'intercalation de la particule *iss* (expliquée au § 367) n'est pas le seul caractère distinctif des deux sortes de verbes en *ir* ; *finir* et *sentir* sont accentués l'un et l'autre à l'infinitif sur la terminaison (*ir*) ; mais à l'indicatif (il *fin-it*, il *sent*), *fin-it* est encore accentué sur la terminaison, tandis que *il sent* l'est sur le radical. Cette différence d'accentuation provient de la différence de formation des deux verbes : *gém-it* est accentué sur la terminaison *it* parce qu'en latin *gem-iscit* était accentué sur la terminaison ; *il sent* est accentué sur le radical parce qu'en latin *sentio*, *sentis*, *sentit* étaient également accentués sur le radical. Les grammairiens ont donné aux verbes de cette dernière catégorie le nom de verbes *forts*, et ils ont donné celui de verbes *faibles* aux verbes accentués sur la terminaison.

431. Acquérir. — *Ind. prés.* j'acquiers, il acquiert, nous acquérons, ils acquièrent ; *Imparf.* j'acquerais, nous acquérions ; *Pas. simp.* j'acquis, nous acquimes ; *Fut.* j'acquerrai, nous acquerrons, ils acquerront. — *Cond. prés.* j'acquerrais, nous acquerrions. — *Impér.* acquiers, acquérons, acquérez. — *Subj. prés.* que j'acquière, qu'il acquière, que nous acquérions, qu'ils acquièrent ; *Imparf.* que j'acquisse, que nous acquissions, qu'ils acquissent. — *Part.* acquérant, acquis, acquise.

Se conjuguent de même **conquérir**, **requérir**.

Le futur d'*acquérir* vient du lat. *querere-habeo* qui a donné régulièrement *querr-ai* et *ac-querr-ai*. — Pour la différence de radical entre *acquérir*, *acquiers*, voy §§ 125 et 466.

432. Assaillir. — Voy. *Tressaillir*.

433. Bouillir. — *Ind. prés.* je bous, tu bous, il bout, nous bouillons, vous bouillez, ils bouillent ; *Imparf.* je bouillais, nous bouillions, etc. ; *Pas. simp.* je bouillis, nous bouillimes ; *Fut.* je bouillirai, nous bouillirons. — *Cond. prés.* je bouillirais, nous bouillirions. — *Impér.* bous, bouillons, bouillez. — *Subj. prés.* que je bouille, que tu bouilles, qu'il bouille, que nous bouillions, que vous bouilliez, qu'ils bouillent ; *Imparf.* que je bouillisse, que nous bouillassions. — *Part.* bouillant, bouilli, bouillie.

434. Courir. — *Ind. prés.* je cours, tu cours, il court, nous courons, vous courez, ils courent ; *Imparf.* je courais, nous courions ; *Pas. simp.* je courus, nous courûmes ; *Fut.* je courrai, nous courrons, ils courront. — *Cond. prés.* je courrais, nous courrions. — *Impér.* cours, courons, courez. — *Subj. prés.* que je coure, que tu coures, qu'il coure, que nous courions, que vous couriez, qu'ils courent ; *Imparf.* que je courusse, que nous courussions, qu'ils courussent. — *Part.* courant, couru, courue.

Outre *courir*, notre vieille langue avait aussi la forme *courre*, qu'on retrouve encore dans *chasse à courre* (chasse à courir). Le futur de *courir* vient du lat. *currere-habeo*, qui a donné régulièrement *courr-ai*.

455. Cueillir. — *Ind. prés.* je cueille, nous cueillons, ils cueillent; *Imparf.* je cueillais, nous cueillions; *Pas. simp.* je cueillis, nous cueillimes; *Fut.* je cueillerai, nous cueillerons. — *Cond. prés.* je cueillerais, nous cueillerions. — *Impér.* cueille, cueillons, cueillez. — *Subj. prés.* que je cueille, que nous cueillions; *Imparf.* que je cueillisse, que nous cueillassions, qu'ils cueillissent. — *Part.* cueillant; cueilli, cueillie.

456. Dormir. — *Ind. prés.* je dors, tu dors, il dort, nous dormons, vous dormez, ils dorment; *Imparf.* je dormais, nous dormions; *Pas. simp.* je dormis, nous dormîmes; *Fut.* je dormirai, nous dormirons. — *Cond. prés.* je dormirais, nous dormirions. — *Impér.* dors, dormons, dormez. — *Subj. prés.* que je dorme, que nous dormions, qu'ils dorment; *Imparf.* que je dormisse, que nous dormissions, qu'ils dormissent. — *Part.* dormant, dormi.

457. Faillir. — Plusieurs temps de ce verbe, tels que le *présent de l'indicatif*, l'*imparfait* et le *futur*, sont peu usités. — *Ind. prés.* je faux, tu faux, il faut, nous faillons, vous faillez, ils faillent; *Imparf.* je faillais, nous faillions; *Pas. simp.* je faillis, nous faillîmes; *Fut.* je faudrai, nous faudrons. — *Condit. prés.* je faudrais, nous faudrions. — *Impér.* inusité. — *Imparf. du subj.* que je faillisse, que nous faillissions, qu'ils faillissent. — *Part.* faillant, failli, faillie.

Les trois premières personnes *je faux*, *tu faux*, *il faut*, sont presque tombées en désuétude : on les retrouve cependant dans les locutions : *le cœur me faut* (me manque); *au bout de l'aune faut le drap*, c'est-à-dire au bout de l'aune *fin*it, *manque* le drap (toutes choses ont leur fin), et *Montereau-faut-Yonne*, ville située au confluent de la Seine et de l'Yonne.

458. Férir (frapper) n'a conservé que le participe *fêru*.

Férir, du latin *ferire*, frapper. Il est resté dans l'expression *sans coup férir* : « D'Harcourt prit Turin *sans coup férir* ». — L'ancienne langue conjugait complètement *férir*, et disait à l'indicatif présent *je fier* (ferio), *tu fiers* (feris), *il fier* (ferit); à l'imparfait *férais* (feriebam), au participe *férant* (ferientem), etc.

459. Fuir. — *Ind. prés.* je fuis, tu fuis, il fuit, nous fuyons, vous

fuyez, ils fuient; *Imparf.* je fuyais, nous fuyions, *Pas. simp.* je fuis, nous fuimés; *Fut.* je fuirai, nous fuirons. — *Cond. prés.* je fuirais, nous fuirions. — *Impér.* fuis, fuyons, fuyez. — *Subj. prés.* que je fuie, que nous fuyions, qu'ils fuient; *Imparf.* que je fusse, que nous fuissions, qu'ils fussent. — *Part.* fuyant, fui, fuie.

Fuir (du latin *fugere*), aujourd'hui monosyllabe, était autrefois dissyllabe :

*Je sais qu'il nous faut tous fuir de ces objets
Et tiennent dans nos cœurs l'impression du vice.* (Racan.)

440. *Gésir* (être couché). — Ce verbe n'est plus en usage à l'*infinitif*, on emploie seulement : il gît, nous gisons, ils gisent; il gisait; gisant. *Ci-gît* veut donc dire : *ici est couché*. (Du lat. *jacere* qui a donné *gésir*.)

441. *Issir* (sortir). — Ce verbe ne s'emploie plus qu'au participe passé *issu*.

442. *Mentir*. — *Ind. prés.* je mens, nous mentons; *Imparf.* je mentais, nous mentionnions; *Pas. simp.* je mentis, nous mentimes; *Fut.* je mentirai, nous mentirons. — *Cond. prés.* je mentirais, nous mentirions. — *Impér.* mens, mentons, mentez. — *Subj. prés.* que je mente, que nous mentionnions, qu'ils mentent; *Imparf.* que je mentisse, que nous mentissions, qu'ils mentissent. — *Part.* mentant, menti.

443. *Mourir*. — *Ind. prés.* je meurs, il meurt, nous mourons, ils meurent; *Imparf.* je mourais, nous mourions; *Pas. simp.* je mourus, nous mourûmes; *Fut.* je mourrai, nous mourrons. — *Cond. prés.* je mourrais, nous mourrions. — *Impér.* meurs, mourons, mourez. — *Subj. prés.* que je meure, que nous mourions, qu'ils meurent; *Imparf.* que je mourusse, que nous mourussions, qu'ils mourussent. — *Part.* mourant, mort, morte.

Pour la différence d'orthographe entre *meurs* et *mourons*, voyez § 125 et 466. Le futur de *mourir* vient du lat. *morire* (pour *mori*) — *habeo*, où l'*i* qui est atone disparaît : *morrai*, *mourrai*.

444. *Offrir*. — *Ind. prés.* j'offre, nous offrons; *Imparf.* j'offrais, nous offrions; *Pas. simp.* j'offris, nous offrîmes; *Fut.* j'offrirai, nous offrirons. — *Cond. prés.* j'offrirais, nous offririons. — *Impér.* offre, offrons, offrez. — *Subj. prés.* que j'offre, que nous offrions, qu'ils offrent; *Imparf.* que j'offrisse, que nous offrissions, qu'ils offrissent. — *Part.* offrant, offert, offerte.

445. *Ouïr* (entendre) — Ce verbe n'est usité qu'à l'*infinitif prés.*

ouïr, au *part. passé*, ouï; au *passé simp.* ouïs, tu ouïs, etc.; au *pass. du subj.* que j'ouïsse, que tu ouisses, etc.

Ouïr, du latin *au(d)ire* (entendre). Il se conjugait complètement dans notre ancienne langue : j'*ouïs* (audio), j'*oyais* (au[d]iēbam), futur j'*orraï*, [aud(i)re-habeo, odr-ai, orr-ai], participes *oyant* (au[d]ientem), *ouï* (au[d]itus). Le futur *orra*, oublié aujourd'hui, existait encore au dix-septième siècle : *Et le peuple lassé des fureurs de la guerre, Si ce n'est pour danser, n'orra plus de tambours.* (Malherbe.) Le participe passé subsiste en termes de palais : *Ouï la lecture de l'arrêt....*

446. Ouvrir. — Voyez *Offrir*.

447. Partir. — Voyez *Mentir*.

Ce verbe avait primitivement le sens de *partager, séparer* (du latin *partiri*, diviser). A la forme pronominale il prenait le sens de *s'éloigner d'un lieu*; on disait : *je me pars de France*. Puis le second pronom tombe et l'on dit : *je pars de France*. Le sens étymologique subsiste dans *avoir maille à partir avec quelqu'un* (voyez § 1062).

448. Querir (chercher). — Ce verbe n'est usité qu'à l'infinitif : *allez querir le maître*.

449. Saillir, dans le sens de *jaillir*, fait au futur je saillirai; dans le sens de *s'avancer en dehors, être en saillie*, il fait : il saillera.

450. Sentir. — Voyez *Mentir*.

451. Servir. — Voyez *Mentir*.

452. Sortir. — Ce verbe se conjugue comme *mentir*. Cependant le composé *ressortir* fait *ressortissait* lorsqu'il signifie *ressortir à, être du ressort de*. Dans le sens de *sortir de nouveau*, il fait *ressortait*.

453. Souffrir. — Voyez *Offrir*.

454. Tenir. — *Ind. prés.* je tiens, tu tiens, il tient, nous tenons, vous tenez, ils tiennent; *Imparf.* je tenais, nous tenions; *Pas. simp.* je tins, nous tinmes, vous tintes, ils tinrent; *Fut.* je tiendrai, nous tiendrons. — *Cond. prés.* je tiendrais, nous tiendrions. — *Impér.* tiens, tenons, tenez. — *Subj. prés.* que je tienne, que nous tenions, qu'ils tiennent; *Imparf.* que je tinsse, qu'il tint, que nous tinssions, qu'ils tinssent. — *Part.* tenant, tenu, tenue.

Remarquez le *d* euphonique qui s'intercale, au futur et au conditionnel, entre le radical et la terminaison. Le français a formé de même *tendre*

du latin *tener*, *gend re* de *gener*, etc. Ce *d* se retrouve aux mêmes temps dans *venir*, *valoir*, *falloir*, *vouloir*. — Pour la différence de radical entre *tenir* et *tiens*, voyez § 125 et 466.

455. **Transir.** — Ce verbe, en dehors de l'infinitif, ne s'emploie qu'au *présent de l'indicatif*, au *pas. comp.* et surtout au *participe passé* : Le froid me *transit* ; le vent m'a *transi* ; je suis *transi*.

456. **Tressaillir.** — *Ind. prés.* je tressaille, tu tressailles, il tressaille, nous tressaillons, vous tressaillez, ils tressaillent ; *Imparf.* je tressaillais, nous tressaillions ; *Pas. simp.* je tressaillis, nous tressaillîmes ; *Fut.* je tressaillirai, nous tressaillirons. — *Cond. prés.* je tressaillirais, nous tressaillirions. — *Imp.* tressaille, tressaillons, tressaillez. — *Subj. prés.* que je tressaille, que nous tressaillions, qu'ils tressaillent ; *Imparf.* que je tressaillisse, que nous tressaillions. — *Part.* tressaillant, tressailli.

457. **Venir.** — Voyez *Tenir*.

458. **Vêtir.** — *Ind. prés.* je vêts, tu vêts, il vêt, nous vêtons, vous vêtez, ils vêtent ; *Imp.* je vêtais, nous vêtions ; *Pas. simp.* je vêtis, nous vêtîmes ; *Fut.* je vêtirai, nous vêtirons. — *Cond. prés.* je vêtirais, nous vêtirions. — *Impér.* vêts, vêtons, vêtez. — *Subj. prés.* que je vête, que nous vêtions, qu'ils vêtent ; *Imparf.* que je vêtisse, que nous vêtissions, qu'ils vêtissent. — *Part.* vêtant, vêtu, vêtue,

On peut diviser les verbes en *ir* (participe présent *ant*) en trois classes, d'après leur passé simple : la 1^{re} classe a le passé simple en *is* (*dormir*, je *dormis*) ; la 2^e classe a le passé simple en *us* (*courir*, je *courus*) ; la 3^e classe forme son passé simple à l'aide du radical du verbe (*tenir*, je *tins*).

Ces différences de formation s'expliquent, pour la plupart, par la différence des formes latines originaires. Ainsi *dormir* et *tenir* font au passé, l'un *dorm-is* (en accentuant la terminaison *is*), l'autre *tins* (en accentuant le radical), parce qu'en latin c'est la terminaison qui est accentuée dans *dorm-ivi*, tandis que dans *tenui* c'est le radical.

De même, pour les participes passés, la différence de formation entre *dormi*, qui est accentué sur la terminaison, et *couvert*, qui est accentué sur le radical, vient de ce qu'en latin c'est la terminaison qui est accentuée dans *dormitus*, tandis que c'est le radical du verbe qui l'est dans *cooper tus* (couvert).

2. — INFINITIF EN **oir**.

459. Les verbes à infinitif en **oir** sont les suivants :

460. **Apparoir** (être constaté). — Ce verbe n'est usité qu'à l'infinitif et à la troisième personne du singulier du *présent de l'indicatif* : il appert.

461. **Asseoir**. — *Ind. prés.* j'assieds, il assied, nous asseyons, vous asseyez, ils asseyent; *Imparf.* j'asseyais, nous asseyions; *Pas. simp.* j'assis, nous assîmes; *Fut.* j'assiérai, nous assiérons (*on dit aussi* : j'asseyerai, nous asseyerons). — *Cond. prés.* j'assiérais, nous assiérions (*on dit aussi* : j'asseyerais, nous asseyerions). — *Impér.* assieds, asseyons, asseyez. — *Subj. prés.* que j'asseye, que nous asseyions, qu'ils asseyent; *Imparf.* que j'assisse, que nous assissions, qu'ils assissent. — *Part.* asseyant, assis, assise.

Ce verbe se conjugue aussi de la manière suivante : *Ind. prés.* j'assois, nous assoyons, ils assoient; *Imparf.* j'assoiais; *Fut.* j'assoirai.

462. **Choir** (tomber). — Ce verbe ne s'emploie qu'à l'infinitif et dans un petit nombre de cas.

L'ancienne langue le conjugait en entier (*chois, chéais, chus, cherrai, chéant, chu*). Le dix-septième siècle employait encore le passé simple *chut* : « Cet insolent *chut* du ciel en terre » (Bossuet, *Démon.*, II, 2), — le futur *cherrai* : « Tirez la chevillette et la bobinette *cherra* » (Perrault), le participe passé *chu* :

Nous l'avons, en dormant, Madame, échappé belle,

Un monde près de nous a passé tout du long,

Est *chu* toutau travers de notre tourbillon. (Molière. *Femmes savantes*.)

Le vieux participe passé *chu, chute* (tombée) a donné le nom *la chute*, comme les participes *entrée, revue, battue* ont donné les noms *une entrée, une revue, une battue*.

463. **Déchoir**. — *Ind. prés.* je déchois, nous déchoyons, ils déchoient; *Imparf.* je déchoiais, nous déchoyions; *Pas. simp.* je déchus, nous déchûmes; *Fut.* je décherrai, nous décherrons. — *Cond. prés.* je décherrais, nous décherrions. — *Subj. prés.* que je déchoie, que nous déchoyions, qu'ils déchoient; *Imparf.* que je déchusse, que nous déchussions, qu'ils déchussent. — Point de *participe présent*. — *Part. passé*, déchû, déchue.

Le nom *déchéance* vient du participe présent *déchéant*, aujourd'hui inusité.

464. **Échoir.** — Ce verbe se conjugue sur *déchoir*. Il n'est usité qu'à la 3^e personne du *prés. de l'indic.* il échoit; au *pas. simp.* j'échus; au *fut.* j'écherrai; au *cond. prés.* j'écherrais; à l'*imparf. du subj.* que j'échusse; au *part. prés.* échéant; au *part. pas.* échu.

Du participe *échéant* est venu le nom *échéance*, comme *vengeant*, *surveillant*, ont formé *vengeance*, *surveillance*.

465. **Falloir.** — *Ind. prés.* il faut; *Imparf.* il fallait; *Pas. simp.* il fallut; *Pas. comp.* il a fallu; *Fut.* il faudra. — *Cond. prés.* il faudrait. — *Subj. prés.* qu'il faille; *Imparf.* qu'il fallût. — *Part. passé,* fallu.

Le futur et le conditionnel insèrent un *d* euphonique avant la terminaison, comme dans *valoir* et *vouloir*.

466. **Mouvoir.** — *Ind. prés.* je meus, tu meus, il meut, nous mouvons, vous mouvez, ils meuvent; *Imparf.* je mouvais, nous mouvions; *Pas. simp.* je mus, nous mûmes; *Fut.* je mouvrai, nous mouvrons. — *Cond. prés.* je mouvrais, nous mouvriions. — *Impér.* meus, mouvons, mouvez. — *Subj. prés.* que je meuve, que nous mouvions, qu'ils meuvent; *Imparf.* que je musse, que nous mussions, qu'ils müssent. — *Part.* mouvant, mû, mue.

Le changement de la voyelle du radical (*eu* en *ou* : *je meus*, *nous mouvons*) s'explique ici, comme dans *pouvoir*, *vouloir* et *mourir*, par l'influence de l'accent tonique. Quand l'accent est sur le radical, la voyelle est *eu* : *je meus*, *je peux*, *je veux*, *je meurs*; quand l'accent passe sur la terminaison, la voyelle s'assourdit en *ou* : *nous mouvons*, *nous pouvons*, *nous voulons*, *nous mourons*. (Voyez Accentuation, § 125.)

467. **Pleuvoir.** — *Ind. prés.* il pleut; *Imparf.* il pleuvait; *Pas. simp.* il plut; *Fut.* il pleuvra. — *Cond. prés.* il pleuvrait. — *Subj. prés.* qu'il pleuve; *Imparf.* qu'il plût. — *Part.* pleuvant, plu.

468. **Pouvoir.** — *Ind. prés.* je peux ou je puis, tu peux, il peut, nous pouvons, ils peuvent; *Imparf.* je pouvais, nous pouvions; *Pas. simp.* je pus, nous pûmes; *Fut.* je pourrai, nous pourrons. — *Cond. prés.* je pourrais, nous pourrions. *Impér.* inusité. — *Subj. prés.* que je puisse, que nous puissions, qu'ils puissent; *Imparf.* que je pusse, que nous pussions, qu'ils pussent. — *Part.* pouvant, pu.

469. **Promouvoir** (élever à quelque dignité). — Ce verbe ne s'em-

plie guère qu'à l'*infinitif présent*, au *participe passé*, promu, promue, et aux temps composés.

470. **Savoir.** — *Pas. simp.* je sais, il sait, nous savons, ils savent; *Imparf.* je savais, nous savions; *Pas. simp.* je sus, nous sûmes; *Fut.* je saurai, nous saurons. — *Cond. prés.* je saurais, nous saurions. — *Impér.* sache, sachons, sachez. — *Subj. prés.* que je sache, que nous sachions, qu'ils sachent; *Imparf.* que je susse, que nous sussions, qu'ils sussent. — *Part.* sachant, su, sue.

Savoir était dans l'ancien français *savoir* du latin *sapere*. Cette forme *savoir* donna le futur *saver-ai*, qui, contracté plus tard en *savrai* (comme *recevoir* en *recevrai*), devint au 14^e siècle *saurai*, comme *habere* a donné *aver-ai*, puis *aurai* et *aurai*. — *Sache* vient régulièrement du subjonctif *sapia(m)*, où l'*i* s'est changé en *ch*. comme dans *apiu(m)*, ache, *sepia(m)* seiche.

Savoir a en réalité deux participes présents : *savant* et *sachant* : le premier formé directement du radical français; le second venu du latin. Mais *savant* est maintenant employé comme adjectif.

471. **Seoir.** — Ce verbe, dans le sens d'*être assis*, n'est plus en usage. On l'emploie quelquefois au participe présent, *séant*, et au participe passé, *sis*, *sise*. Dans le sens d'*être convenable*, il s'emploie encore à certains temps et toujours à la troisième personne du singulier ou du pluriel : il *sied*, ils *siéent*, il *seyait*, il *siéra*; part. prés. *seyant*.

472. **Souloir** (avoir coutume). — Ce verbe n'a plus que l'imparfait : il *soulait* (avait coutume) *dire*.

473. **Valoir.** — *Ind. prés.* je vaux, il vaut, nous valons, ils valent; *Imparf.* je valais, nous valions; *Pas. simp.* je valus, nous valûmes; *Fut.* je vaudrai, nous vaudrons. — *Cond. prés.* je vaudrais, nous vaudrions. — *Impér.* vaux, valons, valez. — *Subj. prés.* que je vaille, que nous valions, qu'ils vaillent; *Imparf.* que je valusse; que nous valussions, qu'ils valussent. — *Part.* valant, valu, value.

Valoir a encore un autre participe présent : *vaillant*, usité avec son sens original dans la locution : n'avoir pas un sou *vaillant*. — Le composé *prévaloir* fait au subj. prés. *que je prévale*, mais *équivaloir* fait *que j'équivaille*.

474. **Voir.** — *Ind. prés.* je vois, il voit, nous voyons, ils voient; *Imparf.* je voyais, nous voyions; *Pas. simp.* je vis, nous vîmes; *Fut.* je verrai, nous verrons. — *Cond. prés.* je verrais, nous verrions.

— *Impér.* vois, voyons, voyez. — *Subj. prés.* que je voie, que nous voyions, qu'ils voient; *Imparf.* que je visse, que nous vissions, qu'ils vissent. — *Part.* voyant, vu, vue.

Voir fait au futur je *verrai* (et non je *voirai*), comme *échoir*, *déchoir*, *asseoir*, font j'*écherrai*, je *décherrai*, j'*assièrai*.

Ce verbe vient du latin *videre*, qui a donné *vedeir*, *veeir*, *veoir*, enfin *voir*, qui faisait régulièrement *voirai* au futur. Cette forme est restée dans les composés *pourvoirai*, *prévoirai*, etc.

REMARQUE. — Le composé *pourvoir* fait au passé simple je *pourvus*.

475. **Vouloir.** — *Ind. prés.* je veux, il veut, nous voulons, ils veulent; *Imparf.* je voulais, nous voulions; *Pas. simp.* je voulus, nous voulûmes; *Fut.* je voudrai, nous voudrons. — *Cond. prés.* je voudrais, nous voudrions. — *Impér.* veux, voulons, voulez ou veuillez, veuillons, veuillez. — *Subj. prés.* que je veuille, que nous voulions, qu'ils veuillent. — *Imparf.* que je voulusse, que nous voulussions, qu'ils voulussent. — *Part.* voulant, voulu, voulue.

Vouloir vient du bas-latin *volere*. — Outre le participe *voulant*, ce verbe en avait autrefois un second, *veillant*, qu'on retrouve dans bien-*veillant*, mal-*veillant*.

On peut diviser les verbes en *oir* en deux classes, d'après la forme du passé simple; la 1^{re} classe a le passé simple en *us* : je *valus*, je *reçus*, je *sus*; la 2^e classe a le passé simple en *is* : je *vis*, j'*assis*.

3. — INFINITIF EN *re*.

476. Les verbes à infinitif en *re* sont les suivants :

477. **Absoudre.** — Verbe défectif, n'a ni *pas. simp.* ni *imparf. du subj.* Il fait au *part. passé* absous, absoute; pour le reste de la conjugaison, voyez *résoudre*.

Une autre forme de participe passé, *absolu*, *absolue*, tirée directement du latin *absolutus*, ne s'emploie que comme adjectif.

Ce verbe appartient à une nombreuse catégorie de verbes qui ont inséré un *d* euphonique avant la dernière syllabe de l'infinitif (voy. § 94). Nous en avons vu un exemple au futur de *tenir*, *venir*, *falloir*, *vouloir*, etc. *Absoudre*, du latin *absol(v)ere*, *coudre* de *cons(ue)re*, *connaître* de *cognos(ce)re*, *croître* de *cres(ce)re*, *plaindre* de *plan(ge)re*, *seindre* de *fin(ge)re*, *peindre* de *pin(ge)re*, *moudre* du bas-latin *mol(e)re*, *naitre* du bas-latin *nas(ce)re*, etc., ont inséré une dentale (*d* ou *t*) dans le radical

de l'infinitif. Il faut donc supprimer cette lettre euphonique pour retrouver le radical réel des autres temps : *absolvons*, *absolvant*, *cousons*, *connaissez*, *croissons*, etc.

478. Accroire. — Ce verbe n'est usité qu'à l'*infinitif présent* : *Vous voudriez nous en faire accroire*.

479. Boire. — *Ind. prés.* je bois, il boit, nous buvons, vous buvez, ils boivent; *Imparf.* je buvais, nous buvions; *Pas. simp.* je bus, nous bûmes; *Fut.* je boirai, nous boirons. — *Condit. prés.* je boirais, nous boirions. — *Impér.* bois, buvons, buvez. — *Subj. prés.* que je boive, que nous buvions, qu'ils boivent; *Imparf.* que je busse, que nous bussions, qu'ils bussent. — *Part.* buvant, bu, bue.

Le composé *imboire* n'est plus usité qu'au participe passé *imbu* : Cet homme est *imbu* de mauvaises doctrines.

480. Braire. — Ce verbe ne s'emploie guère (dit l'Académie) qu'à l'*infinitif* et aux troisièmes personnes du présent de l'*indicatif*, du *futur* et du *conditionnel* : braire; il brait, ils braient; il braira, ils brairont; il brairait, ils brairaient.

Braire avait dans notre ancienne langue le sens général de *crier*, s'appliquant aussi bien à l'homme qu'aux animaux, et c'est tardivement que ce sens s'est limité à l'âne.

481. Bruire. — Ce verbe n'a que les formes suivantes : *bruire*, il *bruit*, il *bruissait*, ils *bruissaient*. *Bruyant* est aujourd'hui plutôt un adjectif qu'un participe présent.

482. Clore. — Ce verbe n'a que le *part. pass.* clos; les trois personnes du singulier du *prés.* de l'*ind.* je clos, tu clos, il clôt; le *fut.* je clorai, etc.; le *cond. prés.* je clorais, etc.; l'*impér. sing.* clos; le *subj. prés.* que je close, et les temps composés.

483. Conclure. — *Ind. prés.* je conclus, nous concluons; *Imparf.* je concluais, nous concluions; *Pas. simp.* je conclus, nous conclûmes; *Fut.* je conclurai, nous conclurons. — *Cond. prés.* je conclurais, nous conclurions. — *Impér.* conclus, concluons, concluez. — *Subj. prés.* que je conclue, que nous concluions, qu'ils concluent; *Imparf.* que je conclusse, que nous conclussions, qu'ils conclussent. — *Part.* concluant, conclu, conclue.

Ainsi se conjugue *exclure*. Les dérivés *inclus*, *rectus* ont conservé le s original du mot latin (*inclusum*, *reclusum*) et font au féminin *incluse*, *recluse*.

484. Conduire. — Il se conjugue comme *nuire*, sauf au participe passé, *conduit*, *conduite*.

485. Confire. — *Ind. prés.* je confis, nous confisons; *Imparf.* je confisais, nous confisions; *Pas. simp.* je confis, nous confimes; *Fut.* je confirai, nous confirons. — *Cond. prés.* je confirais, nous confirions. — *Impér.* confis, confisons, confisez. — *Subj. prés.* que je confise, que nous confisions; *Imparf.* inusité. — *Part.* confisant, confit, confite.

486. Connaître. — *Ind. prés.* je connais, il connaît, nous connaissons; *Imparf.* je connaissais, nous connaissions; *Pas. simp.* je connus, nous connûmes; *Fut.* je connaîtrai, nous connaîtrons. — *Cond. prés.* je connaîtrais, nous connaîtrions. — *Impér.* connais, connaissons, connaissez. — *Subj. prés.* que je connaisse, que nous connaissions; *Imparf.* que je connusse, que nous connussions, qu'ils connussent. — *Part.* connaissant, connu, connue.

487. Coudre. — *Ind. prés.* je couds, tu couds, il coud, nous cousons, vous cousez, ils cousent; *Imparf.* je cousais, nous cousions; *Pas. simp.* je cousis, nous cousîmes; *Fut.* je coudrai, nous coudrons. — *Cond. prés.* je coudrais, nous coudrions. — *Impér.* couds, cousons, cousez. — *Subj. prés.* que je couse, que nous cousions, qu'ils cousent; *Imparf.* que je cousisse, que nous cousissions, qu'ils coussissent. — *Part.* cousant, cousu, cousue.

488. Craindre. — *Ind. prés.* je crains, tu crains, il craint, nous craignons, vous craignez, ils craignent; *Imparf.* je craignais, nous craignions; *Pas. simp.* je craignis, nous craignîmes; *Fut.* je craindrai, nous craindrons. — *Cond. prés.* je craindrais, nous craindrions. — *Impér.* crains, craignons, craignez. — *Subj. prés.* que je craigne, que nous craignions, qu'ils craignent; *Imparf.* que je craignisse, que nous craignissions, qu'ils craignissent. — *Part.* craignant, craint, crainte.

489. Croire. — *Ind. prés.* je crois, tu crois, il croit, nous croyons, vous croyez, ils croient; *Imparf.* je croyais, nous croyions; *Pas. simp.* je crus, nous crûmes; *Fut.* je croirai, nous croirons. — *Cond. prés.* je croirais, nous croirions. — *Impér.* crois, croyons, croyez. — *Subj. prés.* que je croie, que nous croyions, qu'ils croient;

Imparf. que je crusse, que nous crussions, qu'ils crussent. — *Part.* croyant, cru, crue.

490. **Croître.** — *Ind. prés.* je crois, tu crois, il croît, nous croissons, vous croissez, ils croissent; *Imparf.* je croissais, nous croissions; *Pas. simp.* je crûs, nous crûmes; *Fut.* je croîtrai, nous croîtrons. — *Cond. prés.* je croitrais, nous croîtrions. — *Impér.* crois, croissons, croissez. — *Subj. prés.* que je croisse, que nous croissions, qu'ils croissent; *Imparf.* que je crusse, que nous crussions, qu'ils crussent. — *Part.* croissant, crû, crue.

491. **Dire.** — *Ind. prés.* je dis, tu dis, il dit, nous disons, vous dites, ils disent; *Imparf.* je disais, nous disions; *Pas. simp.* je dis, nous dîmes, vous dîtes; *Fut.* je dirai, nous dirons. — *Cond. prés.* je dirais, nous dirions. — *Impér.* dis, disons, dites. — *Subj. prés.* que je dise, que nous disions, qu'ils disent; *Imparf.* que je disse, que nous dissions, qu'ils dissent. — *Part.* disant, dit, dite.

Le composé *redire* est le seul qui fasse la deuxième personne en *tes* : vous *redites*. Les autres suivent la règle générale : vous *contredisez*, vous *dédisez*, etc. — *Maudire* redouble l's du radical : nous *maudissons*, vous *maudissez*.

491 bis. **Dissoudre.** — Voyez **Résoudre**.

492. **Duire** (convenir). — Ce verbe n'est guère usité qu'à la troisième personne de l'indicatif présent : *Cela ne me duit pas*.

493. **Éclorre.** — Ce verbe n'a que les formes suivantes : *Ind. prés.* il éclôt, ils éclosent; *Fut.* il éclora, ils écloront. — *Cond. prés.* il éclorait, ils écloraient. — *Subj. prés.* qu'il éclore, qu'ils éclosent. — *Part. pass.* éclos, éclosé.

494. **Écrire.** — *Ind. prés.* j'écris, nous écrivons; *Imparf.* j'écrivais, nous écrivions; *Pas. simp.* j'écrivis, nous écrivîmes; *Fut.* j'écrirai, nous écrirons. — *Cond. prés.* j'écrirais, nous écririons. — *Impér.* écris, écrivons, écrivez. — *Subj. prés.* que j'écrive, que nous écrivions, qu'ils écrivent; *Imparf.* que j'écrivisse, que nous écrivissions, qu'ils écrivissent. — *Part.* écrivant, écrit, écrite.

Le vieux français *escrire* conservait dans le *v* le *b* final du latin *scribere*. Toutes les formes telles que *écrivons*, *écrivais* sont étymologiques et proviennent du radical latin *scrib*.

495. **Faire.** — *Ind. prés.* je fais, tu fais, il fait, nous faisons, vous faites, ils font; *Imparf.* je faisais, nous faisions; *Pas. simp.* je

âs, nous fîmes; *Fut.* je ferai, nous ferons. — *Cond. prés.* je ferais, nous ferions. — *Impér.* fais, faisons, faites. — *Subj. prés.* que je fasse, que nous fassions, qu'ils fassent; *Imparf.* que je fisse, que nous fissions, qu'ils fissent. — *Part.* faisant, fait, faite.

Les formes vous *faites*, vous *dites* viennent directement du latin *facitis*, *dicitis*, tandis que nous *prenons*, vous *prenez*, nous *faisons*, nous *disons*, etc., ont été empruntées par analogie aux verbes en *er*.

496. **Frيره.** — Ce verbe, outre le *prés. de l'infin.*, a aussi les trois personnes du sing. du *prés. de l'ind.* je fris, tu fris, il frit; le *fut.* je frirai, etc.; le *cond. prés.* je frirais, etc.; la seconde pers. du sing. de l'*impér.* fris; le *part. pass.* frit, frite. On supplée aux temps qui manquent en plaçant le verbe *faire* devant l'*infinitif* frيره : nous faisons frيره, vous faites frيره.

497. **Joindre.** — Voyez *Craindre*.

498. **Lire.** — *Ind. prés.* je lis, nous lisons, vous lisez, ils lisent; *Imparf.* je lisais, nous lisions; *Pas. simp.* je lus, nous lûmes; *Fut.* je lirai, nous lirons. — *Cond. prés.* je lirais, nous lirions. — *Impér.* lis, lisons, lisez. — *Subj. prés.* que je lise, que nous lisions, qu'ils lisent; *Imparf.* que je lusse, que nous lussions, qu'ils lussent. — *Part.* lisant, lu, lue.

499. **Luire.** — Ce verbe et son composé *reluire* font au *part. passé* lui, relui. Ils n'ont ni *Pas. simp.* ni *impérat.*, ni *imp. du subj.*

500. **Malfaire.** — Ce verbe n'est usité qu'à l'*infinitif* : *il est enclin à malfaire*.

501. **Mettre.** — *Ind. prés.* je mets, nous mettons; *Imparf.* je mettais, nous mettions; *Pas. simp.* je mis, nous mimes; *Fut.* je mettrai, nous mettrons. — *Cond. prés.* je mettrais, nous mettrions. — *Impér.* mets, mettons, mettez. — *Subj. prés.* que je mette, que nous mettions, qu'ils mettent; *Imparf.* que je misse, que nous missions, qu'ils missent. — *Part.* mettant, mis, mise.

502. **Moudre.** — *Ind. prés.* je mouds, tu mouds, il moud, nous moulons, vous moulez, ils moulent; *Imparf.* je moulais, nous moulions; *Pas. simp.* je moulus, nous moulûmes; *Fut.* je moudrai, nous moudrons. — *Condit. prés.* je moudrais, nous moudrions. — *Impér.* mouds, moulons, moulez. — *Subj. prés.* que je moule, que nous moulions, qu'ils moulent; *Imparf.* que je moulusse, que nous moulussions, qu'ils moulussent. — *Part.* moulant, moulu, moulue.

Moudre vient du latin *molere*, et a inséré un *d* avant la dernière syllabe de l'infinitif, comme nous l'avons vu plus haut, § 477. Le *d* tombe devant les voyelles, et le *l* primitif reparait; de là les vieilles formes régulières *molu*, *molait* (pour *moulu*, *moulait*). Mais l'analogie qui a amené le verbe *aimer* à un radical uniforme (*aime*, *aimons*, voyez § 378) a maintenu le radical *mou* à toutes les personnes; de là les formes *moulons*, *moulez*, où *l* se trouve représenté deux fois, par *u* et par *l*.

503. Naître. — *Ind. prés.* je nais, il naît, nous naissons; *Imparf.* je naissais, nous naissions; *Pas. simp.* je naquis, nous naquîmes; *Fut.* je naîtrai, nous naîtrons. — *Cond. prés.* je naîtrais, nous naîtrions. — *Impér.* nais, naissons, naissez. — *Subj. prés.* que je naisse, que nous naissions, qu'ils naissent; *Imparf.* que je naquisse, que nous naquissions, qu'ils naquissent. — *Part.* naissant, né, née.

504. Nuire. — *Ind. prés.* je nuis, nous nuisons; *Imparf.* je nuisais, nous nuisions; *Pas. simp.* je nuisis, nous nuisîmes; *Fut.* je nuirai, nous nuirons. — *Cond. prés.* je nuirais, nous nuirions. — *Impér.* nuis, nuisons, nuisez. — *Subj. prés.* que je nuise, que nous nuisions, qu'ils nuisent; *Imparf.* que je nuisisse, que nous nuisissions, qu'ils nuisissent. — *Part.* nuisant, nuî.

505. Occire (tuer). — Ce verbe n'est plus usité qu'à l'*infinitif présent* et au *participe passé*, occis, occise.

506. Paître. — *Ind. prés.* je pais, tu pais, il paît, nous paissions, ils paissent; *Imparf.* je paissais, nous paissions; *Fut.* je paîtrai, nous paîtrons. — *Cond. prés.* je paîtrais, nous paîtrions. — *Impér.* pais, paissions, paisez. — *Subj. prés.* que je paisse, que nous paissions, qu'ils paissent. — *Part.* paissant. — Ce verbe n'a point de *pas. simp.* ni d'*imparf. du subj.*

Repâître se conjugue comme *paître*, et a de plus un *passé simple*, je repus, et un *part. passé*, repu.

507. Paraître. — Voyez *Connaître*.

508. Peindre et Plaindre. — Voyez *Craindre*.

509. Plaire. — *Ind. prés.* je plais, il plaît, nous plaîsons; *Imparf.* je plaisais, nous plaissions; *Pas. simp.* je plus, nous plûmes; *Fut.* je plairai, nous plairons. — *Cond. prés.* je plaindrais, nous plaindrions. — *Impér.* plais, plaissions, plaisez. — *Subj. prés.* que je plaise, que

nous plaisions, qu'ils plaisent; *Imparf.* que je plusse, que nous plussions, qu'ils plussent. — *Part.* plaisant, plu.

Plaire vient du latin *placere*, qui avait déjà donné plus régulièrement *plaisir* aujourd'hui nom.

509 *bis.* **Poindre** (piquer ou commencer). — Ce verbe ne s'emploie guère qu'à l'*infinitif présent* et au *futur*.

510. **Prendre**. — *Ind. prés.* je prends, nous prenons; *Imparf.* je prenais, nous prenions; *Pas. simp.* je pris, nous primes; *Fut.* je prendrai, nous prendrons. — *Cond. prés.* je prendrais, nous prendrions. — *Impér.* prends, prenons, prenez. — *Subj. prés.* que je prenne, que nous prenions, qu'ils prennent; *Imparf.* que je prisse, que nous prissions, qu'ils prissent. — *Part.* prenant, pris, prise.

511. **Résoudre**. — *Ind. prés.* je résous, tu résous, il résout, nous résolvons, vous résolvez, ils résolvent; *Imparf.* je résolvais, nous résolvions; *Pas. simp.* je résolus, nous résolûmes; *Fut.* je résoudrai, nous résoudrons. — *Cond. prés.* je résoudrais, nous résoudrions. — *Impér.* résous, résolvons, résolvez. — *Subj. prés.* que je résolve, que nous résolvions, qu'ils résolvent; *Imparf.* que je résolusse, que nous résolussions, qu'ils résolussent. — *Part.* résolvant, résolu ou résous (on dit *brouillard* résous *en pluie*), résolue ou résoute.

512. **Rire**. — *Ind. prés.* je ris, tu ris, il rit, nous rions, vous riez, ils rient; *Imparf.* je riaais, nous riions; *Pas. simp.* je ris, nous rîmes; *Fut.* je rirai, nous rirons. — *Cond. prés.* je rirais, nous ririons. — *Impér.* ris, rions, riez. — *Subj. prés.* que je rie, que nous riions, qu'ils rient; *Imparf.* que je risse, que nous rissions, qu'ils rissent. — *Part.* riant, ri.

513. **Sourdre** (sortir de terre). — Ce verbe ne s'emploie guère qu'à l'*infinitif* et à la troisième personne du présent de l'indicatif. (Acad.)

Sourdre vient de *surgere*, sortir de terre; aujourd'hui il ne se dit qu'en parlant des eaux. D'où le nom participial *source* (de *sursa*).

513 *bis.* **Suffire**. — Ce verbe se conjugue comme *confire*, sauf au participe passé, *suffi*.

514. Suivre. — *Ind. prés.* je suis, nous suivons; *Imparf.* je suivais, nous suivions; *Pas. simp.* je suivis, nous suivîmes; *Fut.* je suivrai, nous suivrons. — *Cond. prés.* je suivrais, nous suivrions. — *Impér.* suis, suivons, suivez. — *Subj. prés.* que je suive, que nous suivions, qu'ils suivent; *Imparf.* que je suivisse, que nous suivissions, qu'ils suivissent, etc. — *Part.* suivant, suivi, suivie.

515. Taire. — *Ind. prés.* je tais, tu tais, il tait, nous taisons, vous taisez, ils taisent; *Imparf.* je taisais, nous taisions; *Pas. simp.* je tus, nous tûmes; *Fut.* je tairai, nous tairons. — *Cond. prés.* je tairais, nous tairions. — *Impér.* tais, taisons, taisez. — *Subj. prés.* que je taise, que nous taisions, qu'ils taisent; *Imparf.* que je tusse, que nous tussions, qu'ils tussent. — *Part.* taisant, tu, tue.

516. Tistre. — Ce verbe n'a, en dehors de l'infinitif, que le *participe passé* tissu et les temps qui en sont formés.

517. Traire. — *Ind. prés.* je traais, il trait, nous trayons, vous trayez, ils traient; *Imparf.* je trayais, nous trayions; *Fut.* je trairai, nous trairons. — *Cond. prés.* je trairais, nous trairions. — *Impér.* traais, trayons, trayez. — *Subj. prés.* que je traie, que nous trayions, qu'ils traient. — *Part.* trayant, trait, traite. Ce verbe n'a point de *pas. simp.* ni d'*imparf. du subjonctif.*

518. Vaincre. — *Ind. prés.* je vaines, tu vaines, il vaine, nous vainquons, ils vainquent; *Imparf.* je vainquais, nous vainquîons; *Pas. simp.* je vainquis, nous vainquîmes; *Fut.* je vaincrai, nous vaincrons. — *Cond. prés.* je vaincrais, nous vaincristions. — *Impér.* vaines, vainquons, vainquez. — *Subj. prés.* que je vainque, que nous vainquions, qu'ils vainquent; *Imparf.* que je vainquisse, que nous vainquissions, qu'ils vainquissent. — *Part.* vainquant, vaincu, vaincue.

Le verbe *vaincre* est en réalité un verbe qui suit les règles ordinaires quant à la formation de ses temps. C'est le changement de *c* en *qu* (*tu vaines, nous vainquons*) qui l'a fait ranger par les grammairiens parmi les verbes offrant des particularités de conjugaison.

519. Vivre. — *Ind. prés.* je vis, nous vivons; *Imparf.* je vivais, nous vivions; *Pas. simp.* je vécus, nous vécûmes; *Fut.* je vivrai, nous vivrons. — *Cond. prés.* je vivrais, nous vivrions. — *Impér.* vis, vivons, vivez. — *Subj. prés.* que je vive, que nous vivions, qu'ils

vivent : *Imparf.* que je vécusse, que nous vecussions, qu'ils vécus-
sent. — *Part.* vivant, vécu, vécue.

Vivre vient du latin *vivere*; le passé *vixi*, transformé en *viski*, donna d'abord *vesqui* dans notre ancienne langue. La forme en *us* (*vescus*), puis *vécus*, n'apparaît qu'au seizième siècle. Aujourd'hui c'est la seule usitée, mais la première le fut jusqu'au dix-huitième siècle, surtout dans le composé *survivre* : *Sa femme le survéquit.* (Malherbe.) — *Pas un ne survéquit d'un combat si funeste.* (Mairet.) — *L'affection qui nous unissait survéquit à l'espérance.* (J.-J. Rousseau.)

On peut diviser les verbes à l'infinitif en *re* en deux classes, d'après la forme du passé simple. La première classe a le passé simple en *is* (*craindre*, je *craignis*); la deuxième classe a le passé simple en *us* (*connaître*, je *connus*).

519 bis. **Fonctions du verbe à l'infinitif dans la proposition.**
— Le **verbe à l'infinitif**, employé comme nom, peut être *sujet*, *attribut*, *mis en apposition*, *complément du nom* et *de l'adjectif*, *complément d'objet direct*, etc.

Ex. : **Mentir** (sujet) *est honteux*; — *le moment de partir* (compl. du nom) *est arrivé*; — *il sait jouer* (compl. d'objet direct), etc.

SECTION XII

DU PARTICIPE

520. Le **participe** est un mode impersonnel qui tient à la fois du *verbe* et de l'*adjectif*.

Participe est tiré du latin *particeps, participis* (qui prend part, qui participe à).

Il y a deux sortes de participes : le **participe présent** et le **participe passé**.

521. Le **participe présent** est *verbe* quand il marque l'action ; alors il est invariable : *Il est doux de voir des enfants aimant leur mère et lui obéissant avec empressement.*

Le **participe présent** est *adjectif* quand il exprime la *qualité* d'une personne ou d'une chose ; alors il est variable et prend le genre et le nombre du nom auquel il se rapporte. Ex. : *Ces enfants sont aimants et obéissants.*

522. La règle est la même pour le **participe passé**. Ex. : *Un père honoré, une aïeule respectée, des champs ensemencés.*

Le **participe présent** est toujours terminé en *ant* : *aimant, finissant, recevant, rendant.*

Le **participe passé** a un grand nombre de terminaisons différentes : *aimé, fini, reçu, rendu, promis, écrit, fait, contraint, joint, peint, inclus, absous, mort, ouvert, etc.* (Voyez, pour l'étude des participes, Syntaxe, § 929.)

Fonctions du participe dans la proposition. — Le **participe** employé comme nom peut être : *sujet, attribut, complément*, etc. Ex. : *L'ignorant (sujet) est malheureux ; — le paresseux est toujours un ignorant (attribut) ; — les vieillards regrettent le passé (compl. d'objet direct), etc.*

Le **participe** employé comme adjectif peut être épithète ou attribut. Ex. : *Les enfants polis (épith.) et obligeants (épith.) sont trop rares ; — mes enfants, vous serez polis (attrib.) et obligeants (attrib.).*

Le **participe présent** précédé de *en* est un complément de circonstance. Ex. : *Ils se réchauffent en jouant* (compl. de manière)

CHAPITRE VII

DE L'ADVERBE

523. L'**adverbe** est un mot invariable qui sert à modifier la signification du verbe, de l'adjectif ou d'un autre adverbe.
Ex. : *Le cheval court vite ; cette rose est très belle ; cet enfant marche très lentement.*

Adverbe vient du latin *adverbium*, qui signifie « auprès du verbe », parce que ce mot se place d'ordinaire auprès du *verbe*.

Avant de passer en revue, dans ce chapitre et dans les suivants, les principaux mots invariables, mentionnons ces deux faits singuliers : d'une part, l'addition d'un *s* à des mots qui n'en avaient pas en latin : *tandis* (*tamdiu*), *jadis* (*jamdiu*), *sans* (*sine*), etc., et en vieux français : *oncques* (*unquam*), *sémpres* (*semper*), *presques*, *guères* ; — d'autre part la suppression de l'*e* final dans les deux noms *casa* (chez) et *hora* (or), qui auraient dû donner *chèse* et *ore*, comme *rosa*(m) a donné *rose*, et *hora*(m), *heure*.

On distingue sept sortes d'adverbes, qui sont : les adverbes de **lieu**, de **temps**, de **manière**, de **quantité**, d', de **négation**, de **doute**.

NOTA. — Un grand nombre d'adverbes ayant plusieurs significations appartiennent à la fois à plusieurs catégories.

524. Les principaux **adverbes de lieu** sont :

<i>ailleurs,</i>	<i>dedans,</i>	<i>dessus,</i>	<i>loin,</i>
<i>alentour,</i>	<i>dehors,</i>	<i>en,</i>	<i>où,</i>
<i>çà,</i>	<i>delà,</i>	<i>ici, ci,</i>	<i>partout,</i>
<i>deçà,</i>	<i>dessous,</i>	<i>là,</i>	<i>y, etc.</i>

Ex. : *Je partirai d'ici pour aller partout où tu voudras ; restez là ; allons ailleurs.*

Ces adverbes viennent du latin : *ailleurs*, de *aliorsum* ; *çà*, de *ecce hac*, *en*, de *inde* ; *ici*, de *ecce hic* ; *là*, de *illac* ; *loin*, de *longe* ; *où*, de *ubi* ; *y*, de *ibi* ; — ou sont composés de plusieurs mots français : *à-l'-entour*, *de-çà*, *de-dans*, *de-hors*, *de-là*, *de-sous*, *de-sus*, *pâr-tout*.

Çà et *là* combinés avec *en* (du latin *intus*, dedans) avaient donné dans notre vieille langue : *céans*, *léans*.

525. Les principaux adverbes de temps sont :

<i>alors</i> ,	<i>déjà</i> ,	<i>jamais</i> ,	<i>quelquefois</i> ,
<i>aujourd'hui</i> ,	<i>désormais</i> ,	<i>longtemps</i> ,	<i>sitôt</i> ,
<i>auparavant</i> ,	<i>dorénavant</i> ,	<i>lors</i> ,	<i>soudain</i> ,
<i>aussitôt</i> ,	<i>encore</i> ,	<i>maintenant</i> ,	<i>souvent</i> ,
<i>autrefois</i> ,	<i>enfin</i> ,	<i>naguère</i> ,	<i>tantôt</i> ,
<i>bientôt</i> ,	<i>ensuite</i> ,	<i>parfois</i> ,	<i>tard</i> ,
<i>demain</i> ,	<i>hier</i> ,	<i>puis</i> ,	<i>tôt</i> ,
<i>depuis</i> ,	<i>jadis</i> ,	<i>quand</i> ,	<i>toujours</i> , etc.

Ex. : *J'irai demain ; il lit toujours*.

Ces adverbes sont tantôt dérivés d'un ou de plusieurs mots latins, tantôt tirés directement du français par composition :

Alors, composé de *à-lors* ; *lors* vient de *l'or* du latin *hora* (heure).

Aujourd'hui, composé de *au-jour-d'hui*. *Hui* est le latin *hodie* (aujourd'hui) : ce mot est donc un pléonasme, puisqu'il signifie littéralement *au jour d'aujourd'hui*. Le vieux français est resté dans le terme de palais : *d'hui en un an*.

Auparavant, *aussitôt*, *autrefois*, *bientôt*, *depuis*, *enfin*, *ensuite*, *long-temps*, *maintenant*, *parfois*, *quelquefois*, sont composés de *au-par-avant*, *aussi-tôt*, *autre-fois*, *bien-tôt*, *de-puis*, *en-fin*, *en-suite*, *long-temps*, *maintenant*, *par-fois*, *quelque-fois*, etc.

Tantôt est pour *tant-tôt* ; *toujours* s'écrivait autrefois *tous-jours*.

Fois, qui entre dans la composition de plusieurs adverbes, est le latin *vice(m)*.

Demain vient du latin *de-mane* (de matin).

Déjà est composé de *de-ja*. *Ja* est le latin *jam*, qu'on retrouve dans *ja dis*, *ja mais*, etc.

Désormais et *jamais* sont formés de *mais*, venu du latin *magis*, qui signifiait *plus*, comme dans la locution populaire *n'en pouvoir mais*.

Jamais veut donc dire *déjà plus*.

Désormais (mot à mot : *dès cette heure au plus*) et **dorénavant** (mot à mot : *de cette heure en avant*) signifient proprement à dater de cette heure

Encore (vieux français *ancore*) vient de *hanc hora* (m) (à cette heure). Notre vieille langue avait aussi *anquenuit*, cette nuit. *Oan*, cette année; *hui*, ce jour.

Hier de *heri* (hier).

Jadis de *ja(m)diu* (il y a déjà longtemps).

Puis de *postius*, comparatif barbare tiré de *post* (après).

Soudain du latin *subitaneu(m)*.

Souvent du latin *subinde* (de temps en temps).

Tard de *tardu(m)*.

Tôt de *tostu(m)*, rôti, brûlé, qui rappellerait l'expression moderne *chaud! chaud!*

Notre vieille langue, plus riche, possédait encore : *picça* (il y a longtemps), qui vécut jusqu'au xviii^e siècle; *ainz* et *ainçois* (du latin populaire *antius* fait sur *ante*), qui voulait dire auparavant, *mais*; *ja* (de *jam*); *onques* (du latin *unquam*), jamais.

526. Les principaux adverbes de manière sont :

<i>ainsi</i> ,	<i>ensemble</i> ,	<i>gratis</i> ,	<i>pis</i> ,
<i>bien</i> ,	<i>comment</i> ,	<i>mal</i> ,	<i>plutôt</i> ,
<i>comme</i> ,	<i>exprès</i> ,	<i>mieux</i> ,	<i>quasi</i> , etc.

Bien vient de *bene*. — **Mal** de *male*. — **Ainsi** de *in-sic*. — **Ensemble** de *in-simul*. — **Plutôt** de *plus-tôt*, qui est encore séparable aujourd'hui (voy. § 896). — **Exprès** de *ex-pressum*. — **Gratis** est latin ainsi que **quasi** (pour ainsi dire). — **Comme** vient de *quomodo*, et **comment** est composé de *comme*, avec le suffixe *ment*.

Il faut joindre à ces adverbes ceux qui se forment à l'aide d'un adjectif féminin auquel on joint la terminaison **ment** : *Il mourut courageusement* (c'est-à-dire d'une manière courageuse); *il vécut sagement* (c'est-à-dire d'une manière sage).

Nous avons vu (§ 146) que les adjectifs terminés en *ent*, *ant*, font leurs adverbes en *em ment*, *am ment* : *prud ent*, *prud emment*, — *savant*, *savamment*.

Le français forme encore des adverbes de manière en employant dans certains cas l'*adjectif simple*, comme dans : *chanter juste*, *voir clair*, *parler bas*, etc.

527. Comparatif, superlatif. — Les adverbes de manière en *ment* peuvent, comme les adjectifs dont ils dérivent, être employés au comparatif et au superlatif : *clairement*, — **plus clairement**, — **très clairement** ou **le plus clairement**.

Les *adjectifs* employés comme adverbes de manière ont

également le comparatif et le superlatif : *chanter juste*, — *plus juste*, — *très juste* ou *le plus juste*.

Les adverbes de manière *bien* et *mal* forment leur comparatif et leur superlatif irrégulièrement : *bien* fait au comparatif *mieux*, au superlatif *le mieux* (ou *très bien*) ; — *mal* fait *pis* ou *plus mal*, — *le pis* ou *le plus mal* (ou *très mal*).

Mieux vient du latin *melius*, *pis* de *pejus*. De là viennent le nom composé *pis aller* (ce qui peut arriver de plus fâcheux) et la locution adverbiale *au pis aller* (en mettant les choses *au pis*). On peut dire aussi *plus mal*, mais on ne dit pas *plus bien*.

Parmi les adverbes de temps et de lieu, quelques-uns seulement prennent le comparatif et le superlatif ; tels sont : *loin*, *longtemps*, *près*, *proche*, *souvent*, *tard*, *tôt* ; mais l'adverbe de quantité *peu* ne s'emploie qu'au superlatif : *très peu*.

528. Les principaux adverbes de quantité sont :

<i>assez</i> ,	<i>combien</i> ,	<i>peu</i> ,	<i>tant</i> ,
<i>aussi</i> ,	<i>davantage</i> ,	<i>plus</i> ,	<i>tellement</i> ,
<i>autant</i> ,	<i>guère</i> ,	<i>presque</i> ,	<i>très</i> ,
<i>beaucoup</i> ,	<i>moins</i> ,	<i>si</i> ,	<i>trop</i> .

Assez (composé du latin *ad* et *satis*) signifiait à l'origine *beaucoup* et se plaçait après le nom. On disait au moyen âge : Je vous donnerai *or et argent assez* (pour : *beaucoup* d'or et d'argent), *trop assez* (pour *beaucoup trop*), *plus assez* (pour *beaucoup plus*), etc. — De même *assai* en italien : *presto assai* (*præsto adsatis*) signifie *très vite* et non *assez vite*.

Aussi (vieux français *alsi*) vient du latin *aliud-sic*.

Autant (vieux français *al-tant*, de *aliud tantu(m)*, composé de *tant*, du latin *tantum*).

Beaucoup (*beau et coup*). Cette locution est relativement récente dans notre langue et ne remonte qu'au 14^e siècle. On disait plus souvent *grand coup* (pour *beau coup*) et surtout on employait l'adverbe *mult* (*multu(m)*, que La Bruyère regrettait justement. Quant au mot *coup*, il est *colp* en vieux français, et *colp* n'est autre chose que le latin *cólā-plu(m)*, qui signifie *coup de poing*, *soufflet*, et qui a pris le sens de *coup* en général.

Combien est composé de *comme* et de *bien*.

Davantage est formé de *de* et de *avantage*.

Guère, qui signifie *beaucoup*, a servi à former la locution *n'a guère*

(c'est-à-dire il n'y a pas longtemps), qu'on écrit aujourd'hui en un seul mot : *naguère*.

Moins est le latin *minus*. — **Peu** vient de *pau(m)*, comme *feu* de *focu(m)*, *jeu* de *jocu(m)*, etc. — **Plus**, latin *plus*. — **Presque** est composé de *pres* + *que*. — **Si**, latin, *sic*. — **Tellement**, composé de *telle* et de *ment*. — **Très**, latin *trans*. — **Trop**, même mot que *troupe*, indiquait primitivement plutôt grande quantité qu'excès.

529. Les principaux **adverbes d'affirmation** sont : *oui*, *si*, *assurément*, *volontiers*, *certes*, *vraiment*, etc. Ex. : *Viendrez-vous ? Oui*. — *Cette pensée est vraiment belle*.

L'adverbe d'affirmation le plus important est *oui*, qui était *oïl* à l'origine de notre langue.

Dans notre ancienne langue, *hoc*, sous-entendu *est* (c'est cela), avait donné *o*, l'*h* tombant comme dans *or* (hora), *avoir* (habere).

Au 13^e siècle, *dire ni o*, *ni non* était l'équivalent de notre locution moderne *ne dire ni oui*, *ni non*. — A l'affirmation *o* se joignaient les pronoms : *o je*, *o il*, etc. Le pronom *il*, le plus fréquemment employé, se souda à l'affirmation qui devint ainsi *oïl*. *Oïl* avait pour correspondant *nennil* (non), devenu en français moderne *nenni*, comme *oïl* est devenu *oui*. — *Si* vient de *sic*; *assurément* est un composé de *sûr*. — *Volontiers* vient de *volontariis*. — *Certes* de *certas*. — *Vraiment* vient de *vrai* + *ment*. L'ancien français avait *voirement* venu de *vera mente*.

530. Les principaux **adverbes de négation** sont : *non*, *ne*, *pas*, *point*, *rien*. Ex. : *Non, je ne veux pas*.

Nous n'avons réellement que deux adverbes de négation, *non* et *ne*; les autres mots, tels que *pas*, *point*, *goutte*, etc., ne sont que des noms (un *pas*, un *point*, une *goutte*) employés adverbialement comme termes de comparaison.

Non vient du latin *non* (non), qui sous une autre forme a donné le vieux français *nen*, abrégé en *ne* dans le français moderne. A côté des deux négations *non* et *ne*, nous possédons des locutions négatives dont l'histoire est pleine d'intérêt. Chacun sait que, pour donner plus de force à l'expression de nos jugements, nous les accompagnons volontiers d'une comparaison (*pauvre comme Job*, *fort comme un lion*, *féroce comme un tigre*, etc.) ou d'une estimation (cet objet ne vaut pas un *sou*). Les latins disaient de même : ne pas valoir un as, une plume, une noix, un *hilum* (point noir de la fève). De là l'expression *ne-hilum*, qui a donné *ni-hil* (rien) : « Nil igitur mors est, ad nos ne que pertinet *hilum*. » (Lucrèce.) Les locutions adverbiales qui servent en

français à exprimer la négation sont au nombre de cinq : *pas*, *point*, *goutte*, *personne*, *rien*, sans parler de *mie*, que l'on trouve encore employé jusqu'à la fin du seizième siècle :

1° **Pas** (du latin *passus*, un pas) : Ne point faire un *pas*.

2° **Point** (du latin *punctum*, un point) : Je ne vois *point*.

3° **Mie** : du latin *mica*, qui avait le sens de *miette*; *mica* est devenu *mie* en français, comme *urtica* (ortie), *vesica* (vessie), *pica* (pie), etc. *Mie* fut employé comme négation jusqu'à la fin du seizième siècle (je ne le vois *mie*); et déjà chez les Latins *mica* servait au même usage : *Nullaque mica salis*. (Martial.)

4° **Goutte**. Du latin *gutta*, employé aussi au sens négatif par les Latins : « Quoi *neque parata gutta* certi consilii. » (Plaute.) Cette locution adverbiale, qui autrefois était d'un usage général (ne *craindre* goutte, n'*aimer* goutte, etc.), est restreinte depuis le dix-septième siècle aux deux verbes *voir* et *entendre* (n'y voir, n'y entendre goutte).

5° **Personne** (du latin *persona*), voyez sur ce mot le § 351 et 358

6° **Rien** (du latin *rem*) était un nom dans l'ancien français et gardait le sens originaire de chose : La *riens* que j'ai vue est fort belle. Une très belle *riens*. — Joint à une négation, il signifie *nil*, comme *ne... personne* signifie *nemo* : Je ne fais *rien*. — Cet emploi de *rien* était très judicieux, et il ne perdit son sens naturel de chose, pour prendre celui de *nil* comme dans la locution : « On m'a donné cela pour *rien* », que par l'habitude que l'on avait de construire ce nom avec *ne* pour former une expression négative. C'est aussi par l'histoire du mot *rien* que s'explique ce passage de Molière dans lequel *rien* est à la fois négatif et affirmatif : « Dans le siècle où nous sommes, on ne donne *rien* pour *rien* » (*Ecole des femmes*, II, u).

Terminons par l'observation générale qu'à l'origine les locutions adverbiales *pas*, *mie*, *goutte*, *point*, etc., furent employées d'une manière sensible, c'est-à-dire placées dans une comparaison où elles avaient une valeur propre : Je ne marche *pas*, je ne vois *point*, je ne mange *mie*, je ne bois *goutte*, etc.

531. Les principaux adverbess de doute sont *peut-être*, *probablement*, *apparemment*. Ex. : Il sera **probablement** ici demain.

Probablement, *apparemment* sont formés des adjectifs *probable* et *apparent* et du suffixe *ment*.

Peut-être est une ellipse pour *cela peut être*, ce qui nous explique pourquoi l'on peut mettre *que* après cet adverbe.

Ex. : Peut-être *que je viendrai*, c'est-à-dire *cela peut être que je...*, etc.

On classe aussi parmi les adverbes les mots *cependant*, *néanmoins*, *pourtant*, *toutefois*, que nous retrouverons aux conjonctions. Ces mots indiquent en effet une certaine corrélation avec une proposition précédente exprimée ou sous-entendue.

REMARQUE. — Les adverbes peuvent quelquefois s'employer interrogativement : **Combien** êtes-vous? **Où** allez-vous? **Comment** dites-vous? etc.

552. On appelle **locution adverbiale** une réunion de mots équivalant à un adverbe ; tels sont : *à l'envi*, *au delà*, *en deçà*, *tout à fait*, *point du tout*, *d'accord*, *à peu près*, *de même*, *pour néant* (c'est-à-dire *inutilement*), etc.

A *l'envi* signifie proprement *à qui mieux mieux*, en rivalisant ; c'est un nom verbal formé de l'infinitif *envier* (anc. franç. *inviter*, *provoquer*).

Fonctions de l'adverbe dans la proposition. — L'adverbe peut être *attribut*, *complément du nom* et de l'*adjectif*, *complément de circonstance*, etc. Ex. : C'est **assez** (attrib.) ; — la fête de **demain** (compl. du nom) *sera belle* ; — le sage vit *content de peu* (compl. de *content*), etc.

Mais il est plus souvent *complément de circonstance*. Ex. : Il est arrivé **hier** (compl. de temps) ; — il s'est mis **vivement** (compl. de manière) *à la besogne*.

CHAPITRE VIII

DE LA PRÉPOSITION

533. La **préposition** est un mot invariable qui sert à unir un mot à son complément. Ex. : *Le livre de Paul* ; — *utile à l'homme*. **De** et **à** sont des prépositions.

Préposition est tiré du latin *præpositio* (*præ*, en avant ; *positio*, position).

Quand nous disons : *il vient de Paris*, nous réunissons les deux idées de *venir* et de *Paris* par un lien qui les rattache l'une à l'autre et marque leur dépendance. Ce mot *de*, qui sert à rapprocher, à mettre en *rapport* deux idées isolées, s'appelle une **préposition**.

534. Les principaux rapports exprimés par les prépositions sont au nombre de cinq. Ce sont les rapports :

1^o De **tendance** ou d'**éloignement** : *à, contre, de, envers, pour, jusque*.

2^o De **cause**, de **propriété** ou d'**origine** : *de, par, pour*.

3^o De **manière** ou de **moyen** : *avec, de, par, selon, sans, hors, hormis, outre, malgré*.

4^o De **temps** : *avant, après, dès, depuis, pendant*.

5^o De **lieu** : *à, dans, en, de, chez, devant, derrière, sur, sous, vers, entre, parmi, voici, voilà*.

Une autre préposition de lieu, qui a vieilli, c'est *lez*, du latin *latus*

(côté), qui signifie *près de*. On la retrouve dans les expressions telles que *Plessis-lez-Tours*, *Saint-Pierre-lez-Calais*, etc. (*Plessis* près de *Tours*, *Saint-Pierre* près de *Calais*).

Il est difficile de classer d'une manière absolue les prépositions selon le rapport qu'elles expriment, car ces rapports varient presque à l'infini, et la plupart des prépositions changent même de sens selon les mots qu'elles servent à réunir. Ainsi *à* peut marquer le *but* ; j'écris *à* ma mère; la *possession* : ce livre est *à* moi; *l'éloignement* : j'ai arraché une branche *à* cet arbre; le lieu où l'on est : je suis *à* Paris; le lieu où l'on va : je vais *à* Paris, le *moyen*, la *manière* : *à* raconter ses maux, souvent on les soulage, etc. — De même *de* peut marquer le *point de départ* : il vient *de* Paris; la *possession* : le livre *de* Pierre; la *durée* : il ne viendra pas *de* longtemps; *l'instrument* : il frappe *de* l'épée; la *manière* : il donne *de* bon cœur; le *moyen* : il le paye *de* son argent; la *cause* : il est mort *de* ses blessures, etc.

535. REMARQUE. — 1^o Il ne faut pas confondre *à*, préposition, avec *a*, troisième personne du singulier du verbe *avoir*; *à*, préposition, est marqué d'un accent grave : *Il monte à cheval*; — *a*, verbe, n'a pas d'accent : *Il a un livre*.

2^o *Dès*, préposition, prend un accent grave : *Il se lève dès l'aurore*; — *des*, article, n'a point d'accent : *Les feuilles des arbres*.

3^o Plusieurs prépositions peuvent être employées comme adverbes; ce sont : *après*, *auprès*, *avant*, *depuis*, *derrière*, *devant*, etc.

Parmi a été employé adverbialement par La Fontaine :

*Ces deux emplois sont beaux, mais je voudrais parmi
Quelque doux et discret ami.*

Par contre, *dedans*, *dehors*, *dessus*, *dessous* se trouvent, jusque dans les auteurs du dix-septième siècle, employés comme prépositions.

536. Les prépositions formées d'un seul mot, comme *à*, *de*, *dans*, etc., sont dites **prépositions simples**. Les prépositions formées de deux ou de plusieurs mots, comme *quant à*, *à cause de*, *au-dessus de*, etc., sont dites **locutions prépositives**.

SECTION I

FORMATION DES PRÉPOSITIONS SIMPLES

537. Le français a reçu du latin le plus grand nombre de ses prépositions simples, mais il en a formé lui-même plusieurs, à l'aide des noms, des adjectifs et des verbes français.

Les prépositions simples que nous tenons directement du latin proviennent :

1° Soit de prépositions latines simples, comme *à* (ad), *contre* (contra), *de* (de), *en* (in), *entre* (intra), *hors* (foris), altération de *fors*, qu'on retrouve dans *forcené* (hors de sens), *outré* (ultra), *par* (per), *pour* (pro), *sans* (sine), *sous* (subtus), *sur* (super), *vers* (versus).

2° Soit de la réunion de deux prépositions latines simples, comme *avant* (de *ab* et *ante*, devant), *avec* (de *apud* et *hoc*), *dans* (de *de* et *intus*), *depuis* (de *de* et du comparatif populaire *postius* formé sur *post* comme *antius* sur *ante* (voy. § 525), *derrière* (de *de* et *retro*), *devant* (de *de* et *ab ante*), *dès* (de *de* et *ex*), *jusque* (de *de* et *usque*) et avec l'addition d'un *s* devant *à*, *jusques à*, *envers* (de *en* et de *vers*), *selon* (de *sub* et de *longum*).

3° Soit le noms latins, comme *parmi* (per medium, littéralement *par le milieu*). *Chez* vient du latin *casa* (maison). La locution latine *in casa* devint dans notre ancienne langue *en chez* : on disait au treizième siècle *il est en chez Gautier* (*est in casa Walterii*). La préposition *en* disparut au quatorzième siècle et l'on dit alors, comme aujourd'hui : *il est chez Gautier*.

On dit encore : *Je passerai par chez mon oncle* ; ce que les Latins exprimaient par : *Transibo per domum avunculi mei*.

4° Soit de participes passés latins, comme *près* (du participe *pressum*, qui est pressé, serré contre, etc.).

538. La langue française a tiré de son propre fonds des prépositions nouvelles à l'aide des noms, des adjectifs et des verbes :

1° Du nom : *malgré* (composé de l'ancien adjectif *mal*, mauvais, et de *gré*, volonté).

2° De l'adjectif : *sauf* (que nous trouvons comme adjectif dans *sain et sauf*, la vie *sauve*, etc.). Ex. : *Sauf mes intérêts* (c'est-à-dire, *mes intérêts étant saufs*).

3^o De l'impératif : *voici, voilà* (pour *vois-ici, vois-là*).

Ces mots sont composés des adverbes *ci* ou *là* et de *voi*, ancien impératif du verbe *voir*. *Voici le loup* signifie donc proprement : *voyez ici le loup*, ou *le loup est ici, voyez-le*.

Cette locution, étant composée de l'impératif du verbe *voir* et des adverbes *ci, là*, était séparable dans notre ancienne langue : *Voi-me là* (pour *me voilà*). Au seizième siècle, Rabelais dit encore : *Voy me ci prêt* (pour *me voici prêt*). Puis le peuple perdit le sens de ces composés, et *voici, voilà* passèrent à l'état de prépositions.

4^o Des **participes passés** : *approuvé, attendu, ci-joint, ci-inclus, excepté, non compris, passé, supposé, vu*. Ex. : *Attendu sa faiblesse; excepté cette femme, etc.*

Il faut y ajouter *hormis*, qui dans le vieux français était *hors mis*, c'est-à-dire *mis hors*. Dans cette locution, le participe *mis* était variable; on disait au treizième siècle : cet homme a perdu tous ses enfants, *hors mise* sa fille. Au quinzième siècle, le participe *mis* s'est soudé à l'adverbe *hors*, et la locution *hors mis* est devenue à son tour une préposition.

5^o Des **participes présents** : *durant, pendant, suivant, touchant* (part. présents des verbes *durer, pendre, etc.*). Ex. : *Durant le jour; — pendant le procès; c'est-à-dire le jour durant, le procès étant pendant.*

Le vieux français plaçait souvent le participe avant le nom auquel il se rapporte, il disait : *L'esclave fut jeté au feu, voyant le roi*, c'est-à-dire en présence du roi (lè roi le voyant, *vidente rege*). — Une des parties vint à mourir *pendant le procès*, c'est-à-dire le *procès étant pendant* (pendente re). Il n'y a donc pas inversion dans *sa vie durant; durant sa vie* est au contraire l'inversion véritable.

Moyennant est le participe présent de l'ancien verbe *moyenner*, donner les moyens : Il échappa *moyennant* votre aide.

Nonobstant vient du latin (*non obstante*), c'est-à-dire n'empêchant pas.

Nous avons perdu *delez* (près de), *de coste* (à côté de), *emprès* (auprès de, après), *encontre* (contre), *encoste* (à côté de), *enmi* (parmi), *enour*, *jouste* (lat. *juxta*, près de), etc.

SECTION II

FORMATION DES LOCUTIONS PRÉPOSITIVES

539. Les locutions prépositives sont formées, pour la plupart, soit à l'aide de **noms**, soit à l'aide d'adverbes suivis de la préposition *de* : ainsi les noms tels que *face*, *force*, *faute*, *bout*, *aide*, *cause*, *dépôt*, etc., ont donné les locutions *en face de*, *à force de*, *faute de*, *à bout de*, *à l'aide de*, *à cause de*, *en dépôt de*, etc. ; et les adverbes tels que *loin*, *autour*, etc., ont formé *loin de*, *autour de*, *au-devant de*, *vis-à-vis de*, etc.

REMARQUE. — **Vis-à-vis** est formé du vieux noms français *vis* (visage) ; cette locution équivaut donc à *face à face*. On retrouve encore ce vieux mot *vis* dans le dérivé *visière* (la visière était à l'origine la partie du casque servant à protéger le *vis*, le visage).

CHAPITRE IX

DE LA CONJONCTION

540. La **conjonction** est un mot invariable qui sert à réunir deux mots ou deux membres de phrase. Ex. : *Pierre et Paul sont frères; aimons Pierre puisqu'il est bon.* — *Et, puisque* sont des conjonctions.

Conjonction est tiré du latin *conjunctio* (union).

Les conjonctions formées d'un seul mot, comme *et, ou, ni, mais*, sont dites **conjonctions simples**. Les conjonctions formées de deux ou de plusieurs mots, comme *tandis que, bien que, parce que*, sont dites **locutions conjonctives**.

1. Conjonctions simples.

541. Les principales conjonctions simples sont : **car, comme, donc, et, ou, quand, que, mais, ni, or, si**, qui ne sont réellement formées que d'un seul mot.

Car (du latin *quare*). Il avait conservé en vieux français son sens originare de *donc*, au lieu du sens moderne de *en effet*. On trouve dans la *Chanson de Roland* : *Car chevalchiez* (chevauchez donc). — *Comme*, vieux français *come*, du latin *quomodo*. — *Donc*, s'est aussi écrit *donques* jusqu'au 17^e siècle et vient du latin *dum* + *ce* ou *dum* est renforcé par *ce*, comme *tum*, dans *tunc* (*tum-ce*). — *Et* (latin *et*). — *Ou* (vieux français *o*, du latin *aut*). — *Quand* (quando). — *Que*, vieux français *qued*, du latin *quod*. — *Mais* (du latin *magis*) avait autrefois le sens de *plus*. — *Ni* (latin *nec*, vieux français *ne*). On trouve encore dans Molière *ne plus ne moins*. — *Or* signifiait en vieux français *maintenant*, proprement à *cette heure*, du latin *hora*, heure. — *Si* (latin *si*). Composé : *si-non*. En vieux français les deux particules étaient séparables : Je verrai, *si* lui-même *non*, au moins son frère.

542. Il faut y joindre les conjonctions telles que **puisque**, **néanmoins**, **cependant**, **aussi**, **lorsque**, qui sont en réalité composées de deux mots distincts, mais que l'orthographe moderne a réunis en un seul.

Aussi (vieux français *alsi*, du latin *aliud-sic*). — *Cependant*, de *ce* et *pendant*, littéralement *pendant cela*. — *Lorsque* (de *lors* et *que*). Cette locution est encore séparable : *lors même qu'il irait, je n'irais pas*.

Néanmoins, vieux français *néantmoins*, de *néant* et de *moins*. — *Néant* (latin *ne(c)ente(m)*) signifie littéralement *non*, *rien*. C'est dans ce sens que La Fontaine l'a encore employé :

*J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus.*

Néant-moins est l'équivalent de *ne pas moins* : Il est fort jeune et *néanmoins* sérieux, c'est-à-dire il n'en est pas moins sérieux. — *Puisque* (*puis* et *que*).

Il faut remarquer que la plupart de ces conjonctions sont en même temps *adverbes*.

543. REMARQUE. — 1° **Que** est pronom relatif quand il signifie **lequel**, **laquelle** ; — il est adverbe lorsqu'il signifie **combien** ; — il est conjonction lorsqu'il sert à joindre deux membres de phrase, comme dans : *Je crois que Pierre est sage*.

2° **Où**, adverbe, marque le lieu et prend un accent grave, Nous avons vu **que où**, avec un antécédent de lieu et de temps, peut être aussi considéré comme pronom relatif : *Dites-moi le jour où vous voulez venir*.

Ou conjonction, signifie *ou bien* et ne prend pas d'accent : *Mon frère ou moi*.

Où, adverbe ou pronom relatif, vient de *ubi* ; *ou*, conjonction, de *aut*.

3° **Si** est adverbe lorsqu'il signifie **tant**, **tellement** ; dans les autres cas il est conjonction : *Je sortirai si le temps est beau*.

Cette équivoque n'existait pas en latin : *si* conjonction s'exprimait ordinairement par *si* ; *si* adverbe par *adeo*, *tam*, *tantum*, etc.

4^o **Comme** peut être adverbe ou conjonction.

Il est adverbe, quand il signifie : 1^o Ainsi que, autant que, de la même manière que : *Blanc comme la neige*.

2^o De la manière que : *Faites comme vous voudrez*.

3^o De quelle manière : *Voyez comme il court*.

4^o Combien : *Comme il est changé!*

Il est conjonction, quand il signifie : 1^o Par suite de ce que, attendu que : *Comme il pleuvait, il rentra*.

2^o Dans le temps que : *Il arriva, comme midi sonnait*.

2. Locutions conjonctives.

544. Les principales locutions conjonctives sont : **afin que**, **depuis que**, **à moins que**, **tant que**, **tandis que**, **alors que**, **sans que**, **dès que**, **avant que**, **après que**, **parce que**, etc.

Tandis de tan-diu. Pour les autres locutions, voyez § 525, 528, 537, etc.

545. On divise les conjonctions en deux classes au point de vue du sens : les *conjonctions de coordination* et les *conjonctions de subordination*. Ainsi, dans *Il travaille et il joue*, et, qui sert à réunir deux propositions, qui restent cependant indépendantes l'une de l'autre, est une conjonction de coordination ; — dans *Il faut que vous écoutiez*, que sert à réunir deux propositions, mais en indiquant que la seconde est subordonnée à la première ; c'est une conjonction de subordination.

Les principales conjonctions de coordination sont *et*, *ou*, *ni*, *mais*, *car*, *donc*, *or*, *cependant*, *néanmoins*, *sinon*, *toutefois*.

Les principales conjonctions de subordination sont : *comme*, *lorsque*, *puisque*, *quand*, *que*, *quoique*, *si*, etc.

CHAPITRE X

DE L'INTERJECTION

546. L'**interjection** est un cri, une exclamation qui exprime les mouvements subits de l'âme : *ah!*, *oh!*, *fi!*, *hélas!*

Interjection est tiré du latin *interjectio*, proprement « action de jeter au milieu » (de la phrase). Cette définition n'est pas absolument exacte, car non seulement on interjette ces mots dans le discours, mais souvent ils se mettent en tête de la phrase; quelquefois même ils s'emploient tout seuls et remplacent une phrase entière. C'est une sorte de cri qui à l'origine a peut-être été tout le langage de l'homme. Les véritables interjections sont simplement nos voyelles *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, aspirées ou doublées, sous les formes *ah*, *ha*, *hé*, *hihi*, *oh*, *hue*, etc. Elles n'ont en général aucun sens particulier; leur signification, très vague, dépend du sentiment qu'il s'agit d'exprimer, et de l'accent avec lequel elles sont prononcées.

547. Les principales **interjections** sont :

Pour exprimer la joie :	<i>Ah!</i>
— la douleur :	<i>Aïe! ah! hélas! ouf!</i>
— la crainte :	<i>Ha! hé! ho!</i>
— l'admiration :	<i>Ah! eh! oh!</i>
— l'aversion :	<i>Fi! oh!</i>
Pour encourager :	<i>Sus! çà!</i>
Pour appeler :	<i>Holà! hé!</i>

Il faut ajouter à cette liste un grand nombre de mots qui s'emploient accidentellement comme interjections, tels que : *bon*, *peste*, *miséricorde*, *allons*, *courage*, *ferme*, *alerte*, *grâce*, *salut*, *bravo*, *vivat*, etc.

548. Les interjections sont donc formées soit à l'aide de noms (*paix! courage! patience!*), soit à l'aide de verbes (*soit! allons! suffit!*), soit par de simples exclamations (*ah! oh!*), etc.

Si nous laissons de côté les locutions telles que *paix! courage! soit!* etc., qui sont plutôt des propositions elliptiques (pour *faites paix! prenez courage! que cela soit!*) que des interjections proprement dites, il nous restera peu de chose à dire des interjections françaises, puisqu'au fond les véritables interjections ne sont que des exclamations ou des cris communs aux idiomes de tous les peuples (*oh! ah!*), etc.

Il ne faut pas confondre *ça* interjection avec *ça* adverbe de lieu (dans *ça et là*). *Ça* interjection signifie *eh bien! allons* : *Ça, mes amis, travaillons!* *Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.* (Lr Fontaine.)

Hélas! que nos aïeux écrivaient en deux mots : *hé! las!* est composé de l'interjection *hé!* et de l'adjectif *las*, qui signifiait *malheureux* dans notre vieille langue. On disait au treizième siècle : Cette mère est *lasse* de la mort de son fils. *Hé! lasse* que je suis! — Ce n'est qu'au quinzième siècle que les deux mots se soudèrent et qu'*hélas!* devint inséparable. En même temps *las* perdait toute son énergie primitive et passait du sens de *douleur* à celui de *fatigue*, comme cela est arrivé pour les mots *gêne* et *ennui*, qui à l'origine signifiaient *tourment* et *haine*.

L'interjection **dame!** (du latin *dominam*) est l'abréviation de *Notre-Dame* (invocation à la Sainte Vierge) et garde un sens analogue à *ma foi!* Ex. : *Ah! dame, je ne sais pas.* — Nous retrouvons encore ce mot *Dame*, mais représentant le masculin *dominum* dans les noms géographiques *Dam martin*, *Dam pierre*, etc., qui signifient le *Sire* (ou *Seigneur*) Martin, le *Sire Pierre*.

Les termes employés dans le langage familier et dans le style comique, tels que : *jarni*, *morbleu*, *palsambleu*, *corbleu*, *diantre*, etc., ne sont que des jurons où le nom de Dieu a été à dessein défiguré, supprimé ou remplacé par *bleu* : *jarni* (je renie Dieu); *morbleu* (mort de Dieu); *palsambleu* (par le sang de Dieu); *corbleu* (par le corps de Dieu); *diantre* (diable), etc. De même *morguienne*, *mordienne* sont pour *morgué*, *mordié* (mort de Dieu).

LIVRE III

SYNTAXE

OU

ÉTUDE DES PROPOSITIONS

549. Nous venons d'étudier successivement les *neuf espèces de mots* dont se compose la langue française : il nous reste à montrer comment on peut assembler ces mots pour en former des *phrases*.

Cette partie de la grammaire qui étudie la manière d'assembler les mots en phrases se nomme **syntaxe**.

Syntaxe vient du mot grec *suntaxis*, qui veut dire « arrangement ».

550. Nous ne pouvons exprimer une pensée ou énoncer un jugement sans faire ce qu'on appelle une **proposition**. Quand nous disons : *La mère est patiente, L'enfant aime ses parents*, chacune de ces phrases forme une proposition.

La **proposition** est donc l'énoncé d'un jugement.

Proposition est tiré du latin *propositio*, action de mettre en avant (une idée, une opinion).

On dit que les propositions sont *juxtaposées* quand elles sont simplement placées les unes à côté des autres, comme dans : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu*.

On dit que les propositions sont *coordonnées* quand elles sont unies par une des conjonctions *et, ou, ni, mais*, etc., sans que l'une soit nécessaire pour compléter le sens de l'autre, comme dans : *Mon père est juste et sa bonté est infinie* (voyez § 545).

551. La **phrase** est soit une proposition simple, soit une réunion de propositions formant un sens complet. Elle est ordinairement comprise entre deux points.

Phrase vient du mot grec *phrasis*, manière de parler.

552. On compte ordinairement dans une phrase autant de propositions qu'il y a de verbes à un *mode personnel*, exprimés ou sous-entendus. Ainsi dans cette phrase : *Quand il arriva, — son fils se jeta dans ses bras*, il y a deux propositions, parce qu'il y a deux verbes.

La **proposition infinitive** et la **proposition participe** font exception à cette règle. Ainsi dans : Il croit *être heureux, être heureux* forme une véritable proposition subordonnée dont le verbe est à l'*infinitif*. Dans : *Les parts étant faites*, le lion parla ainsi, *les parts étant faites* forme une proposition subordonnée dont le verbe est au *participe*.

Nous avons d'ailleurs emprunté ces tours de phrase aux Latins.

Mais, pour rendre le discours plus rapide, on supprime quelquefois le verbe de la seconde proposition : *Je l'aime comme mon frère* (c'est-à-dire *comme j'aime mon frère*). Cette dernière proposition (*comme... mon frère*) est dite proposition subordonnée **elliptique** (voy. § 568, n° 2).

Quelquefois même, sans verbe exprimé, il y a néanmoins une proposition; ainsi *Au feu!* signifie proprement *Allons ou venez au feu!* et forme une proposition elliptique.

CHAPITRE I

DES DIFFÉRENTES SORTES DE PROPOSITIONS

553. Il y a trois sortes de propositions : la *proposition indépendante*, la *proposition principale* et la *proposition subordonnée*.

1^o La **proposition indépendante** est celle dont le verbe ne dépend d'aucune autre proposition et qui a par elle-même un sens complet.

Ex. : *Le soleil réchauffe la terre.*

2^o La **proposition principale** est celle dont dépendent d'autres propositions, qu'on appelle *propositions subordonnées*.

Ex. : *Le soleil réchauffe la terre que nous habitons.*

Le soleil réchauffe la terre est une *proposition principale*¹, d'où dépend une autre proposition *que nous habitons*.

3^o La **proposition subordonnée** est celle qui s'ajoute à la proposition principale ou à une autre proposition pour en compléter le sens. Ex. : *Je crois que le soleil réchauffe la terre.* (*Que le soleil réchauffe la terre* est la subordonnée de la proposition principale *je crois*.)

1. La proposition principale n'est pas toujours exprimée la première.
Ex. : *Quand vous viendrez, vous me ferez plaisir.* La première proposition est subordonnée.

PROPOSITIONS SUBORDONNÉES

554. Au point de vue de la **forme**, les propositions sont dites *subordonnées* lorsqu'elles se rattachent au *verbe* d'une autre proposition :

1° Par une conjonction : *Je veux que vous veniez* ;

2° Par une locution conjonctive : *Il lit pendant que vous jouez* ;

3° Par un mot interrogatif, soit pronom : *Il sait qui vous êtes* ;

— — soit adjectif : *Dites-moi quelle heure il est* ;

— — soit adverbe : *Je voudrais savoir où vous êtes*.

C'est ce qu'on appelle l'interrogation indirecte.

Les propositions sont encore *subordonnées* lorsqu'elles se rattachent au *nom* ou au *pronom* d'une autre proposition par un pronom relatif : *On aime l'enfant qui travaille*.

555. Les propositions subordonnées ont toutes les **fonctions** des noms ou des pronoms. La proposition subordonnée peut être :

1° **Sujet**. Ex. : *Il est désirable qu'il vienne*.

2° **Attribut**. Ex. : *Mon opinion est qu'il a tort*.

3° **Complément d'objet**. La proposition est alors subordonnée d'objet. — Ex. : *Je crois que le chien aboie. Dites-moi quelle heure il est. Chaque jour nous avertit que la mort approche*.

4° **Complément de circonstance**. La proposition est alors subordonnée de circonstance. — Ex. : *Je vous verrai*

quand vous viendrez à Paris. *Vous irez à moins que vous ne soyez malade.*

5° Apposition. La proposition subordonnée peut même parfois jouer le rôle d'apposition. — Ex. : *On n'est pas toujours heureux par le fait qu'on est riche.*

556. La proposition subordonnée, quand elle est introduite par un pronom relatif, peut être aussi complément d'un nom ou d'un pronom.

Elle peut avoir deux valeurs différentes et être :

1° Indispensable au sens de la phrase. — Ex. : *On perd tout le temps — qu'on peut mieux employer.*

La subordonnée relative *qu'on peut mieux employer* détermine le sens de *temps*. On ne pourrait la supprimer sans changer le sens de la phrase.

2° Inutile au sens de la phrase. — Ex. : *Le chêne, — qui était orgueilleux, — fut renversé par le vent; — mais la tempête épargna le roseau — qui était modeste.*

La subordonnée relative *qui était orgueilleux* est un complément explicatif de *chêne*. La subordonnée relative *qui était modeste* est un complément explicatif de *roseau*. Si l'on supprimait ces deux propositions, la phrase offrirait encore un sens complet.

557. Il faut joindre à ces propositions la *proposition participiale* et la *proposition infinitive*, qui jouent le rôle tantôt d'un complément d'objet, tantôt d'un complément de circonstance. Ex. :

Je sentis tout à coup — *le sol trembler sous mes pieds* (le *sol trembler sous mes pieds*, complément d'objet direct).

Les parts étant faites — le lion parla ainsi (les *parts étant faites*, complément de temps).

558. On appelle proposition *intercalée* une proposition, ordinairement peu étendue, qui peut être intercalée dans une

autre proposition. Ainsi, dans : *L'argent, dit le sage, ne fait pas le bonheur*, la proposition *dit le sage* est une intercalée.

Proposition indépendante.

Proposition principale.

Proposition subordonnée.	} Sujet, Attribut. Compl. d'objet. Compl. de circonstance. Apposition, etc.
----------------------------------	--

Proposition coordonnée. — Proposition intercalée.
Proposition elliptique.

559. — Si l'on veut pousser encore plus loin l'analyse, on peut subdiviser les propositions principales et les propositions subordonnées en plusieurs groupes et leur donner différents noms suivant leur sens et leur forme.

I. PROPOSITIONS PRINCIPALES

On peut les nommer, sans que cela change rien à leur valeur logique

1° Au point de vue de la <i>forme</i> .	{	Affirmatives. Ex. : <i>Je viens. Le temps passe.</i>	
		Négatives. Ex. : <i>Je ne viendrai pas.</i>	
		Interrogatives. Ex. : <i>Viendrez-vous ?</i>	
2° Au point de vue du <i>sens</i> et du <i>mode</i> .	{	Indicatives. Ex. : <i>Je lis. Je lirai</i>	
		Impératives. Ex. : <i>Tais-toi. Va-t'en.</i>	
		Optatives. Ex. : <i>Puissé-je réussir !</i>	
		Conditionnelles. Ex. : <i>Je serais content si vous veniez.</i>	
		{	Infinitives. Ex. : <i>Grenouilles de se plaindre et Jupiter de leur dire.</i>

II. PROPOSITIONS SUBORDONNÉES

1° Au point de vue de la *forme*, les subordonnées sont ou des propositions *conjonctives* ou *relatives*, ou des propositions *infinitives*, ou des propositions *participes*. En effet, elles sont introduites par la conjonction *que* : *Je désire que vous veniez*; ou par un mot interrogatif : *Dis-moi qui tu es*; ou par un pronom ou un adverbe relatif : *Le devoir que j'ai donné* est facile; — sauf quand le verbe est à l'infinitif ou au participe : On entend *les chiens aboyer*. (La subordonnée est alors une *proposition infinitive*.) *Son travail terminé*, il se promène. (La subordonnée est alors une *proposition participe*.)

2° Au point de vue de la *fonction*, elles équivalent le plus généralement

à un sujet : Il est désirable *qu'il vienne* : — à un complément d'objet : Il voulait *vous avertir du danger* ; Le cheval s'aperçut *qu'il avait fait folie* (La Fontaine) ; — à un complément de circonstance : *Quand on a menti, on ne peut plus être cru.*

Les propositions *subordonnées de circonstance* expriment différentes idées suivant que la circonstance énoncée est une circonstance de *cause*, de *fin*, de *condition*, de *comparaison*, de *concession*, de *conséquence*, de *temps*.

1° Elles expriment une idée de **cause** et sont introduites par *puisque*, *parce que*, *comme*, *vu^e que*, *que*, ou *de* avec l'infinitif. Ex. : Je viendrai *puisque vous le désirez*. — Je me réjouis *de te voir*.

2° Elles expriment une idée d'*intention*, de *but*, de *fin*, et sont introduites par *afin que*, *afin de*, *pour que*, *pour*, etc. Ex. : Instruisez les enfants *pour qu'ils deviennent meilleurs*. — Écoutez *pour apprendre*.

3° Elles expriment une idée de **condition** et sont introduites par *si*. Ex. : Obéis, *si tu veux qu'on t'obéisse un jour*.

4° Elles expriment une idée de **comparaison** et sont introduites par *comme*, *de même que*, *que*, *si*, etc. Ex. : Il agit autrement *qu'il ne parle*. — Il le pense *comme il le dit*.

5° Elles expriment une idée de **concession** et sont introduites par *quoique*, *malgré que*, *bien que*, *quand même*, *même si*, etc. Ex. : On le condamne *quoiqu'il soit innocent*.

6° Elles expriment une idée de **conséquence** et sont introduites par *de façon que*, *de manière que*, *en sorte que*, *tellement que*, *si que*, etc. Ex. : Travaillez *de façon que tout le monde soit content de vous*. — Il est *si bon qu'il pardonne tout*.

7° Elles expriment une idée de **temps** et sont introduites par *avant que*, *avant de*, *dès que*, *pendant que*, *tandis que*, *lorsque*, *quand*, *après que*, etc., ou *en* avec le participe présent. Ex. : Travaillez *avant que la vieillesse arrive*. — La tempête menace *avant d'éclater*.

Les propositions subordonnées introduites par un pronom relatif ou un adverbe relatif *qui*, *que*, *dont*, *lequel*, *où*, *d'où*, etc., peuvent être considérées comme *explicatives* ou *déterminatives*.

Les *explicatives* sont celles qui se rattachent à un antécédent, nom ou pronom, comme un simple qualificatif.

Les *déterminatives* sont plus intimement liées à leur antécédent, parce qu'elles en déterminent le sens en y ajoutant une circonstance de *cause*, de *fin*, de *condition*, etc. Dans ce cas le relatif équivaut à une des conjonctions de subordination : *vu que*, *pour que*, *si*, *quoique*, etc. D'après le sens particulier du relatif, on distingue parmi ces dernières :

1° Les **subordonnées relatives** qui marquent la **cause**. Le relatif équivaut à *puisque, parce que, vu que*, etc. Ex. : *Heureux homme qui a toujours le temps ! (parce qu'il a...)*.

2° Les **subordonnées relatives** qui marquent le but, la **fin**. Le relatif équivaut à *afin que, pour que*, etc. Ex. : *Je veux un serviteur qui m'obéisse (pour qu'il..., etc.)*.

3° Les **subordonnées relatives** qui marquent la **condition**. Le relatif équivaut à *si nous, si vous, s'il*, etc. Ex. : *Tout homme qui ment est digne de mépris (s'il ment...)*.

4° Les **subordonnées relatives** qui indiquent que l'on fait une **concession** à quelqu'un. Le relatif équivaut à *quoique, bien que*, etc. Ex. : *Aristide, qui avait administré le trésor public de la Grèce, mourut pauvre (quoiqu'il eût administré..., etc.)*.

5° Les **subordonnées relatives** qui marquent la suite la **conséquence**. Le relatif équivaut à *de sorte que, de telle nature que*, etc. Ex. : *Ce n'est pas un homme qui craigne le danger (de telle nature qu'il craigne..., etc.)*.

560. Toute proposition renferme les termes suivants : 1° **sujet** et **verbe**; ou 2° **sujet**, **verbe** et **attribut**; ou 3° **sujet**, **verbe** et **complément**.

1° Le **sujet** indique l'être *qui est* ou *qui fait* quelque chose.

2° Le **verbe** indique l'état ou l'action du sujet.

3° L'**attribut** du sujet indique la manière dont le sujet *est* ou *fait* quelque chose.

Quand nous disons, par exemple, *L'homme est bon*, nous attribuons à l'être appelé *homme* la qualité de *bon*, nous affirmons que *l'homme* possède cette qualité. Le mot *bon*, qui désigne la qualité que nous attribuons à l'homme, est dit pour cette raison **attribut**. Le mot *est*, qui nous sert à *affirmer* que cette qualité de bon *existe* dans l'homme, est dit **verbe**. Enfin *l'homme*, dont nous avons affirmé qu'il possédait la qualité marquée par l'attribut, est appelé **sujet**.

Ainsi le **sujet** de la proposition est ce dont on affirme quelque chose.

Le **verbe** est le mot qui marque cette affirmation.

L'**attribut** du sujet est ce que l'on affirme exister dans le **sujet**.

561. Le **complément** est un mot ou un groupe de mots qui s'ajoutent soit au **sujet**, soit à l'**attribut**, soit au **verbe** pour en éclaircir, en compléter le sens.

1° **Sujet**. — Le sujet peut être :

Un nom : *Le travail est utile ;*

Un mot pris comme nom : *Le vrai est aimable ;*

Un pronom : *Vous êtes attentifs ;*

Un infinitif : *Mentir est honteux ;*

Une proposition : *Il est désirable qu'il vienne.*

562. Le sujet a pour **compléments** tous les mots qui lui sont unis avec ou sans préposition et qui servent à compléter l'idée qu'il représente. Ainsi dans : *Les bons amis sont rares ; Le cheval de mon père est beau ; L'obéissance au maître est une vertu ;* les mots *bons, de mon père, au maître* sont les compléments du sujet.

On appelle *sujet* de la proposition le sujet accompagné de ses compléments. Ainsi dans : *Les bons amis sont rares ; Le cheval de mon père est beau.* — *Les bons amis, le cheval de mon père* sont les sujets de la proposition.

Dans l'analyse des mots, *amis* et *cheval* seulement seraient sujets.

2° **Verbe.** — Au point de vue de l'analyse des propositions, il faut remarquer que les verbes comme *être, sembler, paraître, devenir, rester, etc.*, peuvent être suivis de l'attribut : *Pierre est docile, la vie paraît courte.*

3° **Attribut.** — L'attribut peut être :

Un nom : *Le soleil est une étoile ;*

Un adjectif : *La gloire est trompeuse ;*

Un pronom : *Le coupable est celui-ci ;*

Un infinitif : *Plaisanter n'est pas répondre ;*

Un participe passé : *Mon frère est venu.*

Un mot invariable : *C'est mal.*

Une expression qualificative : *Les blés sont en herbe.*

563. L'attribut a pour **compléments** tous les mots qui lui sont unis avec ou sans préposition et qui servent à compléter l'idée qu'il représente. Ainsi, dans : *Le cheval est utile à l'homme ; Ce livre est celui de mon frère ;* les mots *à l'homme, de mon frère*, sont les compléments de l'attribut.

On appelle *attribut*, dans l'analyse de la proposition, l'attribut accompagné de ses compléments. Ainsi dans : *Le cheval est utile à l'homme ; Ce livre est celui de mon frère ;* ces mots *utile à l'homme, celui de mon frère*, sont les attributs de la proposition.

Dans l'analyse des mots, *utile* et *celui* seulement seraient attributs.

564. **Apposition.** — On appelle *apposition* un nom qui s'ajoute aux différents termes de la proposition comme une sorte d'adjectif ; par exemple, *filz de Charlemagne*, dans *Louis, filz de Charlemagne, fut surnommé-le Débonnaire.*

Dans : *la ville de Paris, Paris* est apposition à *ville* : la préposition *de* est explétive.

On appelle parfois l'*apposition* complément *explicatif*.

565. **Mots mis en apostrophe.** — On appelle *mots mis en apostrophe* des mots qui ne se rattachent à aucun des termes de la proposition ; par exemple, *mes amis*, dans : *Mes amis, il faut qu'on s'entr'aide.*

566. **RÈGLE GÉNÉRALE.** — Dans toute proposition, le verbe et l'attribut du sujet **s'accordent avec le sujet**, c'est-à-dire qu'ils prennent le nombre, le genre ou la personne du sujet auquel ils se rapportent.

Ex. : *L'herbe est verte.* — *Jeanne d'Arc est une héroïne.* — *Mon cheval est celui-ci.* — *Ma mère est venue.* — *Marie, vous êtes attentive.* — *Paul et moi, nous sommes attentifs.*

CHAPITRE II

FIGURES DE GRAMMAIRE

567. On appelle **figures de grammaire** des manières de parler qui s'écartent de la construction ordinaire de la phrase.

Ainsi, dans *On a toujours raison, le destin toujours tort*, la dernière proposition manque de verbe, *a* est sous-entendu : c'est une figure. Dans *Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture*, l'ordre grammatical est renversé ; le complément, *aux petits des oiseaux*, précède le verbe au lieu de le suivre : c'est une figure.

L'étude de ces diverses façons de parler appartient surtout à la rhétorique ; mais la syntaxe française est bien difficile à expliquer ; et l'analyse elle-même est impossible, si les élèves ne possèdent pas absolument le sens de ces différentes dénominations : ellipse, inversion, etc.

Nous allons dire brièvement quelles sont les principales figures de grammaire.

568. Les **figures de grammaire** les plus usitées sont, l'*inversion*, l'*ellipse*, le *pléonisme*, la *syllepse* et l'*anacoluthie*.

1° L'**inversion** (du latin *inversio*, retour, changement) est une transposition, un changement dans l'ordre grammatical des mots ou des phrases. Ex. : *A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !* L'ordre logique serait : *Que la patrie est chère à tous les cœurs bien nés !* C'est une inversion de mots.

A qui venge son père il n'est rien d'impossible. Pour : *Il n'est rien d'impossible à qui...*, etc. C'est une inversion de phrase.

L'inversion est surtout usitée en poésie ; en général elle soutient la phrase poétique et lui donne une marche plus ferme et plus noble.

2° L'**ellipse** (du grec *elleipsis*, qui veut dire manque) est le retranchement de quelques termes nécessaires à la construction, mais inutiles au sens. Ex. : *Le crime fait la honte, et non pas l'écha-*

faud ; c'est-à-dire *l'échafaud ne fait pas la honte*. Cette figure donne presque toujours une grande rapidité au discours ; mais pour que l'ellipse soit bonne, il faut que l'esprit puisse facilement suppléer les mots sous-entendus.

5° Le **pléonasme** (du grec *pléonasmós*, surabondance) est le contraire de l'ellipse : c'est une surabondance de mots inutiles pour le sens, mais qui donnent plus de force à la phrase.

Ex. : Je l'ai *vu*, dis-je, *vu*, **de mes propres yeux vu**, ce qui s'appelle *vu*. *De mes propres yeux* est un pléonasme qui donne plus d'énergie à l'expression en insistant sur l'idée.

Le pléonasme est un défaut quand il n'est qu'un surcroît de mots inutiles.

4° La **syllepse** (du grec *sullêpsis*, compréhension) consiste à faire accorder un mot, non avec celui auquel il se rapporte grammaticalement, mais avec celui que l'esprit a en vue. *La plupart croiront que le bonheur est dans la richesse ; la plupart*, signifiant la plus grande part ou partie, est en réalité au singulier, mais le verbe s'accorde avec le complément sous-entendu : *des hommes*.

On cite ordinairement comme exemple remarquable de syllepse les vers suivants de Racine :

*Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge,
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.*

Eux se rapporte, non au mot *pauvre* employé au singulier, mais à l'idée *des pauvres* que le poète a en vue.

Cette figure ne porte jamais que sur le genre et le nombre. Elle exige d'ailleurs une connaissance approfondie de la langue, et il ne faut en user qu'avec la plus grande réserve.

5° L'**anacoluthie** (du grec *anakolouthon*, incohérence, manque de suite) est, comme son nom l'indique, un manque de suite dans la phrase ; c'est un changement de construction qui substitue un sujet à un autre. Dans ces vers de Racine :

*Indomptable tauréau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.*

les deux premiers membres de la phrase ne se rattachent à ce qui suit ni comme sujets ni comme compléments ; il y a donc *anacoluthie*.

CHAPITRE III

ANALYSE

569. La syntaxe nous apprend à *composer* des phrases suivant les règles prescrites par la grammaire; il faut aussi apprendre à *décomposer* une phrase dans ses éléments simples, c'est-à-dire dans ses *mots* et dans ses *propositions*.

Cette *décomposition* s'appelle *analyse* (du grec *analysis*, décomposition, résolution d'un composé en ses éléments).

Il y a trois sortes d'*analyses* : l'*analyse des mots*, l'*analyse des propositions* et l'*analyse étymologique*.

1. ANALYSE DES MOTS

570. L'*analyse des mots* sert à faire connaître l'*espèce* et la *forme* des mots et à indiquer leur *fonction* dans la phrase.

1° L'*espèce* des mots, c'est-à-dire s'ils sont noms, adjectifs ou verbes, articles ou pronoms, etc.;

2° La *forme* des mots, c'est-à-dire s'ils sont du masculin ou du féminin, au singulier ou au pluriel, etc.;

3° La *fonction* des mots, c'est-à-dire s'ils sont sujets, attributs ou compléments, etc.

Exemples d'*analyse des mots* :

1° Autrefois les rues et les places de Paris étaient éclairées par des torches, qui répandaient çà et là une clarté douteuse.

<i>Autrefois</i>	Adverbe de temps, modifie <i>étaient éclairées</i> .
<i>les</i>	Art. déf. se rapport. à <i>rues</i> , fém. plur.
<i>rues</i>	Nom comm. fém. plur. sujet de <i>étaient éclairées</i> .
<i>et</i>	Conjonction.
<i>les</i>	Art. déf. se rapport. à <i>places</i> , fém. plur.

<i>places</i>	Nom comm. fém. plur., sujet de <i>étaient éclairées</i> .
<i>de</i>	Préposition.
<i>Paris</i>	Nom propre masc. sing., compl. de <i>rues</i> et de <i>places</i> .
<i>étaient éclairées</i>	Verbe transit. à la forme pas., 3 ^e pers. du plur. de l'imparf. de l'ind.
<i>par</i>	Préposition.
<i>des</i>	Art. indéf., se rapport. à <i>torches</i> , fém. plur.
<i>torches</i>	Nom comm. fém. plur., compl. ind. de circonstance (moyen) de <i>étaient éclairées</i> .
<i>qui</i>	Pron. relatif ayant pour antécédent <i>torches</i> , fém. plur., sujet de <i>répandaient</i> .
<i>répandaient</i>	Verbe transit. à la forme active, 3 ^e pers. du plur. de l'imparf. de l'ind.
<i>çà et là</i>	Locution adverbiale modifiant <i>répandaient</i> .
<i>une</i>	Art. indéf. se rapport. à <i>clarté</i> , fém. sing.
<i>clarté</i>	Nom com. fém. sing., compl. d'objet dir. de <i>répandaient</i> .
<i>douteuse</i> .	Adj. qualif., épithète de <i>clarté</i> , fém. sing.

2^o L'ardoise est une substance minérale très répandue dans la nature, dont les usages sont très multipliés, mais qui n'a point été connue des anciens.

<i>L' (la)</i>	Art. déf. élidé se rapport. à <i>ardoise</i> , fém. sing.
<i>ardoise</i>	Nom comm. fém. sing., sujet de <i>est</i> .
<i>est</i>	Verbe intrans. à la forme active, 3 ^e pers. du sing. du prés. de l'ind.
<i>une</i>	Art. indéf. se rapport. à <i>substance</i> , fém. sing.
<i>substance</i>	Nom comm. fém. sing., attribut de <i>ardoise</i> .
<i>minérale</i>	Adj. qualif., épithète de <i>substance</i> , fém. sing.
<i>très</i>	Adverbe de quantité modifiant <i>répandue</i> .
<i>répandue</i>	Part. passé, employé adjectiv., fém. sing., épithète de <i>substance</i> .
<i>dans</i>	Préposition.
<i>la</i>	Art. déf. se rapport. à <i>nature</i> , fém. sing.
<i>nature</i>	Nom comm. fém. sing., compl. ind. de lieu de <i>répandue</i> .
<i>dont</i>	Pron. relat. fém. sing., ayant pour antécédent <i>substance</i> , compl. de <i>usages</i> .
<i>les</i>	Art. déf. se rapport. à <i>usages</i> , masc. plur.
<i>usages</i>	Nom comm. masc. plur., sujet de <i>sont</i> .
<i>sont</i>	Verbe intrans. à la forme active, 3 ^e pers. du plur. du prés. de l'ind.
<i>très</i>	Adverbe de quantité modifiant <i>multipliés</i> .
<i>multipliés</i>	Part. passé employé adjectiv., attribut de <i>usages</i> , masc. plur.
<i>mais</i>	Conjonction.
<i>qui</i>	Pron. relat. ayant pour antécédent <i>substance</i> , fém. sing., sujet de <i>a été connue</i> .
<i>ne point</i>	Adverbe de négation, modifiant <i>a été connue</i> .
<i>a été connue</i>	Verbe trans. à la forme pass., 3 ^e pers. du sing. du passé comp. de l'ind.

des Art. déf. contracté, se rapport. à *anciens*, ~~masc.~~ plur.
anciens. Adj. employé comme nom, masc. plur., compl. ind. de circonstance (agent) de *a été connue*.

2. ANALYSE DES PROPOSITIONS

571. L'**analyse des propositions** consiste à faire connaître le rapport des propositions entre elles et des mots entre eux dans la même proposition.

Nous connaissons maintenant les différentes espèces de propositions, et nous savons les termes que toute proposition renferme (voyez § 560).

572. Le **sujet** peut être dit :

1^o *Simple*, quand il n'y en a qu'un : *L'homme est mortel*;

2^o *Multiple*, quand il y en a plusieurs : *Le loup et le chien ont une origine commune*;

3^o *Complexe*, quand il a un complément : *L'herbe du jardin est verte*;

4^o *Incomplexe*, quand il n'a pas de complément : *L'herbe est verte*.

573. L'**attribut** peut être dit :

1^o *Simple*, quand il n'y en a qu'un : *L'homme est mortel*;

2^o *Multiple*, quand il y en a plusieurs : *Il est grand et fort*;

3^o *Complexe*, quand il a un complément : *Il est avare de son argent*;

4^o *Incomplexe*, quand il n'a pas de complément : *Il est avare*.

Exemples d'analyse des propositions :

I. — Le bracelet *est* un ornement du bras, dont l'origine se perd dans les temps les plus reculés, et dont l'usage s'est perpétué jusqu'à nous.

Cette phrase renferme trois propositions; une principale : *Le bracelet*

est un ornement du bras; deux subordonnées : 1^o *dont l'origine se perd dans les temps les plus reculés*; 2^o *et dont l'usage s'est perpétué jusqu'à nous*.

1. — *Le bracelet est un ornement du bras*. Proposition principale. Le sujet est *le bracelet*; le verbe est *est*; l'attribut, *un ornement*, ayant pour complément *du bras*.

2. — *Dont l'origine se perd dans les temps les plus reculés*. Proposition subordonnée, introduite par un pronom relatif. Le sujet est *l'origine*, ayant pour complément *dont*, mis pour *de l'ornement*; verbe *perd*, ayant pour complément d'objet direct *se*, et pour complément indirect de temps *dans les temps les plus reculés*.

3. — *Et dont l'usage s'est perpétué jusqu'à nous*. Proposition subordonnée introduite par un pronom relatif, et coordonnée à la précédente. Le sujet est *l'usage*, ayant pour complément *dont*, mis pour *de l'ornement*; verbe *est perpétué*, ayant pour complément d'objet direct *se*, et pour complément indirect de temps *jusqu'à nous*.

II. — Du temps des patriarches, les hommes mêmes portaient des bracelets comme les femmes.

Cette phrase renferme deux propositions : une principale : *Du temps des patriarches, les hommes mêmes portaient des bracelets*; et une subordonnée marquant la comparaison : *comme les femmes* (sous-entendu *portaient des bracelets*).

1. — *Du temps des patriarches, les hommes mêmes portaient des bracelets*. Proposition principale. Le sujet est *les hommes*, ayant pour complément *mêmes*; verbe *portaient*, ayant pour complément d'objet direct *des bracelets*, et pour complément indirect de temps *du temps des patriarches*.

2. — *Comme les femmes (portaient des bracelets)*. Proposition subordonnée elliptique. Le sujet est *les femmes*; verbe *portaient* (s.-ent.), ayant pour complément d'objet direct *des bracelets* (s.-ent.), et pour complément indirect de temps *du temps des patriarches* (s.-ent.).

III. — La mode du bracelet subsiste encore aujourd'hui chez plusieurs peuples de l'Orient.

Cette phrase ne renferme qu'une proposition.

La mode du bracelet subsiste encore aujourd'hui chez plusieurs peuples de l'Orient. Proposition indépendante. Le sujet est *la mode*, ayant pour complément *du bracelet*; verbe *subsiste*, ayant pour compléments de temps et de lieu *encore aujourd'hui* et *chez plusieurs peuples de l'Orient*.

3. ANALYSE ÉTYMOLOGIQUE

574. L'analyse étymologique consiste à indiquer de quelle source et par quel procédé un mot est venu en français ; quel en était le sens primitif et comment s'explique le sens actuel

Étymologie vient du grec *etumologia*, qui signifie « sens véritable ».

Exemple d'analyse étymologique :

Les Romains comme les Grecs et les autres peuples de la famille indo-européenne avaient deux sortes de croyances religieuses.

<i>Les</i>	Dérivé populaire du latin <i>illos</i> non accentué, voy. § 296.
<i>Romains</i>	Dérivé populaire du latin <i>Romanos</i> , voy. § 66, et 50.
<i>comme</i>	Dérivé du latin <i>quōmodo</i> devenu <i>cōmo</i> en latin vulgaire. <i>Cōmo</i> a donné régulièrement <i>com</i> , forme de l'ancien français passé à <i>come</i> , puis <i>comme</i> , sous l'influence d'autres adverbes terminés en <i>e</i> .
<i>les</i>	Voy. plus haut.
<i>Grecs</i>	Emprunt savant au latin <i>Græcu(m)</i> .
<i>et</i>	Du latin <i>et</i> ; en ancien français <i>e</i> ou <i>ed</i> . L' <i>e</i> ne s'est pas diphtongué parce que <i>et</i> est toujours atone.
<i>les</i>	Voy. plus haut.
<i>autres</i>	Dérivé populaire de <i>alteros</i> (pour <i>aliós</i>), ancien français <i>altres</i> . Pour la vocalisation de <i>L</i> voy § 92.
<i>peuples</i>	Du latin <i>populos</i> . La forme devrait être <i>puebles</i> , <i>peubles</i> (voy. § 76) ; mais elle a été reformée savamment sur <i>populus</i> .
<i>de</i>	Du latin <i>de</i> .
<i>la</i>	Du latin <i>illa(m)</i> atone, voy. § 296.
<i>famille</i>	Du latin <i>familia(m)</i> qui a donné comme mot savant au moyen âge <i>familiē</i> , puis <i>famille</i> . Le sens propre est « ensemble de personnes unies par le sang ou l'alliance » ici, par extension, « groupe de peuples unis par une communauté d'origine ».
<i>indo-euro- péenne</i>	Adjectif composé de la racine <i>indo</i> , tiré de l'adjectif <i>indien</i> et de l'adjectif <i>européen</i> .
<i>avaient</i>	Du latin <i>habebant</i> , voy. § 370.
<i>deux</i>	Du latin <i>duos</i> , ancien français <i>dous</i> , <i>deus</i> , plus tard <i>deux</i> , pour l'addition de <i>x</i> , voy. § 290.
<i>sortes</i>	Du latin vulgaire <i>sortas</i> pour <i>sortes</i> . Le sens primitif est celui du latin <i>sors</i> , fortune, condition. Il est passé de « condition d'un homme » à « manière d'être d'un homme » puis d'une chose, et de là à « espèce, genre ».

- de* Du latin *de*.
croyances Autre forme de *créance*, influencée par les formes de *croire* : croyons, croyant. Le sens primitif est « l'action, le fait de croire à quelque chose », puis désigne « ce qu'on croit ».
religieuses Du latin *religiosas*, venu de *religio*, religion.

DIVISIONS DE LA SYNTAXE

575. Nous avons vu que la phrase est soit une *proposition simple*, soit une réunion de propositions formant un sens complet.

La syntaxe se divise donc en deux parties : la première apprend à assembler deux ou plusieurs mots pour en former une proposition *simple*; la seconde à assembler deux ou plusieurs propositions simples pour en former une *phrase*.

Ces deux parties de la syntaxe sont appelées : la première, **syntaxe des mots**; la seconde, **syntaxe des propositions**.

PREMIÈRE PARTIE

SYNTAXE DES MOTS

576. Toute proposition renferme les termes suivants : 1^o *sujet* et *verbe*; ou 2^o *sujet*, *verbe* et *attribut*; ou 3^o *sujet*, *verbe* et *complément* (voyez § 560).

Dans toute proposition le verbe et l'attribut du sujet *s'accordent* avec le sujet, c'est-à-dire qu'ils prennent le nombre, le genre ou la personne du sujet auquel ils se rapportent.

Le sujet et l'attribut peuvent avoir un complément, c'est-à-dire être accompagnés d'un mot qui en éclairecit, qui en *complète* le sens.

Quand nous disons *L'herbe est verte*, *est* se trouve à la troisième personne singulier et *verte* au féminin du même nombre, parce que les deux mots *est* et *verte* se rapportent à un même objet, *l'herbe*, qui est du genre féminin et du singulier. Nous devons donc commencer la syntaxe par l'étude des règles suivant lesquelles a lieu cet **accord** des différents mots entre eux lorsqu'on veut les réunir pour en former une proposition.

Quand nous disons *L'herbe est verte*, le mot *herbe* n'indique encore qu'une idée très vague : nous savons que *ce qui est vert*, c'est *l'herbe*, non *l'eau* ou *la terre*; mais nous ne savons pas si c'est telle ou telle herbe qui est verte, si c'est l'herbe du jardin, par exemple, ou l'herbe de la prairie. Si, pour rendre plus précise cette idée trop générale, nous disons *L'herbe du jardin est verte*, le mot *jardin*, qui vient *compléter*, éclaircir le mot *herbe* auquel il se rapporte, est dit pour cette raison son *complément*. Pour exprimer une idée à l'aide de mots réunis en proposition, il faut donc savoir comment on peut rendre cette idée plus ou moins nette en ajoutant à la proposition un ou plusieurs **compléments** qui l'éclaircissent ou la précisent.

577. La **syntaxe des mots** a donc pour double but de fixer pour chacune des neuf parties du discours toutes les règles qui concernent l'**accord** et le **complément**.

CHAPITRE I

SYNTAXE DU NOM

SECTION I

ACCORD DU NOM

578. Quand deux noms désignent la même personne ou la même chose, le second s'accorde avec le premier en genre et en nombre.

Ex. : *La reine mère. Les soldats laboureurs. Turenne est un héros. Jeanne d'Arc est une héroïne.*

On disait de même en latin *Ludovicus rex* (Louis roi), *Æsopo auctori* (à Esope auteur).

Un nom peut servir de qualificatif à un autre, même si ce nom n'est employé qu'au masculin : Un *femme auteur*, une *femme poète*, etc.

SECTION II

DU GENRE

1° NOMS QUI SELON LE SENS PRENNENT DES GENRES DIFFÉRENTS

579. Quelques noms changent de genre sans changer d'orthographe, selon le sens dans lequel ils sont pris. Ces noms doivent se diviser en deux classes :

1° Les noms qui, appliqués d'abord à un objet déterminé, sont arrivés par *extension de sens* à désigner d'autres objets en passant du masculin au féminin, et réciproquement ;

2° Les noms qui, *différant d'origine*, sont arrivés par une

série de transformations à une forme identique, tout en gardant leur sens propre.

580. Nous donnons ci-après les plus usités de ces mots.

I. Extension de sens.

Aide, *nom féminin*, assistance, celle qui aide ; — *nom masculin*, celui qui aide.

Cartouche (se rattachant au lat. *charta*, *papier*, *carte*), *n. m.*, ornement de sculpture ou de peinture (en forme de *carte*) ; — *n. f.*, charge d'une arme à feu (roulée dans du *papier*).

Crêpe, *n. m.*, tissu léger et ondulé ; — *n. f.*, pâte frite.

Ce mot est un ancien adjectif employé comme nom et s'accordait primitivement avec un nom sous-entendu ; de là les deux genres.

Critique, *n. f.*, art de juger ; — *n. m.*, celui qui juge.

Écho, *n. m.*, répétition du son ; — *n. f.*, nymphe qui fut changée en rocher.

Enseigne, *n. f.*, marque, indice, drapeau ; — *n. m.*, officier qui porte le drapeau.

Garde, *n. f.*, action de garder, celle qui garde ; — *n. m.*, celui qui garde.

Greffe, *n. m.*, lieu où sont déposés les actes de procédure : anciennement poinçon pour écrire ; — *n. f.*, œil d'une branche inséré dans une autre branche avec le poinçon ou greffe.

Guide, *n. m.*, celui qui conduit ; — *n. f.*, lanière de cuir pour conduire un cheval.

Manche, *n. m.*, poignée d'un instrument, d'un outil ; — *n. f.*, partie du vêtement qui couvre le bras (de la racine commune, *manus*, main).

Manœuvre, *n. f.*, action de manœuvrer ; — *n. m.*, ouvrier qui travaille de ses mains.

Mémoire, *n. f.*, faculté de se souvenir ; — *n. m.*, écrit, récapitulation.

Mode, *n. m.*, manière d'être ; — *n. f.*, manière d'agir, de s'habiller, etc.

Office, *n. m.*, charge, assistance, services, prière de l'Église ; — *n. f.*, lieu où l'on prépare le service de la table.

Parallèle, *n. f.*, ligne partout à égale distance d'une autre ligne ; communication d'une tranchée à une autre ; — *n. m.*, cercle parallèle à l'équateur qui sert à mesurer la latitude ; — comparaison de deux choses, de deux personnes entre elles.

Pendule, *n. m.*, poids suspendu à oscillations régulières ; — *n. f.*, sorte d'horloge.

Pourpre, *n. m.*, rouge foncé ; maladie qui se manifeste par de petites taches rouges sur la peau ; — *n. f.*, couleur rouge que les anciens tiraient d'un coquillage ; étoffe teinte en pourpre ; dignité souveraine.

Relâche, *n. m.*, interruption momentanée de travail, repos, suspension des représentations d'un théâtre ; — *n. f.*, lieu propre aux vaisseaux pour y relâcher.

Remise, *n. f.*, action de remettre ; lieu où s'abritent les voitures, où se retire le gibier ; — *n. m.*, voiture de louage.

Solde, *n. f.*, paye des soldats ; — *n. m.*, complément d'un payement ; marchandises restées en magasin, qui se vendent au rabais.

Statuaire, *n. m.*, artiste qui fait des statues ; — *n. f.*, art de faire des statues.

Trompette, *n. f.*, instrument de musique à vent ; — *n. m.*, celui qui sonne de cet instrument.

Vapeur, *n. f.*, liquide amené à l'état gazeux par la chaleur ; — *n. m.*, bateau qui marche à l'aide de la vapeur.

Voile, *n. m.*, pièce d'étoffe destinée à couvrir, à cacher quelque chose ; — *n. f.*, toile attachée aux vergues pour recevoir le vent.

II. Différence d'origine.

Masculins.

Féminins.

Aune , — arbre (latin <i>alnu(m)</i>).	Aune , — ancienne mesure (german. <i>elina</i>).
Barbe , — cheval du nord de l'Afrique, de la Barbarie (ital. <i>barbero</i>).	Barbe , — poil du visage (lat. <i>barba(m)</i>).
Barde , — poète chez les anciens Celtes (lat. <i>bardu(m)</i>).	Barde , — tranche de lard (ital. <i>barda</i> , couverture).
Coche , — bateau, voiture (german. <i>coccho</i> , coque).	Coche , entaille.

*Masculins.**Féminins.*

Foudre, — charretée, puis mesure de capacité (all. *fuder*). **Foudre**, — feu du ciel (lat. *fulgur*).

Livre, — ouvrage, volume (lat. *libru(m)*). **Livre**, — ancien poids, ancienne monnaie (lat. *libra(m)*).

Moule, — modèle creux qui doit donner une forme à un corps en fusion (lat. *modulu(m)*). **Moule**, — coquillage (lat. *musculu(m)*).

Mousse, — petit matelot (ital. *mozzo*). **Mousse**, — plante, écume (allemand. *moos*).

Ombre, — espèce de poisson (lat. *umbra(m)*). **Ombre**, — espace privé de lumière par l'interposition d'un corps opaque (lat. *umbra(m)*).

Page, — jeune homme au service d'un prince. **Page**, — un des côtés d'un feuillet de papier (lat. *pagina(m)*).

Perche, — ancienne province de France (lat. *perticu(m)*). **Perche**, — poisson d'eau douce (lat. *perca(m)*) ; bâton (lat. *pertica(m)*).

Poêle, — fourneau (lat. *pensile*) : dais, voile (lat. *palliu(m)*). **Poêle**, — ustensile de cuisine (lat. *patella(m)*).

Poste, — lieu où l'on est placé, fonction, emploi (ital. *posto*). **Poste**, — administration publique pour le transport des lettres ; relais de chevaux (lat. *posita(m)*).

Somme, — sommeil (lat. *somnu(m)*). **Somme**, — total, quantité d'argent (lat. *summa(m)*) ; fardeau (lat. *sagma*).

Souris, — action de sourire, (nom formé d'un participe). **Souris**, — petit quadrupède du genre rat (lat. *soricem*).

Tour, — action de tourner ; machine de tourneur (lat. *tornare*). **Tour**, — bâtiment rond ou carré, très élevé (lat. *turre(m)*).

Vague, — (adjectif pris comme nom), chose indéfinie (lat. *vagu(m)*). **Vague**, — renflement produit par le vent sur les eaux (anc. allemand. *wâg*).

Vase, — ustensile pour contenir les liquides (lat. *vas*). **Vase**, — bourbe (anglo-saxon *vase*).

Remarque. — Ces mots ont jusqu'à trois origines différentes. Ainsi trois mots latins ont donné *poêle* en français : *pensile* (fourneau); *pal-lu(m)* (dais, voile); *patella(m)* (plat, ustensile pour frire ou fricasser).

2° NOMS DES DEUX GENRES

581. Nous avons encore en français des noms qui ont deux genres presque sans changer de signification.

Aigle, au propre et au figuré, est du masculin : *L'aigle est fier et courageux.* — *Le grand aigle de la Légion d'honneur.* — *Cet homme est un aigle.*

Dans le sens d'enseigne militaire il est du féminin : *Les aigles romaines.*

Aigle vient du latin *aquila*, qui était féminin au propre et au figuré (*aquila romana*, l'aigle romaine). L'usage a été longtemps indécis au moyen âge; le masculin l'a emporté quand on a voulu désigner l'oiseau mâle ou, par métaphore, un être supérieur.

582. **Amour et orgue** sont du masculin au singulier : *un bel amour, un grand orgue*; — et du féminin au pluriel : *de belles amours, de grandes orgues.*

Les meilleurs écrivains ont fait *amour* indifféremment du masculin ou du féminin même au singulier.

..... *L'amour le plus discret*

Laisse par quelque marque échapper son secret.

Racine (*Bajazet*).

Adieu : servons tous trois d'exemple à l'univers

De *l'amour la plus tendre* et *la plus malheureuse.*

Racine (*Bérénice*).

Nous avons donné au § 277 l'explication de ce fait singulier pour les mots *amour* et *orgue*.

Amour, le dieu mythologique, est toujours du masculin : *Des amours joufflus.*

583. **Délice et délices** sont en réalité deux mots différents : le premier, rarement employé, est masculin singulier, le second féminin pluriel : *un délice enivrant, de grandes délices.*

Délice, dans l'ancien français, était toujours du féminin, venant du pluriel latin féminin *deliciæ*; mais le mot latin offrait cette bizarrerie d'être du neutre au singulier (*delicium*); c'est le souvenir de cette particularité grammaticale qui a engagé nos grammairiens du seizième siècle à donner à *délice* le genre masculin au singulier.

584. Automne est des deux genres, selon l'Académie, mais le masculin est plus usité : **un bel automne; un automne pluvieux.**

Automne est emprunté au latin *autumnus*, qui était masculin.

585. Chose dans *quelque chose de...* est toujours suivi d'un adjectif masculin : *Voilà quelque chose de fâcheux ; quelque chose que je lui ai dit l'a fait changer d'avis.*

Ces mots forment alors une sorte de locution du genre neutre, répondant au latin *aliquid*. Les Romains disaient aussi : *aliquid novi* (*quelque chose de nouveau*).

Mais on dira : *Quelque chose que je lui aie dite, je n'ai pu le convaincre*, parce qu'ici *quelque chose* signifie *quelle que soit la chose que*, etc.

586. Couple est du masculin quand il désigne deux êtres unis; **un couple d'amis, un heureux couple.** Il est du féminin quand il signifie simplement le nombre deux : **une couple d'œufs.**

Couple vient de *copula* (lien, liaison), qui était féminin en latin ; mais c'est un de ces mots sur le genre desquels le moyen âge a longtemps hésité.

587. Enfant est du masculin quand il désigne un garçon, du féminin quand il désigne une petite fille : **Un enfant laborieux ; une enfant laborieuse.**

Enfant vient du latin *infantem*, composé de *in* (non) et de *fantem* (parlant), mot à mot « qui ne parle pas encore ». C'était un adjectif des deux genres. Il a passé en français comme nom et a gardé son invariabilité.

588. Foudre, feu du ciel, est du féminin : **La foudre sillonne**

Ce mot est du masculin dans les expressions figurées : *Un foudre de guerre* ; — *un foudre d'éloquence*.

Foudre vient de *fulgur* (foudre), qui était du neutre en latin. Sur le double genre en français de certains neutres latins, voyez § 583 et 277.

Foudre, au sens de tonneau, vient de l'allemand *fuder* et est du masculin.

589. **Hymne** peut s'employer dans tous les sens au masculin ou au féminin : *un bel hymne* ou *une belle hymne*.

Hymnus était du masculin en latin ; il l'est également à l'origine en français (au douzième siècle, dans la vieille traduction du Livre des Rois).

590. **Merci** est du féminin : *Être à la merci de quelqu'un*. Mais il est du masculin dans *grand merci*, *dire un grand merci*.

Merci vient de *mercedem* (grâce, faveur) et autrefois était toujours du féminin ; mais comme on disait la *grand merci* (de même qu'on dit *grand mère*, voy. § 515), *grand*, pris pour un masculin, a fait imposer par erreur ce genre au nom,

591. **Œuvre** est toujours du féminin au pluriel : *les œuvres complètes de Corneille*.

Employé au singulier pour désigner l'ensemble des ouvrages d'un musicien, d'un graveur, etc., ce mot est du masculin. *Tout l'œuvre de Mozart*.

Il est encore du masculin en terme d'architecture : *le gros œuvre de cette maison*.

Œuvre vient de *opera*, féminin en latin. Autrefois ce mot était du masculin quand il signifiait *livre*, ou dans le style soutenu :

Donnons à ce grand œuvre une heure d'abstinence. (Boileau. *Lutr.* IV.)

592. **Orge** est toujours du féminin : *de belle orge*, *orge perlée*, *orge mondée*.

Orge vient du nom neutre latin *hordeum* (orge). Ce mot avait les deux genres pour les mêmes raisons que nous avons déjà données, § 583, au mot *orgue*.

593. **Pâques** peut s'employer dans tous les sens au masculin ou au féminin : *A Pâques prochain* ou *à Pâques prochaines*.

Mais il est toujours du féminin dans *Pâques fleuries* (le dimanche des Rameaux) et dans l'expression *faire de bonnes pâques*.

Pâque au singulier, comme au pluriel (pâques), vient du latin *pascha*, dérivé d'un mot hébreu qui signifie *passage*. Ce mot, féminin d'origine, n'a perdu ce genre que dans les expressions où il indique une époque, un temps de l'année.

594. **Période** signifiant un nombre déterminé d'années est du féminin : *la période des temps modernes*.

Quand il signifie le plus haut point, il est ordinairement du masculin. Ex. : *Démosthène et Cicéron ont porté l'éloquence à son plus haut période*.

Période est emprunté au latin *periodus*, qui, malgré l'apparence masculine de sa terminaison, est du genre féminin. C'est cette terminaison insolite qui a causé en français la confusion des genres.

595. **Gent** est du féminin au singulier (la *gent* criarde) et signifie alors *la race, la foule*.

Gens, au pluriel, signifie *les hommes* et se construit avec un adjectif indifféremment au masculin ou au féminin : **Instruits ou instruites par l'expérience, les vieilles gens sont soupçonneux ou soupçonneuses**.

On ne pourrait cependant pas dire *les vieux gens*.

Cet exemple prouve que l'influence de l'usage ne permet pas de mettre indifféremment *vieilles* ou *vieux* devant *gens*. Il y aura donc jusqu'à nouvel ordre des adjectifs qui placés *immédiatement* devant *gens* devront toujours se mettre au féminin : *Ces bonnes gens, ces vieilles gens, ces prudentes gens*, etc.

Gent (qui vient du latin *gentem*, nation) est du féminin et signifia d'abord nation, peuple : « *O combien lors aura de veuves La gent qui porte le turban* », dit Malherbe ; puis il perdit au pluriel cette signification (que toutefois nous retrouvons encore dans le *droit des gens*, pour le droit des *nations*), et la remplaça par la signification d'*hommes, d'individus* (les *gens* de ce pays, les *gens* de mer, etc.).

Ainsi on abandonna dans le mot *gens* le féminin, qui était le genre propre de ce mot, pour le remplacer par le masculin, genre de l'idée

nouvelle (*homme, individu*) que ce mot exprimait. C'est cette lutte entre les deux genres qui a donné au mot *gens* la double règle que nous venons d'expliquer.

SECTION III

DU NOMBRE

1° NOMS A DOUBLE PLURIEL

596. **Aïeul**, dans le sens d'ancêtres, a pour pluriel **aïeux** : *Les Francs sont nos aïeux.*

Mais quand il désigne le *grand-père paternel*, le *grand-père maternel*, il fait **aïeuls** : *Cet enfant a encore ses deux aïeuls.*

Cette distinction de sens n'existait pas autrefois. La Bruyère dit encore : *Les hommes de génie n'ont ni aïeuls ni descendants.* Phrase qui, très régulière pour son temps, serait absurde d'après la règle actuelle.

597. **Ciel** fait au pluriel **cieux** : *Notre père qui êtes aux cieux....*

Il fait **ciels** :

1° En terme de peinture : *Ce peintre fait bien les ciels;*

2° Dans le sens de climat : *Nice est sous un des plus beaux ciels de l'Europe;*

3° Dans quelques expressions techniques, telles que : **ciels de lit**, **ciels de carrière**.

598. **Œil** fait **yeux** : *J'ai mal aux yeux.*

On dit aussi au figuré : *les yeux du pain, du bouillon, etc.*

Mais on emploie *œils* et non *yeux* pour désigner de petites lucarnes appelées **œils-de-bœuf**, ainsi que quelques plantes (**œils-de-chèvre**) et certaines pierres précieuses (**œils-de-serpent**, **œils-de-chat**).

Yeux vient de l'accusatif latin *oculos*, qui a donné *ueils*, puis *ueus* par vocalisation de *l*. Le mot *ueus* est devenu *ieus* par une sorte de dissimilation. Quant à *œils*, c'est le pluriel régulier de *œil* (du latin *oculu(m)*, devenu successivement *ueil*, *euil*, *œil*).

599. **Travail** fait **travaux** : *Il a terminé ses travaux.* Mais quand il désigne une machine destinée à maintenir les chevaux vicieux, ou dans le sens spécial de rapport officiel,

il fait au pluriel **travails** : *Ce ministre a eu plusieurs travaux cette semaine avec le roi* (Acad.).

600. **Ail** fait au pluriel **aulx** dans le langage ordinaire : *Il a des aulx dans son jardin*; mais en botanique on préfère **ails**.

2^o NOMS INVARIABLES

601. Quelques noms ne s'emploient d'ordinaire qu'au singulier. Ce sont :

1^o Des noms de métaux : *argent, platine*.

2^o Des noms abstraits : *la modestie, la justice, la candeur*;

3^o Des noms de sciences et d'art : *l'agriculture, la chimie, l'astronomie*;

4^o Des mots employés comme noms : *le beau, le vrai, le boire, le manger*.

602. **Témoin** ne prend pas la marque du pluriel au commencement d'une phrase et dans l'expression à *témoin* : **Témoin** les blessures qu'il a reçues. — *Je vous prends tous à témoin*.

Prendre à témoin signifie proprement *prendre à témoignage*. C'est un débris de notre vieille langue qui disait *élire un chevalier à roi, prendre un baron à mari* (*élire un chevalier pour roi, prendre un baron pour mari*).

603. Certains noms au contraire ne s'emploient qu'au pluriel, tels sont :

accordailles,	broussailles,	fiançailles,	mouchettes,
affres,	confins,	frais,	nippes,
aguets,	décombres,	funérailles,	obsèques,
alentours,	dépens,	hardes,	prémices,
armoiries,	doléances,	mânes,	ténèbres,
arrérages,	entrailles,	matériaux,	vêpres,
besicles,	épousailles,	mœurs,	vivres.

604. Parfois le même mot change de sens suivant qu'il est employé au singulier ou au pluriel. Ainsi : *assise*, pierre qui sert de base à un mur ; *assises*, session d'une cour criminelle ; — *ciseau*, instrument de menuisier, de sculpteur ;

ciseaux, instrument de tailleur; — *lunette*, verre destiné à grossir les objets; *lunettes*, double verre destiné à aider la vue, etc.

605. Les mots invariables (*adverbes*, *conjonctions*, etc.) employés comme noms, ne prennent pas la marque du pluriel. Ex. *Les si*, *les car*, *les pourquoi* sont la porte par où la noise entra dans l'univers. (La Fontaine.)

3^e PLURIEL DES NOMS DÉRIVÉS DES LANGUES ÉTRANGÈRES

606. Les noms tirés des langues étrangères prennent la marque du pluriel lorsqu'un long usage les a rendus tout à fait français. Ainsi, d'après l'Académie (Dictionnaire de 1878), on écrit au pluriel avec un *s* :

des accessit <i>s</i> ,	des déficit <i>s</i> ,	des quidam <i>s</i> ,
— agenda <i>s</i> ,	— domino <i>s</i> ,	— quintette <i>s</i> ,
— album <i>s</i>	— duo <i>s</i> ,	— quiproquo <i>s</i> ,
— alibi <i>s</i> ,	— factotum <i>s</i> ,	— quolibet <i>s</i> ,
— alinéa <i>s</i> ,	— factum <i>s</i> ,	— récépissé <i>s</i> ,
— Alléluia <i>s</i> ,	— folio <i>s</i> ,	— reliquat <i>s</i> ,
— alto <i>s</i> ,	— imbroglia <i>s</i> ,	— solo <i>s</i> ,
— andante <i>s</i> ,	— impromptu <i>s</i> ,	— spécimen <i>s</i> ,
— apartés,	— macaroni <i>s</i> ,	— tilbury <i>s</i> ,
— autodafé <i>s</i> ,	— opéra <i>s</i> ,	— tory <i>s</i> ,
— aviso <i>s</i> ,	— oratorio <i>s</i> ,	— tramway <i>s</i> ,
— bénédicité <i>s</i> ,	— panorama <i>s</i> ,	— trio <i>s</i> ,
— bifteck <i>s</i> ,	— pensum <i>s</i> ,	— vertigo <i>s</i> ,
— bravos,	— piano <i>s</i> ,	— vivat <i>s</i> ,
— concerto <i>s</i> ,	— placet <i>s</i> ,	— zéro <i>s</i> .

L'Académie écrit sans *s* :

des Avé,	des errata,	des pater,
— concetti,	— exeat,	— quatuor,
— duplicata,	— lazzi,	— verso.

Elle garde le silence sur le pluriel de :

adagio,	budget,	criterium,	embargo,
allégro,	confiteor,	débet,	forte,
amen,	Credo,	diorama,	frater,

intérim,	memento,	recto,	ténor,
largo,	mémorandum,	requiem,	tibia,
lavabo,	miséréré,	satisfecit,	ultimatum,
lumbago,	muséum,	scherzo,	veto,
magister,	palladium,	septuor,	virago,
Magnificat,	pizzicato,	stabat,	visa, etc.

Il semble permis désormais de former le pluriel de tous les noms d'origine étrangère en y ajoutant un *s*, surtout à ceux que l'Académie a déjà francisés par l'emploi des accents ; par exemple *ténor*, *memento*, *muséum*, *débet*, etc.

Cependant on écrit toujours sans *s* au pluriel :

ecce-homo,	in-octavo,	nota bene,	tantum ergo,
ex-voto,	in-pace,	post-scriptum,	Te Deum,
in-folio,	in-quarto,	statu-quo.	vade-mecum.

Carbonaro, *lazarone* (Acad. 1878), *dilettante* et quelques autres conservent en français le pluriel qu'ils ont en italien : *carbonari*, *lazaroni*, *dilettanti*, etc.

4^e PLURIEL DES NOMS COMPOSÉS

607. Quand les noms composés sont écrits en un seul mot, comme *portemanteau*, *contrevent*, ils suivent la règle du pluriel des noms simples : des *portemanteaux*, des *contrevents*.

Il faut excepter *gentilhomme* et *bonhomme* qui l'ont au pluriel : des *gentils hommes*, des *bons hommes*.

Quand les noms composés sont écrits en deux mots, comme *coffre-fort*, *porte-drapeau*, *serre-tête*, etc., on peut supprimer le trait d'union et écrire chaque mot séparément en observant avec chacun les règles générales de la syntaxe. Ex. : *Un chef d'œuvre*, des *chefs d'œuvre* ; — *Un pot au feu*, des *pots au feu* ; — *Un pied d'alouette*, des *pieds d'alouette*.

REMARQUE. — Le nom et l'adjectif peuvent seuls prendre la marque du pluriel ; tout autre mot, *verbe*, *adverbe*, *préposition* reste invariable.

Les règles qui fixent le pluriel des noms composés, avec ou sans trait d'union, sont les suivantes :

608. Deux noms. — Si le nom composé est formé de

deux noms, ils prennent généralement tous deux la marque du pluriel. Ex. :

des biens-fonds,	des choux-raves,	des martins-pêcheurs,
— bornes-fontaines,	— fourmis-lions,	— oiseaux-mouches,
— chats-tigres,	— gommes-résines,	— porcs-épics,
— chefs-lieux,	— laurier-roses,	— reines-marguerites,
— chiens-loups,	— loups-garous,	— sapeurs-pompiers,
— choux-fleurs,	— malles-postes,	— taupes-grillons.

Il faut excepter les *reines-Claude*, etc.

Dans les noms composés d'un mot étranger et d'un nom, ce dernier seul prend la marque du pluriel : des *électro-aimants*, des *Gallo-Romains*, des *Anglo-Saxons*, des *tragi-comédies*, etc.

609. Deux noms avec préposition. — Si les deux noms sont unis par une préposition, le premier seul prend la marque du pluriel : un *chef-d'œuvre*, des *chefs-d'œuvre*, un *arc-en-ciel*, des *arcs-en-ciel*, des *œils-de-bœuf*, des *pots-de-vin*, etc.

Il faut excepter les mots *coq-à-l'âne*, *pied-à-terre*, *tête-à-tête*, etc., dont les deux noms restent invariables. (Ces mots supposent toujours une ellipse : des *propos où l'on passe du coq à l'âne*, des *endroits où l'on met pied à terre*; des *entretiens tête à tête*.)

Quand la préposition est sous-entendue, la règle reste la même : un *Hôtel-Dieu*, des *Hôtels-Dieu* (c'est-à-dire *de Dieu*) ; une *Fête-Dieu*, des *Fêtes-Dieu* (*fête de Dieu*), un *bain-Marie*, des *bains-Marie*, un *timbre-poste*, des *timbres-poste*.

Les Latins marquaient par le génitif le rapport de possession : *liber Petri*, le livre de Pierre. Nous avons vu au § 265 que le français, en réduisant à un seul cas pour chaque nombre les six cas de la déclinaison latine, dut les remplacer par les prépositions *de* ou *à* (que le latin vulgaire employait déjà pour cet usage, disant par exemple *caballus de Petro*, *do panem ad Petrum*, pour le cheval de Pierre, je donne du pain à Pierre). A l'origine, le français conservait cependant assez fortement le souvenir du génitif latin pour marquer le rapport de possession par la simple apposition des deux noms, apposition qui avait lieu d'abord en plaçant le nom du

possesseur avant celui de l'objet possédé (*le Dieu inimi* pour *les ennemis de Dieu*). Il nous est resté des traces de cette inversion dans *chiendent* et *chèvrefeuille*, qui signifient proprement *dent de chien*, *feuille de chèvre*, et dans la locution *Dieu merci* (par la *merci* ou *miséricorde de Dieu*). Plus tard le vieux français renversa l'apposition, et, plaçant le nom du possesseur après celui de l'objet possédé, il dit (toujours sans préposition) *l'épée le roi*, *la volonté Dieu*, *la maison Dieu*, pour *l'épée du roi*, *la volonté de Dieu*, *la maison de Dieu*, et cette apposition subsiste encore aujourd'hui dans quelques expressions (*la Fête-Dieu*, *l'Hôtel-Dieu*, pour *la Fête de Dieu*, *l'Hôtel de Dieu*) et surtout dans une foule de noms géographiques (*Château-Thierry*, le *Val Richer*, c'est-à-dire le *château de Thierry*, le *vallon de Richer*, etc.).

610. Nom et adjectif. — Si le nom composé est formé d'un nom et d'un adjectif ou d'un participe, ils prennent tous deux la marque du pluriel :

des aigues-s-marine s ,	des beau x -frère s ,	des coffre s -fort s ,
— arc s -boutant s ,	— belle s -mère s ,	— franc s -tireur s ,
— ha s -fond s ,	— blanc s -bec s ,	— petit s -maître s ,
— ba s -relief s ,	— blanc s -seing s ,	— plate s -bande s ,
— basse s -cour s ,	— bout s -rimé s ,	— procè s -verbaux s ,
— basse s -taille s ,	— cerf s -volant s ,	— rouge s -gorge s ,
— beau x -fil s ,	— chauve s -souris s ,	— sergent s -major s ,
— grand s -père s ,	— grand s -oncle s ,	— grand s -duc s .

Il faut en excepter quelques locutions telles que *grand'mère*, *grand'messe*, *terre-plein*, *cheval-léger* (proprement *cheval-léger*). Dans ces mots, le pluriel se forme comme pour les noms composés écrits en un seul mot, c'est-à-dire que le dernier mot prend seul la marque du pluriel : des *grand'mères*, des *grand'messes*, des *terre-pleins*, des *cheval-légèr**s***.

611. Nom et verbe. — Si le nom est composé d'un nom et d'un verbe, le nom seul prend la marque du pluriel : un *prête-nom*, des *prête-nom**s***, un *passe-droit*, des *passe-droit**s***, un *serre-frein*, des *serre-frein**s***, un *cure-dent*, des *cure-dent**s***.

Il faut excepter les mots tels que les suivants, qui s'écrivent au pluriel comme au singulier :

abat-jour,	coupe-gorge,	porte-bougie,
abat-vent,	couvre-feu,	porte-drapeau,
brise-glace,	crève-cœur,	porte-monnaie,
brise-raison,	gagne-pain,	porte-montre,
brise-tout,	passe-temps,	prie-Dieu,
cache-nez,	perce-neige,	trompe-l'œil,
casse-tête,	pèse-lait,	trouble-fête.

On décompose ainsi ces mots : un instrument qui abat *le jour*, qui abat *le vent*, qui brise *la glace*, etc. De là leur invariabilité.

Les noms composés qui ont déjà *s* au singulier ne changent pas au pluriel : un *porte-clefs* (celui qui porte *les clefs*), des *porte-clefs*. Il en est de même pour un *brise-lames*, un *compte-gouttes*, un *gobe-mouches*, un *porte-allumettes*, un *porte-liqueurs*, un *vide-poches*, un *presse-papiers*, etc.

Font exception les mots composés avec le mot *garde*, tels que *garde-chasse*, *garde-meuble*, etc. *Garde* prend un *s* lorsque le mot désigne une personne, un gardien : un *garde-chasse*, des *gardes-chasse*; un *garde-malade*, des *gardes-malade*; mais il reste invariable quand il désigne un instrument, un objet : un *garde-manger*, des *garde-manger*; un *garde-fou*, des *garde-fous*; une *garde-robe*, des *garde-robes*.

612. Nom avec un adverbe ou une préposition. — Si le nom composé est formé d'une préposition et d'un nom ou d'un adverbe et d'un nom, le nom seul prend la marque du pluriel :

des avant-coureurs,	des contre-allées,	des sous-fermes,
— avant-gardes,	— contre-amiraux,	— sous-lieutenants,
— avant-goûts,	— contre-coups,	— sous-officiers,
— avant-postes,	— contre-ordres,	— sous-préfets,
— avant-scènes,	— contre-parties,	— sous-sols,
— arrière-boutiques,	— entr'actes,	— vice-amiraux,
— arrière-gardes,	— entre-colonnes,	— vice-recteurs,
— arrière-neveux,	— quasi-délits,	— vis

613. Noms invariables. — Si le nom composé n'est formé ni d'un nom, ni d'un adjectif, aucune des parties ne prend la marque du pluriel :

des boute-hors,	des on dit,	des qu'en-dira-t-on,
— branle-bas,	— oui-dire,	— réveille-matin,
— bric-à-brac,	— passe-partout,	— sauve-qui-peut,
— cache-cache,	— passe-passe,	— soi-disant,
— gagne-petit,	— pince-sans-rire,	— songe-creux,
— laissez-passer,	— quant-à-soi,	— va-et-vient.

614. En résumé, pour former le pluriel des noms composés, il faut avant tout examiner le sens qu'ils expriment. Ainsi l'on écrira des *serre-tête*, parce qu'on n'y serre qu'une tête ; mais un *chasse-mouches*, parce que ce balai sert à chasser les mouches ; — des *abat-jour*, parce qu'ils abattent le jour ; mais un *porte-clefs*, parce qu'il porte plusieurs clefs.

5° PLURIEL DES NOMS PROPRES

615. Les noms propres de personnes ne prennent pas la marque du pluriel. Ex. : *Les deux Corneille étaient frères.* — *Les Corneille, les Molière, les Racine ont illustré le règne de Louis XIV.*

On tolère maintenant que les noms propres précédés de l'article pluriel prennent la marque du pluriel. Ex. : *Les deux Corneille s.*

Il vaut mieux cependant n'employer qu'au singulier les noms propres comme *La Fontaine, La Bruyère, Le Brun*, dont la forme même semble exclure l'idée du pluriel.

Mais ils prennent la marque du pluriel lorsqu'ils sont employés comme noms communs. Ex. : *Les Corneille s et les Racine s sont rares.* — *Un Auguste aisément peut faire des Virgiles* (c'est-à-dire des poètes comme Virgile).

De même on écrira toujours avec un *s* : *Les Bourbons, les Guises, les Condés, etc.* — *J'ai plusieurs Virgiles dans ma bibliothèque* (c'est-à-dire plusieurs exemplaires des œuvres de Virgile). — *Ce musée possède des Raphaëls* (des tableaux de Raphaël), *des Poussins*.

Les noms propres de pays prennent aussi la marque du pluriel : *Les deux Guinées, les deux Amériques.*

SECTION IV

COMPLÉMENT DU NOM

616. On appelle **complément** d'un nom le mot qui complète le sens de ce nom à l'aide des prépositions *de*, *à*, *en*, etc. Ainsi, dans — *un homme d'honneur*; *la maison de Paul*; *un fusil à aiguille* — *d'honneur* est le complément de *homme*; *de Paul*, le complément de *maison*; *à aiguille*, le complément de *fusil*.

Les Latins exprimaient par les diverses terminaisons des cas les rapports que nous exprimons à l'aide de nos prépositions. D'ordinaire ils mettaient le complément du nom au génitif ou à l'ablatif : *Liber Petri* (le livre *de Pierre*); *Puer egregiā indole* (un enfant *d'un bon naturel*); *Tempus legendi* (le temps *de lire*), etc.

Dans les locutions de ce genre, *à* réunit deux termes dont le second désigne tantôt le possesseur (*la barque à Caron*), tantôt l'objet possédé (*chandelier à branches*). Dans ce dernier cas *à* signifie *avec*. Outre la possession, *à* et *de* servent encore à marquer le rapport de la cause à l'effet, celui de la partie au tout, etc.

617. On trouve aussi **en**, **sans**, **autour**, etc., également employés pour cet usage : *Un homme sans fortune*; *une épée en acier*; *un voyage autour du monde*.

618. Les infinitifs peuvent également servir de compléments aux noms : *L'art d'écrire*; *la façon de marcher*, etc.

619. Il faut soigneusement distinguer le cas où le nom et son complément sont unis par l'article **du**, de celui où ils le sont par la préposition **de** : *un palais de roi* et *le palais du roi* n'expriment point la même idée : la première phrase est générale et qualifie un *palais* qui est d'aspect vraiment *royal* (*cette maison est un vrai palais de roi*); la seconde phrase, au contraire, est très précise et détermine à qui appartient le palais (*cette maison est le palais du roi*).

620. Lorsque deux noms demandent après eux la même préposition, ils peuvent avoir le même complément. Ex. : *Son ardeur et son application au travail* (parce que *ardeur* et *application* demandent également la préposition à).

Mais on ne dira pas : *Son obéissance et son affection pour son maître*. Il faut donner à chaque mot le **complément** qui lui convient, et dire : *Son obéissance à son maître et son affection pour lui*.

621. L'emploi d'un nom au singulier ou au pluriel après une préposition dépend uniquement de la pensée. Il faut donc examiner si ce complément renferme oui ou non l'idée du pluriel. Ainsi l'on dira : *marchand de lait* (qui vend *du lait*), mais *marchand de pommes* (qui vend *des pommes*); *un fruit à noyau* (qui a *un noyau*), mais *un fruit à pépins* (qui a *des pépins*).

Cette règle est très vague en français et le Dictionnaire de l'Académie ne peut être d'aucun secours, car on y trouve le même complément au singulier et au pluriel dans des cas identiques; lait d'*amande* et pâte d'*amandes*; pelure de *pomme* et compote de *pommes*; sirop de *groseille* huile d'*olive*, etc.

En résumé, dans toutes les constructions où le sens permet de comprendre le **nom** complément aussi bien au singulier qu'au pluriel, on pourra employer l'un ou l'autre nombre.

Ex. : *Des habits de femme* ou *de femmes*.

Des confitures de groseille ou *de groseilles*.

Des femmes en bonnet blanc ou *en bonnets blancs*.

Avec *tout* on met indifféremment le singulier ou le pluriel : *des hommes de toute sorte* ou *de toutes sortes*; *des marchandises de toute espèce* ou *de toutes espèces*.

CHAPITRE II

SYNTAXE DE L'ARTICLE

622. Nous avons vu (§ 295) que l'article s'accorde en genre et en nombre avec le nom : *Le père est bon ; la mère est heureuse ; les enfants sont contents.*

Cependant, par suite d'une ellipse, on trouve quelquefois un article féminin devant un nom masculin, ou un article masculin devant un nom féminin : *coiffé à la Titus ; un ouvrage fait à la diable ; une peinture à la Rembrandt* (c'est-à-dire à la manière de Titus, à la manière du diable, etc.). — *La Saint-Jean, la Saint-Pierre, la Saint-Martin* (c'est-à-dire la fête de...). — *Du bourgogne, du champagne* (c'est-à-dire du vin de...).

SECTION I

EMPLOI DE L'ARTICLE DEVANT LES NOMS COMMUNS

1° ARTICLE DÉFINI

623. Nous avons vu que l'article **défini** se place devant les noms communs pris dans un sens déterminé. Ex. : *Le chant du rossignol est beau.*

Mais on ne met pas d'article devant les noms pris dans un sens indéterminé. Ex. : *Une table de marbre, un homme sans talent, une page d'histoire.*

624. Quand l'article se rapporte à deux noms, il doit être répété devant chacun d'eux : *le père et la fille*, et non pas : *les père et fille.*

625. Il faut excepter de cette règle quelques locutions consacrées par l'usage, telles que : *les arts et métiers, les ponts et*

chaussées, les père et mère, les officiers, sous-officiers et soldats, etc.

On omet encore l'article devant le second nom quand celui-ci ne sert qu'à expliquer le premier : *le Pont-Euxin ou mer Noire; le Grand Océan ou océan Pacifique.*

626. Quand plusieurs adjectifs unis par *et* se rapportent à un seul et même nom, il faut répéter l'article si ces adjectifs se rapportent à des personnes ou à des choses différentes, mais désignées par un seul nom : *la grande et la petite maison*, et non : *la grande et petite maison*. Mais on peut dire indifféremment : *l'histoire ancienne et la moderne*, ou *l'histoire ancienne et moderne*.

On dira aussi correctement *le brave et illustre Turenne*, parce que les deux adjectifs qualifient la même personne.

Cependant on peut répéter l'article devant tous les adjectifs qualifiant un même nom, quand on veut insister sur chaque qualificatif et qu'on ne les réunit pas par une conjonction. Ex. : *Bossuet, le grand, le sublime orateur chrétien.*

627. On ne met pas l'article défini :

1^o Dans certaines locutions comme : *avoir faim, avoir soif, avoir envie, avoir coutume, faire peur, faire pitié, faire justice, prendre feu, demander pardon, prendre patience, porter bonheur, mettre fin, perdre contenance, prendre garde, en guise de remerciement, bâti à chaux et à sable, agir de bonne foi, etc.*

2^o Dans les proverbes ou sentences générales : *Pauvreté n'est pas vice; Plus fait douceur que violence.*

3^o Dans les énumérations, quand on veut donner à la phrase plus de rapidité : *Femmes, moine, vieillards, tout était descendu.* (La Font.).

4^o Devant les noms mis en apostrophe : *Allez, vils combattants, inutiles soldats!*

REMARQUES. — I. Nous avons vu (§ 154-157) que l'article se plaçait aussi devant les adjectifs, les verbes, les participes, etc.,

pris comme noms. Ex. : **le beau, le froid, le chaud, la boire, le manger, le tranchant, le pour, le contre, le ou, le non, le pourquoi**, etc.

II. Parfois le sens de la phrase peut changer selon qu'on emploie ou qu'on n'emploie pas l'article. Ainsi :

Je lui ai demandé la raison de sa conduite ; — Je lui ai demandé raison de cette injure ;

Il entend la raillerie (c'est-à-dire *il sait plaisanter*) ; — *Il entend raillerie* (c'est-à-dire *il supporte la raillerie sans se fâcher*) ;

Tenir la tête de quelqu'un ; — Tenir tête à quelqu'un (lui résister), etc.

2^e ARTICLE PARTITIF.

628. Quand le nom pris dans un sens partitif est précédé d'un adjectif, l'article partitif peut se remplacer par la préposition **de** : *Je mange de bon pain, de bonne viande, de bons fruits.*

Cependant on conserve l'article quand l'adjectif forme avec le nom une sorte de mot composé : *des petits-mâtres, des jeunes gens, des bons mots, des bas-reliefs*, etc.

629. Quand l'adjectif suit le nom, l'article persiste : *Je mange du pain excellent.*

Dans les phrases négatives on met **de** devant le nom pris dans un sens partitif. Ex. : *Je ne fais pas de fautes.*

Mais si le sens de ce nom est déterminé par un adjectif ou par le reste de la phrase, on emploie l'article. Ex. : *Je ne fais pas des fautes grossières ; Je ne fais pas des fautes qui vous fassent rire.*

SECTION II

EMPLOI DE L'ARTICLE DEVANT LES NOMS PROPRES

630. Les noms propres de personnes, étant suffisamment déterminés par eux-mêmes, ne prennent pas ordinairement d'article en français : *Mécène protégeait Horace et Virgile; Racine était l'ami de Boileau.*

Il faut excepter les noms propres comme : *le Tasse, l'Arioste, le Titien, le Camoëns, etc.*, qui ont conservé en français l'article qu'ils avaient en italien et en portugais.

631. L'article se met quelquefois dans un sens emphatique devant les noms propres de personnes, et dans ce cas il est toujours au pluriel. Ex. : *Les Bossuet, les Molière, les Condé ont illustré le siècle de Louis XIV; c'était aussi l'époque des Colbert, des Vauban, des Pascal.*

632. L'article se met aussi devant les noms propres :

1° Quand ils sont accompagnés d'un adjectif ou d'un complément : *Le grand Condé, l'éloquent Bourdaloue. — Le Racine d'Athalie est encore supérieur au Racine de Phèdre.*

2° Quand ils désignent des œuvres d'art : *le Moïse de Michel-Ange; la Vénus de Milo.*

3° Quand ils sont employés comme noms communs : *Napoléon fut l'Alexandre des temps modernes.*

633. L'article peut se mettre devant les noms de contrées, de fleuves, de montagnes : *l'Europe, l'Asie, la France, la Seine, les Alpes.*

Mais on dit sans article : *les guerres d'Orient, les vins d'Espagne, les rois de France, l'histoire d'Angleterre, etc.*

Au contraire, on emploie l'article dans : *l'or du Pérou,*

la guerre du Chili, la porcelaine du Japon, etc. L'usage est le seul guide à cet égard.

Les noms de villes ne prennent pas l'article, excepté quand ils sont accompagnés d'un adjectif qualificatif ou d'un complément : *Le grand Paris le Paris de Philippe Auguste; la Rome des Césars*.

Quelques noms propres de ville sont toujours précédés de l'article : *La Ferté, Le Havre, La Rochelle, Le Puy, Les Andelys*, etc. Mais ces noms étaient d'abord des noms communs.

SECTION III

EMPLOI DE L'ARTICLE DEVANT PLUS, MOINS, MIEUX

654. Devant les adverbes *plus, moins et mieux* on emploie *le, la, les* quand il y a comparaison avec un autre objet. Ex. : *La rose est la plus belle des fleurs. Les gazelles sont les plus agiles des quadrupèdes*.

Mais *le* reste invariable lorsqu'on veut exprimer une qualité portée au plus haut degré, sans aucune idée de comparaison. Ex. : *Cette rivière n'a pas débordé, même quand elle a été le plus haute. — C'est elle qui a été le plus adroite. — C'est la maison qui est le mieux bâtie*.

A l'origine l'emploi de l'article était beaucoup plus restreint qu'aujourd'hui. Ainsi l'ancienne langue ne mettait pas d'article devant les noms abstraits; on disait : *souffrir mort, entreprendre guerre, faire récit*, etc. De là viennent nos locutions : *demandeur grâce, faire merveille, travailler par force*, etc. De là aussi, les proverbes : *contentement passe richesse, pauvreté n'est pas vice*, etc.

Jusqu'au milieu du dix-septième siècle, les règles de l'emploi ou de la suppression de l'article furent indécises. Ainsi on trouve sans article : *Ce fut lui qui premier édifia un temple à la foi* (Amyot). — *On peut vaincre par rigueur et audace un cœur obstiné* (du Bartas). — *Prenant nouveau prix de la main qui le fait* (Corneille). — *J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle* (id.).

Par contre on trouve avec l'article : *A dire le vrai* (Racine). — *Vous*

aurez passé sur des petits ponts (Mme de Sévigné). — *Demande des plus grands succès... appréhende des semblables accidents* (Vauban), etc.

Les noms propres géographiques ne prenaient pas d'abord d'article : *Par Ganelon sera destruite France* (Chanson de Roland). — *Li emperere Carles de France dulce* (id.).

*Et Jehanne, la bonne Lorraine,
Qu'Anglois brulèrent à Rouen.* (Villon.)

Un peu plus tard nous trouvons au contraire dans Amyot : *Tigranes et Mithridates estoient tous prests à descendre en la Lycaonie et en la Cilicie, afin qu'ils peussent s'emparer de la Province de l'Asie.*

De bonne heure dans le style familier on ajouta l'article aux noms propres. On dit *la Berthe, la Jeanne, la Martine*, etc. Mme de Sévigné écrit avec l'article : *J'ai entendu la passion du Mascaron*; — *J'en demande pardon au Bourdaloue et au Mascaron.*

CHAPITRE III

SYNTAXE DE L'ADJECTIF

SECTION I

ADJECTIFS QUALIFICATIFS

I. Accord de l'adjectif.

635. Nous avons vu que l'adjectif se met au **même genre** et au **même nombre** que le **nom** ou **pronom** auquel il se rapporte : *Le père est bon, — ma mère est bonne, — elle est bonne, — nous sommes bons.*

La règle était la même en latin : *pater bonus, mater bona* (le père bon, la mère bonne).

636. L'adjectif qui se rapporte à **plusieurs noms** au singulier se met au **pluriel** : *Le riche et le pauvre sont égaux devant la loi.*

La règle était la même en latin : *pater et filius boni; mater et filia bonæ* (le père et le fils bons; la mère et la fille bonnes).

Si les noms sont de **différents genres**, l'adjectif se met au **masculin pluriel** : *Le père et la mère sont prudents.*

La règle était la même en latin : *pater et mater boni* (le père et la mère bons).

637. Après deux noms unis par la conjonction *ou*, l'adjectif s'accorde avec le dernier nom quand il ne qualifie réellement que ce dernier. Ex. : *Les colonnes se construisent en bois ou en pierre très dure.*

Mais, si l'adjectif qualifie les deux noms, il s'accorde avec les deux : *Les Lapons se nourrissent de chair ou de poisson crus.*

638. Après deux noms unis par *de*, l'adjectif s'accorde selon le sens avec le premier nom ou avec le second; ainsi l'on dira : *Des robes de soie trainantes et des robes de soie légère.* — *Des bas de coton bleus, et des bas de coton écru.*

639. La règle est la même après un nom collectif; ainsi l'on dira : *Un groupe de maisons désagréable à la vue et un groupe de maisons construites en briques.* — *Une multitude de poissons considérable et une multitude de poissons morts.*

Mais après les locutions collectives *assez de, beaucoup de, la plupart, la plus grande partie, etc.*, l'adjectif s'accorde toujours avec le complément : *Assez de gens sont misérables; beaucoup d'insectes sont nuisibles aux récoltes, etc.*

640. Quand deux ou plusieurs noms marquent une gradation, et qu'on veut plus spécialement fixer l'attention sur le dernier, on peut donner à l'adjectif le genre et le nombre de ce dernier nom : *Condé montra à Rocroy un courage, un sang-froid, une audace étonnante.*

641. **Adjectifs composés.** — Lorsqu'un adjectif est composé de deux adjectifs (ou d'un adjectif et d'un participe), les deux parties s'accordent avec le nom : *Des poires aigres douces; des roses fraîches écloses* (c'est-à-dire *fraîchement écloses*).

On tolère que les adjectifs composés comme *court vêtu, mort né, nouveau né, nouveau venu, premier né, dernier né, etc.*, s'écrivent en un seul mot *courtvéту, mortné, etc.* Ils suivent alors les règles générales d'accord : *Des enfants courtvéтуs, une fille nouveaunéе, une brebis mortnéе.*

642. Les adjectifs employés adverbialement, comme dans

les expressions *parler haut, marcher droit, crier fort, etc.*, sont naturellement invariables : *Elles chantent juste ; cette fleur sent bon, etc.*

643. Nous avons vu (§ 134) que les adjectifs précédés de l'article servent à former de nouveaux noms, comme *le beau, le vrai, le juste, etc.* Ces noms ne s'emploient qu'au singulier.

Il ne faudrait pas abuser de ce mode de formation, beaucoup moins fréquent dans notre langue moderne que dans les grands écrivains du *xviii^e* siècle, sous l'influence des *Précieuses*.

Ainsi Corneille a dit : *Ces cruels généreux, perfide généreux, ce superbe, cette inexorable, adorable cruelle, etc.*

Racine : *Vivre comme un silencieux ; Pouvez-vous d'un superbe oublier les mépris ? etc.*

644. Après l'expression *avoir l'air*, l'adjectif s'accorde, d'après le sens, avec le mot *air* ou avec le nom précédent. Ainsi l'on pourra dire : *Cette femme a l'air contente ou content*, parce que l'adjectif *content* peut s'appliquer aussi bien à la femme qu'à l'air, à la mine. — Mais on dira : *Cette femme a l'air sourde, cette femme a l'air veuve* ; parce que *sourde* et *veuve* ne peuvent s'appliquer qu'à femme.

645. REMARQUE. — Plusieurs adjectifs, selon qu'ils sont placés avant ou après le nom, prennent une signification différente ; en voici quelques exemples :

Air faux, c'est-à-dire hypocrite, dissimulé. — **Faux air**, c'est-à-dire apparent.

Écrivain méchant, c'est-à-dire mordant. — **Méchant écrivain**, c'est-à-dire sans talent.

Homme bon, c'est-à-dire qui a de la bonté. — **Bon homme**, c'est-à-dire qui a de la bonhomie, de la naïveté.

Homme brave, c'est-à-dire courageux. — **Brave homme**, c'est-à-dire bon et obligeant.

Homme grand, c'est-à-dire de haute taille. — **Grand homme**, c'est-à-dire supérieur aux autres.

Homme honnête, c'est-à-dire poli. — **Honnête homme**, c'est-à-dire qui a de la probité.

Homme pauvre, c'est-à-dire qui n'est pas riche. — **Pauvre homme**, c'est-à-dire qui inspire de la pitié.

Livre triste, c'est-à-dire qui porte à la tristesse. — **Triste livre**, c'est-à-dire mauvais.

Mer haute, c'est-à-dire quand la marée est montée. — **Haute mer**, c'est-à-dire la mer loin du bord.

Termes propres, c'est-à-dire convenables au sujet. — **Propres termes**, c'est-à-dire les mêmes termes sans y rien changer.

Voix commune, c'est-à-dire sans distinction. — **Commune voix** (*d'une*), c'est-à-dire à l'unanimité.

Remarques sur l'accord de quelques adjectifs.

646. L'adjectif *nu* joint au nom par un trait d'union reste invariable : **nu-pieds**, **nu-tête**

Dans tout autre cas, il s'accorde en genre et en nombre avec le nom : *les pieds nus*, *la tête nue*; *la nue propriété* (c'est-à-dire la propriété d'un bien sans les revenus).

On tolère l'accord de *nu* en supprimant le trait d'union : **nus pieds**, **nue tête**.

L'ancien français ne connaissait point cette règle, et l'on trouve encore au dix-septième siècle : *Il est nus pieds*, *elle est nues jambes*. *Elle y alla nus pieds*, *comme toutes les religieuses* (Racine). — *Madame de Guिताut était nues jambes et avait perdu une de ses mules* (Sévigné).

647. L'adjectif *demi* joint au nom par un trait d'union reste invariable : **Une demi-livre**, **une demi-heure**.

On tolère aussi *une demie heure*, *des demies heures*, sans trait d'union.

Placé après le nom, il s'accorde en genre, mais garde toujours le singulier : **Une livre et demie**, **deux heures et demie**.

Demi placé après un nom au pluriel reste au singulier, parce qu'il s'accorde en réalité avec le nom sous-entendu pris au singulier : **Deux heures et demie**, c'est-à-dire *deux heures et une demie*.

On dit avec *demi* invariable *midi et demi*, *minuit et demi*, c'est-à-dire *demi-heure* après midi, après minuit.

REMARQUE. — **Demi** employé comme nom est du masculin : *Deux demis valent un entier* ; mais quand ce mot signifie la moitié de l'heure, il est du féminin : *Cette horloge sonne les demies*.

Demi employé comme adverbe est invariable : *Des yeux demi-fermés*, *des femmes demi-mortes*.

Cette règle n'existait pas dans l'ancienne langue, on faisait toujours accorder *demi* :

Demie *Espagne vous velt* (veut) *enfin donner*. (Chanson de Roland.)
Se fust (fût-elle) **demie** morte. (Berthe.)

Marcher d'une demie lieue devant quelqu'un. (Montaigne.)

648. **Mi** et **semi** sont des adverbes employés comme préfixes et par conséquent toujours invariables : *la mi-janvier*, *la mi-carême*, à *mi-jambe*, *des fleurs semi-doubles*, etc.

649. L'adjectif **feu** (*défunt*) placé avant l'article ou un adjectif reste invariable : **Feu** *la reine*, **feu** *ma mère*.

Placé après l'article ou un adjectif, il s'accorde en genre et en nombre avec le nom : *la feue reine*, *votre feue mère*.

On tolère actuellement l'accord facultatif.

Autrefois cet adjectif s'accordait toujours avec le nom :

Eu esgard mesmement à son contrat de mariage et testament de feue sa femme. (Pasquier.)

Feue *de très recommandable mémoire madame l'archiduchesse d'Autriche*. (Cérém. de France.)

Je vous avertis que c'est feue ma bonne amie. (Balzac.)

650. Les participes passés **ci-joint**, **ci-inclus**, qui forment une sorte d'adjectif composé, restent invariables :

1° Au commencement de la phrase. Ex : **Ci-joint** *la lettre de votre père* ; **ci-inclus** *les pièces du contrat*.

2° Au milieu de la phrase quand le nom qui suit est employé sans article ou sans adjectif.

Ex : *Vous trouverez ci-joint copie de sa lettre*.

Vous trouverez ci-inclus copie du traité.

Dans tous les autres cas, il y a accord. Ex : *La lettre ci-jointe est de votre père* ; *vous trouverez ci-incluses les pièces du contrat*.

La règle est la même pour *approuvé, attendu, excepté, non compris, ouï, passé, supposé, vu* (voyez Syntaxe des participes, § 845).

On tolère maintenant l'accord facultatif pour tous ces participes, *ci-joint* ou *ci-jointes* les pièces demandées; vous trouverez *ci-inclus* ou *ci-incluse* copie du traité.

651. **Franc**, dans *franc de port*, placé devant le nom, reste invariable.

Ex : *Vous recevrez franc de port la lettre que je vous envoie.*

Lorsque l'adjectif suit le nom, il prend l'accord : *Cette lettre est franche de port.*

Cependant l'Académie (1878) autorise : *Il m'envoya cette caisse franc de port*, ce qui semble permettre l'invariabilité dans tous les cas. On tolère actuellement l'accord ou l'invariabilité dans tous les cas.

On dit de même : **haut** la main et la main **haute**. — **Plein** la maison et la maison **pleine**. — **Sauf** ma mère et ma mère **sauve** (c'est-à-dire *exceptée*, etc.).

652. **Grand** reste invariable dans quelques locutions, telles que *grand'mère, grand'messe, grand'chose, grand' rue, grand'salle, grand'route, grand'peur, grand'faim, mère-grand*, etc.

Nous avons déjà vu (§ 315) que ces mots peuvent aussi s'écrire en un seul mot, sans apostrophe : *grandmère, grandmesse, grandchose, grand rue, grandsalle*, etc.

653. **Possible**, précédé de *le plus, le moins, le mieux*, etc., forme une locution adverbiale et reste invariable : *Il a rassemblé le plus de livres possible.*

Il s'accorde dans tous les autres cas : *Il a éprouvé tous les malheurs possibles.*

Possible a été employé adverbialement au ^{xvi}e et au ^{xvii}e siècle au sens de *peut-être*.

Pour aller au-devant d'un mal qui n'arrivera possible jamais. (Balzac.)

654. **Proche** peut s'employer comme adjectif, et alors il s'accorde : *Les maisons proches de la rivière sont humides.* — *Les maisons qui sont proches de la ville*; — ou comme locution prépositive, alors il est toujours invariable : *Nous bâtissons des maisons proche de l'octroi.* L'accord est donc facultatif.

655. Les noms employés pour désigner certaines couleurs restent invariables : *des étoffes noisette* ; *des robes olive* ; *des gants paille* ; *des rubans marron*.

On écrit cependant *des robes roses*, parce que *rose* est devenu un véritable adjectif.

Deux adjectifs réunis pour désigner certaines couleurs restent invariables : *Des cheveux châtain clair* ; *des yeux bleu foncé* ; *une barbe blond cendré*.

Dans les expressions telles que *châtain clair*, *bleu foncé*, etc., le premier terme est un adjectif employé comme nom, d'où l'invariabilité.

II. Complément de l'adjectif qualificatif.

656. On appelle *complément d'un adjectif* le mot qui complète le sens de cet adjectif, à l'aide des prépositions *de*, *à*, etc. Ainsi — dans *avide de louanges*, *utile à l'homme* — *de louanges* est le complément de *avide* ; *à l'homme*, le complément de *utile*.

Nous avons déjà vu que les Latins exprimaient par les diverses terminaisons des cas les rapports que nous exprimons à l'aide de nos prépositions. Ainsi ils disaient : 1° avec le génitif : *Avidus laudum*, *avide de louanges* ; *cupidus videndi*, *curieux de voir* ; 2° avec le génitif ou le datif : *similis patris* ou *patri*, *semblable au père* ; 3° avec le datif : *id mihi utile est*, *cela m'est utile* ; *aptus natando*, *propre à nager* ; — 4° avec l'ablatif : *dignus laude*, *digne de louange* ; etc.

Le complément de l'adjectif peut être aussi un infinitif : *curieux de voir*, *habile à prévoir*, *propre à vaincre*, etc. Avec la préposition *à*, l'infinitif a tantôt le sens actif, tantôt le sens passif. Ainsi le sens est actif dans : *habile à prévoir le mauvais temps*, *propre à vaincre l'ennemi*, *homme enclin à railler les autres*, etc. ; — le sens est passif dans : *chose admirable à voir*, *chose utile à dire*, *facile à comprendre*, *difficile à dissimuler*, etc.

Le latin marquait ces diverses nuances de la pensée en employant le supin en *u* pour le sens passif : *mirabile visu*, *utile dictu*, *facile intellectu*, etc., et le gérondif ou le participe futur en *das*, *da*, *dum* pour le sens actif.

Quand l'adjectif est au comparatif, il s'unit à son complément par la conjonction *que* : *Il est plus savant que Pierre.*

Quand le complément est un adjectif numéral ou un nom de nombre, on emploie *de* : *On résista plus de six mois.*

La première construction rappelle le latin *Paulus est doctior quam Petrus*, et la seconde : *Paulus est doctior Petro.*

657. Quand deux adjectifs veulent après eux la même préposition, ils peuvent avoir le même complément; ainsi l'on peut dire : *Ce fils est utile et cher à sa mère*, parce que l'on dit être utile à quelqu'un, être cher à quelqu'un.

Mais on ne pourrait dire : *Ce fils est utile et chéri de sa mère*, parce qu'on ne dit pas être utile de quelqu'un; il faut, dans ce cas, développer la proposition et dire : *Ce fils est utile à sa mère et il en est chéri.*

SECTION II

ADJECTIFS NUMÉRAUX

I. Adjectifs numéraux cardinaux.

658. Les noms de nombres cardinaux sont invariables : *Le serviteur des Onze; la Commission des Trente.*

Il faut en excepter *un*, *vingt* et *cent*.

Un fait au féminin *une* : *Deux coffres et une boîte.*

659. *Vingt* et *cent* ne varient point comme genre, mais ils peuvent, dans certains cas, varier comme nombre.

Vingt et *cent* s'écrivent avec un *s* lorsqu'ils sont précédés d'un autre nombre qui les multiplie : *quatre-vingts hommes, deux cents soldats;*

ils sont invariables quand ils sont suivis d'un autre adjectif numéral. Ex. : *quatre-vingt-trois, deux-cent-trente.*

is sont encore invariables quand ils sont employés comme adjectifs numéraux ordinaux : *Page quatre-vingt, l'an huit cent* (c'est-à-dire page quatre-vingtième, l'an huit centième).

On tolère maintenant le pluriel de *vingt* et *cent* dans tous les cas :

quatre-vingts-trois, deux cents trente, l'an mil neuf cents, quatre-vingts-dix, etc.

Nous avons vu (§ 326) que nos pères comptaient par vingtaines, comme on compte encore aujourd'hui par centaines. Cette habitude de regarder *vingt* et *cent* comme des unités particulières et non comme des nombres pluriels de leur nature a amené cette addition de l's dans *quatre vingts, quinze vingts, deux cents, trois cents, etc.*

660. Mille est invariable : *la retraite des Dix mille.*

Mais on peut l'écrire **mil** ou **mille** quand il exprime la date de l'année, le millésime. Ex. :

L'an mil ou mille neuf cent quatre-vingt-dix.

Nous avons vu au § 327 l'origine du mot *mil*.

Mille, mesure de chemin, est nom et prend la marque du pluriel. Ex. :

Deux milles d'Angleterre font un peu plus de trois kilomètres.

661. REMARQUE. — Les adjectifs numéraux servent quelquefois à exprimer une quantité vague et indéterminée. Ex. :

J'ai deux mots à vous dire.

On l'a répété vingt fois.

Mille l'ont déjà fait; mille pourraient le faire.

II. Adjectifs numéraux ordinaux.

662. Les adjectifs ordinaux s'accordent en genre et en nombre avec le nom auquel ils se rapportent : *les premières maisons; la seconde ville; la trentième année du règne de Louis XIV.*

Les adjectifs ordinaux indiquent l'ordre, le rang; mais par exception on emploie les nombres cardinaux pour désigner le rang d'un souverain dans une dynastie, les jours du mois, l'heure, le chapitre d'un livre, etc. Ex. :

Le deux avril, le trois juillet (non le deuxième avril, le troisième juillet).

Charles douze (non Charles le douzième).

Il est trois heures (et non pas la troisième heure).

Chapitre quatre (et non pas chapitre quatrième).

663. Toutefois l'adjectif *premier* fait exception dans deux cas, ou plutôt représente seul la règle (*François premier, le premier juillet*), et n'a point été supplanté par *un*.

Les Latins n'admettaient pas cet emploi des nombres cardinaux à la place des nombres ordinaux ; ils auraient dit : *Secundo die mensis Martii anno post Christum natum millesimo octingentesimo octogesimo septimo* (mot à mot : Le second jour du mois de mars, l'an après la naissance du Christ millième huit centième quatre-vingtième septième) ; tandis que nous disons en français : *Le deux mars de l'an mil huit cent quatre-vingt-sept de notre ère*.

SECTION III

ADJECTIFS POSSESSIFS

664. Les adjectifs possessifs se répètent devant tous les noms auxquels ils se rapportent : **Mon repos, mon bonheur semblait s'être affermi.**

Devant plusieurs adjectifs, lorsque ces adjectifs se rapportent à des personnes ou à des choses différentes, représentées par un seul nom, il faut répéter l'adjectif possessif : **Notre bonne et notre mauvaise fortune.**

La répétition n'a pas lieu lorsque les adjectifs qualifient la même personne ou la même chose : **Nos belles et fertiles plaines.**

665. Les adjectifs possessifs *mon, ton, son, etc.*, se remplacent par l'article quand il s'agit d'une chose inséparable de la personne, et quand le sens de la phrase indique clairement le possesseur. Ex. : *J'ai la jambe enflée ; J'ai mal à la tête* (et non pas *ma jambe, ma tête*).

Mais il faut dire : *Il a perdu sa fortune*, parce que *fortune* n'exprime point une chose inséparable de la personne.

666. Quand le possesseur est indiqué par le pronom réfléchi *se*, l'article est de rigueur à la place de l'adjectif possessif : *Il s'arrache les cheveux*. Rarement on supprime *se* : *Il arrache ses cheveux*.

667. Quand l'objet possédé appartient à une personne et non à un être inanimé, on emploie *son, sa, ses* : *J'aime Henri, mais je connais ses défauts.*

Dans tous les autres cas, on emploie ordinairement *en* suivi de l'article défini : *Si je vous parle de ces fruits, c'est que j'en connais la saveur.*

668. Le nom de l'objet possédé précédé de *leur* se met tantôt au singulier, tantôt au pluriel, selon que le nom contient l'idée de singulier ou de pluriel. Ex. :

Ces deux jeunes gens ont perdu leur père (ils sont frères, autrement on écrirait *leurs pères*).

Les villageois sortent de leurs maisons (les maisons d'eux).

Mon père et ma mère sortent de leur maison (la maison d'eux).

Mais on peut écrire indifféremment : *ils ont ôté leur chapeau* ou *leurs chapeaux*; *les cochers sont sur leur siège* ou *leurs sièges*, etc.

669. Quand le nom précédé de *leur* est un nom abstrait, il se met ordinairement au singulier. Ex. : *Ces louanges ont flatté leur amour-propre.*

Cependant on dirait bien : *Alors les pécheurs verront éclater aux yeux de tous leurs haines, leurs jalousies* (Bossuet).

SECTION IV

ADJECTIFS INDEFINIS

669 bis. **Aucun** s'accorde avec le nom, qui peut se mettre aussi bien au singulier qu'au pluriel : *Ne faire aucun projet* ou *aucuns projets*.

670. **Chaque** étant un adjectif et **chacun** étant un pronom, on ne doit point employer *chaque* sans le faire suivre d'un nom : *Chaque pays a ses usages.*

Il ne faut donc pas dire : *Ces fruits valent un franc chaque*, mais *un franc chacun*.

671. **Même** est adjectif ou adverbe. Il est adjectif, et par conséquent variable, lorsqu'il se rapporte à un nom ou à un pronom : *Les mêmes hommes, les hommes eux mêmes.*

REMARQUE. — **Même** se met au singulier avec *nous*, *vous* (*nous même*, *vous même*), quand ces pronoms ne représentent qu'une seule personne. Ex. : *Monsieur, vous l'avez dit vous même.*

672. **Même** est adverbe et par conséquent invariable quand il modifie un verbe ou un adjectif. Ex. : *Les mères aiment même les défauts de leurs enfants.* — *Les guerres, même les plus justes, sont toujours regrettables.* — *Ils immolèrent les femmes et même les enfants.*

Même, quand il est placé après plusieurs noms, peut s'accorder avec le dernier ou rester invariable : *Les vieillards, les femmes, les enfants même ou mêmes furent égorgés.*

673. Quand le sens permet de placer **même** avant ou après le nom auquel il se rapporte, on peut l'employer indifféremment avec ou sans accord. Ex. :

Un éclat qui le rend respectable aux dieux même. (Racine.)

On peut dire : *même aux dieux ou aux dieux eux-mêmes.*

Ces règles n'étaient pas observées dans notre ancienne langue. Ainsi l'on trouve avec *même* invariable :

Les immortels eux-même en sont persécutés. (Malherbe.)

*Ainsi par les lois même en mon pouvoir remise,
Je me donne au monarque à qui je fus promise.* (Corneille.)

Eux-même ils détruiront cet effroyable ouvrage. (Voltaire.)

Au dix-septième et au dix-huitième siècle on a parfois écrit avec l'adverbe *même*.

... *La naïveté,*

Dont mêmes au berceau les enfants te confessent. (Malherbe.)

*Ici dispensez-moi du récit des blasphèmes
Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter mêmes.* (Corneille.)

Que si mêmes un jour le lecteur gracieux. (Boileau.)

On disait au dix-septième siècle *même* devant le nom, dans le sens qu'il a aujourd'hui placé après :

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu (Corneille) (pour *la vertu même*).

Dès le même instant qu'elle sera dehors. (Molière.)

Ce sont là les mêmes paroles dont vous vous servez dans votre lettre. (Sévigné.)

Le temps vient où la même nature prend soin d'éclairer son élève. (Rousseau.)

674. **Nul** placé devant le nom est toujours accompagné d'une négation : **Nul** fleuve ne les arrête; **nulle** forteresse ne les effraie. (Bossuet.)

Placé après le nom, il s'emploie sans négation et signifie sans effet, sans valeur : *Ce devoir est nul; cette opération est nulle.*

675. **Quelque** est adjectif ou adverbe. Il est adjectif et par conséquent variable quand il se rapporte à un nom : *quelques hommes, quelques bonnes mères, quelque temps.*

Quelque est adverbe et par conséquent invariable quand il modifie un adjectif, un participe ou un adverbe. Il a, dans ce cas, le sens de *si* et doit toujours être suivi du subjonctif : *Quelque puissants que soient vos ennemis; quelque grands que vous soyez, c'est-à-dire si puissants que..., si grands que...,*

676. REMARQUE. — **Quelque** ne modifie pas toujours l'adjectif qui le suit; ainsi on écrira avec un *s* : *quelques grands efforts qu'il ait faits; quelques vains lauriers que promette la guerre, etc.* Ici **quelque** se rapporte à *efforts* et *lauriers*.

Quelque est encore adverbe et par conséquent invariable quand il est suivi d'un adjectif numéral. Il a, dans ce cas, le sens d'*environ*, à *peu près* : *J'ai rencontré quelque vingt personnes; il vivait quelque cent ans avant Jésus-Christ* (c'est-à-dire *environ* vingt personnes, à *peu près* cent ans).

677. Il ne faut pas confondre *quelque* avec la locution *quel que*, qui s'écrit en deux mots et est toujours suivie d'un verbe au subjonctif : *Quel que soit votre bonheur; quelles qu'aient été vos infortunes.* — Dans ce cas *quel* s'accorde avec le nom auquel il se rapporte.

La plupart de ces distinctions subtiles entre *quelque* adjectif et *quelque* adverbe étaient ignorées de notre ancienne langue :

Les pêcheurs, quelques misérables qu'ils soient. (Calvin.)

Quelques bons qu'ils soient. (Malherbe.)

... *Et n'oser de ses feux,*

Quelques ardents qu'ils soient, se promettre autant qu'eux. (Corneille.)

Quelques puissants qu'ils soient, je n'en ai point d'alarmes. (Id.)

Quelques méchants que soient les hommes. (La Rochefoucauld.)

Quelques profonds que soient les grands de la cour, ils ne peuvent cacher leur malignité. (La Bruyère.)

De même devant les adjectifs numéraux : *Le roi a été ici quelques trois ou quatre jours.* (Malherbe.) — *A quelques mille pas.* (Corneille.)
Quelques huit jours. (Id.) — *Quelques cinq semaines, quelques soixante ans.* (Racine.) — *Quelques neuf à dix mille hommes, quelques six cents écus.* (La Bruyère.)

678. **Tout** est adjectif ou adverbe. Il est adjectif et par conséquent variable quand il se rapporte à un nom ou à un pronom : **toute** femme ; je les ai tous vus ; **toute** honnête femme.

Le genre des noms de villes n'étant pas très déterminé, on les emploie tantôt au masculin, tantôt au féminin : **Tout** ou **toute** la Rochelle, **tout** ou **toute** Rome assistait à ce spectacle.

Tout est adverbe et par conséquent invariable quand il modifie un adjectif, un participe ou un adverbe. Il a, dans ce cas, le sens de *quelque, tout à fait*, et doit toujours être suivi de l'indicatif : **Tout** utile qu'elle est, la richesse ne fait pas le bonheur (c'est-à-dire *quelque utile que, etc.*).

Ces mères sont tout heureuses des succès de leurs fils (c'est-à-dire *tout à fait heureuses*).

La maison tout entière était vide.

Dans le Nord on trouve des loups tout blancs.

Les vaisseaux sont tout prêts et le vent nous appelle.

On dit de même : *Ces gens sont tout yeux, tout oreilles.*

Le chien est tout zèle, tout ardeur, tout obéissance.

On la trouva tout en pleurs.

Des étoffes tout laine, tout soie.

Dans ces phrases, les noms *yeux, oreilles, zèle, ardeur*, etc., jouent le rôle de qualificatifs.

679. Cependant, devant un adjectif ou un participe féminin commençant par une consonne ou une *h* aspirée, *tout* prend l'accord : *Elle est toute surprise; elles étaient toutes honteuses.*

REMARQUE. — Quand **tout** est placé devant un adjectif ou un participe, il peut selon le sens être adjectif ou adverbe. Ainsi dans ces phrases :

Ces fleurs sont tout aussi fraîches qu'hier, tout est adverbe et signifie *tout à fait*. *Ces fleurs sont toutes aussi fraîches qu'hier, tout* est adjectif et marque la totalité.

On écrira de même : *Ces femmes étaient tout ou toutes en pleurs.*

Elle est tout ou toute à vous.

Vos livres sont prêts et tout ou tous reliés.

Du reste on reconnaît que **tout** est *adjectif* quand on peut sans changer le sens le placer devant le nom : **Toutes ces fleurs.... Toutes ces femmes.... Toutes ces dames...**, etc.

680. **Tout** suivi de l'adjectif *autre* varie quand il se rapporte à un nom exprimé ou sous-entendu : *Demandez-moi toute autre chose; toute autre femme eût été effrayée* (c'est-à-dire *toute chose autre, toute femme autre*).

Mais il reste invariable quand il se rapporte à *autre* et quand il est précédé ou suivi de *un, une* :

Londres est tout autre chose que Paris (c'est-à-dire *une chose tout à fait autre*);

Donnez-moi une tout autre réponse;

Pour vous, vous méritez tout une autre fortune.

Dans ces trois cas, *tout* signifie *tout à fait*.

L'ancienne langue faisait accorder *tout* avec le nom et ne l'employait jamais adverbialement.

Dieu ne se contente pas de demi-obéissance, ains la veut toute entière. (Lanoue.)

Ces biens sont conservés tous entiers. (Malherbe.)

J'ai cru que Mme de Coulange seroit toute une autre personne. (Séguigné.)

Elle vient toute en pleurs vous demander justice. (Corneille.)

Ceux que tu vois,... tous parfaits qu'on les croit, sont le plus en danger. (Id.)

Des choses toutes opposées. (La Bruyère.)

Je me suis livré à des tristesses toutes humaines. (Massillon.)

L'usage actuel ne s'est établi définitivement que dans la seconde moitié du dix-huitième siècle.

681. **Tout** s'emploie aussi avec la signification de *chaque*; alors il n'est pas suivi de l'article :

Toute peine mérite salaire; **tout homme** est sujet à la mort.

Dans ce cas *tout* s'accorde avec le nom qui, d'après l'Académie, peut se mettre au singulier ou au pluriel : à **tout moment**, de **toute part**, de **toute sorte**, de **tout côté**, à **tout propos**, de **tout point**, en **tout point**, en **toute occasion**, à **toute heure**, etc. On dit aussi : à **tous moments**, de **toutes parts**, de **toutes sortes**, etc.

GALLICISMES

682. Dans certaines locutions l'adjectif se trouve employé seul par suite de l'ellipse de quelque nom. Ainsi :

Il fait *beau*, il fait *sec*, il fait *doux* (suppléez *temps*).

Rendez-lui *la pareille* (*la même chose*).

Il m'en a conté de *bonnes* (suppléez *histoires*).

J'en ai appris de *belles*.

Il a fait des *siennes* (de ses *folies*).

Nous avons fait des *nôtres* (de nos *fantaisies*).

Il a recommencé de plus belle (d'une plus *belle manière*).

En voici bien d'une *autre* (d'une autre *sorte*).

Il n'en fait pas d'autres (il fait souvent de *pareilles sottises*).

J'en ai vu bien d'autres (d'autres *choses encore plus extraordinaires*).

Vous me *la* baillez *belle, bonne* (une belle, une bonne *histoire*).

Vous l'avez *belle* (l'*occasion*).

Vous l'avez échappé, manqué *belle* (une *circonstance* bonne ou mauvaise).

(Voyez *Galicismes*, page 459.)

CHAPITRE IV

SYNTAXE DU PRONOM

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

683. Le même pronom répété plusieurs fois dans une phrase doit toujours représenter le même nom. Ainsi on ne dira pas : *Samuel offrit son holocauste à Dieu et il lui fut si agréable qu'il lança la foudre contre les Philistins.*

Le premier *il* rappelle *holocauste*, le second rappelle *Dieu*. Le même pronom représente donc deux noms différents, ce qui nuit à la clarté. Il faut dire : *Samuel offrit son holocauste à Dieu, qui le trouva si agréable qu'il lança la foudre contre les Philistins.*

La phrase suivante est aussi incorrecte : *On trouve dans ce livre des pages qu'on a négligées* ; parce que le premier *on* désigne le *lecteur*, le second désigne l'*auteur*. Il faut dire, en tournant par le passif : *On trouve dans ce livre des pages qui ont été négligées.*

684. Si l'emploi du pronom donne lieu à une équivoque, il faut adopter une autre tournure. Ainsi dans cette phrase : *Racine a imité Sophocle dans tout ce qu'il a de beau*, l'emploi de *il* est vicieux, parce que *il* peut également rappeler *Racine* et *Sophocle*. En disant : *Racine a imité Sophocle dans tout ce que celui-ci a de beau*, l'équivoque disparaît.

685. Le pronom ne peut représenter un nom pris dans un sens indéterminé. Ainsi l'on ne dira pas : *Je vous fais grâce et elle est méritée ; Quand on est en santé, il faut la conserver ; Il m'a reçu avec politesse qui m'a charmé.*

Mais on dira, en employant ces noms dans un sens déterminé : *Je vous accorde votre grâce et elle est méritée; Quand on a la santé, il faut la conserver; Il m'a reçu avec une politesse qui m'a charmé.*

Cependant le pronom peut représenter un nom indéterminé dans certaines expressions qui offrent à l'esprit un sens très précis. Ex. : *Il n'y a point de douleur que le temps n'apaise. — Il n'a pas besoin de garde qui veille à la porte de son palais. — Il agit en homme qui sait ce qu'il fait.* Etc., etc.

Jusqu'au dix-septième siècle on a pu faire rapporter un pronom personnel à des noms employés d'une manière indéfinie :

... Les moyens d'abord m'ont fait horreur,
Mais je saurai la vaincre.... (Corneille.)

SECTION I

PRONOMS PERSONNELS

686. Les pronoms personnels peuvent être employés comme sujets ou comme compléments; leur forme varie parfois suivant l'emploi qu'on en fait dans la phrase.

Je, tu, il, ils sont toujours employés comme sujets.

Elle, nous, vous, elles sont tour à tour employés comme sujets ou comme compléments.

Me, te, se, le, la, les sont employés comme compléments d'objets directs ou indirects.

Moi, toi, lui, eux, leur, soi, en, y, s'emploient ordinairement comme compléments indirects. (Voyez § 336, p. 176.)

Mais cette règle générale souffre de nombreuses exceptions.

I. Du pronom personnel employé comme sujet.

687. Quand le pronom remplace deux ou plusieurs noms ou pronoms de personnes grammaticalement différentes, il se met à la première personne, s'il y en a une; sinon il se met à la

deuxième : *Vous, lui et moi, nous sommes fort âgés; — toi et lui, vous êtes malheureux.*

Les Latins disaient de même, mais en nommant la première personne d'abord : *Ego et tu valemus* (*Moi et vous, nous nous portons bien*). C'est le contraire en français.

688. Quand deux ou plusieurs propositions qui se suivent ont le même pronom pour sujet, on peut répéter-le pronom devant chaque verbe, ou ne l'exprimer que devant le premier.

689. On répète ordinairement le pronom devant chaque verbe :

1^o Quand on veut donner plus d'énergie à la pensée. Ex. : **Je cours, je l'appelle, je le supplie de revenir; il ne me répond pas. — Il dort le jour, il dort la nuit et profondément, il ronfle en compagnie.** (La Bruyère.)

2^o Quand les propositions sont liées par d'autres conjonctions que *et*, *ni*, *ou*. Ex. : **Il est savant quoiqu'il soit bien jeune. — Tu peux nous obliger, mais tu ne le veux pas.**

3^o Quand deux propositions se suivent, et que l'une est négative et l'autre affirmative. Ex. : **Vous ne l'estimez pas et vous le suivez. — Vous ne travaillez pas et vous voulez des succès.**

690. On ne répète pas le pronom :

1^o Quand les propositions sont juxtaposées. Ex. : **Il s'arrache les cheveux, se roule sur le sable, reproche aux dieux leur rigueur, appelle en vain à son secours la cruelle mort.** (Fénelon.)

Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore. (La Fontaine.)

2^o Quand les propositions sont coordonnées par une des conjonctions *et*, *ni*, *ou*.

Ex. : **Je plie et ne romps pas.** (La Fontaine.)

Il ne boit ni ne mange.

Je vivrai sans reproche ou périrai sans honte. (Corneille.)

Dans l'ancienne langue, le pronom sujet était souvent supprimé : *Et prieray le lecteur.* (H. Estienne.) *Et plus vous criez haut, plus estes gens de bien.* (Ronsard.) *Et ne vous doit chaloir ni de qui, ni combien.* (Id.) *Trois jours y avoit.* (Montaigne.)

Ces suppressions se retrouvent encore aujourd'hui dans le langage populaire : *faut pas mentir ; tant y a que...*, etc.

691. Les pronoms *je, tu, il, me, te, le, se* sont des proclitiques, c'est-à-dire des mots *atonés* ou faiblement *accentués* qui se lient dans la prononciation avec le mot qui les suit : *je lis, il arrive, il m'observe*, etc. — *Moi, toi, lui, eux, soi* sont, au contraire, des mots fortement accentués qui peuvent remplacer *je, tu, il, me*, etc., quand on veut donner à la phrase plus de relief et d'énergie ; de là l'usage si varié de ces pronoms.

692. **Moi, toi, lui, eux, soi** s'emploient comme sujets :

1^o Quand ils sont mis en apposition devant un pronom de la même personne. Ex. : **Toi** *tu travailles et moi je joue ; je vous le dis, moi.*

2^o Quand ils sont unis avec un nom. Ex. : *Mon avocat et moi sommes de cet avis.*

3^o Pour marquer une opposition : **Lui** *pense ainsi, mais eux pensent autrement.*

4^o Dans les propositions elliptiques. Ex. : *Pensez-vous comme moi ?* (s.-ent. *je pense*).

Moi, le faire empereur ! (Racine.)

Contre tant d'ennemis que vous reste-il ? **Moi.** (Corneille.)

On a souvent besoin d'un plus petit que soi. (La Fontaine.)

5^o Quand ils sont accompagnés d'un adjectif comme *même* ou *seul*. Ex. : **Lui-même** *a refusé ; Eux seuls n'ont pas travaillé.*

De même que le latin réservait *ego, tu* pour le sujet, et *me, te* pour le complément, notre vieille langue observait rigoureusement cette distinction : elle employait *je, tu, il* pour le sujet, — *me, te, le* pour le complément direct, — *moi, toi, soi* pour le complément indirect. Tandis que nous disons, par une méprise étrange : **moi qui lis, toi qui chantes, lui qui vient**, mettant ainsi le complément à la place du sujet, l'ancien

français, fidèle au latin, disait correctement : *je qui lis, tu qui chantes, il qui vient*, etc. C'est seulement à partir du treizième siècle que s'obscurcit la distinction du sujet et du complément, et que la confusion commence ; nous n'avons plus aujourd'hui de forme spéciale pour le sujet, puisque dans certains cas nous le rendons par *je, tu, il* (*je loue, tu manges*, etc.), et dans d'autres par *moi, toi, lui* (votre ami et *moi sommes* venus vous voir) ; mais un débris de l'ancien usage est resté dans la formule : « *Je soussigné déclare....* »

693. Les pronoms personnels employés comme sujets se placent ordinairement avant le verbe, excepté :

1^o Quand on interroge : *Entendez-vous? viens-tu? Aime-t-il?*

Nous avons vu (§ 386) pourquoi on ajoutait un *t* dans *aime-t-il?*

2^o Dans les phrases exclamatives : *Est-il paresseux! Sommes-nous étourdis! Chante-t-il bien!*

3^o Dans les expressions : *fussé-je, dussé-je, pussé-je, dût-il*, etc.

Nous avons vu (§ 582) pourquoi l'*e* muet se changeait en *é* fermé dans *fussé-je, dussé-je*, etc.

4^o Dans les intercalées : *dit-il, répondit-il, s'écria-t-il*, etc.

Nous avons vu § 247 que tous ces mots peuvent aussi s'écrire sans trait d'union : *entendez vous? viens tu? est il*, etc., excepté *aime-t il? fussé-je*, etc.

694. Quand le verbe est accompagné d'un des mots *aussi, encore, peut-être, toujours, en vain, à peine*, etc., on peut placer le pronom soit après, soit avant le verbe.

Ainsi l'on peut dire également : *Aussi est-il votre ami; peut-être avez-vous tort; en vain l'affirme-t-il; à peine est-il sorti*; ou : *Aussi il est votre ami; peut-être vous avez tort; en vain il l'affirme; à peine il est sorti*. Mais le premier tour est plus élégant.

Pour empêcher un concours de sons désagréables, on évite quelquefois de mettre le pronom *je* après le verbe. Ainsi au lieu de dire : *cours-je? dors-je? mens-je?* on dit mieux : *est-ce que je cours? est-ce que je dors? est-ce que je mens?*

695. REMARQUE. — Dans les phrases interrogatives les pro-

noms *il, elle, ils, elles* se placent après le verbe, même quand le sujet du verbe est exprimé : *Votre ami est-il arrivé?*

Ce pléonasme se rencontre aussi dans les diverses tournures où le pronom est placé après le verbe : *Cet enfant est-il paresseux! Rome dût-elle périr! Aussi mon père est-il votre ami.*

Quelquefois, au contraire, le pronom est exprimé le premier : *Il s'affaiblissait, ce grand prince.*

II. Du pronom personnel employé comme complément.

696. Les pronoms *me, te, se, le, la, les, lui, leur* employés comme compléments se placent ordinairement avant le verbe.

Ex. : *Il me voit, il lui parle, il se loue, etc.*

Les pronoms *moi, toi, soi, eux, elles* se placent ordinairement après le verbe. Ex. :

Tu ne penses qu'à toi; vous songerez à moi, à eux, à elles.

697. Lorsqu'un verbe à l'infinitif est subordonné à un autre verbe, le pronom complément de l'infinitif se place d'ordinaire immédiatement avant cet infinitif.

Ex. : *Je viens vous chercher; il peut vous punir.*

Mais le pronom précède toujours *fait* suivi d'un infinitif.

Ex. : *Il nous fait venir; il m'a fait appeler.*

On sait qu'en ce cas (voy. § 365) *fait* est un véritable auxiliaire.

Au 17^e siècle on mettait presque toujours le pronom avant le premier des deux verbes. Ex. :

Ta perte cependant me va désespérer. (Corneille.)

Quel profane, en ces lieux, s'ose avancer vers nous? (Racine.)

Soleil, je te viens voir pour la dernière fois. (Id.)

698. Si le verbe est à l'impératif, le pronom *complément* le suit; mais quand l'impératif est précédé d'une négation, le pronom *complément* se met entre la négation et le verbe. Ex. : *Suivez-nous. — Ne nous suivez pas.*

Si le verbe à l'impératif a deux pronoms pour compléments, l'un direct, l'autre indirect, le complément direct se place le premier. Ex. : *Dites-le-moi. — Montrez-la-lui.*

Mais quand le verbe est précédé d'une négation, le complé-

ment indirect suit immédiatement la négation : *Ne **me** le dites pas.* — *Ne **nous** la montrez pas.*

Lui et *leur* font exception et se placent après le pronom employé comme complément d'objet direct. Ex. : *Ne le **lui** dites pas; Ne la **leur** montrez pas.*

699. Quand il y a deux ou plusieurs verbes de suite à l'impératif, on peut mettre le pronom complément avant le dernier verbe.

Ex. : *Va, cours, vole et **nous** venge.* (Corneille.)

*Polissez-**le** sans cesse et **le** repolissez.* (Boileau.)

700. Quand *moi*, *toi* sont placés après un impératif et suivis de *en* ou *y*, on les remplace ordinairement par *me*, *te* dont l'*e* muet est alors élide. Ex. : *J'aime les fleurs, donne-**m'**en.* — *Je veux voir la campagne, mène-**m'**y.*

701. Quand le même pronom est complément de plusieurs verbes qui se suivent, il faut répéter le pronom après chaque verbe. Ex. :

*Son visage odieux **m'**afflige et **me** poursuit.* (Racine.)

Mais si les verbes sont à un temps composé, on peut n'exprimer le pronom complément qu'avec le premier verbe.

Ex. : *Il **m'**a loué et encouragé; Nous l'avons protégé et secouru.*

702. Lorsque le même pronom figure à la fois comme complément direct et comme complément indirect, il faut répéter ce pronom. Ainsi l'on ne dira pas : *Il **m'**a vu et parlé*, mais *il **m'**a vu et il **m'**a parlé*, parce que les verbes *voir* et *parler* demandent un complément différent.

703. Les pronoms compléments peuvent, comme les pronoms sujets, former pléonasme avec le nom qu'ils représentent. Ex. : ***Le** voilà donc mort ce grand **ministre**!*

***Le bien**, nous **le** faisons; **le mal**, c'est la fortune.* (La Fontaine.)

III. Observations sur l'emploi de certains pronoms.

704. Les pronoms *le*, *la* ne s'élident pas d'ordinaire quand ils sont placés après le verbe ; par exemple dans *faites-le*, *portez-la*. On prononce alors comme s'il y avait *faites-leu*.

705. **Nous** employé pour *je*, **vous** employé pour *tu*, veulent le verbe au pluriel, mais le participe ou l'adjectif qui s'y rapportent se mettent au singulier : **Nous sommes sûr**, dit le roi, *de votre fidélité*. — **Vous êtes enclin à la paresse**.

706. Quand le pronom **le** représente un nom, il s'accorde toujours avec ce nom : *Êtes-vous la reine ? Je la suis*. — *Êtes-vous la malade ? Je la suis*. — *Êtes-vous les soldats qui ont battu l'ennemi ? Nous les sommes*.

707. Le pronom *le* est neutre et reste invariable lorsqu'il représente un adjectif ou un nom pris adjectivement. Ex. : *Êtes-vous malade ? Je le suis*. — *Êtes-vous reine ? Je le suis*. — *Êtes-vous mères ? Nous le sommes*.

L'explication de cette règle réside dans le sens du mot employé et peut se résumer de la manière suivante : Quand *le* représente une *qualité* (comme *mère*) ou un état (comme *malade*), il est invariable : *Êtes-vous mère ? — Je le suis* ; mais il est variable quand il représente la *personne* qui possède cet état ou cette qualité : *Êtes-vous la mère de cet enfant ? — Je la suis*.

Cette règle, établie par Vaugelas, n'était pas observée autrefois :

On ne peut être plus contente que je ne la suis. (Maintenon.)

Vous êtes satisfaite et je ne la suis pas. (Corneille.)

Monsieur, je ne veux point être liée.... Je ne la serai point. (Racine.)

Je veux sur toutes choses que vous soyez contente, et quand vous la [serez, je la serai]. (Sévigné.)

On trouve encore d'autres exemples du pronom neutre *le* dans quelques locutions. Ex. : *Vous le prenez bien haut ; vous*

l'emportez sur moi; Je me le tiens pour dit; On l'a traité comme il mérite de l'être; Vous m'aimez, je le crois; etc.

708. Le pronom neutre *il* placé devant les verbes employés impersonnellement n'est qu'un sujet apparent. Dans les phrases comme : *Il tombe de la neige; il pleut des balles*; le sujet réel est *neige et balles*.

709. Lorsqu'on parle des animaux ou des choses, il faut se servir de préférence des pronoms **en**, **y**, et non des pronoms *de lui, d'elle, d'eux*; à *lui, à elle* : *Cet arbre est grand, on en ferait un mât. — Cette chaise est cassée, j'y ferai remettre un pied* (et non *je lui ferai remettre un pied*).

Cependant on peut dans certains cas employer **en** et **y** pour les personnes, ainsi les phrases suivantes ne sont point incorrectes : *Parlerez-vous de moi? J'en parlerai; Penserez-vous à moi? J'y penserai.*

710. Les pronoms *en* et *y* sont souvent employés d'une manière vague, indéfinie. Ex. : **En** *imposer au vulgaire; en venir aux mains; en vouloir à quelqu'un; n'en pouvoir plus*; etc. — *On vous y prend; tu n'y penses pas; il y va de votre vie*; etc.

En vouloir à quelqu'un signifie proprement : *avoir un sentiment de rancune contre quelqu'un*. *Vouloir*, joint à la particule *en*, signifie avoir des prétentions sur une chose; de là le sens dérivé de mauvaise intention.

Nous avons vu (§ 392) que, lorsque les mots *en*, *y* sont placés après un impératif de la conjugaison en *er* ou terminé par *e*, on ajoute un *s* au verbe : *chantes s-en une partie; vas-y; cueilles s-en*.

En et *y* peuvent aussi se joindre au verbe sans trait d'union : *chantes en, vas y, cueilles en*.

711. **Soi** s'emploie au lieu de *lui, elle* :

1° Après un pronom indéfini (*on, chacun, personne*, etc.) : **On ne doit jamais parler de soi**.

2° Après un verbe impersonnel ou un infinitif. Ex. : **Il faut penser à soi**. — **Être toujours content de soi** est une sottise.

3° Avec un nom de chose au singulier : *Cette faute entraîne*

après **soi** bien des regrets. — Si le nom est au pluriel, on ne peut employer **soi** : Ces fautes entraînent après **elles** bien des regrets (et non entraînent après **soi**).

712. REMARQUE. — **Soi** s'emploie même avec un sujet déterminé, lorsqu'on veut éviter une équivoque. Ex. : *L'avare qui a un fils prodigue n'amasse ni pour **soi** ni pour lui.*

L'emploi de **soi** dans l'ancienne langue était bien plus fréquent. Le français, fidèle à l'étymologie, disait non pas *il se défie de lui-même*, mais *il se défie de **soi*** (comme le latin : *diffidit sibi*), parce que le sujet et le complément désignaient la même personne. On en trouve de nombreux exemples jusqu'au 18^e siècle.

*Qu'il fasse autant pour **soi** comme je fais pour lui.* (Corneille.)

*Et notre vieux coq en **soi-même***

Se mit à rire de sa peur. (La Fontaine.)

*Gnaton ne vit que pour **soi**.* (La Bruyère.)

*Ou mon amour me trompe, ou Zaïre aujourd'hui,
Pour l'élever à **soi**, descendrait jusqu'à lui.* (Voltaire.)

713. Les pronoms *moi, me, te, nous, vous*, se joignent parfois au verbe d'une façon explétive. Ex. :

*Je **vous** l'ai raisonné de la bonne façon.*

*Prends-**moi** le bon parti, laisse là tous tes livres.* (Boileau.)

*Il **vous** prend sa cognée, il **vous** tranche la bête.* (La Fontaine.)

Tout discours un peu vif peut prendre le caractère d'un dialogue avec le lecteur. Tels sont ces pronoms jetés au milieu d'un récit, où le conteur a soudainement l'air de prendre à partie son auditoire. (M. Bréal, *Essai de sémantique*).

SECTION II

PRONOMS DÉMONSTRATIFS

714. Les pronoms démonstratifs **celui, ceux, celle, celles** sont toujours suivis d'un nom ou d'un pronom complément, ou d'un pronom relatif. Ex. :

*Les défauts de Henri IV étaient **ceux** d'un homme aimable,
ses vertus étaient **celles** d'un grand homme.*

***Celui** qui met un frein à la fureur des flots*

Sait aussi des méchants arrêter les complots. (Racine.)

715. **Celui, celle, ceux, celles** ne peuvent pas être déterminés par un simple adjectif ou un participe. Ainsi au lieu de dire : *J'ai lu votre lettre et celle destinée à mon frère*, il faut dire avec le relatif : *J'ai lu votre lettre et celle qui est destinée à mon frère*.

Cette règle n'est pas absolue, et nos meilleurs écrivains ont fait suivre immédiatement ces pronoms d'un participe.

Ex. : *On trouve les mêmes préjugés chez les peuples anciens et chez ceux existant aujourd'hui.* (La Harpe) *On confondait, dans la loi ancienne, une blessure faite à une bête et celle faite à un esclave.* (Montesquieu.) *Pour juger les fautes des autres, jugez vous-mêmes celles commises par vous.* (Florian.) *Je joins à ma lettre celle écrite par le prince.* (Racine.)

716. **Celui-là** se met quelquefois pour **celui** au commencement de la phrase pour donner plus de force à l'expression. Ainsi au lieu de dire : **Celui qui commande à ses passions est vraiment fort**, on dira : **Celui-là est vraiment fort qui commande à ses passions**.

717. Le pronom neutre **ce**, dans les phrases interrogatives ou exclamatives, se met après le verbe *être* avec un trait d'union : *Est-ce lui ? Est-ce vous ?*

718. Le pronom neutre **ce** se place souvent devant le verbe *être* pour mettre en relief un nom, un pronom ou un verbe.
Ex. :

C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire. (La Fontaine.)

C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand'mère. (Molière.)

Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes. (La Fontaine.)

L'emploi du pronom **ce** est nécessaire devant le verbe *être* lorsque ce verbe a pour sujet et pour attribut réels des infinitifs : *Bien écrire, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre.* (Buffon.)

Au contraire, avec une négation on supprime **ce** : *Plaisanter n'est pas répondre.*

719. Le pronom neutre **ce** s'emploie aussi devant les verbes *devoir, pouvoir, sembler, dire*. Ex. : **ce** doit être Paul; *tout, ce semble* (c'est-à-dire *il paraît*), *conspire contre lui*.

Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis. (La Fontaine.)
Ce ne peut être encore les gens que nous attendons.

720. Le pronom **ce** entre encore dans un grand nombre de gallicismes, tels que : *qu'est-ce à dire? que sera-ce? qu'est-ce que c'est? est-ce à dire? c'est à qui le frappera; c'est à savoir; c'est-à-dire; etc.*

La plus usitée de ces locutions est la formule explicative *c'est que*, avec négation **ce n'est pas que**, et avec interrogation *est-ce que*? Ex. : *Si quelque chose les empêche de régner sur nous, ces saintes et salutaires vérités, c'est que* le monde nous occupe, *c'est que* les sens nous enchantent, *c'est que* le présent nous entraîne. (Bossuet.) **Ce n'est pas que** j'eusse hésité; **est-ce que** j'aurais hésité?

721. Dans **celui-ci, celui-là, ceux-ci**, etc., **ci** marque le rapprochement, **là** marque l'éloignement. Ex. : *Cicéron et Démosthène furent deux grands orateurs; celui-ci était Grec, celui-là était Romain*. Dans cette phrase, *celui-là* désigne le premier nom exprimé, *Cicéron*; *celui-ci* désigne le second, *Démosthène*.

722. Lorsque **ceci, cela** sont mis en opposition, *ceci* désigne l'objet qui est le plus près de nous, et *cela* l'objet qui en est le plus éloigné. Ex. : *Prenez ceci, laissez cela*.

Ceci s'applique aussi à ce qui va suivre, *cela* à ce qui précède, dans les phrases telles que : *N'oubliez pas ceci : aide-toi, le ciel t'aidera. — L'orgueil est un grand défaut, retenez bien cela*.

723. *Ceci, cela* ne se disent généralement que des choses; quelquefois cependant **cela** se dit aussi des personnes dans

le langage familier : *Voyez ces enfants : cela ne songe qu'à s'amuser ; cela ne fait que jouer ; cela se croit habile, etc.*

724. **Cela** sert à former un grand nombre de locutions : *C'est cela ; avec cela ! comment cela ?*

Dans le langage familier **cela** se contracte en **ça** : *Comment ça va-t-il ? Il n'y a pas de mal à ça.*

Il ne faut pas confondre **ça**, pronom, avec **çà**, adverbe ou interjection. Ce dernier est toujours marqué d'un accent grave. Ex. : *Ses regards erraient çà et là ; Çà, travaillons.*

725. **Ceci, cela** s'écrivent en deux mots après le verbe *être* dans les phrases interrogatives avec ou sans trait d'union. Ex. :

Qu'est-ce ci ? dit-il à son monde, (La Fontaine.)
ou *qu'est ce ci ?*

Qu'est-ce là ? lui dit-il, (Id.)
ou *qu'est ce là ?*

On peut aussi écrire *qu'est ceci ? qu'est cela ?* (avec *ceci, cela* en un seul mot), mais alors le sens n'est plus le même : *Qu'est-ce ci ? qu'est-ce là ?* veulent dire : *qu'y a-t-il ici ? que se passe-t-il là ?* — *Qu'est ceci ? qu'est cela ?* signifient : *quelle chose est ceci ? quelle chose est cela ?* c'est-à-dire la chose dont on parle, que l'on montre.

SECTION III

PRONOMS POSSESSIFS

726. Les pronoms possessifs remplacent le nom ; cependant ils peuvent quelquefois être joints à un nom : *un sien cousin ; la maison est tienne ;*

Au travers d'un mien pré certain anon passa. (Racine.)

Ils sont alors de véritables adjectifs.

Le mien et **le tien** peuvent s'employer au neutre et au singulier pour indiquer ce qui appartient à chacun. Ex. :

Deux frères ne devraient jamais distinguer le tien et le mien.

Les pronoms possessifs s'emploient aussi au pluriel pour désigner les parents, les amis.

Ex. : *Toi et les tiens; vous et les vôtres; moi et les miens, etc.*

SECTION IV

1. PRONOMS RELATIFS

727. Nous avons vu (§ 345) que les *pronoms relatifs* sont **qui, que, quoi, dont** (invariables) et **lequel**, qui varie en genre et en nombre.

728. **Qui** s'emploie ordinairement comme sujet, et **que** comme complément d'objet direct.

Ex. : *Le maître qui est bon; l'élève que je loue.*

Qui employé comme sujet se dit des personnes, des animaux et des choses.

Ex. : *L'enfant qui est laborieux; le chien qui aboie; la pierre qui est cassée.*

Qui précédé d'une préposition peut aussi s'employer comme complément indirect.

Ex. : *L'enfant à qui le travail est facile; l'homme de qui je l'ai appris; l'ami en qui j'avais confiance.*

Mais alors **qui** ne se dit que des personnes ou des choses personnifiées.

Ex. : *L'enfant à qui tout cède est le plus malheureux. — O rochers escarpés! c'est à vous que je me plains, car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre.*

729. **Lequel, laquelle, etc.**, précédés d'une préposition, se

disent des personnes, des animaux et des choses. Ex. : *Votre père à qui ou auquel j'ai tout dit; les maîtres à qui ou auxquels sont confiés nos enfants. — Les sciences auxquelles je m'applique; les Lapons ont un chat noir auquel ils confient tous leurs secrets (et non les sciences à qui..., un chat noir à qui...).*

Cette distinction entre *qui* et *lequel*, *laquelle*, etc., n'était pas toujours observée au dix-septième siècle, même au dix-huitième, surtout en poésie. Au lieu de *lequel*, *laquelle*, etc., on employait *qui* pour les choses, même précédé d'une préposition. Ex. :

Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe? (Corneille.)

Une de ces injures pour qui un honnête homme doit périr. (Molière.)

Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé. (Voltaire.)

Il a brisé la lance et l'épée homicide

Sur qui l'impiété fondait son ferme appui. (J.-B. Rousseau.)

Ai-je jamais connu ces noms brillants de gloire

Sur qui tu viens sans cesse arrêter ma mémoire? (André Chénier.)

730. Nous avons vu (§ 346) que le pronom relatif est toujours de la même personne, du même genre et du même nombre que son antécédent, qui est un nom ou un pronom. Ex. :

Paris nous méconnaît; Paris ne veut pour maître

Ni moi qui suis son roi, ni vous qui devez l'être. (Voltaire.)

Les voici qui viennent; je l'entends qui court; ils sont là qui attendent.

Il faut remarquer que dans ce dernier cas les antécédents ne précèdent pas immédiatement le relatif.

731. Un adjectif ne peut servir d'antécédent au pronom relatif. On ne dira donc pas : *Nous étions deux qui étaient du même avis*; mais *nous étions deux qui étions du même avis*, en faisant de *nous* l'antécédent de *qui*.

Quand l'adjectif est employé comme nom, il peut servir d'antécédent au pronom relatif. Ex. : *Nous sommes les deux qui ont été récompensés.*

732. REMARQUE. — Dans des phrases comme *c'est un des généraux qui...*, *c'est un des rois qui...*, le pronom *qui* a pour antécédent tantôt l'attribut

un, tantôt le complément de l'attribut. On dira donc, selon l'idée sur laquelle on veut insister : *Turenne est un des généraux français qui ont ou qui a le plus illustré notre histoire.* Mais c'est là une délicatesse de langage qu'on peut ne pas introduire dans l'enseignement.

D'ailleurs ces règles d'accord du pronom avec l'antécédent furent peu observées jusqu'au dix-huitième siècle. Ex. : *Il n'y a que vous qui vous puisse donner cette liberté.* (Malherbe.) *Je ne suis pas le seul qui l'ai remarqué.* (Vaugelas.) *Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire.* (Boileau.)

Le pronom relatif s'accorda tantôt avec son antécédent, tantôt avec le complément de son antécédent.

Exemples de l'accord du relatif avec son antécédent : *C'est une des raisons qui fait murmurer.* (Sévigné.) *L'une des plus saintes communautés qui fût dans l'Eglise.* (Racine.) *C'est une des pièces de Plaute qui a eu le plus de succès.* (Voltaire.) *C'est un des hommes qui a fait le plus de bien à sa patrie.* (D'Alembert.)

Exemples de l'accord du relatif avec le complément de son antécédent : *Le passage du Rhin est une des plus merveilleuses actions qui aient jamais été faites.* (Boileau.) *Ce dessein m'a fourni une des scènes qui ont le mieux réussi.* (Racine.) *L'empereur Antonin est regardé comme un des plus grands princes qui furent jamais.* (Rollin.)

C'est cette dernière règle qui semble avoir prévalu de nos jours.

733. Le pronom relatif doit être placé de manière à ne laisser aucun doute sur le mot auquel il se rapporte.

Ainsi : *Il y a plusieurs pages dans ces manuscrits qui sont illisibles*, est une phrase incorrecte, parce que le pronom *qui* semble se rapporter à *manuscrits*. Il faut dire : *Il y a dans ces manuscrits plusieurs pages qui sont illisibles.*

Quand il n'y a pas d'ambiguïté à craindre, le pronom relatif peut être éloigné de son antécédent. Ex. : *Celui-là seul mérite nos hommages, qui fonde sa grandeur sur la vertu.* (La Bruyère.)

La déesse, en entrant, qui voit ta nappe mise. (Boileau.)

Un loup survint à jeun, qui cherchait aventure. (La Fontaine.)

Tel donne à pleines mains, qui n'oblige personne. (Corneille.)

Cette construction se rencontre souvent au dix-septième siècle : *Je vis hier une chose chez Mademoiselle qui me fit plaisir.* (Sévigné.) *Il lui faut aussi un cheval pour monter son valet qui coûtera bien trente pistoles.* (Molière.)

734. Les pronoms *qui*, *que*, *dont* étant invariables sont remplacés par *lequel*, *duquel*, *auquel*, etc., quand on veut éviter une équivoque. Ainsi au lieu de : *La mère de mon ami à qui j'ai parlé hier*, il faut dire selon le sens : *auquel* ou *à laquelle j'ai parlé hier*.

735. *Qui* peut s'employer absolument, sans antécédent, comme sujet ou comme complément. Dans ce cas, il ne s'applique qu'aux personnes et est toujours regardé comme du masculin singulier. Ex. : *Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.* — *A qui venge son père il n'est rien d'impossible.* — *Choisis qui tu voudras.*

On sous-entend alors *celui*, *celle*, *ceux*, *celles* : *celui qui sert...*, à *celui qui...*, *celui que...*, etc.

Dans les phrases comme celle-ci : *Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux*, l'antécédent sous-entendu de *qui* est le sujet du verbe suivant (*a*), il ne faudrait donc pas mettre un autre pronom devant ce verbe et dire comme autrefois :

Qui se contraint au monde, il ne vit qu'en torture. (Régnier.)

Qui prendroit garde au vent de si près, jamais il ne sèmeroit. (Bossuet.)

Qui sans antécédent s'emploie aussi pour les choses avec ellipse de l'antécédent neutre *ce*, dans certaines expressions consacrées. Ex. : *Voilà qui vous plaira; qui plus est; qui pis est.*

L'ellipse de *ce* devant *qui* était fréquente autrefois. Ex. : *Il faut encore savoir écrire, qui est une seconde science.* (Balzac.) *Vous pensâtes ne pas me trouver, qui eût été une belle chose.* (Sévigné.)

736. *Qui* répété signifie *les uns...*, *les autres...*, *ceux-ci...*, *ceux-là...* Ex. : *Les médecins ont raisonné là-dessus, et ils n'ont pas manqué de dire que cela procédait, qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la rate, qui du foie.* (Molière.)

737. *A qui* exprime aussi la rivalité, l'émulation. Ex. : *C'est*

à qui arrivera le premier, à qui le félicitera; ils criaient à qui mieux mieux.

Ce gallicisme : *Ils criaient à qui mieux mieux* est assez difficile à expliquer. Nos ancêtres disaient : *qui mieux mieux* et même *qui plus plus*, sans mettre *à*. Nous aurions donc, en décomposant notre exemple : *ils criaient*, celui qui criait le *mieux*, faisait le *mieux*; c'est-à-dire *ils criaient à l'envi les uns des autres*. La préposition *à* a été ajoutée plus tard, à l'exemple des locutions *à tue-tête*, *à bouche que veux-tu*, *à profusion*, etc.

Qui sert encore à former la locution *qui que ce soit qui*, c'est-à-dire *quelque personne que ce soit*.

738. **Que** s'emploie comme complément d'objet : *L'homme que vous avez vu; les livres que vous lisez.*

Que s'emploie aussi comme complément de circonstance : *L'année qu'il fit si froid; du temps que les bêtes parlaient* (c'est-à-dire *durant laquelle...*, *dans lequel...*).

. *Que* est mis ici pour l'adverbe relatif *où*.

739. **Que** précédé de *ce* est employé tantôt comme attribut, tantôt comme complément. Ex. : *On m'a vu ce que vous êtes; vous serez ce que je suis* (*que* est attribut). — *Croyez-en ce qu'il vous plaira* (suppléez *de croire*, et *que* en est le complément d'objet).

Que se disait autrefois pour *ce que* remplaçant le latin neutre *quod* : *Qui n'avoit jamais éprouvé que peut un visage d'Alcide.* (Malherbe.)

Fais ce que dois, advienne que pourra.

740. **Que** entre dans plusieurs gallicismes : *Je n'en ai que faire; coûte que coûte; vaille que vaille; ce que c'est que de nous*, etc. (c'est-à-dire : je n'en ai pas l'emploi; que cela coûte ce que l'on voudra que cela coûte, etc.).

741. **Quoi** est neutre et ne se dit que des choses. Ce pronom s'emploie ordinairement comme complément indirect avec un antécédent indéterminé, comme *ce*, *rien*, etc. Ex. : *Ce à quoi nous pensons; ce sur quoi nous discutons; c'est en quoi vous vous trompez; il n'est rien à quoi je ne sois disposé.*

L'antécédent est souvent sous-entendu. Ex. : *Voici à quoi je pense; dites-moi en quoi je peux vous servir.*

Au dix-septième siècle on employait *quoi* avec un nom de chose pour antécédent. Ex. : *Voilà de bien belles choses à quoi il ne pense pas.* (Bossuet.) *L'éducation des enfants est une chose à quoi il faut s'attacher fortement. Deux points à quoi je m'attache.* (Bourdaloüe.)

Est-ce un sujet pour quoi vous fassiez sonner vos mérites? (La Fontaine.)

742. **Quoi** s'emploie comme complément d'objet dans la locution *je ne sais quoi*; et cette locution se prend quelquefois comme nom. Ex. : *Il devient un je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue.* (Bossuet.)

743. **Quoi** suivi de **que** forme une locution qui équivaut à *quelque chose que*. Ex. : *Quoi qu'il arrive, taisez-vous; quoi qu'il en soit, obéissez.*

Cette locution s'écrit toujours en deux mots, et ne doit pas être confondue avec la conjonction *quoique*, qui est également suivie du subjonctif.

744. **De quoi** signifie *ce qui est nécessaire pour*. Ex. : *J'ai de quoi vous répondre;*

Une telle imposture a de quoi me surprendre. (Voltaire.)

De quoi s'emploie familièrement comme nom pour marquer *ce qui suffit*. Ex. : *Il faut aider les malheureux qui n'ont pas de quoi* (sous-entendu *vivre*); *Il n'y a pas de quoi* (pour remercier).

Ils trouvaient aux champs trop de quoi. (La Fontaine.)

745. **Quoi** se trouve encore dans plusieurs gallicismes. Ex. : *Voilà comme quoi il a échoué* (*voilà comment*); *Quoi! vous rougissez de bien faire* (ici il est employé comme interjection).

746. **Dont** s'emploie pour *de qui, duquel, de laquelle, desquels, desquelles, de quoi* et s'applique aux personnes, aux animaux et aux choses. Ex. : *Les soldats dont on citait les*

noms; les chevaux dont on vantait la vitesse; les choses futiles dont on s'enorgueillit.

Par ces exemples, on voit que **dont** est toujours le premier mot de la proposition subordonnée.

Dont peut être complément d'un nom. Ex. : *L'enfant dont le père est venu.*

Ou d'un adjectif. Ex. : *L'élève dont je suis content.*

Ou d'un verbe. Ex. : *L'enfant dont je suis aimé.*

Ou d'un adverbe. Ex. : *Ces enfants dont beaucoup ne savent pas travailler.*

747. **Dont** précédé de *ce* signifie *de quoi* et est du genre neutre. Ex. : *Voilà ce dont il s'agit; ce dont je vous ai parlé.*

Dans la langue du dix-septième siècle on supprimait souvent *ce*. Ex. : *Elle se meut un peu plus vite dont la raison est évidente.* (Descartes.) *Hélène est arrivée dont je suis ravie.* (Sévigné.) *Cela étoit juste, et le roi le leur avoit ordonné, dont elles furent fort piquées.* (Saint-Simon.) *Il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage.* (Molière.)

Dont s'employait aussi souvent pour *par lequel, laquelle*, etc. Ex. :

Redis-moi les raisons dont tu l'as apaisée. (Corneille.)

Le coup dont ma raison vient d'être confondue. (Racine.)

L'indigne paix dont il veut nous surprendre. (Id.)

Quel pouvoir a brisé l'éternelle barrière

Dont le ciel sépara l'enfer et la lumière ? (Voltaire.)

Il brisa les liens dont j'étais enchaîné. (M.-J. Chénier.)

748. **Dont** ne peut être complément d'un nom précédé lui-même d'une préposition. Dans ce cas on emploie *de qui* ou *duquel, desquels*, qui se place après le nom. Ex. : *C'est une entreprise au succès de laquelle je ne puis croire; saint Louis à la droiture duquel on rend justice.*

749. **Dont** (*de unde*) a, étymologiquement, le même sens que *d'où* et marque aussi l'origine, l'extraction, la sortie. Mais il s'emploie dans ce sens au figuré et ne se dit que des personnes. Ex. : *La famille illustre dont il descend; la maison dont je sors* (ici *maison* signifie *race, famille*).

D'où marque au sens propre l'extraction, la sortie et ne se dit que des choses. Ex. : *Le pays d'où je viens; la carrière d'où ces marbres sont tirés; la maison d'où je sors* (ici maison signifie habitation, demeure.)

Cette distinction entre *dont* et *d'où*, indiquée par Vaugelas et acceptée après lui par tous les grammairiens, n'a pas été observée par nos meilleurs écrivains. Ex. :

Je le renverrois bien dont il est venu. (Rabelais.)

. *Le mont l'Aventin*
Dont il l'avoit vu faire une horrible descente. (Corneille.)

Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir. (Racine.)

Abîmes redoutés dont Ninus est sorti. (Voltaire.)

D'où s'emploie aussi au lieu de *dont* pour marquer une conclusion : *C'est un fait d'où je conclus* (et non pas *dont je conclus*).

750. **Où** est un adverbe qui s'emploie comme pronom et sert à remplacer *lequel, laquelle, lesquels*, etc., précédés d'une préposition. Ex. : *Le but où je tends (auquel je tends); — Comme un mur d'airain où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie (contre lequel); — Qu'il se hâte de fuir cette mer dangereuse où sa sagesse a déjà fait naufrage (dans laquelle).*

Où est souvent joint aux prépositions *de, par, jusque*. Ex. : *Les glaciers d'où sortent ces ruisseaux; les villes par où son corps a passé; le point extrême jusqu'où l'on peut aller.*

Cet emploi de *où* était autrefois plus fréquent et plus étendu; il se disait également des personnes et des choses.

1° *Noms de choses*. Ex. : *C'est une chose où je suis déterminé.* (Molière.) *C'est une humiliation où je ne puis m'accoutumer.* (Sévigné.) *Cette loi universelle où nous sommes condamnés.* (Id.) *Il y a des maux effroyables où on n'ose penser.* (La Bruyère.) *C'est un mal où mes années ne peuvent porter remède.* (Montesquieu.)

Chacun a son défaut où toujours il revient. (La Fontaine.)

C'est là l'unique étude où je veux m'attacher. (Boileau.)

2^e. *Noms de personnes.* Ex. : *Il était bien dans le nombre de mes jeunes garçons où je prends intérêt.* (Sévigné.)

*Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on dine.* (Molière.)

Les Egyptiens sont les premiers où l'on ait eu les règles du gouvernement.
(Bossuet.)

*... Il ne reste que moi
Où l'on découvre encor les vestiges d'un roi.* (Racine.)

751. **Où** suivi de *que* forme une locution qui signifie *en quelque lieu que* et qui veut toujours le verbe au subjonctif.
Ex. : **Où que vous alliez, soyez sages.**

2. PRONOMS INTERROGATIFS

752. **Dont** est le seul pronom relatif qui ne s'emploie pas interrogativement.

Au moyen âge il s'employait interrogativement comme le latin *unde* :
dont viens-tu ?

753. **Qui** interrogatif ne désigne que des personnes et peut être sujet, complément ou attribut. Ex. : **Qui a fait cela ? Qui accuse-t-on ? De qui parlez-vous ? Qui est-il ? Qui êtes-vous ?**

Au dix-septième siècle, *qui* pouvait encore s'employer pour les choses.
Ex. : **Qui fait l'oiseau ? C'est le plumage.** (La Fontaine.) — **Je ne sais qui m'arrête.** (Racine.) **Qui pour quelle raison.**

Qui interrogatif reçoit parfois une sorte de renforcement dans les locutions **qui est-ce qui ?** ou **qui est-ce que ?** selon que le pronom est sujet ou complément d'objet direct. Ex. : **Qui est-ce qui a fait cela ? — Qui est-ce que l'on accuse ?**

754. **Qui** interrogatif dépend quelquefois d'un verbe précédent ; c'est ce qu'on appelle l'*interrogation indirecte*. Ex. : **Dites-moi qui a fait cela ; dites-moi qui on accuse ; etc.** On ne met pas alors de point d'interrogation.

Dans l'interrogation indirecte, **qui** peut s'employer comme

sujet ou comme complément. Ex. : *J'ignore qui vous a donné ces conseils; choisissez qui vous voudrez.*

755. Qui s'emploie aussi dans les phrases exclamatives. Ex. : *Qui? moi, le retenir! Qui? toi, tu me trahis!*

756. Que interrogatif ne désigne que des choses et est du neutre. Il peut être attribut et complément d'objet direct ou indirect. Ex. : *Que se passe-t-il? Que demandez-vous? Que sert la science sans la vertu?*

Que interrogatif est aussi renforcé par la locution *est-ce que?* Ex. : *Qu'est-ce que vous demandez? Qu'est-ce que la sagesse?*

757. Que s'emploie aussi dans les interrogations indirectes; il est alors presque toujours suivi d'un infinitif. Ex. : *Je ne savais que dire; il ne sait que faire.*

758. Que interrogatif sert à former plusieurs locutions. Ex. : *Qu'importe? Que devenir? Que faire? Que répondre?*

759. Quoi interrogatif ne désigne que des choses et est du neutre. Il peut être employé avec un adjectif comme sujet dans quelques phrases elliptiques. Ex. : *Quoi de nouveau? Quoi de plus beau que de mourir pour sa patrie?*

Dans ce cas **quoi** est toujours joint à l'adjectif par la préposition *de*.

Mais le plus souvent **quoi** est employé comme complément indirect. Ex. : *A quoi cela sert-il? De quoi parlez-vous?*

Quoi peut être employé comme complément d'objet direct dans les phrases comme : *Vous demandez quoi? Vous désirez quoi? Quoi? que dit-il?*

Quoi peut être aussi accompagné de la locution *est-ce que?* Ex. : *A quoi est-ce que cela sert? De quoi est-ce que vous parlez?*

760. Quoi s'emploie aussi dans les interrogations indi-

rectes. Ex. : *Dites-moi en quoi je puis vous servir ; On se demande à quoi lui sert sa fortune.*

Quoi s'emploie dans les phrases exclamatives et forme alors une sorte d'interjection. Ex. : *Quoi ! vous refusez l'aumône au pauvre ! Eh quoi ! vous n'êtes pas encore parti ? Quoi donc ! pouvais-je lui fermer ma porte ?*

761. **Lequel**, **laquelle**, **lesquels**, etc., employé interrogativement, peut être sujet ou complément. Ex. : *Lequel de ces élèves est le plus studieux ? Lequel préférez-vous ? Avec lequel des deux êtes-vous venu ?*

Lequel peut être aussi renforcé par la locution *est-ce que* ou *est-ce qui* ? Ex. : *Voici deux livres : lequel est-ce que vous désirez ? — lequel est-ce qui vous plaît ?*

762. **Lequel** s'emploie aussi dans les interrogations indirectes. Ex. : *Dites-moi lequel vous préférez ; Apprenez-moi avec lequel des deux vous êtes venu.*

763. **Où**, employé interrogativement avec ou sans préposition, est adverbe. Ex. : *Où allez-vous ? D'où venez-vous ? Par où avez-vous passé ?*

Où peut être aussi accompagné de *est-ce que*. Ex. : *Où est-ce que vous avez pu lire cela ?*

Où s'emploie aussi dans les interrogations indirectes. Ex. : *Dites-moi où vous allez, d'où vous venez, par où vous avez passé.*

SECTION V

PRONOMS INDÉFINIS

764. **On** se répète devant chaque verbe : *On cherche Vatel, on va à sa chambre, on heurte, on enfonce sa porte, on le trouve noyé dans son sang.* (Sévigné.)

Lorsque le pronom indéfini **on** désigne une femme, l'adjectif qui se rapporte à **on** se met au féminin. Ex. : *A votre âge, ma fille, on est bien curieuse.*

L'attribut peut même être au pluriel : *En France, on est tous égaux devant la loi.*

765. **On** s'emploie parfois pour un pronom personnel, quand on veut donner à la phrase un sens vague et indéterminé. Ex. : *Vous ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous* (Molière), (c'est-à-dire *que j'ai pour vous*).

Et vous, qu'on se retire (Racine), (c'est-à-dire *retirez-vous*).

On se levait à six heures (c'est-à-dire *nous nous levions*).

On n'a rien à manger (c'est-à-dire *nous n'avons rien*).

766. REMARQUE. — Par euphonie on met fréquemment l'on au lieu de on après les conjonctions *et, si, ou*. Ex. : *Si l'on savait tout; Parlez et l'on vous écouterà; Sachez où l'on va.*

Nous avons vu (§ 350) que *on* vient de *homo* et est par conséquent un nom.

Mais quand *on* est suivi du pronom *le, la, les*, il faut supprimer l'article. Ex. : *Qu'il parle et on l'écouterà; Si on le savait; Sachez où on la conduit* (et non *si l'on le savait, où l'on la conduit*).

On ne commence pas d'ordinaire une phrase par *l'on*.

Ces règles d'euphonie datent de Vaugelas. En 1704 l'Académie estimait encore qu'il y avait quelque chose de trop affecté à dire *si l'on*, elle préférerait *si on*.

767. **On** sert à former des noms composés : *les on dit, le qu'en-dira-t-on*.

768. Le pronom **chacun** placé avant le verbe se construit avec *son, sa, ses*. Ex. :

Chacun doit parler à son tour.

769. Lorsque **chacun** est placé après le verbe et qu'il se rapporte à un mot au pluriel, il se construit indifféremment avec *son, sa, ses* ou avec *leur, leurs*. Ex. :

Remettez ces livres-là chacun à sa ou à leur place.

Les animaux sont vêtus chacun selon ses ou leurs besoins.

Les abeilles bâtissent chacune sa ou leur cellule.

Les langues ont chacune ses ou leurs bizarreries.

Les juges ont donné chacun son ou leur avis.

Les bons citoyens doivent travailler tous au bien du pays, chacun selon ses forces et sa fortune (ou selon leurs forces et leur fortune).

770. La locution **l'un l'autre** exprime la réciprocité et prend les deux genres et les deux nombres. Ex. : *Ils s'aimaient les uns les autres; elles se nuisent les unes aux autres.* Dans ces exemples *les uns, les unes* sont sujets, *les autres, aux autres* sont compléments du verbe.

771. **L'un et l'autre** n'expriment point la réciprocité, mais simplement l'idée de deux ou plusieurs personnes, de deux ou plusieurs choses. Ex. : *Ils sont malades l'un et l'autre.*

Placés devant un nom, ils sont adjectifs et s'accordent avec le nom : *J'ai parcouru l'une et l'autre région.*

Quand **l'un et l'autre, les uns et les autres** sont employés comme compléments d'objet directs, on met *les* ordinairement devant le verbe. Ex. : *Je les approuve l'un et l'autre; je les crois mauvais les uns et les autres.*

Quand ces pronoms figurent comme compléments indirects, on met *leur* devant le verbe. Ex. : *Je leur écrirai, à l'un et à l'autre.*

Cet emploi de *les* et de *leur* forme avec *l'un et l'autre* un pléonasme qui donne plus de force à l'expression.

772. **Quiconque** est ordinairement sujet de deux propositions qu'il réunit. Ex. : *Quiconque n'observera pas cette loi sera puni.*

Quiconque peut être aussi complément du verbe qui précède et sujet du verbe qui suit. Ex. : *La loi punit quiconque a commis un crime.* Dans cette phrase *quiconque* est à la fois complément d'objet de *punit* et sujet de *a commis*.

773. **Rien** suivi d'un adjectif est toujours accompagné de la

préposition *de*. Ex. : *Nous n'avons rien de nouveau à vous dire ; Tout cela n'annonce rien de bon.*

Au pluriel, **rien** est purement nom et signifie *des bagatelles, des choses de peu d'importance*. Ex. : *Je ne veux point vous écrire aujourd'hui, je n'ai que des riens à vous mander.* (Sévigné.)

774. La locution **rien moins que** a tantôt un sens négatif et tantôt un sens affirmatif.

1^o Sens négatif : *Ma comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit* (Molière), c'est-à-dire : *Ma comédie est tout plutôt que ce qu'on veut qu'elle soit.*

*Un pédant, qu'à tout coup votre femme apostrophe
Du nom de bel esprit et de grand philosophe,
Et qui n'est, comme on sait, rien moins que tout cela.*

(Molière.)

2^o Sens affirmatif : *Quand Dieu choisit une personne d'un si grand éclat pour être l'objet de son éternelle miséricorde, il ne se propose rien moins que d'instruire l'Univers* (Bossuet), c'est-à-dire *il n'a pas un moindre dessein que le dessein d'instruire l'Univers.*

Il vaut mieux réserver à cette locution son sens négatif, comme le demande Littré, et se servir de *rien de moins* pour le sens affirmatif : *Il ne faut rien de moins dans les cours qu'une vraie et naïve impudence pour réussir* (La Bruyère), c'est-à-dire *Il ne faut rien qui soit moindre qu'une vraie et naïve impudence....*

REMARQUE. — Cette locution est d'ailleurs si ambiguë qu'il vaut mieux l'éviter.

CHAPITRE V

SYNTAXE DU VERBE

775. Tout verbe à un mode personnel a un sujet exprimé ou sous-entendu, et tout sujet doit avoir un verbe.

Cependant devant un *impératif* le sujet n'est pas énoncé.
Ex. :

Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.
(Boileau.)

Dans les phrases elliptiques ou proverbiales le verbe est quelquefois sous-entendu : *Je ne peux plus parler comme vous* (s.-ent. *parlez*) ; — *Tel maître, tel valet* ; — *A chacun selon ses œuvres*.

776. Le sujet est ordinairement un nom ou un pronom et se met avant le verbe : **Nous arrivons** ; **Le danger est passé**.

Dans les interrogations le sujet se met après le verbe : **Arrivons-nous** ? Mais quand le sujet est un nom, il reste devant le verbe et l'on ajoute après un pronom de la même personne pour marquer l'interrogation : **Le danger est-il passé** ? **Pierre arrive-t-il** ?

Si l'interrogation est déjà marquée par un mot tel que *comment, quand, quel, que, combien*, etc., le nom peut suivre la règle commune et se mettre après le verbe. Ex. : *Quand arrive Pierre* ? *Comment se passe votre année* ? *Qu'en pense Charles* ?

777. Le sujet se met encore après le verbe dans les phrases

exclamatives. Ex. : *Puisses-tu réussir à ton gré! Dussiez-vous périr, faites votre devoir; — et dans les incises, comme dit-il, répondit-il.* Ex. :

Que le monde, dit-il, est grand et spacieux! (La Fontaine.)
J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant. (Id.)

778. Le même sujet peut servir à plusieurs verbes. Ex. :
L'attelage suait, soufflait, était rendu. (La Fontaine.)

Le même verbe peut avoir plusieurs sujets. Ex. : *Le rossignol, la fauvette, le chardonneret sont des oiseaux chanteurs.*

SECTION I

ACCORD DU VERBE AVEC UN SEUL SUJET

779. Tout verbe s'accorde en nombre et en personne avec son sujet : *Les hommes sont mortels; — Ces enfants sont ignorants; — Le courage est une vertu.*

Il en est de même quand le sujet vient après : *Alors partent les hirondelles.*

780. Quand le sujet est un nom *collectif*, le verbe se met au singulier si l'on adopte pour sujet le nom collectif, par exemple *nuée* dans : *Une nuée de sauterelles obscurcit l'air.*

Il se met au contraire au pluriel si l'on adopte pour sujet le *complément* du nom collectif, par exemple *barbares* dans : *Une nuée de barbares désolèrent le pays.*

Mais on dira indifféremment : *Un peu de connaissances suffit ou suffisent.*

Les Latins disaient : *Turba militum ruit ou ruunt* (La foule des soldats se précipite).

781. Après *la plupart, le plus grand nombre, une infinité de, etc.*, le verbe s'accorde toujours avec le complément de ces collectifs, que ce complément soit exprimé ou sous-

entendu. Ex. : *La plupart des gens ne font réflexion sur rien.*
 — *La plupart écrivent ce nom de telle manière.*

782. Après les adverbess de quantité *beaucoup, peu, moins, assez, trop, etc.*, suivis d'un nom au pluriel (exprimé ou sous-entendu), le verbe ne s'accorde jamais avec l'adverbe, mais toujours avec le nom : *Beaucoup de personnes ignorent la gravité de cette affaire. — Beaucoup s'en allèrent.*

Dans notre ancienne langue et jusqu'au dix-huitième siècle on trouve le pluriel après des collectifs qui aujourd'hui exigent toujours le singulier. Ex. :

Se mit le comte de Charolois en chemin avec toute ceste armée, qui estoient tous à cheval (Commynes).

Ce peuple commença incontinent à cryer Noel, et vont au bout de leur pont. (Id.).

Toute cette manière de gens se laissent tromper à l'apparence.
 (Malherbe.)

Tout le reste ne sont que fleurs. (Id.).

La noblesse de Rennes et de Vitré l'ont élu malgré lui. (Sévigné.)

Tout ce que nous connoissons de courtisans nous parurent indignes de vous être comparés (Id.).

Cette sorte de différents se doivent assoupir d'eux-mêmes.
 (La Rochefoucauld.)

Tout ce qu'il y avoit de personnes de qualité le vinrent trouver. (Id.)

Tout ce qui reste encor de fideles Hébreux

Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux. (Racine.)

783. Après le *peu* de suivi d'un nom au pluriel, le verbe se met au singulier ou au pluriel.

1° Il se met au singulier si le *peu* signifie le manque. Ex. : *Le peu de connaissances qu'il a lui nuit.*

2° Il se met au pluriel si le *peu* signifie une petite quantité. Ex. : *Le peu de connaissances qu'il a lui sont bien utiles.*

784. *Plus d'un* veut le verbe au singulier, bien que cette locution éveille une idée de pluralité. Ex. : *Plus d'un brave mord la poussière.*

Quand *plus d'un* a un complément au pluriel, le verbe peut se mettre au singulier ou au pluriel : *Plus d'un de ces hommes était ou étaient à plaindre.*

Après *moins de deux* le verbe se met toujours au pluriel. Ex. : *Moins de deux ans se sont écoulés.*

Dans ces deux cas, ce sont les mots *un* et *deux* qui ont imposé l'accord.

Au dix-septième siècle, *moins d'un* signifiait *un de moins*. C'est dans ce sens qu'il a été employé par Corneille :

Enfin, grâces au ciel, j'ai moins d'un ennemi! (c'est-à-dire *un ennemi de moins*).

785. Le verbe *être* précédé de *ce* (*c'est*, *c'était*, etc.) reste au singulier quand il est immédiatement suivi d'un ou de plusieurs noms au singulier, ou bien d'un pronom de la première ou de la seconde personne du pluriel.

Ex. : **C'est la pluie et le brouillard qui attristent l'Angleterre.**

C'est l'ambition et les plaisirs qui l'ont perdu.

C'est nous qui sommes les vrais coupables.

C'est vous qui auriez dû venir.

786. Quand ces noms sont au pluriel ou quand ces pronoms sont à la 3^e personne du pluriel, le verbe *être* se met ordinairement au pluriel. Ex. :

Ce sont les généraux qui dirigent les soldats.

Ce sont eux qui m'ont accusé.

787. Cependant le verbe *être*, quoique suivi d'un pronom de la 3^e personne du pluriel, se met au singulier :

1^o Lorsqu'on veut éviter certaines formes désagréables, telles que *sont-ce*, *seront-ce*, *furent-ce*; ainsi l'on dira : **Sera-ce vos amis qui vous tireront d'affaire?**

2^o Dans la locution *si ce n'est* : **Si ce n'est eux, quels hommes eussent osé l'entreprendre?**

Dans l'ancienne langue cet accord était plus marqué, car on faisait accorder le verbe *être* même en personne avec le sujet réel :

Se c'estes vous, je vous requier. (Berte.)

Et il respont, ce somes nous. (Roman du Renart.)

Ouvrez, dit-il, ce suis-je (*C'est moi*). (Louis XI.)

Ce ne sommes pas nous qui avons rien fait. (Calvin.)

Ce ne sont pas ni ces lis ni ces roses. (Du Bellay.)

Sont-ce ici ces estats généraux. (Satire Ménippée.)

Ce sont toutes belles choses ce que tu dis. (La Boétie.)

Voi ces rochers au front audacieux,

C'estoient jadis des plaines fromenteuses. (Ronsard.)

Au contraire, au dix-septième siècle on garde une certaine liberté, et l'on voit souvent le singulier où nous mettrions le pluriel. Ex. : **Puisqu c'est eux** qui en demeurent d'accord. (Sévigné.)

Ce n'est pas les Troyens, c'est Hector qu'on poursuit. (Racine.)

C'est eux qui ont bâti ces douze palais. (Bossuet.)

Des reproches à une tigresse, c'est des marguerites devant des pour-
ceaux. (Mme de Grignan.)

C'est elles qui ont accompli votre vœu. (Fénelon.)

C'est donc les dieux et non pas la mer qu'il faut craindre. (Id.)

Ce n'est pas les vaines distinctions que l'usage y attache. (Massillon.)

Ce n'était plus ces jeux, ces festins et ces fêtes. (Voltaire.)

Au dix-septième et au dix-huitième siècle on supprimait souvent *ce*, qui dans ces constructions (*c'est, ce sont, etc.*) n'est que sujet apparent, et le verbe s'accordait avec l'attribut, qui est le sujet réel. De là ces phrases que nous trouvons chez nos meilleurs auteurs : **Sa maladie sont des vapeurs.** (Sévigné.) — **Cinquante domestiques est** une chose étrange. (Id.) — **Ces deux bouts de la terre où nous sommes est** une chose qui fait frémir. (Id.) — **Ce que je vous dis là ne sont pas des chansons.** (Molière.) — **Tout ce qu'il dit sont** autant d'impostures. (Racine.) — **L'effet du commerce sont** les richesses. (Montesquieu.) — **Sa nourriture ordinaire sont** des fruits, des amandes. (Buffon.)

Dans ces sortes de phrases il y avait accord par inversion : *des vapeurs sont sa maladie, une chose étrange est cinquante domestiques, etc.*

788. Les verbes impersonnels (ou employés comme tels) restent invariables lors même qu'ils sont suivis d'un nom au pluriel : **Il tomba des milliers de projectiles sur le champ de bataille; Il vint plusieurs personnes.**

Cependant ces verbes, pris dans un sens figuré, peuvent s'employer à la troisième personne du pluriel. Ex. : **Les traits pleuvent, les canons tonnent.**

Dans ce cas ils peuvent aussi avoir un impératif : **Pleuvez, nuages! Tonnez, canons des Invalides!**

SECTION II

ACCORD DU VERBE AVEC PLUSIEURS SUJETS

789. Le verbe qui a deux ou plusieurs sujets à la même personne du singulier se met à la même personne du pluriel : *Le chien et le chat **recherchent** le voisinage de l'homme.*

Mais si les sujets sont de personnes différentes, le verbe suit la même règle que les pronoms, c'est-à-dire qu'il se met à la première personne du pluriel, s'il y en a une : *Vous, lui et moi, nous **sommes** heureux*, — et s'il n'y en a pas, il se met à la seconde : *Vous et lui, vous **êtes** coupables.*

790. Quand plusieurs sujets ne désignent qu'une seule et même personne ou une seule et même chose, le verbe se met naturellement au singulier. Ex. :

*Quand le prince des pasteurs et le pontife éternel **apparaîtra**.* (Bossuet.)

*Être chrétien et ne plus tenir à la terre **est** la même chose.* (Fénelon.)

791. Le verbe peut se mettre au singulier ou au pluriel, avec plusieurs sujets qui forment une énumération ou une gradation. Ex. :

*Un regard, une parole, un serrement de main **suffit** ou **suffisent** pour relever le courage du malheureux.*

Le singulier est de rigueur quand l'énumération est résumée par un mot, tel que *chacun, rien, tout*, etc. Ex. :

*Un souffle, une ombre, un rien, **tout** lui **donnait** la fièvre.* (La Fontaine.)

*Remords, crainte, péril, rien ne m'a **retenue**.* (Racine.)

792. Le verbe peut se mettre au singulier ou au pluriel

lorsque les sujets sont unis par *comme*, *ainsi que*, *avec*, *de même que*, etc. Ex. :

La vérité, comme la lumière, est inaltérable ou sont inaltérables.

La santé comme la fortune demandent à être ménagées ou demande à être ménagée.

Le chat ainsi que le tigre sont des carnivores ou est un carnivore.

793. Le verbe se met ordinairement au pluriel après deux sujets unis par *ni* ou par *ou*. Ex. : *Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux. — Le courage ou le bonheur ont pu faire des héros.*

Mais si l'idée qu'exprime le verbe ne peut être attribuée qu'à l'un des deux sujets, le verbe se met au singulier. Ex. : *Ni Pierre ni André ne sera premier dans cette composition. — Corneille ou Racine est l'auteur de ces vers.*

En latin, quand plusieurs sujets étaient unis par *nec* ou *neque* (*ni*), le verbe s'accordait d'ordinaire avec le dernier. Cicéron a dit : *Sine império, nec domus ulla, nec civitas, nec gens stare, nec ipse mundus potest.* Ce que nous traduisons : *Sans une autorité suprême, ni une maison, ni une ville, ni une nation, ni le monde lui-même ne peuvent subsister.*

794. La règle est la même pour *ni l'un ni l'autre*. Après cette locution, le verbe se met au pluriel s'il y a action commune des deux sujets : *Ni l'un ni l'autre ne viendront; —* et au singulier si l'action ne peut être attribuée qu'à l'un des deux sujets : *Ni l'un ni l'autre n'obtiendra le premier prix.*

795. *L'un et l'autre* employé comme sujet veut ordinairement le verbe au pluriel. Ex. : *L'un et l'autre sont morts.*

L'un et l'autre, à mon sens, ont le cerveau troublé. (Boileau.)

Le pluriel est de rigueur quand *l'un et l'autre*, *ni l'un ni l'autre* sont placés après le verbe. : *Ils voulurent l'un et l'autre tenter la fortune; — Ils n'obtiendront le prix ni l'un ni l'autre.*

796. Mais **l'un ou l'autre** veut le verbe au singulier.
Ex. : *L'un ou l'autre a raison.*

L'un ou l'autre fit-il une tragique fin? (Boileau.)

La règle était différente en latin : *uterque* (l'un et l'autre) voulait le verbe au singulier : *Uterque mihi placet* (l'un et l'autre me plaît). Il en était de même de *neuter* (ni l'un ni l'autre) et de *alteruter* (l'un ou l'autre).

797. Quand le verbe a pour sujet deux ou plusieurs infinitifs, il se met ordinairement au pluriel : *Promettre et tenir sont deux.*

On cite cependant comme exemple d'un verbe au singulier après deux infinitifs cette phrase de La Rochefoucauld : *Bien écouter et bien répondre est une des plus grandes perfections.* Mais ici l'accord est commandé par l'attribut *une*.

D'ailleurs dans notre ancienne langue ces règles d'accord n'étaient pas suivies; d'ordinaire le verbe s'accordait seulement avec le nom le plus rapproché. Ex .

Le secours qui vint de Bourgogne que menoit le seigneur de Coulches, le marquis de Rotelin, le seigneur de Montagu et autres. (Commines.)

Et bailla lesdictes lettres que escripvoit monseigneur de Cran et plusieurs aultres. (Id.)

Il fait ce qu'un voleur et un corsaire fait. (Malherbe.)

Les délices et la paresse lui ôte le mouvement. (Id.)

Mon cœur est soulagé d'une presse et d'un saisissement qui en vérité ne me donnoit aucun repos. (Sévigné.)

Il a un sérieux et une solidité qui plaît fort. (Id.)

*La vertu de son père et son illustre sang
A son ambition assure ce haut rang.* (Corneille.)

Le bon sens et le bon esprit convient à tous les âges.

(La Rochefoucauld.)

Le bonheur et le malheur des hommes dépend de leur humeur. (Id.)

La crainte et la pudeur les retiendra. (Racine.)

Votre mère et toute la petite famille vous fait ses compliments. (Id.)

Le bien et le mal est en ses mains. (La Bruyère.)

C'est une chose monstrueuse que le goût et la facilité qui est en nous de railler. (La Bruyère.)

798. Lorsqu'un verbe a pour sujet le pronom *qui*, il s'accorde en nombre et en personne avec ce pronom, qui prend lui-même le nombre et la personne de son antécédent.
Ex. : *C'est moi qui vous le dis, qui suis votre tuteur.*

Telle est la règle générale et elle s'applique naturellement à tous les exemples qui suivent.

On dira donc :

C'est le prince des pasteurs et le pontife éternel qui apparaîtra.

C'est un regard, une parole, etc., qui suffit pour relever le courage, etc.

C'est un souffle, une ombre, un rien, tout qui lui donnait la fièvre.

La vérité, qui est inaltérable, comme la lumière, etc.

Mais le véritable antécédent du relatif est parfois difficile à reconnaître. Ainsi l'on dira : *Je suis Diomède, roi d'Etolie, qui blessai Vénus au siège de Troie*, et : *Je suis Diomède, le roi d'Etolie qui blessa Vénus au siège de Troie*. Dans le premier cas on veut appeler l'attention sur *je*, dans le second sur *roi*. (Voyez Pronoms, § 730.)

799. La règle est la même pour le nombre. Ainsi l'on dira : *Mon frère est un des jeunes officiers qui ont assisté aux grandes manœuvres, et c'est un de nos plus braves généraux qui les a dirigées*. Dans le premier cas on parle des officiers, et dans le second cas de *un* (général) : de là la différence d'accord.

SECTION III

COMPLÉMENT DU VERBE

800. Le complément d'un verbe peut être un nom, un pronom, un infinitif ou une autre proposition.

Le verbe à la forme active et à la forme pronominale peut seul avoir les deux sortes de compléments (d'objet et de cir-

constance); le verbe à la forme passive et le verbe intransitif ne peuvent avoir que des compléments de circonstance.

801. Le *complément d'objet direct* se met ordinairement après le verbe quand c'est un nom ou un infinitif, et avant quand c'est un pronom ou quand la phrase est interrogative. Ex. : *Vous aimez le travail, je le vois.* — *Quelle histoire me racontez-vous là?*

802. On peut en dire autant du *complément indirect*. Celui-ci se joint ordinairement au verbe à l'aide des prépositions *à, de*.

Ex. : *Il regarde à sa peine.*

Quelques verbes peuvent avoir pour complément un infinitif sans y être joints par une préposition. Tels sont : *aller, courir, paraître, sembler, envoyer, venir*, etc. Ex. : *Je viens faire cette classe; il est allé voir un malade; vous semblez travailler.*

803. Le verbe *être* n'a jamais de complément d'objet; ainsi dans : *Les enfants sont légers*, — *légers* est un attribut du sujet et non un complément d'objet du verbe.

Il en est de même pour quelques verbes comme *paraître, sembler, devenir, demeurer, rester*, etc., qui sont habituellement suivis d'un qualificatif.

Ex. : *Il paraît heureux, il semble satisfait, il devient triste, il demeure libre, il reste fier.* Les qualificatifs *heureux, satisfait, triste*, etc., sont des attributs des sujets et non des compléments d'objet.

804. Quand le *complément d'objet* est un infinitif, il peut être construit directement.

Ex. : *Cet enfant aime jouer.*

On peut aussi le construire indirectement. Ex. : *Cet enfant aime à jouer.*

Quand le complément d'objet est une proposition, elle se

joint au verbe par la conjonction *que*. Ex. : *Je souhaite que vous réussissiez.*

805. Le complément de circonstance peut être *direct* ou *indirect*; ordinairement il se joint au verbe à l'aide de prépositions.

Ex. : *Il est mort de faim. — On a chassé sans chiens. — Deux renards entrèrent la nuit, par surprise, dans un poulailler.*

On voit par ce dernier exemple que le complément de circonstance peut quelquefois se joindre au verbe sans préposition. Cette construction se rencontre surtout après certains verbes intransitifs : *coûter, durer, peser, rester, demeurer*, etc. Ex. : *Ce livre coûte deux francs. — Cette guerre a duré cent ans. — Cette lettre pèse vingt grammes*, etc.

806. Deux ou plusieurs verbes peuvent avoir un complément commun si ces verbes n'exigent pas des compléments de forme différente : *L'enfant doit chérir et respecter ses parents*. Dans cette phrase, *parents* peut servir de complément à la fois aux deux verbes *chérir* et *respecter*, parce qu'on dit *chérir quelqu'un*, *respecter quelqu'un*.

Mais avec un verbe tel qu'*obéir*, par exemple, qui veut un complément indirect (*obéir à quelqu'un*), on ne pourrait employer *parents* comme complément commun. Ainsi on ne dirait pas : *L'enfant doit obéir et respecter ses parents* : il faudrait alors exprimer les deux compléments en disant : *L'enfant doit respecter ses parents et leur obéir*.

807. Quand un verbe a deux ou plusieurs compléments d'objet, ces compléments doivent être de même nature ; on dira correctement : *Il aime à chanter et à dessiner*, ou *Il aime le chant et le dessin* ; mais on ne peut dire : *Il aime le chant et à dessiner*.

Les écrivains du dix-septième siècle en usaient librement à l'égard de cette règle, qui est formelle aujourd'hui. Ex. :

Le pleurer excessif est marqué de vanité et de vouloir être estimé affligé. (Malherbe.)

On ne parle plus que de guerre et de partir. (Sévigné.)

Je me trouve étouffée ici, j'ai besoin d'air et de marcher. (Id.)

Elle aime fort la conversation et surtout de plaire au roi. (Id.)

Oui, je crains leur hymen, et d'être à l'un des deux. (Corneille.)

*J'en crains une révolte et que las d'obéir,
Comme je les trahis, ils ne m'osent trahir. (Id.)*

Le roi craignit le poids des affaires et de manquer d'un homme capable de l'en soulager. (La Rochefoucauld.)

*Vous voulez que ce dieu vous comble de bienfaits
Et ne l'aimer jamais? (Racine.)*

Il faut que l'on se passe d'habits et de nourriture et de les fournir à sa famille. (La Bruyère.)

Ils consomment leur temps à s'habiller, à manger, à dormir, à de sots discours, à se résoudre sur ce qu'ils doivent faire. (Id.)

808. Un verbe ne peut avoir deux compléments indirects quand le second ne fait que répéter le premier. Il ne faut donc pas dire : *C'est à vous à qui je parle; c'est de vous dont il s'agit*, — mais bien : *C'est à vous que je parle; c'est de vous qu'il s'agit*, ou *c'est vous à qui je parle, c'est vous dont il s'agit*.

Même remarque pour l'adverbe de lieu où; on ne dit pas : *C'est ici où il demeure; c'est là où je vais*; mais : *C'est ici qu'il demeure; c'est là que je vais*.

Au dix-septième siècle cette règle n'était pas observée. Boileau a dit : *C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler*.

809. La place des compléments dans la phrase dépend souvent de l'usage et du goût. L'ordre logique voudrait que l'on mit d'abord le complément d'objet direct, puis le complément d'objet indirect et le complément de circonstance; mais on place ordinairement le premier le complément le plus court. Ainsi l'on dira : *J'ai écrit une lettre à mon père pour le jour de l'an*, et : *J'ai écrit à mon père, pour le jour de l'an, une lettre remplie de détails intéressants*.

810. Certains verbes s'unissent à leurs compléments d'objet avec ou sans préposition. Tels sont :

aider,	changer,	manquer,	servir,
applaudir,	commander,	penser,	suppléer,
assurer,	croire,	regarder,	toucher,
atteindre,	insulter,	retrancher,	traiter, etc.

On peut dire **aider quelqu'un** et **aider à quelqu'un**, **changer quelque chose** et **changer de quelque chose**, **penser quelque chose** et **penser à quelque chose**, etc.

811. Parfois le même verbe est employé avec des prépositions différentes pour marquer des nuances de sens, qui ne sont pas toujours faciles à distinguer. Tels sont :

commencer,	demander,	s'ennuyer,	s'occuper,
continuer,	s'efforcer,	forcer,	participer,
contraindre,	s'empresser,	se laisser,	solliciter,
défier,	emprunter,	obliger,	venir, etc.

On dit par exemple : *Cet enfant **commence** à parler et Cet orateur **commença** de parler à deux heures.* (Dans le premier cas on indique une action qui aura du progrès, dans le second on marque simplement le point de départ.) — *Ils s'empressaient à lui plaire* (ils s'appliquaient avec ardeur à...), et *Il s'empresse de parler* (il se hâte de...), etc.

SECTION IV

EMPLOI DES MODES ET DES TEMPS

I. Mode indicatif.

812. L'indicatif sert à marquer une affirmation positive et absolue. C'est le mode généralement usité dans les propo-

sitions indépendantes et les propositions principales. Ex. : *Les grandes prospérités nous **aveuglent**; Vous êtes le seul homme qui puisse me comprendre.*

On met aussi l'indicatif dans les propositions subordonnées quand elles marquent une affirmation positive. Ex. : *Vous **n'ignorez pas** que les grandes prospérités nous **aveuglent**; Vous êtes l'homme qui **peut** me comprendre.*

813. Le **présent de l'indicatif** s'emploie pour donner plus de vivacité au style.

1^o A la place du passé. Ex. : *Dieu **n'avait** laissé aucune ressource au roi d'Angleterre; tout lui **manque**, tout lui **est contraire**. (Bossuet.)*

L'attelage suait, soufflait, était rendu :

*Une mouche **survient**, et des chevaux s'**approche**,*

***Prétend** les animer par son bourdonnement;*

***Pique l'un, pique l'autre....** (La Fontaine.)*

2^o A la place du futur. Ex. : *Je **suis** de retour dans un moment; Je vous **attends** demain à onze heures; Si vous **venez**, vous me ferez plaisir.*

814. L'**imparfait** s'emploie pour le conditionnel passé. Ex. :

*Si j'**avais dit** un mot, on vous **donnait** la mort. (Voltaire.)*

*Pyrrhus **vivait** heureux, s'il eût pu l'écouter. (Boileau.)*

(C'est-à-dire : *On vous **aurait donné**..., Pyrrhus **aurait vécu**....)*

L'imparfait s'emploie encore pour le conditionnel présent après la conjonction *si*. Ex. : *Si vous **veniez**, vous me feriez plaisir (c'est-à-dire Si vous **viendriez**).*

815. Le **passé simple** indique un temps déterminé et entièrement écoulé; on ne peut donc pas dire : *Je le **vis** aujourd'hui, cette semaine*; mais on dira : *Je le **vis** hier, la semaine dernière.*

816. Le **passé composé** s'emploie indifféremment pour marquer tous les temps passés, écoulés ou non. Ex. : *Je l'ai vu aujourd'hui, hier, la semaine dernière.*

Il s'emploie quelquefois pour le **futur antérieur** : *Attendez un peu, j'ai fini dans une minute (c'est-à-dire j'aurai fini).*

817. Le **futur simple** s'emploie à la place de l'impératif : *Le bien d'autrui tu ne prendras; Vous porterez cette lettre à son adresse (c'est-à-dire : Ne prends pas..., Portez...).*

818. Le **futur antérieur** peut quelquefois remplacer le passé composé pour adoucir une affirmation : *Vous aurez négligé quelque précaution.*

II. Mode conditionnel.

819. Le **conditionnel** suppose une condition exprimée ou sous-entendue. Ex. : *Je serais heureux si vous suiviez mes conseils. — Je serais heureux de vous obliger (sous-entendu si je pouvais...).*

Le **conditionnel** marque parfois une simple supposition. Ex. : *Oseriez-vous le blâmer?*

Moi, je m'arrêteraï à de vaines menaces! (Racine.)

Il s'emploie encore pour adoucir l'affirmation : *Je désirerais être entendu; Je ne saurais m'en plaindre;*

Je voudrais inspirer l'amour de la retraite. (La Fontaine.)

Le **conditionnel** a le sens du futur dans les phrases telles que : *il a dit qu'il viendrait; on a annoncé que l'été serait très chaud.*

(Pour l'emploi du conditionnel dans les propositions subordonnées voyez Syntaxe des propositions, § 1043.)

III. Mode impératif.

820. L'**impératif** exprime le commandement, la volonté. Ex. : *Va, cours, vole et nous venge! (Corneille.)*

Il s'emploie aussi pour faire une supposition. **Ex. .** *Soyez rude avec lui et vous n'en pourrez rien tirer.*

Laissez leur prendre un pied chez vous;

Ils en auront bientôt pris quatre. (La Fontaine.)

(C'est-à-dire : *Si vous êtes rude..., Si vous leur laissez prendre...*).

(Nous avons vu (§ 817) que l'impératif était quelquefois remplacé par le futur simple.)

IV. Mode subjonctif.

821. Le **subjonctif** exprime le doute, la possibilité; en général il dépend d'un autre verbe et s'emploie dans les propositions subordonnées : *Je doute qu'il vienne; Il est possible qu'il soit ici.*

On peut aussi le rencontrer seul dans des formules de souhait. **Ex. :** *Que sa mort vous serve à la fois de consolation et d'exemple.*

Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre! (Corneille.)

On a ici une sorte d'optatif, mode qui s'emploie bien dans des propositions principales.

(Pour l'emploi du subjonctif dans les propositions subordonnées, voyez Syntaxe des propositions, § 1044.)

V. Mode infinitif.

822. L'**infinitif** exprime l'état ou l'action d'une manière vague, indéfinie; aussi il n'a ni nombre ni personnes, mais il a deux temps, le présent et le passé, et peut avoir les deux sortes de compléments (objet et circonstance).

823. Nous avons vu (§ 168) qu'on emploie l'infinitif comme nom verbal : le *rire*, le *devoir*, le *souvenir*, le *savoir*, etc. Il peut, ainsi que les autres noms, servir :

1^o De sujet : **Mentir est honteux ;**

2° D'attribut : *Plaisanter n'est pas répondre.*

3° De complément d'objet et de circonstance : *Je veux sortir ; Il s'étudie à bien faire ; Il est allé chercher du secours* (c'est-à-dire pour chercher, circonstance de but) ;

4° De complément à un nom : *L'ardeur de vaincre ;*

5° De complément à un adjectif : *Il est prompt à se mettre en colère.*

824. L'infinitif doit toujours se rapporter à un nom ou pronom exprimé dans la phrase. Ex. : *Les peuples croient être libres quand ils ne sont gouvernés que par les lois* (Montesquieu), (c'est-à-dire *Les peuples croient qu'ils sont libres...*).

L'infinitif peut se rapporter soit au sujet (*le désir* — de vaincre — *le poussait aux combats*), soit au complément (*il travaillait par désir* — de régner).

825. Le sujet du verbe à l'infinitif doit être le même que celui du verbe de la proposition principale : *Cet enfant s'accoutume — à dormir — pendant le jour. Accoutume et dormir ont le même sujet.*

Mais on ne peut pas dire : *On le renvoya sans avoir rien obtenu ; car celui qui renvoie et celui qui n'a rien obtenu sont deux personnes distinctes.* Il faut donc exprimer clairement les deux sujets, et dire : *On le renvoya sans qu'il eût rien obtenu*, ou donner à la proposition composée un seul sujet par l'emploi du passif : *Il fut renvoyé sans avoir rien obtenu.*

826. L'infinitif construit avec *faire* forme avec ce verbe une sorte de verbe composé qui a toujours le sens actif. Ex. : *Je ferai venir cet enfant ; Nous avons fait bâtir cette maison ; Il fait naître et mûrir les fruits.* (Racine.)

Les verbes à la forme pronominale construits avec *faire* perdent leur pronom complément. Ex. : *Je le ferai repentir de son insolence ; Je l'en ai fait souvenir.*

Chaque vers qu'il entend le fait extasier. (Boileau.)

Le pronom se supprime parce que dans cette tournure spéciale le complément dépend de la locution entière et ne peut être répété deux fois, ce qui arriverait si l'on disait : *Je le ferai se repentir...*, etc.

(Pour l'emploi de l'infinitif dans les propositions subordonnées, voyez Syntaxe des propositions, § 1057.)

SECTION V

EMPLOI DES VERBES AUXILIAIRES

827. Nous avons vu que quelques verbes intransitifs se conjuguent avec l'auxiliaire *être*; d'autres, tels que *courir, dormir, languir, marcher, vivre, succomber*, etc., ne prennent que l'auxiliaire *avoir*.

D'autres enfin prennent tantôt *avoir* et tantôt *être*, selon que l'on veut exprimer une *action* ou un *état*.

Tels sont :

accourir,	demeurer,	échapper,	passer,
apparaître,	descendre,	échouer,	rester,
cesser,	disparaître,	expirer,	sortir, etc.

Ex. : *Il a passé en Australie au mois de mai* (c'est-à-dire : c'est au mois de mai qu'il a fait l'action d'aller en Australie).

Mais si l'on dit : *Il est passé en Australie depuis vingt ans*, cela signifie : il est résidant en Australie depuis vingt ans; il a acquis l'état d'habitant de ce pays.

Avoir exprime donc ici l'action au moment où elle s'est faite, et *être* l'état résultant d'une action accomplie.

828. On dira avec l'auxiliaire *avoir* : *Il a monté l'escalier. Nous avons descendu nos livres. Il a passé la rivière*, etc.

Il faut remarquer que la plupart de ces verbes ne changent d'auxiliaire qu'en changeant de sens ; par exemple, dans le sens de *plaire*, le verbe *convenir* prend *avoir* : *Cet homme ne m'a pas convenu* (sens transitif) ; mais dans le sens de *faire une convention*, il prend *être* : *Nous sommes convenus d'agir ainsi* (sens intransitif).

CHAPITRE VI

SYNTAXE DU PARTICIPE

829. Nous avons vu que le participe est un mode impersonnel qui tient de la nature du verbe et de celle de l'adjectif.

Il tient du verbe dont il dérive, parce qu'il peut avoir les mêmes compléments : *Les éclairs, nous effrayant tous, redoublèrent.*

Il tient de l'adjectif, parce qu'il marque comme lui la *qualité*, la manière d'être : *Ce conte est effrayant.*

830. Le participe peut occuper trois places différentes dans la proposition :

1° Il peut se rapporter au **sujet** (*L'homme — poussé par la faim — devient criminel*) ;

2° Il peut se rapporter au **complément** (*Plaignons l'homme — tombé dans le vice*) ;

3° Il peut, en apparence, ne se rapporter ni au sujet ni au complément (*Tout étant fini, — nous nous séparâmes*). On l'appelle, dans ce dernier cas, **participe absolu**.

(Voyez Syntaxe des propositions, § 1054.)

831. Quand le participe se rapporte au sujet et que celui-ci le précède (*L'enfant — ayant mangé des mets empoisonnés — mourut sur-le-champ*), on ne doit pas répéter le sujet devant le verbe. Il ne faut donc pas dire : *L'enfant ayant mangé des mets empoisonnés, il mourut sur-le-champ.*

Autrefois cette règle n'était pas absolue et l'on trouve de nombreux exemples du contraire :

Les Romains se destinant à la guerre et la regardant comme le seul art, ils avaient mis tout leur espoir et toutes leurs pensées à la perfectionner. (Montesquieu.)

Louis en ce moment prenant son diadème,

Sur le front du vainqueur il le posa lui-même. (Voltaire.)

Ce prince se dépouillant de toute la gloire qu'il avait acquise pendant la guerre, et se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis choisis, il s'exerçoit sans bruit aux vertus civiles. (Fléchier.)

Ces constructions s'expliquent peut-être par le grand intervalle qui sépare le sujet (*Romains, Louis, prince*) de son verbe ; ce qui permet de considérer ces propositions participes comme des propositions indépendantes.

832. Le participe doit toujours se rapporter clairement à un mot exprimé dans la phrase. Ainsi l'on ne dira pas : *En vous accordant cette faveur, c'est me procurer un véritable plaisir* ; mais : *En vous accordant cette faveur, je me procure un véritable plaisir*. (Voyez plus loin § 841.)

Il y a deux sortes de participes : le *participe présent* et le *participe passé*.

(Pour les *propositions participes*, voyez § 1054.)

SECTION I

ACCORD DU PARTICIPE PRÉSENT

833. Le *participe présent* employé comme verbe est toujours invariable : *Cette personne obligeant tous les malheureux est vraiment charitable*.

Employé comme adjectif, le *participe présent* est dit *adjectif verbal*, et, comme tous les autres adjectifs, est soumis aux règles de l'accord. Ex : *Cette personne est obligeante*.

Nos participes présents viennent des participes présents latins, qui étaient traités par les Romains comme de simples adjectifs. Mais il y avait en latin une autre forme verbale toujours invariable, le gérondif *cantandi* (de chanter), *cantando* (à chanter ou en chantant), *cantandum* (pour chanter). Cette forme donna aussi en français des mots en *ant*, identiques à nos participes, mais naturellement invariables. (Voyez § 840.) On a peu à peu confondu le participe avec le gérondif et appliqué à tous deux la règle de l'invariabilité.

À l'origine le gérondif reste invariable ; le *participe présent* suit la

règle des adjectifs latins de la troisième déclinaison et s'accorde comme *grand* (voyez § 315) en nombre et rarement en genre. *Et y avoit maintes ambassades allans* et *venans* (Commines). — *Les villes estans sur la rivière* (id.). — *Les femmes venans a estre vefves* (veuves) (Montaigne). Le grammairien Palsgrave déclare même que le participe présent français ne prend pas la marque du féminin, *sauf en poésie*. Cependant on trouve dès le douzième siècle des participes avec l'e muet du féminin : *Si s'en alad criante e plurante* (Livre des Rois); et jusqu'au seizième siècle le participe présent varie encore en nombre et quelquefois en genre. Ex. : *Plusieurs lettres adressantes à monseigneur de Normandie* (Commines); — *Joyaux de la couronne à nous appartenans* (Satire Ménippée); — *Nymphes fuyantes le satyreau* (Ronsard); — *Aux oreilles attendantes* (id.); — *Lettres venantes de Rome* (La Noue); — *Elles sont femmes bien entendantes les beaux endroits* (Rabelais); — *Ces filles de Scédase, pleurantes à l'entour de leurs sépultures et maudissantes les Lacédémoniens* (Amyot); — *Il avoit force lettres adressantes à plusieurs personnes de cette ville* (Malherbe).

Au dix-septième siècle les auteurs font rarement l'accord du genre; en voici cependant des exemples : *Des âmes vivantes d'une vie brute et bestiales*. (Bossuet.) — *Je vous trouve si stoïcienne, si méprisante les choses de ce monde*. (Sévigné.) — *M. de Nesmond fit une longue harangue, tendante à remercier le roi*. (La Rochefoucauld.)

Quant à l'accord en nombre, il est presque constant : *Les ombres... aimants encore leur dépouille laissée* (Malherbe); — *Après tant de douces merveilles ravissants l'esprit bienheureux* (id.); — *Gens difficiles et factieux affectants une vertu austère* (La Rochefoucauld); — *Tous ces gens, voyants qu'on ne parloit point d'assemblée, se retirèrent* (id.).

Et les petits, en même temps

Voletants, se culebutants,

Délogèrent tous sans trompette. (La Fontaine.)

Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants. (Id.)

Et pour lier des mots si mal s'entr'accordants,

Prendre dans ce jardin la lune avec les dents. (Boileau.)

Vaincus cent fois et cent fois suppliants

En leur fureur de nouveau s'oubliants. (Racine.)

Les deux bouts traversants sur l'essieu, passants au travers du mantelet. (Vauban.)

Mais la suppression de l'accord du genre finit par entraîner aussi la suppression de l'accord du nombre, et le participe présent se trouve assimilé au gérondif.

Ce fut en 1660 qu'Arnauld et Lancelot enseignèrent, dans leur *Grammaire de Port-Royal*, qu'il y avait lieu de distinguer dans les formes en *ant* un adjectif verbal *déclinable* (c'est-à-dire *variable*) et un

participe présent *indéclinable* (c'est-à-dire *invariable*). Ce principe que Vaugelas avait admis en partie dès 1647) fut reconnu par l'Académie (dans sa séance du 3 juin 1679) et obtint dès lors force de loi. Cependant cette règle ne fut pas immédiatement appliquée, et nous venons de voir que les auteurs de cette époque, comme Boileau, Fénelon, Racine, etc., suivaient encore l'ancien usage.

On retrouve une trace de cet ancien usage dans les locutions : *les ayants droit, les ayants cause, séance tenante, toute affaire cessante, cour séante à Paris, etc.*, qui sont des restes de nos vieilles formules d'jurisprudence.

DIFFÉRENCE ENTRE L'ADJECTIF VERBAL ET LE PARTICIPE PRÉSENT

834. Le participe présent exprime l'**action** (*L'orage, effrayant les animaux, dispersa tout le troupeau*) ; tandis que l'adjectif verbal exprime l'**état** (*L'obscurité est effrayante*). Il faut donc savoir reconnaître s'il y a **état** ou **action**.

835. Il y a **action** et par conséquent il n'y a pas d'accord :

1^o Quand le participe a un complément direct ou indirect : *Les marteaux frappant l'enclume ; les élèves sortant de la classe.*

2^o Quand il est précédé de la préposition *en* : *La mer s'avance en mugissant ;* (voy. § 840)

3^o Quand il est suivi d'un adverbe : *Une fille obéissant bien ; des esprits agissant toujours ; des gens ne contredisant jamais.*

836. Il y a **état** et par conséquent accord :

1^o Quand l'adjectif verbal est accompagné du verbe *être* : *Cette fleur est charmante ;*

2^o Quand cet adjectif verbal est précédé d'un adverbe : *Une fille bien obéissante ; des esprits toujours agissants.*

REMARQUE. — Quand le sens n'indique pas clairement s'il doit y avoir accord, on peut à volonté laisser invariable ou

faire accorder la forme en *ant*. Ainsi on écrira également bien : *Des sauvages vivent errant ou errants dans les bois.*

837. L'adjectif verbal a un sens passif dans quelques expressions particulières :

Argent comptant, à beaux deniers comptants, comptés sur-le-champ.

Bureau restant, poste restante, où les lettres restent.

Couleur voyante, qui se voit aisément.

Musique chantante, qui se chante facilement.

Rue passante, où passe beaucoup de monde.

Place payante, où l'on paye.

838. Nous avons vu (§ 136) que le français crée des noms nouveaux à l'aide du participe présent ; : ainsi : de *croyant, tranchant, débitant*, participes de *croire, trancher, débiter*, il forme un **croyant**, un **tranchant**, un **débitant**. Ces mots suivent naturellement au pluriel la règle ordinaire des noms : des **croyants**, des **tranchants**, des **débitants**.

On peut ranger parmi ces noms les locutions : *les allants et venants, les tenants et aboutissants*, qui forment de véritables noms composés.

839. Il ne faut pas confondre les participes présents, tels que *négligeant, adhérent, différant, extravagant*, etc., avec les adjectifs *négligent, adhérent, différent, extravagant*, etc.

Les premiers sont régulièrement formés, par le français, des verbes *négliger, adhérer, différer, extravaguer*. Les seconds sont de véritables adjectifs tirés directement du participe latin. Ces adjectifs ne peuvent donc, en aucun cas, être dits les adjectifs verbaux de *négliger, adhérer*, etc.

En voici la liste à peu près complète :

1° Participes dont le radical diffère de celui de l'adjectif :

Participes présents tirés des verbes français CONVAINCRE, EXTRA-VAGUER, FABRIQUER, etc.

Convainquant.
Extravaguant.
Fabriquant.
Fatiguant.
Intriguant.
Suffoquant.
Vaquant.

Adjectifs ou noms verbaux tirés des participes latins.

Convaincant.
Extravagant.
Fabricant.
Fatigant.
Intrigant.
Suffocant.
Vacant.

2° Participes dont la terminaison diffère de celle de l'adjectif.

Participes présents tirés des verbes français ADHÉRER, AFFLUER, etc.

Adhérant.
Affluent.
Différant.
Divergeant.
Équivalent.
Excellent.
Excédant.
Expédiant.
Négligeant.
Précédant.
Présidant.
Résidant.
Violant.

Adjectifs ou noms verbaux tirés des participes latins.

Adhérent.
Affluent.
Différent.
Divergent.
Équivalent.
Excellent.
Excédent.
Expédient.
Négligent.
Précédent.
Président.
Résident.
Violent.

Ainsi l'on écrira avec le *participe présent* ou l'*adjectif verbal*.

PARTICIPE PRÉSENT.

Il parle sans cesse, fatiguant tout le monde de ses récits.

C'est en intriguant auprès de vous qu'il a réussi.

Il lit en vaquant à ses affaires.

Que de gens on voit négligeant leurs intérêts pour leurs plaisirs.

Le sang, en affluant au cœur, peut causer de graves maladies.

ADJECTIF VERBAL.

Il a fait un travail fatigant.

Cet homme n'est qu'un intrigant.

J'ai trouvé un emploi vacant.

Les enfants négligents ressemblent beaucoup aux enfants paresseux.

La Loire et la Seine ont de nombreux affluents.

PARTICIPE PRÉSENT PRÉCÉDÉ DE *en* OU GÉRONDIF

840. Le participe présent est souvent précédé de la préposition *en*. Il forme alors ce qu'on a appelé le *gérondif* et est toujours invariable (voyez § 835). Le *gérondif* exprime d'ordinaire une circonstance de temps, de cause, de manière. Ex. : *Il se promène en lisant* (c'est-à-dire *en même temps qu'il lit*); *il s'instruit en lisant* (c'est-à-dire *parce qu'il lit*).

On voit par ces exemples que le *gérondif* équivaut toujours à une *proposition subordonnée*.

Le latin disait de même, mais seulement pour marquer la cause : *discit legendo* (il s'instruit en lisant).

841. Le *gérondif* doit toujours avoir le même sujet que le verbe de la proposition principale. Ainsi, dans : *L'avarice perd tout en voulant tout gagner* (La Fontaine), *en voulant* se rapporte au sujet *avarice*; *l'homme s'instruit en vieillissant, en vieillissant* se rapporte au sujet *homme*.

Mais cette règle n'est pas absolue, et pourvu qu'il n'y ait aucune obscurité dans la phrase, le *gérondif* peut se rapporter :

1° A un complément d'objet direct :

Si son astre en naissant ne l'a formé poète. (Boileau.)

Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçu.
(Racine.)

2° A un complément d'objet indirect :

La fortune lui vint en dormant.

*Mes soins, en apparence épargnant ses douleurs,
De son fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs.* (Racine.)

3° A un complément non exprimé, mais implicitement renfermé dans un adjectif possessif.

Ex. : *Je ne vous dirai point mes faiblesses en rentrant dans Paris.* (Sévigné.) — *Je voudrais pouvoir vous décrire ses pleurs en voyant votre frère.* (Sévigné.)

Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au ciel s'adressent.
(Racine.)

C'est-à-dire : *les faiblesses que j'eus en rentrant..., les pleurs qu'elle versa en voyant..., les yeux de vous en m'écoutant s'adressent au ciel, etc.*

4^o Le gérondif peut même se rapporter à un objet indéterminé : *L'appétit vient en mangeant; La fortune vient en dormant.*

La grâce en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit. (Voltaire.)

C'est-à-dire : *...quand on mange, ...quand on dort,... quand on s'exprime.*

842. Le participe présent s'emploie quelquefois pour le gérondif, sans la préposition *en*.

Vous l'avez eu par brigue étant vieux courtisan. (Corneille.)

J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon. (La Fontaine.)

Il eût cru s'abaisser servant un médecin. (Id.)

Son fouet s'était perdu tombant de sa ceinture. (Id.)

C'est-à-dire : *parce que vous étiez..., en le revendant..., en servant..., etc.* On voit que cette construction est usitée surtout en poésie. Elle se trouve aussi dans quelques locutions familières, telles que : *donnant donnant, chemin faisant, généralement parlant* (c'est-à-dire *en donnant, en faisant chemin, etc.*).

843. Avec le verbe *aller* on peut employer également bien le gérondif ou le participe présent. Ex. : *Le mal va en augmentant, le désordre va croissant, le malade allait s'affaiblissant.*

SECTION II

ACCORD DU PARTICIPE PASSÉ

I. Principes généraux

844. Quand le participe passé est joint au nom sans l'aide d'un verbe, il est traité comme un adjectif, c'est-à-dire qu'il s'accorde toujours avec le nom en genre et en nombre.
 Ex. : *Les mérites récompensés, les bonheurs passés.*

*Que de remparts détruits, que de villes forcées,
 Que de moissons de gloire en courant amassées.* (Boileau.)

Le participe passé employé comme nom (voyez § 136) suit naturellement les règles du nom. Ex. : *Les blessés, les mariés, les revues, les sorties*, etc.

845. Certains participes passés, comme *approuvé, attendu, certifié, ci-inclus, ci-joint, étant donné, excepté, non compris, ouï, passé, supposé, vu*, etc., placés avant le nom, peuvent s'accorder avec le nom ou rester invariables : *Exceptée ou excepté sa mère; passée ou passé l'époque*, etc.

L'accord est de rigueur quand ces mots sont placés après le nom : *Sa mère exceptée, l'époque passée*, etc.

846. Le participe passé des verbes à la forme passive peut s'employer sans auxiliaire : *un enfant aimé, un devoir fini, un billet reçu, un banc rompu*, etc.

Le participe passé des verbes intransitifs conjugués avec *être* peut aussi s'employer sans auxiliaire : *Un arbre tombé; une fleur éclosé; partis à deux heures, arrivés le soir, nous sommes repartis le lendemain.*

Le dix-septième siècle a fait un fréquent usage de ces participes de verbes intransitifs employés sans auxiliaire. Ex. :

... *Ce héros expiré*

N'a laissé dans nos bras qu'un corps défiguré. (Racine.)

Lui mort, nous n'avons plus de vengeur ni de maître. (Corneille.)

L'air devenu serein, il part tout morfondu. (La Fontaine.)

Eux venus, le lion par ses ongles compta. (Id.)

Mais le participe passé des verbes intransitifs conjugués avec avoir ne peut s'employer sans l'auxiliaire. Ainsi l'on ne dira pas *un enfant languit, un enfant dormi, un roi régné*, etc. Il faudrait ajouter l'auxiliaire et dire, *un enfant ayant languit : ayant dormi*, etc.

847. Le participe passé employé seul perd quelquefois le sens passif pour prendre un sens actif ou réfléchi. Ex. : *Un homme dissimulé* (qui se dissimule) ; *un homme avisé, entendu* ; *un homme passionné* (qui se passionne) ; *un ennemi juré* ; *un garde assermenté* ; etc.

848. Comme le gérondif (voyez § 840), le participe passé se rapporte ordinairement au sujet de la phrase. Ex. :

Et monté sur la faite il aspire à descendre. (Corneille.)

Soumis avec respect à sa volonté sainte,

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

(Racine.)

Mais il peut aussi, surtout en poésie, se rapporter au complément d'objet direct ou indirect et même à un complément implicitement renfermé dans un adjectif possessif. Ex. :

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,

Quels amis me plaindront quand vous m'abandonnez?

(Racine.)

... *Ou lassés ou soumis,*

Ma funeste amitié pèse à tous mes amis. (Id.)

Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,

Mes larmes t'imploreraient pour mes tristes enfants. (Voltaire.)

*Et pleurés du vieillard il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter. (La Fontaine.)*

C'est-à-dire : *les larmes de moi abandonné, le marbre d'eux pleurés, etc.*

849. Quand le participe passé est précédé du verbe *être*, il s'accorde toujours avec le sujet en genre et en nombre : *Il est aimé, elle est aimée, ils sont venus, elles sont venues.*

850. Quand le participe passé est précédé du verbe *avoir* et n'est précédé d'aucun complément, il est toujours invariable : *Il a chanté, elle a chanté, ils ont chanté, elles ont chanté.*

2. Participe avec l'auxiliaire *être*.

851. Nous avons dit que le participe passé joint à l'auxiliaire *être* s'accorde toujours avec le sujet : *La ville est ouverte, le port est fermé, ces fleurs sont épanouies.*

Par conséquent, la forme **passive**, se conjuguant avec l'auxiliaire *être*, a son participe passé toujours d'accord avec le sujet : *Le père est aimé, la mère est aimée, les enfants sont aimés.*

Il en est de même de quelques verbes **intransitifs** qui se conjuguent avec *être*, tels qu'*aller, venir, partir, arriver* : leur participe passé s'accorde toujours avec le sujet : *Il est parti, elle est partie, ils sont partis, elles sont parties.*

Dans les verbes **impersonnels** conjugués avec *être*, le participe, s'accordant avec le sujet *il*, ne change jamais : *Il est survenu une tempête; — il est arrivé des malheurs.*

Il est invariable, parce qu'il joue, dans ce cas, le rôle d'un pronom neutre (lat. *illud*), bien qu'il soit masculin venant du lat. *illi* pour *ille*, voy. § 336).

3. Participe avec l'auxiliaire *avoir*.

852. Le participe passé employé avec *avoir* s'accorde avec son complément d'objet direct quand il en est précédé. Ex. :

Les chevaux que j'ai vus.

Les fleurs que j'ai coupées.

Que de services je lui ai rendus !

Combien de projets il a formés.

Quelle réponse a-t-il faite ?

Toutes les dignités que tu m'as demandées,

Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées.

(Corneille.)

Quand le complément direct est une expression collective, le participe passé peut à volonté s'accorder avec le collectif ou avec le complément du collectif. Ex. : *La foule d'hommes que j'ai vue* ou *vus*.

853. Dans les temps surcomposés (voyez § 400), c'est le dernier participe qui s'accorde. Ex. : *Je vous ai envoyé cette lettre dès que je l'ai eu terminée.*

854. Le participe reste toujours invariable quand le complément d'objet qui précède est indirect, ou quand le complément direct le suit au lieu de le précéder : *La lettre à laquelle ils ont répondu ; j'ai vu la rose ; j'ai vu des roses.*

Le complément d'objet direct placé devant le participe est en général l'un des pronoms personnels, *me, te, se, le, la, les, nous, vous*, ou le relatif *que*.

Autrefois on plaçait souvent en poésie le nom complément avant le participe. Ex. : *Il avait dans la terre une somme enfouie.* (La Fontaine.)

Quand les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie. (Id.)

Le seul amour de Rome a sa main animée. (Corneille.)

Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie. (Id.)

Il m'a droit dans ma chambre une boîte jetée. (Molière.)

Il reste une trace de cette construction dans la locution : *avoir toute honte bue*.

Nous avons vu (§ 363 et 399) comment le français a formé ses temps composés avec les auxiliares *être* et *avoir*. Cette création des auxiliaires pour le service de la conjugaison existait déjà en germe dans la langue des Romains. Leurs meilleurs auteurs ont construit le verbe *habeo* avec un participe passé passif qu'ils faisaient accorder avec le régime direct du verbe : *Ad meam fidem quam habent spectatam jam diu et cognitam confugiunt* (Cicéron) (Ils ont recours à ma fidélité qu'ils ont éprouvée et qu'ils connaissent depuis longtemps); — *Eum satis habes cognitum* (id.) (Tu l'as assez connu); — *domitas habere libidines* (id.) (avoir dompté les passions); — *Nostram adolescentiam habent despiciatam* (Térence) (Ils ont méprisé notre jeunesse), etc., etc. Comme on le voit par ces exemples, le participe passé s'accordait avec le complément et subissait le cas imposé par le verbe *habeo*. En traduisant littéralement ces expressions, nous aurions en français : *Ils ont ma fidélité éprouvée et connue*, etc., *Tu as assez lui connu*, etc. Or c'est la règle adoptée par nos plus anciens écrivains, qui faisaient du participe un adjectif s'accordant presque toujours avec le complément. En français, comme en latin, on avait la liberté de placer les différents termes dans un ordre quelconque et de dire : *Ils ont notre jeunesse méprisée* ou *Ils ont méprisée notre jeunesse*. On trouve dans la *Chanson de Roland* : *Cruisiées ad ses blanches mains* (Croisées il a ses blanches mains); — dans Villehardouin : *Signors, je ai veues vos lettres*; — dans Joinville : *Quant li enfes ot levée une des seetes* (Quand l'enfant eut levé une des flèches); *chosc que il m'eust dite ne racontée* (chose qu'il m'eût dite ou racontée; *je vous ai aportée cette espée*; et *la sueur que j'avoie apportée*, etc. Cependant, à mesure que notre syntaxe s'affermait, on a de plus en plus tendance à considérer le participe comme faisant avec l'auxiliaire une locution indivisible, à regarder *j'ai aimé*, par exemple, comme l'équivalent du latin *amavi*. Dès lors l'auxiliaire, marquant le nombre et la personne, était la seule partie variable de ce mot composé, et le participe restait invariable, comme le radical dans les temps simples : c'était la suppression de l'accord quand le complément d'objet direct suit. — En effet dans *j'ai lu la lettre*, *j'ai vu la mère*, — *j'ai lu*, *j'ai vu* ne peuvent être considérés comme les qualificatifs de *lettre* et de *mère*. D'un autre côté, quand le verbe est précédé d'un complément d'objet direct, il semble que le verbe *avoir* reprend son sens propre, que le participe n'est plus aussi intimement lié avec l'auxiliaire et peut servir de qualificatif au complément sur lequel on vient d'appeler l'attention. On dira donc : *J'ai préparé des lettres*, avec *préparé* invariable (*paravi litteras*), et *j'ai des lettres préparées*, avec le participe variable, comme l'adjectif dans *j'ai des lettres prêtes* (*habeo litteras paratas*).

Dès le commencement du seizième siècle, l'usage de l'invariabilité

quand le régime suit, et de l'accord quand il précède, était exposé par Clément Marot dans une épigramme :

Enfans, oyez une leçon :
Nostre langue a cette façon
Que le terme qui va devant
Volontiers régit le suivant.
Les vieux exemples je suivray
Pour le mieux ; car, à dire vray,
La chanson fut bien ordonnée,
Qui dit : *m'amour vous ay donnée*.
Voilà la force que possède
Le féminin quand il précède.
Or prouveray par bons tesmoins
Que tous pluriels n'en font pas moins.
Il faut dire, en termes parfaits :
Dieu en ce monde nous a faits.
Faut dire, en paroles parfaites,
Dieu en ce monde les a faites,
Ne nous a fait pareillement,
Mais nous a faits tout rondement.

Quelques grammairiens (Palsgrave en 1530, Ramus, les Estienne) formulent déjà sur ce point des règles que le dix-septième siècle a fini par adopter en les modifiant. Mais ces règles étaient encore embrouillées par une foule de distinctions subtiles et admettaient de nombreuses exceptions. C'est ainsi que Vaugelas trouvait correct d'écrire : *Les habitants nous ont rendu maîtres de la ville ; la désobéissance s'est trouvée montée au plus haut point*, etc. Bossuet a écrit : *Combien de fois a-t-elle remercié Dieu humblement de deux grandes grâces : l'une de l'avoir fait chrétienne, l'autre de l'avoir fait reine malheureuse*.

Corneille : *Là par un long récit de toutes nos misères
Que durant notre enfance ont enduré nos pères....*

Racine : *Les a-t-on vu marcher parmi vos ennemis ?
D'aussi loin qu'il nous a vu paraître.
Le monde vous a laissé rire et pleurer tous seuls. — Elle
est morte à Auteuil, dans une maison où elle était venu
prendre l'air.*

Voltaire : *Guillaume, qui les aurait rendu respectables.*

On voit que la circulaire ministérielle du 26 février 1901 n'a fait que nous rendre sur ce point la liberté dont jouissait le xvii^e siècle.

855. Les verbes intransitifs n'ayant jamais de complément d'objet direct, le participe passé de ces verbes conjugués

gués avec *avoir* est toujours invariable. Ex. : *Ces enfants ont dormi longtemps.*

Nous avons vu que des verbes peuvent être employés tantôt au sens intransitif, tantôt au sens transitif. Lorsqu'ils sont employés au sens transitif avec *avoir*, leur participe suit les règles du participe passé conjugué avec *avoir*.

Mais, lorsqu'ils sont employés au sens intransitif avec *avoir*, ils n'ont pas de complément d'objet direct et leur participe reste invariable. Ainsi l'on écrira :

AVEC ACCORD
(sens transitif).

SANS ACCORD
(sens intransitif).

<i>Les enfants que leur mère a couchés.</i>	<i>La nuit que nous avons couché à l'hôtel.</i>
<i>Les personnes que nous avons tant pleurées.</i>	<i>Qui sait combien d'années nous avons pleuré?</i>
<i>Les caisses que nous avons pesées.</i>	<i>Les deux kilogrammes que cette caisse a pesé.</i>
<i>Cet orateur a créé une langue que lui seul a parlée.</i>	<i>Les deux heures que cet orateur a parlé.</i>

856. Les participes **couru**, **valu** sont invariables quand ils sont employés au sens propre, c'est-à-dire lorsqu'ils expriment l'idée de course, de valeur (sens intransitif).

Mais ces participes varient s'ils sont employés au figuré, c'est-à-dire dans le sens de *braver*, *procurer* (sens transitif). Ainsi l'on écrira :

SANS ACCORD.
(sens intransitif).

AVEC ACCORD.
(sens transitif).

<i>Les deux heures que j'ai couru m'ont essoufflé.</i>	<i>Les dangers que j'ai courus sont nombreux.</i>
<i>Dix mille francs, cette maison ne les a jamais valu.</i>	<i>Voilà les chagrins que vous a valu votre paresse.</i>

857. Le participe passé des verbes *vivre*, *dormir*, *coûter*, *régner* est toujours invariable. Ex. : *Les jours qu'on a vécu*

dans l'oisiveté sont perdus. — Les heures qu'elle a dormi l'ont reposée, etc. (C'est comme s'il y avait : pendant lesquels on a vécu..., pendant lesquelles elle a dormi...).

Autrefois le verbe *coûter* employé au sens figuré avait son participe variable (comme *couru, valu, etc.*). Racine a dit :

*Après tous les ennuis que ce jour m'a coûtés,
Ai-je pu rassurer mes esprits agités ?*

Depuis la 6^e édition du Dictionnaire de l'Académie (1835), *coûté* est toujours invariable.

858. Les verbes **impersonnels** conjugués avec *avoir* n'ayant pas de complément d'objet direct, leur participe passé est nécessairement invariable : *Il a neigé, il a plu, il a tonné.*

Le participe passé des verbes employés accidentellement comme verbes impersonnels reste également invariable : *Les grandes chaleurs qu'il a fait. — Les inondations qu'il y a eu.*

859. Les verbes à forme pronominale, comme nous l'avons vu (§ 409), peuvent être soit des verbes *pronominaux par nature* (*s'écrouler*), soit des verbes *transitifs* employés à la forme pronominale (*se lever, se nuire*). Suivant ces cas, le sort du participe passé est différent.

(Voyez au § 409 la liste à peu près complète des verbes *réfléchis par nature* ou *essentiellement réfléchis*.)

860. 1^o **Verbes pronominaux par nature.** — Les verbes **pronominaux par nature**, tels que *s'écrouler, s'évanouir, se cabrer, etc.*, font toujours accorder leur participe avec le pronom qui précède et qu'on considère comme un complément d'objet direct. Ex. :

La jument s'est cabrée.

Nous nous sommes évanouïs.

La maison s'est écroulée.

Nous nous sommes abstenus de toute réflexion.

Les ennemis se sont enfuis.

Nous nous sommes repentis de nos fautes.

C'est-à-dire *la jument a cabré elle; nous avons évanoui*

nous, etc. (Dans ces verbes l'auxiliaire *être* est mis pour *avoir*, d'où l'accord, puisque le complément direct précède.)

861. **S'arroger** est le seul verbe *pronominal par nature* qui n'ait pas pour complément d'objet direct le pronom qui le précède. On écrira donc : *Elles se sont arrogé certains droits qu'elles n'avaient pas* (*se* signifie à soi et est complément indirect) — *Elles n'avaient pas les droits qu'elles se sont arrogés* (*arrogés* s'accorde avec *que*, mis pour *lesquels droits*, complément d'objet direct et précédant le verbe).

862. On range parmi les verbes *pronominaux par nature* les verbes : *apercevoir, attacher, attaquer, attendre, aviser, disputer, douter, louer, plaindre, prévaloir, saisir, servir, taire*, etc., qui changent de sens en prenant la forme pronominale : *s'apercevoir, se douter, se taire*, etc.

Ex. : *Elles se sont prévaluées de leur faiblesse.*

Elles se sont tues.

Elles se sont attaquées à cette porte.

863. 2° **Verbes accidentellement pronominaux.** — Les verbes transitifs employés à la forme pronominale font toujours accorder leur participe avec le complément d'objet direct qui précède : *Elle s'est levée, ils se sont levés* (c'est-à-dire *elle a levé elle, ils ont levé eux*).

864. Quand le complément d'objet direct suit, le participe du verbe à la forme pronominale reste naturellement invariable : *Elle s'est brûlé le doigt* (*se* est ici un complément indirect, *elle a brûlé le doigt à elle*). Ainsi l'on écrira :

AVEC ACCORD

(Le pronom est complément d'objet direct.)

Elle s'est piquée au doigt.

Ils se sont reconnus coupables.

Ils se sont adressés à moi.

SANS ACCORD

(Le pronom est complément d'objet indirect.)

Elle s'est piqué le doigt.

Ils se sont reconnu des torts réciproques.

Ils se sont adressé une lettre.

Ils se sont blessés à la main.

Vous vous êtes jetés au milieu des flammes.

Nous nous sommes proposés pour l'accompagner.

Elle s'est assurée que vous aviez tort.

Ils se sont blessé la main.

Vous vous êtes jeté des pierres.

Nous nous sommes proposé de l'accompagner.

Elles se sont mutuellement assuré qu'elles ne se nuiraient pas.

865. Les verbes *imaginer*, *persuader*, employés à la forme pronominale, n'ont généralement pas pour complément d'objet direct le pronom qui les précède et restent invariables : *Elles se sont imaginé que tout serait prêt; elles s'étaient persuadé qu'on n'oserait les contredire.* Ici le verbe a pour complément d'objet direct la proposition suivante.

Employés à la forme active, ils suivent la règle générale : *Je connais les contes qu'elles ont imaginés et les gens qu'elles ont persuadés.*

On écrira de même, d'après la règle du numéro 863 : *Elle s'est imaginée reine et puissante. — A force de réflexions, elle s'est persuadée elle-même.*

866. Quand *se persuader* exprime une idée de réciprocité, le pronom *se* commande l'accord, parce qu'il est complément d'objet direct. Ex. : *Elles se sont mutuellement persuadées de leur sincérité.*

867. Le participe des verbes transitifs qui n'ont pas de complément d'objet direct comme *succéder*, *rire*, *parler*, etc., reste invariable quand ces verbes sont employés à la forme pronominale. Ex. :

Bien des rois se sont succédé sur le trône.

Elles se sont ri de nos menaces.

Ils se sont plu à mal faire.

Elles se sont suffi à elles-mêmes.

Elles se sont parlé tout bas.

4. Remarques particulières sur l'accord des participes.

868. **Participe passé suivi d'un infinitif.** — Quand le participe est suivi d'un infinitif, il s'accorde s'il a pour complément d'objet direct le nom ou pronom qui précède. Ex. :

Ces femmes, je les ai entendues chanter.

Ces romances, je les ai entendu chanter à Paris.

Ces enfants, nous les avons vus courir.

Les fruits que j'ai laissé prendre.

Maintenant, on tolère l'accord ou l'invariabilité dans tous les cas. Ex. : *Ces femmes, je les ai entendu ou entendues chanter. Ces enfants, nous les avons vu ou vus courir. Les fruits que j'ai laissé ou laissés prendre.*

869. Le participe **fait** suivi d'un infinitif est toujours invariable. Ex. :

Les maisons qu'il a fait construire.

Les gens qu'il a fait parler.

Le participe *fait* joue ici le rôle d'un véritable auxiliaire. (Voy. 365.)

870. S'il y a une préposition entre le participe et l'infinitif qui suit, la règle est la même que pour le participe suivi immédiatement d'un infinitif, c'est-à-dire que le participe s'accorde avec le complément d'objet direct.

On écrira donc, avec accord : *Il nous a priés d'écrire; les engagements qu'on nous a forcés à prendre.*

On tolère aussi l'invariabilité : *Il nous a prié d'écrire; le parti qu'on nous a forcé à prendre.*

Avec les participes *eu* et *donné* suivis de la préposition *à* et d'un infinitif, le complément d'objet direct peut quelquefois appartenir au participe aussi bien qu'à l'infinitif.

On écrirait donc également bien : *Les livres que j'ai eus ou eu à lire; les livres qu'on m'a donnés ou donné à étudier.* Le premier cas avec accord rappelle la construction latine : *libri quos mihi dedit legendos*, qui doit littéralement se traduire par : *les livres qu'il m'a donnés à lire (devant être lus)*, et c'est peut-être ce souvenir classique qui a embarrassé les grammairiens.

Le participe passé, quand il est suivi d'un autre participe présent ou passé, s'accorde avec le complément d'objet direct qui précède. Ex. :

*Les sauvages que l'on a **trouvés** errant ou errants dans les bois.*

*Les arbres que j'ai **vus** coupés.*

*Ma fille, que j'avais **crue** perdue, m'a été rendue.*

On permet aussi d'écrire : **trouvé** ou **trouvés** errants ou errant dans les bois ; **vu** ou **vus** coupés ; **cru** ou **crue** perdue, etc.

871. Les participes **dû**, **pu**, **voulu** sont invariables lorsqu'on peut sous-entendre un verbe après eux. Ex. :

*Je lui ai rendu tous les services que j'ai **pu** et que j'ai **dû** (sous-entendu, lui rendre).*

*Vous n'avez pas fait tous les efforts que vous auriez **dû** (sous-entendu, faire).*

*Je lui ai lu tous les livres qu'il a **voulu** (sous-entendu, que je lusse).*

Mais on écrira en faisant accorder le participe : *J'ai payé les sommes que j'ai **dues**.*

*Il veut fortement les choses qu'il a une fois **voulues**.*

872. Quand le relatif *que* n'est pas le complément d'objet du participe, mais du verbe de la proposition qui suit, le participe passé reste invariable. Ex. :

*Les livres que j'avais **présumé** que vous liriez.*

*Les sommes que j'avais **supposé** lui être dues.*

*J'ai pris la route qu'on m'avait **assuré** être la meilleure.*

Dans ce cas, le participe a pour complément d'objet la proposition suivante et non le relatif *que*.

Cette tournure est d'ailleurs assez rare. — Elle était fréquente au dix-septième siècle ; on disait bien : *Les sommes que j'avais **supposé** qui lui*

étaient dues; J'ai pris la route qu'on m'avait assuré qui était la meilleure, etc.

873. Participe passé précédé de en. — Le participe passé précédé du pronom *en* reste invariable, parce que *en* est du neutre.

Ex. : *Tout le monde m'a offert ses services, mais personne ne m'en a rendu.*

Vous avez plus de livres que je n'en ai lu.

L'accord a lieu quand le pronom *en* est accompagné d'un adverbe de quantité qui est alors le complément d'objet direct du participe.

Ex. : *Plus il a eu de livres, plus il en a lus.*

Autant il a attaqué d'ennemis, autant il en a vaincus.

Et de ce peu de jours si longtemps attendus,

Ah! malheureux! combien j'en ai déjà perdus! (Racine.)

Combien en a-t-on vus,

Qui, du soir au matin, sont pauvres devenus! (La Fontaine.)

Dans tous ces exemples l'accord s'explique surtout par ce fait que le genre et le nombre de *en* se trouvent déterminés par les noms qui précèdent; alors ce pronom cesse d'être neutre et fait varier le participe.

874. Mais le participe ne s'accorde pas si l'adverbe suit le pronom en, au lieu de le précéder. Ex. : *J'en ai beaucoup vu.* — *J'en ai tant visité.*

875. Participe passé précédé de le. — Quand *le*, signifiant *cela*, précède le participe, celui-ci est toujours invariable :

Ex. : *Sa tranquillité n'est pas aussi assurée qu'il l'aurait désiré* (c'est-à-dire *il aurait désiré cela*, à savoir *que sa tranquillité fût assurée*).

Ils n'étaient pas aussi nombreux qu'on l'avait cru (c'est-à-dire *qu'on avait cru qu'ils étaient nombreux*).

Nous avons vu (§ 337), que *le* (au sens de *cela*) est du genre neutre ; dès lors l'invariabilité du participe s'explique aisément. Mais l'accord aurait lieu si *l'* représentait un nom : *La statue n'était pas aussi belle que le sculpteur l'avait rêvée.*

876. Participe passé précédé de le peu. — Le participe passé précédé de la locution **le peu** varie selon le sens de cette locution :

1° Lorsque **le peu** signifie *une petite quantité*, le participe s'accorde avec le nom. Ex. : **Le peu de nourriture qu'il a prise l'a sauvé** (c'est-à-dire *cette quantité de nourriture, si petite qu'elle fût, a suffi pour le sauver*).

2° Lorsque **le peu** signifie l'*insuffisance*, le *manque*, le participe s'accorde avec **le peu** et par conséquent reste invariable. Ex. : **C'est le peu de nourriture qu'il a pris qui a causé sa mort** (c'est-à-dire c'est *la trop petite quantité de nourriture qui, etc.*).

En résumé, quand le sens permet de supprimer *le peu*, le participe varie ; au contraire il reste invariable quand cette suppression ne peut avoir lieu. Ainsi on peut dire : *La nourriture qu'il a prise l'a sauvé* ; donc accord. Mais on ne pourrait dire sans changer le sens : *La nourriture qu'il a prise a causé sa mort* ; donc, point d'accord.

CHAPITRE VII

SYNTAXE DE L'ADVERBE

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

877. Nous avons vu qu'on distingue sept sortes d'adverbes, qui sont : les adverbes de **lieu**, de **temps**, de **manière**, de **quantité**, d', de **négation**, de **doute**.

L'adverbe se place ordinairement devant l'adjectif ou l'adverbe qu'il modifie.

Ex. : *Il est très sage, très modeste, il agit très prudemment.*

Quand il modifie un verbe, il se met ordinairement après si le verbe est à un temps simple, et entre l'auxiliaire et le participe si le verbe est à un temps composé.

Ex. : *Il travaille peu ; il a peu travaillé.*

Il ne travaille pas ; il n'a pas travaillé.

Il étudia beaucoup ; il avait beaucoup étudié.

Les adverbes *aujourd'hui*, *demain*, *hier* ne se placent jamais après l'auxiliaire : *il a travaillé aujourd'hui, il avait étudié hier.*

878. Cependant l'adverbe se met au commencement de la proposition quand on veut appeler l'attention sur ce mot.

Ex. : *Tant il est difficile d'être modéré dans la bonne fortune !*

Jamais juste ne mourut avec plus de courage.

L'adverbe se répète ordinairement devant plusieurs adjectifs : *Une idée aussi pure, aussi simple, aussi immatérielle.*
(La Bruyère.)

879. Les adverbess de *temps* et de *lieu* peuvent prendre un complément marqué par la préposition *de* : *il est venu lors de la fête*; *il habite près de la ville*. Mais ces locutions sont alors des locutions prépositives.

880. Quelques adverbess de *manière* peuvent avoir le même complément que l'adjectif d'où ils sont tirés; ce sont : *conformément à*, *indépendamment de*, *postérieurement à*, *relativement à*, *différemment de*, etc.

881. Les adverbess de *quantité* sont toujours joints à leur complément par la préposition *de* : *Il a beaucoup d'amis*, *assez de fortune*, *peu d'ambition*, *trop de vanité*, etc.

882. Quelques adverbess placés en tête de la phrase et suivis de la conjonction *que* forment une sorte de proposition elliptique : **Apparemment** *que vous le connaissez*; **heureusement** *qu'il est honnête*; **peut-être** *qu'il viendra*; **sans doute** *que vous lui avez écrit*.

883. Nous avons déjà vu (§ 137) que plusieurs adverbess étaient employés comme de véritables noms : **le dedans**, **au dehors**, **le dessus**, etc. La plupart peuvent être précédés d'une préposition : **d'ailleurs**, **par ailleurs**, **d'hier**, **d'aujourd'hui**, **de près**, **de loin**, **en plus**, **de beaucoup**, **du moins**, etc.

884. Enfin, plusieurs mots s'emploient tantôt comme adverbess, tantôt comme prépositions, tels sont : *après*, *auprès*, *avant*, *depuis*, *derrière*, *devant*, etc.

Nous allons passer en revue les différentes sortes d'adverbess en signalant les particularités de leur syntaxe.

REMARQUES PARTICULIÈRES

1. Adverbess de lieu.

885. **Ailleurs** signifie *dans un autre endroit* : *Ils vont ailleurs*; *ils sont d'ailleurs*.

D'ailleurs a aussi le sens de *du reste*, *quant au reste* : *Homme timide, réservé, d'ailleurs plein de savoir*.

886. **Alentour**, qu'il ne faut pas confondre avec *autour*, s'emploie aujourd'hui sans complément : *Parcourez les bois d'alentour*. On l'emploie aussi comme nom au pluriel : *Visitez les alentours*.

Autrefois il s'écrivait en trois mots et pouvait prendre un complément. Ex. :

Les voilà tous à l'entour de lui. (Molière.)

Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs. (La Fontaine.)

887. **Çà** se trouve ordinairement joint à *là*, avec lequel il forme une locution adverbiale : *çà et là* (c'est-à-dire *de côté et d'autre*). Ex. : *Les regards erraient çà et là*.

Il a servi à former **deçà**, qui ne s'emploie guère qu'en opposition avec **delà** ou précédé de la préposition *en*. Ex. : *Il était assis jambe deçà, jambe delà* (c'est-à-dire une jambe d'un côté, une jambe de l'autre); *Barcelone est au delà des Pyrénées*, *Pau est en deçà*.

... *Les fils vous retournent le champ,*
Deçà, delà, partout.... (La Fontaine.)

888. **Dedans, dehors, dessus, dessous** ne prennent de complément que lorsqu'ils sont précédés d'une préposition. Ex. : *Il ôta le livre de dedans l'armoire; il se vantait de faire sortir une armée de dessous terre; il saute par-dessus les murs; il passa par dehors la ville*. Ces mots forment alors des locutions prépositives.

Jadis la règle n'était pas aussi absolue. Au seizième et au dix-septième siècle ces mots s'employaient comme prépositions et comme adverbes. Ex. :

A parler dignement de Dieu, il n'est ni dedans ni dehors le monde.
(Fénelon.)

J'en voyois et dehors et dedans nos murailles. (Racine.)

Tant il en avoit mis dedans la sépulture (La Fontaine.)

Va dedans les enfers plaindre ton Curiace. (Corneille.)

Qu'elle ait un sentiment qui la fasse pleurer
Dessus ma sépulture. (Malherbe.)

Plus brusquement qu'un chat dessus une souris. (Molière.)

C'étoit tout, car les précieuses

Foht dessus tout les dédaigneuses. (La Fontaine.)

Le lièvre étoit gité dessous un maître chou. (Id.)

Rome est dessous vos lois par les droits de la guerre. (Corneille.)

Je sais qu'il est rangé dessous les lois d'un autre. (Molière.)

... Ses sacrilèges mains

Dessous un même joug rançent tous les humains. (Racine.)

889. **Dessus** et **dessous**, **devant** et **derrière** forment quelques gallicismes : *sens dessus dessous*, qui signifie qu'un objet est tourné à contre-sens ou mis en désordre : *Vous avez mis cette boîte sens dessus dessous* ; *Cette maison est toute sens dessus dessous* ; — et *sens devant derrière*, qui signifie que ce qui devrait être devant se trouve derrière : *Sa perruque est sens devant derrière*.

890. **En**, **où**, **y** sont étymologiquement adverbess (voyez § 337), mais peuvent être employés comme pronoms : *J'en suis content* ; *c'est la maison où je demeure* ; *j'y penserai*.

1^o **En** adverbe signifie *de là* : *j'en viens* ; et sert à former le verbe *s'en aller* : *Il s'en allait rêvant par la ville*.

2^o **Où** adverbe se distingue de *ou* conjonction par un accent grave : *Où allez-vous* ?

On remplace *où* par *que* après *ici*, *là* dans les phrases comme : *C'est ici que je suis* ; *c'est là qu'il demeure*.

Au dix-septième siècle cette règle n'était pas encore établie. Ex. : *C'est ici où je veux vous faire sentir la nécessité* (Pascal). — *C'est là où vous verrez la conduite de nos pères* (id.). — *Ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur* (Sévigné). — *C'est ici où Dieu manifeste ses merveilles* (Massillon).

3^o **Y** adverbe de lieu signifie *en cet endroit* et suppose un antécédent : *C'est à Paris, j'y vais*.

Y est explétif dans la locution *il y a* : *Il y a longtemps que je vous observe*.

Quand il est employé avec *en*, il le précède toujours : *Il y en a beaucoup*.

Il y a était autrefois *il a*; la locution *il y a* apparaît cependant dès le treizième siècle. *Il y a des gens* signifie donc : *il (on) a (trouve) des gens*.

891. **Ici** sert à marquer le lieu où l'on est et s'oppose ordinairement à **là** : *je reste ici et vous là*.

Ici et **là** servent aussi à marquer le temps : *d'ici demain, d'ici un an, d'ici là*.

892. **Ci** est ordinairement joint à un autre mot avec ou sans trait d'union. Il se met :

1° Après un nom précédé d'un adjectif démonstratif : *Cet homme-ci, cette femme-ci, ces maisons-ci, ou cet homme ci, cette femme ci, etc.*

2° Après un pronom : *celui-ci, celle-ci, ceux-ci, ceci, ou celui ci, celle ci, ceux ci*.

3° Après l'interrogation *qu'est-ce ci* ou *qu'est ceci*?

4° Devant les adverbes, les prépositions : *ci-après, ci-contre, ci-devant, ci-dessus, ci-dessous* ou *ci après, ci contre, etc.*

5° Devant le verbe *gésir* : *ci-gît* ou *ci gît*.

6° Devant quelques adjectifs : *ci-inclus, ci-joint* ou *ci inclus, ci joint*.

893. **Ci** s'emploie isolément dans les expressions commerciales : *Pour deux mètres de drap, ci, vingt francs*.

894. **Là** se place aussi devant certains adverbes et certaines prépositions avec ou sans trait d'union : *là-bas, là-haut, là-dedans, là-dessus, là-dessous, etc.*, ou *là bas, là haut, etc.* On le trouve encore dans les locutions *par-ci, par-là* ou *par ci, par là*.

2. Adverbes de temps.

895. **De suite, tout de suite**. — Il ne faut pas confondre ces deux locutions adverbiales :

De suite signifie sans interruption, l'un après l'autre : *Il a parlé plusieurs heures de suite; il ne peut pas dire deux mots de suite*.

Tout de suite signifie immédiatement, sans attendre : *Partez tout de suite*.

896. **Plus tôt, plutôt.** — Il ne faut pas confondre ces deux locutions :

Plus tôt, en deux mots, signifie *avant*, exprime une idée de temps et est l'opposé de *plus tard* : *Il est arrivé plus tôt que vous.*

Plutôt, en un seul mot, exprime une idée de préférence : *Plutôt la mort que le déshonneur.*

Plus tôt et *plutôt* étaient à l'origine une seule locution, que l'orthographe a récemment séparée en deux. Les anciennes éditions n'observent pas cette distinction et donnent les deux sens à chacune des deux locutions.

897. **Tout à coup, tout d'un coup.** — Ces deux locutions n'ont pas le même sens : **tout à coup** signifie *soudainement*, et **tout d'un coup** signifie *en une seule fois* : *Tout à coup je me sentis frappé; la maison s'est écroulée tout d'un coup.*

3. Adverbes de manière.

898. **Bien** devant un adjectif ou un adverbe a le sens de *très* : *Il est bien laborieux; nous avons travaillé bien consciencieusement.*

Mais il a quelquefois le sens de *beaucoup* : *J'ai eu bien de la peine; j'en ai vu bien d'autres.*

Bien entre dans plusieurs locutions où il semble renforcer le sens du verbe : *C'est bien cela, c'est bien lui, je vous l'avais bien dit.*

899. **Mieux**, comparatif de *bien*, ne se joint qu'aux verbes et aux participes : *Il écrit mieux, il est mieux élevé, mieux nourri.*

Mieux entre dans quelques gallicismes : *Il va mieux* (il a meilleure santé); *il a fait pour le mieux, de son mieux, tant mieux, à qui mieux mieux* (voyez § 737).

900. **Mal** est l'opposé de *bien* : *Votre devoir n'est ni bien ni mal.*

Mal, employé avec *pas*, se dit familièrement pour approuver quelque chose : **pas mal pour un enfant**.

Pas mal signifie aussi *en assez grand nombre, en assez grande quantité*. Ex. : *Il n'y avait pas mal de fautes dans ce devoir*.

Il ne faut pas confondre *mal* adverbe, qui vient du latin *male* (voyez § 526), avec *mal* nom, qui vient du nom neutre *malum*, et *mal* adjectif (féminin *male*), qui vient de l'adjectif *malu(m)*, *mala(m)*.

Mal nom a pour pluriel *maux* : *Aux grands maux les grands remèdes*.

Mal adjectif est employé : au masculin dans *bon gré mal gré, bon an mal an*; au féminin dans *malebête, malebouche, malefaim, malemort, malepeste*, etc. (voyez § 118), et au neutre dans : *Il est mal de prendre le bien d'autrui*. Molière a dit dans *l'Étourdi* :

*Et bien à la male heure est-il venu d'Espagne
Ce courrier que la foudre ou la grêle accompagne.*

Aujourd'hui cet adjectif est à peu près tombé en désuétude.

901. **Pis** est le comparatif de *mal*, comme **mieux** est le comparatif de *bien*. **Pis** s'oppose à **mieux** comme *bien* à *mal*. Ex. : *tant pis, tant mieux*.

Il ne faut pas confondre l'adverbe *pis* avec l'adjectif *pire*. Ainsi on dira *aller de mal en pis*, et non *de mal en pire*; *on ne peut pas faire pis, il n'y a rien de pis*. Au contraire on dira : *Le remède est pire que le mal; la dernière faute sera pire que la première*.

En réalité *pis* est le neutre *pejus*, et *pire* le masculin *pejore(m)*. Mais les meilleurs écrivains n'ont pas toujours tenu compte de cette distinction. Boileau a dit :

Il n'est point de degré du médiocre au pire.

902. **Comme**, adverbe de manière, signifie *de la même manière que, autant que, combien*.

Ex. : *Les hommes passent comme les fleurs*.

Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang comme d'avoir évité une sottise.

Comme *il écoute! comme il est attentif!*

Comme est aussi conjonction. Ex. : **Comme** ils étaient assemblés, on leur apporta des lettres.

903. **Comment** est toujours adverbe et s'emploie surtout dans les phrases interrogatives : **Comment** avez-vous fait? — Dites-moi **comment** vous avez fait; — ou dans les phrases exclamatives : **Comment!** vous dormez?

Au dix-septième siècle *comment* était souvent remplacé par *comme* dans les interrogations. Ex. :

Albin, comme est-il mort? (Corneille.)

Comme est-ce que chez moi s'est introduit cet homme? (Molière.)

Qui sait comme en ses mains ce portrait est venu? (Id.)

A peine pouvez-vous dire comme il se nomme. (Id.)

Comme a été dépossédé par *que* d'une foule de locutions où l'employaient nos pères. Ex. : *Tout ainsi comme cecy avoit esté conclud, il fut exécuté* (Commines). — *Je le trouve aussi fini comme elle* (Marot). — *Ce n'est pas tant le mouvement comme l'action qu'il faut prendre* (Descartes).

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui. (Corneille.)

Ma foi, vous en tenez aussi bien comme nous. (Id.) Etc., etc.

4. Adverbes de quantité.

904. **Aussi**, adverbe, exprime la comparaison et modifie seulement les adjectifs et les adverbes. Ex. : *Il est aussi prudent que brave; il écoute aussi attentivement que vous.*

Aussi est ordinairement remplacé par **si** quand la phrase est négative. Ex. : *Il n'est pas si prudent que brave; il n'écoute pas si attentivement que vous.*

Cependant on pourrait dire avec une négation : *Cet enfant n'est plus aussi sage qu'autrefois.* Mais **si**, dans ce sens, est plus usité.

On voit par ces exemples que, dans les expressions comparatives, **aussi** et **si** sont tous deux accompagnés de la conjonction *que*.

La règle est la même quand le second terme de la compa-

raison n'est pas exprimé. Ex. : *Il est toujours aussi doux, aussi modeste* (sous-entendu : *qu'autrefois*). *Les vents d'automne ne font pas un bruit si perçant et si aigu* (sous-entendu : *que celui-ci*).

905. **Aussi** s'emploie dans le sens affirmatif : *Vous le voulez, et moi aussi*. Dans le sens négatif on dit : *non plus*. Ex. : *Vous ne le voulez pas, ni moi non plus* (et non : *ni moi aussi*).

Autrefois cette règle n'était pas observée et l'on se servait également de **aussi** dans les phrases négatives. Ex. : *Comme elle ne souhaite pas l'estime des hommes, elle ne craint pas aussi leur mépris*. (Massillon.) *Comme la religion n'y était plus intéressée, je ne m'y intéressai plus aussi*. (Pascal.)

Quiconque ne voit guère n'a guère à dire aussi. (La Fontaine.)

906. **Aussi** forme avec *bien* une locution adverbiale qui a le sens de *d'ailleurs, dans le fait*. Ex. :

Qu'il périclisse; aussi bien il ne vit plus pour nous. (Racine.)

907. **Si** adverbe indique ordinairement l'intensité et a le sens de *tellement*. Ex. : *Il est si doux, si modeste! Il est si laborieux qu'il arrive à être des premiers*.

On emploie quelquefois **aussi** dans ce sens : *Une histoire aussi glorieuse! une affaire aussi grave!*

Si dans le sens de *tellement* est souvent suivi de *qui* ou *que* ne avec le subjonctif. Ex. : *Je ne suis pas si prévenu en sa faveur que je ne voie bien ses défauts. Il n'y a si vil praticien qui, au fond de son étude sombre et enfumée, ne se préfère au laboureur qui jouit du soleil*. (La Bruyère.)

Si a parfois le sens de *quelque* et veut alors le verbe au subjonctif. Ex. : *Si habile que vous soyez, vous n'y réussirez point*.

Si se construit avec *que* de suivi de l'infinitif. Ex. :

... *Es-tu toi-même si crédule*

Que de me soupçonner d'un courroux ridicule? (Racine.)

On peut aussi supprimer le *que*. Ex. :

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage? (La Fontaine.)

REMARQUE. — Il ne faut pas confondre *si* adverbe de quantité avec *si* adverbe d'affirmation et *si* conjonction (voyez § 927 et 1001).

908. **Autant** exprime la comparaison et modifie seulement les noms et les verbes. Ex. : *Je l'aime autant que son frère; je l'estime autant que vous l'aimez.*

Autant se joint au nom par la préposition *de*. Ex. : *Il y a autant de faiblesse que de paresse à se laisser gouverner.* (La Bruyère.)

Au dix-septième siècle on employait *autant* avec les adjectifs. Ex. :

*Esope conte qu'un manant
Charitable autant que peu sage.* (La Fontaine.)

Votre belle âme est haute autant que malheureuse. (Corneille.)

Un jour autant heureux que je l'ai cru funeste. (Racine.)

De nos jours cette construction est encore admise, à condition de mettre *autant* après l'adjectif, comme dans les deux premiers exemples. Ainsi l'on dit également bien : aussi *docile que courageux* et *docile autant que courageux*.

909. **Autant** est ordinairement remplacé par *tant* quand la phrase est négative. Ex. : *Rien ne pèse tant qu'un secret.*

Il est aussi remplacé par *tant* dans la locution *tous tant que nous sommes*.

910. **Autant** répété a le même sens que *autant que* : **Autant** *il a de vivacité, autant vous avez de lenteur* (au lieu de : *Il a autant de vivacité que vous avez de lenteur*).

Autant se trouve aussi répété sans la conjonction *que* dans certaines phrases elliptiques : **Autant d'hommes, autant de sentiments**.

Au dix-septième siècle, au lieu de *autant...*, *autant*, on mettait au-

tant que avant le premier terme de la comparaison et *autant* devant le second, par imitation du latin *quantum... tantum*. Ex. : **Autant que les Romains avaient négligé l'art militaire, autant les Perses l'avaient cultivé.** (Montesquieu.)

**Autant que de David la race est respectée,
Autant de Jézabel la fille est détestée.** (Racine.)

911. **Autant** précédé de la préposition *de* forme avec *plus* et *moins* les locutions *d'autant plus que*, *d'autant moins que*. Ex. : **Je l'aime d'autant plus qu'il est plus laborieux; Je le plains d'autant moins qu'il a mérité cette punition.**

912. **Autant** se construit d'une manière elliptique avec les infinitifs : **autant mourir; autant perdre tout; autant faire cela sur-le-champ** (c.-à-d. **autant vaut mourir; autant vaut perdre.** .., etc).

913. **Tant** marque l'intensité, la quantité ; il se met devant les noms et les verbes, et est joint à son complément par la préposition *de* : **Il a tant de bonté! Il a subi tant d'épreuves! Il a tant souffert!**

Après *tant de* l'adjectif et le verbe s'accordent avec le nom et non avec *tant*. Ex. :

Jamais tant de beauté fut-elle couronnée? (Racine.)

914. **Tant** suivi de *que* forme une locution conjonctive et signifie *si, tellement* : **Il parle tant qu'il s'enroue.**

Tant que a aussi le sens de *aussi longtemps, aussi loin que*. Ex. : **Tant que vous serez heureux, vous aurez beaucoup d'amis. — Regardez, tant que la vue peut s'étendre.**

915. **Tant** sert aussi à former quelques gallicismes : **tant pis, tant mieux, tant il y a que, en tant que magistrat** (c'est-à-dire *en qualité de magistrat*), etc.

916. **Beaucoup** modifie seulement les verbes et les adjectifs au comparatif. Ex. : **Je l'estime beaucoup; il est beaucoup plus sage que son frère.**

Beaucoup, placé après un comparatif, doit être précédé de la préposition *de* : *Il est plus sage de beaucoup que son frère.*

— Placé avant le comparatif, il se met avec ou sans *de* : *Il est beaucoup* ou *de beaucoup plus sage que son frère.*

Quand il modifie un superlatif, **beaucoup** se construit toujours avec *de* : *Il est de beaucoup le plus sage ou le plus sage de beaucoup.*

La règle est la même après certains verbes qui marquent la comparaison. *Il l'emporte de beaucoup; vous le surpassez de beaucoup; je le préfère de beaucoup.*

917. **Beaucoup** s'emploie aussi comme nom collectif dans le sens d'un grand nombre, une grande quantité, et est alors suivi d'un complément. Ex. : *Il a beaucoup d'argent, beaucoup de terres, beaucoup de maisons.* — *Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.*

Il s'emploie sans complément quand ce complément peut être facilement sous-entendu. Ex. : **Beaucoup** *n'étaient pas contents.* — *C'est dire beaucoup en peu de mots.* — *Il reste beaucoup à faire.* — *Il a perdu beaucoup* (Acad.).

918. **Beaucoup** sert à former quelques locutions : *Il s'en faut beaucoup; il s'en faut de beaucoup; à beaucoup près.* Ex. : *Il s'en faut beaucoup qu'il soit aussi intelligent que son frère.* — *Il s'en faut de beaucoup que vous m'ayez payé tout ce que vous me devez.* — *Il n'est pas, à beaucoup près, aussi riche qu'on le dit.*

On dit de même :

Il s'en faut peu et Il s'en faut de peu.

Il ne s'en faut guère et Il ne s'en faut de guère.

Combien s'en faut-il? et De combien s'en faut-il?

919. **Peu** est le contraire de *beaucoup* et modifie les verbes, les adjectifs et les adverbes. Ex. : *On l'écoute peu; Il est peu agréable et parle peu correctement.*

Il s'emploie aussi comme nom collectif dans le sens d'un petit nombre, une petite quantité. Ex. : **Peu** *de gens sont contents de leur sort.*

Enfin le complément est quelquefois supprimé quand il peut être facilement sous-entendu : **Peu sont venus** (c'est-à-dire *peu d'hommes*). **Il reste peu à faire** (c'est-à-dire *peu de choses*).

Peu sert à former les locutions *dans peu, sous peu, depuis peu*, après lesquelles on sous-entend le mot *temps*, — et les gallicismes **peu à peu** (c'est-à-dire *insensiblement*) ; **un tant soit peu** (c'est-à-dire *un peu*) ; **à peu près** (c'est-à-dire *presque*) ; **si peu que rien** (c'est-à-dire *une très petite quantité*).

920. **Combien** s'emploie dans les phrases exclamatives et interrogatives : **Combien voudraient être à votre place ! Combien vous a coûté ce livre ?** — **Demandez-lui combien ce livre lui a coûté.**

Combien se joint à son complément par la préposition *de* : **Combien de temps avez-vous mis ?**

Combien est quelquefois remplacé par *que* : **Que de précautions vous prenez ! Que vous a coûté ce livre ?**

921. **Davantage** a le sens de *plus*, mais ne peut être suivi ni de *que*, ni d'un complément. Ainsi l'on ne peut pas dire : **il a davantage de raison**, mais **il a plus de raison**.

Davantage, qui n'a été employé comme locution adverbiale qu'à partir du quatorzième siècle, s'écrivait autrefois en deux mots (*d'avantage*) et ne prenait pas de complément. C'est au seizième siècle que l'on commença à l'écrire en un seul mot et à le faire suivre de la conjonction *que* ; cette construction a persisté jusqu'au dix-huitième siècle. Ex. : *En faisant deux lieues davantage que par le droit chemin.* (La Noue.) — *Je n'en sais pas davantage que quand je suis sorti.* (Malherbe.) — *Ce qu'ils ont de vivacité et d'esprit leur nuit davantage que ne fait à quelques autres leur sottise.* (La Bruyère.)

922. **Plus, moins** suivent les mêmes règles et sont souvent opposés l'un à l'autre. Ex. : **Je l'ai plus ou moins compris ; C'est plus ou moins utile ; Il n'en sera ni plus ni moins ; Moins vous en direz, plus il en fera !**

Plus est un adverbe de comparaison qui marque la supériorité ; il modifie les verbes, les adjectifs et les adverbes.

Ex. : *Racine écrivait plus que Boileau. — Le mérite est plus désirable que la richesse. — Travaillez plus sérieusement.*

On voit que **plus**, joint aux adjectifs et aux adverbes, en fait des comparatifs. Précédé de l'article défini ou d'un adjectif possessif, il forme le superlatif relatif : **Les plus beaux arbres; mes plus chers amis; — Il a répondu le plus adroitement; Il travaille le plus tard possible.**

Plus se joint à son complément par la préposition *de* : *Il a plus de courage que de prudence.*

923. **Plus** répété a le même sens que *d'autant plus que*.

Ex. : **Plus on le connaît, plus on l'estime** (c'est-à-dire : *On l'estime d'autant plus qu'on le connaît davantage*). Mais le tour est plus vif en répétant **plus**.

Au dix-septième siècle les deux propositions avec *plus* répété étaient unies par *et*. Ex. :

Plus grande en est la peine et plus grande est la gloire. (Corneille.)

Plus l'offenseur est cher et plus grande est l'offense. (Id.)

Plus le tour est bizarre et plus elle est contente. (La Fontaine.)

Plus les hommes seront éclairés et plus ils seront libres. (Voltaire.)

924. **Moins** est l'opposé de *plus* et marque l'infériorité. Il modifie les verbes, les adjectifs et les adverbes : *Il parle moins; il est moins sage; il travaille moins sérieusement.*

Moins se joint aussi à son complément par la préposition *de* : *Il a moins de courage, il y avait moins de cent personnes.*

925. **Moins** répété a le même sens que *d'autant moins que*.

Ex. : **Moins on est actif, moins on travaille** (c'est-à-dire : *On travaille d'autant moins qu'on est moins actif*.)

Moins peut aussi s'opposer à **plus** : *Moins on parle, plus on agit.*

926. **Plus** et **moins** servent à former de nombreuses locutions : *il n'est plus* (c'est-à-dire *il est mort*); *de plus en plus* (c'est-à-dire *en progressant*); *qui plus, qui moins* (c'est-à-

dire *les uns plus, les autres moins*); **plus** ou **moins** (c'est-à-dire à peu près, environ); *tant et plus* (c'est-à-dire abondamment); *de moins* (c'est-à-dire de manque); *à tout le moins* (c'est-à-dire pour le moins); *rien moins* (voyez *rien*, § 774).

5. Adverbes d'affirmation.

927. Les principaux adverbes d'affirmation sont *oui* et *si*.

Oui se met en tête de la phrase ou en réponse à une interrogation : **Oui**, *je vous punirai*. | *Savez-vous vos leçons?* — **Oui**.

Oui est remplacé par **si** quand l'interrogation est négative : *Ne savez-vous pas votre leçon?* — **Si**.

Si est quelquefois renforcé par *vraiment, certes, fait* : **si vraiment**; **si certes**; **si fait**. On le trouve aussi précédé de *que* : *Oh! que si!*

6. Adverbes de négation.

928. Nous avons vu (§ 530) qu'il n'y a en réalité dans notre langue que deux adverbes de négation : *non* et *ne*. Les autres mots, tels que *pas, point, personne, rien, etc.*, ne sont que des noms employés adverbialement, comme termes de comparaison.

929. **Non** est l'opposé de *oui* : *Ne dire ni oui ni non*.

Il se met devant les propositions ou devant les mots auxquels on veut donner un sens négatif : **Non**, *vous ne travaillez pas*; *Ce sont vos affaires et non les miennes*.

Il s'emploie aussi en réponse à une interrogation : *Savez-vous vos leçons?* — **Non**.

Pour donner plus de force à l'expression, on redouble **non** ou on le fait suivre de *pas, certes, vraiment, etc.* Ex. :

Ce n'était point un sot, non, non, et croyez-m'en.

(La Fontaine.)

Je crains votre silence et non pas vos injures. (Racine.)

L'avez-vous fait? — Non certes, non vraiment.

930. Au commencement d'une proposition subordonnée, **non** suivi de *que* a le sens de *ce n'est pas que* et veut le verbe au subjonctif. Ex. : **Non que je veuille vous blâmer.**

Non accompagné de **seulement** a toujours pour corrélatif *mais, encore* ou *même* dans la proposition suivante. Ex. : **Non seulement il est intelligent, mais il est aimable.** — **Non seulement il faut avoir pitié des pauvres, il faut encore les secourir.** — **Non seulement mon père était heureux de vous rendre ce service, il a voulu même vous l'annoncer.**

931. **Ne** est la plus usitée de nos négations; mais elle s'emploie rarement seule. Elle est ordinairement accompagnée d'un des mots suivants : *pas, point, guère, jamais, plus, rien, personne, aucun, aucunement, nul, nullement, goutte, mie.*

Ces termes auxiliaires ont fini par prendre un sens négatif qu'ils conservent même quand **ne** n'est pas exprimé. Ex. : *Avez-vous de l'argent? — Pas du tout. | Lui avez-vous parlé? — Jamais. | Le fréquentez-vous? — Guère. | Le voyez-vous? — Plus du tout, etc.*

Toutes ces réponses sont elliptiques et **ne** est sous-entendu. C'est comme s'il y avait : *je n'en ai pas du tout, je ne lui ai jamais parlé, etc.*

932. **Pas** et **point** sont les deux termes le plus usités avec **ne**. Un *point* étant plus petit qu'un *pas*, **point** nie plus fortement que **pas**; mais ce dernier est plus souvent employé, peut-être parce que le son nasal de *point* déplaît à notre oreille.

Cependant il y a des cas où **pas** et **point** ne peuvent être mis indifféremment.

Ainsi « on dira également : *Il n'a pas d'esprit ; il n'a point d'esprit*, et on pourra dire : *Il n'a pas d'esprit ce qu'il en faudrait pour sortir d'un tel embarras*. Mais quand on dit ; *Il n'a point d'esprit*, on ne peut rien ajouter. Ainsi **point** suivi de la particule *de* forme une négation absolue; au lieu que **pas** laisse la liberté de restreindre, de réserver.

« Par cette raison, **pas** vaut mieux que **point** devant *plus, moins, si, autant*, et autres termes comparatifs : *Cicéron n'est pas moins véhément que Démosthène; Démosthène n'est pas si abondant que Cicéron.*

« Par la même raison *pas* est préférable devant les adjectifs numériques ou les noms de nombre. *Il n'en reste pas un seul petit morceau; il n'y a pas dix ans; vous n'en trouverez pas deux de votre avis.*

« Par la même raison encore, *pas* convient mieux à quelque chose de passager et d'accidentel; *point* à quelque chose de permanent et d'habituel. *Il ne lit pas*, il ne lit que dans ce moment. *Il ne lit point*, il ne lit jamais. » (Académie.)

Au dix-septième siècle on employait souvent *pas* ou *point* d'une manière absolue, surtout dans les interrogations. Ex. :

De quoi te peux-tu plaindre? Ai-je pas réussi? (Molière.)

Fit-il pas mieux que de se plaindre? (La Fontaine.)

Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites? (Id.)

Pécheur, veux-tu pas restituer ce bien mal acquis? Veux-tu pas bannir de ton cœur l'envie qui le ronge? (Bossuet.)

On trouve trace de cet usage dans la locution populaire *pas vrai?* pour *n'est-il pas vrai?*

933. Nous avons dit que *ne* était ordinairement accompagné de *pas* ou de *point*; on les supprime cependant quand la phrase renferme une des expressions déjà citées plus haut, telles que *nul*, *personne*, *jamais*, etc., dont le sens est négatif : *Je ne vois personne; il ne vient jamais; nul ne l'écoute.*

Molière a mis l'explication de cette règle dans sa comédie des *Femmes savantes* (acte II, scène IV). Martine ayant dit : « *Ne servent pas de rien* », Bélise lui explique sa faute :

De pas mis avec rien tu fais la récidive,

Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

934. *Ne* se construit seul et l'on supprime d'ordinaire *pas* ou *point* avec certains verbes tels que *avoir garde*, *cesser*, *importer*, *oser*, *pouvoir*, *savoir*, etc. Ex. : *Je n'ai garde de le contredire; il ne cesse de nous importuner; il n'importe; je n'ose lui parler; nous ne pouvons les entendre; il ne sait ce qu'il fait;*

L'un dit : Je n'y vais point; je ne suis pas si sot;

L'autre : Je ne saurais. (La Fontaine.)

935. REMARQUE. — L'emploi ou la suppression de *pas* et de *point* peut parfois changer le sens de la phrase : *il ne sait ce qu'il dit* (il déraisonne); *il ne sait pas ce qu'il dit* (il ignore la valeur de ce qu'il dit).

936. On peut supprimer **pas** ou **point** : 1° Devant *autre* : *Je ne veux d'autre témoignage que votre approbation.*

2° Après les pronoms relatifs suivis du subjonctif : *Y a-t-il quelqu'un dont il ne médise?*

3° Après *qui* : *Qui ne s'en fâcherait? Qui ne comprendrait cela?*

4° Après *que* signifiant *pourquoi* et marquant un désir, une exclamation : *Que ne le disiez-vous? Que n'est-il à cent lieues de nous!*

5° Après les conjonctions telles que *si*, *à moins que* : *si vous ne le dites; à moins que vous ne le déclariez.*

6° Avec les mots qui marquent le nombre ou le temps, quand ils sont précédés de la préposition *de* : *Je ne le verrai de dix jours; Je ne leur écrirai de longtemps; Je ne lui pardonnerai de ma vie; Je ne le verrai de sitôt.*

7° Après les locutions *depuis que*, *il y a... que*, quand le second verbe est au passé : *Il a été malade depuis que je ne l'ai vu; Il y a six mois que je ne lui ai parlé.*

Mais si le second verbe est au présent ou à l'imparfait, il faut ajouter **pas** ou **point** : *Depuis que nous ne nous voyons pas; Il y avait six mois que nous ne nous parlions point.*

8° Dans quelques expressions, comme : *Il ne dit mot; Il n'y a âme qui vive; Je n'ai trouvé qui que ce fût; A Dieu ne plaise.*

9° Quand **ne** est suivi de *que* : *Il ne fait que rire; Je n'ai de volonté que la sienne.* Ici *ne que* a le sens de *seulement* et suppose l'ellipse de *autre* : *Il ne fait pas autre chose que rire, Je n'ai d'autre volonté que..., etc.*

EMPLOI DE LA NÉGATION DANS LES PROPOSITIONS SUBORDONNÉES

937. On peut à volonté supprimer ou employer la négation *ne* dans les propositions subordonnées dépendant des verbes ou des locutions suivantes :

Empêcher, défendre, éviter que, etc. Ex. : *Défendre qu'on vienne, ou qu'on ne vienne.*

Craindre, désespérer, avoir peur, de peur que, etc. Ex. : *De peur qu'il aille ou qu'il n'aille.*

Douter, constater, nier que, etc. Ex. : *Je ne doute pas que la chose soit vraie ou ne soit vraie.*

Il tient à peu, il ne tient pas à, il s'en faut que, etc. Ex. : *Il ne tient pas à moi que cela se fasse ou ne se fasse.*

938. On peut aussi supprimer ou employer la négation *ne* après les comparatifs ou les mots indiquant une comparaison : *autre, autrement que, etc.* Ex. :

L'année a été meilleure qu'on l'espérait ou qu'on ne l'espérait.

Les résultats sont autres qu'on le croyait ou qu'on ne le croyait.

939. De même, après les locutions à moins que, avant que. Ex. : *A moins qu'on accorde le pardon ou qu'on n'accorde le pardon.*

CHAPITRE VIII

SYNTAXE DE LA PRÉPOSITION

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

940. Nous avons vu que la préposition est un mot invariable qui sert à unir un mot à son complément. Ex. : *Le livre de Charles ; utile à l'enfant.* *De* et *à* sont des prépositions qui unissent *livre* et *utile* à leurs compléments *Charles* et *enfant*.

941. REMARQUE. — Les compléments marqués par la préposition sont ordinairement des compléments d'objet indirects ou des compléments de circonstance (*cause, manière, temps, lieu, etc.*) (Voyez § 357).

942. Les prépositions précèdent ordinairement le complément, excepté **durant** et **voici, voilà**, qui peuvent se mettre après; on dit : **durant** *sa vie* ou *sa vie durant*; **me voici**, **vous voilà**, et **voilà lui qui refuse**; **voilà moi qui pourrais vous renseigner**. (Voyez § 537).

La préposition et le complément peuvent aussi être placés par inversion devant le mot qu'ils complètent. Ex. : **Chez nous**, *le soldat est brave*; **chez les Romains**, *le soldat était savant*. (La Bruyère.)

L'argent en honnête homme érige un scélérat. (Boileau.)

943. Deux prépositions peuvent précéder le même complément, pourvu qu'elles expriment le même rapport de tendance, de temps ou de lieu, etc. Ex. : *Soutenir quelque chose envers et contre tous.* — *Avant, après et pendant la guerre, nos ennemis ont toujours été insolents.*

944. Devant plusieurs compléments il est d'usage de répéter les prépositions *à, de, en*. Ex. : *Il aime à lire et à écrire; il est plein d'ardeur, de zèle et d'intelligence; il a été premier en français, en calcul, en histoire et en géographie.*

945. Les autres prépositions peuvent, selon le goût et l'oreille, se répéter devant chaque complément ou s'exprimer devant le premier. Ex. : *Il remplit ses devoirs envers ses parents et envers ses maîtres. Il vit dans la mollesse et l'oisiveté.*

946. Cependant on doit répéter les prépositions quand les compléments expriment des idées différentes. Ex. : *Dans la paix et dans la guerre; on vit libre et content sous la tente et sous le chaume.*

947. La préposition ne se répète jamais avant deux noms formant une seule et même expression. Ex. : *La fable du Loup et l'Agneau, du Meunier, son fils et l'âne; le roman de Paul et Virginie.*

948. Certaines prépositions peuvent être employées absolument, c'est-à-dire sans complément, comme des adverbess; telles sont : *après, auprès, avant, depuis, derrière, devant, etc.* Ex. : *Je l'ai grondé après. Je ne l'ai pas vu depuis.*

949. Nous allons passer en revue les principales prépositions simples et les locutions prépositives, en signalant les particularités de leur syntaxe.

REMARQUES PARTICULIÈRES

950. **A** marque généralement : 1° la direction, la tendance, l'intention; 2° le temps et le lieu (avec idée de repos, de résidence); 3° la possession; 4° l'éloignement, l'origine; 5° l'instrument, la manière.

« Quand, dit Littré, partant de ces significations fondamentales, on examine les acceptions telles qu'elles se comportent dans le langage, on rencontre une variété extrême de nuances, qui rend très difficile le classement des sens. Un mot aussi petit et aussi employé que *à* est devenu très indéterminé, de manière *à* se prêter à une foule d'emplois différents. Comme toute préposition, il exprime un rapport, et ne peut être bien apprécié indépendamment des deux termes qu'il lie, aussi bien l'*antécédent* que le *conséquent* » (c'est-à-dire le terme qui précède et le terme qui suit). On pourrait en dire autant de la plupart des prépositions.

1^o **A** marque la direction, la tendance, l'intention. Ex. :

<i>Il va à Paris.</i>	<i>Il retourne à la campagne.</i>
<i>On les exhorte à combattre.</i>	<i>Il remet l'affaire à demain.</i>
<i>Il donne l'aumône aux pauvres.</i>	<i>Il est dévoué à la France.</i>
<i>Il vaque à ses affaires.</i>	<i>Jè l'ai contraint à travailler.</i>
<i>Il est enclin à la paresse.</i>	<i>Il aspire à la première place.</i>

2^o **A** marque le temps et le lieu. Ex. :

<i>Il était là à huit heures.</i>	<i>Il part au mois de mai.</i>
<i>Il demeure à Paris.</i>	<i>Il reste à la porte.</i>
<i>Il est à la fin de sa carrière.</i>	<i>Je voyagerai au printemps.</i>

3^o **A** marque la possession. Ex. :

<i>Ce livre est à moi.</i>	<i>Cette maison est à Charles.</i>
<i>Ce cheval appartient à mon frère.</i>	<i>C'est à vous de prendre garde.</i>

On ne le trouve dans ce sens après un nom que dans les locutions populaires : *la barque à Caron* ; *la vache à Colas*.

4^o **A** marque l'éloignement, l'origine. Ex. :

<i>Il arrache une branche à cet arbre.</i>	<i>J'ai puisé de l'eau à la fontaine.</i>
<i>Il échappe à notre poursuite.</i>	<i>Il a demandé conseil à un ami.</i>
<i>Il a retiré sa confiance à cet homme.</i>	<i>J'emprunte de l'argent à André.</i>

5° **A** marque l'instrument, la manière. Ex. :

C'est un fusil à aiguille.

Il pêche à la ligne.

Il se promène à cheval.

Il se ruine au jeu.

A l'entendre, on le croirait riche.

A vrai dire, il était pauvre.

A le voir, on le prendrait pour un prince.

A tout prendre, il vaut mieux se taire.

951. **A** sert aussi à marquer une évaluation. Ex. : *Il y avait là cinq à six cents personnes.* Mais quand la quantité n'est pas susceptible de division, il faut employer *ou*. Ex. : *Il y avait là cinq ou six personnes.*

952. **A** entre encore dans une foule d'expressions elliptiques où il fait corps avec le complément. Ex. : *à la légère, à la dérobée, à bon marché, à prix d'argent, à gros intérêts, à revoir, au fur et à mesure* (c.-à-d. selon le prix [*fur*, anc. franç. *fuer*, *feur*, venant du mot latin *fōrum*, place, marché, qui au moyen âge voulait dire prix] et la mesure).

L'emploi de *à* était encore plus varié et plus étendu dans notre ancienne langue. De nos jours il a disparu de plusieurs constructions où il figurait jusqu'au dix-septième siècle.

A marquant la possession avec un nom de personne. Ex. :

Car fut l'espée à moult noble vassal (Chanson de Roland).

Vous fustes fils au bon comte Regnier (Roncevaux).

Edouard II, qui fut père au gentil roi Edouard (Froissart).

Sœur de Pâris, la fille au roy d'Asie (Ronsard).

A dans le sens d'*avec*. Ex. :

Puis il s'escrie à sa voix grant et haute (Chanson de Roland).

A *Pepin* (ils) *orent guerre qu'avez ouï conter* (Berte).

Quand ils eurent bien considéré la dure guerre qu'ils avoient aux Anglois (Froissart).

Mon frère et Madame la comtesse de Hainaut vous recevront à grand joie (id.).

Les choses mortes ont encore des relations occultes à la vie (Montaigne).

De notre sang au leur font d'horribles mélanges (Corneille).

A dans le sens de *vers*. Ex. :

Seigneur baron à Charlemagne irez (Chanson de Roland).

Comme L. Julius s'en alloit aux Sabins (Malherbe).

Je méditois ma fuite aux terres étrangères (Racine).

La cour s'étoit avancée à Poitiers, et Monsieur de Châteauneuf insistait pour la faire marcher à Angoulême (La Rochefoucauld).

A toi seul j'élève mes yeux (Corneille).

A dans le sens de *pour*. Ex. :

Et sachez qu'il n'avoient viandes entre aus (eux) tous à plus de trois semaines (Villehardouin).

Au roys (ils) apportèrent divers joiaus à present (Joinville).

Amis leur sont nécessaires à leurs bonnes actions accomplir (Oresme).

Il leur avoit donné à capitaine un moult gentil prince (Froissart).

Il avoit eu à espouse et à femme la sœur du dit roi Ferrand (Commines).

Ils se présentoient promptement à faire les informations (Monluc).

Unis pour le butin, divisés au partage (Racine).

On ne saigne point en ce pays aux rhumatismes (Sévigné).

Ce n'est pas un événement fort rare à un titulaire d'enterrer son successeur (La Bruyère).

A dans le sens de *par*. Ex. :

A tous se fit aimer Berte (Berte).

Il preschoit que l'estat de l'Eglise seroit reformé à l'espée (Commines).

Afin qu'à son retour le malheureux se voye manger aux avocats (Du Bellay).

Les hommes bruslés à centaines (Aubigné).

Cette pratique est juste ; elle est autorisée aux pères de l'Eglise (Pascal).

Ce grand cœur qui paroît aux discours que tu tiens (Corneille).

Notre plume à lui seul doit se laisser conduire (id.).

A dans le sens de *en* avec le participe présent. Ex. :

A saillir un fossé, le coursier trébucha (Froissart).

Ils triomphent à montrer là-dessus la folie du monde (Pascal).

A les défendre mal je les aurois trahis (Corneille).

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire (id.).

L'allégresse du cœur s'augmente à la répandre (Molière).

Le philosophe consume sa vie à observer les hommes, et il use ses esprits à en démêler les vices et le ridicule (La Bruyère).

A dans le sens de *dans*. Ex. :

Fait assembler touz les princes qu'il pot (peut) à sa terre trouver (La chanson des Saisons).

Et à ce temps-là les Escots (Écossais) prisoient assez peu les Anglois (Froissart).

... *Va combattre et montrer à ton roi*

Que ce qu'il perd au comte, il le retrouve en toi (Corneille).

Il a fallu mettre votre confiance au mensonge (Pascal).

Trempa-t-elle aux complots de ses frères perfides (Racine).

Saint Jean était retenu aux prisons d'Hérode (Bossuet).

Mettons le sceptre aux mains dignes de le porter (Racine).

On ne croit pas qu'il y ait du poison à son affaire (Sévigné).

953. **De** marque généralement le point de départ, l'origine, la cause, l'appartenance :

1^o Le point de départ. Ex. : *Il vient de Paris; il sort de terre; il s'élance du rivage; il s'est levé de bonne heure; l'an mille de l'Incarnation.*

2^o L'origine. Ex. : *Les vents du nord; les peuples du midi; les productions des colonies.*

3^o La cause ou le moyen. Ex. : *Elle tremblait de peur; il est entré de force; il paye de ses deniers; le cœur battant de plaisir.*

4^o L'appartenance. Ex. : *Le livre de Pierre; les fables de La Fontaine; les malheurs de la guerre.*

954. **De** sert aussi souvent à marquer le sens partitif : Ex. : *Il a été chercher de l'eau; il a de l'activité, de l'intelligence.*

955. **De** se met d'une manière explétive devant l'adjectif qualificatif, après les expressions vagues, indéfinies : *rien, ceci, cela, qui, quoi, personne, quelqu'un, quelque chose.* Ex. : *Rien de nouveau; il a cela de bon; que savez-vous de neuf? Quoi d'étonnant? etc.*

956. **De** se met également devant un adjectif ou un participe après un adjectif numéral ou un nom de nombre. Ex. : *Il y eut deux cents soldats de tués ; il n'y en a pas deux de bons ; il y a la moitié des élèves de récompensés.*

957. Quelquefois, dans le style familier, **de** se met entre deux noms réunis par apposition. Ex. : *Nous avons bien rapporté des choses de sa folle de mère* (Sévigné). — *Un saint homme de chat* (La Fontaine). — *Un fripon d'enfant* (id.).

On dit de même : *un diable d'homme ; un drôle de corps ; son honnête homme de père ; le traître de valet ; un coquin de neveu ; etc.*

C'est la même construction qu'on retrouve dans : *la ville de Paris, l'île de Corse, le fleuve du Rhône*, etc., où chacun des mots *Paris, Corse, Rhône*, est apposition au nom précédent.

958. Dans les phrases interrogatives qui expriment une comparaison, on répète quelquefois **de** devant chaque terme de la comparaison. Ex. : *Lequel des deux fut le plus intrépide, de César ou d'Alexandre ? — Il est difficile de décider laquelle on devait le plus encourager, de l'agriculture ou de l'industrie* (Condillac).

Quand les deux termes d'une comparaison sont des infinitifs, **de** se met devant le second. Ex. : *Plutôt mourir que d'être esclave.*

959. **De** se construit encore d'une manière explétive devant un infinitif sujet réel d'un verbe impersonnel. Ex. : *Il est beau de mourir vainqueur ; il importe d'écouter ; il est honteux de mentir* (c.-à-d. *mourir vainqueur est beau, écouter importe, ... etc.*).

960. **De** se joint à l'infinitif de narration. Ex. :

*Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes,
Grenouilles de rentrer dans leurs grottes profondes* (La Fontaine).
Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir (id.).

Lui de crier; chacun de rire (La Fontaine).

*Et grenouilles de se plaindre,
Et Jupin de leur dire...* (id.).

961. **De**, placé entre les titres et des noms propres de ville ou de propriété, sert à former les noms de familles nobles : *Madame de Sévigné, le duc de La Rochefoucauld*.

962. **De** entre dans la formation de plusieurs gallicismes : *Si j'étais que de vous; si j'étais de vous* (c.-à-d. *si j'étais vous*); *c'est à moi de parler; on dirait d'un enfant; on l'a traité de lâche; peste de l'imbécile! il a fait cela de lui-même*, etc.

963. **De** sert encore à former les locutions prépositives : *loin de, près de, vis-à-vis de, au-dessus de, à force de*, etc.

Dans notre ancienne langue l'usage de la préposition *de* était, comme nous l'avons vu pour la préposition *à*, encore plus étendu et plus varié.
Ex. :

Avec le sens de *sur, au sujet de* :

C'est d'Aucassin et de Nicolette.

C'est celui de qui Scaurus répondit... (Malherbe).

La reine et Monsieur cherchoient toutes sortes de voies pour effacer les impressions que le roi avoit de leur conduite (La Rochefoucauld).

On sème de sa mort d'incroyables discours (Racine).

Je pleure, hélas ! de ce pauvre Holoferne (id.).

On ne pense pas toujours constamment d'un même sujet (La Bruyère).

Il n'écrit jamais de moi (Sévigné).

Avec le sens de *par* :

Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie (Corneille).

La porte de la ville n'est défendue de rien (La Rochefoucauld).

La mode aidée du temps et des années (La Bruyère).

De ses bras innocents je me sentis presser (Racine).

Il est enveloppé de deux escadrons (Sévigné).

Avec le sens de *avec* :

Quand il aperçut qu'il estoit mal de la roïne et du comte de Kent (Froissart).

Si je veux passer mon temps de quelque fol, je me donne du plaisir de moi-même (Malherbe).

Il sembloit toutefois parler d'affection (Corneille).

Il dansa d'une perfection, d'un agrément qui ne se peut représenter (Sévigné).

L'usage a préféré « armée » à « ost », « monastère » à « moustier », mots qui devoient durer d'une égale beauté (La Bruyère).

Avec le sens de *à, pour* :

Et fut mis en délibération ce qui étoit de faire (Commines).

La valeur est une adresse de repousser les dangers (Malherbe).

Le plus court chemin d'avoir des biens, c'est de les mépriser (id.).

Une servitude à laquelle ils ont peine de se soumettre (La Rochefoucauld).

Vous avez vu dans votre lettre la réponse de celle où vous me proposiez d'attendre (Sévigné).

Avec le sens de *à cause de* :

Il demeure muet du respect qu'il leur porte (Malherbe).

J'ai tant d'intérêt de connaître ce fils (Corneille).

Je l'aimerai toute ma vie du courage qu'il a eu (Sévigné).

Avec le sens de *en* :

Ceux de dedans se défendirent très durement de traire et jeter pierres (Froissart).

Tu perds temps de me secourir (Malherbe).

Vous m'embarrassez beaucoup de me demander mon avis (La Rochefoucauld).

Et de le détourner je croirois faire un crime (Corneille).

Une confiance qu'ils ont d'eux-mêmes (La Bruyère).

964. **En** et **dans** signifient à l'intérieur de, avec ou sans mouvement. Ex. : *Il est en France; il ira en Espagne; il vit dans les bois; il entre dans la maison.*

En se met devant les noms indéterminés. Ex. : *En paix,*

en guerre, **en** ville, **en** campagne, **en** mer, **en** affaires, **en** colère, **en** voyage, **en** voiture, etc.

On dit cependant : **en** l'absence de...; **en** l'honneur de...; **en** ce moment...; **en** l'an deux cent, etc.

965. **Dans** se met devant les mots précédés de l'article ou d'un adjectif possessif, démonstratif, etc. : **Dans** la guerre de Cent ans la France a été souvent bien près de sa ruine; **dans** la mer vivent des poissons énormes; **dans** cette voiture on est mollement transporté.

En et **dans** s'emploient aussi au figuré en parlant du temps; mais **en** signifie *dans l'espace de*, et **dans** signifie *après*. Ex. : Il fera ce voyage **en** trois jours (c.-à-d. qu'il sera trois jours **en** voyage); il fera ce voyage **dans** trois jours (c.-à-d. qu'il fera ce voyage *après* que trois jours se seront écoulés).

966. **En** le, **en** les, **dans** le, **dans** les, est ordinairement remplacé par **au**, **aux** : Il fait un voyage **au** Japon, **aux** Indes; avoir les larmes **aux** yeux, tomber **aux** mains des ennemis, loger **aux** environs.

Mais **en** s'emploie devant les noms féminins singuliers : Il fait un voyage **en** Amérique, **en** Angleterre, **en** Chine, **en** France, etc.

967. **En** s'emploie quelquefois dans le sens de *comme*, *en qualité de*. Ex. : Il parle **en** maître; il agit **en** honnête homme.

968. **En** placé devant le participe présent sert à former le gérondif : On s'instruit **en** lisant; on devient fort **en** s'exerçant (voyez § 840).

En s'employait autrefois dans une foule de constructions où nous mettons à ou dans.

*Envoyer trois cens chevaliers **en** Constantinople* (Joinville).

*Messire Thomas, qui se tenait **en** Bordeaux* (Froissart).

*Et mistrent le feu **en** une maison* (Commines).

*Il alla jusqu'**en** Jérusalem* (id.).

***En** son dernier soupir* (Montaigne).

*On va vous emmener votre fils **en** Alger* (Molière).

PRÉPOSITION AVANT.

Il court de mer en mer, aborde en lieu sauvage (La Fontaine).

Il nous envoie son fils du ciel en la terre (Bossuet).

C'est par leur paresse qu'ils laissent croître les ronces et les épines en la place des vendanges et des moissons (Fénelon).

Irène se transporte en Epidaure (La Bruyère).

De là vient l'expression : *je crois en Dieu, je crois en vous, en toi ; j'ai confiance en vous*, etc., pour : *je crois à Dieu, ... à vous, ... à toi*, etc.

969. **En** sert à former plusieurs locutions adverbiales, comme : **en avant, en dessus, en dessous, en bas, en haut, en outre, en travers**, etc.

970. **Avant** et **devant** marquent la priorité ; mais **avant** a rapport au temps, et **devant** au lieu, à la situation. Ex. : *Cela est arrivé avant l'ère chrétienne ; je me suis arrêté devant l'église*.

Employé au figuré, **avant** marque la priorité d'ordre, de mérite ou de préférence. Ex. : *Il est placé avant nous ; on met Démosthène avant Cicéron ; il faut mettre le devoir avant tout*.

Employé au figuré, **devant** signifie *en présence de*. Ex. : *Tous les hommes sont égaux devant la loi*.

971. **Avant** sert à former les locutions conjonctives *avant que, avant que de*, qu'on a réduit à *avant de*. Ex. : *Moïse mourut avant d'avoir pu passer le Jourdain*.

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser (Boileau).

Au dix-septième siècle, **devant** s'employait dans le même sens qu'**avant**. Ex. :

L'intérêt de l'honneur va devant l'amitié (Rotrou).

Encor que vous partiez beaucoup devant le jour,

Vous ne serez jamais assez tôt de retour (Corneille).

Et devant qu'il soit peu nous en verrons l'effet (id.).

L'âne d'un jardinier se plaignoit au Destin

De ce qu'on le faisoit lever devant l'aurore (La Fontaine).

Il lui demanda devant que de l'acheter, à quoi il lui seroit propre (id.).

Celle-ci prévoyoit jusqu'aux moindres orages,

Et devant qu'ils fussent éclos

Les annonçoit aux matelots (id.).

J'ai fait, devant que de venir ici, deux cent cinquante lieues (Voiture).

Je mettrai désormais ma santé devant toutes choses (Sévigné).

Un peu devant sa mort (Bossuet).

Couronnons-nous de roses devant qu'elles soient flétries, disent les impies (id.).

972. Entre indique l'espace qui sépare deux ou plusieurs objets : *Il est assis entre vous deux; Tours est entre Paris et Bordeaux.*

Entre se dit aussi au figuré, en parlant du temps : *Entre midi et une heure; — en parlant de choses abstraites : Placé entre le vice et la vertu; flotter entre la crainte et l'espérance.*

Entre exprime aussi le rapport, la liaison que des choses ont l'une avec l'autre : *L'alliance entre la France et la Russie; entre amis; ils causent entre eux, etc.*

973. Entre sert à former plusieurs gallicismes. Ex. : *Entre quatre murs* (c.-à-d. en prison); *entre quatre yeux*¹ (sans témoins); *nager entre deux eaux* (sous l'eau); *regarder quelqu'un entre les deux yeux* (le regarder fixement); *entre nous* (en confidence); *entre-temps* (dans l'intervalle), etc.

974. Hors veut dire à l'extérieur et se construit souvent avec *de*. Ex. : *Mettre hors la maison, hors la loi; — hors de la ville, hors de France, hors de chez eux.*

• **Hors** signifie aussi *excepté* et se construit alors sans la préposition *de*. Ex. :

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis (Molière).

975. Hormis dérivé de *hors* (voyez § 558), a le sens d'*excepté* et se construit aussi sans la préposition *de*. Ex. : *Il a tout perdu hormis sa fille.*

976. Hors sert à former plusieurs gallicismes : *Être hors de soi, hors des gonds* (c.-à-d. en fureur), *hors d'haleine; un malade hors d'affaire; hors de prix; être hors de page* (c.-à-d. avoir accompli le temps de son service comme page, être tout à fait son maître).

On prononce d'ordinaire : *entre-quatre-~~x~~-yeux.*

977. **Par** se met surtout après les verbes à la forme passive. Ex. : *Cette pièce était lue par l'auteur.* Dans ce cas **par** marque l'agent, le point de départ.

Par marque aussi le passage, le moyen, la cause, le motif. Ex. : *Il a passé par Bordeaux; il a voyagé par eau; un homme estimable par ses talents; il a été puni par erreur; il a fait cela par curiosité.*

Par marque encore la distribution : *J'ai divisé ce livre par chapitres; on paye tant par tête.*

Par s'emploie pour affirmer, pour prier. Ex. : *Il en jure par sa foi.*

*Par le salut des Juifs, par ces pieds que j'embrasse,
Par ce sage vieillard, l'honneur de votre race,
Daignez d'un roi terrible apaiser le courroux* (Racine).

978. **Par** sert à former des prépositions composées : **par chez, par-dessous, par-dessus, par devant, par devers**; — des locutions adverbiales : **par en haut, par en bas, par-ci, par-là, par trop, par conséquent**; — la locution conjonctive : **parce que**.

979. **Parmi**, signifiant *par le milieu de*, se construit devant un nom au pluriel ou un nom collectif. Ex. : *Il fut trouvé parmi les morts; il répand ce mensonge parmi nous; il errait parmi la foule.*

Le dix-septième siècle a employé **parmi** avec un complément au singulier, quand ce complément désignait un nom pouvant avoir un milieu. Ex. :

Que de pointes de feu se perdent parmi l'air! (Corneille).

Sultan léopard autrefois

Eut, ce dit-on, par mainte aubaine,

Force moutons parmi la plaine (La Fontaine).

Parmi cette envie de dire toujours tout ce qui peut plaire, il y a bien de l'esprit et de la dignité (Sévigné).

980. **Pour** marque l'intention, la destination, le motif, la cause, etc. Ex. : *Il fait cela pour sa mère; il fait de l'exercice pour sa santé; il a été puni pour une faute légère.*

Pour marque aussi la qualité, la comparaison, la réciprocité, l'échange, etc. Ex. : *Il se fait passer pour roi; scélérat pour scélérat, il vaut mieux être un loup qu'un homme* (La Fontaine); *œil pour œil, dent pour dent, rien pour rien.*

981. **Pour** se construit avec un infinitif : *Je suis venu pour vous voir, pour vous parler.*

Il a dans ce cas le sens de *afin de*; mais **pour** marque un but plus présent; *afin* en marque un plus éloigné. Ex. : *On se présente devant le prince pour lui faire sa cour; on lui fait sa cour afin d'obtenir des grâces* (Littré).

982. **Pour** forme avec *que* et *peu* les locutions conjonctives *pour que, pour peu que*, qui sont suivies du subjonctif. Ex. : *Je viens vous voir pour que nous parlions de nos affaires; pour peu qu'il paraisse, tout est en joie.*

983. **Pour** sert à former quelques locutions : *Charles en est pour ses visites et André pour son argent* (c.-à-d. qu'ils ont perdu l'un et l'autre); *pour être soldat, vous n'en êtes pas moins homme; il pesait le pour et le contre.*

984. **Près de** forme une locution prépositive qui exprime la proximité aussi bien dans l'espace que dans le temps. Ex. : *Il demeure près du théâtre; il a été absent près d'un mois.*

985. **Auprès de** exprime la même idée de proximité, mais seulement dans l'espace : *Il reste auprès de son père; il demeure auprès de l'église.*

Près de et **auprès de** peuvent marquer la comparaison. Ex. :

Pour vous régler sur eux, que sont-ils près de vous? (Racine.)

Ils trouvaient cette perte légère auprès de la première.

986. **Près de, prêt à**. — Il ne faut pas confondre la locution prépositive **près de** avec l'adjectif **prêt à**. **Près de** suivi d'un infinitif signifie *sur le point de* : *La lampe est près*

de s'éteindre. — **Prêt à** signifie *disposé à* : *L'ignorance toujours est prête à s'admirer.*

Au dix-septième siècle ces nuances n'étaient pas observées. Ex. :

Un vieillard prêt d'aller où la mort l'appeloit (La Fontaine).

Le voilà prêt de faire en tout vos volontés (Molière).

On étoit prêt d'aller se divertir à Fontainebleau (Sévigné).

987. Auprès de, au prix de. — Ces deux locutions positives signifient *en comparaison de* ; mais *au prix de* ne s'emploie que pour les choses et les personnes qui peuvent se priser, s'estimer. Ainsi on dira : *Mes malheurs ne sont rien auprès des vôtres* (et non *au prix des vôtres*).

Ces nuances n'étaient pas non plus observées au dix-septième siècle.

La mort aux rats, les souricières

N'étoient que jeux au prix de lui (La Fontaine).

Que l'homme considère ce qu'il est au prix de ce qui est (Pascal).

988. A travers, au travers exprime la même idée de *passer de part en part* ; mais **au travers** est toujours suivi de la préposition *de* : *Il se fit jour au travers des ennemis.* — **A travers** n'en est pas suivi : *Il marchait à travers les épines.*

Cependant on trouve dans Bossuet : **A travers de ces affaires et de ces épines, que de péchés, que d'injustices !** et dans Buffon : *Le lynx ne voit pas au travers la muraille.*

Mais ces exemples ne sont pas à imiter.

989. Sans marque le manque, l'exclusion : *Ce vieillard est mort sans héritiers.*

Madame, sans mentir, j'étais de vous en peine (Molière).

Sans suivi de deux compléments se répète quand ces compléments sont unis par *et*. Ex. : *Cette nation est sans force et sans vertu.*

On ne répète pas **sans** quand les deux compléments sont unis par *ni*. Ex. : *Cette nation est sans force ni vertu.*

Ni exprimant une idée négative comme *sans*, la répétition de la préposition n'est plus nécessaire.

990. Le complément de *sans* se met au singulier ou au pluriel selon l'idée que représente ce complément. Ainsi l'on dira avec le pluriel : *une ville sans habitants*; et avec le singulier : *des jeunes gens sans intelligence, sans activité*.

Mais on peut mettre au singulier ou au pluriel : *Un devoir sans faute* ou *sans fautes*; *un enfant sans défaut* ou *sans défauts*.

991. *Sans* forme avec *que* la locution conjonctive *sans que*. Cette locution, toujours suivie du subjonctif, ne prend jamais de négation. Ex. : *Vous pouvez traiter avec lui sans craindre qu'il vous trompe*.

Je reçus et je vois le jour que je respire

Sans que père ni mère ait daigné me sourire (Racine).

992. *Sans* entre dans la composition de plusieurs locutions adverbiales : *sans doute, sans fin, sans façon, sans faute, sans cesse*, etc.

993. *Sous* sert à former divers gallicismes : *Passer sous silence; affirmer sous serment; sous caution; sous peine de la vie; sous bénéfice d'inventaire; sous main* (c.-à-d. secrètement); etc.

994. *Sur* entre aussi dans la formation de plusieurs gallicismes : *sur l'heure, sur le point de, sur ma parole, sur ce* (c.-à-d. là-dessus, en terminant), *sur-le-champ, sur tout*, etc.

995. *Vers* marque la tendance, la direction : *nager vers la rive, tendre les bras vers nous*.

Il a quelquefois le sens d'*environ* : *nous partirons vers midi; vers le commencement du règne de Louis XIV*.

996. *Vers* sert à former les prépositions *envers* et *devers*. *Envers* s'emploie au sens moral et figuré : *Son ingratitude envers moi; sa pitié envers les pauvres*.

997. *Devers*, qui avait le même sens que *vers*, n'est plus guère usité que dans la locution prépositive *par devers*.

Par devers signifie *en la possession de* et s'emploie surtout devant un pronom. Ex. : *Il avait par devers lui les preuves du contraire; j'ai par devers moi des preuves à l'appui.*

Au dix-septième et au dix-huitième siècle on employait **vers** pour **envers**, à l'égard de. Ex. :

*Je deviens sacrilège ou je suis parricide,
Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide* (Corneille).

Je trouve une espèce d'injustice bien grande à me montrer ingrate, ou vers l'un ou vers l'autre (Molière).

L'un de l'autre jaloux, l'un vers l'autre perfides (Voltaire).

On trouve aussi **vers** mis pour **par devers**.

Il a vers soi, presque toute achevée, une vie des vieux médecins grecs et latins (Gui Patin).

998. **Envers** sert à former la locution adverbiale **envers** et contre tous. Ex. : *Je le défendrai envers et contre tous.*

999. **Vis-à-vis** (en face) se construit avec *de*. Ex. : *Je me plaçai vis-à-vis de lui.*

Cependant, dans le style familier, l'usage permet de dire : **vis-à-vis** notre maison; **vis-à-vis** le palais.

Dans aucun cas cette locution ne se prend au figuré; il faut dire : *Ingrat envers son bienfaiteur*, et non **vis-à-vis** de son bienfaiteur.

1000. **Voici**, **voilà** sont deux locutions prépositives formées à l'aide du verbe *voir* (voy. § 538); elles sont souvent opposées l'une à l'autre. Ex. :

Voici votre roi, peuple, et voilà votre reine (Corneille).

Voici annonce ce qu'on va dire; **voilà** rappelle ce qu'on vient de dire : *Voici ce que je vous apporte : une histoire, une grammaire et un atlas. — La prudence et la sagesse, voilà ce que Salomon demanda à Dieu.*

Voici et **voilà** ont un composé, usité seulement dans le

langage familier : *La revoici, me revoilà*. Ces deux mots sont formés par analogie avec le verbe *revoir*.

Voilà se construit comme un verbe dans la tournure interrogative : *Ne voilà-t-il pas*. Ex. : *Ne voilà-t-il pas une belle équipée?*

Ne voilà-t-il pas une belle équipée? est un curieux exemple de gallicisme. L'adverbe *voilà* est composé de *vois* et *là* ; mais dans le cas particulier qui nous occupe, la locution complète semble être pour : *Ne voit-il pas là une belle équipée?* Le *t* est amené par le son *a* qui donne au mot composé *voilà* l'apparence d'un verbe de la conjugaison en *er*. Cette assonance finale nous paraît être une des raisons qui ont fait préférer *voilà* à *voici* dans cette locution. Mais *il* est mis ici pour *on* ; la phrase redressée serait donc : *Ne voit-on pas là une belle équipée?*

Du reste il est à remarquer que le son *t-il* (prononcez *ti*) tend à devenir dans la langue populaire une particule interrogative qui se met après toutes les personnes : *Je suis-t-il heureux ; nous sommes-nous-t-il amusés*, etc. Il est inutile d'ajouter que ces tournaures ne sont pas à imiter.

CHAPITRE IX

SYNTAXE DE LA CONJONCTION

1001. Nous avons vu (§ 545) qu'on divise les conjonctions en deux classes : les **conjonctions de coordination** et les **conjonctions de subordination**.

Les **conjonctions de coordination** servent à réunir deux mots ou deux propositions qui restent néanmoins indépendantes l'une de l'autre. Les principales sont : *et, ou, ni, mais, car, donc, or, cependant, néanmoins, sinon, toutefois*.

Les **conjonctions de subordination** servent à réunir deux propositions dont l'une dépend de l'autre, lui est *subordonnée*. Les principales sont : *que, comme, lorsque, puisque, quand, quoique, si*.

1002. La conjonction se met entre deux propositions coordonnées ; *le ciel est sombre et la pluie va tomber* ; — et devant une proposition subordonnée, que celle-ci soit avant ou après la principale : *Vous serez grondé quand vous rentrerez, ou quand vous rentrerez, vous serez grondé*.

Cette inversion est permise avec *comme, si, puisque, lorsque, quand* et la plupart des locutions conjonctives.

1. CONJONCTIONS DE COORDINATION

1003. **Et** est une conjonction très usitée qui sert à unir les mots ou les membres de phrase. Quand il y a énumération, on peut répéter ou ne pas répéter *et*. Ex. :

Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort
Vont tous également de la vie à la mort (Voltaire).

Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore (La Fontaine).

On peut même supprimer *et* quand il y a gradation dans les idées. Ex. :

Femmes, moine, vieillards, tout était descendu :
L'attelage suait, soufflait, était rendu (La Fontaine).

1004. **Ou** marque l'alternative entre deux idées et suit les mêmes règles que *et*. Ex. :

Plus de raison : il faut ou le perdre ou mourir (Racine).

Ou est quelquefois renforcé par l'adverbe *bien*. Ex. : *Je viendrai, ou bien j'écirai.*

1005. **Ni** sert à réunir :

1^o Deux propositions négatives : *Il ne boit ni ne mange;*

2^o Deux propositions dépendant d'une proposition négative :
Je ne crois pas qu'il vienne, ni même qu'il pense à venir.

Ni exclut d'ordinaire *pas* et *point*; par exemple : *il n'est ni bon ni mauvais.*

Cette dernière règle n'était pas observée au dix-septième siècle : on mettait avec *ni* les négations *pas* et *point*, qui s'omettent aujourd'hui.
 Ex. : *Ni le roi ni la reine n'y veulent point consentir* (Sévigné). *Ce n'est point ni un ennemi ni un étranger* (Bossuet).

Une noble pudeur à tout ce que vous faites,
Donne un prix que n'ont point ni la pourpre ni l'or (Racine).

2. CONJONCTIONS DE SUBORDINATION

1006. **Que** est la plus usitée des conjonctions de subordination. Elle sert ordinairement à joindre la proposition subordonnée à la proposition principale. Ex. : *Je crois que vous vous trompez; Que vous soyez fatigué, ce n'est pas étonnant après une pareille course.*

Que sert aussi à unir les deux termes d'une comparaison :
 Ex. : *Il est plus heureux que prudent.*

1007. **Que** se met aussi : 1^o Après les adjectifs *autre, quel, même, tel*, etc. Ex. : *Il est tout autre que je ne pensais; quelle que soit votre résolution, je pense de même qu'autrefois; il n'est pas tel que vous.*

2^o Après les adverbes *aussi, autant, mieux, ailleurs, plutôt, plus, moins*, etc. Ex. : *Il est aussi sage que vous; je ne l'estime pas autant que vous; il travaille mieux que lui*, etc.

3^o Après un verbe impersonnel. Ex. : *Il n'arrive jamais que les grands manquent de flatteurs.*

1008. **Que** s'emploie seul dans les phrases telles que :
qu'il entre; qu'il m'écoute; que la guerre éclate, l'Europe sera bouleversée; que je vous conte une histoire qui m'a fait plaisir.

*Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
 Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
 J'en veux faire à ma tête* (La Fontaine).

Ces phrases sont elliptiques; on peut sous-entendre *je veux qu'il entre; supposez que la guerre éclate, il faut que je vous conte*, etc.

1009. **Que** forme avec la négation *ne* une locution adverbiale équivalant à *seulement*. Ex. :

*Un loup n'avait que les os et la peau,
 Tant les chiens faisaient bonne garde* (La Fontaine).

Cette locution a aussi le sens de *continuellement, sans cesse*.
 Ex. : *Il ne fait que rire; il ne fait que parler.*

Ne que suivi de *de* prend le sens de *tout à l'heure, à l'instant*. Ex. : *Il ne fait que de rentrer* (c.-à-d. *il rentre à l'instant*).

1010. **Que** sert à former plusieurs locutions conjonctives :

1° Avec les noms précédés d'une préposition : *à condition que, afin que, de manière que, au lieu que, à mesure que, de crainte que, en cas que, de peur que, de façon que, de sorte que*, etc.

2° Avec le verbe *être* : **soit que**.

5° Avec des adverbes : *bien que, loin que, pour peu que, non que, ainsi que*.

4° Avec des prépositions : *après que, avant que, depuis que, dès que, outre que, pour que, sans que, selon que*, etc.

1011. **Que** s'emploie souvent :

1° A la place des locutions conjonctives : *afin que, sans que, depuis que*, etc. : *Venez, que je vous le montre. — Je ne puis parler qu'il ne m'interrompe.*

2° Pour éviter la répétition des conjonctions *comme, quand, si*. Ex. : **Comme** il était tard, **et qu'on** craignait la chute du jour, on battit en retraite. **Quand** on est jeune **et qu'on** se porte bien, on doit travailler. **Si** vous le rencontrez **et qu'il** vous aborde, ne dites rien.

Pour l'emploi du subjonctif après la conjonction *que* voyez, § 1029.

1012. REMARQUE. — Il ne faut pas confondre **parce que** et **par ce que**.

Parce que (en deux mots) est une locution conjonctive qui signifie *par la raison que*. Ex. : *Je me tais, parce que j'ai tort.*

Par ce que (en trois mots) est une expression qui signifie *par la chose que, d'après la chose que*. Ex. : *Je suis instruit par ce que mon père m'a dit (c.-à-d. par la chose que mon père m'a dite).*

1013. Il ne faut pas confondre **quoique** et **quoi que**.

Quoique (en un seul mot) est une conjonction signifiant *bien que*. Ex. : **Quoique paresseux, il réussit assez bien.**

Quoi que (en deux mots) signifie *quelle que soit la chose que*. Ex. : **Quoi que** vous disiez, il fait la sourde oreille.

1014. Il ne faut pas confondre la conjonction **quand** avec la locution prépositive **quant à**. — **Quand**, conjonction, signifie *quoique, lorsque*. Ex. : Je viendrais **quand même** il pleuvrait. — Je partirai **quand** j'aurai fini.

Quant suivi de **à** est une locution prépositive qui signifie *pour, à l'égard de*. Ex. : **Quant à moi**, je n'en ferai rien.

Le mot *quant* est adjectif dans la vieille locution française *toutes et quantes fois que...* (c'est-à-dire *autant de fois que...*).

Quant à sert à former les locutions : se tenir sur son **quant-à-moi**, *tenir son quant-à-soi* (c.-à-d. prendre un air fier et réservé, ou garder son indépendance).

1014 bis. **Si**, conjonction, peut avoir un sens dubitatif : *Je ne sais si mon frère parlera*; — ou un sens conditionnel : *Il viendrait si vous l'invitez*.

Si peut encore avoir un sens positif, comme dans : *Si cet homme est pauvre, est-ce une raison pour le mépriser?* c'est-à-dire : *De ce que cet homme est pauvre*, etc.

Si, dubitatif, se construit avec tous les temps de l'indicatif et du conditionnel. Ex. : *Je ne sais si mon frère parle, a parlé, parlera, aura parlé*, etc. — *Je ne savais si mon frère parlait, avait parlé, parlerait, aurait parlé*, etc.

Si, conditionnel, ne se construit ni avec un futur ni avec un conditionnel. Ex. : *Si vous parlez, je vous écouterai* (et non : *si vous parlerez...*); — *Si vous parliez, je vous écouterais* (et non : *si vous parleriez...*); — *Si vous aviez parlé, je vous aurais écouté* (et non : *si vous auriez parlé...*).

Cependant après **si** on emploie quelquefois le second passé du conditionnel au lieu du plus-que-parfait de l'indicatif. Ex. : *Si vous eussiez parlé, je vous aurais ou j'é vous eusse écouté*.

C'est un souvenir du latin, qui disait : *Id si fecisses causâ meâ, magnam tibi gratiam habuisssem* (*Si vous l'aviez fait ou si vous l'eussiez fait pour moi, je vous en aurais eu beaucoup de reconnaissance*).

DEUXIÈME PARTIE

SYNTAXE DES PROPOSITIONS

1015. La première partie de la syntaxe nous a appris à assembler deux ou plusieurs *mots* pour en former une **proposition simple**.

Nous allons étudier la manière de réunir les *propositions* pour en former des **phrases**.

1016. Il n'y a que *deux* manières de réunir les *propositions* :

Ou bien les propositions restent indépendantes, et l'on se borne — soit à les placer l'une à côté de l'autre : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu* — soit à les réunir par une conjonction : *Mon père est juste et sa bonté est infinie* ; on les appelle alors propositions *coordonnées* (voyez § 550).

Ou bien l'une des propositions dépend de l'autre et l'on obtient alors une phrase composée de deux propositions, l'une *principale*, l'autre *subordonnée* : *L'homme croit que l'âme est immortelle* est une phrase composée de deux propositions simples (*l'homme croit*, et *l'âme est immortelle*) ; mais la seconde dépend de la première, qui est dite proposition *principale* (voyez § 555).

1017. Toutes les propositions de même nature peuvent être *coordonnées* entre elles. Ex. :

1° Les propositions indépendantes. — *Je suis venu, j'ai*

vu, j'ai vaincu. — Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore.
(La Fontaine.)

2° Les **propositions principales**. — *La raison supporte les disgrâces qui peuvent arriver, le courage les combat, la patience les surmonte. — Vous rechercherez la société des enfants que je vous ai indiqués, mais vous fuirez tous les autres.*

3° Les **propositions subordonnées**. — *Je crois que le maître est très juste, qu'il récompensera les bons et qu'il punira les méchants. — Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté, l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons.* (Bossuet.)

1018. Les **propositions subordonnées** se rattachent ordinairement à la proposition principale par les conjonctions *que, si, quand, lorsque, afin que*, etc., ou par un mot interrogatif, ou par un pronom relatif.

1019. Il nous reste à étudier quelle est, au point de vue de la forme, l'influence de la *proposition principale* sur les *propositions subordonnées* : autrement dit, à quel mode et à quel temps se met le verbe de ces propositions. Nous verrons ensuite la *proposition infinitive* et la *proposition participe*.

CHAPITRE I

PROPOSITIONS SUBORDONNÉES

1020. Le verbe de la proposition principale est toujours au mode *indicatif*, ou au mode *conditionnel*, ou au mode *impératif*. Ex. : *Je souhaite que vous veniez.* — *Je voudrais que vous vinssiez.* — *Souhaitez que je réussisse.*

Dans cette phrase : *Je souhaite que vous veniez, que vous veniez*, qui est au mode *subjonctif*, forme la proposition *subordonnée*.

D'ordinaire, en effet, le verbe de la proposition subordonnée est au *subjonctif*; mais il peut être aussi à l'*indicatif* ou au *conditionnel*.

I. EMPLOI DES MODES DANS LES PROPOSITIONS SUBORDONNÉES INTRODUITES PAR UNE CONJONCTION

1021. Le verbe de la proposition subordonnée se met ordinairement à l'*indicatif* ou au *conditionnel* après une *conjonction simple* ou un *mot interrogatif*. Ex. :

Je viendrai quand il vous plaira.

Je le ferai si vous le voulez.

Je croyais qu'il viendrait.

Dites-moi quel jour vous arriverez.

Savez-vous où il est?

Le verbe de la proposition subordonnée se met ordinairement au *subjonctif* après une *locution conjonctive* : *Je me lève*

avant qu'il fasse jour ; il marche bien, quoiqu'il soit boiteux ; retenez-le, de peur qu'il ne s'en aille.

Mais cette règle n'est pas absolue et elle comporte un certain nombre d'exceptions, que nous devons indiquer.

1022. Le verbe de la proposition subordonnée se met à l'indicatif ou au conditionnel après tous les verbes qui marquent un fait certain, une affirmation positive. Ex. : *Il convient que le devoir est mal fait ; mais il assure qu'il a été troublé par son voisin. — Il affirme que le travail serait mal fait.*

La négation et l'interrogation changent le sens de ces verbes, comme on le verra plus loin, et amènent parfois le subjonctif.

1023. Après les verbes *considérer, réfléchir*, même employés négativement ou interrogativement, on met toujours l'indicatif ou le conditionnel. Ex. : *Considérez-vous que la chose est fort difficile ? — Il ne réfléchit pas qu'il se perd. — Réfléchis que ce travail serait impossible.*

1024. Les locutions conjonctives qui suivent veulent toujours après elles l'indicatif ou le conditionnel :

<i>à mesure que,</i>	<i>autant que,</i>	<i>outré que,</i>
<i>ainsi que,</i>	<i>de même que,</i>	<i>parce que,</i>
<i>attendu que,</i>	<i>depuis que,</i>	<i>pendant que,</i>
<i>aussi bien que,</i>	<i>dès que,</i>	<i>tandis que,</i>
<i>aussitôt que,</i>	<i>durant que,</i>	<i>vu que.</i>

Ex. : *Il avance à mesure que vous reculez ; il partira aussitôt que vous serez parti ; je l'ai reconnu dès que je l'ai aperçu, etc. — Il avancerait à mesure que vous reculerez ; il partirait aussitôt que vous seriez parti ; etc.*

1025. Les locutions conjonctives *de façon que, de manière que, de sorte que, en sorte que, si ce n'est que, sinon que, tellement que*, se construisent tantôt avec l'indicatif, tantôt avec le subjonctif.

1° Elles se construisent avec l'indicatif quand la phrase

exprime un fait positif, certain : *Cet enfant s'est conduit de telle sorte que ses parents sont contents.*

2° Elles se construisent avec le subjonctif quand la phrase exprime un fait douteux, et qui pourrait bien ne pas avoir lieu : *Faites en sorte qu'il vienne; conduisez-vous de telle sorte que tout le monde soit content de vous.*

1026. Les locutions conjonctives qui suivent veulent toujours après elles le subjonctif :

<i>afin que,</i>	<i>de crainte que,</i>	<i>jusqu'à ce que,</i>
<i>à moins que,</i>	<i>loin que.</i>	<i>quoique,</i>
<i>avant que,</i>	<i>non que,</i>	<i>si peu que,</i>
<i>en cas que,</i>	<i>pour que,</i>	<i>sans que,</i>
<i>bien que,</i>	<i>pour peu que,</i>	<i>soit que,</i>
<i>de peur que,</i>	<i>pourvu que,</i>	<i>supposé que.</i>

Ex. : *J'irai le voir avant qu'il parte. La terre ne s'épuise jamais, pourvu qu'on sache la cultiver.*

1027. Après la locution *ce n'est pas que*, qui marque un doute, une réticence, on met le subjonctif. Ex. : *Vous êtes premier; ce n'est pas que votre copie soit sans faute.*

1028. Après les locutions *quel... que*, *quelque... que*, *quoi que*, *qui que*, on met le subjonctif. Ex. : *Quels que soient vos mérites, ayez l'air modeste. — Quelque effort que vous fassiez, vous en serez récompensé. — Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse (Boileau). — Qui que vous soyez, ayez pitié de moi.*

1029. On se sert encore du subjonctif après la conjonction *que* employée pour *si* ou pour l'une des locutions conjonctives mentionnées ci-dessus. Ex. : *Venez, que je vous dise la chose (c'est-à-dire pour que je vous dise). Si Charles venait en France et qu'il passât par Paris, je serais heureux de le voir (c'est-à-dire et s'il passait par Paris).*

1030. Lorsque deux propositions sont unies seulement par la conjonction *que*, le second verbe se met tantôt au subjonctif, tantôt à l'indicatif, selon l'idée exprimée par le premier verbe.

1031. On emploie le subjonctif : 1° Après les verbes qui expriment le doute, le désir, la crainte, la surprise, la supposition, la volonté. Ex. : *Je doute qu'il sache sa leçon.* — *Je désire qu'il vienne.* — *Je crains qu'il ne parte.* — *Je suis surpris que vous soyez arrivé.* — *Je suppose qu'il lise ce livre.* — *Je veux qu'il sorte.* — *Je prétends qu'on m'obéisse.*

2° Après les adjectifs ou les participes qui expriment la joie, la satisfaction, la honte, l'affliction, c'est-à-dire des sentiments, des mouvements de l'âme. Ex. : *Je suis heureux qu'il soit arrivé.* — *Nous sommes contents que vous ayez réussi.* — *Je suis fâché, je suis confus que vous vous soyez dérangé.* — *Il est fâcheux que cette affaire ait mal tourné.*

3° Après les verbes employés interrogativement ou accompagnés d'une négation. Ex. : *Croyez-vous qu'il parte? Pensez-vous qu'il vienne?* — *Je ne prétends pas qu'il soit coupable.* — *Je ne présume pas qu'il soit arrivé.*

4° Après les verbes impersonnels *il faut*, *il importe*, *il convient*, *il est possible*, *il est bon*, *il est temps*, *il est nécessaire*, etc., et en général après tous ceux qui expriment la volonté, la supposition, le doute. Ex. : *Il faut qu'il vienne. Il importe qu'il soit ici. Il convient qu'il sorte. Il est possible qu'il dorme*, etc.

1032. Mais on emploie l'indicatif même après les verbes qui expriment la supposition, la volonté, lorsque l'on considère la chose dont il s'agit comme très probable. Ex. : *Je suppose qu'il lit le livre que vous lui avez prêté.* — *Je prétends qu'il est là.*

1033. La règle est la même pour un verbe conjugué inter-

rogativement ou accompagné d'une négation, lorsque l'on considère la chose dont il s'agit comme certaine ou très probable. Ainsi l'on dira : *Croyez-vous enfin que Louis est arrivé?* (parce que l'on regarde comme certaine l'arrivée de Louis); *Vous ne dites pas que Paul est mon ami* (parce que j'affirme que Paul est mon ami).

Cependant on dira avec le subjonctif : *J'ai peine à croire qu'il y consente*; — *Je le connaissais trop pour espérer qu'il se soumette*; parce que sous cette forme affirmative il y a en réalité une négation : *je ne crois pas..., je n'espère pas..*, etc.

1034. On emploie encore l'indicatif après les verbes impersonnels tels que *il est certain, il est clair, il est probable, il paraît, il résulte, il est vrai, il s'ensuit*, qui expriment la certitude, la probabilité. Ex. : *Il est certain que la Terre se meut dans l'espace.* — *Il est clair que deux et deux font quatre.* — *Il est probable que le ciel s'éclaircira.*

La négation détruisant la certitude ou la probabilité, les mêmes verbes conjugués négativement voudraient après eux le subjonctif. Ex. : *Il n'est pas probable que le ciel s'éclaircisse.*

1035. Après *il semble*, on met l'indicatif ou le subjonctif, selon qu'on veut indiquer une affirmation ou exprimer un doute. Ainsi l'on dira : *il semble qu'il a perdu la tête; il semble qu'il ait perdu la tête.*

1036. Le subjonctif s'emploie d'une manière absolue dans certaines formules de souhait, d'imprécation, de concession : *Dieu veuille que vous réussissiez!* — *Puissé-je vous voir revenir vainqueurs!* — *Quiconque est loup agisse en loup* (La Fontaine); — dans les prières, les exclamations : *Le ciel en soit béni!*

Moi, que j'ose opprimer et noircir l'innocence! (Racine.)

On suppose alors une proposition principale sous-entendue : *je souhaite que Dieu veuille..., que je puisse..., je comprends*

qu'il agisse...., je veux que le ciel en soit béni; — vous supposez que j'ose opprimer....

1037. En résumé, si l'on considère comme certain et positif ce qui est exprimé dans la proposition subordonnée, le verbe de cette proposition se met à l'indicatif. — Si l'on considère comme douteux ou simplement possible ce qui est exprimé dans la proposition subordonnée, le verbe de cette proposition se met au subjonctif.

1038. Voici un exemple où les deux modes sont alternativement employés :

Les soldats criaient qu'on les menât au combat; qu'ils voulaient venger la mort de leur père, de leur général, de leur protecteur, de leur défenseur; qu'avec lui ils ne craignaient rien, mais qu'ils vengeraient bien sa mort; qu'on les laissât faire; qu'ils étaient furieux et qu'on les menât au combat (Sévigné).

Partout où il y a le subjonctif, c'est une idée de doute, une supposition de la part des soldats, une prière à l'adresse d'autrui; partout où il y a l'indicatif ou le conditionnel, c'est l'affirmation d'un fait positif, l'expression des sentiments des soldats eux-mêmes.

2. EMPLOI DES MODES DANS LES PROPOSITIONS SUBORDONNÉES INTRODUITES PAR UN PRONOM RELATIF

1039. Après un pronom relatif, dans les phrases qui expriment la *volonté*, le *désir*, le *doute*, la *négarion*, l'*interrogation*, le verbe de la proposition subordonnée se met au subjonctif. Exemple :

Je veux un serviteur qui m'obéisse.

Connaissez-vous quelqu'un qui soit vraiment heureux?

Je demande un service que je puisse accepter.

Ce n'est pas un homme dont on puisse mépriser les avis.

Il y a peu d'hommes qui soient vraiment instruits.

REMARQUE. — La règle est la même pour le relatif où.
 Ex. : *Allez dans une retraite où vous soyez tranquille.*

1040. Le verbe se met également au subjonctif quand le relatif est précédé du mot *seul* ou d'un superlatif. Ex. :

Votre frère est le seul qui soit habile.

Il est l'homme le plus adroit que je connaisse.

C'est la seule place où vous puissiez rester.

C'est le moins qu'on puisse faire.

1041. Ces deux règles ne souffrent d'exception qu'au cas où le verbe de la proposition subordonnée ou de la proposition principale renferme une affirmation absolue :

J'ai trouvé un serviteur qui m'obéit.

Achetez tous les meilleurs vins que vous trouverez.

Allez dans cette retraite où vous serez tranquille.

De ces deux hommes, c'est le plus adroit que je connais.

Nous avons vu dans quel cas le verbe de la proposition subordonnée se met à l'indicatif, au conditionnel ou au subjonctif; il nous reste à indiquer à quel temps de l'indicatif, du conditionnel ou du subjonctif on doit mettre ce verbe.

3. EMPLOI DES TEMPS DE L'INDICATIF ET DU CONDITIONNEL

1042. Lorsque le verbe de la proposition principale est un *temps présent*, le verbe de la proposition subordonnée se met au temps que l'on veut exprimer.

Ex. : *On me dit que vous êtes à Paris, que vous étiez hier à Paris, que vous serez demain à Paris.*

1043. Quand le verbe de la proposition principale est à un *temps passé*, le verbe de la proposition subordonnée se met :

1° A l'imparfait quand on veut indiquer une action imparfaite, inachevée au moment où l'on parle : *Je croyais, j'ai cru que vous partiez bientôt.*

2° Au plus-que-parfait quand on veut indiquer une action

déjà passée au moment où l'on parle : *je croyais, j'ai cru que vous aviez fait un voyage agréable.*

Cependant, quand le second verbe exprime une vérité générale ou un fait qui dure encore au moment où l'on parle, on peut mettre le verbe au présent.

Ex. : *Il concluait que la sagesse vaut encore mieux que l'éloquence* (Voltaire). — *Galilée a reconnu que la Terre tourne autour du soleil.*

3^o Au conditionnel présent pour exprimer une idée d'éventualité.

Ex. : *Je croyais qu'il viendrait.* (Ici le conditionnel est une sorte d'imparfait du futur.)

*J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.*
(Racine.)

4^o Au conditionnel passé pour exprimer une éventualité qui ne s'est pas réalisée. Ex. : *Je croyais qu'il m'aurait répondu.* (Ici le conditionnel est une sorte de plus-que-parfait du futur.)

Mais on emploie le futur au lieu du conditionnel quand on veut affirmer d'une manière absolue que la chose se fera : *J'ai prédit que son entreprise échouera.*

4. EMPLOI DES TEMPS DU SUBJONCTIF

1044. L'emploi des temps du subjonctif dépend uniquement de l'idée qu'on veut exprimer; la seule règle à suivre est donc celle-ci : *Voyez à quel temps de l'indicatif ou du conditionnel vous mettriez le second verbe, si la phrase exigeait l'un de ces deux modes, et mettez le temps correspondant du subjonctif.*

1045. REMARQUE. — 1^o Le présent du subjonctif correspond au présent et au futur de l'indicatif.

2^o L'imparfait du subjonctif correspond à l'imparfait de l'indicatif et au présent du conditionnel.

3^o Le passé du subjonctif correspond au passé simple, au passé composé et au futur antérieur.

4° Le *plus-que-parfait* du subjonctif correspond au *plus-que-parfait* de l'indicatif et au *passé* du conditionnel.

Cette concordance des temps était la même en latin. Ex. : *Tibi suadeo, tibi suadebo ut legas* (je vous conseille, je vous conseillerai de lire); *tibi suadebam, tibi suasi, tibi suaseram ut legeres* (je vous conseillais, je vous ai conseillé, je vous avais conseillé de lire).

En français l'emploi des temps du subjonctif n'a jamais été soumis à des règles absolues; témoin les exemples suivants tirés de nos meilleurs auteurs du dix-septième siècle.

Emploi du **présent** du subjonctif : 1° Après un présent : *Il faut que je sorte.* — 2° Après un passé : *Les Romains de ce siècle n'ont pas eu un seul poète qui vaille la peine d'être cité.* — 3° Après un futur : *Il faudra que je parte.* — 4° Après un conditionnel : *Qui pourrait douter qu'il soit homme de bien?*

Emploi de l'**imparfait** du subjonctif : 1° Après un présent : *Crois-tu que je ne connusse pas à fond tous les sentiments de mon père?* — 2° Après un passé : *Mentor voulait des jeux qui amusassent.* — 3° Après un futur : *Je ne nierai pas qu'il ne fût homme de mérite.* — 4° Après un conditionnel : *Il faudrait que j'écrivisse maintenant.*

Emploi du **passé** du subjonctif : 1° Après un présent : *Crois-tu que dans son cœur il ait juré sa mort?* — 2° Après un passé : *Je n'ai jamais trouvé personne qui m'ait assez aimé pour me dire la vérité.* — 3° Après un futur : *On ne croira pas qu'il ait réussi.* — 4° Après un conditionnel : *Qui croirait que cette pièce ait eu trois cents représentations?*

Emploi du **plus-que-parfait** du subjonctif : 1° Après un présent : *Je doute qu'il eût réussi mieux que vous.* — 2° Après un passé : *J'ignorais qu'il fût arrivé.* — 3° Après un futur : *Je douterai toujours qu'il eût réussi mieux que vous.* — 4° Après un conditionnel : *Je voudrais seulement que vous l'eussiez connu.*

Ces exemples montrent que l'emploi des temps du subjonctif dépend surtout de l'idée qu'on veut exprimer.

Voici cependant deux règles qui sont applicables à un grand nombre de cas.

1046. Si le verbe de la proposition principale est au **présent** ou au **futur** de l'indicatif, le verbe de la proposition subordonnée se met :

1° Au **présent** du subjonctif quand l'action est encore à faire. *Je défends qu'il vienne.* — *Je défendrai qu'il vienne.*

Il est le seul qui soit prêt. — Ce sera le seul qui soit prêt.

2° Au passé du subjonctif quand l'action est déjà faite : *Je doute que vous ayez pu le faire. — Je douterai toujours que vous ayez pu le faire.*

C'est le seul qui ait été prêt. — Ce sera le seul qui ait été prêt.

On disait de même en latin, dans ces deux cas : *Opto ut veniat* (je désire qu'il vienne) ; *opto ut venerit* (je désire qu'il soit venu).

1047. Si le verbe de la proposition principale est à l'un des temps du passé, le verbe de la proposition subordonnée se met :

1° A l'imparfait du subjonctif quand l'action est encore à faire : *Je voulais qu'il vînt. — J'aurais voulu qu'il vînt.*

Je voulais un serviteur qui fût dévoué. — J'aurais voulu un serviteur qui fût dévoué.

2° Au plus-que-parfait du subjonctif quand l'action est déjà faite : *Je ne savais pas que vous eussiez déjà lu ce livre. — Je n'aurais pas voulu qu'il eût fait cette déclaration.*

C'était la seule lettre que j'eusse reçue. — Il aurait été le seul élève que j'eusse récompensé.

On disait de même en latin, dans ces deux cas : *Optabam ut veniret* (je souhaitais qu'il vînt) ; *optabam ut venisset* (je souhaitais qu'il fût venu).

Remarque. — Si le verbe de la proposition principale est au conditionnel présent, le verbe de la proposition subordonnée se met également bien au présent ou à l'imparfait du subjonctif : *Il faudrait qu'il vienne ou qu'il vînt.*

1048. Ces règles ne souffrent qu'une exception :

Quand la phrase exprime l'idée d'une condition, on se sert du présent, de l'imparfait ou du plus-que-parfait, selon le temps de la proposition conditionnelle.

Ex. : *Je ne crois pas qu'il le fasse si on le lui défend.*

Je ne crois pas qu'il le fit si on le lui défendait.

Je ne croirai jamais qu'il l'eût fait si on le lui avait défendu.

RÉCAPITULATION

PROPOSITION PRINCIPALE	PROPOSITION SUBORDONNÉE.
Présent ou Futur. <i>Je doute, je douterai.</i>	Présent du Subjonctif. <i>Qu'il le fasse.</i>
	Passé du Subjonctif. <i>Qu'il l'ait fait.</i>
Temps passés. <i>Je doutais, je doutai, j'ai douté, j'avais douté, j'aurais douté, etc.</i>	Imparfait du Subjonctif. <i>Qu'il le fît.</i>
	Plus-que-parfait du Subjonctif. <i>Qu'il l'eût fait.</i>
Présent du Conditionnel. <i>Je douterais.</i>	Présent ou Imparfait du Subjonctif. <i>Qu'il le fasse ou Qu'il le fît.</i>

Dans notre ancienne langue toutes ces règles sur l'emploi et la concordance des temps étaient encore flottantes ou peu suivies : on mettait parfois le subjonctif où nous mettons l'indicatif ou le conditionnel, et réciproquement. Ex. :

Je croi que il n'en soit (est) *nuls si grans.* (Joinville.)

Quelque chose que scavent (sachent) *deliberer les hommes en telles matieres.* (Commines.)

Nonobstant que je scavoye (susse) *bien le contraire.* (Id.)

Combien que ce propos ne luy plaisoit (plût) *gueres.* (Id.)

Comme ils le priaissent (priaient) *de leur vouloir escrire des loix.* (Amyot.)

Je crains que c'est (soit) *un traître.* (Id.)

On pense qu'ils aient (ont) *la vérité.* (Calvin.)

Quelques-uns estiment que ce soit (sont) *les memes.* (D'Aubigné.)

Je loue Dieu que votre beau jugement a vu (ait vu) *clair au travers de ces nuées.* (Id.)

Je crois que ce soit (c'est) *une demeure bonne pour toutes les saisons.* (Malherbe.)

On ôte la vie à ceux pour qui on la dût (devrait) *perdre.* (Id.)

Comme j'ai toujours désiré que vous soyez (fussiez). (Id.)

J'ai peur que cette grande furie ne durera (dure) *pas.* (Id.)

Il n'a pas voulu que nous soyons (fussions) *partis plus tôt.* (Séjigné.)

Il me semble qu'il n'y a guere de gens qui valussent (vaillent) *plus que nous.* (Id.)

Je pensois que vous sussiez (saviez) *qu'on l'avoit rendue un peu moins terrible.* (Id.)

Il est un peu malcontent que vous ne lui faites (fassiez) *pas seulement un mot de réponse.* (Id.)

La plus belle des deux je crois que ce soit (est) *l'autre.* (Corneille.)

*C'est moi qui suis marry que pour cet hyménée
Je ne puis* (puisse) *révoquer la parole donnée.* (Id.)

*Mais encore une fois souffrez que je vous die
Que cette passion dût* (devrait) *être refroidie.* (Id.)

Le cardinal soupçonna qu'elle fût (était) *de concert avec Monsieur le Prince.* (La Rochefoucauld.)

Il n'y a personne qui ne se plaigne de vous et qui ne s'attendit (s'attende) *à quelque marque de votre souvenir.* (Id.)

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doit (doive) *étonner?* (Racine.)

Je crois que c'est le seul de sa famille qui a (ait) *l'âme tendre.* (Id.)

*Abner, quoi qu'on se pût (puisse) assurer sur sa foi,
Ne sait pas même encor si nous avons un roi. (Id.)*

Croyez-vous que je les envoyasse (envoyais) seulement pour vous divertir un quart d'heure? (Id.)

On craint qu'il n'essuyât (essuie) les larmes de sa mère. (Id.)

Il a une démarche molle et le plus joli maintien qu'il est (soit) capable de se procurer. (La Bruyère.)

Il n'y a personne au monde qui ne dût (doive) avoir une forte teinture de philosophie. (Id.)

Le soldat ne sait pas qu'il soit connu (est connu); il meurt obscur. (Id.)

CHAPITRE II

PROPOSITIONS INFINITIVES — PROPOSITIONS PARTICIPES

1049. Nous avons vu (§ 552) qu'on compte ordinairement dans une phrase autant de propositions qu'il y a de verbes à un *mode personnel*, exprimés ou sous-entendus. La *proposition infinitive* et la *proposition participe* font exception à cette règle.

1050. La **proposition infinitive** est une proposition dont le verbe est à l'*infinitif*.

Ainsi dans cette phrase : *Les Romains laissèrent les hordes gauloises saccager Rome*, il y a une *proposition infinitive* dont tous les termes sont exprimés : *les hordes gauloises* (sujet), *saccager* (verbe), *Rome* (complément d'objet direct).

1051. Il ne faut pas confondre la *proposition infinitive* avec un infinitif *employé seul*, comme sujet ou comme complément. Ainsi il n'y a pas de proposition infinitive dans : **mentir** *est honteux*, *il désire mentir*, *il est incapable de mentir*, où **mentir** est tour à tour employé comme sujet, comme complément d'objet direct et comme complément d'adjectif, et remplace un nom abstrait, le *mensonge*.

Il ne faut pas cependant confondre l'infinitif avec le nom : il y a dans l'infinitif une idée d'action qui ne se trouve pas dans le nom. Cette différence est facile à saisir dans cette phrase de Montaigne : « *Ce n'est pas la mort que je crains, c'est le mourir* ».

Il n'y a de *proposition infinitive* que quand l'infinitif a son sujet particulier exprimé ou sous-entendu, comme dans : J'ai senti tout à coup **le sol trembler sous mes pieds**; Crésus croyait **être le plus heureux des hommes**.

Dans cette dernière phrase il faut sous-entendre *soi*.

Les Latins s'exprimaient ainsi : *Cræsus existimabat se esse hominum beatissimum*.

On pourrait remplacer l'infinitif par un mode personnel et dire :

J'ai senti que le sol tremblait...; Crésus croyait qu'il était....

1052. La **proposition infinitive** se rencontre surtout après les verbes *écouter, entendre, laisser, sentir, voir*.

1053. L'infinitif peut s'employer d'une manière absolue dans les propositions interrogatives ou exclamatives : *que faire? que dire? s'attaquer à un si brave homme!* — dans les propositions narratives :

Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir

(La Fontaine),

et dans les propositions impératives : **visiter tel établissement, rédiger un rapport**, etc.

Dans ces différents cas on suppose d'ordinaire une proposition principale sous-entendue : *je ne sais que faire, ...que dire, il ose s'attaquer à...*, les flatteurs *s'empressèrent d'applaudir, je vous recommande de visiter, de rédiger*, etc.

1054. La **proposition participe** est une proposition dont le verbe est au *participe présent* ou *passé*. Ainsi dans les phrases suivantes :

Cette réflexion embarrassant notre homme :

« *On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit....* »

(La Fontaine.)

Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère (La Font.)

il y a deux *propositions participes*, dont tous les termes sont exprimés : *cette réflexion* (sujet), *embarrassant* (verbe au participe), *notre homme* (complément) ; — *eux* (sujet), *étant* (verbe sous-entendu), *repus* (attribut).

1055. Il ne faut pas confondre la proposition participe avec un participe employé comme qualificatif du sujet ou du complément. Ainsi il n'y a pas proposition participe dans les phrases comme : *l'homme poussé par la faim devient criminel* ; *plaignons le malheureux tombé dans le vice* ; *poussé, tombé* qualifient *homme* et *malheureux*.

Il y a *proposition participe* quand le participe est *absolu*, c'est-à-dire quand il forme avec son sujet une expression isolée qui ne se rapporte ni au sujet ni au complément des autres propositions ; comme dans :

Les parts étant faites, le lion parla ainsi :

Eux venus, le lion sur ses ongles compta. (La Fontaine).

... Et d'où prend le sénat,

Vous vivant, vous régnaht, ce droit sur votre état ?

(Corneille).

Huit ans déjà passés, une impie étrangère

Du sceptre de David usurpe tous les droits (Racine).

Il y a encore *proposition participe* dans les phrases comme : **Rome une fois corrompue par le despotisme et l'invasion des vices de l'Asie, les Barbares n'eurent pas de peine à la subjuguier**, où le sujet *Rome* se trouve rappelé par le pronom *la* dans la proposition suivante.

Dans toutes ces phrases on pourrait remplacer le *participe* par un mode personnel et dire : *quand les parts furent faites...*, *quand ils furent venus...*, *quand vous vivez...*, *quand vous régniez...*, *après que huit ans sont passés...*, *quand Rome eut été corrompue par...*, etc.

1056. Par ce qui précède on voit que la *proposition infinitive* et la *proposition participe* sont de véritables propo-

tions subordonnées, qui jouent le rôle tantôt d'un complément d'objet, tantôt d'un complément de circonstance (temps, lieu, manière, etc.) (Voy. § 555.)

1057. EMPLOI DES TEMPS DE L'INFINITIF. — Dans les propositions subordonnées, on emploie le *présent de l'infinitif* pour le présent, le passé et le futur. Ex. : **Je l'entends parler**, *je l'entendais parler*, *je l'entendrai parler* (c'est-à-dire *je l'entends* pendant qu'il parle, *je l'entendais* pendant qu'il parlait, etc.).

1058. On emploie le *passé de l'infinitif* pour le passé et le futur antérieur. Ex. : **Je crois avoir parlé** (c'est-à-dire *que j'ai parlé*); — *quand vous croirez avoir fini*, *vous me le direz* (c'est-à-dire *quand vous croirez que vous aurez fini*).

CHAPITRE III

DES GALLICISMES

1059. On appelle **gallicismes** les idiotismes de la langue française, c'est-à-dire les façons de s'exprimer propres à notre temps et qui présentent quelque particularité.

Idiotisme dérive du mot grec *idios* (*propre, particulier à*). Chaque langue a ses *idiotismes*. *Wie befinden sie sich?* (mot à mot *comment se trouvent-ils*) pour demander *comment vous portez-vous?* est un idiotisme allemand ou un *germanisme*. *How do you do?* (mot à mot *comment faites-vous faire?* pour dire *comment vous portez-vous?* est un idiotisme anglais ou un *anglicisme*. Et *comment vous portez-vous?* pour demander comment est votre santé, est un idiotisme français ou un *gallicisme*. *Mirabile visu, admirable à voir* (mot à mot *à être vu*), est un idiotisme latin ou un *latinisme*. **Idiotisme** est le nom générique; *germanisme, anglicisme, latinisme, gallicisme*, etc., désignent les espèces.

1060. Cette particularité d'expression peut se trouver soit dans le sens figuré, soit dans la construction syntaxique de la phrase. Ainsi cette proposition : *Il a le cœur sur la main*, n'a rien qui répugne à notre syntaxe, mais l'image hardie qu'elle évoque est propre au français et serait intraduisible dans toute autre langue. C'est un *gallicisme de figure*. Au contraire dans : *J'ai entendu dire cela à votre père*, chaque mot a son sens propre, la phrase n'a rien de figuré; mais *à* est explétif et presque impossible à expliquer grammaticalement. C'est un *gallicisme de syntaxe*.

Pour analyser cette proposition, il faudrait mettre : *J'ai entendu votre père dire cela*. Mais la phrase devient aussitôt lente et incolore; un étranger pourra parler ainsi, un Français jamais. C'est que le gallicisme n'est pas seulement une tournure en dehors des règles communes, c'est le tour préféré du français, si alerte et si vif; c'est ce qui donne à notre langue ce je ne sais quoi de pittoresque et de hardi avec une grâce native qui n'appartient qu'à elle et que les Français peuvent seuls lui conserver.

Tous les auteurs qui ont écrit dans le genre tempéré : La Bruyère, Mme de Sévigné, La Fontaine, Voltaire, fourmillent de gallicismes. C'est une des ressources du dialogue comique, et Molière, Regnard, Destouches en usent largement. Par contre, dans Racine, Bossuet, Massillon on en trouve peu ; à mesure que le style s'élève, les gallicismes sont plus rares. Aussi la langue populaire en est pleine, et la plupart de nos proverbes sont des gallicismes.

Nous n'entreprendrons pas d'en donner une liste complète, car un volume n'y suffirait pas. Citons seulement quelques exemples des deux grandes classes de gallicismes que nous avons établies, en commençant par ceux qui sont particulièrement du domaine de la grammaire, c'est-à-dire par les *gallicismes de construction ou de syntaxe*.

1061. GALLICISMES DE SYNTAXE. — Ces gallicismes sont presque tous des phrases explétives, ou des formes elliptiques, qu'il faut redresser et compléter si on veut les analyser. Ainsi : *Coiffé à la Titus, aux enfants d'Édouard, à la malcontent*, etc., signifie *coiffé à la façon de Titus, des enfants d'Édouard, d'un malcontent*¹, etc.

Fait à la diable, fait à la manière du diable.

Ce diable d'homme, ici de est explétif.

Mon âme est un gallicisme euphonique : *mon* est mis pour *ma* (voyez Adjectif, § 333).

Les vieilles gens sont soupçonneux : gallicisme dont l'explication se trouve au chapitre du Nom.

Cela ne laisse pas de nous inquiéter : *ici laisse* a le sens de cesser, de s'abstenir, de discontinuer.

Si j'étais que de vous est mis pour *si j'étais vous*, et *que de* est explétif.

Ce que c'est que de nous : phrase explétive ; *de* est surabondant.

On n'a jamais vu, que je sache, les alouettes tomber toutes rôties. L'expression *que je sache* est la traduction littérale de *quod sciam*, que les Latins employaient avec le sens de : à ma connaissance. L'autre forme de cette locution : *je ne sache pas qu'on ait jamais vu*, est une inversion toute française. Le verbe *savoir* conserve le mode subjonctif, en prenant la négation de l'autre verbe, et le *que* suit *je sache* au lieu de le précéder, en entraînant l'autre verbe (*ait vu*) au subjonctif.

1. *Malcontent*, nom donné à ceux qui se groupèrent autour du duc d'Alençon après la Saint-Barthélemy (1572) et qui portaient les cheveux presque ras

Il n'y voit pas, ici *y* est explétif.

Il y va de notre salut, c'est-à-dire notre salut est en jeu.

Se fâcher tout de bon, c'est-à-dire sérieusement, tout à fait.

Il a tenu bon, c'est-à-dire il a résisté.

Avoir beau faire, avoir beau dire, c'est-à-dire agir ou parler en vain.

Tout beau, c'est-à-dire tout doucement.

La bailler bonne ou belle à quelqu'un, essayer de lui en faire accroire.

L'échapper belle, la manquer belle, c'est-à-dire échapper à un grand danger, perdre une bonne occasion.

Molière a écrit malgré le genre de *belle* : *Nous l'avons en dormant, Madame, échappé belle*, et cette irrégularité, fréquente chez les grands écrivains du 17^e siècle, est maintenant consacrée par l'usage (voy. page 389).

A la queue leu leu, c'est-à-dire à la queue loup loup (*leu* signifiant loup en picard), à la suite les uns des autres.

(Nous avons déjà étudié une foule de gallicismes de syntaxe dans le cours de cet ouvrage [voyez surtout § 645, 682, 703, 757, etc.] ; le peu que nous avons dit suffira pour en faire comprendre le sens et en faciliter l'analyse.)

1062. GALLICISMES DE FIGURE. — Ces gallicismes proviennent le plus souvent d'une ellipse, d'un pléonasme ou d'une inversion. Il faut alors, pour les analyser, suppléer à l'ellipse, retrancher le pléonasme, faire disparaître l'inversion et surtout bien dégager le sens figuré. Ainsi *battre la campagne*, qui se dit d'un malade en délire, est une métaphore qui rappelle les chasseurs ou les soldats ennemis qui courent les champs.

Voici quelques exemples de gallicismes de figure :

Battre le chien devant le loup, réprimander une personne inférieure devant une personne supérieure à qui cela doit servir de leçon.

Entre chien et loup, au petit jour, le soir ou le matin, quand le temps est si sombre qu'on ne saurait distinguer un chien d'avec un loup.

Ne plus savoir où donner de la tête. *Donner de la tête* signifie au propre *frapper, heurter de la tête* ; au figuré, *ne plus savoir où*

donner de la tête signifie donc ne plus savoir où frapper, ne plus savoir que faire.

Battre quelqu'un à plate couture, c'est-à-dire le battre complètement, au point d'aplatir les coutures de son habit.

Monter sur ses grands chevaux, se mettre en colère, montrer de la sévérité dans ses paroles. Cette expression remonte au temps de la chevalerie. On distinguait alors deux espèces de chevaux : le palefroi et le destrier. Le palefroi était le cheval de parade; le destrier, le cheval de bataille, plus grand et plus fort que le palefroi. Quand un chevalier montait sur son destrier, c'était pour la bataille ou le tournoi. De là le sens de se mettre en colère.

Chacun a sa marotte. La marotte était une espèce de sceptre surmonté d'une tête et garni de grelots; c'est l'attribut de la Folie et c'était celui des fous des rois. Cette locution signifie donc *chacun a sa folie*.

Faire pièce à quelqu'un, se moquer de quelqu'un. « De même que l'on invente des sujets, des pièces de théâtre, dit Vaugelas, aussi ce qu'on invente contre une personne pour s'en jouer et divertir s'appelle une pièce; et inventer ces choses-là s'appelle *faire une pièce*. »

Avoir maille à partir avec quelqu'un, c'est-à-dire avoir un différend avec quelqu'un, s'explique facilement grâce à l'histoire du langage. La *maille*, monnaie de billon carrée qui avait cours sous les rois capétiens, était la plus petite de toutes les monnaies; quand on voulait la *partir* (la *partager*), on ne pouvait que se quereller, puisqu'il n'y avait aucune unité monétaire au-dessous d'elle. Du reste ce mot *maille*, qui entre aujourd'hui dans plusieurs gallicismes, était autrefois d'un usage courant et signifiait un demi-denier. On dit encore : un *pince-maille*, n'avoir ni sou (autrefois ni denier) ni *maille*, etc.

Un homme de sac et de corde. On enfermait les condamnés dans un sac lié par le haut avec une corde; de là le sens de *scélérat*, de *bandit*.

Cœur, grâce à ses sens multiples de viscère, sentiment, partie intime d'un objet, etc., forme également nombre d'idiotismes : *il est au cœur de la difficulté*; *je vous aiderai de grand cœur*; *il a ri de bon cœur*; *il a le cœur solide*; *il a du cœur à l'ouvrage*.

Ménager la chèvre et le chou, rappelle le conte où un batelier doit passer dans son bac un loup, une chèvre et un chou, et il ne doit les passer que séparément. Quel moyen de préserver la chèvre du loup ou le chou de la chèvre?

Être sur les dents, c'est-à-dire être accablé de fatigue. Le cheval est sur les dents quand, fatigué, il appuie ses dents sur le mors.

Parler français comme une vache espagnole. En ce sens, *vache* est, dit-on, une corruption de *Basque*, dont un ancien nom est *vace*. Comme il y a des Basques en France et en Espagne, on a dit d'abord *parler français comme un Basque espagnol*.

Prendre sans vert rappelle un jeu autrefois en usage au mois de mai. Ceux qui le jouaient devaient porter, tout le mois, une feuille verte, cueillie le jour même; chaque joueur pris sans être muni de cette feuille était puni de quelque amende. De là l'expression *prendre sans vert*, c'est-à-dire *prendre au dépourvu*.

On en mettrait la main au feu. Allusion aux anciennes épreuves par le feu. *On mettrait la main au feu* pour une personne ou une chose, sûr d'avance que la main ne brûlerait pas, de même que ne brûlerait pas la main de l'innocent.

Se faire blanc de son épée, c'est-à-dire se blanchir, se justifier par son épée, comme on faisait dans les combats judiciaires, et, par suite, se prévaloir d'un crédit, d'un pouvoir qu'on n'a pas.

Élever, porter aux nues, louer une personne ou une chose avec excès. C'est l'expression latine *ad cælum ferre*.

A bon chat bon rat, c'est-à-dire bien attaqué, bien défendu.

Une bonne moitié, une bonne lieue, c'est-à-dire *largement* la moitié, *largement* une lieue.

Rompre en visière, rompre sa lance dans la visière du casque de son adversaire (comme Montgommery à Henri II, en 1559); au figuré, attaquer, contredire brusquement quelqu'un en face.

On voit par ces exemples que la plupart de nos *gallicismes de figure* sont des expressions venues de notre vieille langue et détournées peu à peu de leur sens primitif. On les emploie et on les cite à tout propos aujourd'hui, en comprenant d'instinct le sens général et figuré qu'elles représentent; mais on serait souvent bien en peine de les analyser et de rendre raison de chacun des termes pris à part.

APPENDICE

NOTIONS DE VERSIFICATION

1063. La **versification** est l'art ou la manière de faire des **vers**.

1064. On appelle **vers** une série de mots arrangés suivant une cadence déterminée.

Les vers français diffèrent de la prose en ce qu'ils ont un nombre limité de syllabes, qu'ils renferment à des places fixes un ou plusieurs accents toniques et qu'ils se terminent par une consonance pareille qui se trouve à la fin de deux vers au moins.

1065. On appelle **mesure** le nombre déterminé de syllabes que l'on compte dans un vers.

1066. On appelle **rime** le retour du même son à la fin de deux ou de plusieurs vers.

Nous allons donc étudier dans les vers : 1° la *mesure*, l'*élision* et l'*hiatus*; 2° les *accents* et la *césure*; 3° la *rime*; 4° l'*enjambement*. Nous étudierons ensuite les diverses sortes de vers.

I. De la mesure, de l'élision et de l'hiatus.

1067. Le vers français est syllabique, c'est-à-dire que, à la différence du latin et du grec, l'on compte les syllabes sans s'inquiéter si elles sont longues ou brèves. Compter le nombre de syllabes qui composent un vers, c'est le *scander*.

La quantité ne peut pas être le principe de notre versification, parce qu'en français la plupart des syllabes sont douteuses, c'est-à-dire ni brèves ni longues; cependant, vers le milieu du 16^e siècle, un grand nombre de poètes composèrent, dans le système latin, des vers qu'ils appelaient *mesurés*. En voici deux du poète Jodelle, fort admiré dans son temps :

— ◡ ◡ — — — — — — ◡ ◡ — —
Phébus, Amour, Cypris veut sauver, nourrir et orner
— — — — — — ◡ ◡ — ◡ ◡ —
Ton vers et ton chef, d'ombre, de flamme, de fleurs.

Le poète Baif composa des hexamètres rimés. En voici un exemple :

Muse, reine d'Hélicon, fille de Mémoire, ô déesse,
O des poètes l'appui, favorise ma hardiesse.

L'intention était bonne; mais on comprend à la lecture de ces sortes de vers qu'un pareil système n'ait pu s'acclimater parmi nous.

1068. Toute syllabe compte *dans le vers*; aussi faut-il avoir soin de rétablir, en scandant, les syllabes muettes que la rapidité de la prononciation ne fait pas ressortir dans le langage familier *é-pous-se-ter, u-ne pe-ti-te ru-se*.

Il faut aussi diviser deux voyelles qui se suivent, quand elles ne forment pas une diphtongue : *Vous avou-ez, un di-a-mant*.

REMARQUE. — Une syllabe muette ne compte pas *à la fin* du vers, ni dans l'intérieur du vers quand elle est éli-dée.

1069. Dans les imparfaits et les conditionnels, les trois dernières lettres *ent* ne comptent pas dans la mesure : *voulaient, voudraient*. Il en est de même au pluriel du subjonctif dans les auxiliaires, *qu'ils aient, qu'ils soient*, lesquels sont monosyllabes.

1070. Partout ailleurs *e* muet (*e, es, ent*) compte pour une syllabe après une voyelle accentuée : *paie, voies, emploient, avouent, prient, etc.*

1071. Quand deux voyelles se suivent dans le corps d'un mot, comme *ia, ion, ier, etc.*, la règle générale est que chacune de ces voyelles compte pour une syllabe; mais les exceptions sont nombreuses. La même observation s'applique aux diphtongues suivies d'une voyelle : *oua, oué, oui, etc.*

1072. Voici la quantité syllabique des principaux groupes de voyelles dans notre langue :

Ia est ordinairement dissyllabe : *pri-a*, *mari-age*, *nupti-al*, etc., excepté dans *diable*, *diacre*, *fiacre*, *liard*, où il est monosyllabe.

Iai est ordinairement dissyllabe : *j'étudi-ai*, *je confi-ais*, *auxili-aire*, etc., excepté dans *bréviaire*, où il est monosyllabe.

Ian, **ien**, **iant**, **ient** sont dissyllabes : *souri-ant*, *cli-ent*, *audi-ence*, *fri-and*, excepté dans *viande*, où *ian* est monosyllabe.

Iau est dissyllabe : *mi-auler*, *besti-aux*.

Ié, **iè**, **ied**, **ief**, **iel**, **ier**, **ière**, **iet**, **iez** sont monosyllabes, sauf dans les noms, les adjectifs et les verbes, quand la désinence est précédée de deux consonnes dont l'une est *l* ou *r* : *baudri-er*, *étrier*, *ouvrier*, *prière*, *sanglier*, *alli-é*, *voudri-er*, *entri-er*, *sembli-er*.

Ils sont encore dissyllabes à l'infinitif présent, au participe passé et à la deuxième personne du pluriel des verbes en *ier* : *mendi-er*, *défi-er*, *étudi-er*, *initi-é*; ainsi que dans *pi-été*, *inqui-et*, *matéri-el*, *hi-er*, etc.

Au moyen âge et jusqu'à la fin du 16^e siècle *ier* est monosyllabe :

Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,

Mais beaux et bons *sangliers*, daims et cerfs bons et beaux. (La Fontaine.)

Où pourrais-je éviter ce *sanglier* redoutable? (Molière.)

Ien (prononcé *in*) est : 1^o Monosyllabe dans *mien*, *tien*, *sien*, *rien*, *viens*, *chrétien*, *appartient*, etc.

2^o Dissyllabe dans *li-en*, *chirurgi-en*, *Indi-en*, *Adri-en*, etc.

Ieu est : 1^o Monosyllabe dans *lieu*, *dier*, *pieu*, *cieux*, *vieux*, *monsieur*, etc.

2^o Dissyllabe dans la plupart des adjectifs : *envi-eux*, *extéri-eur*, *odi-eux*, *oubli-eux*, *pi-eux*, etc.

Io est ordinairement dissyllabe : *curi-osità*, *di-ocèse*, *péri-ode*, *médi-ocre*, *vi-olon*, *vi-olence*, *vi-qlet*, etc., excepté dans *fiolle* et *pioche*, où il est monosyllabe.

Ion est : 1^o Monosyllabe dans les verbes quand cette diphtongue n'est pas précédée de deux consonnes dont l'une est *l* ou *r* : *aim-ions*, *aimerions*, *sortions*, etc.

2^o Dissyllabe quand l'une des deux consonnes est *l* ou *r* : *entri-ons*, *voudri-ons*, *mettri-ons*, *sembli-ons*.

Elle est aussi dissyllabe dans : *déli-ons*, *pri-ons*, *pari-ons*, *ri-ons*, *acti-on*, *nati-on*, *passi-on*, *religi-on*, *li-on*, *espi-on*, *milli-on*, etc.

Oé est monosyllabe dans *poêle*, *moelle*, et dissyllabe dans *po-ésie*, *po-ète*, *po-ème*, etc.

Oin est monosyllabe dans : *besoin, loin, soin, moins, point*, etc.

Oua, oué, ouer, ouette sont ordinairement dissyllabes : *avou-a, lou-é, secou-er, alou-ette, Rou-en*, etc., excepté dans *fouet, fouetter*, où *ouet* est monosyllabe.

Oui est ordinairement dissyllabe : *ou-ï, ou-ïr, éblou-ir, évanou-ir, Lou-ïs*, etc.; excepté dans *oui*, où il est monosyllabe.

Ouin est monosyllabe : *babouin, marsouin*, etc.

Ua, ué, uer, uel, uet, ueur sont ordinairement dissyllabes : *tu-a, remu-é, attribu-er, cru-el, du-el, mu-et, nu-ée, lu-eur*, etc.; excepté dans *écuelle*, où *uel* est monosyllabe.

Ui est monosyllabe dans : *lui, ce-lui, fruit, aujourd'hui, fuir, puits, sui-vre, ré-duire*, etc., et dissyllabe dans *flu-ide, ru-ine, su-icide, incongru-ité*, etc.

Y et **i** forment une syllabe distincte dans *paysan* (pai-isan), *abbaye, ha-ï, sto-ïque, y-eux, Ly-on, my-ope, hy-ène*, et disparaissent dans *payable* (pai-ia-blé), *effrayant, foyer, moyen, citoyen, voyons*, etc., et même dans *voyions, voyiez*.

1073. Quand deux voyelles se rencontrent dans l'intérieur d'un vers, il se produit soit une **élision**, soit un **hiatus**.

L'**élision** est le retranchement d'une syllabe.

L'*e* muet à la fin des mots, quand il est immédiatement suivi d'une voyelle ou d'une *h* muette, ne compte pas dans la mesure du vers : on dit alors qu'il y a **élision**. Ex. :

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive. (Racine.)

L'argent en honnête homme érige un scélérat. (Boileau.)

Dans ces deux vers les syllabes en *italique* sont considérées comme nulles, parce que l'*e* muet disparaît dans la prononciation.

1074. Les mots comme *vie, joie, risée, vue*, etc., qui ont un *e* muet précédé d'une voyelle, ne peuvent entrer dans le corps du vers qu'à condition d'élider cet *e* muet. Ex. :

Ton premier coup d'épée égale tous les miens. (Corneille.)

Hector tomba sous lui. Troie expira sous vous. (Racine.)

Si l'élision ne peut avoir lieu, comme dans les *joies*, les *destinées*, ils *voient*, ils *prient*, etc., où l'*e* muet est protégé par une

consonne finale; ces mots n'ont d'autre place qu'à la fin du vers.
Ex. :

J'entends déjà frémir les deux mers étonnées
De voir leurs flots unis au pied des Pyrénées. (Boileau.)

Cette règle est générale pour les noms; il n'y a d'exception dans les verbes que pour les troisièmes personnes du pluriel de l'imparfait de l'indicatif et du présent du conditionnel, et pour *que tu aies, qu'ils aient, qu'ils soient*, où *en* ne compte pas plus dans la mesure que dans la prononciation. Ex. :

Français, Anglais, Lorrains, que la fureur rassemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensemble.
(Voltaire.)

Sans que mille accidents ni votre indifférence
Aient pu me détacher de ma persévérance. (Molière.)

Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui. (Racine.)

1075. On appelle **hiatus** la rencontre d'une voyelle finale, autre que *e* muet, avec une voyelle initiale suivante. L'hiatus est interdit; ainsi l'on ne peut dire dans un vers : *tu es, tu auras, il va à Paris, si elle veut*.

Hiatus est un mot latin qui signifie bâillement, ouverture de la bouche.

Boileau a consigné cette règle dans son *Art poétique* et l'a rendue sensible par deux exemples qui imitent l'hiatus :

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

1076. L'*e* muet à la fin d'un mot ne peut jamais former un hiatus, puisqu'on l'élide toujours.

Nos anciens poètes, jusqu'à Malherbe, se permettaient l'hiatus, et Malherbe lui-même écrit encore :

Il demeure en danger que l'âme, qui est née
Pour ne mourir jamais, meure éternellement.

1077. La conjonction *et* suivie d'une voyelle fait également hiatus, parce que le *t* ne se prononce pas. Ainsi l'on ne peut dire en vers : *sage et heureux, et il vient*.

1078. On place cependant devant une voyelle, sans qu'il y ait hiatus, des mots comme *étranger, papier, clef, nez, loup*, etc., dont la consonne finale ne se prononce pas.

L'étranger est en fuite et le Juif est soumis. (Racine.)

Je reprends sur-le-champ le *papier* et la plume. (Boileau.)

Enfermée à la *clef*, ou menée avec lui. (Molière.)

Le manteau sur le *nez*, ou la main dans la poche. (Racine.)

J'ai fait parler le *loup* et répondre l'agneau. (La Fontaine.)

1079. On admet encore le mot *oui* répété, et les interjections *ah, eh, oh*, suivies d'une voyelle. Ex. :

Oui, oui, cette vertu sera récompensée. (Racine.)

J'irais trouver mon juge. — *Oh! oui*, Monsieur, j'irai. (Id.)

Ah! il faut modérer un peu ses passions. (Molière.)

Tant pis. — *Eh oui*, tant pis; c'est là ce qui m'afflige. (Id.)

Dans tous ces cas, il y a réellement hiatus. Il y a encore presque un hiatus dans la rencontre de deux voyelles séparées par une *h* aspirée :

Je n'ai reçu de vous que mépris et que *haine*. (Corneille.)

La proscription de l'hiatus, d'ailleurs récente, n'est donc pas une règle essentielle de la versification française. Le poète peut même tirer parfois de l'hiatus d'heureux effets :

Après bien du travail le coche arrive au haut. (La Fontaine.)

II. Des accents et de la césure.

1080. Toutes les syllabes accentuées d'un vers ne le sont pas également. A l'intérieur des vers de 6 syllabes et au-dessus il y a toujours une syllabe plus fortement accentuée, après laquelle on place la césure.

1081. La **césure** est un repos de la voix à l'intérieur du vers après une syllabe fortement accentuée. — Le rôle de la césure, comme celui de la rime, est de marquer nettement le rythme, de compter la mesure.

1082. La césure ne doit pas séparer des mots que le sens et

la prononciation réunissent. Ainsi les vers suivants seraient défectueux :

Adieu, je vais) à Paris pour affaires.
 A l'instant que j'aurai | vu venger son trépas.
 Du moins avant | qu'on ouvre la barrière.

1083. La césure doit toujours suivre une *syllabe accentuée*. Une syllabe *muette* ne peut donc jamais se trouver à la césure. Ainsi les vers suivants seraient vicieux :

L'ingrat, il me laisse cet embarras funeste.
 Mais bientôt les prêtres nous ont enveloppés.

Ils deviennent corrects si l'on met, en transposant les mots :

Il me laisse, l'ingrat, cet embarras funeste. (Racine.)
 Mais les prêtres bientôt nous ont enveloppés. (Id.)

1084. Une syllabe muette peut être placée à la césure, à condition d'être élidée :

Je vois que l'injustice | en secret vous irrite. (Racine.)

1085. Il y a donc dans les vers deux syllabes accentuées : l'une à la césure et l'autre à la rime. Mais en dehors de ces accents toniques obligatoires il y a aussi d'autres accents :

Ainsi dans les vers de Racine :

— Ce dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
 N'est point *tel* que l'erreur le figure à nos yeux :
 L'Éternel est son nom; le monde est son ouvrage.
 Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
 Juge tous les mortels avec d'égaies lois
 Et du haut de son trône interroge les rois.

la voix s'élève sur les syllabes en *italique*, tandis que les autres syllabes restent atones.

1086. En français certains mots, surtout des monosyllabes (des pronoms, des prépositions, etc.), perdent leur accent, parce qu'ils se lient par la prononciation au mot suivant. Ainsi dans : Nous sommes, il vient, le peuple, avec toi, etc., il n'y a réellement

qu'une syllabe accentuée, parce que l'on prononce comme si les deux mots n'en faisaient qu'un.

De même, dans l'énoncé d'un vers, certains mots attirent à eux tout l'effort de la prononciation et représentent les temps forts; les autres mots représentent les temps faibles. C'est ce mélange des temps forts et des temps faibles qui forme le rythme du vers et produit l'harmonie.

1087. En dehors des deux accents principaux à la césure et à la rime, la place des autres accents n'est pas fixe, et le nombre n'en est pas limité. C'est grâce à ces accents que le poète peut varier la cadence. Les vers de Racine que nous avons cités plus haut renferment au moins quatre accents; c'est le nombre que semble réclamer le vers de douze syllabes. Au-dessous de quatre, il est faible; au-dessus de six, il devient lourd.

Ainsi ce vers de Molière :

Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
rèsssemble à une ligne de prose : la multiplicité des syllabes accentuées fait qu'on n'en sent plus la mesure.

Au contraire le vers suivant est doux et harmonieux, bien qu'il ne renferme que des monosyllabes; mais *cinq* seulement sont accentués.

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur. (Racine.)

III. De la rime.

1088. On appelle **rime** l'uniformité de son et d'articulation dans la syllabe tonique de deux mots. Ainsi *belle* rime avec *re belle*, *loisir* avec *plaisir*, *destinée* avec *fortunée*.

Il ne faut pas confondre l'*assonance* et la *rime*. L'*assonance* porte sur la dernière voyelle accentuée, tandis que la *rime* porte à la fois sur cette dernière voyelle sonore et sur tout ce qui vient après elle. Ainsi dans la Chanson de Roland les mots *magnes*, *Espaigne*, *altaigne*, *remaignet*, *fraindre*, *muntaigne*, assont ensemble dans une seule et même tirade ou *laisse*.

1089. La rime est dite *masculine* quand elle a lieu entre deux syllabes non suivies d'un *e* muet. Ex. :

C'est pour toi que je marche; accompagne mes pas

Devant ce fier lion qui ne te connaît pas. (Racine.)

1090. La rime est dite *féminine* quand les deux syllabes sont

suivies d'un *e* muet ou d'un équivalent : *ent, es*, qui ne compte pas dans la mesure. Ex. :

Mon père mille fois m'a dît dans mon enfance
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance. (Racine.)

REMARQUE. — Les troisièmes personnes du pluriel de l'imparfait et du conditionnel en *aient* sont rangées parmi les rimes masculines.

Au contraire *voient, croient, déploient, essaient*, dans lesquels l'*e* compte pour une syllabe, et *allient, oublient*, etc., forment des rimes féminines.

1091. On appelle *rime riche* celle où non seulement les toniques, mais encore les articulations qui les précèdent sont semblables, comme dans *paisible, risible; vers, divers; père, prospère*, etc. Ces articulations s'appellent *consonnes d'appui*.

1092. Quand la consonne d'appui manque, la rime n'est que *suffisante*; comme dans : *timide, rapide; soupir, désir; espoir, recevoir*, etc.

1093. La rime étant faite pour l'oreille, des syllabes qui n'ont pas la même orthographe, mais qui ont le même son peuvent rimer entre elles. Ex. : *charmant, tourment; vanités, méritez; courts, discours; amène, peine*, etc.

1094. Au contraire, des syllabes ayant la même orthographe, mais n'ayant pas le même son, ne peuvent rimer entre elles. Ainsi l'on ne pourra faire rimer *altier* avec *fier*; *enfer* avec *triompher*; *aimer* avec *mer*, etc.

Nos poètes classiques l'ont fait souvent. C'est ce qu'on appelait *rimes normandes*, parce qu'en Normandie *r* final était toujours muet. Les pêcheurs normands disent encore *la mé* pour *la mer*.

1095. On ne peut pas faire rimer un mot avec lui-même, comme *pièce* et *pièce, heure* et *heure*; — ni un nom avec son verbe, comme *arme* et *il arme; je soutiens* et *les soutiens*; — ni un mot simple avec son composé : *jeter* et *rejeter, prudent* et *imprudent*; — ni un mot au pluriel avec un mot au singulier : *larmes* et *larme*; *ils charment* et *il arme*; à moins que ce mot ne soit terminé au singulier par un *s* ou un *x*, *velours* et *lourds, yeux* et *ennuyeux*, etc.

1096. **RÈGLE GÉNÉRALE.** — Une rime masculine ne doit pas être suivie immédiatement d'une rime masculine différente, ni une rime féminine d'une rime féminine différente.

Marot, et à plus forte raison les poètes antérieurs, n'ont pas connu cette règle. Elle a été admise vers la fin du 16^e siècle; mais elle est aujourd'hui souvent négligée.

1097. Les rimes *plates* ou *suivies* sont celles qui se succèdent par couples de deux, alternativement masculines et féminines.

1098. Les rimes *croisées* sont celles qui présentent alternativement un vers masculin et un vers féminin. Ex. :

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant;
Au midi de mes années,
Je touchais à mon couchant. (J.-B. Rousseau.)

1099. Les rimes *embrassées* sont celles qui présentent deux rimes masculines séparées par deux rimes féminines suivies, ou réciproquement. Ex. :

La mort, déployant ses ailes,
Couvrirait d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis,
Et, dans cette nuit funeste,
Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouis. (J.-B. Rousseau.)

1100. Les rimes *mêlées* sont celles dont la succession n'est soumise qu'à la règle générale donnée ci-dessus. Ex. :

Quel astre à nos yeux vient de luire ?
Quel sera, quelque jour, cet enfant merveilleux ?
Il brave le faste orgueilleux,
Et ne se laisse pas séduire
À tous ses attraits périlleux. (Racine.)

1101. Les rimes *redoublées* offrent le retour de la même rime dans trois vers au moins; on en trouve un exemple dans les vers précédents : *merveilleux, orgueilleux, périlleux*. On a composé des pièces de quelque étendue sur un petit nombre de rimes ou même sur une seule rime; mais ce ne sont là que des jeux d'esprit.

L'origine du mot *rime* est incertaine; peut-être est-ce une abréviation du mot *rythme*, qui vient du grec (*rhuthmos*) et signifie mesure, cadence. Quant à l'origine de la rime elle-même, on ne trouve rien de précis sur ce sujet. Quelques auteurs y voient une imitation des vers latins appelés *léonins*. Ces vers, dans lesquels la syllabe finale d'un mot placé vers le milieu du vers rime avec la syllabe finale du dernier mot, se rencontrent souvent chez les poètes latins, même dans Ovide et dans Virgile :

Fulmen erat, toto genitor quæ plurima cœlo. (Virgile.)

Jus tibi fecisti numen cœleste videnti,

Quem placuit numeris condere festa tuis. (Ovide.)

Mais il est plus probable que l'assonance d'abord et la rime ensuite sont l'œuvre du peuple, dont elle flattait l'oreille.

Dès le 3^e siècle de notre ère on trouve les traces d'une poésie latine rythmique avec assonances, parfois même avec rimes. Les inscriptions populaires de l'Afrique, les poésies de Commodien, et plus tard celles de saint Augustin, en offrent de curieux exemples¹.

Au moyen âge, la rime s'associe aux rythmes métriques dans les chants latins du peuple et dans les hymnes de l'Église, faisant double emploi avec eux avant de les remplacer tout à fait. Dans les strophes du *Dies iræ*, les vers riment entre eux trois à trois :

Dies iræ, dies illa,
Solvēt seclum in favilla
Teste David cum Sibylla.

De même pour l'*Alleluia* et quelques autres hymnes.

Dans le *Stabat Mater*, les deux premiers vers de chaque strophe riment entre eux, et le troisième vers avec le troisième de la strophe suivante :

Stabat Mater dolorosa,
Juxta crucem lacrymosa
Dum pendebat Filius.
Cujus animam gementem,
Contristatam et dolentem,
Pertransivit gladius.

Dans nos chansons de geste, le *Roland* par exemple, chaque *laisse* ou couplet se compose de douze à quinze vers réunis par la même assonance.

Les poètes du 15^e et du 16^e siècle ont exercé leur subtilité dans une foule de rimes dont nous donnerons seulement les noms : rime *couronnée*, *annexée*, *enchaînée*, *emperière* (impériale), *équivoque*, *batelée*, *renforcée*, *en écho*, etc.

1. Voy. Monceaux : *Les Africains*.

IV. De l'enjambement.

1102. Lorsque le sens ne se complète pas à la fin du vers, il faut rejeter quelques mots au commencement du vers suivant : c'est ce qu'on appelle *enjambement*.

D'après les poètes classiques l'enjambement n'est permis que :
1° Dans les genres inférieurs, comme la comédie, la fable, les épîtres, quand on veut appeler l'attention sur le mot rejeté, le mettre en relief. Ainsi dans ces vers des *Plaideurs* de Racine il y a *enjambement* et *enjambement* prémédité :

... Puis donc qu'on nous permet de prendre
Haleine, et que l'on nous défend de nous étendre,
Je vais, sans rien omettre, etc.

2° Quand il y a réticence ou interruption. Ex. :

N'y manquez pas du moins ; j'ai quatorze bouteilles
D'un vieux vin.... Boucingot n'en a pas de pareilles. (Boileau.)

1103. Cette proscription n'a pas persisté dans la poésie contemporaine où l'on se sert de l'enjambement pour obtenir divers effets : allongement du vers, coupes brusques, suspension, etc. Ex. :

..... Et la voix qui chantait
S'éteint comme un oiseau se pose : tout se tait (V. Hugo.)

REMARQUE. — L'harmonie poétique ne naît pas seulement des accents, des césures, des enjambements, etc., elle peut tenir à la qualité même des mots qui constituent le vers. Ainsi dans :

Un *frais* par *fum* sortait des *touffes* d'*asphodèle*. (V. Hugo.)

La répétition du son *f*, qu'on appelle *allitération*, ajoute à l'harmonie du vers.

Il en est de même pour la répétition des voyelles ou *assonance* dans :

Ariane ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée. (Racine.)

V. Licences poétiques.

1104. Les poètes écrivent parfois *voi*, *croi*, *reçoi*, *averti*, etc., sans *s*. Ils peuvent également choisir entre *grâce* et *grâces*, *guère*

et *guères*, *certe* et *certes*, *encore* et *encor*, etc. Mais ces licences poétiques ne sont que des archaïsmes, qui tendent de plus en plus à disparaître. (Voyez l'explication de la plupart de ces formes dans le cours de la grammaire.)

VI. Vers de différentes mesures.

1105. Les vers français peuvent avoir de *une* à *douze* syllabes.

On a tenté de faire des vers de 13 et de 14 syllabes ; mais notre oreille n'y est pas encore habituée. Cette innovation avait déjà été tentée sans succès au 16^e siècle.

Le vers de douze syllabes s'appelle aussi *vers alexandrin*, ou *grand vers*, ou *vers héroïque*.

Ce vers doit le nom d'alexandrin au poème d'*Alexandre le Grand*, commencé par Lambert le Tors et continué par Alexandre de Paris (12^e s.). L'auteur ou le héros a transmis son nom au vers.

On l'appelle encore vers hexamètre, c'est-à-dire vers de six pieds, le pied étant considéré par quelques auteurs comme la réunion de deux syllabes. Ex. :

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
Celui qui met un frein à la fureur des flots

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12.

Sait aussi des méchants arrêter les complots. (Racine.)

Dans l'alexandrin classique la sixième syllabe doit toujours être sonore et précéder la césure.

Le vers est alors coupé en deux *hémistiches*.

Hémistiche vient du grec *hemi-stichos* (demi-vers).

Boileau a donné le précepte et l'exemple dans ces deux vers :

Que toujours dans vos vers | , le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche | , en marque le repos.

Cette règle n'a pas toujours été suivie par Racine, ni par les poètes de l'école romantique ; seulement la sixième syllabe était toujours sonore. Cette dernière règle même commence à être négligée par les poètes contemporains.

1106. Les vers de onze et de neuf syllabes ont été rarement employés.

1107. Le vers de *dix syllabes*, qu'on appelle aussi *décasyllabe* ou *pentamètre*, convient au style narratif. C'était à l'origine notre vers héroïque, et il est le plus souvent employé dans nos vieilles chansons de geste. Ex. :

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Si j'étais roi, je voudrais être juste
Et dans la paix maintenir mes sujets,
Et tous les jours de mon empire auguste
Seraient marqués par de nouveaux bienfaits. (Voltaire.)

1108. Ce vers a une césure après la quatrième syllabe; quelquefois aussi la césure se place après la cinquième, et alors le vers est coupé en deux hémistiches égaux, de cinq syllabes chacun :

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

J'ai dit à mon cœur, | à mon faible cœur;
N'est-ce point assez | de tant de tristesse?
Et ne vois-tu pas | que changer sans cesse,
C'est à chaque pas | trouver la douleur? (A. de Musset.)

1109. Le vers de *huit syllabes* est aussi l'un de nos plus anciens mètres; on le trouve dans la plupart des vieux romans, contes et fabliaux. Il se prête à tous les tons; il convient à l'épître, à la poésie descriptive, à l'ode, à l'élégie, etc. Ex. :

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants, fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs. (Lefranc de Pompignan.)

1110. Le vers de *huit syllabes* s'unit bien au vers *alexandrin* pour former des *distiques*. Ex. :

1 2 3 4 5 6 7 8
Près de se voir réduire en poudre,
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglants.
Voyez-les défier et la vague et la foudre
Sous des mâts rompus et brûlants. (Lebrun.)

Distique vient du grec *dis-stichos* (deux vers).

1111. Le vers de *sept syllabes* convient surtout à l'épître familière, au conte, à l'ode, à la chanson. Ex. :

1 2 3 4 5 6 7
Jupiter voyant nos fautes
Dit un jour du haut des airs :
« Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'univers », etc. (La Fontaine.)

1112. Le vers de *six syllabes* est léger et gracieux. Ex. :

1 2 3 4 5 6
Il est sur la colline
Une blanche maison ;
Un coteau la domine ;
Un buisson d'aubépine
En fait tout l'horizon. (Lamartine.)

Dans les strophes on le voit fréquemment mêlé avec d'autres vers.
Ex. :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a beau la prier ;
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier. (Malherbe.)

1113. Le vers de *cinq syllabes* se joint ordinairement à des mètres plus longs. Il a cependant été employé seul par Mme Deshoulières dans son idylle bien connue :

Dans ces prés fleuris
 Qu'arrose la Seine,
 Cherchez qui vous mène,
 Mes chères brebis. (Mme Deshoulières.)

1114. Les vers au-dessous de cinq syllabes se rencontrent rarement seuls.

Vers de quatre syllabes. Ex. :

Rompez vos fers,
 Tribus captives;
 Troupes fugitives,
 Repassez les monts et les mers. (Racine.)

Vers de trois syllabes. Ex. :

La cigale ayant chanté
 Tout l'été. (La Fontaine.)
 Dame bergeronnette
 Mire sa gorgerette
 Au flot clair. (A. Theuriet.)

Vers de deux syllabes. Ex. :

C'est promettre beaucoup; mais qu'en sort-il souvent?
 Du vent. (La Fontaine.)
 Elle garda la fleur fidèle,
 Et depuis, cette fleur s'appelle
 Souviens-toi
 De moi.

Vers d'une syllabe. Ex. :

Et l'on voit des commis
 Mis
 Comme des princes,
 Qui jadis sont venus
 Nus
 De leurs provinces. (Panard.)

1115. On appelle **vers libres** les vers dans lesquels on entremêle différentes mesures. Dans ces sortes de vers, les rimes sont ordinairement mêlées. Les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, les *Fables* de La Fontaine sont écrits en vers libres.

VII. Groupement des vers.

1116. Un poème peut être composé d'une série continue de vers égaux ou libres, sans aucune division symétrique. Il peut au contraire être composé de groupes de vers formant un sens complet ou suivis d'un repos, et présentant pour le nombre des vers, pour le mélange des rimes et des mètres, une combinaison qui se reproduit plusieurs fois de suite dans la pièce.

Ces groupes se nomment *strophes* ou *stances* dans l'*ode*, et *couplets* dans la *chanson*.

1117. Le nombre des vers dans la strophe est de deux au moins, mais n'est pas limité.

Une strophe de 3 vers (sur même rime) s'appelle *tercet*; de 4 vers, *quatrain*; de 5, *quintil*; de 6, *sizain*; de 8, *huitain* ou *octave*; de 9, *neuvain*; de 10, *dizain*.

1118. En dehors des poèmes libres et des poèmes à strophes, il y a des poèmes à forme fixe qui ont été très en faveur jusqu'au 17^e siècle. Tels sont : le *lai*, le *virelai*, le *chant royal*, la *villanelle*, le *rondeau*, la *ballade*, le *sonnet*, etc. Les trois derniers sont encore usités aujourd'hui : nous en donnerons brièvement les règles.

1^o **Rondeau**, petit poème de 13 vers, roulant sur 2 rimes, et divisés en 3 groupes : le premier et le dernier de 5 vers, et le groupe intermédiaire de 3. Après le second et le troisième groupe, on répète, en dehors du vers et sans faire rimer, le commencement du premier vers. Ex. :

Ma foi, c'est fait de moi, car Isabeau
M'a conjuré de lui faire un rondeau.
Cela me met en une peine extrême.
Quoi! treize vers, huit en *eau*, cinq en *ême*!
Je lui ferais aussitôt un bateau.

En voilà cinq pourtant en un monceau.
Faisons-en sept en invoquant Brodeau¹,
Et puis mettons, par quelque stratagème :
Ma foi, c'est fait.

1. Brodeau, auteur de poésies faciles et naïves, mort en 1540.

Si je pouvais encor de mon cerveau
 Tirer cinq vers, l'ouvrage serait beau ;
 Mais cependant je suis dedans l'onzième.
 Et ci je crois que je fais le douzième ;
 En voilà treize ajustés au niveau.

Ma foi, c'est fait. (Voiture.)

2° **Ballade**, petit poème de 3 couplets de 8 ou 10 vers sur deux rimes avec un envoi de 4 ou 5 vers. Le dernier vers du premier couplet est répété à la fin de tous les autres et de l'envoi.

Des dames du temps jadis.

Dictes-moy où, n'en quel pays,
 Est Flora, la belle Romaine ;
 Archipiada, ne Thaïs
 Qui fut sa cousine germaine ;
 Echo, parlant quand bruyt on maine
 Dessus rivière ou sus estan,
 Qui beauté eut trop plus qu'humaine ?
 Mais où sont les neiges d'antan ?
 Où est la très sage Héloïs,
 Pour qui fut blessé et puis moyne
 Pierre Esbaillart à Sainct-Denys ?
 Pour son amour eut cet essoyne.
 Semblablement, où est la royne
 Qui commanda que Buridan
 Fust jeté en un sac en Seine ?
 Mais où sont les neiges d'antan ?
 La royne Blanche comme un lys,
 Qui chantoit à voix de sereine ;
 Berthe au grand pied, Biétris, Allys,
 Harembourges, qui tint le Mayne ;
 Et Jehanne, la bonne Lorraine,
 Qu'Anglois bruslèrent à Rouen ;
 Où sont-ils, Vierge souveraine ?
 Mais où sont les neiges d'antan ?

ENVOI

Prince, n'enquêrez de semaine
 Où elles sont, ne de cest an,
 Que ce refrain ne vous remaine :
 Mais où sont les neiges d'antan ? (Villon.)

3° **Sonnet**, petite pièce de vers composée de 2 quatrains à rimes embrassées, et de 2 tercets à rimes plates, le troisième vers du premier tercet rime avec le troisième vers du second tercet. Ex. :

Les deux cortèges.

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne : — il conduit le cercueil d'un enfant.
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême : — au bras qui le défend
Un nourrisson gazouille une note indécise.
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épulse,
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant !

On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes alors, se croisant sous l'abside,
Échangent un coup d'œil aussitôt détourné ;

Et — merveilleux retour qu'inspire la prière —
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né !

(Joséphin Souly.)

FIN

TABLE ALPHABÉTIQUE

A

A (préfixe), pages 58 et 91.
 — (prépos.), 262 et 420.
 — (prépos. marquant possession (orig.)), 4.
 — (prononciation), 99, 100 et 110.
 A et à, 261.
 Ab (préfixe), 85.
 Abat-jour, 304.
 Abat-vent, 304.
 Abeille (origine), 53.
 Able (suffixe), 77.
 A bon chat, bon rat, 463.
 Aboyer (sa conjug.), 233.
 Abréger, 40, 41 et 252.
 Abroger (sa conjug.), 232.
 Absoudre (orig.), 41.
 Absoudre (sa conjug.), 243.
 ACADEMIE, 100 et 115.
 Acajou (orig.), 12.
 Accélérer (sa conjug.), 231.
 Accent tonique, 32 et 62.
 Accents (leur emploi), 126.
 Accents dans les vers, 469.
 Accessit, 300.
 Accolade, 11.
 Accommodation (de l'), 40.
 Accordailles, 299.
 Accord de l'adjectif, 314.
 — de l'article, 308.
 — du nom, 290.
 — du verbe avec un seul sujet, 338.
 Accord du verbe avec plusieurs sujets, 362.
 Accroître (sa conjug.), 244.
 Acharner (origine), 96.
 Ache (orig.), 34.
 Acheter (sa conjug.), 231.
 Achever (sa conjug.), 231.

Acoustique, 89.
 Acquérir (sa conjug.), 235.
 Acre (orig.), 51.
 Active (forme), 201.
 Ad (préfixe), 85.
 Adagio, 300.
 Ade (suffixe), 65.
 Adhérent, adhérent, 381.
 Adjectif (de l'), 157.
 Adjectifs composés, 315.
 — démonstratifs, 170.
 — dérivés des noms, 80.
 — dérivés des verbes, 80.
 — interrogatifs, 170.
 — indéfinis, 172.
 Adjectifs numéraux, cardinaux, 166 et 321.
 Adjectifs numéraux, ordinaux, 168 et 322.
 Adjectifs possessifs, 170.
 — qualificatifs, 158.
 — verbaux, 379.
 — (syntaxe), 314.
 Adragant (origine), 5.
 Adverbe (de l'), 235.
 Adverbes (espèces d'), 398.
 — (adjectifs employés comme), 235.
 Adverbes d'affirmation, 257 et 412.
 Adverbes de doute, 258.
 — de lieu, 253 et 399.
 — de manière, 255 et 403.
 — de négation, 257 et 412.
 — de quantité, 256 et 405.
 — de temps, 254 et 402.
 Adverbes (syntaxe), 398.
 Adverbiales (locutions), 259.
 Aérolithe, 90.
 Affaiblissements de consonnes, 40.
 Affidé, 11.
 Affixes, 54.

Affluent, affluent, 381.
 Affres, 299.
 Affront, 11.
 Affubler, 41.
 Agé (suffixe), 65.
 Agencer (conjug.), 232.
 Agenda, 300.
 Agneau (origine), 75.
 Agrafe, 6.
 Agréer (sa conjug.), 232.
 Agrégat (origine), 52.
 Agrégé (origine), 52.
 Agrès, 5.
 Agronome, 89.
 Aguets, 299.
 Ai (prononciation), 22, 99, 101 et 110.
 Aide (ses deux genres), 291.
 Aider (origine), 55.
 Aider, aider à, 369.
 Aie (suffixe), 65.
 Aie (interject.), 268.
 Aient (prononciation), 110.
 Aieul, 150 et 298.
 Aigle, 294.
 Aigre (origine), 40 et 51.
 Aigre-doux, 315.
 Aigu (origine), 161.
 Aigue-marine, 303.
 Ail (pluriel), 299.
 — (suffixe), 66.
 Aile (origine), 30 et 47.
 Aille (suffixe), 72 et 82.
 Ailleurs, 254 et 399.
 Aime (origine), 205.
 Aimer (origine), 54.
 Aimer (sa conjug.), 201.
 Ain (suffixe), 66 et 77.
 Ains (origine), 59 et 255.
 Ainsi (origine), 255.
 Air (avoir l'), 316.
 Air faux, faux air, 316.
 Aire (suffixe), 87.

- Ais (suffixe), 77.
 — (origine), 45.
 Aison, ison (suffixe), 66.
 Aisselle, 37.
 Al, el (suffixes), 77.
 A la queue leu-leu, 461.
 Alarme, 11 et 143.
 Albâtre (genre), 143.
 Album, 300.
 Alkali, 11.
 Alcool, 11.
 Alcôve, 11.
 Alentour, 253 et 400.
 Alentours, 299.
 A l'envi, 259.
 Alerte, 11.
 Alezan, 11.
 Algarade, 11.
 Algèbre, 11.
 Alibi, 300.
 Alinéa, 300.
 Allécher (sa conjug.), 231.
 Alléger (sa conjug.), 232.
 Allégre, 300.
 Alleluia, 300.
 Aller (sa conjug.), 232.
 Allou, 5.
 Allier (sa conjug.), 232.
 Allitération (de l'), 475.
 Allonger (sa conjug.), 232.
 Alors (origine), 234.
 Alose, 9 et 30.
 Alouette, 4 et 30.
 Alphabet (de l'), 17.
 Altérer (sa conjug.), 231.
 Alto, 300.
 Alumine, 50.
 Alun, 50.
 Alvéole (genre), 143.
 Amarrer, 5.
 Ambassade, 11.
 Ambre, 11 et 143.
 Amen, 300.
 Amener (sa conjug.), 231.
 Amiral, 11.
 Amnistie (genre), 143.
 Amonceler (sa conjug.), 231.
 Amour, 140 et 294.
 Am, an (prononciation), 101.
 Amphi (préfixe), 91.
 Amphitryon, 13.
 Ample, 41, 48.
 An (origine), 34.
 Ana (préfixe), 91.
 Anacoluthie (figure), 282.
 Analyse, 283.
 Analyse étymologique, 287.
 — des mots, 285.
 — des propositions, 285.
 Ananás, 12.
 Ance (suffixe), 66.
 Ancêtres (origine), 148.
 Andante, 300.
 Ande, ende (suffixes), 67.
 Andrinople, 13.
 Ane, 42.
 Anémomètre, 90.
 Angle, 45.
 Anglé (origine), 50.
 Anglo-normand (dialecte), 9.
 Anglo-saxon, 302.
 Angoisse, 36 et 43.
 Angulé (origine), 50.
 Annate (origine), 52.
 Année (origine), 52.
 Ant, ent (suffixes), 67.
 Anté (préfixe), 86.
 Anthropologie, 84 et 90.
 Anti (préfixe), 91.
 Antipode (genre), 143.
 Antre (genre), 143.
 Août (origine), 51.
 Aparté, 300.
 Apitoyer (sa conjug.), 233.
 Apo (préfixe), 91.
 Apostrophe (emploi), 128.
 Apothicaire (origine), 53.
 Appareil vocal, 19.
 Apparoir (sa conjug.), 240.
 Appeler (sa conjug.), 231.
 Apprécier (sa conjug.), 232.
 Approcher, 41.
 Approuvé (prépos.), 263.
 Appuyer (sa conjug.), 233.
 Après (préfixe), 59.
 Aptitude (origine), 53.
 Aquarelle, 11.
 A qui, 346.
 A qui mieux mieux, 347.
 Arbalète (origine), 56.
 Arbre, 41.
 Arc, 44.
 Arc-boutant, 305.
 Arc-en-ciel, 302.
 Archaisme, 89.
 Archi (préfixe), 91.
 Ard (suffixe), 67 et 78.
 Argent, 37.
 Argent comptant, 380.
 Argile (genre), 143.
 Arlequin, 11.
 Arme, 47.
 Armistice (genre), 143.
 Armoire (genre), 143.
 Armoiries, 299.
 Arpent, 4.
 Arquebuse, 11.
 Arranger (sa conjug.), 232.
 Arrérages, 299.
 Arrhes (genre), 143.
 Arrière (origine), 232.
 Arrière (préfixe), 59.
 Arrière-bouche, 19.
 Arrière-boutique, 304.
 — -garde, 304.
 — -neveu, 304.
 Arroger (s') (participe), 392.
 Arroir (origine), 5.
 Arsenal, 11.
 Artère (genre), 143.
 Article (de l'), 153.
 — défini, 153, 308.
 — (emploi de l'), 308.
 — indéfini, 153.
 — partitif, 153, 340.
 — (syntaxe), 308.
 As, asse (suffixes), 72 et 82.
 Aspirée (consonne), 25.
 Assaillir (sa conjug.), 235.
 Asseoir (sa conjug.), 240.
 Assener (origine), 51.
 Assez (origine), 236.
 Assigner (origine), 51.
 Assimilation, 27.
 Assises, assise, 299.
 Associer (sa conjug.), 232.
 Assonance (de l'), 471, 474.
 Assurément (origine), 237.
 Astérisque (genre), 143.
 Astre (origine), 89.
 Astrologie, 84 et 89.
 Astronomie, 89.
 At (suffixe), 88.
 Ation, ition (suffixes), 88.
 Atmosphère (genre), 143.
 Atone (syllabe), 32 et 62.
 A travers, au travers, 433.
 Atre (suffixe), 78.
 Atteler (sa conjug.), 231.
 Attendu (prépos.), 263.
 Attitude (origine), 53.
 Attraper (origine), 95.
 Attribut, 280.
 Attributifs (verbes), 200.
 Au (prononciation), 101.
 AUBANEL, 9.
 Aube (origine), 47.
 Aubépine (origine), 56.
 Auberge (origine), 5.
 Aucun (origine), 172.
 Aud (suffixe), 78.
 Auguste (origine), 31.
 Aujourd'hui (origine), 234.
 Aune (origine), 47, 48.
 Aune (ses deux genres), 292.
 Auparavant (origine), 254.
 Auprès de, 432.
 Au prix de, 433.
 Ausculter (origine), 51.
 Auspice (genre), 143.
 Aussi, 256 et 405.
 Autan, 9.
 Autant, 256 et 407.

Autel, 143.
 Autodafé, 300.
 Automne (genre), 143 et 293.
 Autruche (origine), 56.
 Autrui, 172.
 Auvergnat (dialecte), 2 et 8.
 Auxiliaires, 190 et 194.
 Auxiliaire des verbes intransitifs, 221 et 374.
 Avancer (sa conjug.), 232.
 Avanie, 11.
 Avant, 262 et 429.
 Avant (préfixe), 59.
 Avantager (sa conjug.), 232.
 Avant-coureur, 304.
 — garde, 304.
 — goût, 304.
 — poste, 304.
 — scène, 304.
 Ave, 300.
 Avec (origine), 262.
 Avenir, 53.
 Aviso, 300.
 Avocat (origine), 51.
 Avoine, 40.
 Avoir, 27, 194 et 196.
 Avoir beau, 461.
 Avoué, 51.
 Avouer, 43.
 Avril, 37 et 41.
 Ayant (origine), 196.
 Azur, 11.

B

Babiller (origine), 13.
 Bâbord, 11.
 Bac, 5.
 Badaud, 9.
 Badin, 9.
 Baguette, 11.
 Bai (origine), 34.
 Baïr, 465.
 Bain-marie, 302.
 Balance (origine), 53.
 Balancer (sa conjug.), 232.
 Balayer (sa conjug.), 234.
 Balcon, 11.
 Baldaquin, 11.
 Ballade, 9 et 481.
 Balustre, 11 et 143.
 Bambin, 11.
 Bambou, 12.
 Ban, 5.
 Bandit, 11.
 Banque, 11.
 Barbe, 292.
 Barde, 292.
 Baromètre, 90.
 Baron, 40.
 Barricade, 11.

Bas-breton, 1.
 Bas-fond, 303.
 Basque (langue), 1.
 Bas-relief, 303.
 Basse-cour, 303.
 — taille, 303.
 Bastion, 11.
 Bataille, 3 et 47.
 Battre (famille de), 93.
 Battre à plate couture, 462.
 Battre le chien devant le loup, 461.
 Beau, belle (gallicisme), 461.
 Beau, 35 et 159.
 Beaucoup, 256 et 408.
 Beau-fils, 303.
 Beau-frère, 303.
 Bec, 4.
 Becqueter (sa conjug.), 231.
 Bedeau, 5.
 Beffroi (origine), 5.
 Bégayer (sa conjug.), 234.
 Bélier, 6 et 96.
 Belle-mère, 303.
 Belvédère, 11.
 Bénédicité, 300.
 Benêt, 10.
 Bénin (origine), 161.
 Bénir, 234.
 Benne, 4.
 Bercaïl, 10.
 Bercer (sa conjug.), 232.
 Béret, 9.
 Berger, 44.
 Besicles, 299.
 Biais, 40.
 Bibliophile, 90.
 Bief, 5.
 Bien, 255 et 403.
 Bien (préfixe), 59.
 Bien (origine), 35.
 Bien-fonds, 302.
 Bifteck, 300.
 Bilan, 11 et 53.
 Biographie, 90.
 Bis (préfixe), 86.
 Bivouac, 11.
 Blâme (origine), 50.
 Blâmer (origine), 50.
 Blanc-bec, 303.
 Blanc-seing, 303.
 Blasphème (origine), 50.
 Blasphémer (origine), 50.
 Blessier, 5.
 Bleu, 6.
 Bleu foncé, 320.
 Blocus, 11.
 Blond cendré, 320.
 Bocal, 5.
 Bœuf (origine), 56.
 Boire (sa conjug.), 244.

Bombe (origine), 11.
 Bord, 5.
 Borne-fontaine, 302.
 Botanique, 89.
 Bouche, 19.
 Bouclier (origine), 151.
 Bouillir, 235.
 Boule (origine), 51.
 Bouleau, 4.
 Bouledogue (origine), 12.
 Boulevard, 5.
 Bouleverser (origine), 57.
 Bouquet, 10.
 Bourg, 6.
 Bourguignon (dialecte), 2, 9 et 47.
 Bourrasque, 11.
 Bourreler (sa conjug.), 231.
 Bourse, 5.
 Boursouffler (origine), 57.
 Boussole, 11.
 Boutade, 11.
 Boute-hors, 305.
 Bouteille, 5.
 Boutique (origine), 5.
 Boutiquier (origine), 53.
 Bouts-rimés, 303.
 Boxe, 12.
 Braie (origine), 4, 35 et 43.
 Braire (sa conjug.), 244.
 Brahme, 12.
 Brandir (origine), 5 et 95.
 Branlebas, 305.
 Brasser, 4.
 Bravade, 11.
 Brave homme, homme brave, 316.
 Bravo, 300.
 Bravoure, 11.
 Break, 12.
 Brebis (origine), 3 et 46.
 Brèche, 5.
 Breuvage, 46.
 Brèves (voyelles), 21.
 Bric-à-brac, 305.
 Brigand, 11.
 Brise-glace, 304.
 — lame, 304.
 — raison, 304.
 — tout, 304.
 Broussailles, 299.
 Bru, 5.
 Bruire (sa conjug.), 244.
 Brun, 6.
 Bruyère, 4.
 Budget, 300.
 Buisson (origine), 93.
 Bulle (origine), 51.
 Bureau (origine), 95.
 Bureau restant, 380.
 Butin, 5.

C

- C (prononciation), 106 et 114.
 Cā, 251, 259 et 400.
 Caban, 11.
 Cabane, 54.
 Cabestan, 12.
 Cabine, 12 et 54.
 Cabinet, 11.
 Cabri, 9.
 Cabriole, 95.
 Cacao, 12.
 Cachemire, 15.
 Cache-nez, 304.
 Cacheter (sa conj.), 251.
 Cacographie, 90.
 Cadenas, 9.
 Cadran (origine), 95.
 Café, 11.
 Cailler, 45.
 Caillou, 10.
 Caïman, 12.
 Caisse, 55.
 Calicot, 15.
 Cālin, 9.
 Calumet, 12.
 Camail, 9.
 Camarade, 11.
 Cambouis, 9.
 Camélia, 15.
 Camelote (origine), 95.
 Canaille, 72.
 Canal (origine), 51.
 Cancer, 50.
 Canevas, 10.
 Cannette, 11.
 Canot, 5.
 Cantaloup (origine), 15.
 CANTILÈNE DE STE-EULALIE, 7.
 Cap (origine), 9.
 Caparaçon, 11.
 Capital, 50.
 Caporal, 11.
 Caqueter, 15 et 251.
 Car, 45 et 265.
 Carafe, 11.
 Caramel, 11.
 Caravansérail, 11.
 Carguer, 9.
 Caricature, 11.
 Carnassier, 9.
 Carnivore, 85.
 Carreler (sa conj.), 251.
 Carte (origine), 51.
 Cartouche, 11 et 291.
 Cartulaire (origine), 51.
 Cas du pronom, 185.
 Caserne, 11.
 Casqar, 12.
 Casse-tête, 304.
 Catalane (langue), 1 et 8.
 Cause (origine), 50 et 51.
 Causes d'irrégularité de l'orthographe, 109.
 Ce (adjectif), 170.
 — (pronom), 178 et 540.
 Céans (origine), 254.
 Ceci, cela, 179 et 541.
 Céder (sa conj.), 251.
 Cédille, 127.
 Cela ne laisse pas de..., 460.
 Célébrer (sa conj.), 251.
 Celer (sa conj.), 251.
 Celtique (langue), 2 et 4.
 Celui, celle, ceux, 178 et 540.
 Cément (origine), 51.
 Ce n'est pas que, 341.
 Cent, 45 et 321.
 Centenaire (origine), 55.
 Centenier (origine), 55.
 Centième (origine), 168.
 Centime, 145 et 168.
 Centimètre, 92.
 Cep (origine), 51.
 Cependant, 266.
 Céphalalgie, 90.
 Ce que c'est que de, 460.
 Cercler (origine), 51.
 Cerf (origine), 55.
 Cerf-volant, 505.
 Cerise (origine), 61.
 Cerne, 44.
 Certes, 257.
 Cervoise, 443.
 C'est, ce sont, 560.
 C'est que, 341.
 Césure (de la), 469.
 Ch, 114 et 116.
 Chacun, chaque, 524.
 Chacun, 185 et 354.
 — avec son ou leur, 354.
 — a sa marotte, 462.
 Chaire, 42.
 Chaland, 5.
 Châle (origine), 12.
 Chambellan, 5.
 Chambre, 48.
 Champ, 41 et 45.
 Champenois (dialecte), 2, 9 et 45.
 Chanceler (sa conj.), 251.
 Chancre (origine), 50.
 Changements subis par l'orthographe, 109.
 Changer, 5 et 252.
 Chanson, 480.
 CHANSON DE ROLAND, 8.
 Chant royal, 480.
 Chanteur, 139 et 146.
 Chantre (origine), 159.
 Chapelet (origine), 95.
 Chaque (origine), 172.
 Char (origine), 54.
 Charger (sa conj.), 252.
 Charité (orig.), 50.
 Charlatan, 11.
 Charroyer (sa conj.), 253.
 Charte (origine), 51.
 Chartier (origine), 51.
 Chasse, 41 et 55.
 Chassé-croisé, 305.
 Chasseur (féminin de), 146.
 Châtain clair, 320.
 Château (origine), 75.
 Chat-tigre, 302.
 Chatoyer (sa conj.), 253.
 Chaud, 47.
 Chaumont (origine), 56.
 Chauve-souris, 505.
 Chef, 39 et 41.
 Chef-d'œuvre, 302.
 Chef-lieu, 302.
 Chenal (origine), 57 et 51.
 Cheptel (origine), 50.
 Chérubin, 11.
 Cherté (origine), 50.
 Cheval (origine), 5 et 57.
 Cheveu-léger, 149 et 305.
 Cheveu (origine), 175.
 Chèvre (origine), 54.
 Chèvrefeuille, 40.
 Chez (origine), 252.
 Chien (orig.), 55, 54 et 43.
 Chien-loup, 502.
 Chiffre, 11.
 Chimie, 5.
 Chlore, 89.
 Chocolat, 11.
 Choir, 240.
 Chômer, 5.
 Chose (orig.), 50, 57, 41 et 51.
 Chose (quelque), 295.
 Choucroute (origine), 11.
 Chou-fleur, 302.
 Chou-rave, 502.
 Chrome, 89.
 Chronomètre, 90.
 Chuchofer (origine), 15.
 Ci (syntaxe), 402.
 Cide (suffixe), 85.
 Ciel, 55, 150 et 298.
 Cigare, 11.
 Ci-inclus, 263 et 318.
 Ci-joint, 263 et 318.
 Ciment (origine), 51.
 Cimenterie, 11.
 Cingler, 5.
 Cippe (origine), 51.
 Circonflexe (accent), 21 et 127.
 Circuler (origine), 51.
 Circum (préfixe), 86.

- Cire (origine), 35.
 Cis (préfixe), 86.
 Ciseau, ciseaux, 299.
 Ciseler (sa conjug.), 231.
 Citadelle, 11.
 Cité (origine), 43.
 Claie (origine), 4.
 Clair (origine), 44.
 Clamer, 48.
 Clapoter (origine), 13.
 Clause (origine), 51.
 Clic, clac (origine), 13.
 Cliquetis (origine), 13.
 Clore, 37 et 244.
 Close (origine), 51.
 Club, 12.
 Coche (ses deux genres), 292.
 Coction (origine), 53.
 Cœur (gallicisme), 462.
 Coffre-fort, 303.
 Cognac (origine), 13.
 Coi (origine), 45.
 Coiffe, 6.
 Coin, 36.
 Coke, 12.
 Cole (suffixe), 83.
 Colibri, 12.
 Collecte (origine), 52.
 Collectif (nom), 140.
 Colonel (origine), 11.
 Colorier (sa conj.), 232.
 Colporter (origine), 57.
 Com (préfixe), 86.
 Combien, 256 et 410.
 Combler (origine), 38 et 51.
 Comité, 51.
 Comme, 255, 265 et 404.
 Commencer, 232.
 Commencer à, commencer de, 369.
 Comment, 255 et 405.
 Comparatif, 164.
 Complément d'objet, 187.
 — de circonstance, 187.
 Complément de l'adjectif, 320.
 — de l'adverbe, 399.
 — du nom, 306.
 — du verbe, 365.
 Complément (nombre du), 307.
 Compl. direct, 187 et 366.
 Compl. indirect, 187 et 366.
 Compléter (sa conjug.), 231.
 Composition, 53, 84 et 89.
 — par les mots simples, 53, 84 et 89.
 — par les préfixes, 58, 85 et 91.
 Compréhension, 141.
 Compte (origine), 50.
 Compte-gouttes, 304.
 Comput (origine), 50.
 Comte (origine), 56.
 Comté, 51 et 143.
 Concerto, 300.
 Concetti, 300.
 Conclure, 244.
 Conditionnel, 215 et 431.
 Conditionnel passé, 431.
 Condor, 12.
 Conduire (sa conjug.), 245.
 Confiance (origine), 51.
 Confiance (origine), 51.
 Confins, 299.
 Confire (sa conjug.), 245.
 Confiteur, 300.
 Confortable, 12.
 Conjonction (de la), 265.
 Conjonctions de coordination, 267.
 Conjonctions de subordination, 267.
 Conjonctions simples, 265.
 Conjonctives (locutions), 266.
 Conjugaison, 192.
 Connaitre, 245.
 Connétable (origine), 56.
 Conque (origine), 52.
 Conserver, 40.
 Considérer (sa conjug.), 231.
 Consonne double, 26.
 Consonnes, 20, 24 et 38.
 Consonnes composées, 24.
 Constant (origine), 52.
 Continues (consonnes), 25.
 Contra (préfixe), 86.
 Contre, 36 et 262.
 Contre (préfixe), 39.
 Contre-allée, 304.
 — -amiral, 304.
 — -coup, 304.
 Contredire (sa conjug.), 246.
 Contre-ordre, 304.
 — -partie, 304.
 Convaincant, convainquant, 381.
 Coq-à-l'âne, 302.
 Coque (origine), 52.
 Cor (origine), 40.
 Corbleu (origine), 269.
 Cordes vocales, 19 et 20.
 Cordonnier (origine), 13.
 Cornac, 12.
 Corridor, 11.
 Corriger (sa conjug.), 232.
 Corsaire, 9.
 Corse (dialecte), 1.
 Cosmographie, 90.
 Côtayer (sa conjug.), 235.
 Cottage, 12.
 Cotte, 5.
 Cou (origine), 43.
 Couché (participe), 390.
 Coudoyer (sa conjug.), 253.
 Coudre (origine), 42.
 Coudre (sa conjug.), 245.
 Couleur (origine), 57.
 Couleur (adjectifs de), 320.
 Couleur voyante, 380.
 Coupe-gorge, 304.
 Couple, 295.
 Couplet, 479.
 Courir (sa conjug.), 235.
 Coursier (origine), 131.
 Court-vêtu, 315.
 Couru (participe), 390.
 Coûtant (origine), 52.
 Couteau, 41.
 Coûté (participe), 390.
 Coûte que coûte, 347.
 Couvercle, 44.
 Couvre-feu, 304.
 Crac (origine), 13.
 Craindre (sa conjug.), 245.
 Crampon, 5.
 Créance (origine), 51.
 Crèche, 6.
 Crédence (origine), 51.
 Crédo, 201.
 Créer (sa conjug.), 232.
 Crêpe (ses deux genres), 291.
 Crêper (origine), 52.
 Crête (origine), 53.
 Crève-cœur, 304.
 Crever (sa conjug.), 231.
 Crin, 36 et 44.
 Crisper (origine), 52.
 Critérium, 300.
 Critique, 291.
 Croasser (origine), 15.
 Croire (sa conjug.), 245.
 Croisade (origine), 9.
 Croitre (origine), 42.
 Croitre (sa conjug.), 246.
 Croquer (origine), 15.
 Crypte (origine), 52.
 Cueillette (origine), 52.
 Cueillir (sa conjug.), 236.
 Cuir (origine), 47.
 Cuisson (origine), 53.
 Cuit (origine), 56.
 Cuiteur (suffixe), 86.
 Culture (suffixe), 85.
 Cumuler (origine), 51.
 Curaçao, 13.
 Cure, 43.
 Cure-dents, 303.

D

- D** (prononciation), 100, 105 et 113.
 Dahlia (origine), 13.
 Dais, 52.
 Damas, 13.
 Dame (origine), 51.
 Dammartin (origine), 56.
 Dampierre (origine), 56.
 Dandy, 12.
 DANGEAU (abbé de), 24 et 28.
 Dans (prépos.), 262 et 427.
 Dard, 5.
 Dartre, 4.
 Dauphinois (dialecte), 8.
 Davantage, 256 et 410.
 De (préfixe), 59.
 — (préposit.), 262 et 424.
 Débarcadère, 11.
 Débet, 300.
 Débit, 50.
 Déblayer (sa conjug.), 234.
 Deçà (origine), 254.
 Deçà, delà (syntaxe), 400.
 Décasyllabes (vers), 477.
 Déchoir (sa conjug.), 240.
 Décime (origine), 50.
 Décimètre, 92.
 Déclinaison française, 138.
 Décombres, 299.
 Dedans, dehors (synt.), 400.
 Dédire (sa conjug.), 246.
 Dédommager (sa conj.), 232.
 Défectifs (verbes), 230.
 Défendeur (féminin de), 146.
 Déficit, 300.
 Défrayer (sa conjug.), 234.
 Degrés de signification dans les adjectifs, 165.
 Degrés de signification dans les adverbes, 235.
 Déjà (origine), 234.
 De là (origine), 234.
 Délayer, 234.
 Délectant (origine), 53.
 Délice (ses deux genres), 294.
 Déluré (origine), 96.
 Demain (origine), 234.
 Demander raison, 310.
 Demandeur (féminin de), 146.
 Demeurer (origine), 203.
 Demi, 317.
 Denier, 37.
 Dentales (consonnes), 20, 25 et 41.
 Denteler (sa conjug.), 231.
 Dénudé, 51.
 Dénué, 51.
 Dépens, 299.
 Déplacer (sa conjug.), 232.
 Déployer (sa conjug.), 235.
 Déprécier, 52.
 Dépriser, 52.
 Depuis (origine), 262.
 Dérivation, 55 et 61.
 — des adjectifs, 77.
 — des adverbes, 82.
 — des noms, 61.
 — des verbes, 80.
 Derme, 89.
 Dernier-né, 315.
 Derrière, 262.
 Des, dès, 261.
 Dès (origine), 262.
 Désagréger (sa conjug.), 232.
 Désigner (origine), 52.
 Désormais, 254.
 Dessiner (origine), 52.
 Dessous (origine), 254.
 Dessus (origine), 254.
 Dessus, dessous (synt.), 400.
 Détroit (origine), 52.
 Dette (origine), 40 et 50.
 Deux-points, 132.
 Devancer (sa conjug.), 232.
 Devant, 262 et 429.
 Devers, 434.
 Devin (origine), 52.
 Deviser (origine), 52.
 Devoir (origine), 37.
 Dia (préfixe), 91.
 Dialectes de la langue d'oc, 8.
 Dialectes de la langue d'oïl, 9.
 Dialectes (mots français empruntés aux), 9 et 10.
 Diantre (origine), 269.
 DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE, 100 et 115.
 Didactique, 89.
 Différant, différent, 381.
 Différer (sa conjug.), 231.
 Digue, 5.
 Dilettante, 53.
 Dimanche (origine), 56.
 Dime (origine), 50.
 Diminutifs (suffixes), 100.
 Dinde (genre), 143.
 Diorama, 301.
 Diphtongues, 23.
 Dire (sa conjug.), 246.
 Direct (origine), 52.
 Dis (préfixe latin), 86.
 Disque, 52.
 Dissimilation, 46.
 Dissyllabe, 18.
 Distique, 478.
 District (origine), 52.
 Diurne, 52.
 Divergeant, divergent, 381.
 Divin (origine), 52.
 Diviser (origine), 52.
 Dix (origine), 166.
 Dizain, 480.
 Dock, 12.
 Doléances, 299.
 DOLER (Et.), 100 et 127.
 Domestique (origine), 151.
 Domino, 300.
 Don (origine), 41.
 Donc (origine), 265.
 Donner, 38.
 Dont, d'où, 349.
 Dont, 181 et 349.
 Dorade, 9.
 Dorénavant, 254.
 Dormi (participe), 391.
 Dormir (sa conjug.), 236.
 Doter (origine), 51.
 Double (origine), 47.
 Doubler (origine), 3.
 Doublets, 50.
 Douer (origine), 51.
 Douze (origine), 167.
 Drainer (origine), 12.
 Drelin (origine), 13.
 Dresse, 37.
 Droit (origine), 52.
 Dru, 4.
 Du, de la, des, devant un nom partitif, 310.
 Dû (participe), 395.
 Duègne, 54.
 Duire (sa conjug.), 246.
 Dune, 4.
 Duo, 300.
 Duplicata, 300.
 Durant, 263 et 419.
 Durer, 58 et 47.
 Dys (préfixe grec), 91.

E

- E** (prononciation), 22, 99, 102 et 110.
 E d'appui, 35.
 E muet (dans les vers), 465 et 467.
 E (préfixe), 59.
 E (suffixe), 67 et 78.
 Eau (suffixe), 73.
 Ebahir (origine), 13.
 Ebène (genre), 143.
 Ebrécher (sa conjug.), 251.
 Écaille, 10.
 Écarteler (sa conjug.), 231.
 Ecce homo, 301.
 Échanson, 5.

- Écharpe, 6.
 Échec, 11.
 Échevin, 5.
 Échine, 6.
 Écho (ses deux genres), 291.
 Échoir (sa conj.), 241.
 Échoppe, 6.
 Éclair (genre), 143.
 Éclouer (sa conj.), 253.
 Éclorre (sa conj.), 246.
 École (origine), 41.
 Écolier (origine), 53.
 Écouter (origine), 51.
 Écrevisse, 6.
 Écrire (sa conj.), 246.
 Écrit (origine), 41.
 Écritoire (genre), 143.
 Écrivain méchant, méchant écrivain, 316.
 Écume, 5.
 Êe (suffixe), 67.
 Effacer (sa conj.), 252.
 Effrayer (sa conj.), 254.
 Égayer (sa conj.), 254.
 Église (origine), 5.
 Electro-aimant, 502.
 Éliison (de l'), 467.
 Élixir, 11.
 Ellipse (figure), 281.
 Embargo, 300.
 Émeri, 5.
 Empaqueter (sa conj.), 231.
 Empiéter (sa conj.), 231.
 Emploi des modes et des temps, 369.
 Employer, 51 et 233.
 Emporter, 48.
 En (origine), 254.
 En (préfixe), 59.
 En (préfixe grec), 91.
 En (prépos.), 262 et 428.
 En (prononciation), 111 et 112.
 En (pronom), 174 et 338.
 En (adverbe), 254 et 401.
 En devant un participe présent, 382 et 428.
 En mettre la main au feu, 463.
 Enchevêtrer (origine), 96.
 Encore, 27, 255 et 266.
 Encroûter (origine), 52.
 Enfance, 43.
 Enfant, 295.
 Enfer, 40.
 Enfler, 41.
 Enfoncer (sa conj.), 252.
 Enjambement (de l'), 475.
 Enlacer (sa conj.), 252.
 Enlever (sa conj.), 251.
 Ennemi juré, 385.
 Enrayer (sa conj.), 254.
 Enseigne, 291.
 Ensemble (orig.), 48 et 255.
 Ensemencer (sa conj.), 252.
 Ensorceler (sa conj.), 251.
 Ent (prononciation), 111.
 Entendant (origine), 52.
 Entendre raillerie, 310.
 Entier (origine), 52.
 Entr'acte, 304.
 Entrailles, 299.
 Entrave, 53.
 Entre (préfixe), 59.
 Entre (prép.), 262 et 450.
 Entre chien et loup, 461.
 Entre-colonne, 304.
 Envers (origine), 52.
 Envers, 262 et 455.
 En vouloir à quelqu'un, 338.
 Envoyer (sa conj.), 253.
 Épagneul, 11.
 Épeler (sa conj.), 251.
 Épervier, 6.
 Épi (préfixe grec), 91.
 Épiderme (genre), 143.
 Épier, 5.
 Épigramme (genre), 143.
 Épigraphe (genre), 144.
 Épilogue (genre), 143.
 Épine (origine), 56 et 42.
 Épisode (genre), 143.
 Épistolaire, 53.
 Épistolier, 53.
 Épitaphe (genre), 144.
 Éponger (sa conj.), 252.
 Épousailles, 299.
 Épouse, 41 et 48.
 Épousseter (sa conj.), 251.
 Équivalent, équivalent, 381.
 Équivoque (genre), 144.
 Er (suffixe), 68, 78 et 81.
 Erie (suffixe), 68.
 Errata, 300.
 Esclandre, 46 et 143.
 Escrime, 11.
 Espérer (sa conj.), 251.
 Esque (suffixe), 88.
 Esquif, 5.
 Essaim (origine), 50.
 Essayer (sa conj.), 254.
 Esse (suffixe), 68.
 Essuyer (sa conj.), 253.
 Est, 5.
 ESTIENNE (les), 100, 109, etc.
 Esturgeon, 6.
 Et, ette (suffixes), 74 et 78.
 Et (origine), 265.
 État (origine), 41.
 Étayer (sa conj.), 254.
 Étendue des noms, 141.
 Étinceler (sa conj.), 251.
 Étique, 87.
 Étiqueter (sa conj.), 251.
 Étranger (mots français venus de l'), 10.
 Être (origine), 42.
 Être (sa conj.), 197.
 Être sur les dents, 463.
 Étudier (sa conj.), 252.
 Étymologique (analyse), 287.
 Eu (prononciation), 23, 99 et 104.
 Eu (participe), 395.
 Eu (préfixe grec), 91.
 Eur (suffixe), 69.
 Euse (suffixe), 69 et 78.
 Eut (origine), 54.
 Eux (origine), 175.
 Eux (suffixe), 78.
 Ex (préfixe), 86.
 Exagérer (sa conj.), 251.
 Examen (origine), 50.
 Excédant, excédent, 381.
 Excellent, excellent, 381.
 Excepté (prépos.), 263.
 Exeat, 300.
 Exemple (genre), 143.
 Exorde (genre), 143.
 Expédiant, expédient, 381.
 Explosives (consonnes), 25.
 Exprès (origine), 255.
 Extase (genre), 144.
 Extension de sens, 95.
 Extra (préfixe), 86.
 Extravagant, extravagant, 381.
 Ex-voto, 301.

F

- F (prononciation), 112.
 Fabricant, fabricant, 381.
 Face, 44.
 Fâcher (origine), 9.
 Façon (origine), 53.
 Faction (origine), 53.
 Factotum, 300.
 Factum, 300.
 Faille, 10.
 Faillir, 256.
 Faire (sa conj.), 246.
 Faire pièce à quelqu'un, 462.
 — blanc de son épée, 463.
 Fait, 394.
 Fait à la diable, 460.
 Falaise, 5.
 Falloir (sa conj.), 241.
 Famille de mots, 92.
 Fanfan (origine), 13.
 Fanfare (origine), 13.
 Fantassin, 11.

Faquin, 11.
 Farine, 57.
 Fashionable, 12.
 Passe (origine), 34 et 44.
 Fat (origine), 9.
 Fatigant, fatigant, 581.
 Faucon, 44.
 Faufilet (origine), 60.
 Fée, 41.
 Féminin des adjectifs, 158.
 — des noms, 145.
 Fenêtre, 42.
 Fère (suffixe), 85.
 Férier (sa conjug.), 256.
 Fermées (voyelles), 21 et 31.
 Fête, 42.
 Fête-Dieu, 502.
 Feu, 318.
 Feuille (origine), 96.
 Feuilletter (sa conjug.), 231.
 Feutre, 6.
 Fève (orig.), 53, 59 et 40.
 Fiançailles, 299.
 Ficeler (sa conjug.), 231.
 Fief, 5.
 Fier (suffixe), 85.
 Figures de grammaire, 280.
 Fil (origine), 36.
 Fille (origine), 40 et 47.
 Finir (origine), 57.
 Finir (sa conjug.), 204.
 Fique (suffixe), 85.
 Flairer, 45.
 Flamande (langue), 1.
 Flaque, 10.
 Flèche, 5.
 Fleurir, 234.
 Flic, flac (origine), 13.
 Florissant, 234.
 Foc, 5.
 Fois (origine), 254.
 Foison (origine), 53.
 Folio, 300.
 Fonts baptismaux, 162.
 For (préfixe), 60.
 Forçat, 9.
 Force, 43.
 Forcené (origine), 262.
 Forcer (sa conjug.), 232.
 Fors (origine), 60.
 Forte, 300.
 Fortune, 37.
 Fosses nasales, 19.
 Foudre, 293 et 295.
 Foudroyer (sa conjug.), 235.
 Four (origine), 48.
 Fourmi-lion, 302.
 Foyer (origine), 57.
 FRAGMENT DE VALENCIENNES, 7.
 Frais, 299.
 Framboise, 6.

Franc, 5.
 Franc de port, 319.
 — tireur, 305.
 Francien (dialecte), 9 et 45.
 Franco-provençaux (dialectes), 2, 8, 51 et 55.
 Frater, 300.
 Frayer (sa conjug.), 234.
 Fresque, 11.
 Fret, 5.
 Freux, 6.
 Friction (origine), 53.
 Frire (sa conjug.), 247.
 Frisson (origine), 55.
 Froid (origine), 45.
 Froisser, 56 et 58.
 Fromage, 42 et 44.
 Front, 42.
 Frontière (origine), 96.
 Froufrou (origine), 13.
 Fruit, 36.
 Fuchsia (origine), 13.
 Fuge (suffixe), 85.
 Fuir (sa conjug.), 256.
 Funérailles, 209.
 Fureter (sa conjug.), 231.
 Fusion (origine), 55.
 Futur (temps), 214.

G

G (prononciation), 114.
 Gabarit, 9.
 Gabelle, 5.
 Gaffe, 5.
 Gagne-pain, 304.
 — petit, 305.
 Gallicisme, 439.
 Gallo-romain, 302.
 Galon, 11.
 Gamin, 11.
 Gamme, 89.
 Gangue, 11.
 Garant, 5.
 Garde (genre), 291.
 Garde assermenté, 385.
 — -chasse, 304.
 Garder, 45.
 Gargote (origine), 12.
 Gascon (dialecte), 2 et 8.
 Gastrique, 89.
 Gastronomes (origine), 90.
 Gauche, 6.
 Gaze, 13.
 Gazelle, 11.
 Geler (sa conjug.), 234.
 Genre (origine), 45.
 Genou, 149.
 Genre (du), 142 et 290.
 Gens (ses deux genres), 297.
 Géographie, 290.
 Gerçer (sa conjug.), 232.
 Germaniques (mots passés en français), 5.
 Gêrondif, 582.
 Gésir, 257.
 Girafe, 11.
 Girofle (genre), 145.
 Glacier (sa conjug.), 232.
 GLOSSAIRE DE CASSEL, 6.
 GLOSES DE REICHENAU, 6.
 Glotte, 19 et 20.
 Glou-glou (origine), 15.
 Gobe-mouches, 504.
 Golfe, 5.
 Gomme-résine, 302.
 Gouffre, 5.
 Goujon (origine), 41.
 Goupillon (origine), 65 et 96.
 Goutte, 258.
 Grain (origine), 45.
 Grammaire, 15.
 Grammairiens français, 100 et 116.
 Grand, 162.
 Grandcombe, 162.
 Grand'mère, 162.
 Granville, 162.
 Grasseyer (sa conjug.), 234.
 Gratis (origine), 255.
 Grave (origine), 52.
 Cree (mots français tirés du), 4 et 89.
 Grec, 160.
 Gréer (sa conjug.), 232.
 Greffe, 291.
 Grenade (orig.), 9.
 Grenat (origine), 9.
 Grève, 4.
 Grief (origine), 50 et 53.
 Grincer (sa conjug.), 232.
 Grog (origine), 12.
 Grotte (origine), 52.
 Groupement des vers, 480.
 Guère, 256.
 Guerre, 5.
 Guerroyer (sa conjug.), 233.
 Gueule (origine), 56 et 45.
 Guide (ses deux genres), 291.
 Guillemets, 154.
 Guillemet (origine), 15.
 Guinée, 13.
 Guitare, 11.

H

H (prononciation), 26.
 H latin (sa disparition), 39.
 Hache, 27.

Haïr (origine), 6.
 Haïr (sa conjug.), 254.
 Halte, 5.
 Hanse et ses dérivés, 27.
 Haras, 11.
 Harceler (sa conjug.), 254.
 Hardes, 209.
 Harnais, 96.
 Hasard, 11.
 Hauban, 5.
 Haubert, 5.
 Hausser, 27.
 Haut, 27.
 Havresac, 12.
 Heaume, 5 et 59.
 Hectomètre, 92.
 Hélas, 269.
 Hémisphère (genre), 143.
 Hémistiche, 143 et 470.
 Heptasyllabes (vers), 478.
 Héraut, 5 — (ses dérivés), 27.
 Herbe (origine), 39 et 40.
 Héréditaire (origine), 55.
 Hérissier, 27.
 Hérisson, 27.
 Héritier (origine), 55.
 Hermine, 27.
 Héros et ses dérivés, 27.
 Hétéroclite, 90.
 Heur, 27, 59 et 45.
 Heure (origine), 56.
 Hexasyllabes (vers), 478.
 Hiatus (de l'), 468.
 Hièble, 27.
 Hier (origine), 255.
 Hippique, 89.
 Hippophage, 90.
 Hiver (origine), 57 et 40.
 Homard, 6.
 Hombre, 54.
 Homme (origine), 56 et 48.
 Homme avisé, 385.
 — bon, bon homme, 316.
 — brave, brave homme, 316.
 Homme de sac et de corde, 462.
 Homme dissimulé, 385.
 — entendu, 385.
 — grand, grand homme, 316.
 Homme honnête, honnête homme, 317.
 Homme passionné, 385.
 — pauvre, pauvre homme, 317.
 Homographes, 120.
 Homonymes, 120.
 Homophones, 120.
 Honnir, 6.
 Hôpital (origine), 51.

Horloge, 144.
 Hormis, 265 et 430.
 Hors (préposit.), 262 et 430.
 — (préfixe), 60.
 Hôte (origine), 51.
 Hôtel-Dieu, 502.
 Houille, 10.
 Houlette, 27.
 Hourra, 12.
 Huer (origine), 15.
 Huile, 27.
 Huis, 27.
 Huissier (origine), 96.
 Huit (origine), 27 et 166.
 Huitain, 480.
 Huitième, 27.
 Huitre, 27.
 Hune, 5.
 Huppe, 27.
 Hurier, 27.
 Hyacinthe (origine), 52.
 Hydrographie, 90.
 Hydrophobe, 90.
 Hyménée (genre), 143.
 Hymne, 296.
 Hyper (préfixe grec), 91.
 Hypo (préfixe grec), 91.

I

I (prononciation), 99, 102 et 410.
 Y (quantité), 467.
 Ia (quantité), 466.
 Iai (quantité), 466.
 Ian (quantité), 466.
 Iant (quantité), 466.
 Iau (quantité), 466.
 Ible (suffixe), 79.
 Icelui, icelle, 179.
 Ichtyophage, 90.
 Ici (origine), 254 et 402.
 Idées latentes du langage, 64.
 Idiotismes, 459.
 Idole (genre), 144.
 Ie (suffixe), 70.
 Ié (quantité), 466.
 Iè (quantité), 466.
 Ied (quantité), 466.
 Ief (quantité), 466.
 Iel (quantité), 466.
 Ien (quantité), 466.
 — (suffixe), 70.
 Ient (quantité), 466.
 Ier (quantité), 466.
 Ière (quantité), 466.
 Iet (quantité), 466.
 Ieu (quantité), 466.
 Iez (quantité), 466.

If (suffixe), 79.
 If (origine), 6.
 Il a fait des siennes, 529.
 Il fait beau, 529.
 — n'en fait pas d'autres, 529.
 Il va mieux, 403.
 — y a, 401.
 Image, 144.
 Imaginé (participe), 595.
 Imbroglia, 500.
 Immondices (genre), 144.
 Imparfait de l'ind., 215, 570.
 et 450.
 Imparfait du subj., 216.
 Impératif, 215 et 371.
 Impersonnels (verbes), 228.
 Impliquer (origine), 51.
 Impromptu, 500.
 In (préfixe), 86.
 In (suffixe), 79.
 Incendie (genre), 145.
 Inchoative (conjug.), 192.
 Inclinaison (origine), 53.
 Inclination (origine), 53.
 Incruster (origine), 52.
 Indicatif présent, 212 et 569.
 Indice (genre), 143.
 Indienne (origine), 15.
 Indigo, 11.
 Infinitif, 216 et 458.
 Influencer (sa conjug.), 252.
 In-folio, 501.
 Initier (sa conjug.), 252.
 In-octavo, 501.
 In-pace, 501.
 In-quarto, 501.
 Inquiéter (sa conjug.), 251.
 Instantanées (consonn.), 35.
 Intègre (origine), 52.
 Intendant (origine), 52.
 Inter (préfixe), 86.
 Intercalée (proposition), 275.
 Intérim, 501.
 Interjection (de l'), 268.
 Interpréter (sa conjug.), 251.
 Interrogation indirecte, 274.
 Interroger (sa conjug.), 252.
 Intervalle (genre), 145.
 Intransitifs (verbes), 200.
 Intrigant, intrigant, 381.
 Inverse (origine), 52.
 Inversion (figure), 280.
 Io (quantité), 466.
 Ion (quantité), 466.
 Ique (suffixe), 79.
 Ir (suffixe), 81.
 Irréguliers (verbes), 250.
 Is (suffixe), 70.
 Ise (suffixe), 71.
 Isër (suffixe), 81.

Isme (suffixe), 88.
 Isothermie, 90.
 Iste (suffixe), 88.
 Isthme (genre), 143.
 Ite (suffixe grec), 92.

J

Jà (origine), 46 et 233.
 Jacinthe (origine), 52.
 Jadis (origine), 233.
 Jaloux, 46.
 Jamais (origine), 234.
 Jante, 4.
 Japper (origine), 13.
 Jarni (origine), 269.
 Jarret, 4.
 Jaser, 9.
 Jasmin, 11.
 JASMIN, 9.
 Jérémiade (origine), 13.
 Je soussigné, 334.
 Jeter (sa conjug.), 231.
 Jeudi (origine), 56.
 Jeune (origine), 46.
 Jod, 33 et 46.
 Joie (origine), 36, 45 et 46.
 Joindre, 46 et 247.
 Jonc, 48.
 Jonquille, 11.
 Joubarbe (origine), 56.
 Jour (origine), 43 et 46.
 Joyeux, 38.
 Juger (sa conjug.), 232.
 Juin, 36.
 Jujube (genre), 144.
 Jungle, 12.
 Jurée, 34.
 Jury, 12 et 34.
 Jusque (origine), 262.

K

Kermesse, 10.
 Kiosque, 11.
 Kirsch, 12.

L

L (prononciation), 27.
 L mouillé, 405 et 114.
 La (origine), 134.
 Là (origine), 234.
 La, 177.
 La bailler belle, la bailler
 bonne, 461.
 Labiales (consonnes), 20, 25
 et 40.

Lacérer (sa conjug.), 231.
 Lagune (origine), 11.
 Lai (origine), 52.
 Laid, 6.
 Laique (origine), 52.
 Laisser (origine), 45.
 Laissez-passer, 305.
 Laitue (origine), 43 et 44.
 Lancer (sa conjug.), 232.
 Lange (origine), 95.
 Langue d'oc, 8.
 — d'oïl, 8.
 — romane, 4.
 Languedocien (dialecte), 2
 et 8.
 La plupart (sujet), 358.
 Laquais, 11.
 Largo, 301.
 Larme (origine), 48.
 Larron (origine), 42 et 47.
 Larynx, 19 et 89.
 Latin classique, 2.
 — populaire, 2.
 Laurier-rose, 302.
 Lavabo, 301.
 Lazzi, 11 et 300.
 Le (article), 154.
 Le, la, les (origine), 154.
 Le, la, les (articles ou pro-
 noms), 177.
 Le (pronom), 176.
 Léans (origine), 234.
 L'échapper belle, 329 et 461.
 Lécher (sa conjug.), 231.
 Légat (origine), 52.
 Légué (origine), 52.
 Le mien, le tien, 340.
 Lendemain, 135.
 Le peu de, 359 et 397.
 Lequel (interrog.), 353.
 Lequel, laquelle, 181 et 543.
 Les (devant les noms pro-
 pres), 311.
 Lettres, 17.
 Lettres royaux, 162.
 Leur (accord de), 324.
 — (adjectif), 324.
 — (pronom), 175 et 335.
 Levain, 40.
 Lever (famille de), 95.
 — (sa conjug.), 231.
 Lévrier (origine), 37.
 Lexicographes français, 100.
 Lexicologie, 15 et 17.
 Lez (origine), 261.
 Libérer, 31 et 231.
 Libres (voyelles), 33.
 Licences poétiques, 475.
 Lief (origine), 30.
 Liège (origine), 93 et 95.
 Lier, 232.

Lierre (origine), 47.
 Lieue (origine), 4.
 Limousin (dialecte), 2 et 8.
 Linceul (origine), 95.
 Linge, 95 et 151.
 Lion (origine), 36.
 Liquides (consonnes), 27 et
 46.
 Lire (sa conjug.), 247.
 Lis (origine), 33.
 Lit (origine), 35.
 Lithographie, 90.
 Livre triste, triste livre, 317.
 Livre, 41, 47 et 293.
 Livrer (origine), 37 et 41.
 Locutions adverbiales, 239.
 — conjonctives, 266.
 — prépositives, 264.
 Loge, 6.
 Loger (sa conjug.), 232.
 Loi (origine), 35 et 46.
 Loin (origine), 234.
 LOIS DE GUILLAUME LE CONQUÉ-
 RANT, 7.
 Long (origine), 36 et 46.
 Longe, 45.
 Longues (voyelles), 21.
 Lorient (origine), 47.
 Lorrain (dialecte), 2, 9, 35,
 45 et 47.
 Lorsque (origine), 266.
 Loup, 145.
 Loup-garou, 302.
 Louve (origine), 145.
 Louvoyer (sa conjug.), 233.
 Loyer, 37.
 Luire, 247.
 Luisant, 38.
 Lumbago, 301.
 L'un l'autre, 183 et 355.
 — et l'autre, 355.
 — ou l'autre, 364.
 Lundi (origine), 56.
 Lunette, lunettes, 300.

M

M (prononciation), 27 et 101
 M latin final, 29.
 Macadam, 13.
 Macaroni, 300.
 Mâcher (origine), 51.
 Madras, 13.
 Magasin (origine), 11.
 Magister, 301.
 Magnificat, 301.
 Magnolier (origine), 13.
 Maille à partir (avoir), 462.
 Main, 48.
 Maintenir (origine), 37.

- Mais (origine), 263.
 Majuscules, 131.
 Mal, 255 et 403.
 Male (préfixe), 60.
 Malfaire (sa conjug.), 247.
 Malgré (origine), 262.
 Malin, 161.
 Malle-poste, 302.
 Maman (origine), 13.
 Manche, 291.
 Mandat (origine), 52.
 Mander (origine), 52.
 Mânes, 299.
 Manger (sa conjug.), 252.
 Manières d'exprimer le son
an, le son *in*, 24, 100, 101
 et 111.
 Manœuvre, 291.
 Manœuvrer (origine), 13.
 Mansarde (origine), 13.
 Maquignon (origine), 96.
 Marbre, 48.
 Marché (origine), 44.
 Mardi (origine), 56.
 Maréchal, 5.
 Marginales (consonnes), 25.
 Marmelade, 11.
 Marmotter, 13.
 Marquis, 5.
 Marsouin, 6.
 Marteler (sa conjug.), 231.
 Martin-pêcheur, 302.
 Mastiquer (origine), 51.
 Mat (origine), 11.
 Matelas, 11.
 Matériaux, 299.
 Maudire (sa conjug.), 246.
 Maugréer (sa conjug.), 246.
 Médire (sa conjug.), 246.
 Mêler, 44.
 Même, 173 et 325.
 Memento, 301.
 Mémoire, 291.
 Mémoire, 291.
 Mémoire, 291.
 Menacer (sa conjug.), 232.
 MÉNAGE, 100, etc.
 Ménager la chèvre et le
 chou, 463.
 Ménager (sa conjug.), 232.
 Mener (sa conjug.), 231.
 Ménestrel, 9.
 Ment (suffixe), 71 et 82.
 Mentir (sa conjug.), 237.
 Menue (origine), 52.
 Mer (origine), 34.
 Mer haute, haute mer, 317.
 Merci (genre), 296.
 Mercredi (origine), 56.
 Mérinos, 11.
 Més (préfixe), 60.
 Mesure, 41.
 Mesure (de la), 464.
 Méta (préfixe grec), 91.
 Métathèse, 46.
 Mettre (sa conjug.), 247.
 Meuble (origine), 41 et
 50.
 Meulière (origine), 53.
 MEYGRET, 116.
 Mi (préfixe), 60.
 Mi, 318.
 Miauler (origine), 13.
 Micromètre, 90.
 Mie (origine), 36 et 43.
 Mie (négation), 258.
 Mien (origine), 30.
 Mieux, 47, 255 et 403.
 Migraine, 5, 89.
 Mil, mille, 167 et 322.
 Minute (origine), 52.
 Miracle, 49.
 Miraculeux, 49.
 Miséréré, 301.
 Mistrat, 9.
 MISTRAL, 9.
 Mobile (origine), 50.
 Mode conditionnel, 371.
 — impératif, 371.
 — indicatif, 369.
 — infinitif, 372.
 — subjonctif, 372.
 Modeler (sa conjug.), 231.
 Modérer (sa conjug.), 231.
 Modes (ses genres), 291.
 Modes du verbe, 188.
 Modifications à introduire
 dans l'orthographe, 118.
 Mœurs, 299.
 Moi (origine), 175.
 Moi, toi, lui, eux (sujets),
 333.
 Moins, 257 et 410.
 Moins de deux, 359.
 Moisson, 43.
 Molaire (origine), 53.
 Mollesse (origine), 35.
 Mon (origine), 30 et 45.
 Mon, ton, son (pour *ma*, *ta*,
sa), 171.
 Mon, ton, son (remplacés
 par l'article), 323.
 Monarchie, 90.
 Monotithe, 90.
 Monosyllabe, 18.
 Monter sur ses grands che-
 vaux, 462.
 Moquer, 10.
 Morbleu (origine), 269.
 Morphologie, 15 et 137.
 Mort (origine), 36.
 Mort-né, 315.
 Mosquée, 11.
 Mots dérivés du grec, 4 et
 89.
 — de formation franç., 54.
 — d'origine étrangère, 10.
 — d'origine historique, 13.
 — d'origine populaire, 29.
 — d'origine savante, 12 et
 49.
 — invariables, 137.
 — variables, 137.
 Mou (origine), 36.
 Mouche (origine), 36.
 Mouchettes, 299.
 Moudre (sa conjug.), 247.
 Mouillées (consonnes), 26,
 105 et 114.
 Moule (ses deux genres), 293.
 Mourir (sa conjug.), 257.
 Mousse, 6 et 293.
 Mousseline (origine), 13.
 Mousson, 12.
 Mouton, 96.
 Mouvoir (sa conjug.), 241.
 Mouvoir (origine), 37.
 Moyen (origine), 46.
 Moyennant, 263.
 Mulâtre, 11.
 Mulet, 147.
 Mur (origine), 48.
 Museler (sa conjug.), 231.
 Muséum, 301.
 Musique chantante, 380.
 Myriamètre, 92.

N
 N (prononciation), 27.
 N mouillé, 26.
 Nabab, 12.
 Nacelle, 41.
 Nacre (genre); 144.
 Nacre, 11.
 Nager, 51 et 232.
 Naitre (sa conjug.), 248.
 Nankin, 13.
 Naviguer (origine), 51.
 Nasales (consonnes), 27 et
 48.
 Nasales doubles (valeur des),
 101.
 Nasales (voyelles), 23 et 34.
 Ne, 257 et 413.
 Ne (emploi de), 415.
 Néanmoins, 266.
 Nécrologie, 90.
 Nécrophore, 90.
 Nef (origine), 30 et 41.
 Négligeant, négligent, 381.
 Nègre, 54.
 Néologie, 90.

Ne plus savoir où donner de la tête, 461.
 Net, 42.
 Nettoyer (sa conjugaison), 235.
 Neuf (origine), 166.
 Neuvin, 480.
 Ne voilà-t-il pas, 436.
 Névralgie, 90.
 Ni, 265 et 438.
 Nicor, 100 et 129.
 Nicotine, 13.
 Nier (orig.), 54.
 Nippe, 299.
 Niveler (sa conjug.), 231.
 Noir (origine), 54.
 Noix, 44.
 Nom (origine), 48.
 Nom, 138 et 290.
 Noms collectifs, 140.
 — communs, 139.
 — composés, 301.
 — dérivés des adjectifs, 75.
 — dérivés des mots invariables, 77.
 — dérivés des participes, 76.
 — dérivés des verbes, 75.
 — désignant des couleurs, 320.
 — à double pluriel, 298.
 — empruntés aux langues étrangères, 300.
 — indéfinis, 183.
 — invariables, 299.
 — propres, 139.
 — propres (pluriel), 305.
 — de nombre (origine), 166.
 Nombre dans les noms (du), 148.
 — du verbe, 187.
 Nombriel, 47.
 Non (préfixe), 60.
 Non (adverbe de négation), 257 et 412.
 Non compris (prépos.), 263.
 Nonobstant, 263.
 Nord, 5.
 Normand (dialecte), 2, 9 et 45.
 Normandes (rimes), 472.
 Nota bene, 301.
 Nouer (origine), 58.
 Nourrir (origine), 38.
 Nourrisson (origine), 53.
 Nous (origine), 173.
 Nous (pour je), 176 et 327.
 Nouveau-né, 315.
 Nouveau-venu, 315.

Noyer, 253.
 Nu, 36, 42, 48 et 317.
 Nuancer (sa conjug.), 252.
 Nuir (sa conjug.), 248.
 Nuit (origine), 44.
 Nul, 36, 172 et 326.
 Nutrition (origine), 53.

O

O (prononciation), 99, 103 et 110.
 Oasis (genre), 144.
 Obélisque, 143.
 Obséder (sa conjug.), 231.
 Obsèques, 299.
 Obus, 12 et 143.
 Oc (langue d'), 8.
 Occire (sa conjug.), 248.
 Octave, 169 et 490.
 Octosyllabes, 477.
 Ode, 480.
 Œ (prononciation), 111.
 Oé (quantité), 466.
 Œil, 298.
 Œil-de-bœuf, 302.
 Œuf (origine), 36 et 41.
 Œuvre, 296.
 Office (ses deux genres), 291.
 Offrir (sa conjug.), 237.
 Oi (prononciation), 35, 98, 99 et 103.
 Oil (langue d'), 8 et 9.
 Qin (quantité), 467.
 Oir (suffixe), 71.
 Ois (suffixe), 79.
 Oiseau-mouche, 302.
 Ombre, 36, 41 et 293.
 Omnibus, 143.
 Omoplate, 144.
 On (orthog.), 27.
 On (suffixe), 71, 74 et 82.
 On, l'on, 183 et 553.
 Once (genre), 144.
 Onde, 44.
 On dit, 305.
 Ondoyer (sa conjug.), 233.
 Ongle (genre), 143.
 Onomatopée, 15.
 Onques (origine), 43 et 253.
 Onze, 27.
 Opéra, 300.
 Opérer, 51 et 231.
 Or, 265.
 Orange, 11.
 Orang-outang, 12.
 Oratorio, 300.
 Orbité (genre), 144.
 Oreille (origine), 44.

Orfèvre (origine), 56.
 Organe, 50 et 143.
 Orge, 27 et 296.
 Orgue, 50, 145 et 294.
 Orgueil, 6.
 Orisflamme, 56 et 144.
 Origine des noms propres, 131.
 — de s au pluriel, 148.
 Oripeau (origine), 56.
 Orthographe (histoire de l'), 107.
 Orthographe (origine), 90 et 108.
 Ortolan (origine), 9.
 Ose (suffixe grec), 92.
 Oser, 38.
 Osier, 5.
 Ot (suffixe), 74, 79 et 82.
 Où (adverbe), 401.
 Ou (conjonction), 265.
 Où (pronom), 182 et 350.
 Ou (prononciation), 104.
 Où (pron. interrog.), 353.
 Où (origine), 254.
 Ou (origine), 265.
 Oua (quantité), 467.
 Ouate, 27.
 Qué (quantité), 467.
 Quer (quantité), 467.
 Ouest, 5.
 Quette (quantité), 467.
 Oui, 8, 27, 257 et 412.
 Oui (quantité), 467.
 Oni-dire, 305.
 Quin (quantité), 467.
 Quir (origine), 37.
 Quir (sa conjug.), 237.
 Ouragan, 12.
 Ours (origine), 42.
 Outarde (origine), 56.
 Outre (origine), 60 et 262.
 Ouvertes (voyelles), 21 et 31.
 Ouvrer, 51.
 Ouvrier, 41.
 Ouvrir (sa conjug.), 238.
 Oyer (suffixe), 81.

P

P (prononciation), 112.
 Page (ses deux genres), 293.
 Pagode, 12.
 Païen (origine), 45.
 Pain (origine), 34.
 Païr, 47.
 Paire, 47.
 Paitre, 248.
 Palais (origine), 42.
 Palais, 20.
 Palanquin, 12.

- Palatales (consonnes), 20.
 25 et 43.
 Paléographie, 90.
 Palladium, 301.
 Palme (origine), 52.
 PALSgrave, 100 et 102.
 Pamphlet, 12.
 Panorama, 300.
 Pan pan (origine), 13.
 Paon (origine), 40.
 Papa (origine), 13.
 Pâque, 296.
 Paquebot, 12.
 Par, 60, 242, 262 et 431.
 Par (préfixe), 60.
 Para (préfixe grec), 91.
 Parafe (genre), 43.
 Paraître (sa conjug.), 248.
 Parallèle, 292.
 Parbleu (origine), 269.
 Parce que, par ce que, 440.
 Pare (suffixe), 85.
 Parenthèse, 135.
 Passé antérieur, 217.
 Passé simple, 214.
 Passé composé, 217.
 Paria, 12.
 Parler français comme, 463.
 Parmi, 262 et 431.
 Parol (genre), 144.
 Parole, 5.
 Paronymes, 122.
 Partager (sa conjug.), 232.
 Participe, 216, 252 et 376.
 Participe passé, 384.
 Participe présent, 377.
 Participe (proposition), 456.
 — d'un verbe à la forme active, 381.
 — d'un verbe à la forme passive, 386.
 Participe d'un verbe à la forme pronominale, 391.
 Participe d'un verbe intransitif, 389.
 — d'un verbe impersonnel, 391.
 — précédé de *en*, 396.
 — suivi d'un infinitif, 394.
 — entre deux *que*, 395.
 — avec un infinitif sous-entendu, 395.
 — complété par *le* tenant lieu d'une proposition, 396.
 — précédé de *le peu*, 397.
 Partir (sa conjug.), 238.
 Partout (origine), 234.
 Pas (origine), 34.
 Pas (adverbe), 238 et 413.
 Passé (préposition), 265.
 Passe-droit, 303.
 Passe-partout, 303.
 Passe-temps, 304.
 Passive (forme), 213.
 PASSION DE J.-C., 7.
 Pasteur (origine), 139.
 Pater, 300.
 Patère (genre), 144.
 Pathologie, 90.
 Patois, 2.
 Père (origine), 139.
 Paume (origine), 47 et 52.
 Pause (origine), 52.
 Payer (sa conjug.), 254.
 Pectoral (origine), 51.
 Peigne, 42.
 Peindre (sa conjug.), 248.
 Peine (origine), 55.
 Péter (sa conjug.), 251.
 PÈLERINAGE DE CHARLEMAGNE, 7.
 PELLETIER, 104 et 116.
 Pelouse (origine), 9.
 Pendant (prépos.), 267.
 Pendule, 292.
 Penser (origine), 52.
 Pensum, 300.
 Perce-neige, 304.
 Percer (sa conjug.), 232.
 Perche, 295.
 Père, 42.
 Péri (préfixe grec), 91.
 Période, 297.
 Perse (origine), 13.
 Persistance de l'accent latin, 52 et 53.
 Personne (négation), 258.
 Personne (pronom), 184.
 Personnes (les trois), 188.
 Persuadé (participe), 393.
 Pèse-lait, 304.
 Pesée (participe), 390.
 Peser, 52 et 251.
 Pétale (genre), 143.
 Petit-maitre, 305.
 Peu, 256 et 409.
 Peut-être (origine), 259.
 Ph (prononciation), 24, 112 et 116.
 Pharmacie, 89.
 Pharynx, 49 et 89.
 Phénomène, 89.
 Philotechnique, 90.
 Phonétique, 29.
 Photographie, 90.
 Phrase (de la), 272.
 Physique, 89.
 Piano, 300.
 Picard (dialecte), 2, 9 et 45.
 Pied (origine), 55.
 Pied-à-terre, 302.
 Piété (origine), 52.
 Pigment, 52.
 Piment, 32.
 Pince-sans-rire, 305.
 Pincer (sa conjug.), 232.
 Pintade, 11.
 Pire, 164.
 Pis, 164, 256 et 404.
 Pitié (origine), 52.
 Pizzicato, 301.
 Place de l'adverbe, 398.
 — des compléments, 368.
 Place du pronom complément, 335.
 Place du pronom sujet, 334.
 Place du sujet, 337.
 Place payante, 380.
 Placet, 300.
 Plaider, 42.
 Plaie (origine), 54 et 45.
 Plain (origine), 52.
 Plaindre (origine), 46.
 Plaindre (sa conjug.), 248.
 Plaire (sa conjug.), 248.
 Plan, plané (origine), 52.
 Plantain, 45.
 Plat, 5.
 Plate (origine), 21.
 Plate-bande, 303.
 Platine (genre), 145.
 Plein (origine), 35 et 48.
 Pléonasme, 89 et 281.
 Pleuré (participe), 390.
 Pleurer (origine), 205.
 Pleurs (genre), 142.
 Pleuvoir (sa conjug.), 241.
 Plomb (origine), 41.
 Plonger, 252.
 Plu (participe), 393.
 Pluriel des noms en *al*, 149.
 Pluriel des noms propres, 305.
 Plus, 42, 60, 256 et 410.
 Plus d'un, 359.
 Plus-que-parfait de l'indicatif, 217.
 Plus tôt, 405.
 Plutôt (origine), 255.
 Poêle, 295.
 Poil (origine), 35.
 Poisson (origine), 55.
 Point (orig.), 44.
 Point (adverbe), 257 et 413.
 Point (ponctuation), 152.
 — d'exclamation, 152.
 — d'interrogation, 152.
 — de suspension, 155.
 Point-virgule, 131.
 Poison, 38, 42, 53 et 142.
 Poisson, 57 et 44.
 Poitevin (dialecte), 2 et 9.
 Poitrail (origine), 51.

Poivre (origine), 40.
 Poix, 44.
 Polype (origine), 50.
 Polysyllabe, 18 et 90.
 Ponce, 44 et 48.
 Ponction (origine), 53.
 Ponctuation (origine), 130.
 Pont, 40.
 Porc-épic, 302.
 Porche (origine), 50.
 Port (origine), 31.
 Porte (orig.), 32 et 39.
 Porte-allumettes, 304.
 — clefs, 304.
 — drapeau, 304.
 — monnaie, 304.
 Porter aux nues, 463.
 Portique (origine), 50.
 PORT-ROYAL (Grammaire de), 115.
 Pose (origine), 52.
 Posséder (sa conjug.), 231.
 Possible, 319.
 Post (préfixe), 86.
 Poste, 293.
 Poste restante, 380.
 Post-scriptum, 301.
 Pot-de-vin, 302.
 Potion (origine), 53.
 Pou, 149.
 Poudre (origine), 40 et 41.
 Pouffer (origine), 13.
 Poulpe (origine), 50.
 Pour, 61.
 Pourceau, 44.
 Pourpre, 292.
 Pouvoir (sa conjug.), 241.
 Pré (préfixe), 87.
 Précaire (origine), 53.
 Précédant, précédent, 381.
 Préférer (sa conjug.), 231.
 Préfixes, 54.
 Préhension (origine), 53.
 Premices, 299.
 Premier (origine), 50, 53.
 Premier-né, 315.
 Prendre (sa conjug.), 249.
 Prendre sans vert, 463.
 Préposition (de la), 260.
 Prépositives (locutions), 264.
 Près (origine), 262.
 Près de, prêt à, 430.
 Président, président, 381.
 Presque (origine), 257.
 Presse-papier, 304.
 Présumé (participe), 395.
 Prête-nom, 303.
 Prêtre, 41.
 Préalu (participe), 392.
 Prie (origine), 35 et 45.
 Prie-Dieu, 304.

Prier (sa conjug.), 232.
 Prière (origine), 53.
 Primaire (origine), 50 et 53.
 Printemps (origine), 56.
 Prison (origine), 53.
 Pro (préfixe grec), 91.
 Pro (préfixe latin), 87.
 Procéder (sa conjug.), 231.
 Procès-verbal, 303.
 Proche, 319.
 Procréer (sa conjug.), 232.
 Projeter (sa conjug.), 231.
 Promener (sa conjug.), 231.
 Promouvoir, 241.
 Pronom (du), 174 et 350.
 Pronoms démonstratifs, 178 et 359.
 — explétifs, 359.
 — personnels, 174 et 331.
 — personnels sujets, 331.
 — personn. complém., 335.
 — possessifs, 179 et 342.
 — indéfinis, 183 et 333.
 — interrogatifs, 183 et 331.
 — relatifs, 181 et 343.
 Pronominale (forme), 224.
 Prononcer (sa conjug.), 232.
 Prononciation des consonnes, 100, 105, 112.
 Prononciation (histoire), 99.
 Proposition (de la), 271.
 Propositions (différentes sortes de), 273.
 — coordonnées, 271.
 — déterminatives, 277.
 — elliptiques, 272.
 — explicatives, 277.
 — indépendantes, 273.
 — infinitives, 272 et 455.
 — juxtaposées, 273.
 — participes, 272 et 435.
 — principales, 273.
 — subordonnées, 273, 442.
 Protéger (sa conjugaison), 232.
 Prototype, 90.
 Provençal (dialecte), 2, 8, 34 et 55.
 Prune (origine), 56.
 Pu (participe), 395.
 Puis (origine), 255.
 Puisque (origine), 266.
 Punch, 12.

Q

Q (prononciation), 114.
 Quai, 4.

Qualité des voyelles, 31.
 Quand, 265.
 Quand, quant à, 441.
 Quant à soi, 305.
 Quartz, 12.
 Quasi-délit, 304.
 Quatrain, 480.
 Quatre (origine), 166.
 Quatuor, 300.
 Que (conj.), 265, 438 et 445.
 — interrogatif, 185 et 352.
 — (pronom), 182 et 347.
 — (adverbe), 182.
 Quel, 183.
 Quelque, 326.
 Quelque chose, 295.
 Qu'en dira-t-on, 305.
 Quenouille, 47.
 Querir, 238.
 Qui, lequel, 181 et 343.
 Qui interrogatif, 183 et 351.
 — (pronom), 181 et 345.
 Quiconque, 183 et 355.
 Quidam, 300.
 Quinine, 12.
 Quinquina, 12.
 Quintel, 480.
 Quiproquo, 300.
 Quoi, 181 et 347.
 — interrogatif, 183 et 352.
 Quoique, quoi que, 440.
 Quolibet, 300.

R

R (prononciation), 27 et 113.
 R (différentes sortes de), 26.
 Racine des mots, 54.
 Radical, 54.
 Radis (origine), 9.
 Radouber, 5.
 Rage (orig.), 54.
 Ragréer (sa conjug.), 232.
 Rai (orig.), 54.
 Rail, 12.
 Raisin (origine), 35.
 Raison (origine), 37, 47 et 53.
 Ramage (origine), 97.
 Ramoner (origine), 96.
 RAMUS, 116.
 Ranger (sa conjug.), 232.
 Rappeler (sa conjug.), 231.
 Rate, 6.
 Ration (origine), 53.
 Ravager (sa conjug.), 232.
 Rayer (sa conjug.), 234.
 Re, ré (préfixes), 61 et 87.

Récépissé, 300.
 Recevoir (sa conjug.), 206.
 Recomposition romane, 55.
 Recouvrer (origine), 51.
 Recréer (sa conjug.), 252.
 Recto, 501.
 Récupérer (origine), 51.
 Redingote, 12.
 Redire (sa conjug.), 246.
 Régal (origine), 51.
 Réglisse (genre), 144.
 Régner (participe), 394.
 Régner (sa conjug.), 251.
 Reine-Claude, 302.
 Reine-marguerite, 302.
 Répéter (sa conjug.), 251.
 Rejeter (sa conjug.), 251.
 Relâche (genre), 145 et 292.
 Relâcher (origine), 52.
 Relaxer (origine), 52.
 Relayer (sa conjug.), 251.
 Reliquat, 300.
 Remblayer (sa conjug.), 251.
 Remise, 292.
 Renard, 6.
 Rendez-lui la pareille, 329.
 Rêne, 42.
 Renégat, 51.
 Renié (origine), 51.
 Renne, 12.
 Renoncer (sa conjug.), 252.
 Repentir (se), 226.
 Répéter (sa conjug.), 251.
 Répétition des pronoms, 352.
 Répit (origine), 52.
 Replier (origine), 51.
 Répliquer (origine), 51.
 Requiem, 501.
 Résidant, résident, 581.
 Résoudre (sa conjug.), 249.
 Respect, 52.
 Rétro (préfixe), 87.
 Réveille-matin, 305.
 Révéler (sa conjug.), 251.
 Revendiquer (origine), 51.
 Revenger (origine), 51.
 Ri (participe), 393.
 Riche, 6.
 Rie, 36.
 Rien, 48, 185 et 258.
 Rien moins que, 356.
 Rislard (origine), 15.
 Rime (origine), 52 et 474.
 Rime (de la), 464 et 471.
 Rimes croisées, 475.
 — embrassées, 475.
 — féminines, 471.
 — masculines, 471.
 — mêlées, 475.
 — normandes, 472.

Rimes plates, 475.
 — redoublées, 475.
 — riches, 472.
 — suffisantes, 472.
 — suivies, 475.
 Rincer (sa conjug.), 252.
 Rire, 249.
 Rive (origine), 59 et 40.
 Rochefort, 162.
 Rôder, 9.
 Roi (origine), 62.
 Rôle, 42.
 Romane (langue), 4 et 8.
 Romarin, 56.
 Rompre, 41 et 208.
 — en visière, 465.
 Ronce, 44.
 Rondeau, 480.
 Ronger (sa conjug.), 252.
 Rosaire (origine), 55.
 Rosat (origine), 52.
 Rose (origine), 52.
 Rosier (origine), 55.
 Rosse (origine), 12.
 Rossignol (origine), 63.
 Roture (origine), 52.
 Rouennerie (origine), 13.
 Rouergat (dialecte), 8.
 Rouge-gorge, 305.
 ROUMANILLE, 9.
 Royal (origine), 51.
 Rudoyer (sa conjug.), 252.
 Rue (origine), 45.
 Rue passante, 380.
 Ruisseler (sa conjug.), 251.
 Rupture (origine), 52.
 Ruser (origine), 9.
 Rythme (origine), 52.

S

S (prononciation), 100 et 113.
 Sabre (origine), 12.
 Sac (origine), 45.
 Saccager (sa conjug.), 252.
 Sache, 59.
 Sache (que je), 242 et 460.
 Safran, 11.
 Saillir (sa conjug.), 257.
 Sain, 41.
 Saindoux (origine), 56.
 Saintongeais (dialecte), 9.
 Sandaraque (genre), 144.
 Sanglier (origine), 151.
 Sanglot (origine), 46.
 Sangsue (origine), 56.
 Sans (origine), 262 et 455.
 Sans (préfixe), 64.
 Santé (origine), 57.
 Sapeur-pompier, 302.
 Satisfecit, 301.
 Sauf, 262.
 Saugrenu, 95.
 Saule, 6.
 Saupoudrer (origine), 57.
 Sauve-qui-peut, 305.
 Savoir (sa conjug.), 242.
 Savoyard, 6.
 Scander, 464.
 Scherzo, 300.
 Scolaire (origine), 55.
 Scrupule (origine), 95.
 Sécher (sa conjug.), 251.
 Se faire fort de, 162.
 Seigneur (origine), 159.
 Seize (origine), 56.
 Selon (origine), 262.
 Semaine (origine), 5.
 Sembler (origine), 57, 48, 49 et 51.
 Semer (origine), 251.
 Semi, 318.
 Semi-consonnes, 25.
 Sendre (vieux-fr.), 159.
 Sénéchal, 5.
 Sens dessus dessous, 401.
 Sens devant derrière, 401.
 Sente, 48.
 Sentinelle (genre), 144.
 Sentir (sa conjug.), 258.
 Seoir (sa conjug.), 242.
 Sept (origine), 55.
 Septuor, 300.
 Séraphin, 11.
 Sergent-major, 305.
 Serin, 5.
 SERMENTS DE STRASBOURG, 6 et 7.
 Serre-frein, 505.
 Servi (participe), 500.
 Servir (sa conjug.), 258.
 Seul (origine), 56.
 Si (adverbe), 257, 406 et 412.
 Si (conjonction), 265.
 Sieur, Seigneur, Sire, 159.
 Signes orthographiques, 126.
 Si j'étais que de vous, 460.
 Simuler, 49, 51.
 Six (origine), 166.
 Sixain, 480.
 Soi, 55, 175 et 353.
 Soi (emploi de), 358.
 Soi-disant, 305.
 Solde (ses deux genres), 292.
 Solo, 300.
 Somme (origine), 5 et 295.
 Sons du français, 17.
 Songe-cieux, 305.
 Songer (sa conjug.), 252.
 Sonantes (consonnes), 25.

Sonner (origine), 37.
 Sonnet, 482.
 Sonores (consonnes), 25.
 Sortir (sa conjug.), 238.
 Souabe, 22.
 Souci (origine), 56.
 Souffleter (sa conjug.), 231.
 Souffrir (sa conjug.), 238.
 Soulever (sa conjug.), 231.
 Souloir (sa conjug.), 242.
 Sourdes (consonnes), 25.
 Sourdre (sa conjug.), 249.
 Souris, 46 et 293.
 Sous, 41, 61, 262 et 434.
 Sous-ferme, 304.
 Sous-lieutenant, 304.
 Sous-officier, 304.
 Sous-préfet, 304.
 Sous-sol, 304.
 Souvent (origine), 61 et 235.
 Spécimen, 300.
 Stabat, 301.
 Stances, 480.
 Statistique de la langue française, 14.
 Statuaire, 292.
 Statu quo, 301.
 Stère, 89.
 Stipuler (origine), 95.
 Strass (origine), 15.
 Strophes, 480.
 Subjonctif, 188.
 — présent, 215 et 453.
 — imparfait, 216 et 453.
 — emploi des temps (du), 450.
 — passé, 453.
 — plus-que-parfait, 453.
 Succédé (participe), 393.
 Sud, 5.
 Suffixes, 54.
 — diminutifs, 100.
 Suffoquant, suffocant, 381.
 Suivant, 263.
 Suivre (sa conjug.), 249.
 Sujet, 277.
 — simple, 285.
 — complexe, 285.
 Sujets unis par *comme*, *ainsi que*, 332.
 Sujets unis par *ni*, *ou*, etc., 365.
 Sultan (origine), 11.
 Super (préfixe), 87.
 Superlatif, 165.
 Suppléer (sa conjug.), 232.
 Supposé (prépos.), 263.
 Supposé (participe), 393.
 Suppression de la voyelle brève, 32.
 Supra, 87.

Sur (origine), 262.
 Sur (préfixe), 61.
 Sur, 262 et 434.
 Syllabe, 18.
 — muette, 18 et 465.
 Syllepse (figure), 281.
 Sylvius (Jacques), 18.
 Syn (préfixe grec), 91.
 Synonymes, 124.
 Syntaxe, 15 et 271.
 — (division), 288.
 — des mots, 289.
 — du nom, 292.
 — de l'article, 308.
 — de l'adjectif, 314.
 — du pronom, 350.
 — du verbe, 337.
 — du participe, 376.
 — de l'adverbe, 398.
 — de la préposition, 419.
 — de la conjonction, 437.
 — des propositions, 444.

T

T (prononc.), 112 et 113.
 T (dans *aime-t il*), 212.
 Tableau des sons du français, 26.
 — des consonnes du latin vulgaire, 38.
 Taffetas, 11.
 Taire (sa conjug.), 250.
 Tamarin, 11.
 Tandis, 255.
 Tant, 256, 408.
 Tantôt (origine), 254.
 Tantum ergo, 301.
 Taon (origine), 40.
 Tapioca, 12.
 Tard (origine), 255.
 Tarder, 41.
 Targette (origine), 96.
 Tartuffe (origine), 13.
 Tatouer, 12.
 Taupe, 40.
 Taupe-grillon, 302.
 Té (suffixe), 71.
 Technique, 89.
 Te Deum, 301.
 Tel (origine), 30, 41 et 47.
 Tel, 185.
 Télégraphe, 90.
 Téléphone, 90.
 Tellement (origine), 237.
 Témoin, 48 et 299.
 Tempérer (sa conjug.), 231.
 Temps des verbes, 189.
 — composés, 217.
 — simples, 216.

Temps surcomposés, 217.
 Tendre, 48.
 Ténèbres, 299.
 Tépîr, 238.
 Tenir bon, 461.
 Tenir tête, 310.
 Ténor, 301.
 Tentatives de réformes orthographiques, 115.
 Tercet, 480.
 Terme (origine), 48.
 Terme propre, propre terme, 317.
 Terminaison, 187.
 Terre (origine), 47.
 Terre-plein, 303.
 Tête (origine), 95.
 Tête-à-tête, 302.
 Th (prononciation), 24.
 Thé, 12.
 Thème, 89.
 Théologie, 90.
 Théorie, 89.
 Thermomètre, 90.
 Tibia, 301.
 Tiers (origine), 35.
 Tilbury, 300.
 Timbre-poste, 302.
 Tirez, 154.
 Triste, 250.
 Toilette (origine), 96.
 Tolérer (sa conjug.), 251.
 Tomber (sa conjug.), 222.
 Tondre, 42.
 Tonneau, 54.
 Tonner (sa conjug.), 229.
 Tory, 300.
 TORY (Geoffroy), 100, 127 et 128.
 Tôt (origine), 235.
 Touchant (prépos.), 263.
 Tour, 56 et 293.
 Tout, 327.
 Tout à coup, tout d'un coup, 403.
 Tracer (sa conjug.), 232.
 Trachée-artère, 19.
 Tragi-comédie, 302.
 Traire, 250.
 Trait d'union, 128.
 Tramway, 300.
 Trans (préfixe), 87.
 Transir (sa conjug.), 239.
 Transitifs (verbes), 200.
 Trapeze, 89.
 Travail, 298.
 Tréma, 127.
 Très (origine), 237.
 Très (préfixe), 61.
 Tressaillir (sa conjug.), 259.
 Trigonométrie, 90.

Trinquer, 12.
 Trio, 300.
 Trissyllabe, 18.
 Trogne, 4.
 Trompe-l'œil, 304.
 Tromper (origine), 96.
 Trompette, 292.
 Trop (origine), 257.
 Trouble-fête, 304.
 Troubler, 46.
 Truand, 4.
 Truie, 36 et 46.
 Tu (participe), 392.
 Tude (suffixe), 89.
 Tunnel, 12 et 54.
 Turban, 11.
 Tutoiement, 177.
 Tutoyer (sa conjug.), 235.

U

U (prononciation), 56, 99, 104 et 110.
 U (suffixe), 79.
 Ua (quantité), 467.
 Ué (quantité), 467.
 Uel (quantité), 467.
 Uer (quantité), 467.
 Uet (quantité), 467.
 Ueur (quantité), 467.
 Ui (quantité), 467.
 Uicère (genre), 143.
 Ule (suffixe), 89.
 Ultimatum, 301.
 Ultra (préfixe), 87.
 Un, une, 166 et 321.
 Une bonne moitié, 463.
 Ure (suffixe), 72.
 Ustensile (genre), 143.

V

Vache (origine), 34.
 Vade-mecum, 301.
 Va-et-vient, 303.
 Vaguemestre, 12.
 Vague (ses deux genres), 293.
 Vaincre, 250.
 Vair (origine), 33.
 Valoir (sa conjug.), 242.
 Valser, 12.
 Valu (participe), 390.
 Vapeur, 292.
 Vaquant, vacant, 381.
 Vase (ses deux genres), 293.
 Vacluse (origine), 56.
 VAUGELAS, 100, etc.
 Vécu (participe), 391.

Végéter (sa conjug.), 231.
 Velours (origine), 95.
 Vendange (origine), 35 et 48.
 Vendre (origine), 35.
 Vendredi (origine), 56.
 Vénérer (sa conjug.), 231.
 Venger (sa conjug.), 232.
 Venir, 239.
 Vent (origine), 35 et 48.
 Vente (origine), 42.
 Vêpres, 299.
 Ver (origine), 48.
 Verbe (du), 186.
 Verbes conjugués interrogativement, 210.
 Verbes conjugués négativement, 211.
 — défectifs, 230.
 — intransitifs, 200.
 — transitifs, 200.
 — suivis d'un attribut, 366.
 — en *cer*, *ger*, etc., 232.
 — en *ler*, *ter*, 231.
 Verdict, 12.
 Verge, 45.
 Verger, 47.
 Vergogne, 44.
 Vergue, 9.
 Vérifier (sa conjug.), 232.
 Vers (prépos.), 262 et 434.
 Versification, 464.
 Vers alexandrins, 476.
 Vers de différentes mesures, 476 à 479.
 — libres, 479.
 — mesurés, 476.
 Verser, 41.
 Vert, 35 et 42.
 Vertigo, 300.
 Vertu (origine), 40.
 Vestige (genre), 145.
 Vêtir (sa conjug.), 239.
 Vêto, 301.
 Viande, 96.
 Vice (préfixe), 87.
 — amiral, 304.
 — recteur, 304.
 — roi, 304.
 Vide-poche 304.
 VIE DE SAINT ALEXIS, 7.
 VIE DE SAINT LÉGER, 7.
 Vieille, 42.
 Villanelle, 480.
 Vingt, 321.
 Vingt (numération par), 4.
 Violant, violent, 381.
 Viorne, 40.
 Virago, 301.
 Virelai, 480.

Virgule, 130.
 Visa, 301.
 Vis-à-vis, 264 et 435.
 Vivat, 300.
 Vivre (origine), 40.
 Vivre (sa conjug.), 250.
 Vivres, 299.
 Vocabulaire (formation du), 29.
 Vocalisation de L, 47 et 100.
 Voici, voilà, 263, 419 et 455.
 Voile, 492.
 Voile du palais, 19 et 20.
 Voir (origine), 41.
 Voir (sa conjug.), 242.
 Voisin (origine), 43.
 Voiture (origine), 37.
 Voix (origine), 36.
 Voix commune, commune voix, 317.
 Voletier (sa conjug.), 231.
 Volontiers, 257.
 Vore (suffixe), 85.
 Vouloir (sa conjug.), 245.
 Voulu (participe), 395.
 Vous (origine), 175.
 Vous (pour *tu*), 176 et 337.
 Voyelles, 20.
 — atones, 32.
 — nasales, 23.
 — toniques, 34.
 — en syllabe initiale, 37.
 Vraiment, 257.
 Vu (prépos.), 263.

W

W (prononciation), 25.
 Wagon, 12.
 Wallon (dialecte), 2, 9, 35 et 43.
 Whist, 12.

X

X (prononciation), 26.
 X signe du pluriel (origine), 149.

Y

Y (prononciation), 23 et 102.
 — (adverbe), 254 et 401.
 — (pronom), 177.
 — (quantité), 467.

Z

Zéro, 11 et 300.
 Zoologie, 90.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	15
--------------	----

INTRODUCTION

Histoire de la langue française.....	1
But et définition de la grammaire	15

LIVRE I. — LEXICOLOGIE OU ÉTUDE DES MOTS

CHAPITRE I. — Des sons et de l'alphabet.....	17
Section I. — Voyelles. Diphtongues. Voyelles nasales.....	20
Section II. — Consonnes	24
CHAPITRE II. — Formation du vocabulaire	29
Section I. — Mots d'origine populaire. — Phonétique.....	29
I. Voyelles.....	51
1° Voyelles toniques.....	54
2° Voyelles en syllabe initiale.....	57
II. Consonnes.....	58
1° Labiales.....	40
2° Dentales.....	41
3° Palatales.....	45
4° Liquides.....	46
5° Nasales.....	48
Section II. — Mots d'origine savante. — Doublets.....	49
Section III. — Mots de formation française. — Composition. — Dérivation.....	54
I. Formation populaire.....	55
1° Composition.....	55
2° Dérivation.....	61
II. Formation savante.....	84
1° Composition savante avec éléments latins.....	84
2° Dérivation savante avec suffixes latins.....	87
3° Composition et dérivation savantes avec éléments grecs.....	89
Section IV. — Familles de mots.....	92
Section V. — Variations de sens.....	94
CHAPITRE III. — Prononciation et orthographe.....	98
Section I. — De la prononciation.....	99
1. Du 12 ^e au 16 ^e siècle.....	99
2. Du 16 ^e au 19 ^e siècle.....	100
Section II. — De l'orthographe.....	107
CHAPITRE IV. — Homonymes. — Paronymes. — Synonymes.....	120
1. Homonymes.....	120
2. Paronymes.....	122
3. Synonymes.....	124
CHAPITRE V. — Signes orthographiques.....	126
CHAPITRE VI. — De la ponctuation. — Majuscules.....	130

LIVRE II. — MORPHOLOGIE OU ÉTUDE DES FORMES

Définitions. Parties du discours.....	157
Fonctions des mots dans la proposition.....	157
CHAPITRE I. — Du nom. Définitions.....	158
Section I. — Du genre dans les noms.....	142
Section II. — Du nombre dans les noms.....	148
Section III. — Origine des noms.....	150
Fonctions du nom dans la proposition.....	152
CHAPITRE II. — De l'article.....	153
CHAPITRE III. — De l'adjectif. Définitions.....	157
Section I. — Adjectifs qualificatifs.....	158
1. Formation du féminin dans les adjectifs qualificatifs.....	158
2. Formation du pluriel dans les adjectifs qualificatifs.....	163
3. Comparatif et superlatif.....	163
Section II. — Adjectifs numéraux, démonstratifs, etc.....	165
1. Adjectifs numéraux.....	166
2. Adjectifs démonstratifs.....	170
3. Adjectifs interrogatifs.....	170
4. Adjectifs possessifs.....	170
5. Adjectifs indéfinis.....	172
Fonctions de l'adjectif dans la proposition.....	175
CHAPITRE IV. — Du pronom. Définitions.....	174
Section I. — Pronoms personnels.....	174
Section II. — Pronoms démonstratifs.....	174
Section III. — Pronoms possessifs.....	178
Section IV. — Pronoms relatifs.....	181
Section V. — Pronoms interrogatifs.....	183
Section VI. — Pronoms indéfinis.....	183
Fonctions du pronom dans la proposition. Cas du pronom.....	185
CHAPITRE V. — Du verbe. Définitions. Locutions verbales.....	186
1. Radical. Terminaison.....	187
2. Nombres.....	188
3. Personnes.....	188
4. Modes.....	188
5. Temps.....	189
6. Auxiliaires.....	190
7. Conjugaison.....	192
Section I. — Verbes auxiliaires.....	194
1. Auxiliaire <i>avoir</i>	194
2. Auxiliaire <i>être</i>	197
Section II. — Verbes transitifs. — Verbes intransitifs.....	200
Section III. — Verbes transitifs, forme active.....	201
Conjugaison. Premier groupe des verbes : <i>Aimer</i>	201
— Deuxième groupe des verbes : <i>Finir</i>	204
— Troisième groupe des verbes : <i>Recevoir</i>	206
<i>Rompre</i>	208
Section IV. — Verbes conjugués interrogativement.....	210
Section V. — Formation des temps simples.....	211
Remarques sur les temps simples.....	212
Section VI. — Formation des temps composés.....	217
Section VII. — Forme passive.....	218
Section VIII. — Verbes intransitifs, suite de la forme active.....	221

Section ix. — Forme pronominale.....	224
Section x. — Verbes impersonnels.....	228
Section xi. — Particularités des verbes.....	230
Conjugaisons vivantes.....	230
1. Infinitif en <i>er</i>	230
2. Infinitif en <i>ir</i> , participe présent <i>issant</i>	234
Conjugaisons mortes.....	240
1. Infinitif en <i>ir</i> , participe présent <i>ant</i>	240
2. Infinitif en <i>oir</i>	240
3. Infinitif en <i>re</i>	240
Fonctions du verbe à l'infinitif dans la proposition.....	251
Section xii. — Du participe.....	252
Fonctions du participe dans la proposition.....	252
CHAPITRE VII. — De l'adverbe.....	254
Fonctions de l'adverbe dans la proposition.....	259
CHAPITRE VIII. — De la préposition.....	260
Section i. — Prépositions simples.....	262
Section ii. — Locutions prépositives.....	264
CHAPITRE IX. — De la conjonction.....	265
Section i. — Conjonctions simples.....	265
Section ii. — Locutions conjonctives.....	267
CHAPITRE X. — De l'interjection.....	268

LIVRE III. — SYNTAXE

SYNTAXE.....	271
CHAPITRE I. — Des différentes sortes de propositions.....	275
Remarques particulières sur les propositions.....	276
Sujet. Verbe. Attribut. Complément.....	279
CHAPITRE II. — Figures de grammaire.....	281
CHAPITRE III. — Analyse.....	285
1. Analyse des mots.....	285
2. Analyse des propositions.....	285
3. Analyse étymologique.....	287
Divisions de la syntaxe.....	288

PREMIÈRE PARTIE. — SYNTAXE DES MOTS

CHAPITRE I. — Syntaxe du nom.....	290
Section i. — Accord du nom.....	290
Section ii. — Du genre.....	290
1. Noms qui selon le sens prennent des genres différents.....	290
2. Noms des deux genres.....	291
Section iii. — Du nombre.....	298
1. Noms à double pluriel.....	298
2. Noms invariables.....	299
3. Pluriel des noms dérivés des langues étrangères.....	300
4. Pluriel des noms composés.....	301
5. Pluriel des noms propres.....	303
Section iv. — Complément du nom.....	306

CHAPITRE II. — Syntaxe de l'article	308
Section I. — Emploi de l'article devant les noms communs	308
1. Article défini	308
2. Article partitif	310
Section II. — Emploi de l'article devant les noms propres	311
Section III. — Emploi de l'article devant <i>plus, moins, mieux</i>	312
CHAPITRE III. — Syntaxe de l'adjectif	314
Section I. — Adjectifs qualificatifs	314
1. Accord de l'adjectif	314
Remarques sur l'accord de quelques adjectifs	317
2. Complément de l'adjectif qualificatif	320
Section II. — Adjectifs numéraux	321
1. Adjectifs numéraux cardinaux	321
2. Adjectifs numéraux ordinaux	322
Section III. — Adjectifs possessifs	323
Section IV. — Adjectifs indéfinis	324
Gallicismes	329
CHAPITRE IV. — Syntaxe du pronom. Observations générales	330
Section I. — Pronoms personnels	331
1. Du pronom personnel employé comme sujet	331
2. Du pronom personnel employé comme complément	335
3. Observations sur l'emploi de certains pronoms	337
Section II. — Pronoms démonstratifs	339
Section III. — Pronoms possessifs	342
Section IV. — Pronoms relatifs	343
Pronoms interrogatifs	351
Section V. — Pronoms indéfinis	353
CHAPITRE V. — Syntaxe du verbe	357
Section I. — Accord du verbe avec un seul sujet	358
Section II. — Accord du verbe avec plusieurs sujets	362
Section III. — Complément du verbe	365
Section IV. — Emploi des modes et des temps	369
1. Mode indicatif	369
2. Mode conditionnel	371
3. Mode impératif	371
4. Mode subjonctif	372
5. Mode infinitif	372
Section V. — Emploi des auxiliaires	374
CHAPITRE VI. — Syntaxe du participe	376
Section I. — Accord du participe présent	377
Différence entre l'adjectif verbal et le participe présent	379
Participe présent précédé de <i>en</i> ou gérondif	382
Section II. — Accord du participe passé	384
1. Principes généraux	384
2. Participe avec l'auxiliaire <i>être</i>	386
3. Participe avec l'auxiliaire <i>avoir</i>	387
4. Remarques particulières	394

CHAPITRE VII. — Syntaxe de l'adverbe. Observations générales	398
1. Adverbes de lieu	399
2. Adverbes de temps	402
3. Adverbes de manière	403
4. Adverbes de quantité	405
5. Adverbes d'affirmation	412
6. Adverbes de négation	412
Emploi de la négation dans les propositions subordonnées	416
CHAPITRE VIII. — Syntaxe de la préposition	417
CHAPITRE IX. — Syntaxe de la conjonction	435
1. Conjonctions de coordination	435
2. Conjonctions de subordination	436

DEUXIÈME PARTIE. — SYNTAXE DES PROPOSITIONS

CHAPITRE I. — Propositions subordonnées	441
1. Emploi des modes dans les propositions subordonnées introduites par une conjonction	443
2. Emploi des modes dans les propositions subordonnées introduites par un pronom relatif	447
3. Emploi des temps de l'indicatif et du conditionnel	448
4. Emploi des temps du subjonctif	449
CHAPITRE II. — Propositions infinitives. Propositions participes	455
CHAPITRE III. — Gallicismes	459
1. Gallicismes de syntaxe	460
2. Gallicismes de figure	461

APPENDICE

Notions de versification	464
1. De la mesure, de l'élosion et de l'hiatus	464
2. Des accents et de la césure	469
3. De la rime	471
4. De l'enjambement	475
5. Licences poétiques	475
6. Vers de différentes mesures	476
7. Groupement des vers	480
Table alphabétique	483

PC
2111
B73
1919

Brachet, Auguste
Grammaire française
20. éd.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
